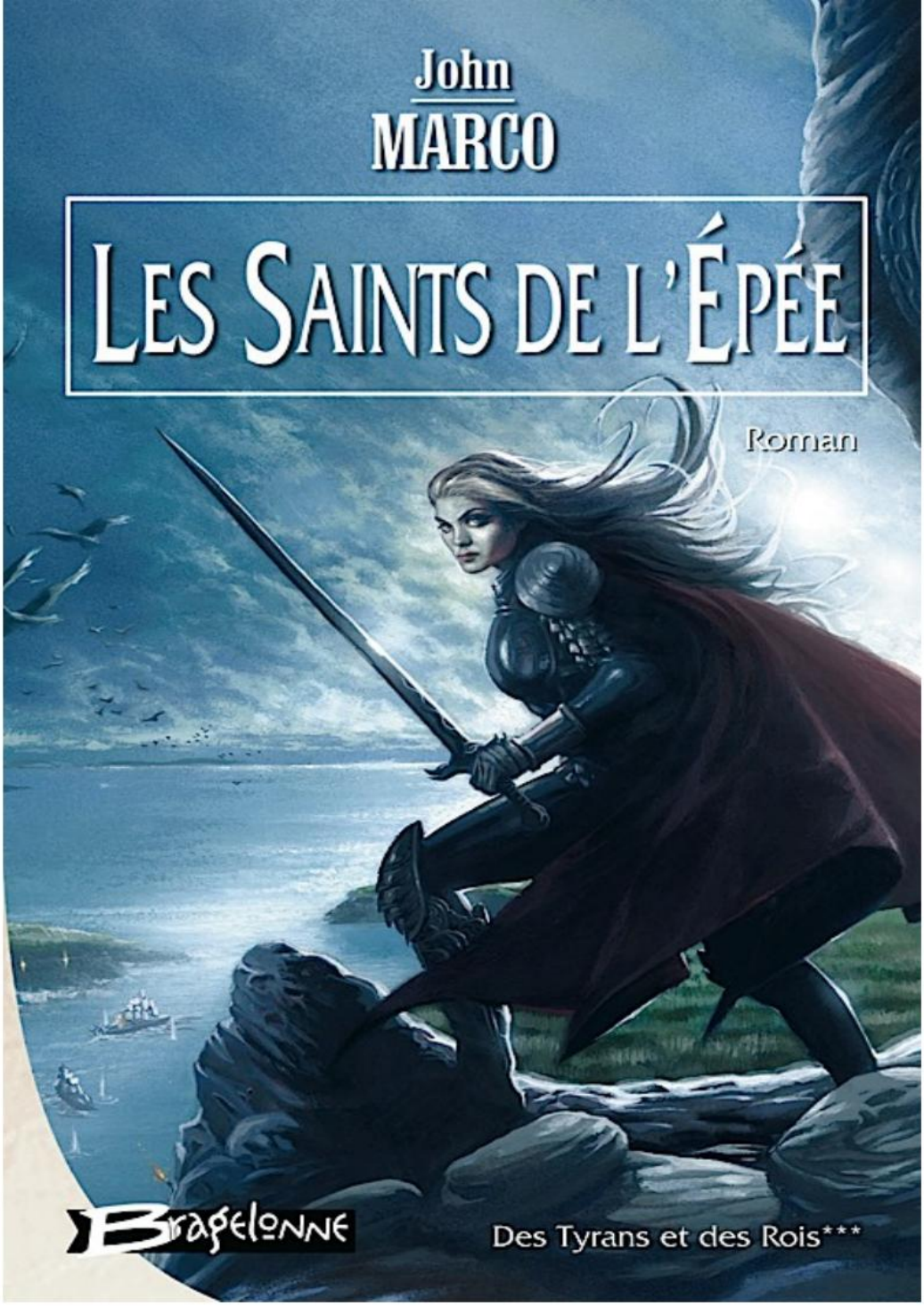


OceanofPDF.com

John Marco

Les Saints de l'Épée

Des Tyrans et des Rois – livre troisième

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Michèle Zachayus

Bragelonne

OceanofPDF.com

À mes parents

OceanofPDF.com


Doria
Vosk
Criisia
Gorkney
Falindar
Le Bec
du Dragon
La Course
Saccenne
Tatterak
Aramoor
Goss
Forêt
d'Agar
NAR
Ackle-Nye
Talistan
Karva
Vallée
Drang
Fleuve Sheaze
Les
Hautes Terres
Orientales
Cité Noire
Miradon
Dahaar
Liss
Crate
Casarhoon

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

Les anges rebelles

OceanofPDF.com

Prologue

Comme la mère d'Alazrian l'avait dit un jour, la pluie était le chant des cieux.

Ce soir-là, les cieux hurlaient.

Cinq jours d'averses successives avaient ravagé les routes d'Aramoor, les transformant en rivières, et avaient changé en marécages les terres du domaine des Vantran. Dans cette région de l'empire, les orages se multipliaient au printemps, la saison préférée de la mère d'Alazrian. Après les pluies, les rosiers seraient en fleurs. Mais elle ne les verrait pas. Quand le premier papillon déploierait ses ailes, elle aurait disparu depuis longtemps.

Au loin, un éclair zébra le ciel sous le regard distant d'Alazrian, campé devant une des fenêtres du château.

Alors que la pluie frappait les murs et les vitres par rafales obliques, l'unique torche murale projetait des ombres dans la salle. Alazrian se félicitait que son grand-père ne fût plus sur les routes… Au matin, l'orage serait calmé et le vieil homme retournerait au Talistan. Il ne s'attarderait pas ici, restant seulement le temps de voir sa fille mourir.

Alazrian se demanda ce qui se passait derrière la porte close. Son grand-père pleurait-il ? Et sa mère ? Plus morte que vive, elle n'avait peut-être plus la force de verser des larmes… D'ailleurs, elle n'avait jamais eu les sanglots faciles.

La vie – et son époux – l'avaient endurcie.

Unique image de beauté qu'Alazrian eût connue, dame Calida au cœur de lion et à l'âme de poète avait été une bonne mère… Qu'elle ait eu pour frère Boisnoir Gayle restait un mystère aux yeux d'Alazrian. Quelle matrice avait pu mettre au monde deux enfants si différents ? Leur père aux allures d'ours mal léché, Tassis Gayle, avait presque toujours eu un comportement de fou. Et s'il aimait sa fille, il l'avait laissée épouser un homme sans cœur. La malheureuse avait eu une vie affreuse. Mais cela, elle ne l'avait jamais vraiment avoué à son fils… Elle avait trouvé

en lui un refuge, le considérant comme un bouclier magique contre le mal.

Un coup de tonnerre fit vibrer la salle. Alazrian sursauta. À l'autre bout, il vit l'homme qui n'était pas son père lui jeter un coup d'œil dégoûté. Elrad Leth regardait par une autre fenêtre. Ce soir-là, il n'adressait la parole à personne, pas même au roi. Alazrian le savait très loin de là en pensée, préoccupé par des soucis plus graves que l'agonie de son épouse. Comme toujours quand il était d'humeur contemplative, il gardait les mains dans le dos. Se frappant une paume du poing, il se balançait doucement, comme au rythme d'une musique imaginaire. Mais son regard restait dédaigneux. Rien d'autre n'y passait. Elrad Leth se moquait du monde entier – à commencer par sa femme et son fils, qu'il battait régulièrement. La nourriture, les serviteurs attentifs et les vêtements de prix ne lui apportaient aucune joie. Il retrouvait le sourire uniquement quand il avait l'occasion d'exercer son ascendant sur autrui.

Et la façon dont les éclairs illuminaient son visage le rendait effrayant.

Elrad Leth, gouverneur de la province d'Aramoor, attendait impatiemment que le roi Tassis Gayle conclue son dernier entretien avec sa fille mourante.

La famille se réduisait comme une peau de chagrin… Tassis avait déjà perdu son fils. Alazrian craignait que ce nouveau deuil ne coûte sa raison au vieil homme. Ou plutôt, le peu de raison qui lui restait. D'aucuns le disaient déjà fou. Mais dans ce cas, Elrad Leth n'aurait pas rongé son frein comme il le faisait…

Ces derniers temps, Tassis Gayle avait changé, malgré sa peine. À mesure que la santé de Calida déclinait, le roi retrouvait une certaine vitalité, comme s'il avait vampirisé par magie des années de la vie de sa fille. Le chagrin redonnait un sens à son existence, une dimension qu'elle n'avait plus eue depuis une décennie. La douleur avait redressé le vieillard, le rendant plus fort. Il n'était plus sujet à des quintes de toux exténuantes. Ces derniers temps, Tassis Gayle redevenait le seigneur de guerre sanguinaire de sa jeunesse.

Occupé, comme son fils, à regarder l'orage par une fenêtre, Leth ne lui accordait aucune attention. Alazrian le sentait déçu. Cet homme avait désiré un rejeton fort, qui lui ressemble. Et Calida lui avait donné un

bâtard doublé d'une femmelette. Leth ne pouvait rien prouver sur l'ascendance réelle d'Alazrian, et Tassis Gayle ne tolérait pas qu'on mette en doute la vertu de sa fille. En conséquence, Leth, Calida et Alazrian préservaient les apparences sans qu'aucun des trois ne soit dupe. Mais quand Leth voyait le jeune homme frêle et longiligne qui n'était pas de son sang, il bouillait de rage… Un jour, sa colère éclaterait. Et Alazrian n'aurait nulle part où se réfugier.

— Alazrian, viens ici !

En entendant cet ordre, le jeune homme sentit ses genoux se dérober. Il détestait parler avec Leth. À contrecœur, il rejoignit son père qui soupirait en contemplant l'averse. Et il attendit.

Enfin, le gouverneur prit la parole – sur le ton de la confession.

— J'ai ordre d'aller à la Cité Noire. L'empereur Biagio et son inquisiteur désirent un entretien.

— Oui, père.

Alazrian avait entendu les serviteurs y faire allusion. Leth allait affronter le Protectorat.

— C'est ça la politique, tu vois…

— Je vois, répondit Alazrian.

— Vraiment ? Je doute que tu comprennes autre chose que le crochet… Tu as le goût de ta mère pour ces choses, mon garçon. La tête pleine de courants d'air.

Le jeune homme avala l'insulte. Depuis leur arrivée en Aramoor, ses relations avec Leth avaient graduellement empiré. Les tensions et les pressions liées au poste de gouverneur avaient aigri Leth.

— Biagio me tend des pièges. Il me croit stupide, ce salopard ! (Un poing serré, Leth se frotta les phalanges.) Il mijote quelque chose. Au fait, il veut que tu viennes aussi.

— Moi ? À la Cité Noire ?

— Nous partirons après-demain.

— Pourquoi moi ?

— Tu es en âge de voyager.

Alazrian venait d'avoir seize ans. Pour son anniversaire, Leth lui avait offert une dague, pour « faire de lui un homme ».

Alazrian ne la portait jamais.

— Je ne comprends pas. Que peut me vouloir l'empereur ?

— Comment le saurais-je ? En tout cas, il ne nous reste qu'à obéir. Alors, inutile de passer des heures à pleurer ta mère. Nous aurons besoin de toute notre lucidité, et pas question que je voyage avec un môme pleurnichard !

— Mais…

— Mais quoi ? grogna Leth en se tournant vers le jeune homme.

Alazrian sentit sa gorge se serrer.

— Mais… et mère ?

— Eh bien, quoi ? Elle est morte. On ne peut plus rien pour elle.

— Elle n'a pas rendu son dernier soupir.

— Oh, mère, mère… ! imita Leth. Par pitié, mère, ne mourez pas ! (Reniflant de dédain, il baissa les paupières.) Un peu de tenue, mon garçon. Nous avons d'autres soucis.

— Ne dites pas ça !

Pour cette rébellion, Alazrian reçut une gifle magistrale.

— Quoi ? rugit Leth. Ai-je mal entendu ? Tu oses élever la voix devant moi ?

Alazrian se tut. Quoi qu'il dise, il récolterait un autre coup. Il toisa l'homme à qui il devait donner du « père », le regard brûlant de haine.

Elrad Leth lui rendit son animosité au centuple.

— Mon Dieu, si seulement j'avais un fils digne de ce nom ! Tout ça ne serait pas un problème. Tassis avait Boisnoir, et moi, je supporte une femmelette ! Hors de ma vue ! Mais sois prêt à partir dès après-demain. Prépare tes bagages pour un long voyage. Tu auras intérêt à ne pas me faire perdre de temps.

Alazrian avait un millier de questions à poser. Il n'osa en formuler aucune. Pourquoi l'empereur convoquait-il le gouverneur d'Aramoor ? Cela, le jeune homme pouvait le deviner. Mais pourquoi le Protectorat entendait-il le questionner lui aussi ? Il n'en avait pas la moindre idée. Il ne savait rien de ce qui se passait en Aramoor. Tout juste entendait-il de vagues murmures, au château… Leth tentait toujours de mater les rebelles. Qu'il recoure à des méthodes atroces n'avait rien de surprenant. En quoi cela pouvait-il inquiéter l'empereur ? Mystère…

Ces derniers temps, il se produisait des choses étranges en Aramoor. Trop inquiet pour sa mère, Alazrian n'y avait guère prêté attention, mais Leth s'absentait de plus en plus souvent, et les messagers

du roi Tassis Gayle se succédaient. Quoi qu'il se passe, Leth était tracassé… Et Alazrian s'en réjouissait secrètement, heureux que les Saints de l'Épée harcèlent le « gouverneur ». Prêtre ou pas, Jahl Rob avait la maîtrise tactique d'un général, et ses rebelles étaient une épine géante dans le flanc de Leth.

Bien ! pensa Alazrian en s'éloignant.

Une porte qui s'ouvre… Ramené au présent, le jeune homme vit son grand-père sortir de la chambre. Las et voûté, le roi Tassis chuchota encore quelques mots à sa fille sur un ton doux et paternel. Malgré son âge et ses traits tirés par le chagrin, le vieux roi, doté de la carrure impressionnante des Gayle, avait encore belle allure. Élancé, les épaules bien développées, il gardait une belle chevelure, coupée court mais drue.

Bien qu'il ait récemment fui les affres de la dépression et de la décrépitude, les événements de cette nuit lui coûtaient visiblement beaucoup. À la nouvelle du déclin de sa fille, il avait aussitôt quitté le Talistan et s'était précipité dans la chambre de la malade dès son arrivée au château, des heures plus tôt.

À la vue de son grand-père, Alazrian éprouva une profonde tristesse. Tassis Gayle était cruel. Et les rumeurs sur sa folie… n'en étaient pas. Mais il avait toujours été humain avec sa fille et son petit-fils… Une double personnalité qui laissait Alazrian perplexe.

En dehors de sa mère, Tassis Gayle était l'unique personne au monde qui eût jamais été douce et compréhensive avec le jeune homme.

— Je reviendrai vite, ma chérie, murmura le roi avant de refermer la porte.

Anxieux, Alazrian attendit ce qui allait suivre.

Avec une indifférence glaciale, Elrad Leth garda le regard rivé sur la fenêtre.

— Elle est très faible, dit enfin le roi. (Parler lui coûtait.) Oh, ma Calida… Mon enfant… Alazrian, ajouta-t-il, viens ici !

Le jeune homme obéit, prit la main de Tassis et constata qu'elle tremblait. D'évidence, le roi, profondément affecté, ne s'était pas attendu à voir sa fille si diminuée. Cette femme jadis robuste n'était plus que l'ombre d'elle-même.

— Ta mère est très malade. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Alazrian hocha la tête.

— Il ne lui reste plus beaucoup de temps… (Tassis traitait son gendre par le mépris, ne lui adressant pas la parole.) Tu devrais être à son chevet. Elle désire te voir.

Leth eut une moue méprisante. Quoi de surprenant si sa femme, aux portes de la mort, ne l'appelait pas, lui ?

Alazrian fit un sourire courageux à son grand-père.

— Elle devrait bientôt dormir…

Le vieil homme serra la main de son petit-fils.

— Va près d'elle, mon garçon. (Son expression se durcit soudain.) Je dois parler à ton père.

Leth croisa les bras.

— Il était temps…, maugréa-t-il dans sa barbe.

Alazrian avait espéré que son grand-père était venu en Aramoor uniquement pour Calida… Apparemment, ce n'était pas le cas.

— Va la retrouver. Nous parlerons plus tard de ton voyage dans la capitale. (Tassis eut un sourire en coin.) Je sais que ça t'effraie. Il n'y a pas de quoi. Nous avons des plans en cours pour notre nouvel empereur.

— Quels plans ?

Le roi posa un index sur les lèvres du jeune homme.

— Chut. Va voir ta mère. Et reste près d'elle. C'est ce qu'elle désire.

Le vieux roi rejoignit son gendre et s'entretint avec lui à voix basse. Alazrian ne tendit pas l'oreille. La façon dont Tassis acceptait Leth était choquante. Mais le roi avait ses raisons. Il avait besoin des talents douteux du seul homme capable de gouverner Aramoor d'une main de fer. Avec lui aux commandes, presque toutes les révoltes avaient été matées.

À l'exception de celle des Saints…

Sans attendre de réponse de son grand-père, Alazrian frappa doucement à la porte et la poussa en se forçant à sourire. De son lit de souffrances, Calida tourna les yeux vers son fils. Un regard… Voilà tout ce qui restait de la femme qu'elle avait été. Sa chevelure de jais ? Un lointain souvenir. Le cancer rongeait un corps jadis sain et vigoureux, laissant une coquille sans substance. L'air empestait les médicaments.

Dame Calida esquissa un faible sourire.

— Mère ! lança Alazrian d’un ton enjoué. Puis-je vous apporter quelque chose ?

Tel un fantôme à la lumière de la bougie, la malade secoua la tête.

— Grand-père a dit que vous désiriez me voir. Mais vous devriez vous reposer.

— Non, mon enfant. Là où je vais, j’aurai l’éternité pour me reposer…

Avait-elle vu le futur ? Comptait-elle les minutes qui lui restait à vivre ? À la façon dont elle le dévisagea, Alazrian se posa la question.

Une femme qui avait autant souffert n’avait plus de larmes à verser.

— Reste près de moi. C’est toi seul que je veux.

— Mais grand-père…

— Toi seul, Alazrian. Mon petit garçon…

Elle tendit une main pour caresser la joue de son fils, mais s’abstint de le toucher.

Il aurait donné cher pour avoir le courage de la sauver…

— Mère, laissez-moi vous aider ! Je vous en supplie !

Calida ferma les yeux.

— Non, Alazrian. N’y pense même pas.

— Mais je le peux ! Il vous suffit d’un mot, d’un geste… (Il se pencha vers elle et murmura :) Père n’en saura jamais rien. On parlera de miracle, et voilà tout. Je vous en prie, laissez-moi essayer, au moins !

— Non ! Ne prends aucun risque quand ton père est dans les parages. Il ne doit jamais l’apprendre, Alazrian. Tu comprends ?

Le jeune homme ne répondit pas. Il ignorait quelle force emportait sa mère dans la tombe, ou au nom de quoi on l’avait livrée pieds et poings liés à un mari aussi cruel. Comment les instances célestes pouvaient-elles laisser faire de pareilles injustices sans réagir ? Alazrian se posait sans cesse des questions. Et celle qui le troublait le plus concernait son don secret. Plutôt que de voir mourir sa mère, il aurait voulu y recourir, quel que soit le danger.

— Je n’ai pas ce don sans raison, mère, insista-t-il à voix basse. Vous me l’avez toujours répété. Une de mes missions doit être de vous sauver !

Dame Calida secoua la tête.

— Non. Cette « raison » demeure un mystère. Et je ne veux pas que tu me sauves, mon enfant. (Son regard se voila. Alazrian comprit qu'elle se replongeait dans le passé.) Car j'appelle la mort de tous mes vœux !

— À cause de lui ! grogna Alazrian.

Sa mère hocha doucement la tête. À l'endroit où Leth lui avait entaillé le front avec sa bague, elle gardait une cicatrice. Le jeune homme aurait voulu la toucher et la faire disparaître. Il aurait désiré chasser le mal du pauvre corps de sa mère, comme il l'avait fait pour la chèvre à la patte cassée. D'une simple imposition des mains, un contact miraculeux, il avait ressoudé l'os. Il aurait aussi voulu guérir l'âme meurtrie de sa mère. Mais là, il savait que ce serait impossible. Elrad Leth l'avait trop blessée. Aucun médecin et nulle magie n'auraient pu effacer de telles cicatrices.

— Écoute-moi, tu n'utiliseras jamais ton don quand ton père sera présent. Tu m'entends ?

— Ce n'est pas mon père.

— Tu m'écoutes ? Jamais, ni avec lui, ni avec ton grand-père. S'ils l'apprenaient, tu n'aurais plus aucune paix. Grandis et libère-toi d'eux. Découvre la vérité sur ton vrai père, sur ce que tu es, et ne les laisse jamais avoir connaissance de ton don. (Malgré sa fatigue, Calida riva sur son fils un regard sévère, exigeant qu'il lui accorde toute son attention.) Alazrian ?

Il hocha la tête.

— Je vous entends.

Elle voulut tendre une main, et se ravisa de nouveau.

— Jure-le ! Tant que tu ne le feras pas, je ne serai pas rassurée.

Elle lui demandait l'impossible. Mais en Aramoor, il le savait, il n'y avait personne d'autre à sauver qui en vaille la peine…

Il fit à sa mère un sourire désespéré.

— Je le jure. Je ne recourrai jamais à mon don en présence de mon père.

— Ni de ton grand-père… Il t'aime, mais il n'est pas digne de confiance. Moi partie, il ne sera plus le même, tu verras.

Alazrian en avait déjà conscience, car il avait détecté plus d'une faille chez le vieil homme. Tassis Gayle n'avait jamais été équilibré. La

perte de son fils l'avait poussé vers la folie. La mort de sa fille scellerait son destin.

— Grand-père vous a prévenue ? demanda Alazrian. Je dois aller dans la capitale. L'empereur nous a convoqués, père et moi. J'ai peur, mère.

— La Cité Noire ? L'empereur t'a convoqué, mon enfant ?

— Je crois… Père vient de m'en parler. Nous devons comparaître devant le Protectorat.

Même sur son lit de souffrances, Calida savait de quoi il s'agissait. Aux quatre coins de Nar, le tribunal impérial était tristement célèbre. Partout dans l'empire, les criminels de guerre étaient convoqués par Biagio et son Inquisiteur, Dakel.

Depuis la mort d'Arkus, Nar était devenu un foyer d'agitation.

— Je ne suis pas surprise, pour ton père, dit enfin Calida. Vu la façon dont il massacre les Aramooriens… (Elle resta pensive un moment.) Biagio est retors. Tu te souviens de lui, Alazrian ?

— Pas vraiment…

Du vivant d'Arkus, quand Biagio était simplement le chef du Roshann, il venait parfois au Talistan superviser l'évolution des opérations en Aramoor. Tassis avait toujours une chambre prête pour lui au château. À l'époque, les deux hommes étaient amis, ou plus précisément alliés. Mais les temps avaient changé…

— Je me rappelle ses yeux. Le comte était si étrange…

Dame Calida sourit. Le regard de Biagio ? Inoubliable ! Des prunelles d'un saphir étincelant, surnaturel… Des yeux de braise.

Le reste pouvait aisément s'effacer de la mémoire. Mais pas un tel regard.

— L'empereur veut la vérité, conclut Calida. Et il estime pouvoir l'obtenir de toi.

— Mais je l'ignore, cette vérité ! Que pourrais-je bien lui dire ?

Ce n'était pas faux. Elrad Leth aimait s'entourer de mystère. Il dissimulait tout de ses actes – surtout à son fils. Et Calida avait été trop malade pour chercher à y voir plus clair. La fenêtre de sa chambre était son unique ouverture sur le monde. Et cette pièce ne lui appartenait même pas. C'était la propriété de Richius Vantran, où qu'il fût aujourd'hui.

— N’aie pas peur, mon fils. Si tu dis la vérité, le Protectorat ne pourra rien contre toi. Et la Cité Noire… Tu n’as jamais rien vu de tel, crois-moi. C’est à couper le souffle.

Alazrian attendit que Calida le régale d’une anecdote. Elle était allée une seule fois dans la capitale, à l’occasion du couronnement de Richius Vantran. Mais elle en avait gardé des souvenirs inoubliables. Les analgésiques la plongeant dans un état second, elle revivait son passé, n’en gardant que le meilleur.

— Tout est si démesuré…, soupira-t-elle. Le palais de l’empereur ressemble à une montagne ! Les rues sont tellement bondées qu’on peine à se frayer un chemin. Mais on peut tout trouver, tout acheter… Prends de l’argent, Alazrian, et offre-toi de jolies choses. (Calida secoua tristement la tête.) Comme j’aurais voulu que tu voies la cathédrale… Elle était magnifique !

Son quartier favori… En apprenant sa destruction, Calida avait pleuré. Y repenser faillit lui faire monter les larmes aux yeux.

— Je prendrai ma bourse, et en flânant sur les avenues, je penserai à vous, mère.

— Oui… Va dans la capitale. (Calida fut soudain si excitée qu’elle chercha à s’asseoir sur son lit.) Il y a une grande bibliothèque, pleine d’érudits et de textes passionnants qui traitent d’absolument tout : ils t’aideront à découvrir la vérité sur toi-même. Il y a sûrement des livres sur Lucel-Lor. Et sur Jakiras…

Alazrian fut troublé d’entendre ce nom franchir les lèvres de sa mère. Il tourna vivement la tête pour s’assurer que personne n’était entré sur la pointe des pieds… Un jour, Calida lui avait avoué le nom de son vrai père. Une seule fois, alors qu’ils étaient loin du château et des oreilles indiscrètes…

— Chut, mère ! Les potions vous fatiguent beaucoup. Ne parlez plus.

— Alazrian, n’aie pas peur de ce voyage. Au contraire, sers-t’en. Fais des recherches sur ton père et sur toi-même. Découvre qui tu es vraiment.

— Mère, je vous en prie…

— Je ne savais pas, vois-tu, ajouta tristement Calida. (De nouveau, elle fit mine de toucher son fils… et s’en empêcha.) Mais dans la Cité

Noire, tu auras tes réponses.

— Très bien. Je ferai des recherches. Maintenant, reposez-vous. Je vous en prie, vous vous affaiblissez.

— Je suis affaiblie. La vie me quitte… (Les traits tirés, elle luttait contre le mal. La cicatrice, sur son front brillant de sueur, était rouge vif.) Je voudrais te toucher, et que tu lises dans mon cœur. Fais-le, afin de ne jamais oublier tout ce que tu es pour moi. Mais ne me guéris pas. C'est promis ?

Alazrian ne sut que dire ni que faire. Son don pouvait ramener sa mère à la vie. Et s'il découvrait de l'intérieur l'amour qu'elle lui portait, il ne résisterait peut-être pas à la tentation.

Dame Calida tendit une main frêle et osseuse… Une main de vieille femme.

La gorge nouée, Alazrian chercha sa respiration. La mère et le fils restèrent les yeux dans les yeux. Il y avait tant de force dans ce regard qu'il céda. Lentement, il prit les doigts qu'elle lui tendait… Aussitôt, la magie de son don diffusa une chaleur bienveillante. Alors, pour un court moment, il devint Calida. Le cœur et l'esprit de sa mère furent soudain les siens, comme s'il lisait dans un livre ouvert…

Dame Calida ? La pureté faite femme. Et l'amour qu'elle vouait à son fils ne connaissait pas de limites… Il s'aventura plus profondément dans l'esprit qui se dévoilait à lui. Yeux clos, immobile, il découvrit ce qu'il n'aurait jamais cru apprendre. Il sentit la rage d'Elrad Leth, ses poings qui frappaient… Puis il connut la douceur infinie d'un pardon que seuls les saints peuvent accorder.

Soudain, il y eut une rupture. Anticipant une grande révélation, Alazrian serra les doigts de sa mère. Rouvrant les yeux, il constata qu'elle avait baissé les paupières dans un effort désespéré pour lui transmettre quelque chose de capital. Sous son œil mental, Alazrian vit sa mère jeune fille, souriant à un Triin à la crinière de neige et au visage très doux.

Jakiras…

Il se concentra sur la vision de son père, gagné par l'amour de Calida pour cet étranger. Et il se sentit profondément désolé pour elle…

Elle n'avait pas pu rester avec l'homme de Lucel-Lor, son propre père l'ayant donnée en mariage à Elrad Leth…

Puis la vision des jeunes amants disparut, remplacée par un appel déchirant à la mort. Blessé par les souffrances de sa mère, Alazrian tituba. Mais il refusa de lâcher prise. S'abandonnant tout entier à leur communion mentale, il perdit la notion du temps. Ici, dans le château des Vantran que les Gayle avaient volé et que sa mère haïssait, elle se mourait.

De brûlante, sa main devint à peine chaude… Puis ce fut le vide. Le néant.

Calida était morte.

Lui lâchant doucement les doigts, Alazrian essuya ses larmes d'un revers de la manche.

— J'irai dans la Cité Noire, promit-il. Et j'y découvrirai ce que je suis.

OceanofPDF.com

1

Ses robes de satin embrasées par les lueurs des chandelles, Dakel l'Inquisiteur arpentait le sol de marbre. À la faveur des jeux d'ombres et de lumières dispensés par une dizaine de candélabres, Dakel paraissait plus grand que nature. Il tenait un parchemin doré, attendant le tout dernier instant pour en donner lecture, afin de ménager le suspense. Évoluant sous des centaines de regards avec l'aisance de l'habitude et une grâce affectée, il faisait voltiger sa chevelure couleur ébène, et emplissait la salle de ses déclamations. La foule se taisait, répartissant son attention entre l'orateur au charme magnétique et l'homme qui comparaissait sur l'estrade.

Dakel désigna l'homme d'un index accusateur.

— Citoyens de Nar, j'ai des preuves accablantes de ses crimes… (Il brandit son parchemin.) Assez pour choquer les âmes sensibles, je vous préviens.

L'air horrifié, le duc Angoris du Bec du Dragon était livide. Depuis une demi-heure, Dakel le soumettait à sa fougueuse rhétorique. Perdant ses moyens, Angoris s'humectait constamment les lèvres, faute de pouvoir boire un verre d'eau – une faveur qui lui était ostensiblement refusée. Il semblait sur le point de s'évanouir.

— Vous me connaissez tous. Je ne suis pas vindicatif de nature, mais seulement un humble serviteur de l'empereur. Je recherche la justice et rien que la justice.

De petits gloussements sceptiques montèrent de l'auditoire. Dakel les prit avec une étonnante bonne humeur.

— Mais oui ! La justice est l'unique raison d'être de cette cour. Je ne donne pas lecture des chefs d'accusation la rage au cœur ou par pure malveillance. Au contraire, lire ces horreurs me navre et me remplit de regrets. Au vu des fautes que le duc a commises, c'est nous tous qui sommes salis.

Des murmures coururent dans la foule. Dakel laissa le silence revenir avant de continuer. Il fit volte-face vers l'accusé.

— Duc Angoris, vous comparaissez devant le bon peuple de Nar pour répondre des crimes de sédition, de trahison, de barbarie et de génocide. Autant de faits avérés. Dois-je vous donner lecture des chefs d'accusation ?

L'homme tentant de coasser une réponse, l'Inquisiteur le fit taire d'un simple effet de manche.

Puis il se retourna vers l'auditoire.

— Bonnes gens, dignes et estimables citadins… (Il sourit.) Mes amis ! Quand vous entendrez la suite, vous ne douterez plus de la nécessité de ce tribunal d'exception. Parmi vous, je le sais, certains sont sceptiques au sujet de nos actes. Alors, écoutez. Ouvrez grand vos oreilles, car vous allez entendre des choses incroyables à force d'indignité…

Angoris grinça des dents. N'ayant pas d'avocat pour le défendre, il devait compter sur son sens de la repartie et sur les rares occasions où Dakel lui laissait la parole.

L'Inquisiteur déroula entièrement son parchemin et se rapprocha de l'estrade. Secouant la tête avec un profond dégoût, il procéda d'abord à une lecture silencieuse avant de recommencer à voix haute.

— Duc Angoris, le premier jour de l'hiver, vous avez usurpé le trône de la fourche sud du Bec du Dragon en tuant les membres survivants de la maison du duc Enli et en évinçant le magistrat envoyé par notre empereur en personne. Est-ce exact ?

— Le trône était vacant, protesta Angoris. Il faut en blâmer l'empereur !

— Et au cours du massacre, le magistrat et sa femme ont été assassinés. Exact ?

Angoris garda le silence.

— Vous leur avez fait subir le supplice du pal. Vrai ou faux ?

Le duc chercha une réponse. C'était la stricte vérité. Mais comment l'admettre ? Obstiné, une véritable tête de mule, Angoris était d'une farouche indépendance. À la mort d'Enli, le seigneur légitime, il s'était autoproclamé duc de la fourche sud du Bec du Dragon. Puis il s'était lancé à la conquête de la fourche nord, dévastée.

— Répondez ! N’avez-vous pas ordonné qu’on exécute le magistrat et sa femme de cette ignoble façon ?

— Oui…

— Et après ces mises à mort, lors de la « conquête » de la Tour Grise, vous y avez découvert une capsule intacte de poison : le gaz illégal appelé Formule B. Exact ?

L’Inquisiteur s’était planté devant l’accusé, exigeant une réponse. Le regard volant d’un bout à l’autre de la grande salle, Angoris s’agita sur son siège.

Dakel couvait sa proie, ses yeux bleus aussi hypnotiques que ceux d’un cobra.

— Le poison ? Vous en souvenez-vous ?

— Je… Oui, je l’ai trouvé dans la tour… Des légionnaires de la Cité Noire l’y avaient abandonné. Ce n’est pas moi qui l’avais placé là !

— Et qu’en avez-vous fait ?

— Je refuse de répondre ! Je ne reconnais pas l’autorité de cette cour, et encore moins la vôtre ! De toute façon, vous m’avez déjà jugé et condamné !

Dakel l’Inquisiteur, l’âme du Protectorat, se fendit d’un grand sourire.

— À votre guise. Je continuerai donc.

Avec la grâce d’un acteur de génie, Dakel se tourna vers son public, sous la lumière des candélabres. Les citadins de Nar étaient venus à la Tour de Vérité assister à un spectacle.

Le maître des lieux ne les décevrait pas.

— Bonnes gens, laissez-moi vous raconter ce qu’a fait ce duc autoproclamé. Il n’a pas hésité à utiliser le poison qu’on appelle Formule B contre la population de la fourche nord du Bec du Dragon. Des gens comme vous et moi… Mais Angoris, un homme bourré de préjugés, vient du sud, ne l’oublions pas. Ce tyran, prenant ses frères du nord pour des monstres, s’est chargé de les exterminer. Avec son poison, il a brûlé les yeux des petits enfants et fait suffoquer des femmes enceintes. Il a aussi embroché des innocents avec son épée. Quel était donc le crime de ces malheureux ? Ils habitaient au nord !

Angoris bondit sur ses pieds.

— Biagio a fait bien pire !

Dakel éclata de rire.

— C’est ça, creusez votre propre tombe !

— C’est la vérité ! (L’accusé désigna une alcôve, dans l’ombre, à l’écart de la foule de citadins. Un seul homme l’occupait.) N’est-ce pas, Biagio, espèce de boucher ?

Dissimulé aux regards du commun des mortels, Renato Biagio soupira de lassitude. Heureusement, l’obscurité lui apportait un certain réconfort et personne ne pouvait le voir. Mais il s’était attendu à l’éclat d’Angoris. Calé dans son fauteuil moelleux, il reprit son verre de cognac pour siroter quelques gorgées.

Comme toujours, Dakel restait maître de la situation. Biagio n’était en rien menacé.

— L’empereur de Nar n’est pas l’accusé de ce procès, rappela l’Inquisiteur. Et je vous recommande vivement de vous rasseoir. C’est vous que nous jugeons !

N’ayant pas le choix, Angoris obéit sous les quolibets de la foule. Les gens adoraient les bons spectacles, Biagio le savait. Et dans la Cité Noire, le cirque était revenu à l’honneur…

Sentant déjà la corde autour de son cou, le teint d’Angoris devint cendreux.

Biagio était fatigué de sa longue journée et las des interminables circonvolutions oratoires de Dakel… Hélas, l’après-midi commençait à peine. Hors de cette tour, il avait toujours un empire et sa capitale à gouverner. Tant de besoins à satisfaire, de mains à serrer, d’ententes à conclure, de questions… Biagio baissa les paupières sur des prunelles qui avaient perdu leur éclat immortel, et pensa à son immense lit, au palais…

Dormir… Une semaine, un mois…

S’il n’avait pas été constamment sollicité, Biagio aurait pu dormir un an. Il vida son verre de cognac, le posa sur une table basse et se leva. Les candélabres éblouissaient Angoris. Dakel avait su les disposer à la perfection pour atteindre ce résultat. Sans demander conseil à l’empereur. Loyal membre du Roshann, Dakel excellait dans son travail. L’un des rares hommes auxquels Biagio se fiait encore dans la Cité Noire.

Angoris n’était pas le premier ennemi de l’empereur à affronter Dakel. Et il ne serait pas le dernier.

Après un ultime regard à l'accusé, Biagio quitta sa loge par une porte dérobée. La Tour de Vérité comportait des dizaines de couloirs secrets par où les représentants du pouvoir pouvaient échapper aux regards des citoyens. Dakel était le maître des lieux. Depuis l'accession au trône de Biagio, l'Inquisiteur à l'esprit incisif avait pris la tête du Roshann. Par deux fois déjà, on avait attenté à ses jours. Et Biagio restait également la cible de nombreux complots.

Depuis quelque temps, il préférait l'ombre à la lumière.

Il retrouva ses gardes privés, ses Anges de l'Ombre, silencieux sous leur heaume terrifiant – un crâne de mort argenté. Ils lui emboîtèrent le pas, poursuivis par la voix tonitruante de Dakel, qui résonnait dans l'amphithéâtre.

Le sang cognant à ses tempes, les paupières lourdes, Biagio luttait contre le sommeil. Il lui tardait de retourner au Palais Noir et d'échapper aux milliers de sollicitations qui lui pourrissaient la vie. Perdu dans ses pensées, il traversa les couloirs de marbre et gagna rapidement la sortie, où son attelage attendait. Le magnifique carrosse en bois d'acajou tiré par des chevaux noirs était entouré d'un escadron d'Anges de l'Ombre. Un esclave s'inclina devant Biagio, se hâtant de lui ouvrir la portière. À peine âgé de dix-sept ans, le bel adolescent blond au corps mince et délié faisait souvent battre plus vite qu'à son habitude le cœur de Biagio. Mais là, trop fatigué, l'empereur se contenta de s'installer sur les coussins de cuir, heureux de se retrouver seul dans le carrosse. Pour la première fois depuis des heures, le silence l'enveloppa. À travers les vitres, Biagio vit ses gardes enfourcher leur monture, et l'attelage s'ébranla.

Il allait traverser Nar la Magnifique.

La Cité Noire !

Biagio sourit. Ses racines étaient ici… Et quelle âpre bataille pour y revenir ! Un peu plus d'un an était passé depuis son intronisation, mais le souvenir de son coup d'État ne le quittait pas. Il y pensait chaque fois qu'il trouvait un arrière-goût bizarre à sa nourriture, craignant un empoisonnement, ou quand il apprenait qu'une nouvelle guerre civile faisait rage… Un an plus tôt, il avait su mettre en mouvement une diabolique série d'événements… Et il luttait maintenant pour enrayer la machine.

Tête inclinée contre la vitre, Renato Biagio regarda défiler le spectacle de la capitale.

Dans le lointain, telle une main de géant, le Palais Noir dominait tout. Comme toujours, un nuage de fumée voilait le soleil. Nuit et jour, les innombrables cheminées des fonderies et des incinérateurs crachaient leurs émanations toxiques à la face des cieux.

Un spectacle si familier… et si différent ! Du temps d'Arkus, la Cité Noire semblait plus heureuse. Tout était plus stable et prévisible, car on pensait qu'Arkus régnerait encore des siècles. Avec son successeur, rien n'était acquis. L'autorité de Biagio restait fragile et tout l'empire le savait. Voilà pourquoi les guerres civiles éclataient un peu partout, accompagnées de génocides… Des idiots, petits et insignifiants comme Angoris, en arrivaient là parce qu'ils profitaient d'occasions qui n'auraient jamais dû être. Chaque semaine apportait au palais de Biagio son lot d'atrocités, de nouveaux foyers insurrectionnels, et toujours plus de régicides… Cette année, à la suite des mauvais calculs du successeur d'Arkus, Nar était plongé dans la folie.

Biagio s'était bien sûr attendu à rencontrer des problèmes dès son retour d'exil. Mais pas à si grande échelle !

Il grimaça quand son carrosse cahota sur des gravats – tout ce qui restait de la Cathédrale des Martyrs. Le cratère ? Un symbole de ses erreurs… Le retour de bâton avait été pire que tout ce qu'il aurait pu imaginer. Il avait pensé que les séides de Herrith viendraient lui demander sa protection contre Liss. Mais ils avaient au contraire prouvé leur loyauté au défunt archevêque. Et les partisans de ce fichu Herrith avaient la mémoire longue…

Pour eux, Biagio était le fourbe qui avait assassiné onze grands seigneurs de Nar afin de s'approprier le Trône de Fer.

Résultat, plus personne ne lui faisait confiance.

Plutôt que de revoir les ruines de la cathédrale, il ferma les yeux. Un rappel insidieux et impitoyable de tout ce qui lui restait à accomplir. Il n'était plus l'homme qui avait orchestré la destruction du lieu de culte. Mais ça, c'était à lui de le prouver !

— J'ai changé, se chuchota-t-il.

Une litanie autohypnotique pour l'aider à se concentrer sur ses objectifs. Naguère, les narcotiques de Bovadin affûtaient ses facultés de

raisonnement. Mais il y avait renoncé au nom de sa santé mentale. Hélas, le manque le taraudait. Le sevrage avait été une vraie torture. Biagio avait failli en mourir.

Failli seulement…

— Je vis toujours ! gloussa-t-il.

Pas un tueur n'avait su l'atteindre. Et si le Protectorat remplissait son office, aucun assassin ne parviendrait jusqu'à l'empereur. Dakel, qui avait le bras long, saurait extirper toutes les cellules cancéreuses des entrailles de Nar. Et Biagio dormirait sur ses deux oreilles. Nar serait en paix. Il n'y aurait plus de nobles sanguinaires comme Angoris, ni de guerres civiles. L'empire verrait que Biagio, transformé, était devenu un visionnaire épris de justice.

Un homme digne du manteau d'hermine.

— Je ne suis plus fou, murmura-t-il, toujours appuyé contre la vitre, les yeux fermés.

Les mouvements du carrosse le berçaient.

— Plus fou…

Dyana Vantran l'avait traité de dément. À juste titre. Après des années d'intoxication par les drogues de Bovadin, Biagio avait la cervelle imbibée de toxines. Mais il redevenait maître de lui-même. En une année, il avait progressé à pas de géant. Et jusque-là, le Protectorat avait fonctionné à merveille. Le tribunal le prouvait : en dépit du chaos qui sévissait dans l'empire, son nouveau maître était un homme fort. Si l'Église décapitée et les légions de Nar se méfiaient de lui, Biagio pouvait toujours compter sur le Roshann. Au besoin, l'organisation ferait régner la peur.

Tous ceux qui comparaissaient devant le Protectorat n'étaient pas condamnés à la peine capitale. Avant d'en arriver à de telles extrémités, Biagio exigeait des preuves. Et il fallait aussi que les sentences soient bénéfiques d'un point de vue politique. Angoris était un tyran que la population du Bec du Dragon vouait aux gémonies. Le pendre haut et court serait une mesure très populaire. Et Biagio ne pouvait plus faire l'impasse sur sa popularité. Bientôt, toutes les nations qui le haïssaient s'inclineraient et reconnaîtraient son autorité. Même le Talistan.

Elrad Leth serait-il bientôt là ? Combien de temps faudrait-il avant qu'il puisse comparaître à son tour devant Dakel ?

Bah… Biagio s’occuperait du Talistan le moment venu.

Épuisé, il s’abandonna à sa rêverie, loin du Talistan, de son roi sinistre, et de Dakel, si terrifiant à la lumière des candélabres… Il repensa à son île, Crate. Sa patrie devait fleurir au soleil. Cette vision douce-amère le fit sourire. Il y avait loin, de Crate au Palais Noir…

Plongé dans des souvenirs de plages dorées, Biagio oublia pour un temps ses soucis.

Enfin, l’attelage s’arrêta devant les portes du palais. Après s’être frotté les yeux, l’empereur rectifia sa tenue tandis que l’esclave rouvrait la portière, tête basse. Le carrosse était entré dans une cour intérieure, l’un des nombreux niveaux défensifs qui entouraient l’époustouflante structure. Un réseau de voies et de passerelles en pierre reliait les terrasses successives. La cour était bondée de gardes du corps et de serviteurs. Plus haut, les nobles se pressaient sur les balcons pour assister au retour de l’empereur.

Les plus hautes tours du palais se perdaient dans les brumes perpétuelles de la capitale…

Biagio vit deux personnages familiers courir à sa rencontre. L’un, petit, avait un teint bistre et des yeux fous. L’autre, grand et costaud, était un véritable colosse. Personne ne les aurait pris pour ce qu’ils étaient : des frères.

Ils vinrent s’agenouiller devant leur maître.

— Bienvenue, mon seigneur, dit le petit homme avec un sourire.

Biagio sut aussitôt que son agent lui cachait quelque chose.

— Efface ce sourire débile de ton visage, Malthrak, et dis-moi ce qui met ta minuscule caboche en ébullition.

Malthrak et Donhedris d’Isgar se relevèrent. Comme toujours, Donhedris le taciturne laissa son frère parler.

— Vous ne devinez pas, mon seigneur ? (Étant dans les bonnes grâces de Biagio, l’homme avait une fâcheuse tendance à prendre des risques en faisant le malin.) Vous n’avez rien vu ?

— Vu quoi ? Parle avant que je ne me délecte de ton foie, ce soir !

— Là-bas…, répondit Malthrak en désignant, au loin, le port de la capitale.

Biagio regarda dans la direction indiquée. À cette hauteur, on avait une vue d’ensemble sur le port, toujours envahi par les navires de

commerce. Dominés, ce jour-là, par un gigantesque cuirassé noir battant pavillon naren.

— L'Intrépide…, chuchota l'empereur. Bon sang !

L'Intrépide, voiles ferlées, avait jeté ses ancres, écrasant les autres bâtiments de sa masse.

Le sang cogna de plus belle aux oreilles de Biagio, ravivant sa migraine. Il se massa les tempes pour soulager les points de tension.

Encore une surprise dont il se serait bien passé…

— L'amiral a débarqué ?

— Hélas, oui. Il vous attend dans votre étude.

— A-t-il dit quelque chose ?

— Non, Sire. (Plissant le nez, Malthrak ajouta :) En fait… Hum… Il a marmonné un truc à propos de Liss.

— Ah oui ! ricana Biagio. C'est très étonnant… Bon. Allez lui dire que j'arrive. Offrez-lui de quoi se restaurer – des produits de luxe. Essayez de… (L'empereur haussa les épaules.) Faites en sorte qu'il se sente à l'aise.

Les deux frères tournèrent les talons. Biagio les regarda s'engouffrer dans le palais et prit tout son temps pour les suivre. Il voulait réfléchir avant de revoir Nicabar – sans le faire trop attendre cependant. Son ami devait être furieux. Biagio s'était attendu à cette visite. Plus ou moins… Il lui faudrait déployer tout son charme cratien et son sens de la diplomatie pour amadouer l'amiral. Nicabar était un très vieil et très cher ami. Biagio saurait sûrement s'y prendre avec lui.

« L'étude », comme l'appelait Malthrak, était une salle privée que l'empereur se réservait au premier des nombreux étages du palais. Confortable, elle abritait des collections de livres et documents rares, venus de tout l'empire. Il y recevait souvent des dignitaires.

Nicabar savait très exactement où l'attendre.

Au palais, Biagio tendit son manteau à l'un des esclaves, puis se prépara à accueillir son vieil allié. Tous deux avaient vécu des jours difficiles. Après avoir contribué à la prise de pouvoir de son ami, Nicabar s'était de nouveau consacré à sa guerre contre les Lissiens. Mais son obstination et sa violence lui avaient apporté peu de victoires. Maintenant, Biagio avait besoin de faire la paix avec Liss – surtout depuis que le Talistan le menaçait.

Longeant les statues alignées le long du couloir, Biagio ralentit le pas, soudain nerveux à l'idée d'affronter Nicabar. Être empereur n'aplanissait pas toutes les difficultés. Ce qu'il se préparait à accomplir l'effrayait.

Deux officiers de Nicabar montaient la garde devant la porte. Détail peu surprenant, Malthrak et Donhedris étaient là aussi, flanqués d'Anges de l'Ombre qui tenaient à l'œil les nouveaux venus. À présent, les Anges étaient partout. Biagio les préférait aux légionnaires, qui ne servaient plus inconditionnellement l'empereur depuis la mort de leur général, Vorto.

Les hommes de Nicabar s'inclinèrent avant de céder le passage.

Biagio poussa la porte et entra. Au fond de la pièce, le dos tourné, l'amiral Danar Nicabar contemplait la capitale par une fenêtre. Perdu dans ses pensées, un verre à la main, il l'agitait distraitement pour permettre au vin de respirer.

Biagio sentit sa fureur revenir. Plaquant un sourire sur ses lèvres, il ferma la porte sans que Nicabar daigne pivoter vers lui.

— Renato…, dit l'amiral, je suis fou de rage.

— Vraiment, mon ami ? Au point de ne pas me saluer comme il convient ?

— Au point de ne plus vous considérer comme mon ami ! grogna Nicabar en posant brutalement son verre sur le rebord de la fenêtre.

Il fit volte-face.

Le verre tomba et se brisa alors que l'amiral avançait à grands pas vers son hôte.

— Pourquoi avez-vous ordonné aux laboratoires de guerre de réduire mes livraisons de combustible ?

Biagio croisa les bras.

— Je ne tolérerai pas que vous me parliez sur ce ton, Danar ! Je ne suis pas d'humeur. Vous venez m'en parler ? Très bien. Je m'attendais à votre visite. Mais ne hurlez pas contre moi comme si j'étais un garçon de cabine. Je suis votre empereur !

— C'est moi qui vous ai mis sur le trône !

Avec sa haute taille, l'imposant Nicabar dominait Biagio. D'autres que lui en auraient été intimidés. Mais l'empereur soutint son regard.

— Comment osez-vous me rationner en combustible ? Sans moi, vous ne seriez jamais monté sur le trône ! J'en ai besoin pour mes

batteries de canons !

— Danar, asseyez-vous. Et tâchez de vous calmer. J'ai mes raisons. Je vous les exposerai en temps utile, et de la façon qu'il me plaira. Mais vous allez vous asseoir !

Radouci face à ce ton coupant, Nicabar choisit un siège et obéit.

— Je ne suis pas venu discourir, Renato ! Je veux des réponses. Pourquoi a-t-on limité mon ravitaillement ? Et ne me répétez pas que vous voulez la paix avec ces démons de Lissiens ! Je vais hurler si ça continue !

— Hum… Je devrais me boucher les oreilles…

— Sacré bon sang ! brailla l'amiral. Vous m'aviez promis !

— En effet… Que puis-je dire d'autre ? Les temps changent.

— Vous n'êtes donc pas un homme de parole ? Vous oubliez vite, mon vieil ami. Mon armada vous a offert le trône. Vous saviez à quoi vous vous engagiez. Je ne vous laisserai pas effacer votre dette comme ça ! J'aurai Liss !

— Pas question ! (Biagio se décida pour une approche moins frontale.) Danar, regardez autour de vous… Ouvrez les yeux. Votre obsession pour Liss nous coûte beaucoup trop cher. Nous devons faire la paix. L'empire craque de tous côtés et vous ne pensez qu'à votre guerre personnelle ! J'ai besoin de vous. Il me faut votre force et votre soutien.

Nicabar eut un rire amer.

— Mon Dieu, vous pardonnez vite, hein ? Il ne s'agit pas simplement de moi, Renato. Cette « guerre personnelle » comme vous l'appelez est aussi la vôtre ! Les Lissiens ont envahi votre île. Ne me dites pas que ça vous laisse indifférent ?

— Loin de là ! Mais c'était le prix à payer pour mon accession au pouvoir. Tout le monde doit consentir des sacrifices, Danar. Même vous.

Nicabar secoua la tête.

— J'en ai fini avec tout ça. J'ai déjà assez sacrifié mon honneur. Dix ans de combats ! Et vous voudriez maintenant que je renonce ? N'y comptez pas ! Jelena continue d'organiser son armée, Renato. Y avez-vous réfléchi ?

Biagio y avait longuement réfléchi. La reine-enfant de Liss s'était montrée beaucoup plus résistante qu'il ne l'aurait cru. Et ses forces augmentaient.

Encore une de ses erreurs d'appréciation… Mais cela ne modifiait pas l'équation.

— La paix est la seule solution, insista l'empereur. (Il s'agenouilla près du fauteuil de son visiteur.) Soyez mon ami, Danar. Faites-le pour moi !

Soudain gêné, Nicabar se détourna. Biagio lui prit la main – aussi glaciale que la sienne l'était naguère…

— Regardez-moi !

L'amiral obéissant, Biagio plongea son regard dans ses yeux bleus et y lut la folie qui l'avait jadis habité. Mais comment toucher Nicabar ? Comment lui faire entendre raison ? Briser l'emprise des élixirs de Bovadin était quasi impossible. Il fallait que ça vienne de lui. D'un désir profond que Nicabar ne paraissait pas avoir.

Apitoyé par la colère de son vieux complice, lui qui en était passé par là, Biagio lui sourit.

— Nous sommes des amis de longue date, Danar. Je vous dois beaucoup et j'en ai parfaitement conscience. Mais tous nos efforts auront été vains si vous vous obstinez contre Liss. Nous perdrons l'empire et tout ce que nous avons gagné de haute lutte. Vous savez que le chaos règne sur l'empire… Donc, vous savez aussi que j'ai raison.

Nicabar resta intraitable.

— Tout ce que je sais, c'est que vous m'aviez fait une promesse. Une fois que vous seriez monté sur le trône, je serais libre de détruire Liss. Un an est passé… Allez-vous renier votre parole ? Ou me réalimenter en combustible ?

— Danar…

— À vous de choisir, Renato. C'est moche, je sais, mais c'est ainsi.

— Danar, le Talistan…

— Brûlez-le ! explosa l'amiral. Précipitez aussi en enfer le Bec du Dragon, Doria et Casarhoon, pendant que vous y êtes ! Je me moque de tout ça ! Renato, je vis uniquement pour Liss. Je l'aurai et je l'écraserai ! Vous ne m'arrêterez pas, mon vieil ami !

La menace à peine voilée troubla Biagio qui se redressa.

— Vous seriez prêt à vous opposer à moi ? Vous hurleriez avec les loups qui réclament ma tête ? Pourquoi n'appareillez-vous pas séance tenante pour le Talistan, Danar ? Là où se regroupent tous mes ennemis ?

— Votre promesse ! Je veux que vous teniez parole !

— Je ne peux pas, imbécile ! explosa Biagio. L'empereur de Nar a bien d'autres chats à fouetter que votre stupide vengeance ! (Agacé par la stupidité de son interlocuteur, il arpentait la pièce comme un lion en cage.) Par Dieu, je ne peux plus faire la guerre avec Liss ! Ni même libérer ma terre natale, parce que Nar a besoin de moi. Si nous n'arrêtons pas le Talistan, Danar, ce sera la guerre partout ! Et pendant que vous vous acharnerez contre Liss, qui défendra la capitale et l'empire ?

L'amiral se contenta de hausser les épaules.

— Donnez-moi le combustible, insista-t-il. Et je ne m'opposerai pas à vous. Je gagnerai ma guerre puis je libérerai Crate. Vous avez ma parole. Je veux simplement le combustible.

— Et si je refuse ?

— Je repartirai avec la flotte. Elle se battra contre les Lissiens sans batteries de canons, et vous serez plus faible encore que vous ne l'êtes en ce moment. Vous n'avez pas d'armée de terre et vous n'aurez plus de marine…

Nicabar sourit.

Et nous voilà dans l'impasse…, pensa Biagio.

Cherchant à gagner du temps, il se tourna vers la fenêtre.

Nicabar avait raison. Il n'avait pas d'armée… Après le meurtre de leur général, les légionnaires refusaient de suivre Biagio – un empereur parvenu qui se maintenait difficilement au pouvoir grâce à la flotte de Nicabar… Sans ce soutien, du jour au lendemain, Biagio ne serait plus rien.

En lui forçant la main, néanmoins, Nicabar oubliait que l'empereur dirigeait le Roshann. Et que le Roshann était partout… Or, Biagio avait toujours su tirer le meilleur parti des imprévus.

Il soupira. Naguère, il avait aimé Nicabar comme un frère.

— C'est à prendre ou à laisser ? lança-t-il par-dessus son épaule.

Dans le reflet de la vitre, il vit l'amiral hocher la tête.

— En effet. Tenez parole et je ne vous causerai aucun ennui. Ordonnez aux laboratoires de guerre de me ravitailler.

— J'ai raison au sujet du Talistan, Danar. Gayle ne mijote rien de bon.

— Le combustible, Renato !

— Très bien. J’en parlerai à Bovadin, qui donnera ordre aux laboratoires de réapprovisionner vos canons lance-flammes. Vous aurez tout ça demain.

— Alors, nous lèverons l’ancre le soir même, conclut Nicabar en bondissant sur ses pieds.

— Mais vous ne voguerez pas vers Crate ? Vous retournerez attaquer Liss ?

Nicabar pâlit.

— Comment… ?

— Je vous en prie, Danar… J’ai encore mes informateurs. (Biagio se frotta les mains.) Eh bien, voilà qui promet ! Liss, rien que ça ! Vous débordez d’assurance, mon cher…

— Cette fois, je vaincrai ! Dès que j’aurai en ma possession tous les rapports d’espions, je connaîtrai la faille dans les défenses ennemies.

— Je n’en doute pas, Danar. Bonne chance à vous. Mais restons en contact, d’accord ?

— Ne soyez pas sarcastique, Renato. Cette fois, je ne me trompe pas. Je vaincrai les Lissiens !

Voilà des années que tu me serines ça, pauvre idiot ! pensa Biagio.

— Naturellement. Je vous souhaite bonne chance ! Et vous me souhaitez aussi bien des choses, n’est-ce pas, Danar ? Quand le Talistan envahira la capitale et que toutes les nations de Nar voudront ma mort, j’aurai vos bons vœux pour m’accompagner. Pas vrai ?

Les deux hommes s’affrontèrent du regard. Secouant la tête, l’amiral rompit ce duel muet. Biagio envisagea de retenir son ami, mais il était trop tard. Et il n’était pas d’humeur à présenter des excuses.

Nicabar sortit en trombe en laissant la porte ouverte. Ses gardes lui emboîtèrent aussitôt le pas.

Malthrak eut la présence d’esprit de fermer le battant.

— Nom de nom ! grogna Biagio, épuisé et frustré, en s’effondrant sur le siège que son visiteur venait de quitter.

Tous ses efforts réduits à néant à cause d’une obsession maladive ! Nicabar n’en démordrait pas. Peu lui importait que Tassis Gayle et Elrad Leth, son âme damnée, complotent contre l’empereur. Il se fichait que des monstres comme Angoris massacrent des populations entières… Nicabar voulait Liss et le reste du monde pouvait aller se faire pendre !

Biagio ricana. Jadis, il avait aussi sacrifié son humanité sur l'autel du pouvoir.

Voilà à quoi la drogue réduisait les hommes.

— Malthrak ! Ramène-toi !

Aussitôt, la porte se rouvrit. Le petit agent passa la tête par l'entrebâillement.

— Sire ? Ça va ?

— Trouve le capitaine Kasrin et qu'il vienne ici…

— Kasrin ? répéta Malthrak, perplexe.

— Du vaisseau le Souverain Effroi… Il mouille quelque part au nord de la capitale. Je veux le voir en secret, compris ? Que personne ne soit informé de cette entrevue.

Malthrak sourit.

— Je comprends, Sire. Je cours le chercher.

— Vite ! Et ferme derrière toi.

L'agent du Roshann s'en fut. Dans le couloir, Biagio l'entendit chuchoter quelques mots à son frère. Malthrak trouverait rapidement le capitaine et le lui amènerait. Donhedris avait à faire de son côté. Selon Dakel, on avait aperçu le vaisseau d'Elrad Leth aux abords de la capitale.

L'empereur prit une grande inspiration. Il se souvint du bon vieux temps, avec Nicabar. Mais c'était du passé. Un an plus tôt, Biagio étant encore dépendant de la drogue, tuer ne lui avait posé aucun problème de conscience. Il n'éprouvait ni anxiété ni appréhension. Et ses ordres ne lui inspiraient pas de remords. Tant pis si le sang coulait !

La désintoxication avait tout changé. Parfois, il se surprenait à regretter sa vieille sécheresse de cœur…

— Pardonne-moi, mon ami, chuchota-t-il. Tu me manqueras.

OceanofPDF.com

2

Alazrian contemplait la Cité Noire. Étant plus haut qu'il ne l'avait jamais été, plus haut même semblait-il que les oiseaux, le jeune homme, fasciné, se penchait au balcon de sa chambre. La Tour de Vérité ? Une structure éblouissante… Depuis les collines qui entouraient la capitale, Alazrian l'avait aperçue pour la première fois, ses bronze et ses orange scintillant au soleil… L'édifice était composé d'une tourelle biscornue et d'innombrables balcons. Pointé vers le ciel telle une épée, il embrochait les nuages de fumées polluantes.

Alazrian, qui découvrait pour la première fois une cité, avait l'impression de rêver.

— Mon Dieu, chuchota-t-il en souriant, que c'est beau…

L'esclave qui l'avait escorté dans sa chambre parut ravi.

— Cela vous plaît, mon seigneur ?

— Si ça me plaît ? Oh, oui !

Alazrian se détourna de la vue magnifique. L'esclave d'âge mûr avait un regard morne et les traits tirés. Montait-il et descendait-il les escaliers de la tour depuis des années afin de guider les visiteurs ?

— Stupéfiant, ajouta Alazrian. Et c'est vraiment la suite qui m'est réservée ?

— Oui, mon seigneur. Pour toute la durée de votre séjour ici. Le ministre a donné des instructions très claires à ce sujet. Votre père et vous-même êtes ses invités.

Alazrian devina que le « ministre » en question était Dakel en personne. Si on l'appelait plutôt l'« Inquisiteur », il avait pour titre officiel « ministre naren de la Vérité ». Dakel était le maître des lieux – l'un des plus hauts seigneurs de la capitale. Et l'extravagante magnificence de son fief reflétait son rang.

— Je ne m'y attendais pas, avoua Alazrian. Quand nous avons été convoqués, j'ai cru que… Eh bien…

L'esclave sourit.

— Beaucoup de gens n’imaginent pas que le ministre puisse être aussi accueillant. Prenez vos aises et faites comme chez vous. Je suis à vos ordres. Mon nom est Rian.

— Et on vous a affecté à ma personne ?

— Ainsi qu’à celle de votre père, oui.

Alazrian fut moins ravi d’entendre ça. L’idée de partager les services de Rian ne lui plaisait pas. Leth épuiserait vite le pauvre diable avec ses exigences. Et il avait déjà son garde du corps, Shinn. Partout où il allait, Shinn le suivait. On eût dit des frères siamois… Aussi haïssables l’un que l’autre.

— Bien, répondit Alazrian. Merci beaucoup. Je suis… dépassé, je l’avoue !

Il retourna à sa contemplation de la capitale. Un joyau… Au-delà du fleuve Kiel, sur lequel dansaient une centaine d’embarcations, se dressait le palais. Loin en contrebas, dans les rues sombres, des mendiants en guenilles côtoyaient les jolies dames fardées qui flânaient le long des avenues, toutes à leurs courses et à leurs commérages. Dès son débarquement sur les docks de Nar, les consonances d’une dizaine de langues étrangères avaient frappé les tympans du jeune homme. Et ses oreilles bourdonnaient encore du lointain vrombissement des incinérateurs.

Il inspira à pleins poumons l’air iodé.

— Est-ce toujours comme ça, Rian ?

— Comme quoi, mon seigneur ?

Alazrian haussa les épaules.

— Je ne sais pas… Si chargé d’odeurs ?

L’esclave gloussa.

— Vous vous y ferez, mon seigneur. Si vous préférez, je peux fermer la porte-fenêtre. Voudriez-vous juste vous écarter un instant… ?

— Oh, non… J’aimerais rester là. Je veux tout voir !

Ayant l’impression de flotter sur les ailes du vent, Alazrian réprima un rire nerveux induit par le vertige. La traversée à bord du navire marchand affrété par Leth avait été une horreur. Chaque jour ou presque, Alazrian s’était senti au plus mal.

Maintenant, face à cette capitale envoûtante, le jeune homme estimait que ça en avait valu la peine.

— Rian, où se dressait la cathédrale ? Pouvez-vous me montrer l'endroit ?

L'esclave hésita.

— Maître, elle n'existe plus.

— Je sais. Le seigneur Biagio l'a détruite. J'aimerais quand même voir où elle se trouvait. Ma mère l'adorait… Elle vient de mourir et… Ne voulez-vous pas me montrer ?

Rian s'approcha et, après un instant d'hésitation, désigna une large avenue, au loin.

— Là-bas… Près de la Grand-Rue… À côté du fleuve.

Étudiant le cours sinueux du Kiel, Alazrian plissa le front. Mais il était trop loin pour bien voir le site. Là où une structure colossale aurait dû tout dominer, il apercevait une esplanade sauvage.

— Était-elle très belle ?

— Jeune maître, il ne m'appartient pas d'en débattre avec vous… Le ministre déteste qu'on évoque ces jours sombres.

L'époque transitoire où Herrith régnait…, pensa Alazrian. *Avant que Biagio ne lui vole le pouvoir.*

— Il y a tant de choses que j'aimerais connaître à son propos… Et j'ai tellement de questions ! Vous pourriez peut-être m'aider.

— Je suis à votre service, mon seigneur. Mais répondre aux questions n'est pas vraiment de mon ressort. (Souriant, l'esclave se hâta de changer de sujet.) Vous devez être fatigué…

Maintenant que Rian en parlait, Alazrian prit conscience qu'il était éreinté. Après cette fichue traversée, il avait l'estomac chamboulé et… la cervelle ramollie.

— Oui, je suis épuisé…

— J'ai transféré vos bagages dans la chambre.

À l'autre bout de la pièce, Rian désigna une porte peinte en blanc couronnée d'une demi-lune et ornée, sur toute sa longueur, d'une frise en albâtre. De la belle ouvrage, comme tout ce qui composait ces appartements luxueux.

— Reposez-vous dès maintenant si vous le souhaitez. Aimeriez-vous manger ?

— Pas encore. Je vais dormir un peu. Mais d'abord… (Il se pencha à la balustrade.) Laissez-moi admirer la capitale.

— Bien entendu, mon seigneur.

Rian repassa dans la pièce en fermant la porte-fenêtre sur ses talons. La cheminée d'une lointaine installation industrielle cracha des flammes vacillantes dans le ciel, qui vira au bronze spectral. Intimidé, Alazrian aurait presque fait un vœu, comme devant une étoile filante.

— Dieu tout-puissant… Mais où suis-je tombé ?

La Tour de Vérité était peut-être une cage pour Alazrian, mais une cage dorée… Et il ne s'y sentait pas prisonnier. Au contraire, il se faisait l'effet d'être un prince en villégiature. Il adorait avoir sa propre chambre, ses appartements privés… être loin de son père et se sentir un homme ! Il en oubliait ses appréhensions vis-à-vis de Dakel ou du Protectorat. Le lendemain, il affronterait peut-être l'Inquisiteur aux côtés de son père. Mais aujourd'hui, il était libre.

Et ce soir, s'il échappait à la surveillance de Leth, il partirait en reconnaissance dans les rues de la capitale. Il ignorait de quelle durée serait son séjour ou quand il aurait une autre occasion d'explorer Nar. Après tout, il était investi d'une mission.

Il se tordit le cou en quête de ce qui ressemblerait de près ou de loin à une bibliothèque… La Cité Noire ne manquait sûrement pas d'écoles et d'universités. Sa mère lui en avait parlé. Et sur ses conseils, il avait pris de l'argent.

— Oh, mère…, soupira Alazrian.

Les yeux fermés, il se remémora ses traits… Naguère, c'était une belle femme. Voilà sans doute pourquoi Elrad Leth avait accepté de l'épouser – pour sa beauté et sa filiation royale.

Maintenant, elle n'était plus.

Alazrian se souvint de ses derniers instants près d'elle, sur son lit de mort… Il se haït de l'avoir laissé partir sans rien tenter.

Mais c'était sa volonté. Elle avait voulu quitter une vie pénible et sans lumière… Après un mois, la douleur de sa disparition était aussi cuisante que les contusions et les hématomes. Leth avait battu sa femme et son fils. Calida enterrée, il continuait de maltraiter Alazrian, qui se frotta une joue… Combien de gifles avait-il encaissées au cours de la traversée ? Il en perdait le compte. Une flambée de haine fit tomber un voile rouge devant ses yeux.

Le lendemain, Elrad Leth affronterait Dakel. Enfin, Alazrian verrait son père être mis en accusation…

Alazrian sursauta quand on frappa. Certain que c'était Leth, il hésita.

— Entrez !

Ce ne fut pas le duc qui s'encadra sur le seuil, mais un homme élancé en robes noires, sa crinière de jais évoquant celle d'un étalon. À l'autre bout de la pièce, Alazrian fut frappé par l'éclat remarquable du regard de son visiteur.

Qui se fendit d'un sourire.

— Jeune Alazrian ? lança-t-il d'une voix mélodieuse.

— Oui ?

— Salutations. (L'homme entra, ferma la porte et avança vers Alazrian en lui tendant ses mains chargées de bagues.) Ravi de faire votre connaissance. Bienvenue chez moi.

Ce n'est pas l'empereur, mais Dakel ! comprit aussitôt Alazrian en s'inclinant gauchement.

— Excellence… C'est un grand honneur. Je ne vous attendais pas…

— Vous me pardonnerez cette intrusion. Ma visite vous prend sûrement au dépourvu, mais je ne voulais pas vous inquiéter…, ajouta-t-il avec un sourire désarmant.

— Je ne suis pas inquiet, je vous assure. En vérité, vous me faites un grand honneur.

— Vous êtes très courtois, jeune Leth. Je tenais à vous rencontrer avant l'audition, demain… Ce n'est pas l'occasion rêvée pour faire connaissance avec mes hôtes, vous comprenez…

Dakel gloussa comme s'il venait de faire un bon mot. Se joignant à lui, Alazrian eut un petit rire nerveux.

— Vous avez vu mon père ?

Le visage de l'Inquisiteur se ferma.

— Votre père ? Non. Ce ne serait pas séant. Et je doute qu'il tienne à me rencontrer avant d'y être obligé. Pour être honnête, je pensais que vous verriez ma visite d'un meilleur œil que lui. Mais à la première occasion, transmettez-lui mes meilleurs sentiments, voulez-vous ? Vous êtes mes hôtes, et j'entends que vous vous sentiez les bienvenus.

— Sans aucun doute, Excellence. Ces appartements sont magnifiques. En toute sincérité, je ne m'étais pas attendu à un tel traitement. Pour être franc, vous m'en voyez soulagé.

Dakel parut froissé.

— Vraiment ? Je suis navré d'entendre ça. Décidément, le Protectorat a bien mauvaise réputation ! Nous cherchons seulement la vérité, dans l'intérêt de l'empire. Vous n'avez rien à craindre. Cela dit, vous avez peur pour votre père, bien sûr…

Vraiment pas ! pensa Alazrian.

— Bien sûr…, répéta-t-il pourtant.

— Il s'agit d'une enquête préliminaire, jeune Leth, rien de plus. Oh, mais je parle, je parle, et vous êtes fatigué…

L'Inquisiteur posa sur l'épaule de son hôte une main glaciale qui le fit frissonner. Cette réaction lui valut un regard perçant.

— Excellence ? Quelque chose ne va pas ?

— Pardon, j'étais perdu dans mes pensées… Vous n'avez pas grand-chose en commun avec votre père, n'est-ce pas ? Je l'ai aperçu lors de votre arrivée. Il a les cheveux noirs, non ?

Machinalement, Alazrian passa une main dans sa chevelure blond platine.

— Je tiens plus de ma mère, en fait.

— Oh ? Je m'étais pourtant laissé dire que dame Calida avait des cheveux de jais…

Alazrian se racla la gorge.

— Hum… Oui…

— Et vous n'avez pas du tout la corpulence de votre géniteur. Lui a l'air solide comme un roc ! Mais vous… (Dakel haussa les épaules.) J'imagine que votre croissance n'est pas terminée.

Les vieilles angoisses du jeune homme ressurgirent. À quoi jouait Dakel ?

Alazrian s'empressa de changer de sujet.

— Merci beaucoup de votre visite, Excellence. Peut-être aurez-vous l'amabilité de m'indiquer les plus beaux sites à visiter au cours de mon séjour ? J'aimerais explorer un peu la capitale. Ce soir, même, si l'occasion m'en est donnée…

— Certainement. Un attelage vous conduira où vous voudrez. Si vous souhaitez une visite guidée, il vous suffira d'un mot.

— J'adore les livres… Avez-vous des bibliothèques ? La Cité Noire est si grande ! On y trouve sûrement d'immenses lieux consacrés au savoir et à l'érudition…

L'Inquisiteur plissa le front.

— Naturellement. Quels sujets ont vos faveurs ?

Alazrian fit l'âne pour avoir du son.

— Oh, n'importe… ! Chez nous, à mon grand dam, les livres sont assez rares. Des documents relatifs à l'histoire de la capitale me combleraient. Ou des œuvres de fiction. Cela aussi me plaît énormément. Votre cocher pourrait-il me guider ?

— Tout ce que vous voudrez, jeune Leth… (Alazrian fit mine de ne pas voir la lueur soupçonneuse, au fond des yeux de son hôte.) Dès qu'il vous plaira, sollicitez Rian et il s'en chargera. Mais je vous conseille de prendre d'abord du repos. Demain, la séance commencera tôt.

— Je comprends, Excellence. Je vous remercie encore de votre accueil et de ces appartements somptueux.

— Je vous en prie. L'empereur et moi-même désirons que vous séjourniez sous les meilleurs auspices dans notre belle capitale.

— L'empereur ? Aurai-je aussi l'honneur de le rencontrer ?

Dakel haussa les épaules.

— Peut-être, jeune Leth… Qui sait ?

Tel un fantôme, ses longues robes voletant sur ses talons, l'Inquisiteur s'éclipsa aussi vite qu'il était apparu.

Intrigué par cette visite, Alazrian garda les yeux rivés sur la porte refermée. Malgré les protestations de Dakel sur ses bonnes intentions, il ne lui inspirait aucune confiance. Et la mention de l'empereur avait achevé de le déstabiliser, lui rappelant opportunément que Biagio l'avait convoqué dans sa capitale.

— Mais pourquoi ? se demanda encore Alazrian à voix haute.

Le décor opulent ne lui fournit aucune réponse…

Cette nuit-là, après un dîner avec son père qui tenait plus d'une séance de torture raffinée que d'autre chose, Alazrian alla parcourir les rues de la capitale. Le soleil disparu derrière la chaîne de collines, il se

laissa envelopper par les ailes noires de Nar, heureux de se fondre dans la foule. Ainsi que Dakel l'avait promis, un attelage était à sa disposition : un luxueux carrosse digne de têtes couronnées, avec deux hongres jumeaux et des ridelles dorées en forme de serpents de mer. Le nez à la vitre, assis au bord des coussins couleur rubis, Alazrian découvrit une avenue bondée, bordée par de hautes tours dotées d'arcs-boutants et de gargouilles. Des milliers de bougies scintillaient aux fenêtres…

Alazrian fut tenté de se racler la gorge, tant l'air métallique de la capitale lui desséchait la bouche. Au-dessus de la foule dansaient les éblouissantes flammes bleu et orange des cheminées… Les mendiants et les prostituées côtoyaient les seigneurs et leurs chiens pomponnés. Parmi les gamins qui criaient et couraient, certains étaient sales à faire peur, d'autres tirés à quatre épingles comme leurs nobles parents…

Alazrian découvrit tout cela avec un infini étonnement. Soudain, Aramoor et le Talistan lui paraissaient extraordinairement loin…

Calida avait eu raison ; il n'existait sans doute nul lieu au monde comparable à la Cité Noire. De la hauteur d'une montagne, plus vaste qu'un océan, la capitale avait des côtés oniriques virant parfois au cauchemar.

Alazrian roulait vers la bibliothèque de la Renaissance Noire. Selon Rian, elle abritait les plus belles collections de manuscrits de la capitale. Feu l'empereur Arkus en personne l'avait fait ériger. Apparemment convaincu des vertus du savoir, il l'avait baptisée du nom de sa révolution. Une appellation bizarre, mais qui seyait à merveille à cette capitale mécanisée. Si la bibliothèque était aussi bien fournie que l'affirmait Rian, elle aurait forcément des ouvrages sur Lucel-Lor.

Et peut-être sur la magie…

À la faveur de la lumière ambiante grisâtre, Alazrian leva ses mains pour les inspecter. Quel mystérieux pouvoir détenaient-elles ? La Cité Noire, qui possédait sa propre magie, aurait peut-être des explications à lui fournir.

Le carrosse s'arrêta à un carrefour pour laisser passer une colonne de cavaliers. Alazrian vit approcher une femme à la gestuelle suggestive et au sourire aguichant. La détaillant de pied en cap, il sut aussitôt à qui il avait affaire.

— Mon Dieu…

Ignorant les invectives du cocher qui brandissait son fouet, la prostituée approcha et, avec un clin d'œil, tapa à la vitre.

— Oh, que vous êtes belle ! souffla Alazrian.

Jeune et fraîche, au contraire de bien d'autres catins, celle-ci avait un regard pétillant. Sentant qu'elle n'était pas indifférente au jeune seigneur, elle lui sourit lascivement. Se rappelant qu'il avait de l'argent sur lui, Alazrian gloussa. Mais sa mère n'avait pas eu ce genre de dépenses en tête quand elle lui avait prodigué son conseil…

Il secoua la tête.

— Navré. Je ne peux pas.

La femme haussa les épaules et s'éloigna. Il admira sa démarche savamment ondulante. Puis une sombre pensée lui vint quand il regarda de nouveau ses mains. Il plia les doigts. Pourrait-il avoir un commerce charnel avec une femme ? De telles préoccupations allaient de pair avec l'adolescence. Les changements survenus à sa puberté avaient éveillé ce don étrange, et la coïncidence le contrariait. Pouvait-il blesser autant que soigner ?

L'attelage redémarra, l'éloignant de la belle prostituée. Alazrian voulut croire que sa mère ne se trompait pas, ses pouvoirs ayant une raison d'être autre que celle de le rendre différent…

Bientôt, il découvrit un imposant édifice à colonnades blanches orné d'un fronton à la gloire des érudits du passé. Au-dessus du superbe perron, il déchiffra l'inscription gravée sur une frise de la taille d'un homme. C'était du haut naren, une des langues incluses dans son éducation.

— *« Apprendre, c'est marcher avec Dieu », lut-il.*

Cette maxime le fit sourire. Lui, un enfant venu glaner des réponses…

L'attelage s'immobilisa devant une volée de marches en albâtre. Sans perdre une seconde, Alazrian ouvrit la portière et sortit, le nez levé vers le gigantesque édifice.

— Nous y voilà, maître Leth, dit le cocher – l'un des innombrables esclaves de Dakel. La bibliothèque de la Renaissance Noire…

— Étonnant…, souffla Alazrian. Peut-on entrer ? Il est bien tard déjà…

— Tard ? Oh, non ! La bibliothèque ne ferme jamais et vous trouverez toujours du personnel pour vous aider.

— Voulez-vous m'attendre ? J'ignore combien de temps je resterai…

— Je dois simplement déplacer le carrosse. Chaque heure, je reviendrai ici. (L'homme désigna une tour au loin, qui portait sur sa façade une énorme horloge éclairée.) Quand vous aurez besoin de moi, guettez l'heure suivante, à la Tour du Temps. Au gong, je serai là.

— Entendu. Et merci.

Le cocher fit claquer ses rênes…

Alazrian resta seul sur les marches. S'armant de courage, il gravit les dernières. Sur le perron, les portes étaient grandes ouvertes. Au premier coup d'œil, il avisa, à l'intérieur, de longues rangées d'étagères et de bureaux au poli impeccable. Les pupitres étaient tous munis d'une lampe à huile. Dès le seuil de la salle, le visiteur était frappé par une odeur agréable de cuir et de chêne.

De petits hommes voûtés, aux yeux saillants, étaient plongés dans leurs études. Des archivistes poussaient des chariots de manuscrits, se chargeant de leur classement rigoureux sur les étagères.

Alazrian entra sur la pointe des pieds. On eût dit que les sons n'avaient plus cours entre ces murs. Même le vrombissement incessant des incinérateurs avait disparu. Le bruit de ses pas étouffé par les épais tapis, le jeune homme n'avait pas assez de ses deux yeux pour tout voir. À l'instar de la Tour de Vérité, du Palais Noir et… des catins des rues, la bibliothèque de la Renaissance Noire était époustouflante.

— Jeune homme, lança une voix, puis-je vous aider ?

Se tournant, Alazrian découvrit une femme à l'air intrigué. Vêtue d'une robe verte serrée à la taille par une ceinture écarlate – comme les archivistes –, elle affichait une expression qui lui plut tout de suite.

— Hum… Bonjour. Je m'appelle Alazrian Leth. Je viens du Talistan. Enfin… C'est Aramoor maintenant…

— Oui ?

— Je suis en visite, l'un des invités du ministre Dakel.

Au mot « invité », la jeune femme fronça les sourcils. En dépit des discours hospitaliers du ministre, personne n'était réellement son « hôte ».

— Je suis une des bibliothécaires. En quoi puis-je vous être utile, Alazrian Leth ? Vous cherchez quelque chose en particulier ?

— Je me pose des questions sur Lucel-Lor. Auriez-vous des manuscrits que je pourrais consulter ? Aramoor en est très proche, pourtant, je ne sais pratiquement rien de ce continent…

La bibliothécaire fronça de plus belle les sourcils.

— Personne ne peut se vanter d'en savoir long sur Lucel-Lor, j'en ai peur. Et les rares textes datent de la guerre.

— De la guerre, oui… (On y ferait sans doute allusion au magicien Tharn. Ce serait un début.) Où sont-ils, je vous prie ?

Après avoir remonté un étroit couloir conduisant à une volée de marches, ils accédèrent à la galerie qui surplombait la salle principale de lecture, avec ses rayonnages remplis d'ouvrages et de rouleaux de parchemin.

La bibliothécaire feuilleta quelques livres, se parlant à voix basse en cherchant les passages pertinents. Enfin, elle dénicha un texte dont la reliure de cuir brun portait en gaufrage le titre *Lucel-Lor, faits historiques et annotations*.

À cette vue, Alazrian écarquilla les yeux.

— C'est quoi ? s'enthousiasma-t-il, prenant le livre avec révérence, comme s'il s'agissait d'un nourrisson.

— Il y en a d'autres, mais c'est vraiment le meilleur. Un historien natif de la capitale l'a écrit l'an dernier. L'empereur Biagio en personne l'avait commandé afin de garder une trace du conflit. C'est du beau travail. Conhorth, l'historien dont je vous parle, s'était bien documenté. Il a interrogé des survivants du Talistan et d'Ackle-Nye. Vous devriez trouver votre bonheur dans ces pages.

Ravi, Alazrian caressa la reliure. Un texte beaucoup trop volumineux pour le lire en une seule nuit. Et il doutait d'être autorisé à l'emprunter… Il devrait se concentrer.

— Merci beaucoup ! Vous m'avez été d'une aide précieuse.

Souriante, la bibliothécaire répondit qu'elle était à son service s'il lui fallait autre chose… Mais il l'entendit à peine, aussitôt plongé dans le livre remarquable et ses illustrations qui semblaient lui sauter à la figure…

Qui que fût Conhorth, il avait réalisé un travail de tout premier plan.

Enthousiasmé, Alazrian descendit dans la salle principale, s'installa à un pupitre libre et commença sa lecture. La page de garde comportait une carte rudimentaire de Lucel-Lor. On y avait calligraphié les noms des différentes contrées.

Tout bas, Alazrian s'essaya à les prononcer.

— La vallée Drang… (Il en avait entendu parler.) Tatterak… Kes… Reen ?

D'évidence, il avait beaucoup à apprendre. Et peu de temps pour le faire. Le lendemain, ce serait la comparution au tribunal. Ensuite… Qui savait ? Il retournerait peut-être en Aramoor. Ou Leth et lui finiraient en prison. Jugeant injuste d'avoir un tel trésor entre les mains et si peu de temps pour en profiter, il se plongea sans plus tarder dans sa lecture. Il ne vit pas passer la première heure, absorbé par l'époque où le roi Darius Vantran d'Aramoor et son propre grand-père, Tassis Gayle, jouaient un rôle primordial. Pour défendre le Daegog, l'empereur Arkus avait exigé de Vantran et de Gayle qu'ils envoient des troupes à Lucel-Lor…

Les seigneurs de guerre, les Druls et leur révolution sous la houlette d'un Triin fanatique…

Alazrian chuchota ce mot, qui sembla bondir hors de la page.

— Tharn !

Un instant, il fut incapable de continuer. Au Talistan, il était presque interdit de prononcer ce nom. Tharn avait vaincu l'empire… Avec Richius Vantran, il avait tué Boisnoir Gayle.

D'après l'historien, les Triins surnommaient Tharn le « Faiseur d'Orages », car il commandait au ciel et aux éclairs. Conhorth jurait qu'il ne s'agissait pas d'une vulgaire rumeur mais d'une vérité corroborée par des témoins oculaires. Alazrian en eut l'âme toute remuée. Voilà la preuve qu'il cherchait ! Pour la première fois depuis les changements survenus à sa puberté, il ne se sentait plus seul. Tharn avait existé, possédant des pouvoirs inexplicables. Selon Conhorth, les Druls affirmaient que leur chef était « Touché par le Ciel ». Une affirmation extraordinaire aux yeux d'Alazrian…

— « Touché par le Ciel »…, chuchota-t-il. C'est ce que je suis…

Mais l'ouvrage ne précisait pas comment c'était possible, ni de quelle façon Tharn avait péri. Il se faisait l'écho de rumeurs que le jeune homme connaissait – le Chacal, Richius Vantran, avait tué Boisnoir Gayle, et Tharn avait également disparu. Conhorth n'apportait aucune précision supplémentaire. En quête de renseignements sur le Triin, Alazrian feuilleta vainement l'ouvrage. Il n'était pas davantage fait mention de Jakiras, son vrai père. Une omission décevante… Alazrian n'avait pas réellement espéré trouver son nom – Jakiras était le simple garde du corps d'un marchand –, mais une preuve de son existence lui aurait mis un peu de baume au cœur.

Fatigué, Alazrian ferma le livre et s'adossa à son siège. La bibliothèque était silencieuse. Beaucoup de temps avait passé. Il envisagea d'aller voir l'heure, mais une terrible mélancolie le clouait à son siège. Son enthousiasme envolé, il restait avec une myriade de questions… Comment Tharn avait-il obtenu le Toucher du Ciel ? Pourquoi ce don brûlait-il dans leurs deux corps ? Et que lui était-il vraiment arrivé ? Au fond, sa mort était le seul fait indéniable. Mais pour Alazrian, le savoir défunt ne suffisait pas. Certains affirmaient que Richius Vantran aussi était mort et enterré. Le Chacal avait quitté Aramoor depuis deux ans…

Alazrian soupira. Dans quelques heures, il affronterait le Protectorat. Renoncer à la vie en sachant qui il était réellement aurait été beaucoup plus supportable…

— Touché par le Ciel…, murmura-t-il.

— Touché par le Ciel ? répéta une voix, comme en écho. C'est-à-dire ?

Se retournant, Alazrian découvrit un Naren inconnu. Une carrure de taureau, les cheveux foncés, l'homme portait des vêtements simples et des bottes noires militaires. Un soldat ? Un légionnaire ? En tout cas, campé devant le jeune homme, il bloquait la lumière avec l'efficacité d'une éclipse…

Portant son regard sur l'ouvrage fermé, il en lut le titre.

— Lucel-Lor vous intéresse ?

Son ton n'était ni amical ni menaçant.

— On se connaît ?

— Pas encore. Mais je vous connais, Alazrian Leth.

— Vous êtes donc l’un des agents de l’Inquisiteur… Vous me suiviez ?

L’homme tira un siège et s’y installa à l’envers, les bras passés autour du dossier.

— Pas vraiment… Je vous cherchais, c’est tout. (Il prit l’ouvrage.) Pourquoi lisez-vous ça ?

— Qui êtes-vous ? demanda Alazrian, troublé. Quel est votre nom ?

— Donhedris.

Curieux, le colosse feuilletait le livre.

— Et ?

— Quoi ?

— Que faites-vous, Donhedris ? Pourquoi me suivez-vous ? Que voulez-vous ?

— Je ne connais pas ce livre. Il est assez gros.

Alazrian se radossa à son siège.

— Pourquoi me cherchez-vous ?

Le livre refermé, Donhedris sourit.

— Pour vous surveiller. Dans une aussi grande cité, beaucoup de choses peuvent mal tourner…

Encore des mensonges… De la sueur perla sur le front du jeune homme. Devinant que ceci faisait partie du petit jeu de son interlocuteur, il s’efforça de se calmer. Sa mère l’avait averti au sujet de Biagio et de l’Inquisiteur.

— Je n’ai pas besoin de garde du corps, Donhedris. Veuillez en informer votre maître. Vous êtes à la solde du ministre Dakel, n’est-ce pas ?

Donhedris haussa les épaules.

— Demain, ce sera le Protectorat. Vous irez ?

— Il le faut.

— Dakel vous fera témoigner ?

— Vous le savez déjà, non ?

— Avez-vous peur ?

— Oui… (Nerveux, Alazrian se dandina sur son siège.) Je devrais y aller.

Il se leva. Donhedris resta assis.

— J’imagine que l’Inquisiteur en veut à votre père. Vous ne serez peut-être pas cité à la barre. Ce serait une bonne chose, pas vrai ?

— Je suppose. Vraiment, je dois vous laisser…

— Mon ami peut vous aider, dit Donhedris. Si cela vous intéresse, vous n’aurez même pas à comparaître.

Un hameçon… Alazrian eut peur d’y mordre. Mais la curiosité l’emporta.

— Quel ami ?

— Quelqu’un qui a de l’influence, éluda Donhedris. Il vous faudrait coopérer, naturellement. Mais mon ami vous aidera, c’est certain.

— Ami, ami… De quoi parlez-vous, au juste ?

Bâillant ostensiblement, Donhedris se leva.

— Il se fait tard… Demain, quand votre père témoignera, soyez là. Je vous retrouverai.

— Quoi ? Attendez… !

Trop tard. Donhedris avait déjà disparu.

Alazrian en resta les bras ballants. Que s’était-il passé ? Qui était réellement Donhedris ? Pour qui travaillait-il ? Quels étranges amis avait-il ?

En tout cas, une chose était sûre : Alazrian était en train de se noyer…

OceanofPDF.com

3

Une lune sanguine dominait le port et de sinistres lambeaux de brume investissaient les docks. Au clair de lune, une mouette cria. L’onde répercutait les grincements lointains des treuils à mesure que les pêcheurs lâchaient leurs filets sur les ponts des chalutiers à crevettes.

Une brise bienvenue balayait le port et ses relents de poissons et de salaisons. Le long des jetées et des rues minables, des marins et des pêcheurs ivres se baladaient en serrant des prostituées contre eux. De ce côté de la ville, même quand les gros nuages crevaient, les gens ne s’affolaient pas. Aux abords de la Cité Noire, les grands gaillards et les gros rats pullulaient. Du coup, personne n’avait peur de trois malheureuses gouttes.

Imbibé de liqueur frelatée, Blair Kasrin, le capitaine du vaisseau naren le Souverain Effroi, descendait une rue, une fleur à la main. Il avait rendez-vous avec dame Meleda. Éméché comme il l’était, il voyait dans cette rose fanée un bouton éclatant de fraîcheur…

À ses côtés, son officier en second et ami, Laney, jouait d’une main experte avec une pièce d’or en racontant des blagues d’une voix beaucoup trop forte. Il était minuit passé… Mais les deux compagnons avaient perdu la notion du temps. Désormais, les jours et les semaines ne voulaient plus dire grand-chose pour l’équipage du Souverain Effroi. Le cuirassé n’avait plus de destination particulière.

— Je devrais lui demander de m’épouser, badina Kasrin, qui n’en pensait pas un mot. Nous aurions des moutards, je renoncerais pour de bon au Souverain Effroi et à partir en mer…

— Et vous tourneriez aussi le dos à la gnôle ! renchérit Laney en rattrapant sa pièce après un lancer audacieux. C’est ça, mon gars, je vous crois ! (Il tendit la pièce à son capitaine.) Là, vous en aurez besoin… Meleda vous adore… Elle s’en voudrait de ne pas prendre votre argent !

— C’est une brave fille, précisa Kasrin.

— Sa mère serait fière d’elle…

Les deux hommes rirent de nouveau. Quand ils approchèrent de la maison de Meleda, Kasrin redevint sérieux. Il bomba le torse, inclina son tricorne sur son front, puis admira son reflet dans une fenêtre.

— Comment suis-je ?

Laney sourit de toutes ses dents.

— Un sacré beau gosse, voilà ce que vous êtes !

— Charmeur ! Vous venez ?

— Pas ce soir, répondit Laney.

— Pourquoi pas ?

— Je l'ignore. Ça ne me dit rien…

Kasrin ne s'en contenta pas. Quand son ami lui cachait quelque chose, il le sentait toujours.

— Alors, vous m'avez accompagné jusqu'ici comme ça, histoire de marcher ?

Le second eut un sourire penaud.

— Ouais…

— Foutaises ! (Son regard perçant rivé sur Laney, Kasrin ne fut pas long à deviner la vérité.) Vous vouliez être certain qu'il ne m'arriverait pas malheur… Laney, j'ai passé l'âge des nourrices ! Je ne suis pas soûl à ce point-là.

— Je n'ai jamais dit ça.

— Pas besoin !

Tenant sa fleur fanée par le bout de la tige, le capitaine s'adossa au mur délabré, regrettant soudain de ne pas être de retour à bord.

— Bon sang, voilà que vous me prenez en pitié ! Nicabar aurait dû me jeter aux fers en compagnie des violeurs et des déserteurs… Je m'en serais mieux tiré.

— Oh, les bougres vous auraient adoré ! plaisanta Laney en pinçant la joue de son supérieur. Un joli petit lot comme vous…

Kasrin lui écarta la main puis… éclata de rire.

— Ça suffit ! Mon cœur est déjà pris.

— Allez, montez vite, Blair. Je vous reverrai à bord demain matin.

Le matin. Et le suivant. Et encore le suivant… Jusqu'à ce que le Souverain Effroi puisse enfin appareiller ! Sa bonne humeur envolée, Kasrin serra les dents. La perspective d'être coincé sur terre un mois de plus le rendait morose. Il leva les yeux au ciel. À en juger par la position

de la lune, le jour ne tarderait plus. Une autre morne journée à récurer un bâtiment qui ne redevenait jamais sale… Kasrin haïssait le tour que prenaient les choses. Ce n'était pas de cela qu'il avait rêvé enfant, en admirant la Flotte Noire depuis les quais…

— À votre avis, j'ai eu tort ? demanda-t-il à mi-voix.

Le second du Souverain Effroi sourit.

— Permission de parler franchement, mon capitaine ?

— Eh bien, pourquoi pas ?

— Mon avis ne compte pas, voilà ce que je pense… (D'une main, Laney inclina davantage le tricorne sur le front de Kasrin.) C'est vous le capitaine, mon capitaine… Allez ! Montez vous en payer une bonne tranche !

Sans attendre de réponse, Laney tourna les talons et disparut dans la brume en sifflotant atrocement faux. Depuis l'accostage, Kasrin avait sollicité son avis une bonne dizaine de fois… Et obtenu toujours la même réponse, qui n'en était pas une… Aux yeux de Laney, peu importait, vraiment, sa propre opinion sur la question ou même ce qu'en pensaient les autres membres d'équipage. Pour tous, Kasrin restait un héros. Que Nicabar continue de lui signifier son déplaisir n'y changerait rien. Kasrin, qui aimait Laney comme un frère, se désolait de le voir puni avec lui, sa carrière brisée à cause d'une loyauté gênante… Mais tant de fidélité témoignée à un capitaine en disgrâce était aussi un motif de fierté. Kasrin portait comme une décoration le soutien chaleureux de ses hommes. Un merveilleux ruban du mérite naval… Même Nicabar ne pouvait pas se targuer d'avoir un équipage aussi loyal.

— Je te pisse dessus, Nicabar ! grogna Kasrin. Et sur ta chochotte d'empereur aussi !

Des types comme Nicabar ou Biagio, voilà le mal qui rongeait le monde ! Ces démons aux yeux bleus se droguaient pour voler une vie qui ne leur appartenait plus et massacraient les enfants pour affermir leur pouvoir. Kasrin se retrouvait dans une impasse à cause d'eux. Mais la haine qu'ils lui inspiraient lui redonnait force et vigueur. Chaque fois qu'il se sentait abattu, il se laissait envahir par la colère et puisait du réconfort dans une certitude : un jour, d'une façon ou d'une autre, il leur présenterait la note…

Pensif, le capitaine retourna la fleur entre ses doigts. Le Souverain Effroi était à quai depuis plus de deux mois. Lui refusant l'accès aux appontements principaux, Nicabar l'avait contraint à mouiller dans une rade reculée, loin de la flotte. De là, on apercevait les hautes cheminées de la capitale, sans entendre le vrombissement des incinérateurs ni souffrir des émanations nocives. Dans ce triste petit port de pêche, on se serait cru sur une île. Et la solitude rendait fou.

Comme au temps de sa prime jeunesse, Kasrin avait encore la mer dans le sang. Jadis, il flânait le long des docks et des chantiers navals, des bonbons plein les poches, et rêvait au jour où, adulte, il commanderait son propre navire. Une aspiration devenue réalité… Mais si ses pairs le trouvaient encore bien jeune, il se sentait étrangement vieux.

Les yeux fermés, il se représenta son ennemi – son héros, autrefois – en murmurant son nom.

— Nicabar… Dieu, quel salaud tu fais !

Kasrin n'aurait pas sa vengeance cette nuit. Il devrait se contenter des étreintes tarifées d'une femme.

Ça m'ira…

Quittant le quai, il s'engouffra dans la « maison » où officiait Meleda – un édifice s'agrémentant d'un bar au rez-de-chaussée et de chambrettes à l'étage. L'atmosphère rance empestait le rhum et les hommes qui se négligent. Des flambeurs et des pêcheurs s'agglutinaient aux tables de jeu. Deux serveurs faisaient glisser les consommations le long du comptoir avec l'aisance de l'habitude, sans renverser une goutte de bière. À cette heure tardive, il y avait encore du monde. Kasrin reconnut plus d'un visage barbu parmi les clients. Ces gens étaient devenus ses amis. Au début, incapables de comprendre comment un capitaine avait pu s'échouer dans leur enclave, les indigènes s'étaient montrés méfiants. Mais Kasrin savait tenir le rhum et raconter de bonnes histoires. Il n'écrasait pas de sa superbe les hommes et les femmes qui trimaient à en crever… D'une façon mélancolique, ces gens si durs à la peine lui rappelaient ses parents. En souriant, il fit le tour de la salle du regard, à la recherche de Meleda. Il la trouva occupée à distribuer les cartes à une table de faro, une pipe au fourneau rougeoyant posée près de son verre de rhum. Elle avait attaché ses cheveux avec un ruban,

dégageant son visage au sourire communicatif et aux prunelles pétillantes.

Dès qu'elle vit le capitaine, elle lui fit signe.

— Salut, mon chéri !

Les joueurs de faro se contentèrent de grogner un vague « bonsoir ! » sans cesser d'étudier leur main.

— Messires… Pour toi, ma belle, ajouta Kasrin en tendant sa rose.

Meleda sourit.

— Merci, mon mignon ! Qu'elle est belle…

Les types qui suivaient la partie, autour de la table, flanquèrent des coups de coude bon enfant au capitaine, qui rit en dévorant Meleda des yeux. Il se languissait d'elle. Et il ne s'agissait pas d'un simple assouvissement de ses bas instincts… Il se dégageait de cette femme un sentiment de permanence et une chaleur remarquables. Mais au fond, Kasrin aurait pu être attiré par n'importe quelle belle de nuit, du moment qu'elle l'acceptait. Il en avait conscience.

Pour une pièce d'or, Meleda aurait accepté… n'importe quel client.

— On monte ? lança-t-elle avec une œillade assassine.

— Eh bien, je ne venais pas faire une partie…

Elle sourit.

— Une petite minute, et je suis à toi !

Connaissant par cœur le cérémonial, Kasrin monta dans la chambre de « réception », s'écroula sur le lit, et commença par se débarrasser de ses chaussures. Comme il faisait chaud, il ouvrit la fenêtre, afin de laisser entrer la brise nocturne, et inspira à pleins poumons l'air marin vivifiant. Au loin, il voyait son vaisseau danser sur l'eau. Un youyou naviguait vers lui, avec trois hommes à bord.

Laney… Brave garçon…

Un très chic type, en fait. Comme tous les gars du Souverain Effroi… Un navire d'imbéciles, avec le roi des idiots à leur tête…

Amer, Kasrin se détourna de la fenêtre, ne voulant plus voir son pauvre vaisseau. Il enleva sa chemise qu'il lança dans un coin de la pièce, puis s'étendit et contempla pensivement le plafond en attendant Meleda.

Enfin, il entendit un bruit de pas, derrière la porte.

— Entre, ma toute belle !

Le bruit de pas se fit hésitant.

Kasrin sourit.

— Allez, chaton ! Ne me fais pas languir…

La porte s’ouvrit lentement alors que le marin commençait à déboutonner sa braguette. Tout sourire, un petit homme passa la tête par l’entrebâillement.

— On est déçu, mon chéri ? minauda-t-il d’une voix de fausset.

Kasrin reboutonna son pantalon.

— Et en colère ! grogna-t-il. Putain, vous êtes qui ?

— Un messager, capitaine Kasrin. Et laissez-moi vous dire que vous mettre la main dessus n’est pas facile ! (Le type alla ramasser la chemise froissée et la lui jeta à la tête.) Rhabillez-vous.

— Dans vos rêves ! rugit l’officier. (Bondissant sur ses pieds, il se campa devant l’avorton.) Je suis très occupé. Votre message ?

L’homme ne parut pas intimidé.

— Mon message, c’est vous, Kasrin… Je dois vous conduire devant mon seigneur. Un carrosse vous attend en bas. Je vous suggère de vous presser. Mon maître a horreur de poireauter.

— Voyez-vous ça ! Et que voulez-vous que ça me fasse ?

— À votre place, je crânerais moins… Mon maître est réputé pour son sale caractère.

Kasrin saisit l’indésirable par le col de sa chemise, le soulevant presque de terre.

— Espèce de crétin, vous avez intérêt à me dire qui vous êtes ! Sinon, par le ciel, je vous dévisse la tête !

— Je m’appelle Malthrak, et mon maître est l’empereur Biagio. (Les mains sur les doigts du capitaine, il entreprit de se dégager.) Si vous ne me lâchez pas, vieille mouette puante, mes associés vous couperont en morceaux !

Sidéré, Kasrin le lâcha et recula. Le type avait tout d’un agent du Roshann, glacial et redoutable.

— Que me voulez-vous ?

— Je vous l’ai dit. (L’air écœuré, Malthrak le toisa de pied en cap puis inspecta la chambre.) Mon Dieu, on est tombé bien bas…

— Biagio veut me voir ?

— Ce qu’il est intelligent… Qu’est-ce qui m’a trahi ? Mon explication détaillée ? Habillez-vous.

Kasrin ne leva pas le petit doigt.

— Pourquoi le ferais-je ?

— La vie d'un serviteur est cruelle et ingrate, capitaine. J'ignore pourquoi l'empereur veut vous voir et je m'en moque. En tout cas, c'est la raison de ma venue. Alors, si on se pressait ?

Au souvenir de Meleda, Kasrin jeta un coup d'œil à la porte. Comme si Malthrak devinait ses pensées, il se campa devant.

— Votre donzelle ne se montrera pas. Je lui ai dit que j'avais affaire avec vous, et une pièce d'argent lui a cloué le bec. Allez, pressons !

— Une pièce d'argent ? maugréa le capitaine. J'allais lui en donner une en or… (Il soupira.) Très bien, Roshann… Conduisez-moi à votre maître. Moi-même, j'aimerais lui dire deux mots.

Prenant sa chemise, il la renfila et commença à la boutonner. S'il n'avait jamais rencontré l'empereur, il le connaissait de réputation. Nicabar avait dû lui glisser un mot à l'oreille, au sujet de sa « trahison »… Mais, même si on le limogeait de la flotte, Kasrin ne donnerait pas la satisfaction à ses ennemis de voir sa peur.

Quoi que l'empereur lui voulût, il irait tête haute à la rencontre de son destin et l'affronterait debout, comme un homme.

L'aube pointait quand Kasrin et Malthrak atteignirent le Palais Noir. La ligne d'horizon bleuissait. Après une nuit blanche, Kasrin se sentait épuisé. Son équipage se demanderait où il était passé et s'inquiéterait. Mais l'agent du Roshann avait harcelé le capitaine, refusant de perdre davantage de temps.

Lorsque l'attelage fit halte dans la cour d'honneur, Kasrin s'empressa de sortir. Malgré son rang au sein de la flotte, il avait toujours aperçu le palais de loin, comme des milliers d'autres Narens. Se tordant le cou pour mieux voir, Kasrin eut l'impression que les plus hautes tours tutoyaient les nuages ou y disparaissaient…

Malthrak sauta à terre.

— Où est votre maître, chien ? lança Kasrin.

L'agent secret ricana.

— On est pressé maintenant ? Bien !

Il chargea l'un des esclaves de prévenir l'empereur. Puis il fit signe à son compagnon.

— Suivez-moi…

Ensemble, ils franchirent un portail massif et passèrent sous un grand balcon. Kasrin admira l'architecture. Le Palais Noir, gigantesque masse de calcaire, de statues, de passerelles, de gargouilles et de métaux précieux, semblait tout droit sorti de la mythologie narène… On eût dit un panthéon.

Malthrak entraîna Kasrin dans une immense salle déserte au plafond décoré de fresques. Ici, les frises murales en plâtre évoquaient l'histoire sanglante de Nar. À cette heure si matinale, les lieux avaient quelque chose de fantomatique, sinon de sépulcral… L'imposante statue d'une femme nue, au bout de la salle, accueillait les visiteurs avec son sourire énigmatique. L'« eau » de son urne inclinée cascadait sur ses bras et ses jambes.

Comme tout, au palais, elle était monumentale… et troublante.

— Où est Biagio ? demanda le capitaine.

— Dans sa salle de musique, répondit Malthrak. Ce n'est plus très loin.

Plus très loin… Tout était relatif ! Kasrin eut l'impression de marcher pendant des heures tandis que l'agent l'entraînait le long de corridors puis dans d'interminables escaliers. Ils passèrent des cuisines, des remises et les quartiers des domestiques avant d'atteindre une aile du palais plus silencieuse, si c'était possible, que les autres… Deux gardes coiffés d'un heaume d'argent en forme de crâne barraient l'accès à une partie de l'édifice à l'aspect plus féminin.

Malthrak passa tout naturellement devant les gardes. Le capitaine le suivit et entra dans une grande salle aux tapis épais et aux fenêtres hautes qui offraient une vue plongeante sur la capitale. Des bustes de grands hommes décoraient les murs et des tapisseries complexes pendaient aux murs.

Le plus remarquable de tout ? L'homme, au centre de la salle, qui jouait du piano en martelant les notes de ses doigts vifs. Le musicien aux longs cheveux blonds portait une ample veste rose bordée de manchettes et d'une fraise blanches. Des mèches blondes devant les yeux, son jabot trempé de sueur, indifférent à Kasrin qui ouvrait des yeux ronds, le pianiste atteignit le crescendo de sa mélodie.

— Est-ce Biagio ? souffla le capitaine à l'oreille de Malthrak.

— Chut !

Kasrin attendit de longues minutes. Avec de superbes effets de manche, le pianiste conclut le morceau, rejeta la tête en arrière, épuisé, et reprit son souffle.

— Merveilleux, maître ! Sublime !

Sortant un mouchoir écarlate de la poche de sa veste, Biagio s'épongea le front. Brillant de sueur, il semblait très content de lui. À la vue de son visiteur, il rayonna.

— Salutations, capitaine Kasrin…

La tessiture de sa voix avait une qualité androgyne évidente. Son physique et son apparence, aussi. On eût dit un homme féminisé ou… une femme masculinisée. Il avait le teint doré, ses traits délicats jurant avec la férocité notoire de son caractère.

Il rangea son mouchoir, secoua sa crinière et fit voleter des gouttelettes de sueur à la ronde.

— Alors ? Votre avis ?

Kasrin ne sut que répondre.

— C'était… assourdissant.

— C'était beau et vous le savez ! dit l'empereur. Un morceau extrait de l'œuvre de Ta'grogo, un compositeur cratien du siècle dernier. Un génie !

— Si vous le dites…

L'agent secret en fut outré.

— Il le dit, espèce de… !

— Malthrak, aie la bonté de nous laisser. Je dois parler au capitaine…

Le Roshann s'inclina puis se retira. Ne sachant que faire, Kasrin se tritura nerveusement les mains… avant de croiser les bras, plein de défi. Il attendit que son hôte reprenne la parole. Biagio prenait tout son temps pour l'étudier…

Enfin, il se rassit devant le piano.

— Vous n'êtes pas l'homme que je croyais. Plus jeune que prévu, pour commencer…

— Navré de vous décevoir.

Biagio haussa un sourcil.

— Oh, vous ne me décevez pas, Kasrin. Avec le temps, peut-être. Mais pour l'instant…

L’empereur gagna un cabinet de cristal aux étagères garnies de gobelets et de flacons de liqueur. Il choisit un vin à la robe sanguine, qu’il offrit à Kasrin.

— Un verre ?

— Non, merci.

Le Naren se savait englué dans une toile d’araignée. Il avait intérêt à garder tous ses esprits.

Biagio se versa à boire.

— Vous aimez ma salle de musique, capitaine ? Quand je suis contrarié, je viens m’y détendre et jouer du piano. C’est mon église.

— Votre église ? Comme c’est pratique… Vu que vous avez réduit l’autre en poussière…

Biagio foudroya le marin du regard.

— Vous seriez avisé de tenir votre langue sur ce sujet. N’oubliez pas à qui vous parlez.

Dans un angle de la salle, deux fauteuils attendaient. Biagio s’installa dans l’un, les jambes croisées, et fit signe à son hôte.

— Venez vous asseoir avec moi, capitaine. Nous avons à parler.

— À parler ?

— Venez, je vais tout vous dire.

— Je préfère rester debout.

— Je savais que vous vous obstineriez… Très bien. Ne vous mettez pas à l’aise. Après tout, vous devez avoir l’habitude, dans votre trou à rats…

— Parlons-en ! grogna Kasrin. C’est vous qui m’avez exilé dans ce hameau ! Vous et votre bon ami, Nicabar…

— Quelle amertume ! Mais je comprends. Vous êtes en droit de vous plaindre. Je vous prierais pourtant d’ouvrir les oreilles quelques instants et de m’écouter. Vous serez intrigué, vous verrez.

— Rien de ce que vous direz ne m’intriguera ! Si on m’a fait venir ici pour m’annoncer mon exécution, qu’on en finisse ! Je n’attends rien d’autre. Épargnez-moi vos sermons.

— Vous vous méprenez. Veuillez vous asseoir.

Cette fois, Kasrin s’exécuta, surpris malgré lui par le tour que prenait la conversation. Il y avait quelque chose d’attirant chez Biagio…

— De quoi s’agit-il ? Pourquoi suis-je ici ?

— Il s’agit de Liss, bien sûr…

— Liss ! maugréa Kasrin. J’ai déjà fait ma tirade à Nicabar. Pourquoi devrais-je me répéter ? Être en disgrâce ne m’a pas amené à changer d’avis.

Biagio hocha la tête.

— Je connais l’histoire. L’amiral Nicabar m’a tout expliqué. Il vous tient pour un lâche, Kasrin.

— Parce que j’ai refusé de massacrer des innocents en votre nom à tous les deux ?

— Non. Pas en mon nom.

— C’est aussi votre guerre, Biagio. Vous ne me ferez pas croire le contraire. Et on peut parler d’un bain de sang ! Je ne veux plus être mêlé à ces ignominies.

Les yeux baissés sur son minuscule reflet, dans le vin, l’empereur fronça les sourcils.

— J’ai aidé Arkus à préparer les premières attaques contre Liss, c’est vrai. J’étais d’accord avec cette politique. Mais les choses ont changé. J’ai changé.

— Oh, je n’en doute pas !

— C’est la stricte vérité ! s’emporta Biagio. Et j’entends le prouver à l’empire !

— Les hommes comme vous ne changent jamais. Toute votre vie, vous aurez été un boucher. Idem pour Nicabar. (Le capitaine toisa Biagio avec mépris.) Les seigneurs narens sont tous les mêmes. Vous n’en avez jamais assez ! Que ce soit les biens à voler, les terres à conquérir, les gens à asservir… Voilà tout ce qui vous importe… L’or ! Et voilà à quoi on en revient toujours. Ce putain d’argent !

Biagio secoua la tête.

— Regardez-moi, Kasrin.

— Je vous regarde.

— Mieux que ça ! De quelle couleur sont mes yeux ?

Le capitaine haussa les épaules.

— Je l’ignore. Verts, peut-être.

— Exact ! (Agacé, Biagio se radossa à son fauteuil.) Il n’y a pas si longtemps, c’étaient deux saphirs de feu. D’un bleu céruléen. Comme ceux de Nicabar.

Lentement, Kasrin commença à comprendre.

— Eh oui ! Vous voyez ? Je ne suis plus le même homme. Nous nous sommes mal comportés envers Liss, mais à l'époque, j'étais atteint de démence. Les drogues nous rendaient fous, Nicabar et moi.

— Et maintenant ?

— Je n'en prends plus.

— Pourquoi ?

— Au nom de la paix. Il ne faut plus guerroyer contre Liss. C'est mal. Vous le savez, sinon vous n'auriez pas refusé d'y retourner. Et Nicabar ne vous traiterait pas de lâche. Vous voyez, j'en sais beaucoup sur vous, Blair Kasrin.

— Non ! Vous ne savez rien du tout sur moi !

— Vous êtes né dans le village de pêcheurs d'Es'Trakla, au sud d'ici. Votre père aussi se prénommait Blair. Il possédait un chalutier qui rapportait du poisson du large. Dans vos plus vieux souvenirs, vous alliez avec lui en mer et rêviez de devenir un marin comme votre héros, Nicabar. Vous aviez quinze ans quand une murène vous a mordu au bras, vous arrachant un bon morceau de chair…

— Suffit ! Vous pouvez débiter une leçon d'histoire, mais vous ne savez rien de l'homme que je suis ! Et vous n'avez aucune idée de ce qui a motivé mon refus de retourner au combat, parce que les hurlements des femmes et des enfants ne signifient rien pour vous. Comme Nicabar, vous êtes un monstre de la pire espèce ! Dire que j'idolâtrais l'amiral dans ma jeunesse ! J'étais un imbécile !

— Mais vous le haïssez, maintenant, pas vrai ? Il a gâché votre existence. Pire, vous préféreriez qu'il vous tue… Vous n'entendriez plus les gens vous traiter de lâche, et vous ne seriez plus prisonnier de ce village puant sans pouvoir reprendre la mer… Votre réputation est en lambeaux ? Nicabar vous a ridiculisé, et le Souverain Effroi collectionne les bernaches pendant que vous vous enivrez et passez votre temps avec des catins… Nicabar attend votre repentir public. Il l'attendra longtemps, car vous savez être dans votre bon droit.

Chaque mot était juste.

Kasrin eut un sourire amer.

— Impressionnant.

Le sourire que lui renvoya Biagio fut terrible.

— Je ne suis pas parfait, capitaine. Mais me voici meilleur. Et j'ai besoin de préserver mon empire. En commençant par conclure la paix avec Liss, car cette guerre mobilise mes forces alors que j'ai beaucoup mieux à faire. Je veux mettre un terme au conflit.

— Et alors, qu'est-ce qui vous retient ? Déclarez la fin des hostilités !

— Je ne peux pas. Notre problème mutuel me gêne.

— Mutuel ? Vous parlez de Nicabar ?

— Il est obsédé par Liss. Voilà douze ans qu'il s'efforce de conquérir cet archipel, et ça le rend fou. En outre, il me tient. C'est lui que la Flotte Noire suit, pas moi. Tant que Nicabar l'ordonnera, la marine continuera cette guerre insensée.

— Il ne renoncera jamais.

Kasrin connaissait trop bien l'homme pour s'illusionner là-dessus. Biagio avait raison. Les Lissiens hantaient Nicabar. Cette obsession était même devenue sa seule raison de vivre.

— Mais que peut-on y faire ? Vous venez de le dire, il a la flotte dans sa manche…

— Pas la flotte entière, capitaine, souligna l'empereur en levant son verre. À votre santé.

Kasrin écarquilla les yeux.

— Vous vous opposeriez à Nicabar ?

— Intéressé ?

— Je le serais si ce n'était pas dément ! Avez-vous idée de ce que vous demandez ? Savez-vous ce que représente l'Intrépide ? C'est de la folie ! Vous devriez peut-être retourner à vos narcotiques, tout compte fait…

— Et peut-être n'êtes-vous qu'un lâche, tout compte fait.

— Non !

— Alors, fermez-la et écoutez : les Lissiens ont envahi ma terre natale, Crate. Vous êtes au courant ?

Kasrin hocha la tête. Tout le monde était informé…

— Et savez-vous qui est la reine Jelena ? En tout cas, elle a débarqué sur mon île, qu'elle s'emploie à fortifier, devinant que je tenterai un jour de la libérer. D'évidence, Jelena pense que Nicabar prépare une contre-offensive.

— Est-ce le cas ?

— Non. Il compte attaquer l'archipel. Une chose que la reine ignore… (Biagio fit rouler le verre entre ses paumes.) Pour l'instant…

— Vous allez la prévenir ?

— Je retournerai sur Crate demander la paix. En échange, j'informerai la reine de ce que trame Nicabar. Ce sera ma branche d'olivier… Les Lissiens aspirent autant que nous à la paix, c'est certain.

— Alors, en quoi vous serai-je utile ?

Se doutant de la réponse, Kasrin craignait déjà de l'entendre.

L'empereur se pencha vers lui.

— Emmenez-moi sur Crate. Votre navire de guerre est le seul dont je dispose encore… La loyauté des autres capitaines reste acquise à Nicabar.

— Pas question ! Ce serait un suicide ! Dès que nous approcherons de l'île, les Lissiens nous couleront. En outre, Nicabar m'empêche de reprendre la mer.

— Il lèvera son interdiction s'il croit que je vous ai fait entendre raison. Il veut que vous rentriez dans le rang. Il a besoin d'hommes de votre trempe. Vous lui annoncerez que vous avez changé d'avis et que vous désirez retourner au combat pour laver votre honneur.

— Ridicule ! marmonna Kasrin. Il n'y croira jamais.

— Au contraire. Et j'y veillerai. Quant aux Cratiens, sitôt qu'ils apprendront que je suis à bord du Souverain Effroi, il ne sera plus question de le couler. La reine Jelena désirera me rencontrer. J'en suis sûr.

— C'est un gros pari. Si vous vous trompez…

— Je ne me trompe pas. Liss est en guerre depuis douze ans. Une guerre sans victoire possible… À moins d'être une imbécile, Jelena le sait pertinemment.

— Une chose est sûre : elle voudra retirer quelque chose de tout ça. La signature de la paix ne lui suffira pas. Il faudra la convaincre. En plus de l'informer de l'invasion que projette Nicabar, que lui offrirez-vous ?

Biagio s'assombrit.

— La même chose qu'à vous : Nicabar. (L'empereur guetta vainement la réaction de son interlocuteur. Kasrin ne trahit rien de ses pensées.) Eh bien ? C'est tentant, non ?

— Ça l’est, admit le capitaine. Mais comment suis-je censé provoquer sa perte ? Auriez-vous la réponse dans votre sac à malices ?

L’empereur afficha une assurance suprême.

— Mon cher Kasrin, j’ai réponse à tout. Il y aura moyen de mettre l’Intrépide dans notre poche. Les engrenages tournent. Mais vous devez me faire confiance. Tout ça s’intègre à un plan supérieur. Des exigences pèseront sur vous, et j’aurai besoin de votre aide. En retour, je vous apporterai ce que vous désirez le plus au monde.

Soudain, Kasrin eut très soif. Se levant, il approcha du cabinet à liqueurs, fit son choix et se servit. La machination de Biagio était un mécanisme délicat et dangereux… L’empereur ayant le goût du secret, Kasrin ne savait pas vraiment dans quoi il allait mettre les pieds… Mais une chose était certaine : Biagio avait le génie de l’intrigue. On lui devait la destruction de la cathédrale, puis l’éviction sanglante de Herrith… De grands esprits avaient prédit qu’il ne se maintiendrait pas une semaine au pouvoir. Et voilà un an qu’il régnait sur l’empire…

Un homme aux talents si multiples pourrait avoir raison de l’Intrépide.

Une offre irrésistible, en somme…

Après avoir posé son verre, Kasrin s’essuya les lèvres d’un revers de manche.

— Je ne vous fais pas confiance, sachez-le. Mais… ai-je le choix ?

Biagio rayonna.

— Alors, vous m’obéirez ? Vous m’emmènerez sur Crate ?

— Il me faudra un peu de temps pour préparer mon navire pour le départ. Le Souverain Effroi n’a plus largué les amarres depuis longtemps. Quand désirez-vous que nous levions l’ancre ?

— Demain.

— Demain ? s’étrangla Kasrin. Mais… Aucun problème ! Pourquoi pas tout de suite, pendant que vous y êtes ?

— Oh, non, pas aujourd’hui, répondit l’empereur, d’humeur espiègle. J’ai à faire… Vous n’êtes pas mon seul visiteur, voyez-vous. J’ai encore du monde à voir.

OceanofPDF.com

4

Dans un silence de mort, Dakel l'Inquisiteur entra en scène. En robes noires, l'air impénétrable, il se tourna vers l'auditoire sans une lueur d'hésitation dans le regard. Dix candélabres illuminaient le sol de marbre de leurs feux orangés. Il faisait lourd. D'un hiératisme imperturbable, deux soldats au heaume en forme de crâne flanquaient l'estrade. Dakel ne tenait pas de liasses de notes et ne maniait pas le marteau du ministère public. Il gardait les mains croisées et une attitude pensive.

L'auditoire guettait ses premières paroles. L'attention du public allait de l'homme qui comparaissait à l'Inquisiteur. Elrad Leth était aussi silencieux que la salle. Ne trahissant aucune peur, il rivait sur Dakel des prunelles de glace.

Aussi fasciné que ses voisins, Alazrian, installé dans les gradins, observait la scène. Il n'y avait plus une place de libre. Ce matin-là, du haut de sa fenêtre, le jeune homme avait vu la foule se presser au pied de la Tour de Vérité. Le nom d'Elrad Leth courait sur toutes les lèvres…

Coincé entre deux solides gaillards, Alazrian sentait leurs coudes s'enfoncer dans ses flancs. Dakel lui avait ordonné d'assister à l'audience. Sans lui fournir de précisions particulières ni lui attribuer un strapontin… Le jeune homme s'était donc mêlé à la foule. À présent, il s'en félicitait, simple spectateur parmi les autres… Avec un peu de chance, Dakel ne le repérerait pas.

Et l'étrange Donhedris ? L'homme avait-il quelque influence sur Dakel ?

Si l'Inquisiteur me cite à comparaître, pensa Alazrian, *que se passera-t-il ?*

Il se présenterait et s'efforcerait de dire la vérité en espérant que cela suffirait à lui épargner le sort réservé à Elrad Leth. D'après les murmures qu'il entendait, les gens pensaient qu'il serait exécuté. Sur les nerfs, Alazrian aussi attendait que le procès commence. Il ne ressentait

rien pour son père. Que fallait-il en déduire sur sa propre approche de la moralité… ?

Enfin, Dakel sourit. La tension devint palpable. L'Inquisiteur parut glisser sur le marbre et, en un clin d'œil, rejoignit Elrad Leth pour se camper devant lui.

Leth eut un rictus de dédain.

Cet homme n'a peur de rien ! pesta Alazrian. Il n'a pas de cœur…

Dakel fit face à la salle et prit la parole d'une voix à la pureté cristalline qui impressionna Alazrian.

— Chers amis et concitoyens, bienvenue. Savoir que vous avez tant d'intérêt pour le déroulement de ces audiences est réconfortant. J'en suis touché. (Il haussa le ton.) Accusé, vos nom et qualité !

Cachant mal son dégoût, Leth prit tout son temps pour répondre.

— Je suis Elrad Leth du Talistan. Actuellement gouverneur de la province d'Aramoor.

Dakel haussa les sourcils.

— Gouverneur… Une dignité conférée par l'empereur en personne, je crois ?

— Ce titre m'a été accordé sous le règne d'Arkus. (Leth savait parfaitement où Dakel voulait en venir, et il refusait de jouer le jeu.) Pas sous l'autorité de Biagio.

— Savez-vous pourquoi vous êtes là, Elrad Leth ?

— Non ! Je sais seulement que des innocents se succèdent sur ce siège.

L'Inquisiteur désigna l'auditoire.

— Tous ces gens le savent, Elrad Leth. Tous connaissent l'histoire. Et tous savent quel gouverneur bon et juste vous êtes…

Leth ne répondit rien. Fier de sa façon de traiter Aramoor, il ne s'en repentirait jamais.

Alazrian le savait aussi.

— Parlez-nous d'Aramoor, demanda Dakel. Est-ce une contrée difficile à gouverner ?

Leth bâilla.

— Vous pouvez choisir de ne pas répondre, mais votre silence sera tenu pour un aveu de culpabilité. Telles sont les lois du Protectorat.

Un détail qui piqua l'intérêt de l'accusé.

— Ce n’est pas difficile. J’ai mes méthodes avec les Aramooriens.

— Ah oui… Par exemple ?

— Ces pouilleux ont grand besoin de discipline. Comme moi, l’empereur Biagio ne s’encombre pas de scrupules, je crois ?

— Les Aramooriens refusent donc de reconnaître votre autorité ?

— Ils l’accepteront.

— Quand ? Une fois qu’ils seront exterminés ? Car vous passez par les armes tous vos opposants, Elrad Leth. Sans comparution ni procès d’aucune sorte, vous exécutez les Aramooriens que vous pensez être vos ennemis. Vous avez instauré le règne de la terreur.

— Non ! Il y a des troubles et je prends les mesures qui s’imposent ! En cas de crimes, je rends justice. Si le chaos menace, je rétablis l’ordre. Je ne terrorise pas mes administrés. Et je ne fais pas exploser les lieux de culte !

Des exclamations retentirent dans la salle. Indifférent à cette attaque, Dakel se contenta d’en sourire. Puis il contourna l’estrade pour se camper de l’autre côté d’Elrad.

— Qui sont les Saints de l’Épée ?

Leth s’agita sur son siège.

— Gouverneur ? Les Saints de l’Épée ?

À en juger par le teint cramoisi de l’accusé, une nouvelle explosion était à craindre…

— Un groupuscule de rebelles aramooriens.

— Qui est le chef ?

— Jahl Rob.

— Parlez-nous de ce Rob.

— Je ne sais pas grand-chose de lui.

— Vous ne l’avez jamais vu ?

— Une fois seulement.

— Où ?

Leth hésita.

— À une réunion.

— De quel genre ?

— Il s’agissait d’une manifestation dirigée contre moi.

Dakel sourit de plus belle en se tournant vers la salle.

— Bon peuple de Nar, Jahl Rob est un prêtre aramoorien !

— Et un rebelle ! cria l’accusé.

— Certes. Un rebelle attaché à la libération d’Aramoor. Il a fondé l’ordre protestataire des Saints de l’Épée contre vous, Elrad Leth, après que vous l’eûtes déclaré hors-la-loi pour une harangue publique qui dénonçait vos excès. Est-ce la vérité ou pas ?

— C’est un traître et un meurtrier ! Il a tué des membres de ma propre escorte !

— Mais avant de devenir un rebelle, c’était un homme de paix respecté de ses concitoyens ?

— Oui ! rugit Leth en bondissant sur ses pieds. Et si vous le savez, pourquoi y revenir, chien ? Jahl Rob est un traître. Une menace pour le Talistan ! Il n’a jamais accepté l’autorité que l’empereur Arkus m’avait confiée !

Dakel resta impassible.

— Bonnes gens, Jahl Rob est un homme traqué parce qu’il s’est élevé contre la domination brutale d’Elrad Leth. Vous venez d’entendre le gouverneur l’admettre. Mais il ne s’est pas contenté de ça. Il a fait arrêter tous ceux qui assistaient à cette fameuse réunion et a ordonné leur décapitation. Nous parlons d’une bonne centaine d’Aramooriens… Dont des femmes et des enfants. Voilà l’autorité qu’exerce Elrad Leth.

L’accusé pâlit un peu.

Alazrian, qui connaissait toute l’histoire, se sentit rougir jusqu’à la racine des cheveux. Ses voisins savaient-ils qui il était… ?

— Maintenant, Jahl Rob et ses Saints de l’Épée vous combattent depuis leur refuge, dans les Montagnes de Fer. Ils lancent des assauts contre vos hommes et s’efforcent de miner votre autorité. Bref, ils cherchent à vous chasser d’Aramoor.

— C’est exact.

— En représailles, vous tuez, vous prenez des otages, vous incendiez les lieux sacrés des Aramooriens, vous envoyez leurs femmes en esclavage au Talistan, vous tatouez leurs enfants comme du bétail, vous spoliez leurs entreprises de leurs bénéfices et vous les affamez… Je pourrais continuer mais à quoi bon ? Pour toutes ces exactions, quelle est votre défense ?

— Celle que j’ai toujours avancée. Aramoor m’appartient par décret de feu l’empereur Arkus. Je traite mes sujets comme bon me

semble. Et quand mon autorité est menacée, je prends des mesures.

— Menacée… Vous voyez donc les Saints de l'Épée comme une menace ?

— Oui.

— Et les autres dangers ? Et le Talistan ? Ces menaces justifient-elles un renforcement important de vos effectifs ?

Leth sembla incapable de répondre.

— Comme je l'ai dit, il y a des menaces.

— Les Saints…

— Oui.

— Et les recrues de Jahl Rob sont si nombreuses que le roi Tassis et vous avez besoin de faire doubler votre armée ? Et de la cantonner au Talistan ? Pas dans les montagnes d'Aramoor ?

Leth se redressa.

— Il y a d'autres menaces. Le Talistan ne manque pas d'ennemis. Et comme vous le savez, nous vivons des temps difficiles.

Dakel feignit de s'en alarmer.

— Oh ? Qui menace le Talistan ? Sûrement pas Aramoor !

— Les hautes terres orientales lorgnent sur nous, répondit Leth après un bref silence.

Connaissant le problème, Alazrian hocha la tête. Il avait surpris des murmures de Leth à ce propos, sans en comprendre la raison. Mais d'après ce qu'il savait du territoire, il avait du mal à croire que les montagnards puissent être un danger pour le Talistan.

Apparemment, Dakel n'y croyait pas non plus.

— Les hautes terres orientales sont très étendues, dit l'Inquisiteur. Mais une menace pour le Talistan ? Une affirmation osée !

— Néanmoins, c'est la vérité. Redburn et ses montagnards nous menacent et nous provoquent en volant notre bétail. Ils harcèlent nos bergers et ont foulé notre sol sans permission. J'ai moi-même dû affréter un navire pour gagner la capitale parce que Redburn et ses sauvages refusaient de nous laisser traverser leur territoire.

— Je vois. Et c'est pour ça que le Talistan renforce son armée ? Parce que le prince Redburn est belliqueux ?

— Je suis le gouverneur d'Aramoor, une tâche difficile qui me laisse rarement le temps de la réflexion… J'ignore de quelle façon le roi

Tassis règne au Talistan, mais je sais ce que j'ai entendu. (Leth s'adossa à son siège.) Si vous voulez des réponses à vos questions, peut-être devriez-vous aussi faire comparaître Tassis Gayle.

Des rires coururent dans l'auditoire. Dakel n'avait jamais convoqué de souverain ni de très haut seigneur. Même Alazrian, que l'agonie de sa mère avait tant troublé, en savait assez sur le Protectorat pour être certain que son grand-père ne risquait rien. Au sein de l'empire, on ne franchissait pas certaines limites. Des alliances se formaient et les hommes comme Dakel devaient marcher sur des œufs – ou être prêts à en supporter les conséquences.

Du coup, l'Inquisiteur y alla en douceur. Au lieu de se laisser provoquer par les piques de Leth, il ramena l'interrogatoire sur ses rails – les Saints de l'Épée – et mina la trop grande assurance du gouverneur. Il le questionna sur Jahl Rob et sur les massacres d'otages. D'une grâce féline, concentré sur sa tâche, Dakel se déplaçait tel un danseur étoile. Quand Leth donnait des réponses évasives, il se tournait vers le public comme l'eût fait le bouffon du roi, souriait en lançant quelques mots d'esprit et retournait l'opinion à son avantage. Étrangement, il ne revint pas sur le Talistan ni sur les questions militaires. Alazrian se demanda si l'Inquisiteur en avait peur, ou s'il détenait déjà l'information voulue.

Le jeune homme se remémora les derniers mois… Vivre en Aramoor l'avait isolé. Pendant l'agonie de sa mère, il était rarement sorti du château. En vérité, il ignorait ce qui se tramait au Talistan ou en Aramoor. Il partait néanmoins du principe que les accusations étaient fondées. Le Talistan renforçait sans doute son armée. Quant à Aramoor…

Navré de son ignorance, Alazrian haussa les épaules.

Une autre heure passa avant que Dakel déclare la séance levée pour la journée. Même Leth paraissait éreinté. L'Inquisiteur, lui, était frais comme une rose, et avait l'air très content de lui. Le gouverneur d'Aramoor reviendrait comparaître le lendemain… Quand Dakel donna cette précision, la façade arrogante de Leth se lézarda. L'Inquisiteur lui décocha un sourire malicieux avant de se retirer.

Autour d'Alazrian, les gens quittaient déjà leurs sièges et sortaient de la salle.

— C'est tout ? chuchota-t-il. Et moi ?

Apparemment, il n’affronterait pas l’Inquisiteur. En tout cas, pas ce jour-là. L’air sonné, Elrad Leth regardait le tribunal, ne sachant visiblement plus quoi faire. Peu désireux d’être repéré par son père, Alazrian bondit sur ses pieds et se tourna vers une porte de sortie au moment où Donhedris surgit en souriant.

— Vous ! s’exclama le jeune homme. (D’un coup d’œil par-dessus son épaule, il vit que Leth avait disparu.) Je n’ai pas été appelé à témoigner… Grâce à vous ? Vous y êtes pour quelque chose ?

— Peut-être.

— Qui est votre ami ? Que se passe-t-il ?

— Suivez-moi, ordonna Donhedris.

La curiosité étant la plus forte, Alazrian obéit et se hâta de descendre les gradins sur les talons de l’homme. Le gros de la foule quittait la salle par les portes ouest. Donhedris entraîna le jeune homme dans une petite salle adjacente où tous les sons semblaient étouffés. Le décor, de marbre là aussi, était d’une effrayante austérité. Des chandelles brûlaient dans des niches murales protégées par des vitres. À la vue d’Alazrian, des Anges de l’Ombre tournèrent la tête.

— Où allons-nous ? demanda Alazrian.

— Voir mon ami, répondit Donhedris. Celui qui vous a protégé de l’Inquisiteur.

Soudain, Alazrian ne fut plus sûr du tout de vouloir rencontrer ce mystérieux bienfaiteur. Mais il était trop tard pour reculer. Et à coup sûr, Donhedris l’empêcherait de battre en retraite. Quand ils atteignirent une porte très banale, l’agent y frappa à deux reprises avant de la pousser. Par-dessus l’épaule de l’homme, Alazrian découvrit une pièce spartiatement meublée de quelques sièges et d’un bureau. Les volets étant ouverts, un grand soleil illuminait les lieux.

— Entre, Donhedris, dit une voix désincarnée.

Alazrian se figea. Cette voix… !

— Maître ? fit l’agent en obéissant. Je vous l’ai amené.

Hébété, le jeune homme vit que Renato Biagio le dévisageait depuis son fauteuil, ses longs doigts pianotant sur les accoudoirs. Deux Anges de l’Ombre se tenaient derrière leur maître. Superbe avec sa longue chevelure, ses vêtements magnifiques et son teint ambré, Biagio n’avait pourtant plus le même regard.

— Empereur Biagio… ?

— En personne, mon garçon. Ça faisait si longtemps… Pas étonnant que vous ne vous souveniez plus de moi.

Au contraire ! Biagio était inoubliable.

Sur la défensive, Alazrian entra. Seulement deux Anges de l'Ombre pour protéger l'empereur de Nar… Et la pièce aurait presque pu être une remise. Près de Biagio trônait une coupe pleine de douceurs qu'Alazrian reconnut aussitôt : des confiseries de Casrish. Ses favorites… Il nota les efforts que l'empereur faisait pour lui, et les avertissements maternels lui revinrent aussitôt à l'esprit.

Biagio voulait quelque chose…

— Merci, Donhedris. Tu peux te retirer.

S'inclinant, l'agent obéit. D'un simple mouvement du poignet, l'empereur congédia également ses gardes, qui sortirent sur-le-champ en refermant la porte derrière eux. Un silence écrasant tomba dans leur sillage.

Ne sachant quelle attitude adopter, Alazrian tira une chaise et s'assit. Dès qu'il mesura l'énormité de sa faute, il bondit sur ses pieds.

— Oh ! Je suis navré… Puis-je m'asseoir ?

Biagio gloussa.

— Naturellement. Prenez vos aises, mon ami. (Il tendit la coupe à son visiteur.) Je me suis souvenu que vous en raffoliez. N'est-ce pas ?

— En effet… (Alazrian choisit une sucrerie et la posa sur sa langue, où elle fondit comme du beurre.) Merci de vous l'être rappelé…

— Vous êtes plein d'appréhension, dit Biagio. (Il reposa la coupe sur la table.) C'est inutile, car je désire simplement vous parler. J'ai une faveur à vous demander.

— Tout ce que vous voudrez ! s'écria Alazrian – avant de prendre conscience de la portée de ses mots.

Trop tard.

Biagio sourit.

— Je me souvenais bien d'un garçon adorable ! Vous ne causiez jamais aucun souci à votre mère. Ou à votre oncle Boisnoir. Quand j'étais de passage dans votre résidence, vous étiez rarement là, et en tout cas, jamais dans mes jambes. Une chose que j'appréciais.

— Merci, Sire.

— C’est bien regrettable, pour votre mère… Une femme de mérite qui faisait honneur à la dynastie des Gayle… Elle doit cruellement vous manquer.

— Oui… (Alazrian laissa toute la tristesse qu’il éprouvait voiler sa voix.) Elle comptait énormément pour moi.

Biagio hocha la tête.

— Une mère protège son fils. Et dame Calida vous protégeait, je le sais.

Alazrian fronça les sourcils.

— Sire, je vous en prie, dites-moi pourquoi vous m’avez appelé ? Quelle faveur désirez-vous de moi ?

— Donhedris m’a prévenu que vous étiez à la bibliothèque cette nuit. Un endroit impressionnant, n’est-ce pas ?

— Oh, oui. Très.

— Vous cherchiez un livre sur Lucel-Lor… Pourquoi ?

— Simple intérêt de ma part, mentit le jeune homme. J’avoue que ça me fascine… J’ai grandi près de Lucel-Lor, et pourtant je n’en connais pas grand-chose. C’est un mystère pour moi.

— Vraiment ? (L’esprit vif, doué d’une capacité de concentration sans faille, Biagio semblait prendre des notes.) Moi-même, je ne suis jamais allé là-bas, mais pour avoir travaillé en étroite collaboration avec votre oncle Boisnoir, on pourrait dire que je suis un expert sur le sujet. Si vous avez des points à éclaircir, je suis prêt à vous écouter. (Il tendit ses mains ornées de bagues.) N’hésitez pas, je vous en prie.

— Très bien. Pourquoi suis-je ici ?

Biagio éclata de rire.

— Ciel, vous voilà devenu un jeune homme bien téméraire ! Direct comme toute votre famille… Je suis en train de vous l’expliquer, mon cher. Un peu de patience, voulez-vous ? L’affaire n’est pas simple.

Alazrian sentit les battements de son cœur s’accélérer. Il aurait voulu être n’importe où ailleurs que dans cette petite pièce, face à quelqu’un qui lisait si bien en lui !

Inspirant à fond, il chercha à se calmer.

— Je ne vous en veux pas, Alazrian. Comme je le disais, j’ai une faveur à vous demander. Et l’idée vous plaira, je pense, si je vous connais aussi bien que je l’espère.

— Si vous me connaissez ? Mais on s’est à peine vus ! Comment… ?

Alazrian se rappela soudain à qui il avait affaire. Hier encore, Biagio dirigeait le Roshann… À quoi bon tenter de mentir à un tel personnage ?

— Sire, je suis confus, je l’avoue… J’ignore la raison de ma présence devant vous, et deviner en quoi je pourrais vous être agréable m’est impossible. Si vous désirez m’interroger sur mon père, j’ai peur de ne pas pouvoir vous aider. En vérité, j’ignore tout de ce qui se passe en Aramoor et au Talistan. J’étais si occupé à soulager les souffrances de ma mère…

— Cessez de vous justifier, et écoutez-moi. En un mot comme en cent, vous êtes ici à cause de Belle.

— Belle ? Qui… ?

La voix d’Alazrian mourut. Les yeux plongés dans ceux de Biagio, il comprit.

Belle n’était pas une personne mais une chèvre…

— Comment savez-vous… ? chuchota Alazrian, horrifié. Qui vous l’a dit ?

Biagio se pencha en avant.

— Alors… C’est vrai ?

— Vous le savez. Ou vous ne m’auriez pas fait venir devant vous !

— Je veux l’entendre de votre bouche. Parlez-moi de cette chèvre. Dites-moi tout. L’avez-vous vraiment guérie ? Elle avait une patte cassée, n’est-ce pas ? Et vous avez soigné cette fracture ? Comment ?

C’en fut trop… Ce qu’Alazrian allait confesser était impensable, pourtant Biagio semblait déjà tout savoir.

— Je… ne peux pas… Ce n’est rien !

— Mensonge ! répliqua l’empereur. (Il avait quitté son fauteuil et, s’agenouillant devant Alazrian, il lui saisit le menton pour l’obliger à soutenir son regard.) La vérité, mon garçon ! Dites-moi ce que je veux savoir. Vous avez sauvé cet animal quand votre père a annoncé qu’il était destiné à l’abattoir… Vous l’avez guéri par la force de votre esprit, n’est-ce pas ?

— Oui ! capitula Alazrian en se dégageant et en bondissant hors de son siège. C’est pour ça que vous m’avez fait venir ? Au nom de votre

quête de magie ? N’en aurez-vous donc jamais fini avec ça ?

Biagio en resta bouche bée.

— Mon Dieu…, chuchota-t-il enfin. C’est donc vrai ?

Alazrian se balança d’avant en arrière comme un gamin effrayé.

— Comment… ? Comment l’avez-vous découvert ?

— Grâce à un nommé Larr, l’un des garçons d’écurie de votre château d’Aramoor.

— Je le connais. Enfin… Je le connaissais. Il n’est plus à notre service.

— J’ai pris beaucoup de monde sous mon aile, Alazrian. Et je desserre les cordons de ma bourse pour en apprendre le plus possible sur mes ennemis. Larr m’a éclairé à votre sujet. Vous n’étiez pas seul dans l’étable, mon garçon… Il vous a vu faire. (Biagio se releva et se rapprocha.) Larr n’a pas quitté le service de votre père. La vérité, c’est que Leth, qui le soupçonnait sans doute d’être un espion à ma solde, l’a tué. Mais vous voyez, j’ai tout de même découvert des choses intéressantes…

— Et maintenant ? Qu’allez-vous faire de moi ?

— Vous me jugez bien mal, dit Biagio d’une voix étonnamment douce. Dites-moi, êtes-vous un guérisseur ?

— Oui. Enfin… Je crois.

— Et vous pourriez vaincre n’importe quel mal ? Pour n’importe qui ?

Alazrian hocha la tête. En vérité, il ignorait de quoi il était capable, mais il soupçonnait ses pouvoirs d’être sans limites.

— Remarquable ! souffla Biagio. J’ai tellement cherché… Partout…

Il se détourna du jeune homme en secouant la tête et retourna s’asseoir dans son fauteuil. L’empereur avait disparu, cédant la place à un homme morose et fatigué.

— Puis-je me retirer, Sire ?

— Asseyez-vous, ordonna Biagio sans relever les yeux.

Alazrian obéit. Cette fois, l’empereur ne lui proposa pas de confiseries. Et il ne chercha plus à l’amadouer avec ses sourires désarmants.

Biagio se contenta de le dévisager.

— Il y a une chose que je dois savoir. Et je veux la vérité. Larr était mon unique agent infiltré en Aramoor. Je n'en ai aucun au Talistan. Me voilà sourd et aveugle, mon garçon. Alors… Que fait votre père en Aramoor ? Et votre grand-père au Talistan ? Parlez-moi de lui aussi.

— En toute franchise, Sire, je l'ignore. Si Dakel m'avait appelé à la barre, j'aurais également dû lui avouer mon ignorance… Navré… En vérité, je suis autant dans le noir que vous…

— Alors, écoutez ce que je soupçonne. Il se trame bien des choses au sein de mon empire. Trop, parfois, pour que je garde la mainmise sur tout… Et votre père… (Biagio marqua une pause.) Devrais-je l'appeler ainsi ?

— Je vous en prie… Il ne faut pas que la vérité se sache !

— J'en conviens. Bon. Votre père et votre grand-père complotent contre moi, jeune Leth. Mais j'ignore leur plan. Une chose est sûre : Elrad Leth enrôle des Aramooriens dans sa nouvelle armée du Talistan. Il y a aussi des projets de travaux forcés en Aramoor… À grande échelle ! En auriez-vous entendu parler ?

— Non… Mon père a mentionné des esclaves aramooriens… Mais je n'en sais pas plus.

— C'est bien ce que je craignais… J'avais espéré que vous m'apporteriez quelque lumière sur ces questions… Sans me faire d'illusions, toutefois. En tout cas, j'avais raison sur un point : vous haïssez assez Elrad Leth pour m'avoir dit la vérité à son sujet. De cela, je vous sais gré.

— Et c'est tout ? Vous m'avez appelé ici pour me demander ce que je savais sur lui ? Ou était-ce pour m'entendre confirmer que j'ai un pouvoir ?

— Les deux. Et ni l'un ni l'autre.

Une autre réponse sibylline… Alazrian était de moins en moins rassuré.

— Sire…

Levant l'index, Biagio le fit taire. Puis il abandonna son siège et marcha de long en large. Comme tourmenté par une terrible nouvelle qu'il ne savait comment présenter, il semblait perdu dans ses pensées.

— Vous êtes un garçon brillant, Alazrian, dit-il enfin. Alors, vous devriez comprendre ce que je m'apprête à vous expliquer. J'ai besoin de

vous pour une mission extraordinaire. Je n'étais pas certain d'éveiller assez votre intérêt, mais après confirmation de votre pouvoir, je pense que vous accepterez la tâche que je veux vous confier. (Il se campa devant Alazrian.) Cette nuit, vous cherchiez des réponses à la bibliothèque. Vous vouliez en savoir plus sur vos capacités et sur vous-même. Ces réponses, vous ne les trouverez pas ici. Quand j'ai prétendu être un expert de Lucel-Lor, j'ai menti. Avec ce que je sais des Triins, il y aurait à peine de quoi noircir une page… Et dans l'empire, aucun ouvrage ne saurait vous satisfaire. Le seul endroit où vous aurez ce que vous cherchez, c'est Lucel-Lor…

— Sire ? fit Alazrian, dépassé. J'ai peur de ne pas comprendre…

L'empereur se rassit.

— J'ai besoin de vous. Le monde est en danger ! Je pense que Tassis Gayle projette d'attaquer la Cité Noire. Il a conclu des alliances avec mes ennemis. Et croyez-moi, j'en ai à revendre !

— Je vous crois.

— Vraiment ? Vous ne doutez pas de moi quand j'affirme que votre grand-père travaille à ma perte ?

— Depuis la mort de son fils, Tassis n'est plus le même. Il est… plus fort.

— Plus fort ?

— C'est difficile à expliquer, Sire. Quand vous veniez au château, il était faible. Vous vous rappelez ?

— Oui. Il quittait rarement la chambre. Toujours déprimé, celui-là… À ressasser sa vieillesse…

— Il ne tient plus ce genre de discours. À la mort de mon oncle, il était devenu très amer. Mais sa colère a dû redonner un sens à sa vie. Et avec la disparition de ma mère…

— Exactement ! (Biagio riva un regard perçant sur son interlocuteur.) À l'époque d'Arkus, votre grand-père était mon allié… Mais Tassis a toujours été dévoré d'ambition. Quand j'ai pris la succession d'Arkus, j'ai entendu la grogne monter du Talistan… Aux yeux de Tassis Gayle, je ne suis pas digne d'être empereur. Il me blâme de la mort de son fils et entend s'opposer à moi. Or, il a de nombreux alliés.

— Et s'il lançait effectivement une invasion ?

— Je relèverais le défi et lui opposerais mes alliés. Alors, Nar serait plongé dans une guerre dont vous n'avez aucune idée… Voilà ce que nous devons empêcher, vous et moi. Ensemble.

Alazrian eut la gorge nouée. Biagio le fixait, guettant sa réponse… Mais le jeune homme ne saisissait toujours pas.

— Que puis-je faire ? Je ne suis qu'un gamin !

— Nullement, mon garçon. Vous avez des aptitudes qui vous mettent à part. Mais soyons francs : je ne vous demande pas de recourir à vos pouvoirs. Non, ce que je désire est simple, bien que dangereux… Vous avez entendu parler des lions des Montagnes de Fer ?

Alazrian acquiesça. On disait que les Triins et leurs lions surveillaient le col, entre les deux continents, pour empêcher les Narens d'empiéter sur leur territoire.

— Oui. Voilà ce qui dissuade mon père d'envoyer ses bataillons dans les montagnes, aux trousses de Jahl Rob. Ses soldats ont peur des lions.

— Et ils font bien. Quoi qu'il en soit, vous devrez les affronter.

— Quoi ?

— Je veux que vous alliez dans les Montagnes de Fer, Alazrian, et que vous entriez en contact avec le peuple des lions. Ces Triins vous conduiront à Richius Vantran.

— Vantran ? Pour quoi faire ?

— Je dois lui faire parvenir un message. C'est vital. Et vous seul pourrez réussir. (Biagio sourit.) Regardez-vous ! Vous passeriez aisément pour un Triin… Vantran vous écoutera. En plus, sur le plan pratique, vous êtes un Gayle. Quand il saura tout ce que vous avez risqué pour le rejoindre, il vous croira.

Alazrian bondit hors de son siège.

— Non ! Pourquoi irais-je à Lucel-Lor pour vous ? Pourquoi risquerais-je ma vie ?

— Au nom de la paix. Regardez autour de vous, mon garçon. L'empire est en train de s'effondrer… Chaque jour apporte son lot d'assassinats et de pillages. Si votre grand-père attaque la Cité Noire, il entraînera Nar dans une guerre atroce. Il ne s'agira plus uniquement du Talistan ou de la capitale, mais des hautes terres, de Casarhoon, des vestiges d'Aramoor… L'empire entier sera à feu et à sang. (Biagio

marqua une pause.) Je dois l'en empêcher, Alazrian. Et le temps presse. Il me faut déjouer les plans de Tassis Gayle avant qu'il soit trop tard.

— Comment ?

— En l'attaquant le premier.

Alazrian se détourna. Dans quoi s'était-il fourré ? Biagio paraissait obsédé par des menaces invisibles. Mais il pouvait avoir raison. Alazrian savait de quoi son grand-père était capable. Et il se passait des choses étranges au château…

Cela dit, le jeune homme comprenait mal le rôle qu'on entendait lui attribuer dans tout ça.

— Pourquoi Vantran ? Que lui voulez-vous vraiment ?

— Je suis dans une position de faiblesse… Empereur de Nar, certes, mais sans armée. J'ai besoin de guerriers. Et des Triins. Vantran les ralliera à ma cause. Lui seul les convaincra de se dresser contre le Talistan.

— Mais pourquoi le ferait-il ? s'exclama Alazrian, incrédule. (La querelle opposant Biagio à Richius Vantran était devenue légendaire.) Il n'acceptera jamais de vous venir en aide, Sire !

— Il y consentira, insista Biagio, parce qu'il veut libérer Aramoor.

Soudain, Alazrian comprit. L'empereur savait que le Chacal brûlait de délivrer son royaume…

Que Biagio en personne lui avait arraché.

Tant de simplicité stratégique laissa le jeune homme pantois.

— Alors…, soupira-t-il d'un ton las, vous voudriez que j'aille dire à Richius Vantran qu'il est libre de reconquérir Aramoor.

— S'il lance les Triins contre le Talistan, oui. Réfléchissez : il connaît très bien les Triins, puisqu'il vit parmi eux depuis des années ! Il aura les réponses à vos questions et vous aidera à découvrir qui vous êtes. Songez qu'il a même connu Tharn, le sorcier.

Alazrian se racla la gorge. La sorcellerie… Un sujet qui le mettait mal à l'aise. Mais il était envoûté par Biagio. Si Vantran avait vraiment connu Tharn, il le guiderait peut-être vers la vérité. Avait-il aussi côtoyé Jakiras ? C'était trop espérer, sans doute.

Alazrian chercha à maîtriser un tourbillon d'émotions. Il aimait son grand-père, qui était pourtant un fou furieux, dangereux… En revanche,

il haïssait Elrad Leth. Si les plans de Biagio entraînaient sa perte, Alazrian s'estimerait récompensé de ses efforts.

— Je ne sais pas…, murmura-t-il, accablé. Je ne sais pas…

Il voulait désespérément aller à Lucel-Lor, tenir la promesse faite à sa mère, découvrir qui il était vraiment et la raison ultime du don qu'il avait reçu en héritage… Plus que tout, il désirait croire Biagio. Mais cet homme avait détruit la Cathédrale des Martyrs, plongé le Bec du Dragon dans la guerre civile et organisé l'assassinat de onze seigneurs narens sur Crate… À présent, il faisait usage de son redoutable Protectorat pour soutenir son règne.

— Comment puis-je vous croire ? Je me souviens trop bien de vous, Sire.

— Vraiment ? Je me rappelle notre première rencontre, Alazrian Leth. Le petit garçon que vous étiez ne cessait de me dévisager. Savez-vous pourquoi ?

— Oui. À cause de vos yeux.

— Et maintenant ?

— Ils ont changé.

— J'ai changé, insista l'empereur. Regardez-moi !

Alazrian se retourna et étudia l'homme campé devant lui, avec ses prunelles vertes normales et son expression pleine d'émotion…

— Me voilà un messager de paix. Je l'admets, ça ne m'est pas facile, mais je lance toutes mes forces dans la bataille, Alazrian. Je lutte pour devenir meilleur.

Alazrian faillit le croire. Faillit, seulement… Les crimes de Biagio ne pouvaient être effacés d'un trait de plume.

Sensible au scepticisme de son interlocuteur, l'empereur se rapprocha.

— Je voudrais pouvoir vous convaincre de ma sincérité. J'ai besoin de vous, Alazrian. Vantran vous écoutera, vous et personne d'autre. Comment vous prouver que je dis la vérité ?

— Il y a un moyen…, souffla le jeune homme, tremblant par avance à cette idée.

— Dites-moi.

Alazrian hésita. Jusqu'à quel point devait-il dévoiler son pouvoir magique ? En posant les mains sur Biagio, il saurait tout… Il devait

découvrir si son grand-père préparait vraiment la guerre, ou s'il s'agissait d'une manipulation de plus… L'esprit fertile de Biagio en regorgeait.

Cela seul apaiserait les doutes d'Alazrian.

— Asseyez-vous.

— Pourquoi ? fit Biagio, aussitôt sur la défensive.

— Je vous en prie. Asseyez-vous. (Alazrian désigna les fauteuils qu'ils venaient de quitter.) Ici…

Prudent, Biagio obéit néanmoins. À la joie secrète d'Alazrian, il semblait vraiment inquiet… Le jeune homme s'assit à son tour et rapprocha tant son siège que leurs genoux se touchèrent.

— Je peux découvrir si ce que vous dites est vrai. Je capterai vos sentiments et verrai si vous avez vraiment changé.

Biagio blêmit.

— Comment ?

— Je ne saurais le dire…, avoua Alazrian. Mais quand je pose les mains sur quelqu'un, je fais mieux que le guérir. Je perçois l'essence de cette personne. C'est plutôt… (ne trouvant pas ses mots, il haussa les épaules)… étrange…

— Stupéfiant ! (Le regard de Biagio vola de ses doigts à ceux du jeune homme.) J'ai peur, je l'admets. Que va-t-il m'arriver ?

— Rien ! le rassura Alazrian. Je ne vous blesserai pas. Je vous dirai juste ce que je ressens. À vous de décider.

Biagio tendit les bras.

— Allez !

Quand Alazrian laissa courir le bout de ses doigts sur les mains de l'empereur, il les trouva chaudes et soyeuses. Comme Biagio le regardait, dans l'expectative, il préféra fermer les yeux pour mieux se concentrer… Et les images commencèrent à affluer dans sa tête. Afin de ne pas troubler leur cours, il régula sa respiration…

Et il découvrit la personnalité profonde de Biagio.

Une nature exaltée, un véritable tigre à visage humain, avec sa chevelure d'or et son regard quasi insoutenable… Alazrian vit une plage de sable blanc baignée de soleil, une image de rêve…

Une île. Et une magnifique résidence, sur la plage. Le foyer de Biagio… Puis un autre homme qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau… Alazrian comprit aussitôt qu'il s'agissait du père de l'empereur.

Un père égorgé, le sang jaillissant de la plaie béante…

Alazrian s'écarta vivement.

— Votre père…, dit-il d'une voix lointaine. Vous l'avez tué…

Il sentit la main de Biagio trembler sous la sienne… L'empereur allait-il rompre leur communion mentale ?

— Non, ne me lâchez pas ! s'écria Alazrian en resserrant les doigts.

La vision du parricide envolée, Biagio grandit à vue d'œil, atteignant l'âge adulte. Il avait maintenant deux saphirs brûlants à la place des prunelles… et sa folie était vertigineuse. Ce Biagio-là arpentait le monde tel un prince des ténèbres… Alazrian entendit les hurlements des cités vaincues, des hommes condamnés au gibet, des esclaves torturés par plaisir… Autour de lui, des seigneurs narens riaient grassement, défigurés par une exultation qui leur faisait monter le sang au front, incarnations vivantes d'une gloutonnerie sans limites…

Submergé, Alazrian hoqueta. Et entendit la voix de Biagio, très lointaine…

— Que voyez-vous ?

— Vous… Restez avec moi…

Le jeune homme sentit les réticences de l'empereur. Mais Biagio ne rompit pas le contact.

L'image suivante fut la plus terrible. Elle balaya tout sur son passage… Alazrian eut la gorge nouée.

Arkus, le vieil empereur, à l'agonie…

Le chagrin de Biagio fit crier Alazrian. Partageant sa douleur, il s'enfonça les ongles dans les paumes.

— Mon Dieu !

— Quoi ? Que voyez-vous ?

— Arkus…, murmura le jeune homme. Il était comme un père pour vous. Vous l'adoriez ! Et il vous a laissé…

— Il m'a laissé…

— Depuis, vous n'êtes plus le même. Vous…

Avez changé, *pensa* Alazrian, tétanisé par une terrible mélancolie.

Retenant son souffle, il plongea dans le cœur de l'homme, le sonda et constata, à son grand étonnement, que chaque mot était vrai. Biagio n'était plus celui pour qui on le prenait. Une lutte sans merci faisait rage entre le grand seigneur perverti d'hier et l'empereur d'aujourd'hui…

Mais l’empereur était en passe de gagner.

En ayant assez vu, Alazrian lâcha les mains de Biagio et rouvrit les yeux. D’une pâleur de cire, l’empereur le fixait. Ses lèvres remuaient sans qu’un son en sorte.

La gorge nouée par l’émotion, Alazrian articula avec peine :

— Vous ne mentiez pas. Mon grand-père, vous-même… Tout était vrai.

Accablé par ce qu’il venait de vivre, Biagio respirait mal, comme après une longue course.

— Je n’arrive pas à y croire ! lâcha-t-il enfin. Vous avez vu tout ça ?

Et plus encore…, pensa Alazrian.

Tentant d’apaiser son hôte, il lui sourit.

— Jusqu’à ce que nos mains se rejoignent, je n’arrivais pas à vous croire… Maintenant, je vois clair. Mais j’ignore toujours ce que je dois faire… J’ai peur d’aller à Lucel-Lor. Que m’infligeront les dompteurs de lions ? Et Vantran… Lui aussi m’effraie ! Après tout, je suis un Gayle… Il me tuera !

— Non. Le Chacal n’est pas un meurtrier. Il vous saura sincère et vous écoutera. D’autant que vous serez le seul en mesure de lui restituer son royaume, en fin de compte… Une fois votre grand-père mort, le trône pourrait vous revenir.

— Régner sur le Talistan n’est pas dans mes ambitions, Sire. Si j’accepte cette mission, ce sera principalement parce que j’ai sondé votre cœur, que je hais Elrad Leth et que vous avez sans doute raison à mon sujet. De plus, je trouverai des réponses à Lucel-Lor et nulle part ailleurs. Je dois aller vers les Triins.

Biagio rayonna.

— Alors, vous m’aiderez ? Vous présenterez ma requête à Richius Vantran ?

La question paraissait absurde. Alazrian avait parfaitement conscience de sa jeunesse et de sa vulnérabilité. S’il tombait sur un dompteur de lions en colère, il ne reviendrait pas de sa quête… Mais au vu des autres options…

Nar serait en guerre. Si les légionnaires ne suivaient pas Biagio, ils ne défendraient pas moins leur capitale. Et les hautes terres orientales,

coincées entre la Cité Noire et le Talistan, seraient entraînées dans le conflit. Tassis Gayle userait de son influence sur Innswick et Gorkney. De son côté, Biagio aussi rallierait ses obligés d'un bout à l'autre de l'empire… Et les Lissiens, ravis de voir leurs ennemis s'entre-déchirer comme des fauves, fondraient sur les survivants à la tête de leur flotte… Un bain de sang à l'échelle d'un continent, provoqué par le grand-père d'Alazrian…

Le jeune homme en eut le vertige. Tassis Gayle s'était toujours montré très gentil avec lui. Même s'il mettait parfois à mort des serviteurs surpris à chaparder, il n'en adorait pas moins son petit-fils. Le défier paraissait relever de l'hérésie…

Non, pire que de l'hérésie, une trahison ! corrigea l'adolescent, accablé. Si j'écoute Biagio, je serai un traître. Exactement comme le Chacal…

Il chercha intensément mais vainement une solution. Il était seul. Sa mère morte, il n'avait pas d'amis et son père était un salaud… Restait la petite chance que lui présentait Biagio à la façon d'un cadeau bien emballé… À lui de trouver le courage de l'ouvrir, en espérant ne pas tomber sur un serpent à l'intérieur…

— Si je vais à Lucel-Lor, que pourrais-je dire à Vantran, à supposer qu'on m'amène devant lui ?

— Je vous confierai une lettre où tout lui sera expliqué. Il vous suffira de préciser que je vous envoie… Mon texte clarifiera le reste.

— Et vous ? Que ferez-vous ?

— Je pourrais vous le dévoiler, mais ça risquerait de compromettre mes plans. Moins vous en saurez, mieux ce sera. Si vous êtes capturé, si vous ne trouvez pas Vantran ou si Elrad Leth vous démasque, ce volet de ma stratégie sera un échec.

— Quels sont les autres ?

— Ne me pressez pas de questions, jeune homme ! (Radouci, Biagio ajouta :) Sachez-le, les Triins font partie de mes plans. Comme je ne commande plus les légions narènes, vaincre le Talistan ne sera pas facile. Il me faudra des alliés contre Leth et votre grand-père. Voilà à quoi je m'emploierai.

— À mobiliser vos alliés ?

Biagio refusa d’en dire plus. Adossé à son siège, il prit une confiserie, dans la coupe, et sourit en la mangeant.

— Qu’arrivera-t-il à mon père ? insista Alazrian. Hum… À Leth ?

— Il sera libéré. Vous retournerez avec lui en Aramoor. Je ne peux pas risquer de l’exécuter ou de le garder derrière les verrous. Il le sait et votre grand-père aussi. Voilà pourquoi il a répondu à la convocation de Dakel. Si je le blesse ou le tue, ça accélérera les machinations de Gayle et lui fournira le prétexte rêvé pour se dresser contre moi… La politique, jeune Leth. Tout un art.

Biagio prit une autre confiserie.

— Je me sens englué dans une toile d’araignée, avoua le jeune homme. Piégé.

— Je connais bien ce sentiment. Mais vous ne l’êtes pas, Alazrian Leth. Pas plus que moi ! Il serait temps pour vous d’apprendre une leçon : la destinée est l’excuse des faibles. Les forts bâtissent leur vie. Alors, souffrez que je vous présente les choses ainsi : vous laisserez-vous porter par les courants ? Ou aurez-vous le courage de déployer vos ailes ?

Alazrian avait déjà pris sa décision. Au chevet de sa mère mourante, un mois plus tôt, il avait promis d’enquêter sur la nature de son don. Elrad Leth le prenait sans doute pour un lâche, mais Renato Biagio l’avait choisi pour une mission extraordinaire.

Aux yeux de l’empereur, au moins, Alazrian avait de la valeur.

— Rédigez votre lettre, Sire. J’irai la porter à son destinataire.

OceanofPDF.com

5

À vingt et un ans seulement, Shii avait déjà une triste expérience de la vie. Ces derniers temps, être Lissien signifiait deux choses : servir et se sacrifier. Cela impliquait de se vouer corps et âme à la défense de la patrie. La liberté se méritait les armes à la main. Et la vigilance des combattants ne devait jamais se relâcher.

Shii n'appréciait guère la vie de marin. Jeune et pleine de sève, elle avait les mêmes désirs que toutes les jeunes femmes : l'amour d'un homme, la sécurité d'un foyer, des bébés sains et vigoureux… Mais au fond de son cœur, elle se sentait infiniment vieille.

Sa patrie en danger, la jeune femme s'était engagée sous les drapeaux, faisant ainsi une croix sur sa jeunesse. Depuis un an, face à son implacable ennemi, Liss accumulait les victoires au point de secouer le joug impérial. Ses forces avaient même envahi Crate, l'île natale de l'empereur Biagio – un fait d'armes dont Shii pouvait s'enorgueillir.

Elle s'était entraînée sous les ordres de Richius Vantran, le Chacal de Nar, avant de se lancer à la conquête de l'île, où elle s'était distinguée dans l'infanterie. Depuis, redevenue une digne fille de Liss, elle sillonnait les mers.

De son nid de pie, Shii contemplait les étoiles. Ciel dégagé, brise légère… Le Flammedrakkar voguait vent debout. Sur le pont, en contrebas, les activités des marins tournaient au ralenti. À cette heure tardive, l'équipage dormait. Quelques fanaux éclairaient le gaillard d'avant et la dunette où Gigis, l'ami de Shii, tenait la barre. Envoûtée par le firmament, la vigie du Flammedrakkar oubliait tout ce qui se passait à ses pieds.

La constellation du Lion indiquait le nord et les eaux territoriales dangereuses de la Cité Noire où se concentraient les activités maritimes ennemies. Le Flammedrakkar avait pour mission de patrouiller dans le secteur en évitant le danger et de rapporter à Crate tout mouvement anormal. Un ordre inquiétant, dans la mesure où le schooner était seul,

sans escorte pour le protéger… Encore mal remise du blocus de dix ans instauré par Nar, Liss disposait de trop peu de navires pour défendre une telle zone maritime. Les schooners étaient demandés partout. Du côté de Crate, la reine aussi en avait besoin afin de maintenir sa fragile domination sur l'île. Les batailles, au large de Casarhoon, mobilisaient des dizaines de bateaux… Tout contribuait à mettre Shii et l'équipage devant un fait incontournable : le Flammedrakkar ne pouvait compter que sur lui.

La jeune femme resserra sur ses épaules les pans de sa couverture. Il faisait très froid dans ces régions nordiques. Comment les Narens supportaient-ils de telles températures ? Mais pour ces monstres à sang froid, la chaleur du soleil ou celle venue du cœur ne signifiaient rien. Les yeux levés vers la lointaine constellation, Shii soupira. Des nuits pareilles aggravaient son mal du pays. Ses parents étaient morts. Le bébé qu'elle avait porté neuf mois dans son ventre lui avait été arraché. Les Narens l'avaient noyé sous ses yeux. Ce drame l'avait terriblement endurcie. Le cœur sec, elle était résolue à ce que Liss redevienne forte. Comme les autres membres d'équipage, Shii avait vu son existence gâchée par les démons de l'empire. Mais elle était déterminée à bâtir un avenir meilleur pour sa patrie.

Liss la Ravagée… Depuis peu, les Narens avaient rebaptisé l'archipel Liss la Terrible.

Voilà qui sonnait beaucoup mieux aux oreilles de Shii.

— Lian, murmura-t-elle aux étoiles, nous t'avons vengé…

Repenser à son bébé la plongeait dans la mélancolie. Où était-il… ? Là-haut, au firmament ? Regardait-il sa mère ? Se réjouissait-il de voir quelle tigresse le malheur avait fait d'elle ?

Du regard, Shii survola les eaux noires. En mer depuis des semaines, le Flammedrakkar n'avait toujours pas croisé de cuirassés ennemis. Les soupçons de la reine étaient-ils fondés ? Shii ne pouvait s'empêcher de se poser la question. Jelena et ses conseillers étaient d'avis que Nar s'efforcerait de reprendre Crate par les armes. Jusqu'à présent, il n'y avait pas eu la moindre tentative. Un calme plat régnait sur l'île. Au point que cela devait agacer la reine…

Shii se détendit. Cette nuit-là, enveloppée dans sa couverture, elle admirerait la voûte céleste en mâchonnant des biscuits et en rapportant de

temps à autre qu'il n'y avait rien à signaler. Personne ne la dérangerait pendant son quart. Ensuite, elle dormirait.

Shii résista à l'envie de baisser les paupières. Le tangage du navire et les grincements du gréement contribuaient à la bercer comme une enfant.

Soudain, un éclair attira son attention, au loin.

Son pouls s'accéléra.

— Que… ?

Elle sonda l'horizon. Là-bas… Le fanal d'un navire, presque englouti par le roulement des vagues. Shii saisit sa longue-vue et distingua bientôt les lignes caractéristiques d'un cuirassé.

D'autres silhouettes analogues se rapprochaient rapidement.

— Des cuirassés arrivent sur nous ! cria Shii.

Allongé sur sa couchette, l'amiral Danar Nicabar haletait. Son « traitement » le laissait sans force. Près de lui se dressait un assemblage complexe de tuyaux et d'armatures métalliques. Le flacon retourné pendu à un crochet était vide. Il restait au fond un résidu bleu de la drogue. Sous l'emprise du narcotique qui se répandait dans ses veines, Nicabar frémit. Bras fléchi, il accéléra le processus d'assimilation. Sous l'effet de l'étrange métamorphose, ses extrémités le brûlaient. Mais la douleur et Danar Nicabar étaient de vieux compagnons de route… En un sens – très littéral –, la souffrance le rendait immortel.

À cette heure tardive, l'amiral était seul dans sa cabine. Comme toujours quand il prenait son traitement. Personne, même son fidèle bras droit, le capitaine Blasco, n'était témoin de sa résurrection hebdomadaire.

S'étant retiré tôt ce soir-là, Nicabar avait étudié les cartes étalées sur son bureau. Les cartographes narens étaient excellents – pas comme les grossières approximations lissiennes des Cent Îles qui fourmillaient d'erreurs. Aux yeux de l'amiral, elles ne valaient rien. Après avoir passé près de douze ans à combattre les Lissiens, il ne connaissait toujours pas leurs voies navigables. Étendu sur sa couchette, il se demanda si son mal de tête lui venait des effets secondaires de la drogue ou des frustrations accumulées.

Il rouvrit les yeux, redevenu lui-même – ou presque – et retira l'aiguille d'argent de son bras. Des gouttelettes perlèrent de la minuscule incision, éveillant l'intérêt de l'amiral. Comment fonctionnait au juste la

thérapie de Bovadin ? Même après des années, la drogue conservait aux yeux de Nicabar tout son mystère. La tête lui tournant, il s'assit lentement et laissa ses jambes pendre dans le vide. Par le hublot, il voyait briller les fanaux de sa frégate d'escorte, le Terrifiant.

Il fronça les sourcils. Le capitaine L'Rago voguait décidément très près…

— Imbécile ! grogna Nicabar en collant son nez contre le hublot.

Au-delà du Terrifiant, on apercevait le Cité Noire. Estimant la distance entre ces deux bâtiments, l'amiral la jugea beaucoup plus sûre. Gark était un capitaine bien supérieur à L'Rago.

Se détournant, Nicabar se rassit à son bureau. Les cartes semblaient se moquer de lui. Épuisé, il prit sa plume et commença à tracer de petits rectangles – sa flotte cernant Liss la Misérable, sans défense… Le fantasme ramena un sourire sur ses lèvres. Mais les choses n'étaient jamais si simples, car les Cent Îles restaient une énigme.

Lâchant sa plume, Nicabar fit tomber quelques gouttes d'encre sur la carte.

— Bon sang !

Il faudrait des semaines avant d'atteindre Casarhoon, et des semaines encore avant de pouvoir lancer une nouvelle attaque contre Liss. La campagne de Casarhoon mobilisait tous ses vaisseaux et le vidait de son énergie. Contre toute attente, les Lissiens s'étaient montrés d'une belle efficacité. Mais grâce à l'Intrépide, Nicabar avait la certitude de briser tôt ou tard toute résistance. Ensuite, après Casarhoon…

Il posa un index sur la carte.

— Liss !

D'une façon ou d'une autre, il trouverait la faille. Alors, il ferait tout pour l'exploiter. La reine Jelena, qui se préparait à un assaut contre Crate, serait trop loin pour l'arrêter. À la tête de l'Intrépide et d'un détachement de la flotte impériale, Nicabar conquerrait une des îles de Liss…

L'île centrale serait alors à portée de canon.

Une voix retentit dans la coursive, devant la porte de la cabine.

— Amiral ? Vous êtes réveillé ?

On frappa.

— Entrez, Blasco.

À cette heure, une visite signifiait quelque chose d'important. Le capitaine ouvrit la porte, l'air étrangement excité.

— Amiral, nous avons repéré un vaisseau droit devant !

Le mal de tête lancinant de Nicabar s'évanouit instantanément.

— Lissien ?

— Je crois, monsieur. La distance nous empêche d'en être sûrs, mais ce navire suspect cherche à fuir… Nous nous en rapprochons.

— Son cap ?

— Plein nord, amiral. Il faisait voile droit sur nous.

Blasco sourit.

Nicabar se leva et s'avisa soudain qu'il était torse nu.

— Retournez sur le pont superviser la poursuite. Je vous rejoins tout de suite. Faites signe au Terrifiant et au Cité Noire. Pas question de laisser filer notre proie !

Le capitaine disparut en un éclair. Nicabar l'entendit gravir les marches à toute vitesse. Il récupéra sa chemise, dont une manche se coinça dans le support métallique, le faisant basculer. Le flacon vide se brisa. Indifférent à cet incident, l'amiral boutonna sa chemise, attrapa au vol sa veste pendue à une patère et sortit en trombe sur les talons de son capitaine. Les étoiles brillaient au firmament. Un vent venu du nord faisait claquer la voilure des navires qui filaient sur l'onde. La quille massive de l'Intrépide fendait les vagues, laissant dans son sillage une écume neigeuse. Nicabar gagna le gaillard d'avant, où se tenait le capitaine.

— Là-bas !

Blasco désignait une ombre fuyante.

— Longue-vue ! ordonna Nicabar.

Un lieutenant lui en présenta une. L'amiral déplia le tube télescopique et étudia le navire qui virait de bord pour prendre le vent. Grâce à la lunette, Nicabar distinguait mieux sa voilure blanche, ses lisses inclinées et son éperon luisant hérissé de pointes…

Un bâtiment lissien.

— Un schooner, déclara Nicabar.

Se sachant écrasé d'avance, l'ennemi battait en retraite. L'amiral jeta un coup d'œil aux voiles de l'Intrépide. Blasco avait ordonné de

passer à la vitesse maximale. Le vent tirait sur les vergues, poussant le vaisseau-amiral et ses escorteurs vers le schooner en fuite.

Les schooners lissiens étaient remarquablement véloces – leur seule véritable supériorité sur les cuirassés de Nar. Mais la longue manœuvre de changement de cap du Lissien le ralentissait, faisant le jeu de ses poursuivants, qui avaient bien besoin d'un petit avantage. D'un coup d'œil à la proue, Nicabar vit que le Terrifiant et le Cité Noire soutenaient le rythme de l'Intrépide, également lancés toutes voiles dehors aux trousses de leur proie. Sur les deux ponts, les sémaphoristes transmettaient leurs indications par signaux lumineux. Ils garderaient la formation jusqu'à ce que l'Intrépide lance un contre-ordre. Nicabar se frotta les mains. Comment capturer ces démons ? Il voulait des prisonniers. Et des réponses…

— La vitesse…, murmura-t-il.

Pour l'instant, il devait attendre la fin de la manœuvre lissienne avant d'aviser.

— Capitaine Blasco, batteries tribord prêtes à ouvrir le feu ! Faites signe au Terrifiant de devancer l'ennemi. Voyons si on peut le forcer à accepter le combat.

— Bien, amiral, répondit Blasco en transmettant l'ordre aux lieutenants.

En quelques instants, le Terrifiant eut confirmé la réception de la consigne, et la frégate bondit devant les cuirassés, aux trousses des Lissiens. Nicabar doutait qu'elle puisse réellement doubler le schooner, mais si elle arrivait à portée de tir, elle le ralentirait. L'heure venue, l'amiral ordonnerait à l'Intrépide de virer à bâbord, dévoilant ainsi ses sabords tribord.

Les mains croisées, Danar Nicabar attendit la suite des événements.

À bord du Flammedrakkar, Shii se cramponnait au bastingage du nid de pie pendant que le schooner virait lof pour lof. Sous les ordres du commandant Auriel, les Lissiens manœuvraient la voilure en toute hâte. Dans sa longue-vue, Shii vit la frégate narène rompre la formation ennemie pour se lancer à la poursuite de sa proie. La bouche des deux canons lance-flammes bâbord de la frégate rougeoya… Dès que les Narens seraient à portée de tir, ils ouvriraient le feu afin de freiner le schooner. Les artilleurs du Flammedrakkar préparaient les canons tribord.

De vieilles bouches à feu traditionnelles, peut-être… mais toujours efficaces. En entendant les hommes charger la mitraille et la poudre dans la gueule des canons, Shii sentit monter en elle l'excitation du combat. La frégate filait remarquablement vite, mais le Flammedrakkar avait presque terminé son demi-tour, mettant le cap plein sud. À la poupe, Shii vit les trois bâtiments ennemis gagner inexorablement du terrain. À moins que le Flammedrakkar ne distance rapidement la frégate, celle-ci l'aurait à portée de tir dans quelques minutes…

Shii se maudit. Si elle avait vu le danger plus tôt au lieu de bayer aux corneilles !

— Frégate en approche ! cria-t-elle. Presque à portée de tir !

Au clair de lune, le commandant Auriel avait déjà repéré le navire de guerre, dont les contours se précisaient… Ses canons lance-flammes bâbord rougeoyaient. À tribord, le Flammedrakkar disposait de quatre bouches à feu, également prêtes à tirer. Le problème serait la distance. Les canons lance-flammes avaient une portée supérieure aux bouches à feu traditionnelles. Si le Flammedrakkar était amené à combattre, il devrait réduire sa vitesse et laisser la frégate lui barrer la route… En principe, les schooners lissiens utilisaient leur redoutable éperon, mais la situation interdisait cette tactique. Pour peu que le Flammedrakkar tente d'éventrer la frégate, les cuirassés le doubleraient aisément avant qu'il ne se dégage.

Shii se mordilla nerveusement les lèvres. Quelles pensées tournaient dans la tête du commandant Auriel ? C'était un bon chef, mais un homme jeune et inexpérimenté – à l'instar des défenseurs de Liss, dans leur majorité… Il avait servi sous les ordres du légendaire Prakna, apprenant beaucoup de lui. Il lui restait à passer l'épreuve du feu…

Face à trois navires de guerre narens, le baptême du feu d'Auriel promettait d'être d'une injustice révoltante.

Shii en fut comme paralysée. Les cuirassés qu'elle voyait approcher étaient gigantesques ! Et, comparé à eux, le Flammedrakkar semblait risiblement petit…

Les Lissiens ne pouvaient ni fuir ni combattre.

Tout ça parce que la vigie avait rêvassé au lieu de rester concentrée sur sa tâche…

À la proue du Terrifiant, le capitaine L'Rago évaluait l'écart qui le séparait encore de l'ennemi. Le schooner lissien était rapide, mais virer de bord lui avait coûté un temps précieux. Comme de bien orienter les voiles pour qu'elles reçoivent mieux les vents… Lancé à pleine vitesse, le schooner tentait encore d'échapper à ses ennemis. Mais le Terrifiant arrivait presque à sa hauteur et à portée de tir… Encore quelques degrés et L'Rago donnerait ses ordres.

À bâbord de la frégate, le pont d'artillerie dégagea de la fumée, signe avant-coureur des hostilités sur le point d'éclater. Anxieux, L'Rago fit craquer ses phalanges. Si les artilleurs ouvraient le feu selon un angle trop aigu, le combustible risquait de gicler sur le flanc du vaisseau…

— Vous ne vous en tirerez pas ! cria L'Rago aux fuyards. Vous n'avez nulle part où fuir…

Un lieutenant annonça que les artilleurs étaient prêts.

Encore quelques instants…

— Tirez une salve d'avertissement, lieutenant, ordonna L'Rago. Voyons à quelle portée réelle nous sommes.

Shii criait un avertissement quand la détonation éclata. Un instant, elle crut voir exploser un petit soleil.

Un claquement de tonnerre précéda un éclair orange éblouissant. Shii se couvrit les yeux… et sentit roussir le dos de ses mains. Encore hors de portée, la frégate avait pourtant fait feu de ses deux canons…

La charge détonna à quelques brasses de là.

Sur le pont, en contrebas, Auriel et ses canonniers évaluèrent la distance. Ils pourraient sans doute la maintenir des heures durant, mais il suffirait pour freiner le schooner d'une vague un peu trop forte ou d'un changement de vent malencontreux… Tôt ou tard, les Lissiens ne pourraient plus refuser le combat. Ils devraient lutter…

Et être vaincus, pensa Shii, au désespoir.

Auriel donna l'ordre d'abattre de la vitesse. Il voulait avoir une chance d'endommager la frégate. Shii entreprit de descendre de son perchoir, se balançant de cordage en cordage. Puis elle courut le long des bordés de pavois rejoindre les artilleurs. Elle remplacerait le premier marin qui serait dans l'incapacité de continuer.

Angoissé, Auriel était trempé de sueur. D'un coup d'œil à la poupe, Shii vit les cuirassés progresser et gagner du terrain. La frégate arrivait à

hauteur du schooner.

Auriel cria d'ouvrir le feu. Tout l'équipage se couvrit les oreilles quand les salves jaillirent des quatre sabords, embrasant le ciel étoilé…

À bord de l'Intrépide, Nicabar se réjouissait de voir la bataille s'engager. Son ennemi s'était décidé à réagir, tentant d'endommager la frégate avec l'espoir de semer les cuirassés. Un pari risqué… Mais les Lissiens n'avaient plus le choix. Nicabar s'était préparé à cette ligne de défense. Quand son vaisseau rattraperait également le schooner, les Lissiens seraient pris entre deux feux. Et ils n'auraient pas d'autre choix qu'une reddition sans conditions.

— Capitaine Blasco, amenez-nous à bâbord de l'ennemi, ordonna Nicabar. Faites signe au Cité Noire de lui couper la route. Je ne veux pas qu'il puisse fuir.

Un vaisseau comme le Terrifiant pouvait encaisser sans dommage quelques coups tirés de loin. Et L'Rago savait que les Lissiens étaient faits comme des rats. Leurs foucades désespérées ne les sauveraient plus. Le seul espoir du schooner, à ce stade, était de reprendre le vent avant que le nœud coulant ne se resserre sur lui…

Hélas, pour les Lissiens, ils étaient déjà à portée de tir des canons lance-flammes du Terrifiant.

— Démâtez-le ! ordonna L'Rago.

Les artilleurs visèrent le gréement du schooner.

La seconde suivante, deux salves firent mouche. L'une atteignit le grand mât, lacérant le hunier et l'embrasant. L'autre, inoffensive, survola la proue ennemie, frôlant le mât d'artimon. Les dégâts limités ne ralentirent pas le schooner, qui riposta de ses quatre sabords en reprenant la tactique narène : viser le gréement.

— Feu à volonté ! ordonna L'Rago. Taillez-le en pièces !

Assourdie par les explosions et à demi aveuglée par les éclairs, Shii s'activait fébrilement au troisième canon, étoupant aussi vite qu'elle le pouvait. Elle en avait déjà mal aux bras et aux épaules. Bien entraînée, elle ne perdait cependant pas le rythme. En d'autres circonstances, elle se serait même félicitée de son endurance et de son efficacité. Raan, le pauvre diable qu'elle remplaçait au pied levé, venait d'avoir les mains

arrachées. Gisant sur le pont, il poussait des cris effroyables. Auriel l'avait écarté de son poste et appelait des secours d'une voix frénétique. Son bel uniforme était maculé de sang.

Gênée par l'odeur de la poudre, Shii avait du mal à respirer. Le cœur emballé, le front luisant de sueur, elle avait le visage et les doigts roussis par la fournaise que provoquaient les canons.

La nuit avait cédé la place à une sorte de « jour » cauchemardesque. S'activant dans un état second, Shii savait parfaitement que leur cause était perdue. Si elle ne gaspillait pas une seconde à jeter un coup d'œil par-dessus son épaule, elle avait conscience de l'approche inexorable des cuirassés. À chaque départ de feu, le Flammedrakkar donnait dangereusement de la bande par bâbord avant de se redresser. Raan hurlait toujours et Auriel distribuait des ordres entre deux jurons. Une langue de flammes frappa de nouveau le grand mât, embrasant la grand-voile. Au désespoir, Shii tenta de se concentrer sur ce qu'elle faisait, mais voir la voilure en feu fut plus qu'elle n'en pouvait supporter… C'était fini. Il ne leur restait aucune chance de semer l'ennemi. Ils étaient perdus.

La jeune femme ravala ses larmes.

— Maudits ! hurla-t-elle au vent.

— Amiral ? Devons-nous exiger leur reddition ?

Nicabar étudia l'hypothèse. Le Terrifiant venait d'enflammer le grand mât du schooner. Et même si les Lissiens s'obstinaient à cribler la frégate de projectiles, ils ne présentaient plus l'ombre d'une menace pour les cuirassés. L'Intrépide était maintenant à portée de tir. Ses batteries auraient pu détruire les remparts d'un château, tant leur puissance était élevée. Mais Nicabar ne voulait pas couler le schooner. À ses yeux, son équipage valait de l'or.

Il hocha la tête.

— Ordonnez au Terrifiant de cesser le feu. Les Lissiens n'iront plus nulle part. Faites-leur part de mes conditions.

La nuit avait repris ses droits, car les Narens ne tiraient plus. Un calme étrange enveloppa les Lissiens. Les uns après les autres, tous se tournèrent vers Auriel.

Shii cessa de s’occuper du canon et regarda autour d’elle.

Fallait-il continuer le combat ?

— Cessez le feu ! cria le commandant

— Que se passe-t-il ? s’étonna la jeune femme.

Près d’elle, les canonniers partageaient sa confusion.

Puis elle vit le géant des mers, à bâbord, et n’eut plus de questions à poser.

— Mon Dieu… ! gémit-elle.

Le cuirassé était énorme. Au point que Shii en oublia les voiles carbonisées qui planaient près d’elle, tombant du grand mât.

L’Intrépide…

Ça ne pouvait être que lui. La jeune femme regarda les ponts noirs, l’immense coque à tubulures et les canons lance-flammes saillant des sabords. À cette distance, une seule salve raserait le pont du schooner. Ensuite, seules quelques taches de sang témoigneraient qu’un équipage entier l’avait occupé…

Certaine que sa dernière heure venait de sonner, Shii baissa les bras.

Elle avait vingt et un ans.

Une voix retentit dans la nuit.

— Lissiens ! Rendez-vous et préparez-vous à l’abordage ! Ou faites vos prières !

Les marins se tournèrent comme un seul homme vers Auriel. Couvert du sang de Raan, le jeune commandant, le teint livide et le regard abattu, était frappé d’une grande fatigue.

— Rendons-nous, dit-il à ses lieutenants. Ou le cuirassé nous coulera.

La réponse de l’ennemi amena un sourire sur les lèvres de Nicabar. Ces chiens capitulaient sans condition, avec l’espoir qu’on leur fasse grâce… Mais l’amiral n’était pas enclin à la compassion. Vivant exclusivement pour sa mission, il récompenserait tout Lissien qui le rapprocherait de son but. Quant à ceux qui oseraient se dresser en travers de sa route…

Tant pis pour eux !

Nicabar envoya deux chaloupes assurer le transbordement des vaincus. Cette fois, l'un d'eux céderait. Leur commandant, avec un peu de chance… Nicabar avait besoin d'une seule information – et d'un traître pour la lui fournir.

Qui sera ce traître ? Qui ?

Les Narens montèrent à bord sabres au clair. Le commandant Auriel avait réuni tout son équipage, soixante-trois hommes et femmes serrés autour de lui.

Blessés, effrayés, plongés dans l'angoisse…

Shii s'était placée près de Gigis, qui avait abandonné son poste dès qu'on avait jeté l'ancre. Réduit à l'impuissance, le Flammedrakkar dansait sur les vagues, coincé par trois navires ennemis à bâbord, à tribord et à la proue. Les seuls mouvements à bord ? Ceux des marins armés de seaux d'eau qui luttaient contre les flammes. Les bras serrés autour de ses épaules, Shii tentait de s'inspirer d'Auriel, qui se tenait parfaitement droit en regardant l'ennemi prendre pied sur son bâtiment.

— Je suis le lieutenant Varin du vaisseau amiral de la Flotte Noire, l'Intrépide, annonça le chef du détachement, son sabre pointé sur Auriel. Lâchez vos armes ! Les prisonniers qui en garderont seront exécutés !

L'équipage lissien attendit la réaction d'Auriel, qui hocha mornement la tête.

Les uns après les autres, ses marins s'exécutèrent.

— Mon vaisseau est en flammes et j'ai des blessés, annonça Auriel. Il me faut des secours.

Le lieutenant Varin sourit.

— Vous êtes le commandant ?

— Oui.

— Alors, venez avec moi. Choisissez vingt de vos hommes pour vous accompagner. Vite !

— Et les autres ? insista Auriel. J'ai plus de soixante marins à bord.

— Des navettes continueront l'évacuation, répondit Varin. On s'occupera de vos blessés. Exécution !

Auriel sélectionna cinq officiers et quinze membres d'équipage, Shii étant la dernière. Escortés par l'ennemi, ils descendirent l'échelle de

coupée pour prendre place dans les chaloupes. L'émotion nouait la gorge de la jeune femme. Le Flammedrakkar avait été un beau bateau.

Déjà trop chargée, la chaloupe tangua violemment quand Shii sauta dedans, rattrapée au vol par un Naren qui la lorgna d'un œil concupiscent.

Fuyant la confrontation, Shii détourna les yeux et s'assit avant que l'embarcation ne verse.

Dès que Varin en cria l'ordre, la chaloupe s'éloigna du Flammedrakkar.

— Nous nous en sortirons, murmura Gigis à l'oreille de Shii. (Le jeune homme se pencha vers elle.) Ils ne nous tueront pas. S'ils voulaient notre peau, nous serions déjà au fond de l'eau.

— Mais pourquoi ont-ils… ?

— La ferme ! grogna Varin. Le prochain à l'ouvrir sera jeté à la mer, compris ?

En quelques minutes, la chaloupe eut rejoint l'Intrépide. Au bastingage, des Narens se gargarisaient de leur victoire. Shii s'empourpra. Quand les échelles de coupée furent déroulées, elle caressa l'idée de sauter à l'eau et de se noyer tout de suite… Brusquement, tout lui paraissait préférable à une humiliante soumission. Mais à l'instar de son commandant et de ses camarades, elle grimpa les échelons de corde sous les invectives de Varin et se retrouva sur le pont de l'Intrépide où elle faillit tomber dans les bras de deux marins avant d'être poussée avec les autres prisonniers.

Auriel mit pied à bord le dernier. En dépit de son rang, les vainqueurs ne le ménagèrent pas, le bousculant comme un sac d'avoine. Shii le rattrapa à temps. Auriel se redressa, tira sur son uniforme ensanglanté et affronta les Narens.

L'incarnation de la dignité, de la fierté et de l'assurance…

Shii en retrouva du courage. Quelque peu rassérénés, les Lissiens alignés sur le pont ennemi bombèrent le torse.

Une silhouette se découpa dans la lumière du fanal.

Un géant aux cheveux coupés court et à l'uniforme immaculé bardé de médailles. D'un pas vif, il vint se camper devant les prisonniers, un capitaine et un lieutenant à ses côtés. Ce devait être l'amiral Danar Nicabar, le fameux commandant de l'Intrépide…

Shii sentit son sang se glacer dans ses veines.

Auriel blêmit.

— Je suis l'amiral Danar Nicabar, confirma le colosse d'une voix tonitruante. Qui est votre chef ?

— Moi, le commandant Auriel. Je vous prie de nous conduire dans un camp de prisonniers. Il reste des blessés à bord de mon navire. Si vous pouviez…

Nicabar agita une main distraite.

— Commandant Auriel, votre équipage et vous êtes mes prisonniers de guerre. J'agirai avec vous comme bon me semble. Coopérez et vous vivrez. Dans le cas contraire, vous mourrez.

— Coopérer ?

D'un simple signe, Nicabar transmit un ordre à ses lieutenants. Puis, les bras croisés, il se tourna vers le Flammedrakkar, désormais livré aux flammes.

Shii constata que les chaloupes qui devaient évacuer ses camarades n'étaient nulle part en vue.

— Que se passe-t-il ? cria Auriel en osant faire un pas vers Nicabar. Et les autres membres de mon équipage ? Vous étiez censé les transférer à votre bord !

D'une gifle bien sentie, Varin fit – littéralement – rentrer le capitaine lissien dans le rang. Dès que Shii sentit le pont trembler légèrement sous ses pieds, elle devina avec une horrible lucidité ce qui allait suivre.

— Oh, mon Dieu, non…

Une explosion assourdissante déchira le silence.

Shii plaqua les mains sur ses oreilles. Des flammes jaillirent du cuirassé, survolèrent l'onde et fondirent sur le Flammedrakkar sans défense.

De sa vie, Shii n'avait rien entendu de plus terrible. Ses genoux se dérobant, elle tomba sur le pont, terrassée par la douleur. Même Auriel avait plaqué les poings sur ses oreilles. Le sabre de Varin contre sa gorge, il continuait de hurler à Nicabar des paroles incompréhensibles.

Il y eut une autre déflagration de fin du monde…

À travers ses larmes, Shii vit le Flammedrakkar éclater et sombrer… Du bois brûlé et des lambeaux de corps humains retombèrent

dans l’eau.

Shii sentit la bile lui monter à la gorge.

Le vacarme cessa et les canons du cuirassé géant se rétractèrent en bourdonnant.

Satisfait, Nicabar hocha la tête. Puis, enlevant des boules de cire de ses oreilles, il se retourna.

— Vous voyez ? Je n’ai aucune patience, commandant Auriel. Maintenant, vous pouvez me répondre. Coopérerez-vous ?

— Que voulez-vous ?

— Ce que j’ai toujours voulu : Liss.

Shii et ses camarades comprirent. Depuis des années, les Narens, pour conquérir l’archipel, cherchaient une faille dans ses voies navigables tortueuses… Jusqu’à présent, ils en avaient été pour leurs frais.

— Dites-moi ce que je veux savoir, et je vous épargnerai, promit Nicabar. Si vous nous aidez à…

— Jamais ! cracha Auriel.

L’amiral sourit.

— Capitaine Blasco, lança-t-il par-dessus son épaule, mettez en route, mais lentement.

À une allure de croisière, le cuirassé s’éloigna du lieu du carnage.

Ses yeux bleus lançant des éclairs inhumains, Nicabar prit un air songeur.

— N’étant guère patient, Lissien, je serai bref. J’ai besoin de votre connaissance des Cent Îles pour m’y infiltrer. Et je me propose de vous convaincre de coopérer par tous les moyens nécessaires.

Morte de peur, Shii vit Auriel secouer la tête, plein de défi.

— Je sais ce que vous voulez, chien ! Inutile de gaspiller votre salive. Vous n’obtiendrez rien de moi, ni de mes hommes !

Varin brandit son sabre sous le nez du Lissien.

— Parlez, démon, ou vous souffrirez !

— Rappelez votre molosse, Nicabar ! Ses aboiements n’ont aucun sens pour moi.

— Ah non ? fit l’amiral. Je vais vous déboucher les oreilles, dans ce cas !

Son regard glacial évaluant les prisonniers, il tendit une main vers Shii et lui caressa la joue.

— Une femme… Assez jolie, ma foi…

Shii serra les mâchoires. Nicabar avait les doigts glacés. La tête droite, elle évita son regard et supporta le contact ignoble du vainqueur.

Il se pencha pour murmurer à l'oreille d'Auriel :

— Dites-moi ce que je veux savoir. Ou les minutes qui suivront vous seront insupportables, croyez-moi !

— Allez brûler en enfer, Nicabar ! Vous ne me briserez pas !

— Vraiment ? Alors, regardez…

Des Narens apportaient une chaîne à esclaves, souvent employée au Bisenna. Il fallait cinq marins costauds pour porter la chaîne pourvue à intervalles réguliers de colliers et de fers. À cette vue, les prisonniers frémirent d'angoisse. Sous la menace des armes, ils se laissèrent passer les fers aux poignets et les colliers au cou.

Varin pointait à nouveau son sabre sous la gorge d'Auriel.

— Il n'est pas trop tard, commandant, dit Nicabar. Ma proposition vous paraît-elle soudain plus tentante ?

En silence, Auriel regarda les Narens préparer ses hommes pour leur dernier voyage.

Shii et ses camarades n'opposèrent aucune résistance. Ils étaient perdus et ils le savaient. Le dernier collier se referma avec un claquement sinistre sur le cou de Shii, la liant inexorablement à Gigis. Puis ce furent les fers…

Terrifiée, Shii jeta un regard éperdu à Auriel, et vit que le jeune commandant était en larmes. Toujours aussi fier, il ne pouvait pourtant plus retenir ses pleurs. Du sang perlait à l'endroit où le sabre avait entaillé la peau, sous sa gorge.

Shii devina ce qui suivrait. Ils allaient tous mourir. Auriel serait le dernier… Et s'il pleurait, c'était sur l'équipage qu'il n'avait pas pu sauver du désastre, pas sur lui-même.

Après avoir attaché les vingt prisonniers, les marins soulevèrent une extrémité de la chaîne pour la passer par-dessus le bastingage.

Shii les regarda faire, une horrible certitude au cœur. Elle plongerait la première, entraînant dans sa chute dix-neuf hommes et femmes. Submergée par une vague de panique, elle chercha

désespérément un peu de courage… Et trouva une raison de ne pas craquer.

Lian, mon enfant… Attends-moi, j'arrive…

— C'est votre dernière chance avant qu'ils ne basculent par-dessus bord, Auriel ! menaça Nicabar, tremblant de colère. Coopérez et ils auront la vie sauve ! Vous avez ma parole.

Auriel éclata d'un rire horrible.

— La parole d'un serpent ne vaut rien !

— Une mort terrible les attend… Ils pendront au bout de leurs chaînes jusqu'à ce qu'ils se noient, ou que des squales viennent les dépecer vifs… Nous ne voguons pas assez vite pour que leur fin soit rapide.

C'était vrai. Le cuirassé filait à peine trois nœuds… Shii pensa aux eaux glaciales… Combien de temps avant que les requins ne viennent ? À cette vitesse modérée, l'agonie des prisonniers se prolongerait cruellement. Auriel, qui en avait parfaitement conscience, ne céda pas. Il se détourna de Nicabar pour regarder son équipage condamné. Son silence était éloquent. La fierté et le chagrin lui coupaient le souffle.

Tour à tour, les marins signifièrent à leur capitaine, d'un simple signe de tête, qu'ils lui pardonnaient par avance leur fin.

Nicabar en bava de rage.

— Mourez ! rugit-il. Vous allez voir vos hommes se tortiller dans l'eau, Auriel, ça vous déliera peut-être la langue !

Quatre Narens fondirent sur Shii, l'empoignant par les bras pour la faire passer par-dessus bord. Elle se débattit en jurant. Gigis, qui hurlait à la mort, tenta de faire contrepoids, mais d'autres marins le poussèrent…

L'indignation de Shii se transforma en terreur. Ses imprécations devinrent un long hurlement torturé. De désespoir, elle se cramponna au bastingage par les jambes. Loin en contrebas, les eaux noires semblaient guetter leur proie…

— Non ! cria-t-elle. Arrêtez !

Impitoyables, des doigts lui firent lâcher prise. La jeune femme tomba parallèlement à la coque géante. Son cou sembla craquer quand Gigis bascula à son tour dans le vide. Avant qu'elle ne heurte la surface et s'y abîme, elle eut la plus étrange des visions…

Gigis, devenu un oiseau aux ailes brisées qui tombait vers la mer…

Puis elle sombra et l’obscurité l’enveloppa.

Les cris de ses camarades parvinrent à ses oreilles, étrangement étouffés. Eux aussi disparaissaient sous l’eau. Guidée par un croissant de lune miséricordieux, Shii chercha désespérément à s’orienter… Sa tête creva la surface à l’instant où une violente secousse l’entraînait dans le sillage du cuirassé, tel un poisson au bout d’une ligne de pêcheur. Luttant pour rester à flot, Shii battit des jambes. L’eau s’engouffrait dans sa gorge par ses narines… Levant les mains, elle agrippa la chaîne en espérant ne pas être en train d’asphyxier Gigis.

— Nage, Shii, nage ! cria le jeune homme.

Les dix-neuf autres survivants du Flammedrakkar se débattaient aussi pour garder la tête hors de l’eau. Shii avait déjà les mollets raidis par le froid et des crampes la menaçaient. Son cou lui faisait mal, ses épaules devaient être déboîtées… Mais l’instinct de survie la poussait à lutter. Contre le sort et contre les Narens, elle verrait de nouveau le soleil se lever.

Soudain frappée par l’étrangeté de sa fin, à un si jeune âge, elle éclata de rire…

La terreur la faisait délirer.

La jeune femme pleurait et riait depuis près d’une heure quand un requin, attiré par les mouvements de ses jambes, les lui arracha du premier coup de gueule.

À bord de l’Intrépide, Nicabar ne quittait pas des yeux le commandant Auriel. Il avait ordonné qu’on lui ligote les poignets.

Varin avait baissé sa garde, car l’amiral et lui regardaient la chaîne humaine onduler à la surface de l’océan… Tous les Lissiens étaient morts et les requins les dévoraient sans se hâter.

Chaque fois qu’une nouvelle victime avait succombé sous les dents des squales, Nicabar avait réitéré sa promesse de mettre fin au carnage pour peu qu’Auriel accepte de coopérer.

Un silence de mort, voilà tout ce qu’il avait obtenu en guise de réponse.

Regardant son prisonnier à l’âme si bien trempée, Nicabar dut s’avouer battu. Quel acier rendait les Lissiens si forts et si inflexibles ?

Les fanatiques religieux n’étaient pas plus dévoués à leur cause que ces maudits !

Voilà ce qui rendait la conquête impossible.

— Vous pouvez encore échapper à la mort…

Auriel se tourna lentement vers son tourmenteur.

— Et vous, quitte à me noyer un bon millier de fois, vous n’aurez rien de moi ! Vous ne vaincrez jamais Liss, jamais !

De rage, Nicabar agrippa l’officier par son col ensanglanté.

— Sale petit crapaud ! Je terrasserai Liss ! Et ce jour-là, je jetterai tous les tiens en pâture aux requins ! (Il traîna Auriel vers le bastingage.) Tu veux jouer les héros ? Bien ! Plonge donc rejoindre tes hommes dans le ventre des squales !

Il précipita Auriel par-dessus bord.

Pendant sa chute, Auriel ne laissa pas un cri s’échapper de ses lèvres. Penché au bastingage, Nicabar le regarda crever la surface de l’eau.

— Vous avez tort, je remporterai la victoire ! cria-t-il.

Il ordonna de détacher la chaîne puis quitta le pont en jurant. Comme il aurait voulu voir Auriel être dévoré vif par les requins ! Mais tant pis…

Stoïque, le capitaine Blasco attendait de nouvelles instructions.

— Mettez le cap sur Casarhoon, grogna son supérieur. Nous avons un rendez-vous à honorer.

OceanofPDF.com

6

À l’ombre du Palais Noir, le musée des Statues de Cire du baron Jalator se dressait dans un secteur commercial populaire, entre un marché et un embarcadère touristique. L’immense édifice, caractérisé par les colonnades tellement en vogue dans la Cité Noire, avait des arches magnifiques et un toit incliné orné de frises. C’étaient les beaux quartiers de la capitale, situés près de la grande avenue et de l’ancienne cathédrale détruite, et le siège des boutiques de luxe. Le jour, la noblesse arpentait volontiers les artères de la capitale, côtoyant les négociants, les marchands et les mendiants. Le musée des Statues de Cire étant ouvert toute la semaine, chacun pouvait admirer à loisir les créations criantes de vérité du baron. Jalator était mort, mais ses apprentis perpétuaient son œuvre, remplissant le musée de nouvelles statues. Les galeries s’enorgueillissaient de créatures fabuleuses et de personnages historiques. Chaque chef politique ou militaire ayant joué un rôle de quelque importance y était représenté.

Les Narens adoraient ce musée. Chaque jour, ils venaient en masse contempler leur propre histoire mise en scène grâce à la cire, ce vecteur si curieusement « vivant ». Dans une salle de torture où des félons suppliciés étaient pendus à des crochets, des bourreaux encapuchonnés décapitaient les hérétiques… Ensuite venait la salle des Têtes, une pièce aux trophées où les bustes des pires criminels de l’empire étaient rassemblés. Carlox l’Éventreur resplendissait dans son costume écarlate. Jezala, ancienne reine de Doria, buvait du sang de vierges pour s’assurer une jeunesse éternelle. Langoris, qui se confectionnait des éventails avec la peau des esclaves, trônait confortablement près de la tête tranchée de Pra’Heller, un vieil ami d’Arkus de Nar… Pra’Heller ? Le duc qui avait voulu devenir une duchesse. Sa crise d’identité aiguë expliquait peut-être qu’il eût assassiné toutes les jeunes filles de son duché. D’après certains, il avait voulu « vampiriser » leur féminité… D’autres criaient à la folie

furieuse. Inutile de chercher plus loin ! En tout cas, Pra'Heller n'était plus qu'une des curiosités du musée. Et c'était beaucoup mieux ainsi.

Parmi tous les admirateurs du défunt baron, un homme passait beaucoup de temps au musée, hantant ses couloirs aux petites heures de la nuit, bien après la fermeture des portes. Renato Biagio adorait ces lieux. Le musée favori de la noblesse de Nar semblait ressusciter la jeunesse de ses visiteurs. Jadis, Biagio y avait même fait la connaissance du baron Jalator en personne. Le petit homme avait décliné l'offre de l'empereur, qui voulait le faire bénéficier du « traitement ». À l'époque, Biagio avait jugé cette décision d'une parfaite stupidité – comment pouvait-on laisser échapper la chance de ne pas vieillir ?

Aujourd'hui, Biagio comprenait… Le baron avait été un visionnaire. Sa dernière heure venue, il s'était gracieusement incliné.

Biagio y repensait en parcourant les couloirs familiers. Bientôt minuit… Il n'y avait plus foule depuis longtemps. Les talons de l'insomniaque claquaient sur le sol. L'empereur admirait les statues à l'apparence si vivante.

Il se promenait dans l'aile impériale, où ses prédécesseurs étaient immortalisés. Chacun avait son propre diorama délimité par des cordons de velours. Et tous bénéficiaient d'un souci minutieux du détail. Cœur de Dragon avait bien sûr la part du lion. Père d'Arkus, et premier empereur authentique de Nar, il était représenté dans une armure d'argent étincelante, perché sur un destrier noir, une lance ensanglantée au poing… N'était-il pas le pourfendeur de dragons ? En passant devant la scène, Biagio marqua une pause. Cœur de Dragon, une des figures héroïques de Nar, avait inspiré bien des ballades. Au cours de leurs harangues publiques, les nobles se référaient volontiers à lui.

Les chroniqueurs avaient certainement exagéré le courage du premier empereur de Nar, mais ça ne gênait personne. Les Narens aimaient les héros au moins autant qu'ils fustigeaient les lâches.

Biagio bâilla. Ses insomnies lui valaient des cernes autour des yeux, mais il s'en moquait. Il regarda autour de lui, se demandant s'il était vraiment seul. Dakel arrivait toujours à l'heure… Biagio avait même cru l'apercevoir, un peu en avance, mais pour l'instant, ses uniques compagnons étaient ses deux gardes du corps, eux aussi d'une immobilité de cire. Biagio s'obligea à se détendre. Dakel viendrait.

Puis il irait rejoindre Kasrin au port…

Une autre nuit blanche en perspective.

Sans hâte, le visiteur continua sa ronde, dévisageant les dirigeants du passé et se demandant quand sa propre effigie viendrait les rejoindre – à supposer que Nar ne retourne pas au néant sous son règne… Des événements terribles se profilaient. D'ici un an, le célèbre musée pourrait avoir disparu, incendié par les bataillons de cavalerie du Talistan… Soudain, ses plans visant à inverser le courant lui parurent idiots. Kasrin avait peut-être raison…

Biagio avait-il recouvré la raison, ou était-il toujours fou ?

En tout cas, il n'avait plus le choix, car il n'avait plus d'alliés dans la capitale. Il lui en fallait de nouveaux – des gens assez déments pour adhérer à ses rêves. Certes, il ne les trouverait pas parmi les fats et les dandys de Nar. Cette fois, il aurait besoin d'hommes qui n'hésitent pas à se salir les mains…

Et de femmes à poigne comme Jelena…

D'ici quelques jours, il affronterait la reine de Liss – à supposer qu'elle ne fasse pas couler le Souverain Effroi. Il ferait appel à tout son charme et jouerait sur sa candeur pour la convaincre de rallier sa coalition. Elle aspirait à la paix aussi désespérément que lui. Biagio l'aurait juré. Un roi ou une reine ne peut pas regarder ses sujets mourir sans rien éprouver. À moins d'être fou à lier…

Et j'ai recouvré la raison !

En temps voulu, il retrouverait même son intégrité. Ses maux de tête cesseraient, le manque ne le torturerait plus et il découvrirait ce que voulait dire l'expression « être normal ».

Au bout de l'aile impériale, il ne manquait jamais de retourner visiter une exposition très spéciale – un sanctuaire à ses yeux : le temple dédié à l'homme qu'il avait adoré comme un père, et qui lui avait tant donné au cours de son existence d'une longévité exceptionnelle.

Machinalement, Biagio leva les yeux.

Arkus de Nar dominait le monde du haut du fameux Trône de Fer – une imitation, naturellement. Deux saphirs authentiques, en guise d'yeux, rendaient à la perfection l'éclat surnaturel de son regard. Une robe dorée tombait sur ses jambes maigrelettes et des anneaux ornés de pierres précieuses enserraient ses doigts. Une représentation plutôt étrange pour

un empereur qui, sur ses vieux jours, avait eu la peau desséchée et un teint maladif. L'ensemble était néanmoins frappant, à l'image de l'Arkus d'antan, celui qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être…

Une vision bouleversante, au regard de la réalité.

Alazrian Leth avait raison. Dans la vie de Biagio, il n'y avait pas eu pire drame que la mort d'Arkus. Ce deuil l'avait initié à la véritable douleur.

— Me voilà empereur, Arkus, chuchota Biagio, les yeux levés vers la statue de cire. Je fais de mon mieux, mais c'est si difficile… Je voudrais que tu sois encore à mes côtés pour me guider et m'épauler… Je regrette tant que tu ne sois plus là pour régner, et que tout ait tellement changé…

» Tu n'as pas idée de ce que c'est devenu, ces derniers temps. Tu n'aurais jamais imaginé ça.

Arkus avait été très fort, plus fort que lui. Biagio le savait. Son mentor ? L'homme le plus implacable et le plus brillant qu'il eût jamais connu… Arkus n'avait à aucun moment laissé les sentiments compliquer la donne. Mais frappé de folie et dépendant des drogues de Bovadin, il avait fini comme un vieillard pleurnichard terrifié par la mort…

Biagio se redressa. Lui n'avait pas peur de mourir. Son unique phobie ? L'obscurité.

À l'autre bout du couloir, un petit bruit l'alerta. Se retournant, il vit Dakel dans l'ombre et rougit. Ses gardes du corps avaient l'habitude de l'entendre se parler à lui-même. Mais il ne jugeait pas utile de dévoiler à l'Inquisiteur certains aspects de sa personnalité.

— Approchez !

Son ordre résonna le long du couloir.

Perplexe, Dakel obéit, son long manteau de soirée couleur rubis flottant sur ses talons.

— Sire, je vous souhaite le bonsoir… (Embarrassé, il fit passer sa canne d'une main à l'autre.) J'ai reçu votre convocation et… me voilà.

Biagio sourit.

— Merci.

Il avait toujours apprécié Dakel. Ces derniers temps, l'Inquisiteur était devenu son protégé. L'esprit vif, un sens aigu du devoir… Autant de

traits que Biagio appréciait chez un homme. En d'autres circonstances, il lui aurait peut-être même accordé sa confiance.

— Vous paraissez soucieux.

— Veuillez me pardonner, Sire, mais ce lieu de rendez-vous est plutôt inhabituel. Puis-je m'enquérir de la raison de tant de mystère ?

— C'est nécessaire, mon ami…

Biagio aurait voulu tout dire à Dakel. Mais si l'Inquisiteur devait régner en son absence, il ne fallait courir aucun risque. Et parfois, la sécurité dépendait de l'ignorance. Une main posée sur l'épaule du jeune homme, l'empereur s'efforça de paraître rassurant.

— Navré de tant de discrétion, mais je ne voulais pas que des oreilles indiscrètes surprennent notre conversation… Et les murs du palais ont des oreilles. Venez, marchons un peu.

Un bras passé autour des épaules de l'Inquisiteur, Biagio l'entraîna hors de l'aile impériale, loin des regards intrigués des empereurs défunts.

D'un revers de la main, il dissuada ses Anges de l'Ombre de les suivre à distance. Ils attendraient son retour.

Dakel jetant des regards anxieux autour de lui, ils atteignirent l'exposition mythologique, une grande salle haute de plafond qui abritait des créatures étranges et des faux dieux. Les deux hommes firent face à Vree, la belle déesse aux bras-serpents.

— Pourquoi sommes-nous là, Sire ? Je n'ai jamais aimé cet endroit…

— Ah non ? Le lieu n'a pas d'importance. Seule compte notre intimité. Je viens souvent ici la nuit pour méditer. Ainsi, je savais que personne ne risquerait de surprendre notre conversation.

— Ah… Ce doit être très grave, donc. Devrais-je m'en inquiéter ?

— Peut-être…

— Je vous écoute.

Biagio guida l'Inquisiteur vers l'un des bancs alignés contre le mur, et l'invita à s'asseoir. L'air détendu, Dakel croisa les jambes, les yeux levés vers l'empereur. Qui eut l'impression de contempler son reflet dans un miroir… En dépit de sa chevelure de jais et de son teint d'albâtre, Dakel avait les manières raffinées d'un noble de Crate. Ses yeux bleus semblaient implorer Biagio… Le voyait-il comme lui, Renato Biagio, avait vu Arkus ?

Cette idée le combla de plaisir.

— Vous avez fait du beau travail avec le Protectorat, Dakel. Pour commencer, sachez que je suis très satisfait. En vous choisissant, je n'avais aucun doute sur vos capacités. Et vous ne m'avez jamais déçu.

Dakel inclina la tête.

— Vous satisfaire est mon seul désir, Sire. Mais je suis du Roshann… Exceller en tout est mon devoir. Je ne pourrai jamais faire moins.

Comme de juste, concéda Biagio in petto.

Ses agents du Roshann étaient fanatisés. Après tout, ils représentaient les bases de son existence, son unique constante… Depuis la création du Roshann, un seul agent avait osé faire défection.

Une trahison qui avait brisé le cœur du maître.

— Vous êtes mon meilleur serviteur, Dakel. Peut-être même mon unique ami… En mon nom, vous vous êtes régulièrement distingué. Le Protectorat a été, dans l'ensemble, un succès.

— Dans l'ensemble, Sire ?

Biagio sourit.

— Malgré tous vos efforts, rien n'est parfait. Le Protectorat se montre efficace…

— Sire, il est plus que ça ! Nous venons de traduire en justice une vingtaine de criminels de guerre et d'en condamner la moitié à la peine capitale ! Dans l'empire, maintenant, on sait que vous êtes un chef puissant.

Biagio leva la main.

— Suffit ! Je ne vous ai pas convoqué pour vous critiquer, Dakel. Vous avez raison. Le Protectorat remporte beaucoup de succès. Et vous vous y êtes entendu pour débusquer Tassis Gayle.

— En effet. C'était ce que vous désiriez ?

L'empereur soupira. Comment répondre à une question pareille ? Il voulait tellement plus… Et ce qu'il désirait avant tout était du domaine de l'indicible. Même un génie comme Dakel n'aurait su appréhender ce concept. L'Inquisiteur était un jeune idéaliste. Il croyait en la Renaissance Noire et en son empereur. Mais il n'avait pas encore subi les aléas de la vie. Il imaginait toujours que l'absolution se trouvait dans les huiles sanctifiées de la sainte onction…

— Dakel, je vais m’absenter et vous confier les rênes de l’empire.

— Vous absenter, Sire ? Comment ça ?

— Des affaires importantes m’appellent ailleurs. Des problèmes que je suis le seul à pouvoir régler. En mon absence, vous aurez toute l’autorité d’un régent. Personne ne doit être au courant de mon départ. Voilà pourquoi je n’ai pas assumé de fonctions publiques, restant dans l’ombre du Protectorat. Je ne veux pas que les citoyens pensent que quelque chose cloche. Pour tout le monde, la vie doit continuer normalement. Est-ce bien compris ?

Visiblement, non. Choqué, Dakel en resta bouche bée…

— Alors ? demanda Biagio.

— Hum… Sire… C’est de la folie ! Vous êtes l’empereur… Vous ne pouvez pas quitter la capitale comme ça !

— Je le peux et je le dois, au nom de l’empire. (Biagio s’assit près du jeune homme.) Le Protectorat ne résout pas tous les problèmes. Il y a beaucoup de choses dont vous n’êtes pas au courant, mon ami. Et je ne peux pas tout vous révéler sans compromettre mes plans. Moins vous en saurez, mieux vous vous porterez.

— Non, Sire… Vous m’en avez trop dit ou pas assez ! Vous devez me préciser votre destination. Est-ce le Talistan ?

Le goût du secret de Biagio semblait blesser l’Inquisiteur. La douleur, au fond de son regard, surprit l’empereur qui se détourna, un peu embarrassé. Sitôt que Dakel saurait la vérité, il s’opposerait au plan.

— Crate, avoua-t-il soudain, au grand dam de son confident. Et avant de protester, sachez que ma décision est prise. Je dois rencontrer la reine Jelena et la convaincre de signer la paix avec Nar.

— Sire, c’est impossible ! Dès que vous poserez un pied sur cette île, Jelena et ses chiens vous mettront en pièces ! Vous n’aurez pas la moindre chance…

— Suffit ! J’ai déjà réfléchi à tout ça. Il n’y a pas d’autre solution. Il faut absolument faire la paix avec Liss. Il le faut, Dakel !

— Mais, Sire…

Se levant, Biagio se mit à marcher de long en large comme un lion en cage. Il tenta d’expliquer ses plans, qui opposeraient Kasrin à Nicabar au nom de la paix. Toujours sous le choc, Dakel l’écouta en silence. Le sang cognait aux tempes de l’empereur, qui détestait devoir exposer ses

machinations à un agent. Ce qu'il voulait ? Un empire à l'abri des guerres et des génocides, celui dont Arkus avait rêvé… Mais chaque jour, ce rêve semblait s'éloigner un peu plus.

Biagio s'appuya contre le mur et contempla la voûte.

— Combien de temps serez-vous parti ? demanda enfin l'Inquisiteur. Crate n'est pas très éloignée. Quand puis-je espérer votre retour ?

Biagio hésita. Il n'avait toujours pas tout dit.

— Après Crate, j'irai… ailleurs. Je dois aider de mon mieux le jeune Alazrian. S'il entraîne Vantran et les Triins au Talistan, d'autres de mes alliés devront aussi y être.

— Quels autres ? (Dakel riva un regard perçant sur son interlocuteur.) Que m'avez-vous encore caché ?

— Prenez garde ! Je vous passe beaucoup de choses à cause de votre loyauté. Mais n'oubliez pas à qui vous vous adressez.

L'Inquisiteur rougit.

— Veuillez me pardonner, Sire. Je m'oubliais… Mais l'inquiétude s'empare de moi. Je vous en conjure, dites-moi où vous irez ensuite !

— Vous êtes membre du Roshann, Dakel. Alors, vous comprendrez… Je ne peux pas risquer de tout vous dire. Vous ne saurez pas où je compte aller après Crate. Voyez-vous, un enfant n'a jamais aussi peur que lorsque ses parents sont effrayés… La chose se vérifie aussi chez les dirigeants. La capitale ne doit en aucun cas soupçonner que je me suis absenté, ni savoir où je suis. Alors, je prends le moins de risques possible.

— Si c'est votre décision…

— Ça l'est. (Biagio posa une main sur la joue du jeune homme.) Faites ce que je dis. J'ai tout organisé avec mes plus proches collaborateurs, qui sont déjà informés des dispositions que j'ai prises. En mon absence, vous gouvernerez Nar. Et vous aurez toute l'autorité pour le faire. Maintenez le Protectorat. Convoquez qui vous voudrez à votre tribunal, à l'exception des Gayle, utilisez les pleins pouvoirs que vous confère votre office, exécutez qui vous devez, et que l'empire ne doute pas que nous avons la situation en main. Assurez-vous-en.

Dakel écarta de sa joue la main de l'empereur pour la baiser.

— Vous serez fier de moi, Sire. Et je ferai ce que vous direz.

— Quoi qu’il advienne, conservez le trône. À mon retour – si je reviens –, je serai vraiment l’empereur de Nar.

— À vos ordres !

Renato Biagio serra les doigts glacés de Dakel.

— Maintenant, vous êtes l’empereur, mon ami. Et puissent tous les anges du ciel veiller sur vous.

— Poussez, bon sang de bois ! rugit Kasrin.

— Je pousse ! répliqua Laney sur le même ton.

L’épaule contre une énorme caisse, le commandant en second du Souverain Effroi suait sang et eau pour tenter de la faire bouger. Trois membres d’équipage joignaient leurs efforts aux siens.

— Faites avancer le tourniquet ! s’époumona Kasrin.

À l’autre bout de la planche d’embarquement, l’équipe affectée au treuil de bord s’acharnait à embarquer la lourde caisse. La corde et la planche gémissaient de façon alarmante, tout près de céder. Furieux, Kasrin voua aux gémonies Biagio et les crétins des laboratoires de guerre. Comme promis, les laboratoires avaient livré le combustible. Mais leur fardier l’avait déchargé sans façon sur le quai, puis il était reparti… Or, le port n’avait pas de grue pour charger de telles caisses à bord des vaisseaux. D’ordinaire, les cuirassés mouillaient dans le port principal, où on trouvait des équipes et des outils pour ce genre de manœuvres. Mais il n’y avait rien de tel dans ce hameau de marins-pêcheurs…

La caisse restait suspendue au-dessus de l’eau, à mi-chemin entre le quai et le Souverain Effroi… La passerelle de chargement ployait sous ce poids considérable. Tous les matelots disponibles jouaient de leurs muscles pour remédier à la situation.

Sous le regard écœuré de Kasrin, la caisse géante pencha dangereusement sur le côté.

— Nom de nom, elle va basculer !

— Qu’attendez-vous pour venir nous prêter main forte, dans ce cas ? explosa Laney.

Kasrin se lança sur la passerelle et se mit à pousser comme son second et ses marins. Autant vouloir déplacer une montagne ! La caisse contenait quatre énormes capsules de combustible, une substance qui

exigeait un maniement délicat… Un faux mouvement, un geste trop brusque, et tout le monde serait à ramasser à la petite cuiller…

— Le fils de pute ! tempêta Kasrin en bataillant contre la lourde caisse.

Il s'acharnait tant que ses muscles protestaient. Suant et jurant tout son soûl, Laney luttait aussi pour faire bouger la caisse. Enfin, on gagna un pouce, puis un autre… Lentement, l'équilibre revenait. Kasrin soupira de soulagement. Pour l'instant, ses hommes et lui ne risquaient plus de voir le fret basculer dans l'eau.

— Enfer et damnation, c'est bien de Biagio ! pesta le capitaine. Nous fourrer dans la mouise, comme toujours !

Il avait espéré une livraison dans de meilleures conditions. Les livreurs des laboratoires de guerre s'étaient contentés de poser leur charge n'importe où avant de filer en douce, sans qu'on les arrête… Cela faisait certes partie des plans de Biagio. Tant de secret et de dissimulation… Mais le savoir ne tempérait pas la rogne de Kasrin. Son équipage s'échinait encore à préparer l'appareillage, et Biagio avait un retard considérable. L'empereur était censé avoir embarqué depuis des heures. Et si le Souverain Effroi devait larguer les amarres à l'aube, comme prévu…

Cédant à une habitude prise récemment, Kasrin chercha son illustre passager des yeux. Biagio viendrait-il… ? Avait-on tout découvert ? Ou s'agissait-il d'une terrible vengeance concoctée avec Nicabar ?

Non… Il viendra !

— Il nous faut plus de cordages, dit Laney, interrompant la réflexion de Kasrin. Le treuil ne supportera pas un poids pareil…

Rageur, le capitaine hocha la tête. Le treuil du cuirassé n'était pas conçu pour soulever et manier de telles charges. Lâchant un autre chapelet de jurons, Kasrin étudia la caisse aux dimensions accablantes. Occupés ailleurs, ses marins procédaient à des relevés et préparaient le gréement, mais on ne partirait pas avant que le combustible ne soit embarqué. Face à l'Intrépide, les canons lance-flammes seraient pour le Souverain Effroi l'unique chance de s'en sortir.

— Qu'on l'encorde, approuva Kasrin. Taylar, prenez tous les hommes qu'il vous faudra pour ça. Mais traînez-moi cette foutue caisse sur le pont coûte que coûte !

— À vos ordres, répondit le jeune enseigne.

Kasrin l'entendit demander plus de main-d'œuvre et de cordes. Puis il redescendit à terre, s'emplissant les poumons d'air iodé. Comme il fallait s'y attendre, Laney le suivit.

— Nous y arriverons. Ce n'est pas une caisse qui nous arrêtera, après tout !

— C'est une horreur ! grommela Kasrin. J'aurais dû y penser avant et savoir qu'embarquer du combustible dans ces conditions était une vue de l'esprit !

— Nous y arriverons ! insista Laney, un ton plus haut. Ne vous en faites pas. Inquiétez-vous plutôt de nous garder en vie quand nous atteindrons Crate…

— Très juste ! fit le capitaine. Ça, ce sera une autre paire de manches, pas vrai ? À la seconde où les schooners de Jelena nous repéreront, nous serons cernés. J'espère simplement que Biagio sait ce qu'il fait…

— Et moi qu'il va enfin daigner se montrer…, grommela Laney, morose. S'il ne veut pas être remarqué, il ferait mieux de se dépêcher.

— Il sera bientôt là. Je suis sûr qu'il ne mentait pas.

Le second haussa les épaules.

— Si vous le dites… Mais ça me semble fou, tout ça. Nous parlons de l'empereur, après tout. Pourquoi aurait-il besoin de nous ?

Kasrin soupira. Il avait déjà tout expliqué à son ami – d'évidence, sans le convaincre. Mais il ne lui reprochait pas son scepticisme. Cette histoire semblait folle, même aux yeux de Kasrin. Pourtant, il avait tiré un enseignement de son entrevue avec Biagio.

— Il est tout ce que nous avons…, chuchota le capitaine.

Une situation démente. Son équipage avait un millier de questions à poser et il ne détenait aucune réponse. Il savait seulement que Biagio voulait faire la paix avec Liss. Cela lui avait suffi pour se lancer dans l'aventure. Par bonheur, son équipage acceptait de courir le risque. Aussi avides que le capitaine de redorer leur blason, tous les hommes brûlaient du désir de couler Nicabar.

Laney allait remonter sur la passerelle quand son compagnon l'agrippa par une manche.

— Regardez !

Une silhouette émergeait du brouillard, emmitouflée dans une longue cape grise. Mais cette crinière d'or…

Ça ne pouvait être que Biagio !

Kasrin lui fit signe sans obtenir de réaction. Comme s'il était le maître des brumes, Biagio semblait flotter sur le sol. Dès qu'il se fut rapproché, le capitaine, frappé par sa mine fatiguée, lui fit un salut discret.

— Devrais-je m'incliner ? souffla Laney.

— N'en faites rien, lui conseilla Kasrin. Inutile que le monde entier apprenne qui est notre passager.

L'empereur Biagio se fendit d'un des sourires dont il avait le secret. Pas du tout incommodé par cet environnement, il n'y passait pourtant pas inaperçu. Sous sa cape ordinaire, il portait une chemise coûteuse et ses nombreuses bagues scintillaient. Sa longue queue-de-cheval ondulait au rythme de sa démarche féline. D'un coup d'œil, Kasrin vit que Biagio avait gardé ses chaussures de la veille, si bien cirées qu'elles reflétaient le clair de lune.

Le regard de l'empereur vola vers le Souverain Effroi.

— C'est votre navire ?

— Le Souverain Effroi, oui… Et voici mon officier en second, le lieutenant Laney.

— C'est un grand honneur, Sire, dit Laney, nerveux.

Biagio l'inspecta comme il l'eût fait avec un rat de laboratoire.

— Obéissez-vous aveuglément au capitaine Kasrin ?

Laney pâlit.

— Naturellement, Sire !

— Excellent. Parce que nous aurons tous des défis à relever. L'équipage devra être aussi dévoué à nos objectifs que le capitaine lui-même… (Biagio regarda la grosse caisse qui bloquait la passerelle d'embarquement.) Si nous montions à bord ? Il faut lever l'ancre avant l'aube.

Il avança vers les marins qui enroulaient deux autres cordes autour de la caisse.

— Le combustible, je présume ?

— Arrivé il y a une heure…, confirma Kasrin. Les livreurs ont refusé de le monter sur le pont. Et depuis, on s'échine à faire leur boulot !

Le ton venimeux du capitaine n’échappa pas à Biagio.

— Je vous avais promis du combustible. Mais je n’ai jamais rien précisé à propos de la livraison. Vous êtes le commandant de ce bâtiment. N’avez-vous pas la responsabilité de sa bonne marche ?

— Oui, mais…

— Montons ! coupa Biagio.

Regardant à droite et à gauche, il avisa l’échelle de coupée, à la proue, où des matelots s’étaient regroupés. Sans y être convié, l’empereur s’en approcha et fit signe à Kasrin de le suivre.

Le capitaine s’empressa de le rattraper. Debout devant la proue du cuirassé, Biagio l’examinait. Autour, des marins s’affairaient, avides de jeter un coup d’œil à l’empereur. Satisfait de ce qu’il voyait, Biagio eut un hochement de tête approbateur.

— Excellent. Les choses se présentent bien.

— Que savez-vous des bateaux, Sire ?

— Plus que vous ne le croyez, capitaine, répliqua Biagio en souriant. Le Souverain Effroi est à vos ordres. Mais je dirige la mission. Souvenez-vous-en.

Kasrin capta parfaitement la tension qui faisait vibrer la voix de l’empereur.

Biagio se frotta les mains.

— Bon ! Pourrons-nous appareiller avant l’aube ?

— À condition d’arriver à embarquer le combustible. Nous chargerons les canons une fois que nous ferons voile. Rallier Crate prendra environ deux jours. Ça nous laissera le temps de préparer les derniers détails. (Il soupira.) Jelena ne nous accueillera pas à bras ouverts…

— On peut le dire, admit Biagio. Mais quand elle apprendra ma présence à bord, elle suspendra d’elle-même toute manœuvre trop hâtive. Ses capitaines s’abstiendront aussi. Nous n’aurons rien à craindre, Kasrin. Ne vous en faites pas.

Ces derniers temps, Kasrin s’inquiétait de tout. L’assurance de Biagio ne calmait pas ses craintes. Penché au bastingage, le capitaine regarda Laney et les autres déplacer la caisse pouce par pouce. L’un des nombreux problèmes qu’il n’avait pas su prévoir…

Se précipiter dans la gueule du loup lui apparaissait soudain dans toute sa profonde stupidité.

Biagio dormait.

Kasrin l'avait escorté dans sa cabine privée – de la taille d'un placard à balais. Elle comprenait un bureau, une lampe à huile, une couchette, et c'était à peu près tout. Pour Biagio, qui ne s'attendait pas à mieux, ça suffisait. Dès qu'il avait aperçu la couchette, il s'y était allongé, plongeant dans un sommeil de deux heures, sans rêver et sans rien entendre des activités des marins, sur le pont.

Quand une ombre s'étendit sur ses paupières, il se réveilla. Le capitaine était campé devant lui.

— J'ai frappé mais vous ne répondiez pas.

Encore à moitié endormi, Biagio eut du mal à comprendre le sens de ces paroles. Secouant la tête, il toussota pour s'éclaircir la gorge.

— Il fait déjà jour ?

— Non. Deux heures à peine sont passées.

— Il y a un problème ?

— Aucun. J'ai simplement pensé que vous désireriez voir l'équipage et vous adresser à lui.

— M'adresser à vos hommes ? Pour quoi faire ?

— Sire, en votre nom, ces marins entreprennent une mission périlleuse. Je leur ai dit à quoi s'attendre, mais si vous leur parliez, ce serait très bon pour leur moral.

Une requête idiote… Et Biagio souffrait d'une lassitude mortelle. Il allait rembarrer vertement Kasrin quand il se ravisa, conscient que le capitaine avait raison. Il se remémora toutes les occasions où il avait réuni ses agents du Roshann et où ses paroles avaient tellement compté… Une harangue ferait du bien au moral des troupes.

— Bon, soupira Biagio. Allons-y.

Encore habillé, ses chaussures aux pieds, il suivit Kasrin hors de la cabine et remonta sur le pont, où les marins s'affairaient toujours. Ils avaient enfin réussi à traîner à bord la caisse géante. Trônant au milieu du passage, ouverte sur un côté, elle offrait un aperçu sur les quatre cylindres métalliques reposant au milieu d'un lit de paille.

Dès qu'ils virent Biagio, les hommes suspendirent leurs activités. Une gêne affreuse submergea l'empereur. Il excellait surtout lorsqu'il opérait dans l'ombre ou quand il s'adressait à ses pairs. Au cours de sa carrière, il n'avait jamais eu l'occasion de parler à des gens du commun.

Il sautilla nerveusement pendant que le capitaine réunissait ses marins. Ceux qui travaillaient dans les cordages descendirent écouter l'empereur. Les officiers tirèrent sur leur uniforme en faisant cercle. Biagio sentit de la sueur couler sur ses mains.

Du calme ! s'admonesta-t-il. Ce sont simplement des serviteurs de Nar.

Tout de même, il lui arrivait de s'adresser à des subalternes ! Et n'avait-il pas envoyé des centaines de gens à la mort ? Mais c'était du temps d'Arkus et de Bovadin… Une redoutable combinaison qui avait rendu Biagio implacable.

Et voilà qu'il redevenait un foutu humain, comme les marins qui l'entouraient !

— Hum… Eh bien… Le capitaine a estimé que je devais vous parler de notre mission, et de ce qui nous attend probablement. Avant tout, sachez-le, je suis ravi d'être parmi vous, à bord du Souverain Effroi. Vous m'êtes tous très précieux.

Il marqua une pause, afin d'évaluer les réactions de son auditoire. À sa grande surprise, il vit certains hommes lui faire un sourire encourageant.

— De même, vous êtes très précieux pour l'empire, continua-t-il, prenant de l'assurance. Je ne peux pas vous promettre que nous nous en sortirons tous sains et saufs, mais, au moins, nous nous battrons pour une cause juste. Vous aurez peut-être du mal à le croire, venant de moi. Mais vous avez eu le courage de soutenir votre capitaine contre Nicabar. Vous savez que le conflit qui nous oppose à Liss est injuste. Au nom de notre empire même, il faut y mettre un terme !

Un chœur d'assentiments salua cette tirade. Kasrin et son second, Laney, fixaient intensément Biagio. Comme leurs hommes, ils voulaient avoir la certitude qu'ils avaient bien fait de mettre leur sort entre les mains de l'empereur. Maintenant plus que jamais, ils avaient besoin d'un chef.

Biagio écarta les bras.

— Vous tous allez participer à un tournant historique pour Nar. Nos actes, dans les semaines à venir, décideront de la destinée de nos enfants. La paix avec Liss est un impératif, la pierre angulaire d'un avenir meilleur… Mais ça ne suffira pas. Si tout fonctionne comme je l'espère, vous serez amenés à accomplir d'autres tâches. J'en ai parlé au capitaine Kasrin, qui a placé sa confiance en moi. J'attends simplement de vous que vous fassiez votre devoir, et que vous restiez loyaux envers votre capitaine et moi-même. Enfin, croyez-moi quand j'affirme que cette mission secrète est absolument vitale !

L'équipage ne réagit pas.

Biagio se racla la gorge.

— Ce sera tout.

Les hommes retournèrent à leur travail. L'empereur sourit à Kasrin.

— C'était comment ?

— Très bien. J'espère seulement que vous pensiez tout ce que vous avez dit.

Sans rien ajouter, le capitaine s'éloigna.

Biagio resta seul au centre du pont.

— Je pensais jusqu'au dernier mot…

À présent, il n'avait plus qu'à le prouver.

OceanofPDF.com

7

Loin de la frontière séparant Aramoor du Talistan, la résidence des Lotts se dressait face à la mer. Une demeure remarquable, presque un château. En des temps meilleurs, il avait fait bon y vivre. Avant l'arrivée des Gayle, les Lotts s'étaient toujours montrés fidèles aux Vantran, combattant même le Talistan lors de la guerre d'indépendance. Leur dynastie s'enorgueillissait d'une histoire fertile en péripéties. La famille, qui avait conservé le manoir ancestral et l'habitait, était fière de son illustre passé. Malgré l'occupation, et en dépit de leur allégeance apparente aux Gayle, les Lotts restaient secrètement attachés à Aramoor, brûlant du désir de libérer leur patrie.

Mais leur nombre avait diminué. En ces temps troublés, ils étaient même menacés d'extinction. Maître absolu d'Aramoor, le gouverneur Leth terrorisait le pays. Peu lui importait qui était de haute noblesse ou qui avait servi avec les honneurs par le passé. En cette époque d'oligarchie, seule comptait la soumission. Les partisans de Leth n'avaient apparemment rien à craindre. Ils conservaient leur fief.

À condition de s'acquitter de taxes exorbitantes et de voir ses filles violentées et ses fils asservis, un homme pouvait jouir de la « protection » du gouverneur Leth.

Quant aux opposants, leur vie était encore moins agréable. Ceux qui osaient élever la voix le payaient cher. Privations, exactions, incarcérations…

Del Lotts vivait un enfer : être prisonnier sous son propre toit. Depuis qu'il avait pris la parole contre le gouverneur, il restait cloîtré dans son château. Assigné à résidence, il était en contact avec bien peu de gens. Son propre père n'avait pas assez d'influence pour lever la sentence. Après sa mort, son fils, Del, serait à la tête du clan. Mais cela ne voulait plus dire grand-chose… Les nobles aramooriens gardaient leur titre et leurs terres, mais pas leurs privilèges. Simples figures de proue, ils étaient pour le Talistan les garants d'un semblant de stabilité politique.

Mais Del n’avait pas l’âme d’un fantoche. Tête brûlée, comme son défunt frère Dinadin, il s’était détourné de la voie de la facilité… et attiré quantité d’ennuis.

Les rideaux de sa chambre ouverts, il griffonnait une note. Près de lui, son frère cadet âgé de douze ans, Alain, attendait qu’il finisse. Del gardait un œil sur la fenêtre en écrivant. Il ignorait combien de temps il lui restait, ou même si les suppôts de Leth étaient en chemin. Il savait uniquement ce que son ami Roice lui avait dit : son refus de rétracter l’accusation d’esclavagisme lui valait un mandat d’arrêt. En ce moment, les soldats de l’oppresseur galopaient vers le château, prêts à charger Del de chaînes et à l’entraîner de force… À en croire Roice – qui ne se trompait jamais sur de tels sujets –, les minutes étaient comptées. Del devait faire parvenir son message à Jahl Rob le plus vite possible. Et pour cette mission de confiance, il n’y avait qu’une personne…

— Vite ! le pressa Alain en courant à la fenêtre. Avant qu’ils n’arrivent…

— Je me dépêche, assura Del. M’interrompre ne m’aidera pas à aller plus vite. Monte la garde et tais-toi, veux-tu ?

Trempant sa plume dans l’encrier, Del continua. Il en avait tant à dire et si peu de temps pour le faire ! Le jeune homme écrivit aussi succinctement que possible, en espérant qu’Alain comblerait les lacunes de vive voix.

S’il remettait le message.

Del chassa de son esprit la perspective déprimante d’un échec.

Avec les sbires de Leth lâchés un peu partout, Alain était le seul susceptible d’atteindre Jahl Rob. Il avait seulement douze ans, après tout. Qui irait le soupçonner de trahison ? Pas même Elrad Leth… Tous imaginaient qu’Alain tenait de son père, trop faible pour se dresser contre le Talistan. Mais au sujet des Lotts, Leth et ses marionnettistes talistaniens se trompaient. La famille de Del n’était pas un ramassis de chiens dressés dansant sur les airs de flûte de l’oppresseur. À l’exemple de Jahl Rob, les Lotts étaient des rebelles – et fiers d’en être.

Del prit le temps de se relire, espérant avoir su coucher les informations essentielles sur le vélin. Puis, avec un soupir, il admit que lui-même n’en savait pas tant que ça…

« Jahl,

Quand vous lirez ces lignes, je serai sous les verrous. Je n'ai pas retiré mes déclarations à propos des esclaves. Dinsmore a donc décidé de me jeter en prison. Il peut même être au courant de notre association. Dans ce cas, vous n'entendrez plus jamais parler des Lotts.

J'ai appris que Leth avait quitté Aramoor. J'ignore pour où, mais son absence se prolonge. Si vous projetez de repasser à l'attaque, n'hésitez plus, faites-le avant son retour. Sans lui, ses hommes sont vulnérables. Et je ne sais pas quand il reviendra.

C'est ma dernière contribution possible à notre cause, et j'espère qu'elle comptera. Étant cloîtré chez moi, j'ai été tenu dans l'ignorance et n'ai aucune idée sur le sort que Leth réserve aux esclaves. Je tiens cependant un fait pour certain : les navires du duc Wallach continuent d'affluer… Cela au moins ne m'a pas échappé.

Je vous en prie, veillez sur Alain. C'est un brave petit, et si je suis condamné, je n'ose imaginer ce qui arrivera à nos parents.

Votre ami,

Del »

— Ça y est ? lança Alain, nerveux.

— Oui.

— Enfin ! (L'enfant se détourna de la fenêtre, une main tendue.) Vite, donne-la-moi !

Les deux frères se regardèrent.

Alain affichait une assurance qu'il était loin d'éprouver. La seule façon qu'il connaissait d'être fort… Mais sous son calme de façade, mille et une angoisses le tourmentaient. Depuis la disparition de Richius Vantran, Alain avait grandi très vite. L'occupation l'avait endurci, lui volant sa jeunesse. L'assassinant, plus précisément…

Chez son frère, Del Lotts voyait maintenant un tout jeune homme – plus du tout l'enfant qu'il aurait, pourtant, encore dû être…

Et ça l'attristait.

Une fois la lettre roulée, il la tendit à Alain.

— Va vite. Ne te retourne pas. Et ne reparais pas en Aramoor sauf si Roice te dit qu'il n'y a plus de danger. Il s'occupera de nos parents. Et si tout se passe bien, il t'enverra chercher.

— Entendu.

— N’aie pas peur. Jahl Rob veillera sur toi. Chevauche en direction des montagnes et il te trouvera.

— D’accord. Et… Et toi ?

— Ne t’inquiète pas pour moi. Ça ira.

— Non ! (La voix d’Alain, lourde d’émotion, se fêla.) Ils te tueront, Del !

Le jeune homme ne sut plus que dire. Son petit frère avait bien grandi, en effet… À quoi bon lui mentir ? Quand la vérité crevait les yeux ?

Il l’attira dans ses bras et posa un baiser sur ses cheveux.

— Porte-toi bien, petit frère, murmura-t-il. Rejoins Rob et reste en vie. Pour moi.

— Viens avec moi !

— Impossible. Si je fuyais, Dinsmore s’en prendrait à notre père. Et ça prouverait nos liens avec Jahl Rob.

— Del…

— Plus un mot ! Pour moi, il n’y a plus de choix. Pour toi, rien n’est fini ! Cours rejoindre Rob et reste en vie quoi qu’il advienne ! Si le danger est un jour écarté, Roice t’enverra chercher.

— Ce jour-là, je serai un vieillard.

Peut-être…, pensa Del.

Il désigna la porte.

— Va ! ordonna-t-il. Et sois prudent.

Sans un mot de plus, les deux frères se séparèrent.

Alain sortit sans se retourner.

Il courrait jusqu’aux écuries, enfourcherait un poney et galoperait vers les montagnes jusqu’à ce que Jahl Rob ou l’un de ses Saints le repèrent. Il serait alors hors de danger, Del le savait. Alain vivrait.

Les séides d’Elrad Leth n’osaient pas s’aventurer dans les Montagnes de Fer.

Ces idiots les croyaient encore infestées de lions !

OceanofPDF.com

8

Ballotté par une grosse vague, le Soleil Levant frémit. Par le hublot crasseux, Alazrian voyait le ciel s'assombrir à mesure que des nuages gris s'accumulaient à l'horizon. Le mauvais temps s'aggravant, la coque gémissait de plus en plus. Les trombes d'eau qui martelaient le pont supérieur s'infiltraient peu à peu dans le plafond de la cabine. Au-dessus de sa tête, le jeune homme entendait l'équipage se démener pour affronter les éléments.

Le navire était-il en danger ?

Secouant la tête, Alazrian revint à son journal intime.

Une tempête arrive, écrivit-il. Mais je doute que nous courions de gros risques. Le Soleil Levant suit toujours la côte. D'après Leth, le capitaine a peur des Lissiens, et je ne saurais l'en blâmer. Mieux vaut affronter un ouragan que ces démons !

Nous voguons depuis quatre jours. La capitale me manque. Le temps est mauvais et j'ai déjà parlé de la détestable cabine où je suis confiné… Leth et Shinn se sont naturellement réservé les seules couchettes décentes. La nuit dernière, j'ai trouvé une araignée sur mon matelas. Je ferais mieux de dormir sur le plancher, ou en haut, avec l'équipage… Ce serait toujours préférable aux ronflements de Leth. Il est épouvantable à vivre ! Et notre promiscuité forcée m'a convaincu, si besoin était, de son absolue laideur. Plus que jamais, je plains ma pauvre mère du fond du cœur. Comment a-t-elle pu supporter si longtemps ce butor dans son lit ?

Alazrian marqua une pause. Contraint de partager un espace aussi restreint avec Leth, il le haïssait avec une férocité nouvelle. Il n'aurait jamais cru cela possible. Fallait-il y voir l'influence des révélations de Biagio ?

Il me tarde de retourner en Aramoor. Avoir de nouveau une chambre pour moi tout seul sera un avant-goût du paradis… Ces cloisons sont comme une prison, et la traversée ressemble à un

cauchemar. Pour tuer le temps, Leth se soûle et quand il ne joue pas aux cartes avec Shinn, il s'amuse à me déverser des tombereaux d'insultes sur la tête. Si seulement une grosse vague pouvait l'emporter ! Avec de la chance, les dieux m'entendront, et l'ouragan balaiera Leth du pont…

Alazrian avait conscience qu'écrire tout ça n'était pas particulièrement intelligent. Surtout dans de pareilles conditions, Leth pouvait à tout moment découvrir le journal… Mais le jeune homme, qui avait désespérément besoin d'une catharsis, prenait le risque. Depuis sa rencontre avec Biagio, il avait l'esprit en ébullition. Si ses plans étaient percés à jour, Leth prendrait un malin plaisir à l'écorcher vif. Alazrian se gardait donc d'écrire quoi que ce soit à propos de sa mission secrète. Les détails restaient enfouis dans sa tête.

Involontairement, le regard d'Alazrian se porta sur sa couchette. Les sacs de vêtements étaient rangés dessous. Dans l'un deux, dans la poche d'une chemise qu'il ne mettait jamais, se trouvait l'enveloppe cachetée de l'empereur.

Interrompant le cours des pensées du jeune homme, un vent violent se leva. Quittant son siège, Alazrian se campa devant le petit hublot orienté vers le sud. Au nord, de l'autre côté du vaisseau, les côtes de l'empire se dessinaient. L'écume brouillait la vitre du hublot. Capuches tirées, les membres d'équipage cherchaient refuge sur le pont. Comparé aux bâtiments qu'Alazrian avait vus au port, le Soleil Levant était plutôt modeste. Du coup, certains marins dormaient sur le pont par tous les temps. Pas étonnant qu'ils aient une couenne de crocodile ! Après une vie passée en mer, les Nordiques originaires de Gorkney qui servaient à bord avaient les mains pleines de cals et le corps aussi résistant et raide que leurs cordages. C'étaient des hommes, des vrais ! Le type de solides gaillards auxquels Leth se comparait toujours…

Les yeux baissés, Alazrian regarda ses mains à la peau si douce… Désormais, elles lui rappelaient celles de Biagio.

La porte s'ouvrit à la volée et un éclat de rire aviné retentit. Alazrian ferma son journal. Elrad Leth s'arrêta sur le seuil, regarda son fils et ricana à la vue du cahier.

— Encore à griffonner des absurdités ? (Du bout de sa bouteille, Leth désigna l'objet du délit.) Tu gaspilles ton temps avec des sonnets à

la noix ? Comme ta putain de mère, ma parole ! (Il prit Shinn à témoin.) Il tient d'elle ! Toujours à perdre son temps…

Il entra sur des jambes vacillantes. Midi… Et ce porc était déjà fin soûl. Vu son élocution traînante, il n'en était pas à sa première bouteille. Shinn le suivit et ferma la porte. Le garde du corps n'émit aucun commentaire. Il riait quand Leth s'esclaffait et prenait la parole uniquement lorsqu'on lui posait une question. Son regard acéré et son nez crochu lui donnaient de faux airs de rapace.

Leth passa devant Alazrian.

— Il pleut, on a besoin de la table. Dégage avec tes idioties !

— Attendez ! protesta le jeune homme en rattrapant au vol son journal et son encrier avant qu'ils n'atterrissent sur le plancher.

Dès que la table fut libérée, Leth la poussa au centre de la cabine. Il s'arrogea aussi l'unique siège des lieux, sur lequel Alazrian s'était installé pour écrire. Shinn s'assiérait sur la couchette, comme de coutume. Le garde du corps tira de sa poche un paquet de cartes qu'il commença à battre avec le doigté d'un joueur professionnel.

— Allons-y ! lança Leth. Que j'aie une chance de récupérer mon argent…

De sa poche, il sortit une poignée de pièces. Les prunelles de Shinn en brillèrent de convoitise.

Alazrian jeta un autre regard par le hublot, espérant que la pluie cesserait vite. Mais bien au contraire, la bruine avait tourné à l'averse. Il était bel et bien coincé avec les deux hommes. Non sans un gros soupir, il s'assit sur sa couchette, glissant son journal sous le matelas. L'entendant soupirer, Elrad Leth lui jeta un coup d'œil venimeux par-dessus son épaule.

— La ferme ! J'essaie de jouer !

De perdre, tu veux dire…, pensa Alazrian.

Les pieds pendant dans le vide, il regarda Shinn distribuer les cartes. Au fond, il aimait bien l'observer. Autant qu'il se méfiât du garde du corps, il était fasciné par ses manières raffinées. Tous ses gestes étaient d'une fluidité remarquable, avec une grâce féline qui paraissait à peine humaine. Sa réputation de guerrier lui avait valu une place de choix au service de Leth – pour des gages mensuels jugés exorbitants par beaucoup. Quoi qu'il en soit, Shinn, le meilleur archer du Talistan, avait

remporté nombre de tournois. Comme Leth se plaisait à le répéter, il aurait pu énucléer un cobra à vingt pas. Et, pour l'avoir vu à l'œuvre, Alazrian n'en doutait pas. Même à bord du Soleil Levant, où seuls des marins auraient pu les « menacer », Shinn portait une rapière. Le jour, dans son fourreau brun d'aspect ordinaire, l'arme battait son flanc. La nuit, le Dorien la gardait à portée de main.

Accablé par une nouvelle donne catastrophique. Leth jura. L'aller ne s'était pas déroulé autrement. Alazrian était même surpris que son père ait encore de quoi miser. Ramassant ses gains, Shinn eut un petit sourire. À l'instar d'un arc ou d'une lame, entre les doigts de cet homme, les cartes devenaient une arme.

Comme souvent, ces temps-ci, Alazrian repensa à Biagio et à ses plans. Il avait touché l'empereur et lu les secrets de son cœur… Cet homme croyait sincèrement ce qu'il disait. Mais ça ne suffisait pas à en faire une vérité.

Vais-je trahir mon peuple sur la foi de ses soupçons ? se demanda Alazrian.

Il contempla son père de dos, avec ses cheveux ras graisseux… Croire le pire à son propos était facile. Mais il ne haïssait pas Tassis Gayle. Son grand-père avait toujours été bon avec lui et avec sa mère. Après tout, Biagio pouvait se tromper à son sujet…

Peut-être…

Se levant, Alazrian se rapprocha de la table. Surpris par cet intérêt soudain, Leth haussa un sourcil. Un avertissement muet que le jeune homme choisit d'ignorer.

— Qui gagne ?

Comme si ce n'était pas évident…

— Qui, à ton avis ? maugréa Leth en abattant son jeu.

Dégoûté, il reprit sa bouteille pour boire au goulot. Shinn resta d'une placidité inébranlable. Deviner s'il était sobre ou non était impossible. Le joueur parfait, tant il demeurait indéchiffrable…

C'était loin d'être le cas de Elrad Leth, qui semblait porter son cœur en écharpe à force d'être expressif. Surtout dès qu'il avait trop bu…

Examinant les cartes de son père, Alazrian hocha la tête.

— Que fabriques-tu ? grogna Leth.

— Rien. Je suis curieux, c’est tout. J’aimerais apprendre. Peut-être pourrez-vous me montrer comment jouer, à l’occasion ?

— Toi ? ricana Leth. Jouer aux cartes ? Ça m’étonnerait que ça te plaise autant que la broderie.

— Pourquoi ne pas me montrer ? Jusqu’à ce que je m’améliore, vous me battriez et ça vous changerait, pas vrai ?

Leth s’empourpra.

— Ferme ta gueule si tu ne veux pas que je t’arrange le portait ! Et à notre retour, je n’aurai plus de temps à perdre !

Alazrian sourit intérieurement.

Vas-y en douceur, se conseilla-t-il.

Un œil sur ses cartes, Leth but une autre gorgée au goulot.

— Que ferez-vous ? Mère n’étant plus là, vous aurez davantage de temps. Partirez-vous à la recherche de Jahl Rob ?

— Et pourquoi pas ? grogna Leth en continuant à jouer.

— Je ne sais pas… Après ce qui s’est passé, je pensais que vous cesseriez peut-être de traquer les Saints. Avec le Protectorat, je veux dire…

Le gouverneur gloussa.

— Le Protectorat… Oh, je meurs de trouille, pas vrai, Shinn ? Dakel avait tant d’éléments à charge contre moi qu’il a dû me laisser filer !

— J’y étais, rappela Alazrian. J’ai entendu tout ce qu’il vous a dit. Et ces accusations…

— Ne te concernent pas !

Comme pour chasser une mouche agaçante, Leth agita une main.

Malgré sa peur, Alazrian insista. Il prit l’air sincère.

— J’avais peur. J’ignorais ce qui vous arriverait. J’ai cru que Dakel ordonnerait votre exécution…

Capitulant devant l’obstination du jeune homme, Leth baissa ses cartes.

— Écoute, si tu veux nous regarder jouer, d’accord. Tu pourrais même en tirer un ou deux enseignements. Mais cesse de jacasser, veux-tu ? Tu ne comprends rien à rien, et c’est énervant.

— Je veillais sur mère, donc j’ignorais ce que vous faisiez en Aramoor. Mais maintenant, je suis en mesure de prendre part à vos

affaires… si vous acceptez de m’en parler.

Se caressant la barbe sans reprendre son jeu, Elrad Leth dévisagea Alazrian – qui eut peur d’être allé trop loin.

Mais le gouverneur sourit.

— Si tu n’étais pas une femmelette, tu me serais fichtrement utile, mon garçon. De grandes choses se préparent, et mon fils devrait en effet y prendre part. Hélas, je n’en ai pas… (Il plissa le front.) Mais c’est comme ça… ma chère fillette.

Alazrian sentit son sang se glacer. À cet instant, il aurait tout donné pour posséder les talents martiaux de Shinn. Rassemblant son courage, il décida de jouer le jeu à fond, et prit l’air blessé – sans trop forcer le trait.

S’il voulait vraiment remplir la mission de Biagio, il lui fallait des réponses.

— Laissez-moi au moins une chance de vous prouver que vous vous trompez sur mon compte. Et je ne vous décevrai pas, père.

— Tu ne comprendrais pas. Ta tête est farcie de courants d’air, exactement comme celle de ta mère… Toujours dans son jardin, à cueillir des fleurs, ou le nez dans ses foutus bouquins. J’aurais voulu un fils de la trempe de Boisnoir Gayle, un jeune homme fort qui m’aurait rendu fier de lui. Et qui ta mère m’a-t-elle donné ? Toi ! Et maintenant, tu voudrais que je t’accorde une chance ? Par l’enfer, tu saboterais tout ce que je pourrais te confier ! Dès qu’un des Saints de Rob t’attaquerait, tu gémirais de trouille en appelant « maman » !

— Jamais ! s’indigna Alazrian. (Piégé par son propre mensonge, il en était réduit à se défendre avec l’ardeur d’un véritable partisan de Leth.) Je sais me battre ! Et je suis malin. J’en sais plus que vous ne le pensez.

— C’est ça… Retourne donc à tes aquarelles et à tes sonnets.

— Vous avez peur de Redburn… Voilà pourquoi vous préférez risquer nos vies sur ce rafiot !

— Quoi ? rugit Leth en se levant. Moi, j’ai peur ?

Alazrian refusa de céder du terrain. La colère et le ressentiment l’habitaient depuis trop longtemps. Il toisa fièrement Leth.

— Vous avez peur ! Sinon, pourquoi traverserions-nous la mer au lieu de galoper à travers les hautes terres, comme d’habitude ?

— Les hauts plateaux sont dangereux. Je l'ai expliqué au Protectorat.

— Mensonge ! Redburn et son peuple n'ont jamais menacé personne. S'ils sont devenus nos ennemis, c'est que vous l'avez voulu !

Elrad Leth le gifla. Alazrian vacilla. Avant que le gouverneur puisse se jeter sur lui, Shinn se leva pour s'interposer et lui bloqua le bras.

— Laissez-le ! Vous êtes ivre. Inutile de le frapper parce qu'il ose ouvrir la bouche…

— Sale petite vermine ! cria Leth. Ne me cherche pas, je te préviens, ou tu me trouveras ! Ta mère n'est plus là pour te protéger !

— Je n'ai pas besoin de sa protection ! riposta Alazrian. Vous ne me faites pas peur ! Je sais ce que…

Il s'arrêta soudain, au bord du précipice. Que lui arrivait-il ? Il devait surtout ne rien révéler de ce que Biagio lui avait expliqué… Du bout de la langue, il tâta une de ses dents, que la gifle avait partiellement déchaussée.

— Pauvre femmelette ! grinça Leth en se dégageant.

Il se rassit et riva un regard glacial sur son fils.

— Mais regarde-toi, en larmes pour un malheureux soufflet… Et tu voudrais partir en croisade contre les Saints ? Avant que la première épée ne soit dégainée, tu te pisserais dessus, mon pauvre !

C'est ça, pensa Alazrian. *Continue donc de me prendre pour ce que je ne suis pas. Je reviendrai à la tête d'une armée de lions triins et j'arracherai ton cœur pourri !*

— Je monte sur le pont.

— Vas-y, décampe ! railla Leth. Les fillettes fuient toujours, pas vrai ? Va bouder sous la pluie pendant que les hommes, les vrais, restent au chaud à jouer aux cartes.

— Salaud d'ivrogne ! cria Alazrian avant de claquer la porte sur ses talons.

Il entendit Leth lui brailler quelque chose. Avant que la nuit tombe, il aurait oublié l'algarade, de toute façon. Et une fois dessoûlé, il redeviendrait imbuvable…

Tremblant, Alazrian s'arrêta au milieu de la coursive. Il ne s'était jamais dressé ainsi contre Leth. Son cœur battait la chamade comme s'il

venait de courir à perdre haleine.

Au moins, il avait appris que Leth cachait quelque chose au sujet des hautes terres. Et vérifié qu'il le haïssait toujours autant – au point de le vendre aux Triins. Il caracolerait à la tête de l'armée ennemie, sous les yeux de ce père honni. Leth le verrait, resplendissant dans son armure, perché sur un destrier… Et il regretterait amèrement d'avoir maltraité un jeune homme dont il ne savait rien.

— Souviens-toi de mes paroles, père ! grogna Alazrian.

Où aller, maintenant ? Il pleuvait à verse. Se détournant, Alazrian gagna la minuscule coquerie, à la poupe. Il y avait toujours un bol de soupe disponible, et le mauvais temps lui donnait faim…

La coquerie était meublée d'un unique banc et un énorme chaudron pendait au-dessus d'un âtre en briques où rougeoyaient les braises. Dans la pièce exiguë, il régnait toujours une chaleur infernale. En temps ordinaire, la coquerie était le fief de Ral, le cuisinier qui brillait pour l'instant par son absence. À sa place, Alazrian trouva un homme barbu, édenté et ridé en train de nettoyer le plancher en sifflotant. Comme tout l'équipage, il portait un pantalon sale et une chemise dont la blancheur, un lointain souvenir, avait viré au grisâtre depuis longtemps.

Alazrian hésita.

Le gaillard, qui ne s'était pas aperçu de sa présence, fredonnait gaiement. Se retournant, il vit Alazrian et se redressa, un coude appuyé sur son balai-brosse.

— Salut, mon garçon. Je faisais un brin de ménage. Les hommes sont vraiment des porcs ! (Il lorgna le plancher, plein de dégoût.) Ils traitent le bateau comme une porcherie. Bon, je vous libère le passage.

— Vous ne me gênez pas. C'est plutôt moi qui vous dérange… Je reviendrai plus tard.

— Mais non, mais non ! (S'écartant, l'homme l'invita à entrer.) Venez manger. Ne faites pas attention à Kello.

Le grand sourire du matelot dévoila ses gencives malades et ses caries.

Alazrian hésita puis, mal à l'aise, s'aventura dans la coquerie.

— Très bien…

L'homme paraissait inoffensif. Après avoir décroché un quart métallique, Alazrian inspecta le contenu du chaudron et découvrit une

soupe de patates et de légumes. Pour une fois, elle sentait bon.

— Ral s'y connaît, vous allez vous régaler ! Allez, servez-vous. Vous en redemanderez.

Avisant une louche, Alazrian se servit une généreuse portion. Kello lui tendit une cuiller.

— Merci. (La coquerie étant déserte, le jeune homme n'avait que l'embarras du choix pour s'asseoir.) Eh bien, voilà. Je vais vous laisser finir en paix…

L'homme parut déçu.

— Vous ne me gênez pas, je vous assure ! Tenez, asseyez-vous là. Il pleut comme vache qui pisse, là-haut. Ce n'est pas le moment de manger votre soupe en plein air…

— Entendu.

Tant que Leth était dans cet état, Alazrian n'avait pas intérêt à retourner dans la cabine. Il s'installa sur le banc, suivi des yeux par Kello – qu'il s'efforça d'ignorer. Goûtant sa soupe, il la trouva excellente, chaude et salée juste ce qu'il fallait, les pommes de terre bien cuites et moelleuses à souhait, comme il les aimait… Mais le regard insistant du marin l'empêchait de savourer pleinement son repas.

Il finit par poser sa cuiller.

— Vous attendez que je finisse ? lança-t-il, s'efforçant de rester poli.

— Navré… Je vous dévisageais. C'est impoli.

Kello se remit vivement à l'ouvrage, trempa son balai dans le seau d'eau sale, l'essora et briqua le plancher en recommençant à siffloter.

Secouant la tête, Alazrian s'adossa à la paroi et étudia Kello. À la réflexion, il appréciait plutôt l'accent des natifs de Gorkney. Dans les ports du Talistan, au nord, ils fourmillaient, car ils sillonnaient les voies maritimes entre Gorkney, Doria et Criisia, au nord-est, et jusqu'au Talistan. Mais Alazrian faisait voile avec eux pour la première fois. Pour tout dire, la présence de bateaux de Gorkney, si loin au sud, l'étonnait. Pour un tel navire, atteindre la côte sud du Talistan impliquait de contourner l'empire à la voile – sauf à longer le continent de Lucel-Lor –, un voyage dangereux d'une durée d'un an, approximativement…

Alazrian réfléchit. Le Soleil Levant avait dû longer le littoral de Nar sur toute sa longueur.

— Votre nom est Kello ? (La curiosité était plus forte que la prudence. Et l'homme semblait en veine de confidences…) Le mien est Alazrian.

Cessant aussitôt de frotter le plancher, le marin rayonna.

— Kello Glabalos, à votre service, jeune maître ! Je viens de Widinfield, près de Gorkney. Appelez-moi donc Kello.

— Et moi, Alazrian. Du Talistan. Enfin… d'Aramoor.

— Oh, je sais qui vous êtes. Et votre père aussi… Des passagers de marque, pour nous…

— J'imagine. Après tout, mon père a affrété votre navire.

— Oh, non ! Le gouverneur Leth ne nous a pas payé la traversée. Notre employeur est le duc Wallach. Ce bateau lui appartient. Tant qu'il nous verse notre solde, tout au moins…

Alazrian fronça les sourcils. Ces derniers temps, le nom de Wallach revenait souvent. Leth l'avait mentionné aussi, et le personnel du château d'Aramoor parlait de temps à autre du chef prospère de Gorkney…

Leth s'était associé à lui, ça ne faisait pas de doute. Mais pourquoi ?

— C'est le navire du duc ? demanda innocemment Alazrian.

Kello lui jeta un regard mi-figue, mi-raisin.

Le jeune homme sentit germer dans l'esprit de son interlocuteur la graine du doute.

N'aie pas peur ! l'encouragea-t-il mentalement. Parle-moi !

Se décidant pour une autre approche, il ajouta :

— C'est un beau bateau, vraiment… Vous devez en être fier.

— Oh, oui ! soupira Kello, soulagé. Le Soleil Levant est notre fierté. Je navigue à son bord depuis une dizaine d'années. Le capitaine Lok m'a recruté. En ce temps-là, je tentais de gagner ma croûte dans les rues. Il lui fallait un garçon de cabine, alors…

— Un garçon de cabine ? se récria Alazrian. Pardon, Kello, mais vous me paraissez un peu… vieux… pour ça, non ?

— J'abats le travail de vingt moussaillons ! Que mes dents gâtées ne vous induisent pas en erreur, surtout. Je ne suis pas un fainéant et je suis en forme !

Alazrian sourit.

— Aucun doute là-dessus. Et je reconnais que dix ans passés en haute mer, c’est beaucoup… Vous devez connaître ce bateau comme votre poche. Aussi bien que le capitaine, même.

— En effet. Bien sûr, il donne les ordres. Moi, je suis un humble garçon de cabine. J’astique, j’assure ma part de matelotage, j’aide Ral en cuisine… Et c’est à peu près tout.

— Vous avez dû voir beaucoup de pays. (Alazrian prit une autre cuillerée de soupe.) Non ? Vous connaissez sûrement des dizaines de contrées…

— Oh, oui. J’ai passé du temps à Criisia. J’avais même une femme, là-bas. J’ai aussi été à Doria un nombre incalculable de fois. Et au Talistan. Vous êtes né là-bas, mais je parie que je connais ses docks mieux que vous.

— Probablement. Et où encore ? Vos voyages ont dû vous entraîner bien au-delà… Dahar, par exemple… Vous n’y êtes jamais allé ?

— Dans ce pays désertique ? Comment ? C’est tellement loin de Gorkney, il faudrait une éternité pour y arriver…

Alazrian fronça les sourcils.

— Mais vous aviez le temps… Sinon, comment en êtes-vous venus à naviguer par ici ?

Kello se racla la gorge, cilla et prit son seau d’une main, distraitement.

— Ça brille maintenant, hein ? Mouais, j’en ai fini ici.

— Kello, attendez ! lança le jeune homme, intrigué. Je voulais bavarder au sujet de vos voyages. Vous n’avez pas à fuir comme ça !

— J’ai beaucoup à faire, jeune maître. Beaucoup à faire… (Kello sourit.) Nous aurons d’autres occasions, pas vrai ? Avant que vous n’arriviez en Aramoor.

Alazrian secoua la tête.

— Vous cachez quelque chose. Et je parie que je sais quoi.

Son interlocuteur pâlit.

— Oh ?

— Vous n’avez jamais contourné Nar à la voile, c’est ça ? Pour atteindre le sud, vous avez au contraire longé le continent de Lucel-Lor. Mon Dieu, c’est stupéfiant ! (Ce simple nom suffisait à enflammer l’imagination d’Alazrian.) Je vous en prie, racontez-moi, Kello ! Je

voudrais en savoir plus. Je vous le jure, je n'en soufflerai mot à quiconque. Si le duc Wallach a ouvert des voies de commerce autour de Lucel-Lor…

Penaud, Kello replongea son balai dans le seau et leva les mains.

— Je ne peux rien dire ! Plus de questions, par pitié !

— Kello, je voudrais juste savoir…

— Non ! (Après quelques inspirations, histoire de se calmer, le marin chuchota :) Fermez-la, mon garçon, ça vaudra mieux. Le duc déteste les questions sur ce sujet, et votre père ne les apprécie pas davantage… C'est tabou. Vous comprenez ?

Dépassé, Alazrian hocha la tête.

— Bien. Alors, n'en parlons plus, d'accord ?

Maugréant dans sa barbe, le matelot reprit son balai, son seau et s'apprêta à sortir en jetant un dernier coup d'œil au jeune homme.

— Tabou !

Il disparut.

— Je posais une simple question ! s'écria Alazrian.

Il avait failli réussir à tirer les vers du nez au type… Mais à quel propos, justement ? Pourquoi tant de mystère ? Ce bateau jouait un grand rôle dans les machinations de Leth, Alazrian en était de plus en plus convaincu. Et Kello exécutait à la lettre les instructions de Wallach. Comme les autres…

Si Alazrian ne savait pas grand-chose du duc, il avait entendu parler d'un homme ingénieux, qui devait avoir ouvert des voies de négoce secrètes dans tout l'empire… Et si Wallach avait également réussi à établir des têtes de pont jusque sur le continent des Triins, il ferait certainement tout pour les conserver.

Si Leth participait à l'aventure, poser des questions serait une activité des plus dangereuses.

OceanofPDF.com

9

Le jour naissant baignait les montagnes de ses feux éblouissants. La brise caressait les hautes collines – unique son qui brisait le silence à des lieues à la ronde… Le printemps, précoce, avait fait fondre les glaces en altitude et éclore les boutons de fleurs sauvages entre les roches. Une matinée idéale, dans les Montagnes de Fer… L'air était doux, et la vue qu'offraient les cimes se révélait sublime… Un spectacle digne du paradis. À l'est, l'énigme de Lucel-Lor semblait attendre d'être résolue. À l'ouest, Aramoor verdoyait, ses pins géants dressés comme autant de soldats à la frontière de Nar… Et entre les deux, les Montagnes de Fer, cette formidable chaîne naturelle qui séparait les continents depuis l'aube des temps…

Pour Jahl Rob, les Montagnes de Fer étaient une cathédrale. Plus majestueuses que n'importe quel ouvrage de l'homme, elles révélaient le mystère divin dans toute sa splendeur. Témoignage de Dieu en Ses œuvres infinies, elles avaient sauvé Jahl et elles l'inspiraient. En ces temps de déracinement, les Montagnes de Fer lui offraient un refuge sûr. Elles étaient désormais son foyer. Et il les adorait.

Rouvrant son livre, il regarda ses compagnons.

La petite congrégation s'était réunie pour recevoir sa bénédiction et la beauté des montagnes servait d'écrin à la cérémonie.

— *« Si je vole avec les dragons, ou demeure dans les noires entrailles de la terre », lut Rob, « même là, Ta main droite me guidera et Ta lumière m'ouvrira la voie. »*

Un extrait du Livre de Gallion… L'archevêque Herrith adorait ces textes et les citait souvent. C'était l'un de ses versets favoris. Depuis des années, Jahl Rob y repensait fréquemment. Surtout en temps de crise.

Il sourit à la congrégation. Aujourd'hui, ses Saints de l'Épée avaient une mission particulière à remplir, et il les savait pleins d'appréhension. Assis en tailleur sur l'herbe, rayonnant d'espérance, le petit Alain, le frère de Del Lotts, couvait Jahl des yeux. Pour lui,

l’opération du jour était vitale. Dès que son regard se posait sur l’homme-enfant, Jahl s’efforçait de paraître plus rassurant que jamais.

— Tout est là, mes amis, continua Rob en levant le livre. Dieu nous accompagne partout. Dans les montagnes, dans nos cœurs… Où que nous galopions aujourd’hui, Il sera avec nous. Ayons la foi et Il nous protégera.

Pleins d’espoir, les hommes hochèrent la tête. Sans compter Alain, ils étaient vingt-cinq, et pas particulièrement portés à la spiritualité. Mais ils avaient à cœur d’écouter les sermons de Jahl Rob.

En fait, Jahl ne les connaissait pratiquement pas avant qu’ils deviennent ses Saints. Ils n’étaient pas assidus aux offices et ne donnaient rien aux bonnes œuvres de son Église. Mais c’étaient de braves hommes au cœur fier et dignes de respect. Maintenant, ils avaient besoin de Rob. Acculés au désespoir, les gens étaient ainsi… Quand tout s’écroulait autour d’eux, ils se tournaient vers le Seigneur.

Jahl baissa son livre. Une lourde tâche l’attendait. Se rapprochant du groupe, il s’assit sur l’herbe, comme il le faisait toujours pour parler de ses plans. Les hommes s’installèrent en cercle autour de lui, tels des conspirateurs. Intrigué, Alain tendit l’oreille. Même les chevaux paraissaient écouter – quatre, pour les quatre cavaliers qui iraient aujourd’hui à Aramoor. Soulagés des sacoches et de tout ce qui pouvait les alourdir, les bêtes auraient le pied léger. Deux d’entre elles portaient des arcs fixés sur leur croupe. Dont celui de Jahl.

Dans le cercle, Ricken, Taylour et Parry étaient les plus proches de Rob, qui les regarda à tour de rôle. Ses Saints ne dissimulaient pas leurs angoisses.

Il tapota la jambe de Ricken.

— Nous y arriverons.

— Je sais, répondit Ricken. Je n’ai pas peur.

Jahl sourit. Dans son groupe, personne n’avait peur. Ou, plus précisément, nul ne voulait l’admettre… Tous étaient des hommes d’honneur brûlant d’en découdre. La première raison de leur ralliement à la cause des rebelles… À l’instar de Jahl, tous avaient eu à souffrir des exactions d’Elrad Leth. Depuis la trahison du Chacal, le peuple d’Aramoor était plongé dans la souffrance.

Et certains plus que d'autres… Ricken, par exemple. Sa femme avait été violée et assassinée par les soudards de Leth. Puis on lui avait confisqué son haras pour qu'il aille gonfler le trésor du Talistan… Ricken Dancer était devenu un ennemi public, l'un des anges exterminateurs de Jahl Rob…

L'un des hôtes des Montagnes de Fer, l'âme de la rébellion contre l'oppresseur.

— Vous savez, intervint Parry, nous devrons être rapides. Jahl, si vous ratez Dinsmore, vous n'aurez pas de seconde chance.

— Je ne le raterai pas ! Grâce à la divine Providence, ma flèche filera droit au but !

— Et mon frère ? fit Alain. Qui le sauvera ?

D'un signe du menton, Jahl Rob désigna Taylour, qui leva la main.

— Lui…, répondit-il. Une fois Dinsmore éliminé, Ricken abattra le bourreau, qui n'aura pas le temps de comprendre ce qui lui arrive… (Le prêtre ébouriffa affectueusement les cheveux d'Alain.) Pas d'inquiétude pour ton frère, mon garçon. Nous te le ramènerons sain et sauf.

— C'est promis ?

— Je jure que nous ferons de notre mieux, répondit Jahl. C'est tout ce que je peux te dire.

Alain parut déçu. Depuis son arrivée dans les montagnes, deux jours plus tôt, il se faisait du souci pour Del. Jahl lui prit la main et la serra, se voulant rassurant.

— Je te dis la vérité, Alain, ajouta-t-il. Agir autrement serait irrespectueux. Ce sera difficile, mais encore une fois, nous tenterons l'impossible.

— Je sais… Vous ferez de votre mieux. Et Roice sera là pour vous prêter main forte.

— Il vaudra mieux ! badina Jahl en regardant ses frères d'armes. Sinon, nous serons tous dans de sales draps !

Dès qu'il avait reçu le message de Del, Jahl avait pensé à le libérer de la Tour du Péage, mais la situation avait encore empiré. La veille, Roice était venu les avertir de l'exécution imminente de Del. Cet après-midi, Del Lotts serait traîné en place publique et décapité.

Mais Jahl Rob n'était pas homme à abandonner ses amis. Et Del avait été son allié le plus franc.

Le sauver de la hache du bourreau n'allait pas sans difficultés. Il y aurait foule, et les soldats de Leth seraient aussi du spectacle. À en croire la lettre du condamné, le gouverneur n'assisterait pas à l'exécution. Une bonne chose. Dinsmore, en revanche, serait là. Et sûrement sur ses gardes…

Toute tentative de sauvetage serait-elle vouée à l'échec ?

Une idée avait soudain frappé Rob. Il y aurait quantité de citadins et la tension serait à couper au couteau… De prime abord, ça lui avait semblé un handicap. Mais c'était faux. Jahl et ses hommes se fondraient aisément dans la foule. Mieux, Roice et les siens, disséminés aux endroits stratégiques, les aideraient à fuir.

Jahl Rob commençait à croire qu'il y avait une bonne chance de sauver Lotts. Mais il lui fallait créer une diversion. L'heure était venue de frapper un autre coup, au nom de la liberté. Dinsmore devait mourir.

— Vous aurez peu de temps, lança Fin, l'un des Saints.

Le soleil se levait déjà… Les heures leur étaient comptées. Les yeux tournés vers l'horizon, Rob acquiesça. La chevauchée jusqu'en Aramoor serait longue. Un retard, même d'une seconde, et la tête de Del roulerait dans la poussière…

Se levant, le prêtre épousseta l'herbe collée à son séant. Les préparatifs étaient terminés. Il n'y avait rien à ajouter. Jahl avait débattu des détails de l'opération avec tous les participants. La nuit, il s'était abîmé en prières, demandant à être guidé… Dieu ne les abandonnerait pas.

— Préparons-nous, lança Rob à ses compagnons en se tournant vers les chevaux.

Ricken, Taylour et Parry l'entourèrent. Les autres Saints restèrent à l'écart. Jusqu'au retour de leur chef, ils se tapiraient dans les grottes. Si Jahl ne devait pas revenir, ils continueraient seuls le combat. Mais Rob avait bien l'intention de retourner vers ses amis. Pas question de mourir en laissant tant de choses inachevées !

Devant sa monture, au bord de la falaise, il fit une pause et contempla le terrain. Ils avaient été en sécurité ici. Jahl Rob n'y avait encore jamais vu, à ce point, l'empreinte de la main de Dieu… L'assassinat de ses amis, le viol d'Aramoor, le torrent de sang déversé par Leth et ses soudards… Autant de raisons pour se dresser contre la

tyrannie ! Réfugiés dans les Montagnes de Fer, les Saints étaient inexpugnables, car les oppresseurs croyaient toujours que les lions triins y pullulaient… Mais en un an, Rob n'avait pas croisé un seul félin. Les Triins partis, les lions qui garantissaient Lucel-Lor contre toute agression territoriale avaient aussi décampé. Désormais, les montagnes appartenaient à Jahl et à ses Saints.

— Guettez notre retour avant le crépuscule ! lança le prêtre à ses hommes. Cette fois, nos ennemis nous talonneront peut-être jusque dans les montagnes, alors soyez prêts. S'ils veulent la bagarre, ils l'auront !

Alain avança vers lui.

— Bonne chance ! Et ramenez Del sain et sauf…

— Je ne peux jurer de rien, mon enfant. Nous ferons l'impossible. (Jahl enfourcha son cheval.) Aie la foi, petit. Dieu est avec nous.

Sur ces mots, il s'éloigna au trot sans attendre ses trois guerriers. Ils avaient jusqu'à midi pour rallier la Tour du Péage et le ciel dégagé promettait une belle journée. Rob tapota son arc, attaché à la croupe de sa monture. Vivre en reclus dans les montagnes lui avait permis de s'entraîner au point de devenir un champion. Il aurait presque pu rivaliser avec l'âme damnée de Leth, Shinn.

Une heure avant midi…

De sa minuscule cellule, Del Lotts voyait à travers les barreaux la foule se presser sur la place publique dont la tour était si proche. Sur l'estrade du supplice, trônaient un billot en bois de chêne et le panier prévu pour recueillir la tête du condamné. Des Talistaniens armés de hallebardes montaient la garde, dissuadant les curieux de trop approcher. Achevant de tenir la foule en respect, des chevaux piaffaient. Del n'avait pas prévu que tant de monde assisterait à son exécution. Cela lui mit un peu de baume au cœur. Il aurait voulu que tout Aramoor en soit témoin. Que les enfants s'en souviennent à jamais…

Il agrippa les barreaux de sa cellule.

— Je ne suis pas un héros, chuchota-t-il. Juste un homme…

Parfois, les gens levaient les yeux vers le prisonnier dont ils voyaient la tête derrière les barreaux de la minuscule fenêtre. Et ils se demandaient si c'était bien Del Lotts, le condamné. Celui-ci ne leur faisait pas signe. Les curieux le verraient sortir bien assez tôt. Del estima

l’heure d’après la position du soleil et conclut que l’échéance fatidique approchait rapidement. Paupières baissées, il commença à prier un dieu auquel il ne croyait pas vraiment. S’il avait péché, il implorait le pardon divin. S’il existait un paradis, il espérait y accéder. Et, si son frère Dinadin l’y attendait, il voulait bien passer l’éternité avec lui.

— Et protégez Alain, Seigneur ! ajouta Del, au désespoir. Gardez-le loin de Leth et des siens…

Alain avait-il réussi à rejoindre Rob ? Comme Del s’en était douté, Dinsmore avait envoyé ses soldats l’arrêter chez lui et le traîner, menottes aux poignets, dans une cellule de la Tour du Péage. Là, on lui avait refusé le droit de voir quiconque. Jeté en prison sans procès, ni la moindre chance de se défendre, il allait être exécuté pour avoir simplement osé se prononcer contre le travail forcé…

— Que ma mort ait un sens… (Paupières closes et mains jointes, comme il avait vu Jahl Rob le faire tant de fois, il continua de prier.) Mon Dieu, si Tu existes, si Tu m’écoutes, je T’en prie, que tout ça n’ait pas été vain…

Il rouvrit les yeux. Un dieu de miséricorde devait accéder à sa requête. Del n’était pas prêt à renoncer à la vie, mais il pensait avoir assez de force de caractère pour ne pas éclater en sanglots à la vue du bourreau. Jahl Rob le lui avait juré : Dieu existe. Ce monde était un simple passage vers autre chose. En grandissant, Del avait toujours rangé ces théories dans la catégorie des contes de fées. Mais à l’heure de sa mort, il voulait y croire. Mieux, il désirait que Jahl Rob ne se trompe pas.

— Les prières ne vous sauveront plus.

Del se retourna. Debout sur le seuil de la cellule, un sourire flottant sur les lèvres, le vicomte Dinsmore toisait le prisonnier. Del sentit le cœur lui manquer.

Était-il déjà l’heure ?

— Je suis prêt ! N’espérez pas une confession. Vous n’en aurez pas.

Dinsmore ricana.

— Trop tard pour ça, croyez-moi ! Je détesterais devoir annuler la fête. Vous avez jeté un coup d’œil par la fenêtre ? (Son sourire s’élargit.) Naturellement… On dirait que tout le monde a hâte de voir votre tête rouler dans le panier !

Del croisa les bras.

— Je n’ai pas peur. Inutile d’espérer me voir ramper.

— Pas encore, j’imagine… Vous savez, à ce qu’il paraît, une tête tranchée voit encore ce qui se passe. Qu’en dites-vous ? Voilà ce qu’on fera : je lèverai votre tête et vous montrerai votre corps mutilé. Alors, vous me donnerez la réponse, d’accord ? Un battement de cils pour oui, deux battements de cils pour non.

— Et si vous alliez tout de suite en enfer ? grogna Del. Un jour ou l’autre, vos crimes vous rattraperont !

Dinsmore leva une main.

— Voyez ? J’en tremble déjà…

Après Shinn, le vicomte était le principal garant de l’ordre et de l’application des lois. Il exécutait les directives de Leth et envoyait des hommes au supplice. Il était en outre l’âme du projet de travail forcé, l’énigmatique entreprise qui valait à Del une condamnation à mort… D’après ce qu’on murmurait, Dinsmore réunissait des esclaves en vue d’un projet d’envergure, du côté du littoral. Mais le plus grand mystère entourait l’affaire. Del et ses compatriotes savaient seulement que tous les hommes valides étaient arrachés à leurs foyers, devenant corvéables à merci. Le pire de tout ? Les Talistaniens comme Dinsmore semblaient adorer faire ça. Il fallait sans doute y voir une conséquence de l’animosité qui, de longue date, existait entre les deux nations. À présent qu’Aramoor était de nouveau à la botte du Talistan, les Talistaniens s’en donnaient à cœur joie.

— Le temps vous est compté, mon ami…, conclut Dinsmore. Il vous reste moins d’une heure. Dites-moi, quel effet ça fait de vivre ses derniers instants sur Terre ?

Et toi ? Quel effet ça te fait ? pensa Del.

S’il connaissait aussi bien Jahl Rob qu’il le pensait, Dinsmore aussi mourrait aujourd’hui.

— Si je n’ai vraiment plus que quelques minutes à vivre, autant ne pas les gaspiller en vous ayant sous les yeux…

Le vicomte s’empourpra.

— Il me tarde de vous voir mourir, Lotts ! Je vous regarderai vous débattre, et je n’en perdrai pas une miette !

Dinsmore s’en alla à grandes enjambées, laissant le prisonnier à sa solitude. Del se félicita d’avoir été une épine dans le pied d’un tel salaud.

Quitte à mourir maintenant, cela en valait la peine.

Le centre de la ville était quasiment désert. Les marchés restaient ouverts, mais en cette mi-journée, il y avait moins de monde que d'ordinaire le long des avenues et des rues.

Les citadins n'avaient qu'une idée en tête : l'exécution imminente de Del Lotts. Le jeune homme, issu d'une des plus anciennes familles d'Aramoor et des plus respectées, avait joui d'une grande popularité. En arrangeant leurs étals, les marchands des quatre saisons grommelaient entre eux, regrettant déjà la perte d'un tel gaillard. Visage fermé, les femmes déambulaient sur la place du marché en tentant d'oublier le drame qui allait se dérouler. Mais leurs enfants se tordaient déjà le cou en cherchant à mieux voir la tour-prison, à l'ouest.

À cheval, Jahl Rob avançait au pas, la capuche baissée sur son front… Il ne regardait personne dans les yeux, mais ne détournait pas le regard. Il était redevenu un citoyen ordinaire d'Aramoor – un rôle aussi naturel pour lui que de respirer. Ricken et les autres devraient jouer le leur avec autant d'aisance. Les trois cavaliers approchaient de la Tour du Péage sans se faire remarquer des citoyens.

Aujourd'hui, Jahl Rob se déplacerait comme une ombre et frapperait à la vitesse du serpent. Personne n'aurait la puce à l'oreille avant qu'il ne soit trop tard.

À l'angle de l'avenue se dressaient des bâtiments en brique. Près d'un atelier désert de forgeron, le cocher d'un chariot tiré par un cheval examinait ses ongles. La bâche marron du véhicule recouvrait un joyeux bric-à-brac.

Sifflotant en guise d'avertissement, Jahl trotta vers l'homme qui, après un coup d'œil, hocha la tête avant de faire claquer les rênes du cheval pour contourner les bâtisses.

Le cœur battant la chamade, Jahl le suivit. Roice n'était jamais en retard. Derrière les édifices, un autre homme guettait dans l'ombre – le prêtre ne l'identifia pas. L'inconnu se chargerait du cheval de Jahl. Lui non plus ne dit pas un mot en regardant Roice et Rob approcher. Ce dernier tira sur les rênes de son hongre, mit pied à terre et prit son arc et son carquois. L'inconnu enfourcha la bête et retourna devant les bâtiments.

Arme au poing, Jahl Rob grimpa à l’arrière du chariot et se tapit sous la bâche.

Peu avant midi, deux Talistaniens entrèrent dans la cellule de Lotts. Dinsmore avait déjà pris place sur l’estrade. En dignes brutes, les soldats entravèrent le condamné, lui tirant les poignets dans le dos, puis le poussèrent vers la sortie. Del ne leur opposa pas de résistance. Sa dernière demi-heure lui avait apporté un certain apaisement. Dans une sorte de brouillard, il se laissa guider le long des couloirs sombres de la tour puis descendit un escalier en colimaçon. Machinalement, il compta les marches – plus d’une centaine. Son esprit semblait se raccrocher à des détails. Malgré la peur qui le taraudait, son corps lui obéissait sans la moindre réticence.

Quand Del sortit au soleil, il sourit.

Il entendit des murmures. Au pied de la tour, la foule avait grossi. Les traits pâles, les gens le désignaient. Vue de près, l’estrade que Del avait aperçue de sa fenêtre était beaucoup plus imposante. Le billot, de la grosseur d’un tonneau, arrivait aux genoux d’un homme. Au centre était fichée la hache géante du bourreau, un gaillard chauve et musclé en chemise et pantalon noirs. Contrairement à la coutume, il officierait à visage découvert. À la vue de Del, il ne trahit pas la moindre jubilation. Seule la détermination de faire son devoir brillait dans ses yeux.

Près de lui, Dinsmore transpirait sous le soleil. Provocateur, le vicomte tendit un index railleur à l’attention du condamné. Mais Del n’avait aucune intention de combler les attentes de cet homme. Il marcherait à la mort sans un cri ni un murmure.

Les soldats lui firent monter les marches en bois de l’estrade. Alors, le jeune homme se tourna vers les citoyens rassemblés. Parmi eux, il vit circuler des soldats talistaniens, reconnaissables à leur uniforme vert et or. Il y avait aussi des visages familiers, des gens qu’il connaissait de longue date… Plongé dans un état second, il ne retrouvait plus leur nom. Des cavaliers s’étaient également approchés, sans doute pour ne rien rater du spectacle. Un chariot bâché stationnait à droite de l’estrade. Voyant le cocher, Del ne put s’empêcher de le dévisager. Son cœur s’emballa. Il crut qu’il allait s’évanouir… L’odeur du bourreau et de la mort dans les narines, il détourna brusquement la tête.

Roice !

La voix de Dinsmore, infiniment lointaine, parvint à ses oreilles.

— Pour ses crimes contre le gouvernement de la province d'Aramoor, pour ses discours perfides et ses attaques contre nos dirigeants bien-aimés, Elrad Leth et Tassis Gayle, et pour son refus opiniâtre d'agir au nom des intérêts d'Aramoor, Del Lotts est condamné à être décapité séance tenante.

Del sonda la foule. Où était Jahl ? Le jeune homme repéra d'autres visages familiers. Près du chariot, Ricken gardait sa capuche baissée. Del le reconnut à son nez crochu caractéristique.

Pour la première fois, l'espoir renaquit en son cœur.

S'étant approché du condamné, Dinsmore lui demanda s'il avait une dernière déclaration à faire. Del, qui avait préparé une harangue, ne se souvint plus d'un seul mot…

Le vicomte sourit.

— Très bien. Préparez-vous à mourir !

Le bourreau retira la hache du billot.

Ricken glissa une main sous sa couverture de selle.

Les soldats poussèrent Del vers le billot, l'obligeant à se pencher.

Roice grimaça.

Dans le chariot, quelque chose remua sous la bâche…

— ... et pour son refus opiniâtre d'agir au nom des intérêts d'Aramoor, Del Lotts est condamné à être décapité séance tenante.

Entendant la condamnation, sous la bâche, Jahl encocha une première flèche. Risquant un coup d'œil dehors, il vit le vicomte demander à Del s'il avait une dernière déclaration à faire. Le jeune homme secoua la tête.

Le bourreau dégagea sa hache du billot…

Silence parfait. Concentration idéale. Le temps parut se figer, les secondes s'égrenant au ralenti… De part et d'autre de l'estrade, Taylour et Parry étaient en position. Roice et ses hommes, perdus dans la foule, guettaient aussi le signal. Ricken tenait déjà son arc prêt.

Après avoir repoussé la bâche, à genoux dans le chariot, Jahl visa Dinsmore. Ricken aussi était prêt à tirer. Il y eut un cliquetis métallique… Celui d'épées que l'on dégaine…

Quelqu’un cria.

Le bourreau leva sa hache.

Alors, Dinsmore remarqua Jahl… et beugla en désignant le chariot. Sur l’estrade, les soldats lâchèrent le condamné.

L’heure avait sonné.

— Je suis Ton instrument, Seigneur ! grogna Jahl entre ses dents serrées. Commande et je T’obéirai en toutes choses !

Il tira et sa flèche transperça la gorge de Dinsmore. Tombant à genoux, le vicomte couina en se tenant le cou, sans doute avec l’espoir d’endiguer l’hémorragie.

Ricken tira. Son projectile se ficha dans le torse du bourreau, qui s’écroula près de Dinsmore avec un beuglement. Sur l’estrade, les soldats affolés dégainèrent leurs épées. Lame au clair, Taylour et Parry se jetèrent sur eux…

Del s’écarta du billot. Partout dans la foule, les hommes tirèrent des armes de sous leurs manteaux et se retournèrent contre les soldats du Talistan.

Une diversion parfaite ! Jahl encocha une deuxième flèche. Braillant de colère, épée au poing, un cavalier en uniforme vert et or galopait vers le chariot… Un œil fermé, le prêtre tira sur la corde et, une prière sur les lèvres, s’apprêta à décocher un autre projectile mortel.

— *« Moi qui vis dans une maison de démons, je bois au hanap du ciel… »*

La flèche toucha le cavalier à la poitrine, le désarçonnant. Son arc passé en bandoulière, Jahl sauta du chariot, prêt à sauter sur son cheval. L’homme qui avait gardé l’animal était occupé à égorger le soldat blessé. Une fois en selle, Jahl Rob contempla le chaos qu’il venait de provoquer. Taylour avait fait descendre Del de l’estrade et l’aidait à se hisser sur une monture. Les poignets entravés, le jeune homme eut du mal à trouver son assiette.

Armes au clair, Roice et ses hommes bourdonnaient comme autant d’abeilles furieuses au sein de la foule qu’ils fendaient pour mieux frapper les soldats ennemis. Sur l’estrade, les deux gardes étaient morts. Le bourreau suffoquait, se noyant dans son sang. Encore vivant, Dinsmore, les mains sur le cou, gisait sur le dos. À la vue de Jahl, son

visage bouffi se crispa. Quand il tenta d'articuler quelque chose, un gargouillis sortit de ses lèvres.

— Pour Aramoor ! lança le prêtre, épée brandie. (Il vint en poser la pointe sur le torse du vicomte et l'enfonça lentement.) Préparez-vous à périr !

Le regard brûlant de haine, Dinsmore cracha du sang.

— Damné ! gargouilla-t-il.

Puis il s'immobilisa, raide mort.

Jahl Rob contempla le cadavre. Autour de lui, ses hommes criaient son nom, le suppliant de fuir au triple galop… La foule dispersée, les soldats et les Saints, aidés par des citadins, se livraient une bataille désespérée avant l'arrivée des renforts… Roice et Ricken s'époumonaient. Rob retira sa lame ensanglantée du cadavre et, d'une prière muette, implora le pardon divin.

Les Talistaniens en déroute, sa petite armée renforcée par de nouvelles recrues, Jahl Rob se détourna de l'estrade puis se lança au galop.

Les Talistaniens ne leur avaient pas donné la chasse.

Une autre nuit tranquille se profilait… Le long des falaises environnantes, les guetteurs n'avaient rien à signaler. Après des heures passées à scier les maillons de sa chaîne, Del avait enfin été libéré. Mais il garderait les bracelets de fer aux poignets tant que ses camarades n'arriveraient pas à en forcer les serrures. En attendant, le miraculé, ravi, avait retrouvé son petit frère. Tous les deux étaient sains et saufs.

Les grottes résonnaient de rires et de chants. Les Saints avaient remporté une victoire exceptionnelle, tuant l'un de leurs pires ennemis au nez et à la barbe des forces d'occupation.

Ce soir-là, personne n'était d'humeur morose.

Excepté le chef du groupe.

À l'écart des grottes, Jahl Rob s'était assis au bord d'une falaise, au clair de lune. La lumière des étoiles caressait les cimes, les faisant scintiller. Par cette nuit fraîche, le souffle de Rob formait des volutes de vapeur. Les éclats de rires de ses amis flottaient jusqu'à ses oreilles. Le vicomte avait expiré avec une expression ridicule sur le visage… Certains Saints trouvaient cela hilarant. Pas Jahl. Il se souviendrait

toujours de Dinsmore en train de le maudire en s'enfonçant dans la mort. En route pour l'enfer… Non que Rob regrettât un instant de lui avoir administré le coup de grâce. Ce suppôt d'Elrad Leth avait amplement mérité son sort. Mais verser le sang n'emplissait pas le prêtre de joie. La vie était précieuse. Pleurer toute mort lui semblait naturel – fût-ce celle de ses ennemis.

Il ramassa une poignée de cailloux qu'il jeta un par un dans le vide, les regardant disparaître dans l'obscurité. L'oreille tendue, il les écouta heurter le sol en souriant. C'était comme jeter des pierres au fond d'un puits – en mieux. Ces échos lui plaisaient.

En montagne, tout était tellement mieux ! Plus sûr, plus serein… On se rapprochait de Dieu au point de croire qu'il suffisait de tendre les mains pour Le toucher.

Oubliant ses cailloux, Jahl s'appuya sur un coude, heureux d'être seul.

L'instant suivant, une ombre tomba sur la sienne. Se retournant, le prêtre vit arriver Del, qui lui fit un sourire chaleureux.

— Je vous dérange ? Je peux repartir, si vous voulez.

— Non, répondit Jahl. Venez.

Del admira la vue plongeante et siffla tout bas.

— C'est si beau, vu d'ici… Si calme, si paisible… On pourrait vite y prendre goût. Jahl, vous avez toute ma gratitude. C'était tellement courageux de votre part… Je suis votre obligé.

— Vous ne me devez rien. Mon ami, vous avez déjà trop perdu. Vous voilà un hors-la-loi, comme nous tous. Ne me remerciez donc pas.

— J'étais un hors-la-loi bien avant aujourd'hui. (Del s'assit en tailleur près du prêtre.) Je n'oublierai jamais votre courage à tous.

Jahl se contenta de hausser les épaules.

— Comme vous voudrez…

Del jeta un regard soupçonneux au chef de la résistance.

— Vous êtes très soucieux. Pourquoi ?

La question mit Jahl mal à l'aise. Il ne désirait pas revenir sur la fin de Dinsmore. Pour l'instant, il aspirait à la solitude. Mais il connaissait assez Del Lotts pour savoir que le jeune homme n'abandonnait jamais avant d'obtenir des réponses. À l'instar de sa famille, Del était obstiné. Cet entêtement, typique des Lotts, expliquait leur engagement auprès des

Saints. Roulant sur le dos, Jahl contempla le firmament. Et avoua ce qui le tracassait.

— Ce sera pire maintenant. Au retour de Leth, Aramoor pâtira de nos actes. (Il jeta un regard en coin au jeune homme.) À commencer par vos parents…

— Je le sais.

— Vraiment ? Ils seront sans doute arrêtés, voire exécutés. Et cette fois, nous ne pourrons pas les sauver.

— Leth ne s'en prendra pas à eux. Il a toujours besoin de la bonne volonté de mon père. Ne l'oubliez pas, il a une grande influence sur notre peuple. Leth ne peut pas l'assassiner sans prendre le risque que tout le pays se soulève.

— Alors, il l'emprisonnera. Votre mère aussi.

Del haussa les épaules.

— Une simple assignation à résidence… Ils doivent s'y attendre.

Jahl eut un pauvre sourire.

— Ce sont des gens très courageux et je les admire. Vous aussi, Del. Votre aide nous a été précieuse. Mais je ne vous cache pas la vérité. La situation va s'aggraver. Pas seulement pour Aramoor, pour nous aussi. Ce que nous avons fait aujourd'hui… (Jahl soupira.) Après ça, Leth nous traquera jusqu'ici. Très probablement.

— Je ne crois pas… Ses hommes redoutent trop les lions. Et il ne courra pas le risque d'offenser les Triins qui, s'ils découvrent des Talistaniens dans leurs montagnes, repasseront à l'attaque. Leth croit qu'ils suivent encore Richius Vantran.

Vantran… Ce nom résonna entre eux comme une malédiction. Del avait toujours connu le Chacal. Ils avaient même été amis. Mais c'était avant que Richius ne les trahisse.

Avant la mort prématurée de Dinadin…

Aujourd'hui, le jeune homme partageait l'animosité de Jahl Rob pour le roi déchu. Prononcer son nom tenait de l'hérésie.

— Que Leth continue donc de jouer les idiots ! lança le prêtre. Et prions pour que rien ne vienne le détromper. Sinon…

— S'il lâche ses chiens, nous les combattrons. Comme à midi.

— S'il les lâche sur nous, des hordes déferleront, répliqua Rob. Et nous mourrons tous.

— Ne parlez pas comme ça ! Ne pensez même pas ces horreurs, et surtout, n’en dites rien aux autres ! Ces braves gens dépendent de vous, Jahl. Ils ont besoin que vous restiez fort envers et contre tout.

— Je sais, soupira le prêtre.

Il se sentait dépassé et accablé… Parfois, il regrettait l’époque des Vantran. Une ère hélas révolue. Rien ne serait plus jamais comme avant. L’admettre le minait. Le jour où Richius Vantran avait pris la fuite, Aramoor avait été transformé à jamais. À présent, peu importait ce qu’il adviendrait des tyrans du Talistan, car la nation garderait pour longtemps de profondes cicatrices.

Jahl Rob tourna les yeux vers Lucel-Lor… Quelque part dans cette direction, Richius Vantran se terrait.

Jahl secoua tristement la tête.

Le Chacal coulait-il des jours heureux ?

OceanofPDF.com

10

Comme Kasrin l’avait prédit, il fallut à peine deux jours au Souverain Effroi pour atteindre les abords de Crate. Par un temps frais et nuageux, le vent charriait des odeurs familières jusqu’aux narines de Biagio. Réveillé tôt, il était monté sur le pont et guettait depuis deux heures l’apparition des côtes de son île natale.

De temps en temps, il échangeait quelques mots avec Kasrin, qui venait régulièrement l’informer de leur progression.

Mais Biagio savait déjà qu’ils n’étaient plus loin. La nature le lui disait – la façon dont le vent balayait le pont, un vent plus doux et plus parfumé… Crate était un joyau que l’empereur chérissait presque autant que la Cité Noire. Biagio avait grandi sur l’île dont il avait hérité de son père. Il y avait coulé des jours heureux, oubliant ses responsabilités sur des plages splendides, ou se prélassant dans sa somptueuse villa, au milieu d’œuvres d’art inestimables et d’esclaves aux petits soins. Un an plus tôt, il l’avait délibérément livrée aux Lissiens dans le cadre de son grand dessein visant à évincer Herrith du Trône de Fer. Mais depuis, Crate lui manquait terriblement. Aussi saisissante que soit la Cité Noire, elle restait le royaume de la mécanique, aux antipodes de la beauté naturelle de Crate. Sur cette île, on respirait un air vivifiant, sans trace de pollution. Les cours d’eau ? Les larmes de Dieu, tant ils étaient doux et purs… Ils rappelaient à Biagio l’eau bénite.

Jusque-là, le Souverain Effroi n’avait pas croisé de vaisseaux. Biagio ne s’y était pas attendu. Nicabar et ses cuirassés étaient très occupés aux alentours de Casarhoon, acharnés à guerroyer contre Liss. Selon les rapports du Roshann, la flotte lissienne ne s’éloignait pas des côtes de Crate, en prévision d’une contre-attaque toujours possible. Une saine tactique, pensait Biagio. Pour Jelena et son peuple, Crate était vitale. À portée de frappe du continent, l’île regorgeait de nourriture et d’eau douce. Pour la reine de Liss, la conserver était une priorité absolue. Biagio la félicitait de sa stratégie. Même s’il aurait adoré reprendre son

île natale, la nouvelle lucidité que lui valait son sevrage l'avait amené à changer d'avis. Désormais, il avait d'autres priorités. Appuyé au bastingage du navire, ses yeux sondant inlassablement l'horizon, Biagio se demanda s'il gouvernerait de nouveau Crate. Après les négociations qu'il allait conduire avec Jelena, il en doutait fort.

Un banc de nuages obscurcit l'est, ajoutant à l'agitation de Biagio. L'envie de revoir Crate le travaillait de longue date – et d'autant plus depuis qu'il était à bord –, dans une cellule exiguë propice aux attaques de claustrophobie, avec pour tout horizon le minuscule carré de ciel et de mer qui s'encadrait invariablement dans le hublot.

Comme si un esprit avait entendu ses doléances, un appel tomba du nid de pie.

— Terre droit devant ! cria la vigie.

Le regard de Biagio se leva vers elle, puis se tourna dans la direction indiquée. L'empereur plissa le front. Sous le banc de nuages, un point marron apparut…

Biagio sortit sa lunette d'approche et, retenant son souffle, la braqua sur le littoral de sa terre natale.

Lentement, les contours de Crate se précisaient. Biagio soupira… Enfin, il était de retour ! Autour de lui, les hommes criaient ; on se préparait à accoster. Détaché de toute cette agitation, Biagio regardait grandir son île. Une île au demeurant assez modeste – sans comparaison avec Liss ! – mais un paradis pour ceux qui la connaissaient. Parfois, Biagio se demandait si le jeu en valait la chandelle. Avait-il eu tort de renoncer à Crate ?

Sa longue-vue baissée, il regarda autour de lui sans apercevoir de schooners. Un détail qui n'échappa pas à l'équipage… Tous partageaient les craintes de Biagio. Kasrin et son second, Laney, étaient sur les nerfs. Le capitaine ne cachait pas son malaise. Biagio réfléchit à la suite des événements. Quand les Lissiens apparaîtraient, il devrait leur signaler sa présence en précisant qu'il voulait parler à leur reine… Mais prouver son identité ne serait pas simple. Comment procéder ? En outre, personne à bord n'avait rencontré Jelena. Mais Biagio voulait croire que son apparence et ses manières seraient assez connues pour convaincre l'ennemi qu'on ne pouvait se tromper. Plus important, il savait ce que

tramait Nicabar contre Liss. Si cela ne suffisait pas à convaincre Jelena qu'elle avait bel et bien affaire à l'empereur, rien n'y ferait.

Interrompant sa conversation avec Laney, le capitaine se rapprocha de Biagio, l'air étrangement ironique.

— Bienvenue chez vous.

— Chez moi, en effet, répondit l'empereur. Vous avez su m'y ramener sans encombre, Kasrin. Je vous remercie.

— Ne me remerciez donc pas si vite ! Rallier l'île était assez facile. En repartir le sera nettement moins.

— Pas d'inquiétude. C'est plutôt calme…

— Ça ne le sera plus longtemps.

Un vaisseau apparut, contournant l'île, et fut bientôt rejoint par beaucoup d'autres… La vigie signala leur approche. Kasrin ordonna à son équipage d'ouvrir l'œil.

— Les voici… Nos vieux amis de Liss !

— Ne faites rien qu'ils puissent mal interpréter, ordonna Biagio. Qu'ils sachent que nous ne sommes pas une menace.

Kasrin leva les yeux au ciel.

— Ça ne sera pas difficile, vu que nous sommes à un contre dix… Il n'y a aucune comparaison possible entre le Souverain et l'Intrépide. Ces schooners pourraient facilement nous couler.

— Peu importe. Pas de provocation ! Ne touchez pas aux canons et ne cherchez pas à fuir. Attendons.

Mal à l'aise, Kasrin s'inclina néanmoins. Il avait son ordre de mission et il savait ce que l'empereur attendait de lui… Le cap sur Crate fut donc maintenu.

Biagio se força au calme. C'était la première étape de son plan, dont dépendait le reste. En cas d'échec, tout s'écroulerait.

Les schooners approchaient. Biagio en compta une dizaine. Faisant craquer ses phalanges, Kasrin arpentait nerveusement le pont. Aux yeux de l'empereur, dont la connaissance des conflits maritimes était limitée, les vaisseaux lissiens semblaient parés à l'attaque.

Mais ils ne tireront pas, se rassura Biagio. Ils voudront d'abord savoir ce que nous faisons ici !

Son assurance retrouvée, l'empereur attendit de pied ferme ses anciens ennemis.

La veille, sur la plage jadis réservée à Biagio, la reine Jelena avait fêté ses dix-neuf ans avec ses intimes et quelques conseillers. Elle avait passé la nuit autour d'un feu de camp, à rôtir des coquillages et des crabes.

Jelena ne voulait pas rester sur Crate. Elle se languissait des tours de Liss où ses parents avaient vécu et péri, et du si beau palais d'où elle dirigeait les affaires du royaume… Sur l'archipel, surnommé les Cent Îles alors qu'il en comptait en réalité un bon millier, la reine était l'objet de l'adoration de son peuple. Elle incarnait une dynastie millénaire…

Son père était tombé pour la défense de Liss – aux côtés de son épouse. Le drame datait de presque deux ans. Jelena, qui ne se sentait pas prête à monter sur le trône, s'y était pourtant résolue, s'en remettant à ses conseillers et apprenant à déléguer.

Le peuple vivait des temps très durs. Jelena refusait de mener une existence protégée pendant que ses sujets luttaient et se sacrifiaient. Déterminée à prendre part à la guerre, la jeune reine n'avait pas hésité à retrousser ses manches pour participer aux travaux de construction, le long des côtes de Crate. Il y avait des murs à ériger, des tours de guet à bâtir, des périmètres à délimiter pour repousser les tentatives de débarquement… Il fallait creuser des pièges, installer des canons pour mitrailler les cuirassés de Nar… Et tout cela, plus vite que tout de suite ! Sur Crate, on n'avait que faire des paresseux et des fatigués. Tout le monde se mettait à la tâche. La reine comprise.

Quand la nouvelle lui parvint, Jelena préparait du mortier pour une tour de guet…

— Biagio ? s'étrangla-t-elle en lâchant son pilon. Ici ?

Timrin, l'un de ses conseillers, lui expliqua l'affaire du mieux qu'il put. Un cuirassé naren s'était approché des côtes puis de la villa de Biagio. Des schooners l'avaient intercepté. Exigeant sa reddition, ils avaient découvert la présence de l'empereur à bord. Greel, le commandant du Vindicator, avait aussitôt envoyé un message à la reine. Biagio requérait une audience. Il désirait débarquer, affirmant avoir des affaires urgentes à traiter avec Jelena de Liss. Il ne s'en ouvrirait à personne d'autre.

La jeune reine pâlit. Prononcer le nom de l'empereur de Nar, c'était comme invoquer le démon. Le savoir si proche d'elle la rendait malade…

Autour de Jelena, toute activité avait cessé.

— Je n'en crois pas mes oreilles ! s'exclama-t-elle en jetant des regards à la ronde.

Tous étaient aussi perplexes qu'elle.

Quelle raison avait pu pousser Biagio à venir ? Les risques qu'il prenait ainsi donnaient le vertige… Il ne pouvait pas ignorer en quelle horreur les Lissiens le tenaient ! Doutait-il d'avoir la gorge tranchée ?

— Un piège ! lança quelqu'un.

Jelena réfléchit. Biagio de Nar était capable d'imaginer les pires traquenards. Pourtant, il s'aventurait seul dans le fief lissien, avec un seul vaisseau de guerre pour le protéger.

La reine se mordilla les lèvres.

— Que veut-il ? chuchota-t-elle. (Timrin et les autres haussèrent les épaules.) Il est vraiment seul ? Il n'y a pas d'autres navires ennemis, vous en êtes certain ?

— Greel l'affirme, répondit Timrin. Il a envoyé un lieutenant à terre pour connaître votre décision… Il attend dans la villa.

Le regard de Jelena se porta vers la résidence, qui lui dissimulait le vaisseau de Biagio, de l'autre côté de l'île. La jeune femme se frotta le front, oubliant ses mains sales. Quel choc ! Rien, dans son règne, ne l'avait préparée à ça. Si Prakna était encore à ses côtés… Lui aurait su quoi faire. Mais, comme tant de héros, il était mort à cause du démon qui prétendait maintenant débarquer sur Crate comme si de rien n'était !

Cette fois, Jelena se retrouvait bel et bien seule.

— Venez, Timrin, dit-elle en se levant, faites quelques pas avec moi…

La reine quitta le chantier, coupant par la pelouse qui entourait la villa blanche. Pressé d'entendre sa décision, Timrin marcha près d'elle. Mais Jelena, l'esprit en ébullition, ne parvenait pas à trancher. Ses pensées partaient dans mille directions. Voilà pourquoi elle avait besoin d'être seule, loin de ses sujets, pour mieux réfléchir. Ses bottes laissant des traînées de boue et de mortier sur le gazon, Jelena s'avisa que rencontrer Biagio dans son bleu de travail crotté n'était pas indiqué. S'il s'agissait bien de l'empereur de Nar, elle devrait paraître à son avantage,

en imposer… Surtout, ne pas se présenter comme une fillette qui revient du bac à sable.

— Jelena ?

Tous l'appelaient par son prénom, sans formalité ni décorum. La reine aimait ce genre d'atmosphère détendue.

— Greel attend…, lui rappela Timrin. Que devons-nous lui dire ?

La reine prit une grande inspiration et se tourna vers son conseiller.

— Timrin… Ai-je le choix ?

— À mon avis, non.

— Que le messager aille prévenir Greel que je recevrai ce démon… Qu'il débarque donc. Mais les mains vides. (La reine de Liss savait qu'un des engins de Biagio avait pulvérisé la cathédrale de Nar.) Insistez là-dessus, Timrin. L'empereur doit débarquer seul, sans cadeaux ni bagages.

— C'est un magicien, Jelena. Il a plus d'un tour dans son sac, vous savez.

— Contentez-vous d'exécuter mes instructions. Je rencontrerai Biagio devant la villa. Il m'y attendra sûrement.

— Il sait beaucoup de choses et il a des agents partout… Méfiez-vous.

— Je serai sur mes gardes. (Jelena eut soudain l'impression de porter le poids du monde sur ses frêles épaules.) Allez, mon ami. Je vais me changer.

Timrin courut vers la villa transmettre le message. Sans hâte, Jelena le suivit.

Elle aurait voulu que la traversée de la pelouse lui prît l'éternité.

Une flottille de schooners lourdement armés escorta le Souverain Effroi jusqu'à la plage. Le commandant Greel avait ordonné au capitaine Kasrin de le suivre. Tout changement de cap ou tentative d'ouvrir le feu lui vaudrait d'être coulé sur-le-champ. Kasrin avait à son tour ordonné à Laney de se diriger droit sur la côte.

Biagio se tenait à la proue du vaisseau. Sachant que la reine y avait élu domicile, il voulait revoir son ancienne villa et s'assurer qu'elle en avait pris grand soin.

Ce qu'il découvrit le fit hoqueter d'horreur.

— Mon Dieu, qu'en ont-ils fait ?

Le chef-d'œuvre de marbre et d'or était transformé en forteresse, ses jardins défigurés par de profondes tranchées. Des canons se dressaient derrière des mantelets en bois. Même à distance, Biagio voyait des tours de guet se dresser dans ses jardins et il apercevait une grande muraille de brique, au nord. On avait arraché des tuiles le feuillage en métal précieux. Les statues inestimables de sa roseraie étaient remplacées par des piquets et des fossés hérissés de pieux…

Biagio serra les poings. Tout ce qu'il avait aimé était dans sa villa… Et une main impie avait tout abattu ! Même les oiseaux désertaient les jardins transformés en chantier. Les seuls êtres vivants à parader dans ces lieux étaient les Lissiens ! Des artisans crottés, des marins gonflés de leur importance… Le genre que l'amiral Nicabar abhorrait. Ils étaient partout, se tordant le cou pour mieux voir approcher le cuirassé ennemi.

— La chienne ! cracha Biagio.

Ce qu'avait fait Jelena à sa demeure était inqualifiable. Et il ne voyait aucune bonne raison à cela.

— Incroyable…, fit Kasrin. (S'étant approché de l'empereur pour mieux voir, il s'était, lui aussi, empourpré.) Ils n'ont pas laissé grand-chose, hein ?

— Non ! grogna Biagio.

Il tentait déjà de se calmer. Prétendre conduire des négociations en tremblant de colère ne le mènerait nulle part. Au prix d'un terrible effort, il se maîtrisa. Après tout, il était en partie à blâmer. Les Lissiens étaient venus sur son invitation ! Leur ayant livré Crate sur un plateau, il aurait dû s'attendre à des dégâts… Nicabar avait raison. Les Lissiens n'avaient aucun sens de la beauté !

— On dirait que Jelena a malmené votre maison de poupée, plaisanta Kasrin. Une bonne fessée, peut-être… ?

— À votre poste, capitaine ! Et gardez vos plaisanteries douteuses pour vous !

Kasrin recula.

— Cette attitude ne vous vaudra pas d'amis, Biagio. Je suggère que vous vous calmiez avant de rencontrer la reine.

— La reine ! Une fillette qui joue les grandes dames ! Regardez un peu ce qu'elle a fait de ma villa ! Je devrais…

Biagio s’interrompit. Des marins le regardaient. Il inspira à fond.

— Vous avez raison… Je vais me préparer à voir cette sorcière. (Tentant de remettre de l’ordre dans ses idées, l’empereur se frotta lentement les mains.) Les Lissiens insisteront pour que je débarque seul, mais je n’en ferai rien Vous m’accompagnez, Kasrin. Pas question de mener ces négociations sans vous.

— Moi ? Vous devriez y aller seul, s’ils l’exigent ! Pourquoi vous rendre la vie plus dure qu’elle ne l’est déjà ?

— Vous ne saisissez pas. Il sera question de l’Intrépide, et vous serez concerné au premier chef. Jelena voudra savoir ce que je compte faire de Nicabar. J’aurai besoin de vous pour en parler.

— À la réflexion, je me posais précisément ce genre de question… Que comptez-vous faire de l’Intrépide ? Ne suis-je pas en droit de le savoir ?

— Vous l’apprendrez bien assez vite. (Biagio se tourna vers la proue.) Tenez-vous prêt à débarquer avec moi.

Laissant l’empereur au spectacle de sa villa dévastée, Kasrin s’éloigna.

Les schooners escortèrent le Souverain Effroi au plus près du rivage, le tenant en joue avec tous leurs canons. Disposés à tribord et à bâbord du cuirassé, ils ne lui laissaient aucune marge de manœuvre. Le plus proche, celui de Greel, guida les Narens vers une jetée. Sur le sable, Biagio distinguait déjà des silhouettes à la blondeur caractéristique. La Lissienne en longue robe à volants devait être la reine.

La reine-enfant ! pensa l’empereur.

À cette distance, on eût vraiment dit une fillette.

Enfin, le Souverain put jeter l’ancre. De ce côté de Crate, il n’y avait pas de port, juste la belle plage blanche que Jelena et ses sujets avaient transformée en champ de bataille. Biagio laissa les officiers de Kasrin s’entendre avec les Lissiens, et attendit qu’une chaloupe vienne le prendre. Laney lui confirma ce dont il se doutait.

— Les Lissiens vous envoient un canot, Sire. Ils demandent que vous débarquiez seul.

Biagio hocha la tête.

— Je comprends. Veuillez les informer que le capitaine Kasrin m’accompagnera.

— Mais, Sire…

— Allez ! Ou je ne bougerai pas d'ici. Ils devront bien l'accepter.

Bien que mal à l'aise, Laney obéit. Après de longues minutes à attendre que le canot s'aligne à la coque du Souverain, il cria aux Lissiens les conditions de Biagio. Rouges de colère, les marins répétèrent leurs exigences. L'empereur campa sur ses positions. Même quand l'équipage déplia pour lui l'échelle de coupée, Biagio refusa de descendre dans le canot.

— Ils ne veulent rien entendre, dit Kasrin. La reine leur a spécifié de…

— Silence, capitaine !

Décidant que la comédie avait assez duré, Biagio rejoignit Laney au bastingage.

— Je suis l'empereur de Nar ! Et je ne vous rejoindrai pas sans mon capitaine !

— Vous descendrez, boucher ! s'indigna un Lissien. Ou nos canons vous couleront !

Biagio secoua la tête.

— Remballez vos menaces ! Si votre reine désire me parler, elle accédera à ma demande. Ou préféreriez-vous lui expliquer que vous m'avez tué, et que vous ignorez quelles nouvelles capitales je venais lui annoncer ?

Comme prévu, les Lissiens ne surent qu'objecter.

— Tout ça me fatigue ! grogna Biagio. Votre réponse ? Ou alors, donnez du canon ! Vous vous expliquerez ensuite auprès de la reine.

Les Lissiens capitulèrent.

— Descendez avec votre capitaine ! cria leur chef. Mais pas d'armes ni de bagages ! Nous vous connaissons, Biagio !

— Vraiment ? Comme c'est agréable ! Capitaine Kasrin ? Après vous…

— Merci, ironisa le marin.

En vrai loup de mer, il sauta par-dessus le bastingage et commença la descente. Après trois échelons, il releva la tête.

— Vous venez, Biagio ?

De sa position, sur la plage, Jelena regardait le canot approcher. Chaque coup d'aviron augmentait son angoisse. Elle distinguait les visages des marins lissiens. Et découvrit ceux de deux étrangers… Le premier avait les cheveux blonds et le hâle doré des Cratiens, le second portait l'uniforme indigo de la Flotte Noire. Consternée qu'on n'ait pas cru bon de lui obéir, Jelena fronça les sourcils.

— Qui est avec l'empereur ? demanda Timrin. Jelena, je vous le jure, j'avais ordonné que Biagio débarque seul sur Crate.

— Je n'en doute pas. Mais il faut croire que notre vieil ennemi n'a pas changé.

Jelena avait troqué ses vêtements sales contre une longue robe bleue qui ondulait sur ses sandales. Les vagues venaient mourir à ses pieds sans qu'elle cherche à les éviter. Cette reine tenait à ne s'effrayer de rien – surtout pas d'un peu d'écume.

Des conseillers et des gardes du corps s'étaient portés volontaires pour l'accompagner. Tous brûlaient de découvrir leur ennemi en chair et en os.

— Je me suis laissé dire qu'il était de haute taille, lâcha l'un d'eux.

— Attendez un peu qu'il voie ce qu'on a fait de sa villa ! ricana Timrin.

— Oh, il l'a déjà vu, répondit une autre voix.

— Silence ! cria Jelena. Conduisons-nous en Lissiens. Je ne veux pas que Biagio nous prenne pour des barbares. Cette journée est placée sous le signe de la diplomatie, souvenons-nous-en.

Les Lissiens se turent et regardèrent le canot aborder. Deux marins sautèrent à terre pour le tirer au sec, vite imités par leurs camarades, les pieds dans l'eau.

Jelena s'arma de courage. Pleine de suspicion, elle ne quittait pas des yeux celui qui devait être Biagio. Et qui cherchait à se mouiller le moins possible.

Quel dandy !

Enfin, aidé par l'officier naren qu'il avait imposé aux Lissiens, Biagio se décida à sauter hors du canot.

Jelena hoqueta de surprise. De haute taille, en effet, l'empereur gagnait la plage à grandes enjambées, telle une araignée. Le jeune officier naren, à ses côtés, exhalait l'arrogance typique de ceux qui se

croient supérieurs au monde entier. À peine moins élancé que son maître, il arborait une chevelure noire et un teint rougeaud – un vif contraste avec la douceur des traits de Biagio.

Après avoir jeté des regards soupçonneux à la ronde, les deux étrangers dévisagèrent la souveraine, qui bomba le torse.

Biagio lui adressa un sourire plein de gravité.

— Reine Jelena, je présume… (Il s'arrêta à quelques pas d'elle, inclinant la tête.) Vous rencontrer est un grand honneur.

La jeune femme ne réagit pas. Elle avait entendu dire que Biagio était très agréable à l'œil… Quel euphémisme ! D'une beauté saisissante, ses traits finement ciselés semblaient apporter un étrange démenti à sa virilité, lui donnant des airs androgynes. Homme ? Femme ? Il avait une voix mélodieuse, aussi finement accordée qu'un instrument de musique, et sa longue chevelure blonde soyeuse nouée en queue-de-cheval cascadait entre ses omoplates. Ses yeux pétillants, vert océan, surprirent la reine. Elle croyait pourtant savoir qu'il avait les yeux bleus, les narcotiques donnant à tous les seigneurs narens des prunelles couleur saphir. Mais ceux de Biagio avaient l'éclat de l'émeraude.

Toujours souriant, Biagio fit un autre pas en avant.

— Tout l'honneur est pour vous seul, répliqua Jelena, glaciale. Qui est-ce ? ajouta-t-elle en se tournant vers le Naren.

Qui avança à son tour sans attendre qu'on réponde à sa place.

— Mon nom est Blair Kasrin. Et là-bas, vous voyez le Souverain Effroi, mon cuirassé.

Jelena le traita par le mépris, s'adressant de nouveau à l'empereur.

— Vous étiez censé débarquer seul. Pourquoi m'avoir désobéi ?

— Parce que des affaires de la plus haute importance m'ont conduit jusqu'à vous. Le capitaine Kasrin est directement concerné. Je savais que vous le laisseriez venir avec moi. De même, je savais que vos schooners n'ouvriraient pas le feu. Maintenant… (Son regard se posant sur la villa, il soupira.) Je suis fatigué de ces petits jeux avec votre peuple. Nous devons parler.

— Avant tout, je veux savoir pourquoi vous êtes ici. Nous ne bougerons pas tant que je n'aurai pas la réponse.

L'air morose, Biagio continuait d'inspecter sa villa.

— Quelle misère ! C'était si beau, et vous avez tout gâché. Avez-vous idée de ce que vous avez fait ?

— Prenez garde ! cria Timrin en s'interposant entre les deux chefs d'État. Vous vous adressez à la reine de Liss !

— Vous vous attendez à une invasion, n'est-ce pas ? Elle ne se produira pas.

— Quoi ? s'écria Jelena – avant de se reprendre. (Elle plissa le front.) Comment ça ?

Biagio sourit.

— Majesté, j'ai d'importantes nouvelles pour vous. Si cela vous plaît, nous pouvons rester toute la journée à bavarder sur cette plage sans progresser d'un iota. Ou vous me laissez entrer dans mon ancienne résidence et je vous expliquerai tout. À votre bon vouloir… Mais ce que j'ai à dire vous intéressera.

Il se comportait encore comme le maître des lieux… Jelena bouillait de colère. Mais il avait fait un long voyage, et pris des risques insensés…

La jeune reine capitula.

— Suivez-moi !

Tournant les talons, elle remonta vers la villa, suivie de Biagio et du capitaine naren. Le trio marcha sans échanger un mot. L'empereur ne fit aucun geste équivoque ou menaçant, se contentant de maugréer en découvrant chaque nouveau changement. À sa grande surprise, Jelena se sentit vaguement embarrassée par la consternation de son ennemi. Elle avait ordonné la construction des ouvrages de défense et la vente des objets précieux… Maintenant, Biagio lui reprochait d'avoir profané son domaine !

Allez au diable ! pesta Jelena.

Dans la villa, la reine et ses conseillers guidèrent leurs « hôtes » vers l'aile ouest, le long d'un couloir baigné de soleil, jadis écrin d'une série de peintures inestimables… Biagio gémit en découvrant les murs désespérément nus. Pour un peu, Jelena se serait attendue à le voir fondre en larmes. Mais l'empereur se laissait escorter vers une salle dont il devinait la nature – son ancienne étude, une pièce remarquable contenant de précieuses mappemondes anciennes et des nécessaires à écrire, originaires des quatre coins de l'empire…

Jelena hésita avant d’en franchir le seuil.

Ce qui restait du bel ameublement ? Le bureau et des sièges.

— Timrin, entrez. Les autres, veuillez attendre ici.

Restant dans le couloir, les gardes du corps regardèrent Timrin, Biagio et le Naren suivre Jelena dans l’étude.

La reine ferma la porte. L’empereur survola du regard les murs nus et les étagères vides… Incrédule, il secoua la tête.

— Même mes livres… Pourquoi ?

— Le nerf de la guerre…, répondit Jelena, laconique. Vos collections avaient beaucoup de valeur. On les a vendues au marché noir, en essayant d’en tirer le maximum. Les métaux précieux ont été fondus. (Elle sourit, savourant l’expression choquée de son ennemi.) Vous nous avez été d’une grande aide, je dois dire ! Sans votre fortune personnelle pour soutenir nos efforts, je doute que nous ayons pu accomplir autant de choses.

— Et mon entourage ? demanda sèchement Biagio. Mes sujets ? Vous les avez vendus comme esclaves ?

— Vos Cratiens sont des moutons faciles à dompter.

Jelena désigna des sièges tristement ordinaires. Il n’y avait pas de vin, ni de nourriture ni de confort. La reine ne désirait certainement pas voir son ennemi à l’aise. Elle s’assit dans un fauteuil bien plus impressionnant que les chaises réservées à Biagio et à son officier.

— Je me suis montrée très patiente, mais je ne me prêterai pas un instant de plus à votre petit jeu. Dites-moi ce que vous êtes venus faire ici.

Conciliant, l’empereur écarta les mains.

— Comme je l’ai dit, j’ai d’importantes nouvelles pour vous. Mais laissez-moi vous assurer que je ne viens ni vous menacer ni chercher à vous tromper. La nécessité me conduit aujourd’hui devant vous…

Ces propos sibyllins irritèrent la souveraine.

— Ne parlez pas par énigmes ! Que voulez-vous donc ?

— La même chose que vous : la paix.

Luttant pour dissimuler sa stupéfaction, Jelena se radossa à son fauteuil.

— La paix ? Avec vous ?

— La paix entre l'empire de Nar et les Cent Îles de Liss. (Biagio dévisagea son interlocutrice, sans même battre des cils.) Voilà ce que je viens vous offrir, Majesté. Et de grâce, trêve de joutes verbales, voulez-vous ? Je sais à quel point vous aspirez à la fin des hostilités entre nos deux peuples, à quel point vos ressources sont hypothétiques, et à quel point les Lissiens ont souffert.

— En avez-vous réellement idée ?

— Oui. Vous oubliez que j'ai fait la guerre à votre peuple. Dix années durant, votre archipel a été assiégé par mes armées. N'étaient mes démêlés avec Lucel-Lor, Liss serait aujourd'hui vaincue. Ne mentez pas sur vos capacités, car je sais qu'il y a loin de vos déclarations à la réalité ! (Soudain, contre toute attente, Biagio gloussa.) Mais voyez-vous, je me débats dans les mêmes difficultés ! J'ai autant besoin que vous de faire la paix. Alors, me voici.

Jelena ne cacha pas qu'elle était intriguée. Comme Timrin, qui ouvrait de grands yeux.

— Nous vous écoutons.

D'un calme souverain en dépit des circonstances, l'empereur exposa posément l'incroyable série d'événements qui le ramenait sur Crate. Malgré son hostilité, Jelena l'écouta, captivée. Biagio évoqua les luttes intestines qui ébranlaient l'empire, les génocides, les guerres civiles, les soulèvements, les meurtres… Un vent de chaos soufflait sur Nar. En toute candeur, il avoua son impuissance devant tant d'horreurs. Puis il revint à la guerre qui opposait Nar à Liss, et ce qu'il en coûtait à son propre peuple. Le trésor impérial fondait à vue d'œil, des ressources dont on avait désespérément besoin ailleurs partaient en fumée dans ce conflit. Bref, il voulait faire la paix. Plus important, il en avait besoin.

L'empereur se pencha vers Jelena.

— Je suis venu au péril de ma vie, conclut-il. J'ai pris ce risque parce que je savais que vous aviez autant besoin que moi de faire la paix. Les menaces qui planent contre Nar me dépassent. Il me faut à tout prix des alliés. Et surtout, moins d'ennemis.

Un silence oppressant suivit cette déclaration. Pétrifiés, tous fixaient Biagio. Même son compagnon, Kasrin, semblait éberlué. Jelena se demanda soudain à quel point ils se connaissaient, Biagio et lui. Que lui avait confié l'empereur ? Elle se rappela que c'était un homme

mystérieux, fourmillant de secrets. En attendre trop de lui pouvait se révéler dangereux. Puis elle s'avisa qu'il attendait sa réponse.

— J'aimerais que vous disiez quelque chose. Votre silence me rend nerveux.

— Je ne sais que dire, avoua la reine.

Être honnête avec Biagio ? Une possibilité qui ne l'enchantait pas… Mais sa visite l'avait déjà stupéfiée. Et maintenant, cette incroyable requête… ! Elle ne pensait pas qu'il mentait. Sans lui accorder sa confiance, elle le jugeait néanmoins sincère.

— Votre venue me plonge dans la perplexité, dit enfin Jelena. Je ne cesse de me demander ce qui vous pousse à risquer votre vie. Et une seule réponse me vient à l'esprit. Pourtant, je n'arrive toujours pas à le croire.

— Croyez-le ! Me tuer serait facile. Sinon, quand je serai de retour à Nar, si mes ennemis apprennent ma visite à Crate, ils m'abattront eux-mêmes, vous épargnant cette peine… Ma démarche n'aura pas été vaine si vous choisissez de me croire, Majesté.

— Pourquoi le devrions-nous ? explosa Timrin. Si Nar est si faible que ça, c'est le moment ou jamais de l'attaquer !

Le capitaine naren ricana.

— Ah, c'est ce que vous pensez ? Allez-y, qu'est-ce qui vous retient ?

— Suffit ! coupa Jelena. (Elle riva son regard dans celui de Biagio, tentant d'évaluer la profondeur de sa sincérité.) Pourquoi êtes-vous venu seul ? Si vous aspirez tant à la paix, que ne la déclarez-vous tout de suite, de vous-même ?

L'empereur pâlit. Sa réponse n'allait pas plaire à la reine.

— Parce que je suis faible. Certaines choses échappent à mon contrôle… Kasrin est le seul officier qui me reste fidèle. Tous les autres suivent Nicabar.

À la mention du nom de leur ennemi, Jelena et Timrin échangèrent un regard inquiet.

— Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Nicabar ne renoncera jamais à sa guerre contre Liss. Il est au-delà de mon influence.

— Croyez-le ! renchérit Kasrin. Je connais Nicabar mieux que quiconque. Biagio vous dit la vérité. Ses capitaines et lui sont obsédés

par votre archipel.

— Et vous ? fit Jelena. Vous aussi avez juré notre perte ?

— Non ! C'est la guerre de Nicabar, pas la mienne !

— Je ne vous crois pas ! dit Timrin. Un ramassis de bouchers, tous autant que vous êtes ! La Flotte Noire recrute exclusivement des meurtriers !

— Voilà peut-être pourquoi le capitaine Kasrin en a été exclu, rétorqua Biagio. Parce qu'il ne voulait plus combattre Liss. Sa décision lui a valu d'être renié par ses pairs et traité de lâche. Faites comme vous voudrez, mon ami, mais mon sentiment est que vous devriez témoigner un minimum de respect à un tel homme.

Timrin rougit. Se détournant, il quêta d'un regard le soutien de sa reine. Jelena était fascinée. Découvrir un marin naren qui ne haïssait pas les Lissiens revenait à trouver un lac en plein désert… Impensable !

Quoi qu'il en soit, la reine débordait encore de questions.

— En voyant nos défenses, vous avez constaté que nous nous préparons à un débarquement. Et vous avez dit que rien de tel ne se produirait. Expliquez-vous.

Biagio sourit.

— J'ai peu à vous offrir, mais cela fait partie de mes cadeaux. Je n'ai jamais ordonné qu'on vous reprenne Crate. Il n'existe pas de stratégie visant à reconquérir mon île, et Nicabar n'a pas de visée en ce sens. (Il entrelaça ses doigts.) Mon vieil ami Danar a d'autres plans.

— Lesquels ? demanda Timrin.

L'ignorant, Biagio gardait les yeux rivés sur Jelena.

— Il s'agit de Liss… En ce moment même, il vogue vers Casarhoon pour lever une flotte. Il espère trouver une faille dans vos défenses. Ensuite, il frappera.

— Folie ! s'écria la reine. Depuis une décennie, la Flotte Noire s'efforce en vain de s'infiltrer dans notre archipel ! Il ne réussira pas.

— Alors, il organisera un débarquement en règle sans chercher plus loin. S'il ne trouve pas de voie navigable à infiltrer, il lancera toutes ses forces dans la bataille, à la tête de l'Intrépide, et il tirera toutes ses munitions. Vous avez raison, c'est de la folie. Mais c'est du Nicabar tout craché !

Jelena ne savait toujours pas que croire. Elle se sentait misérable, coincée entre des démons indignes de confiance. Les assertions de Biagio étaient plausibles. Mais leur source inquiétait la reine. Elle s'obstinait à voir dans tout cela une de ces machinations complexes dont Biagio avait le secret… Mais quoi qu'il eût en tête avant de débarquer sur Crate, une chose était sûre : il courait des risques affolants.

Se pouvait-il qu'il dise la vérité ?

— C'est ce que vous m'offrez au nom de la paix ? Une rumeur ?

— La paix se passe d'offrandes, répliqua Biagio. Elle est sa propre récompense. Si vous m'écoutez, ce sera parce que vous désirez autant que moi la fin des hostilités. Je ne suis pas venu vers vous en m'attendant à avoir vos faveurs. Mais je vous préviens : au sujet de Nicabar, il ne s'agit pas de rumeurs. Il attaquera Liss parce qu'il sait que vous avez concentré vos forces ici, sur Crate, en prévision d'une contre-offensive.

L'argument était tellement logique que Jelena aurait voulu crier. À cause de ses stupides prévisions, Liss était en danger… Et Nicabar le savait ! Il allait réunir la plus grosse flotte possible, torturer des prisonniers pour connaître les voies navigables accessibles à ses cuirassés, et il passerait à l'attaque…

Se massant les tempes pour chasser un début de migraine, Jelena ferma les yeux.

— Je ne comprends toujours pas ce que vous êtes venu faire ici. Quelles possibilités ai-je ? Comment signer la paix avec Nar puisque Nicabar ne reconnaît plus votre autorité ?

— Jelena, regardez-moi…

La reine rouvrit les yeux. Biagio la dévisagea comme s'il voulait l'encourager. Un instant, il lui rappela un autre Naren, qu'elle avait trahi en ne lui révélant pas tout des dangers qui le menaçaient… Si Richius Vantran ne ressemblait en rien à Biagio, tous les deux avaient le même regard résolu.

— Nicabar est notre problème commun. Je ne peux pas le rappeler, et tant qu'il sera en fonction, vous ne pourrez pas conclure la paix avec Nar. Je me trompe ?

— Non.

Biagio se cala sur son siège.

— Alors ? Que faire ?

Les implications étaient d’une terrible clarté.

— Mon Dieu ! Vous seriez prêt à vendre vos propres amis ?

Le visage de l’empereur se ferma.

— Il n’y a pas d’autre solution. Si vous cessiez d’écouter votre cœur au lieu d’utiliser votre tête, vous reconnaîtriez que j’ai raison. J’ai donné à Danar Nicabar une chance d’arrêter le massacre et de renoncer à sa croisade insensée… Il s’est détourné de moi. Pourquoi devrais-je l’épargner, quand le destin d’un empire est dans la balance ? J’en sais plus sur vous que vous ne le pensez, Majesté. Et je connais la mentalité lissienne. Plus que tout au monde, vous voulez la fin de l’Intrépide parce qu’il symbolise toutes les souffrances de votre peuple. Ce serait un superbe trophée pour vous, non ? Vous feriez à Liss un retour triomphal digne de la reine que vous êtes et de l’héroïne qui aura su sceller le destin de son plus grand ennemi. Eh bien, cette chance, je vous l’offre.

— Vous avez raison, admit Jelena. Nous devons couler l’Intrépide.

— Comment ? demanda Timrin.

Biagio jeta un regard à son compagnon.

— Grâce à lui.

— À lui ? se récria Jelena, incrédule.

Kasrin sursauta.

— Quoi ?

Jelena était soufflée et le Naren semblait aussi stupéfait qu’elle.

— Eh bien ? Comment comptez-vous couler l’Intrépide ?

Parfaitement détendu, Biagio croisa les jambes.

— C’est très simple. Kasrin attirera Nicabar à Liss, en lui disant qu’il a découvert une voie navigable et qu’il se propose de le guider. Les Lissiens feront le reste, Majesté.

— Un piège…, souffla le capitaine.

— Vous voudriez que nous fassions équipe ? ajouta Jelena en regardant Kasrin sans aménité. Lui et nous ?

— Ça ne marchera pas, ajouta le Naren. Nicabar ne voudra jamais me croire.

— Au contraire ! Car vous aurez une carte authentique de l’archipel, que la reine vous aura fournie. (Biagio sourit à Jelena.) L’amiral n’y résistera pas.

La jeune femme réfléchit. Elle pourrait être fière d'avoir coulé l'Intrépide, mais ce n'était pas l'orgueil qui la motivait. Nicabar était le fléau de Liss. Même si la paix était déclarée, les Lissiens ne seraient pas apaisés tant que l'amiral vivrait. Il était leur démon, leur cauchemar… Sa fin apporterait à l'archipel la paix de l'esprit.

— Jelena, ça peut fonctionner, insista Biagio. Si Kasrin et vous collaborez, les jours de Nicabar sont comptés. La paix refleurira entre nos nations. Vous voulez y croire, je le sais.

— Vous avez raison. Mais vous accorder ma confiance est…

— Impossible, conclut Timrin.

Biagio hocha la tête.

— Je m'attendais à vos doutes. Tout ce que je peux dire, c'est que j'ai changé. Je ne suis plus l'homme que j'étais il y a un an.

Est-ce la vérité ? se demanda Jelena.

Elle voulait désespérément croire Biagio. Mais quelles preuves apportait-il, en dehors de ses affirmations ? Si on pouvait attirer l'Intrépide dans un traquenard, Liss disposait encore d'assez de puissance de feu pour le détruire. S'il ne s'agissait pas d'une nouvelle machination…

Jelena se leva.

— J'y réfléchirai. Vous resterez à terre le temps que je prenne une décision. Si j'accepte de vous croire sur parole, Biagio, nous reparlerons de vos plans.

L'empereur se leva aussi.

— Une dernière chose…

— Oh ?

— J'ai besoin d'un bateau.

— Vous en avez un.

— Non, d'un autre. Le Souverain Effroi partira en mission pour vous. Il faudra qu'un navire m'emmène vers les hautes terres de l'est.

Kasrin bondit sur ses pieds.

— Quoi ? Vous ne m'en avez pas soufflé mot !

— Majesté, c'est capital ! Je devrai repartir d'ici rapidement pour gagner les Montagnes de Fer. Si vous pouviez me prêter l'un de vos vaisseaux…

— Biagio, c’est absurde ! De quoi s’agit-il, maintenant ? Expliquez-vous !

— C’est vital. Voilà tout ce que je peux dire.

— Vous voudriez qu’on vous confie l’un de nos bâtiments sur votre bonne foi ?

— M’expliquer est impossible. Sachez seulement que le navire et l’équipage ne courront aucun danger. Je demande simplement à ce qu’on me dépose sur la côte. Ensuite, vos hommes seront libres de rallier Crate ou Liss… Là où vous les enverrez. Mais je dois obtenir ce passage, ou j’annule tout.

— Biagio, de quoi s’agit-il ? insista Kasrin.

L’empereur l’ignora.

— Majesté ? Votre réponse ?

— J’ai dit que je réfléchirai et c’est ce que je ferai, répondit Jelena.

Biagio ne cacha pas sa déception.

— Comme il vous plaira. Mais je vous suggère de réfléchir vite. Les temps nous poussent à conclure de bien étranges alliances…

Jelena n’en disconvint pas. Tout devenait de plus en plus étrange.

OceanofPDF.com

11

Avec deux jours d’avance sur les prévisions, le Soleil Levant avait accosté au Talistan. La rapidité du voyage était une bénédiction pour Alazrian, ravi de revoir le littoral déchiqueté de sa terre natale. Il n’y était pas venu depuis deux mois. Bien qu’identique en apparence à Aramoor, le Talistan était sa patrie.

Le vaisseau arrimé, les marins firent rouler des sacs de nourriture le long des passerelles, en vue de la traversée suivante. À terre, Elrad Leth, qui avait déjà choisi un attelage, se querellait avec le cocher. Shinn lui collait aux basques, comme toujours. Dégoûté, Alazrian, qui était resté sur le pont, secoua la tête. Quoi de nouveau sous le soleil ?

Leth n’avait pas le moindre lien de parenté avec la famille régnante… Et il se comportait comme en terrain conquis.

N’empêche, il était bon de revoir son pays ! Alazrian résolut de ne pas laisser son père lui gâcher son plaisir. Il avait cru à un retour direct en Aramoor. Mais Leth avait prétendu que des affaires urgentes l’appelaient auprès du roi. D’où ce détour.

Je me demande ce qui se trame…, pensa Alazrian.

Ses affaires empaquetées, il attendait le bon vouloir de son père, qui lui avait ordonné de rester à bord. Les quais, bien plus vastes que ceux d’Aramoor, fourmillaient de gens et il y flottait des senteurs lourdes. Non loin de Leth, Alazrian vit des marins se disputer à propos d’un chat. Les petits félins étaient partout dans le port – l’unique parade aux hordes de rats débarquées des navires marchands. Les chiens étaient bien moins nombreux. On voyait aussi quelques animaux exotiques parmi lesquels, parfois, des oiseaux en cage destinés aux boudoirs des grandes dames.

Alazrian bâilla d’ennui.

— On descend à terre ? lança une voix.

Surpris, le jeune homme se retourna et croisa le regard souriant de Kello.

— Oui… Dès que l’attelage retenu par mon père sera prêt.

Le marin hocha la tête.

— Eh bien, prenez soin de vous, mon garçon. Je doute qu'on soit appelé à se revoir.

— Vous repartez si vite ?

— Nous n'irons pas plus loin qu'Aramoor, cette fois.

— Et pourquoi ça ?

Après des coups d'œil circonspects à la ronde, Kello se rapprocha d'un pas.

— Vous êtes un bon garçon, alors, faites-vous une faveur : posez moins de questions. Votre père s'emporte vite, surtout quand on le provoque.

— Kello, écoutez…

— Alazrian ! cria Leth, l'air contrarié. Cesse de jouer les pipelettes et descends avec tes bagages. Nous partons !

Bougonnant une imprécation, le jeune homme vit Kello en profiter pour s'éloigner – non sans lui faire un clin d'œil.

— Vous m'avez compris ? chuchota-t-il. Tenez-vous tranquille.

— Kello…

— Alazrian ? Il faut que je monte te chercher ? Presse-toi, bon sang !

— J'arrive !

Contrarié, le jeune homme regarda le marin s'éloigner. Ses avertissements le troublaient. Prenant ses sacs, Alazrian s'apprêta à descendre la passerelle. Leth l'attendait au pied, sur le quai. Shinn et un vagabond émacié, sans doute attiré par la promesse d'un pourboire, portaient les affaires du gouverneur.

— Allons, l'attelage nous attend !

— Il nous conduira au château ?

— Oui, mais je dois voir Tassis, et je ne veux pas que tu l'importunes. Partons.

Leth, Shinn et leur porteur se dirigèrent vers l'extrémité du quai. Alazrian hésita avant de les suivre. Après un dernier coup d'œil inquisiteur au Soleil Levant, tentant en vain d'apercevoir Kello, il emboîta le pas aux trois hommes.

Leth ne se trompait pas, il avait hâte de revoir son grand-père. Biagio l'avait laissé avec un millier de questions… Et Alazrian souhaitait

en parler, à mots couverts, au roi.

Demain, donc… Ou ce soir.

Il lui suffirait de quelques instants en tête-à-tête avec son grand-père. Ils deviseraient gaiement, évoquant le séjour dans la capitale aux mille et une merveilles… Et dès qu'Alazrian en aurait l'occasion, il tendrait des pièges à Tassis. Biagio pouvait se tromper… Alazrian ne devait-il pas au minimum tenter de distinguer le faux du vrai en parlant avec son grand-père ?

Pour un secteur si interlope de la ville, l'attelage qui attendait au bout du quai était d'une propreté étonnante. Le cocher, un solide gaillard en costume de selle et cuissardes polies, possédait deux chevaux : un à la robe crème et un alezan. Alazrian caressa le museau du premier, lui faisant dresser les oreilles. Il aurait préféré aller à cheval à la Cité Noire. Le désir de Leth – éviter les montagnes – en avait décidé autrement.

Un mystère de plus qu'Alazrian espérait éclaircir.

Sous l'œil impassible d'Elrad Leth, le vagabond posa les bagages sur le toit du véhicule puis attendit poliment l'aumône promise. Shinn s'installa à l'intérieur. Alazrian vit son père mettre la main à la poche. Il en sortit une pièce ridicule que le pauvre diable accepta. Ravi d'avoir si peu déboursé, Leth sourit. Puis il se rembrunit.

— Qu'attends-tu pour monter, toi ?

Alazrian embarqua à la suite de Shinn. Après avoir donné ses ordres d'un ton sec, Leth s'installa le dernier et l'attelage s'ébranla en direction des terres des Gayle. Le front contre la vitre, Alazrian vit une dernière fois le Soleil Levant avant qu'il disparaisse derrière une ligne de bâtiments.

Devant eux s'étendaient des terres cultivées.

Comme en Aramoor, pensa Alazrian. Mais en mieux !

En mieux, parce que plus familier… Sa terre natale, là où sa mère l'avait élevé et où il avait vécu ses premières aventures de preux chevalier écumant les forêts pour les débarrasser des dragons… Pour un petit garçon, la demeure des Gayle était un rêve : un véritable labyrinthe à explorer. La perspective d'y revenir était excitante. En outre, ce n'était pas seulement le siège du gouvernement talistanien, mais l'endroit où vivait Tassis…

La route serait longue jusqu'au château. Situé sur le littoral, il se dressait à l'écart de tout.

Faisant abstraction de la conversation de Leth et de Shinn sur le paysage, Alazrian ferma les yeux et chercha à s'endormir. Bercé par le mouvement des roues, il y réussit.

Quand il se réveilla, une bonne partie du parcours était derrière eux. Il reconnut les terres agricoles, au nord, et les contours du rivage, au sud. Dans la plaine, les arbres bourgeonnaient… Le domaine royal. Au contraire des Vantran, Tassis Gayle possédait les milliers d'acres qui entouraient son château. Plus que de terres nourricières, il s'agissait d'une zone tampon entre le fief et tout ennemi animé de velléités conquérantes. On ne pouvait pas attaquer le château sans passer par ce terrain découvert. Une approche logique des choses, en somme. Après tout, Tassis Gayle était un roi réputé pour ses compétences militaires. Qu'il envisage tout sous l'angle de l'attaque et de la défense coulait de source.

— Nous y sommes presque, grogna Elrad Leth, tourné vers la vitre. Dieu soit loué !

Impatient, il pianotait des doigts sur son genou. À l'évidence, il lui tardait de rapporter ce qui lui était arrivé à Nar, et de revoir une dernière fois les plans élaborés avec le roi du Talistan. De quoi s'agissait-il au juste ? Nul n'aurait su le dire avec certitude. Pas même Biagio. Mais le danger guettait. Et Alazrian avait une décision à prendre. Il rechignait encore à trahir sa propre famille… Et il espérait que son grand-père parviendrait, sans le savoir, à le faire changer d'avis.

Vingt minutes plus tard, l'attelage fut en vue du château. Perchée sur une éminence verdoyante cernée par des douves et une esplanade de terre meuble, la bâtisse en brique et en calcaire s'agrémentait au sud d'un jardin de fleurs sauvages. Des lichens poussaient le long de sa façade, jusqu'au faîte de la tour principale. Le pont-levis abaissé sur les douves donnait sur une cour d'honneur. Des soldats en cuirasse vert et or patrouillaient aux abords. À la plus haute tour flottait l'étendard du Talistan frappé de l'emblématique étalon chargeant.

Alazrian sentit l'excitation le gagner. Des cavaliers sortaient déjà du château pour escorter l'attelage. Bientôt, l'armée d'esclaves du maître des lieux viendrait offrir aux visiteurs des bains, du vin, de la

nourriture… Il y aurait de la viande rouge, du pain, des légumes… Des denrées rares et rationnées à bord des vaisseaux. L'estomac d'Alazrian en gronda par avance.

Quel bonheur de revenir chez soi !

Le cocher se laissa guider par les soldats. L'attelage et son escorte franchirent le pont-levis, passant sous une grande arche obscure avant de déboucher dans la cour où se pressaient les serviteurs du roi. Alazrian les reconnut presque tous et fut réconforté de voir tant de visages familiers.

Dès que l'attelage s'immobilisa, les esclaves s'empressèrent d'ouvrir les portières. Sans perdre une seconde, Leth faillit les renverser pour sortir au plus vite. Alazrian et Shinn le suivirent. Deux conseillers du roi Tassis, Redd et Damot, étaient venus les accueillir.

— Gouverneur, bienvenue ! lança chaleureusement Redd. Nous ne vous attendions pas avant deux jours.

Impatient, mais restant assez courtois, Leth hocha la tête.

— Remercions les vents et un capitaine qui connaît son affaire… Il est agréable d'être de retour. Je dois voir le roi. L'avez-vous prévenu de mon arrivée ?

— Oui, seigneur, répondit Damot, avec les mêmes inflexions de voix que Redd. Il tarde à Sa Majesté de vous recevoir.

— Où trouverai-je Tassis ?

— Dans son étude, répondit Redd. Comme je le disais, il est impatient d'entendre votre compte rendu. Et de revoir son petit-fils, ajouta-t-il en souriant.

— Ça attendra ! lança sèchement Leth. Je dois parler au roi en privé. Et vite.

— Très bien, fit Damot. S'agit-il de Dinsmore ? Soyez assuré que le roi est fou de colère…

— Dinsmore ? Comment ça ?

Redd et Damot échangèrent un regard gêné.

— Vous n'êtes pas au courant ? demanda Redd.

— Au courant de quoi ?

— Seigneur, le vicomte Dinsmore est mort, répondit Damot. Assassiné par Jahl Rob et ses Saints.

Un silence de mort suivit cette annonce. Même Shinn parut surpris. Leth, qui ne prenait jamais les mauvaises nouvelles avec grâce et dignité,

s’empourpra violemment.

— Le fils de pute ! Quand est-ce arrivé ?

— Il y a environ une semaine, répondit Redd. Devant la Tour du Péage… Neuf autres soldats ont trouvé la mort. Ce fut un massacre, gouverneur. Un jour à marquer d’une pierre noire, vraiment.

— Oui, pour Jahl Rob ! fulmina Leth en s’éloignant à grands pas.

Adossé à l’attelage, Alazrian secoua la tête.

— Assassiné…, murmura-t-il. Je n’en crois pas mes oreilles.

Il vit son père s’engouffrer dans le château. Mieux valait ne pas le suivre…

Alazrian attendit jusqu’au lendemain matin avant de voir son grand-père. Au lieu de s’inquiéter par avance, en se demandant quel tour prendrait leur entretien, il passa la soirée dans ses appartements à jouir d’un lit confortable et de l’accueil empressé des esclaves. Épuisé par la traversée, il sombra dans un sommeil sans rêves et se réveilla le lendemain en pleine forme. Vite habillé, il descendit prendre son petit-déjeuner. Quand le temps le permettait, le roi savourait toujours le sien sur le balcon arrière, face à l’océan. Il serait certainement déjà en train d’étaler de la confiture sur ses biscuits en attendant son petit-fils. Affamé et impatient de revoir Tassis, Alazrian descendit précipitamment les marches de l’escalier en spirale en lançant un « Bonjour ! » enjoué aux serviteurs qu’il croisait. Des cuisines montaient des odeurs alléchantes et des bruits de casseroles. Dans un si grand château, nourrir les résidents et le personnel n’est pas une mince affaire. De peur d’entrer en collision avec un marmiton, Alazrian ralentit en passant devant les cuisines. Il vit Redd goûter à une préparation sucrée. Avisant le jeune homme, le conseiller haussa les épaules avec un petit sourire penaud.

— Maître Leth…, lâcha-t-il entre deux bouchées. Votre grand-père aimerait que vous le rejoigniez sur le balcon.

— Merci, j’y vais.

Au bout du couloir, après une arche où s’engouffrait le soleil matinal, Alazrian aperçut le roi. Installé à une table en fer forgé, il buvait du thé. Un choix impressionnant de tranches de viande et de pain occupait la table. Une série de pots de confitures colorées semblait étinceler au soleil. D’évidence, le roi attendait des invités… Pour un seul

homme, il y avait largement de quoi manger une semaine. Mais, par chance, Tassis Gayle était encore seul.

— Bonjour, grand-père ! lança le jeune homme. Je suis content de vous revoir !

Tassis se leva, rayonnant.

— Alazrian, mon garçon ! (Il contourna la table pour étreindre son petit-fils.) Comment s'est déroulé ton voyage ? C'est quelque chose, pas vrai ?

— En effet ! Je n'avais rien imaginé de tel, à vrai dire. C'est si… (il haussa les épaules)… grand !

Tassis Gayle lâcha un petit rire. Sous le soleil matinal, il semblait déborder d'énergie, revigoré par l'air marin et ses retrouvailles avec son petit-fils.

Ému, le jeune homme rougit quand le roi lui serra l'épaule. Dans les yeux de son grand-père, il lut une profonde affection – et, jamais très loin, l'ombre de la folie…

Le roi désigna la table.

— Le petit-déjeuner. Tu n'as pas oublié ?

Alazrian sourit.

— Naturellement pas ! Ça me manquait. La nourriture à bord n'était pas… extraordinaire, disons !

Tassis fronça les sourcils.

— Mes esclaves t'ont bien nourri, hier soir ?

— Oh, oui ! Ils ont pris grand soin de moi. Je ne devrais pas avoir aussi faim de bon matin !

— Eh bien, à table !

Se rasseyant, le roi fit signe à son petit-fils d'en faire autant. Dès qu'Alazrian fut installé, un esclave sortit d'un coin obscur du balcon pour poser devant lui une assiette, étendre une serviette en tissu sur ses genoux et lui verser d'autorité une tasse de thé. Ses attentions mirent mal à l'aise le jeune homme, qui fut soulagé de voir le serviteur s'écarter et reprendre la pose dans son coin.

— Alors, continua le roi en piquant au bout de sa fourchette une belle saucisse, comment ça s'est passé ?

— Père ne vous a rien dit ? (Buvant une première gorgée, Alazrian observa Tassis par-dessus le bord de sa tasse.) Il vous a vu hier soir,

n’est-ce pas ?

— Pour parler de politique… Voilà tout ce dont ton père et moi nous entretenons. Je veux savoir ce que tu as fait à Nar. Dakel t’a-t-il bien traité ?

— Très bien. J’avais mes propres appartements, dans la Tour de Vérité. Magnifique ! Une vue plongeante sur la capitale…

Tassis soupira.

— Quelle ville, en effet… Je ne l’ai pas revue depuis longtemps, mais je parie que rien n’a changé, ou quasiment. (Coupant un bout de saucisse, il le dégusta et tendit le plateau de biscuits à Alazrian, qui en choisit un.) Et le Palais Noir… qu’en as-tu pensé ?

— Merci… Difficile de ne pas le voir, il est tellement démesuré !

— Plus démesuré que Dieu, puisqu’il cache les nuages ! (Gayle sourit de sa plaisanterie.) Et les femmes ? (Prenant des airs de conspirateur, il se pencha vers son petit-fils.) On ne peut pas mettre un pied dehors sans se faire aborder…

Alazrian se sentit rougir au souvenir de la belle de nuit qui l’avait accosté dans son carrosse sur le chemin de la bibliothèque… Il fut soudain heureux de se retrouver face à son grand-père. Avec Elrad Leth, de telles conversations étaient proscrites… Mais presque aussitôt, son plaisir fut gâché. Bientôt, il trahirait le roi…

Il croqua le biscuit, dont la douceur n’atténua en rien l’amertume de sa honte.

— Où est père ? Je pensais qu’il serait ici pour le petit-déjeuner…

— Oh, il est dans tous ses états. Depuis hier soir…

— Jahl Rob ?

— Ce prêtre est un démon… Mais oublions ça, Alazrian. Laissons les Saints à ton père. Nous avons à parler, toi et moi. Je suis ravi de te revoir, mon garçon. Depuis la disparition de ta mère… (Il baissa les yeux sur son assiette.) Eh bien, les choses sont difficiles pour moi.

Alazrian posa une main sur la manche du vieil homme.

— Elle me manque aussi.

Il crut que le roi allait se laisser aller à pleurer. Biagio l’avait averti de ces brusques sautes d’humeur. La morosité, les éclats de colère, des émotions incontrôlées, un penchant pour le secret… Autant de signes d’un esprit perturbé.

Voilà ce qui rendait Tassis Gayle si dangereux.

— Je voulais vous voir dès hier soir, mais père s'y est opposé. Il désirait vous parler de toute urgence. Des affaires ne souffrant aucun délai, selon lui.

Gayle se dégagea.

— Assez avec ça ! Parle-moi plutôt de Nar. Qu'as-tu vu d'autre, là-bas ?

Le roi louvoyait. Sentant les doutes de son petit-fils, il voulait éviter de les étayer d'une façon ou d'une autre. Ou peut-être cherchait-il simplement à épargner Alazrian, en le protégeant de la réalité ?

En tout cas, son attitude corroborait les dires de l'empereur.

— En vérité, il n'y avait pas grand-chose à faire, répondit Alazrian. Nous ne sommes pas restés longtemps là-bas. Après l'audience, père a tenu à rentrer au plus vite. Il lui tardait de vous parler.

Gayle prit une autre bouchée de nourriture. À l'affût de ses réactions, Alazrian ne le quittait pas des yeux. Chaque mention de Leth lui faisait froncer les sourcils…

Alazrian opta pour un autre angle d'approche.

— Je n'ai pas eu à comparaître devant le Protectorat. Dakel ne s'est pas soucié de moi. Les réponses de père devaient lui suffire.

— J'imagine, oui…

— J'étais soulagé. En vérité, j'ignorais quel sort l'Inquisiteur me réservait. Ou réservait à père, bien sûr… Certains pensaient que nous serions tous les deux exécutés.

Le roi dévisagea Alazrian.

— Eh bien, c'est un soulagement… Étonnant, cependant… Je me demande pourquoi Dakel t'a convoqué, si ce n'est pas pour te parler… L'a-t-il fait, Alazrian ?

— Simplement pour m'accueillir… (Une réponse honnête. Il n'avait nul besoin d'avouer son entretien avec Biagio.) Il m'a paru très courtois, d'ailleurs. Peut-être espérait-il simplement effrayer père en lui faisant croire que j'étais en danger…

— Probablement, répondit Gayle. C'est aussi ce que j'ai pensé. Quoi qu'il en soit, je suis ravi de vous revoir tous deux sains et saufs. Et content aussi que tu n'aies pas eu à comparaître. Un gamin ne devrait pas vivre ce genre d'expérience.

Alazrian sauta sur l’occasion.

— Je ne suis plus un gamin. J’ai seize ans.

— Pratiquement un homme ! dit Gayle.

— C’est aussi mon avis ! À seize ans, n’étiez-vous pas déjà un cavalier accompli ?

— Et brillant, avec ça !

Ils rirent de bon cœur.

— Alors, seize ans, ce n’est plus si jeune. Je suis en âge d’aider père à gouverner Aramoor.

— Ce n’est pas une bonne idée.

— Mais je pourrais être utile !

Alazrian ne devait pas brûler les étapes. Et ce n’était pas de Leth dont il voulait parler. Il lui fallait une ouverture pour amener le sujet qui lui tenait à cœur.

— Je n’ai plus besoin d’être protégé. Comme vous le dites, je suis pratiquement adulte. Il serait temps que j’assume des responsabilités.

Tassis Gayle s’assombrit.

— Ne sois pas si pressé de grandir, Alazrian. Vieillir est la pire chose qui puisse arriver à un homme.

— Ça ne m’effraie pas. Pourquoi devrais-je avoir peur ?

— Parce que devenir adulte implique d’assumer les responsabilités dont tu parles ! répliqua sèchement le roi. On perd sa jeunesse, on perd ceux qu’on aime… Jusqu’à ses propres enfants.

Il y avait tant de douleur, chez le vieil homme, qu’Alazrian regretta aussitôt son insistance. Délaissant son assiette, le roi se radossa à son siège et contempla l’océan. Pour la première fois, Alazrian le regarda aussi. Jusque-là, il n’y avait pas prêté attention.

— Les jeunes gens ne pensent qu’à grandir… sans savoir de quoi il retourne. Ils ont des rêves et de grands desseins… Ils croient qu’en devenant adulte, tout ce qu’ils veulent accomplir se réalisera. Tu es comme ça, Alazrian. Un rêveur, à l’exemple de ta mère… Mais la vie s’est arrêtée pour elle, pas vrai ?

Alazrian ne sut que répondre.

— Oui…

— Un jour, ta vie aussi s’arrêtera. Ta dernière heure venue, tu repenseras à tout ce que tu voulais réaliser et que tu n’as pas fait. Il te

faudra regarder en face la possibilité d'avoir été minable.

— Grand-père, je… !

— Et ça fera mal, crois-moi. À ce moment-là, tu détesteras la vieillesse.

— Grand-père, vous avez accompli tellement de choses ! Comment pouvez-vous penser le contraire ?

Silence.

Tassis Gayle paraissait soudain être un homme très différent de celui qui avait si chaleureusement accueilli son petit-fils, quelques instants plus tôt.

Un homme à cran.

— Grand-père ? Vous savez que vous avez accompli beaucoup de choses, n'est-ce pas ?

— Lesquelles, mon garçon ? Peux-tu m'en citer ?

— Bien sûr, en quantité ! Vous êtes le roi. Sous votre règne, le Talistan est redevenu fort. Vous avez repris Aramoor. On vous respecte. Et vous êtes puisant.

Tassis hocha la tête.

— Oui. Je suis puissant.

— Ça suffirait à n'importe quel homme.

Gayle regarda Alazrian comme s'il captait le sens caché de ses paroles.

— Mais il aurait dû y avoir beaucoup plus ! Je voulais que mon héritage soit l'objet de l'admiration de Nar ! Un royaume puissant que j'aurais légué à mon fils, si on ne me l'avait pas tué ! Je ne me remets pas de la mort de Boisnoir, Alazrian. Il aurait fait un grand monarque. Il avait ma force. Mais l'empire n'aura plus jamais l'occasion de le constater. À cause de…

Il s'interrompit brusquement. Le regard intense, Alazrian espérait entendre ce nom… Mais son grand-père se reprenait toujours à temps. Comme maintenant. Se passant une main dans les cheveux, Tassis regarda son assiette, faisant un effort visible pour rester maître de lui-même.

Alazrian se racla nerveusement la gorge. Que dire ?

— Vous ne devriez pas voir les choses ainsi, grand-père. Vous laissez un bel héritage. Et vous ne serez pas oublié.

Une lueur cynique passa dans le regard du vieil homme.

— Oh, ça, non !

Ils continuèrent leur repas dans un silence gêné. Alazrian fit de son mieux pour mettre son grand-père à l'aise, lui beurrant ses biscuits et lui offrant des tranches de jambon fumé. Mais la morosité persistait.

S'en voulant d'être allé trop vite, il se maudissait. Certes, le roi avait des choses à cacher. Mais son petit-fils n'aurait pas cru que tout cela fût si douloureux pour lui. À l'évidence, Biagio ne s'était pas trompé au sujet de Tassis Gayle. Le roi n'avait pas besoin d'admettre son implication dans le complot en cours. Sa culpabilité transparaissait à chaque mot.

Alazrian se décida à briser le silence.

— Pensez-vous que père nous rejoindra ? Ça va être froid.

Gayle secoua la tête.

— Je te l'ai dit, il est dans tous ses états… Il veut partir aux trousses de Jahl Rob.

Le jeune homme en laissa tomber sa fourchette.

— Quoi ? Dans les Montagnes de Fer ?

— Pour lui, la coupe est pleine. Ce prêtre a tué un membre de mon gouvernement. Pas question de laisser faire. Il est temps que ce salaud paie pour ses crimes.

— Mais les Triins… Et les lions ?

Tassis Gayle agita nonchalamment sa fourchette.

— C'est un risque, en effet. Les Triins peuvent poser des problèmes. Mais Jahl Rob et ses Saints ont bien survécu… Leur repaire est peut-être plus proche de la frontière que nous ne le pensions.

Alazrian assimila la nouvelle. Si Leth envoyait des troupes dans ces montagnes…

— Grand-père, pour quand est-ce prévu ? Le savez-vous ?

Gayle haussa les épaules.

— Dès que tu seras de retour en Aramoor, j'imagine.

— Père participera à l'expédition ?

— Je ne crois pas. À mon avis, il enverra des patrouilles que Shinn dirigera. Pourquoi cet intérêt soudain ?

Parce que je viens de trouver un moyen d'accéder aux montagnes ! pensa Alazrian.

— Tout ça me paraît très intéressant, voilà tout. Savez-vous où est père en ce moment ? J'aimerais lui parler.

— Maintenant ? Et ton petit-déjeuner ?

— Grand-père, il y a là de quoi nourrir un régiment ! Je vous en prie, laissez-moi aller le voir.

— Il est aux écuries avec Shinn. Il a dit qu'il voulait s'exercer au tir, histoire de faire le vide dans sa tête. Avant de filer, embrasse donc ton vieux grand-père, va !

Alazrian eut un sourire rayonnant. Après tant de tension nerveuse, Tassis réclamait un simple baiser ! Il se leva et se pencha pour lui en poser un sur les cheveux.

— Je vous reverrai après ! promit-il. Et nous passerons du temps ensemble.

Grommelant dans sa barbe, le roi lui fit signe de décamper. Alazrian s'éclipsa, enchanté par sa bonne étoile. Il avait passé le voyage en mer à se demander comment remettre le pli de Biagio à son destinataire. Et voilà qu'on lui en offrait l'occasion sur un plateau ! Il lui suffirait de convaincre Leth de le laisser venir. Ce ne serait pas facile – mais pas impossible non plus. Il avait déjà demandé à être traité en adulte. Ce serait sa chance de faire ses preuves.

Contournant les cuisines, il courut le long des couloirs et déboucha dans la cour d'honneur avec, dans son prolongement, le pont-levis baissé et l'esplanade où les soldats s'entraînaient. Les écuries, regroupées du côté est du château, faisaient face à l'étendue de verdure qui servait de champ de tir. Là, parmi les fleurs sauvages et les insectes bourdonnants, Elrad Leth, les bras croisés, regardait Shinn s'exercer. Un œil fermé, corde tendue le long de sa joue, le Dorien s'apprêtait à tirer. Sa cible ? Une meule de foin assez distante. Facile pour un archer de sa trempe… Mais Shinn prit tout son temps. Des flèches jonchaient déjà le sol, près de la meule. Celles de Leth, sans doute. Alazrian se rapprocha discrètement. Le garde du corps lâcha son projectile, qui siffla dans les airs avant de se ficher au centre de la cible.

— Excellent, lâcha Leth de mauvaise grâce. Je ne vous battrai pas aujourd'hui.

Alazrian faillit éclater de rire.

Ni aucun autre jour !

— Père ? Puis-je vous dire un mot ?

Surpris, le gouverneur, qui allait encocher une nouvelle flèche, se retourna, aussi intrigué que contrarié.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— Rien. Je voulais vous parler d'une chose…

— Laquelle ?

— Grand-père dit que vous partirez aux trousses de Jahl Rob. Est-ce vrai ?

— Et après ?

Alazrian bomba le torse.

— Je désirerais en être.

— Tu désirerais… ? (Après un coup d'œil à Shinn, Leth ricana.) Allons, c'est un travail d'hommes et ce sera dangereux ! Tu n'as rien à y faire.

— Je le désire vraiment !

Alazrian modula soigneusement sa voix. Pour mieux convaincre, il devait jouer la carte de l'enthousiasme juvénile – sans en faire trop, et surtout sans trahir ses véritables raisons.

— Je vous l'ai dit en mer, je suis prêt à vous seconder, si vous l'acceptez.

Exaspéré, Leth secoua la tête et se retourna vers la cible.

— Non !

— Pourquoi pas ? insista Alazrian. Père, je sais monter à cheval et je suis plus fort que j'en ai l'air ! Donnez-moi une chance, je ne vous décevrai pas ! C'est promis ! (Il prit son air le plus implorant.) Je vous en prie, laissez-moi faire mes preuves… S'il vous plaît ?

Un instant, Leth parut sur le point de lui flanquer une gifle. Puis il eut une ébauche de sourire. Son regard passant d'Alazrian à Shinn, il réfléchit. Enfin, il s'appuya à son arc, tenu à la verticale.

— Très bien. Si tu te crois si fort, voyons ce que tu as dans le ventre… Avoir un fils digne de ce nom ne serait pas de refus ! Cette expédition punitive fera peut-être de toi un homme.

Alazrian sourit intérieurement. Leth pouvait être si crédule, parfois…

— Merci, père. Et vous verrez, vous ne serez pas déçu.

Elrad Leth hocha sèchement la tête.

— Bien, maintenant file, que je m'entraîne en paix.

Après l'avoir remercié une fois encore, Alazrian retourna au château. Il avait réussi ! Leth l'avait cru…

Je devrais me faire acteur ! jubila-t-il.

Il lui suffirait d'entrer en contact avec les dompteurs de lions. Et si la chance continuait de lui sourire, les Triins le trouveraient les premiers.

Regardant son fils s'éloigner, Elrad Leth fut submergé par une vague d'amertume. Il n'avait jamais apprécié Alazrian, le tolérant au nom de son mariage et de sa position précaire auprès du roi. Mais ce dernier outrage le faisait bouillir de colère. Une folle envie le démangeait : décocher une flèche dans le dos du garçon… Chaque jour, le bâtard gagnait en assurance ! Son passage de la puberté à l'âge adulte l'enhardissait, au point de l'inciter à défier l'autorité. Chez un fils de sa chair et de son sang, Elrad Leth aurait jugé normal un tel comportement. La bravoure et la hardiesse sont des qualités à encourager chez les adolescents.

Mais Alazrian ? Son fils ? Jamais ! À la seconde où la tête minuscule du nouveau-né – avec son duvet blanc – avait émergé du ventre de sa mère, il avait su…

Presque dix-sept ans plus tôt, Calida avait laissé un Triin de passage s'amuser avec elle. Envoûtée, elle avait écarté les cuisses comme une parfaite petite pute… En ce temps-là, les Triins sillonnaient l'empire de Nar dans le cadre des échanges culturels favorisés par Arkus. Et si Elrad Leth n'avait jamais su l'identité de l'amant, il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait d'un Triin aux cheveux blancs. Après une telle trahison, l'amour qu'il portait à son épouse avait été étouffé. Le cancer l'ayant enfin débarrassé de cette salope, il lui tardait de voir le petit bâtard suivre le même chemin…

Jusqu'à aujourd'hui, il n'avait jamais trouvé de moyen convaincant de précipiter Alazrian dans la tombe.

— Shinn ? grogna-t-il d'une voix tremblante.

— Oui ?

— À notre retour en Aramoor, je veux que vous partiez à la recherche de Jahl Rob.

— Je sais.

— Il y a autre chose, Shinn ?

— Quoi ?

Elrad Leth se tourna vers son garde du corps.

— Vous emmènerez Alazrian. Et vous veillerez à ce qu'il lui arrive malheur.

OceanofPDF.com

12

Deux jours après leur arrivée, Kasrin et Biagio attendaient toujours la réponse de la reine. Refusant de revoir les Narens, elle restait cloîtrée dans la villa. Kasrin l'imaginait entourée de conseillers, cherchant la meilleure réponse à l'offre de l'empereur. Les heures se traînaient… En l'attente d'une décision, le capitaine tuait le temps en explorant les lieux. Au contraire de Biagio, assigné à résidence dans une seule aile de la résidence, Kasrin pouvait aller où bon lui semblait, parler à qui il voulait et se promener à sa guise dans les jardins. Une seule chose lui était interdite : contacter son équipage. Cette restriction le contrariait. Il voyait le Souverain Effroi danser sur l'eau, toujours entouré d'une flottille de schooners… Son grand cuirassé semblait aussi impuissant qu'un loup muselé. Pour Kasrin, rester sans nouvelles de ses hommes était le pire. Autrement, il aurait pu apprécier l'interlude, et prendre vraiment du bon temps.

Au cours de la traversée, Biagio avait souvent vanté les beautés de Crate, décrivant l'île comme le plus beau fleuron de l'empire. À présent, Kasrin pouvait en juger sur pièces. L'air, parfumé par la mer et les floraisons, était un enchantement. Même au lendemain de l'hiver, en ce tout début de printemps, il faisait déjà chaud. Bien que transformée en forteresse, la villa portait encore la griffe d'un grand architecte avec les magnifiques vues panoramiques qu'offraient les belles balustrades et les vitraux qui reflétaient à la perfection la lumière du soleil… Pour une prison, la villa de Biagio tenait du paradis avec, en guise d'anges, des Lissiens à la blondeur platine… À sa grande surprise, Kasrin s'y était rapidement fait. De nature curieuse et assez courtoise, les Lissiens avaient un physique de rêve – un peu comme Biagio, avec son long corps androgyne et son teint parfait. Kasrin avait l'occasion d'étudier ses anciens ennemis de plus près et d'apprécier les subtiles différences entre leurs peuples. Les Lissiens ? Des êtres humains, bien sûr. Et pourtant… Ils avaient aussi quelque chose d'inhumain…

À leur contact, Kasrin se sentait étrangement inférieur.

L'après-midi du deuxième jour, il découvrit une mare, cachée à l'est de la villa. Le seul endroit que les ingénieurs n'avaient pas détruit avec leurs tranchées défensives… Sans doute en raison des arbres qui offraient déjà des défenses naturelles appréciables.

Lassé d'un cadre devenu par trop familier, Kasrin s'était aventuré dans le petit bois, indifférent aux regards intrigués des Lissiens en patrouille. Apparemment, Jelena avait donné des instructions pour qu'on le laisse aller où il voulait. Il profita de sa liberté de mouvements pour disparaître entre les arbres. Les soldats ne le suivirent pas.

Alors, il découvrit la mare. Un plan d'eau à peine troublé par de petits bancs de poissons… Ravi, le Naren éclata de rire. Un sentier pavé faisait le tour de la mare. Des fleurs bleu et orange s'y épanouissaient. Un petit banc de pierre, en partie couvert de mousse, semblait inviter à la détente et à la contemplation. Attiré par ce charmant décor, Kasrin avança. L'endroit idéal où attirer quelqu'un qu'on aimait en secret… Les oiseaux qui avaient déserté les autres abords de la villa se regroupaient ici pour chanter, observant l'intrus du haut de leurs branches. Sans un bruit, Kasrin approcha du petit banc moussu, s'agenouilla devant et l'étudia. Il s'attendait presque à y voir gravé le nom de Biagio, en souvenir de sa jeunesse… Mais le banc ne portait aucune marque. Enlevant de son mieux la mousse, le Naren se ménagea une place où s'asseoir et admirer sa découverte.

— Magnifique…, chuchota-t-il.

Ces derniers temps, il repensait souvent à Nar et à son village natal. Jusque-là, il avait abusé de la bouteille au lieu de profiter de l'inaction pour réfléchir et faire le point… Maintenant, ses doutes le rattrapaient. Se retrouver à bord du Souverain Effroi, sur l'océan, l'avait aidé à y voir plus clair. Quel bonheur que de reprendre la mer ! Même Nicabar ne pouvait pas tout lui arracher ! Il ramassa un caillou, le choisissant bien plat et poli, et fit des ricochets sur l'eau.

— Trois rebonds… Pas mal !

Un simple début, décida-t-il. Sélectionnant d'autres galets, il tenta d'améliorer son score. Il se leva, résolu à faire plus de cinq ricochets… tout en pensant à son navire, à Biagio, retenu dans sa cage dorée… et à Jelena. Le souvenir de la reine-enfant amena un sourire sur ses lèvres.

Qu’elle était belle ! Aussi captivante à regarder que ses sujets – sinon plus… Dès qu’il l’avait vue, Kasrin avait été sous le charme. Quel âge pouvait-elle avoir ? Pas plus de dix-huit ans, sûrement… Elle avait le maintien d’une femme plus âgée, mais son teint de pêche et sa voix cristalline trahissaient sa jeunesse.

Une reine-enfant dans toute sa gloire…

Une demi-heure plus tard, lassé de son petit jeu, Kasrin s’épousseta les mains et se rassit. Le soleil était haut dans le ciel, mais le jeune homme n’avait nulle part où aller. N’ayant pas encore faim, il ne voyait pas de raison particulière de regagner si vite sa cage. Et revoir Biagio, d’humeur exécrable depuis son retour à Crate, ne lui souriait guère. Découvrir sa villa en ruine avait troublé l’empereur. Kasrin l’aurait presque pris en pitié. Voir son foyer ainsi violé était terrible.

— C’est peut-être pour ça qu’ils l’ont fait…

Après tout, ça paraissait logique. Sous les ordres de Renato Biagio, les Narens n’avaient-ils pas violé Liss ? Défigurer la villa impériale semblait un juste retour de bâton.

— Quel gâchis…, chuchota Kasrin en secouant la tête.

Le siège de Liss… Les bains de sang… Sa propre carrière au sein de la flotte… Quelle farce ! Et à en croire Biagio, ce sinistre fiasco avait mis l’empire à genoux. Ces temps-ci, Kasrin ne savait plus à quel saint se vouer. Mais il se surprenait, pourtant, à se fier de plus en plus à l’empereur.

— Capitaine Kasrin ?

Se retournant, le Naren vit trois silhouettes se découper à la lisière du taillis. L’une d’elles était…

La reine ! Flanquée de deux conseillers, Jelena dévisagea longuement le jeune homme.

— Que faites-vous ?

Kasrin se leva aussitôt.

— Quelque chose ne va pas ? On m’a dit que je pouvais aller où je voulais…

Jelena ne répondit pas. Timrin – Kasrin se souvenait de lui – lui chuchota quelques mots à l’oreille. Elle hocha la tête, puis fit un pas en avant. Le conseiller protestant, elle agita une main.

— Laissez-nous, ordonna-t-elle. Je désire parler au capitaine en privé.

Après un dernier regard sévère à Kasrin, les Lissiens rebroussèrent chemin. Le Naren regarda la reine approcher, sa robe soigneusement relevée. Elle avait l'apparente délicatesse d'une rose… et la dureté de ses épines au fond des yeux.

Kasrin résolut de ne pas se laisser intimider.

— Je n'ai rien fait de mal. Vos hommes m'ont vu venir ici et ne m'en ont pas empêché.

— Je sais. Ils m'ont dit où vous trouver. Je ne viens pas vous réprimander, capitaine.

— Vraiment ? Alors que me voulez-vous ?

— J'ai besoin de réponses ! (Arrangeant sa robe émeraude quand elle s'assit, Jelena changea d'expression.) Visiblement, vous êtes surpris de me voir. Je vous en prie, n'ayez pas peur.

— Je n'ai pas peur ! mentit Kasrin. (En réalité, sa nervosité l'irritait lui-même.) Que puis-je pour vous ?

— Depuis deux jours, je réfléchis à la situation. Votre empereur m'a donné beaucoup de grain à moudre. Et je n'arrive pas à tirer une conclusion.

— C'est compréhensible, répondit Kasrin qui l'écoutait d'une oreille distraite.

Le décor bucolique soulignait encore la beauté de la jeune femme.

— Mes conseillers et mes amis ont tous une opinion tranchée sur ce qu'il conviendrait de faire de vous deux, continua Jelena. Certains répètent qu'on devrait vous croire. D'autres soutiennent que Biagio est un démon tout juste bon à jeter en pâture aux requins…

— Très réconfortant ! grommela Kasrin. Et vous ? Qu'en pensez-vous ?

— Je ne sais que croire…

— Voilà pourquoi vous êtes là…

— Après deux jours de débats et de réflexion, j'en suis venue à reconnaître que les faits nous échappent complètement. Au fond, nous ne savons pas de quoi nous parlons. Nous ne comprenons toujours pas les Narens et votre empire. Et Biagio est peut-être le plus grand mystère de tous.

— Majesté, je crains de vous avoir donné de fausses impressions… Je ne connais pas beaucoup plus Biagio que vous.

— Voilà qui m'étonnerait. Après tout, vous êtes son « loyal capitaine ». Ce sont ses propres termes.

— Vous ne comprenez pas… Les circonstances nous ont rapprochés, Biagio et moi. En réalité, je ne le connais pas plus que ça !

Jelena fronça les sourcils.

— Je ne peux pas accepter ça… Vous venez jusqu'ici solliciter notre aide, et tout ce que vous offrez, ce sont des énigmes. Eh bien, cela ne nous suffit pas, capitaine. Si vous désirez notre soutien, vous allez devoir coopérer.

— Doucement ! Je ne suis pas l'un de vos serviteurs. Si vous avez des questions, je vous écoute. Mais je refuse d'être soumis à un interrogatoire !

La reine se radoucit.

— Je ne voulais pas vous offenser. Comprenez à quel point tout cela est difficile pour moi… En ce qui me concerne, vous êtes un officier de la Flotte Noire. Et pour tout dire, j'ignore sur quel pied danser avec vous.

— Je peux le comprendre…

S'habituer à côtoyer des Lissiens avait également été difficile pour lui. Pour la reine, il était le serpent qui se glisse dans le nid de l'oiseau… Jelena protégeait ses poussins.

— Accordez-moi une faveur : ne me jugez pas. Vous ignorez quel fut mon chemin avant d'arriver ici.

— En effet. Et c'est bien le problème. J'aimerais justement que vous m'en parliez.

Kasrin secoua la tête.

— C'est sans importance.

— Au contraire, ne le voyez-vous pas ? C'est pourquoi je viens vous voir. Si je dois m'en remettre à vous, j'ai besoin de vous comprendre. Et j'ai de nombreuses questions. Si je n'obtiens pas de réponses, comment serais-je en mesure d'aider votre empereur ? Je vous en prie, parlez-moi de Nicabar !

— Que voulez-vous savoir ?

— Vous êtes sa Némésis, non ?

Kasrin lâcha un petit rire.

— Absolument !

— Pourquoi ? Biagio affirme que vous n'êtes pas l'ennemi de Liss. Vous auriez refusé de nous combattre. Voilà qui m'intrigue, capitaine. Je n'ai jamais vu de marin naren bien disposé envers mon peuple. Expliquez-vous donc.

Lentement, Kasrin tourna autour du banc. Jelena le regarda marcher en cercle, puis l'invita à s'asseoir près d'elle. Surpris, il accepta avec gratitude. Et trouva enivrant le parfum de la reine.

— Par où commencer ?

Jelena haussa les épaules.

— Par le commencement…

Kasrin s'exécuta. Bientôt, la reine écarquillait les yeux. Il évoqua la querelle qui l'opposait à l'amiral Nicabar, aggravée par son refus de rentrer dans le rang et de participer à sa guerre. Il parla du Souverain Effroi, un vaisseau magnifique, et de son équipage retenu à terre. Le refus du capitaine et de ses hommes de continuer le massacre leur avait valu d'être traités de lâches. Il confessa ses peurs rétrospectives sur ce qui aurait pu lui arriver, décrivant la justice de Nar et le pouvoir que Nicabar détenait, capable de détruire une vie. Se surprenant lui-même, il parla ensuite de Biagio. L'empereur lui avait offert au moins une chance de se défendre.

Enfin, il se tourna vers la reine avec un pauvre sourire.

— Et voilà… Vous savez tout.

— Je ne sais que dire. C'est… incroyable.

— Chaque mot est vrai, Majesté. Que vous le croyiez ou non.

— Alors, c'est ce qui vous pousse à aller contre Nicabar ? La vengeance ?

— N'est-ce pas un motif suffisant ? Et ce que vous voulez aussi ?

— Oui…, admit Jelena. L'Intrépide est un fléau pour mon peuple. Au fil des ans, il a coulé d'innombrables vaisseaux. Tant qu'il ne sera pas au fond des eaux, il n'y aura aucune paix possible entre nos nations. Cela dit, Biagio a tort de croire que tout ceci est une simple histoire de vengeance. C'est bien davantage. Et c'est très important pour mes sujets. Nous n'irons pas plus loin tant que l'Intrépide n'aura pas été détruit.

— Je crois comprendre, dit Kasrin. En fait, c'est une affaire d'orgueil national. Au fond, ce n'est pas si différent pour moi. Vous parlez de la fierté de votre peuple, j'évoque la fierté d'un individu – moi-même.

La reine eut un petit sourire.

— Très bien. Puisque vous êtes expert au sujet de Nicabar, dites-moi comment le vaincre.

— Oh ? Vous avez pris votre décision ?

— Pas encore. Nous en parlons, c'est tout. Mais imaginons un instant ce que nous ferions face à l'Intrépide. Quels sont ses points faibles ? Comment comptez-vous vaincre, capitaine Kasrin ?

— Blair.

— Pardon ?

— Appelez-moi Blair.

Jelena détourna les yeux.

— Que feriez-vous ?

Kasrin réfléchit. Premier cuirassé de la Flotte Noire, et le mieux armé, l'Intrépide était aussi le plus lent, mais ça n'était pas vraiment un handicap. Son manque de vitesse s'expliquait en partie par le poids de sa coque blindée. Le Naren se frotta le menton. Se pouvait-il que l'Intrépide n'ait aucune faille ? En tout cas, son maître, lui, n'était certainement pas infaillible. Kasrin repensa à ce que Biagio avait dit… Si Nicabar croyait arriver à conquérir Liss, il foncerait dans n'importe quel traquenard.

— L'ego…, soupira Kasrin. Voilà la faiblesse à exploiter. Je n'ai jamais rencontré d'homme plus arrogant que Nicabar. Ou plus obsédé. Biagio a raison à son sujet. Si je lui livre un moyen de s'infiltrer à Liss, il me croira.

— En êtes-vous certain ? Vous venez de m'expliquer que Nicabar vous haïssait.

— Ah, Majesté, s'il est une chose qu'il déteste plus que moi, c'est votre archipel ! Voilà notre nasse ! Il s'agira de l'attirer dans un guet-apens, puis de le cerner sans lui laisser une chance de fuir. Un chenal, peut-être, avec beaucoup de terres autour… Seriez-vous prête à monter ce genre d'embuscade ?

La reine refusant encore de s'engager, Kasrin attendit en vain sa réponse. S'étant levée, Jelena alla s'accroupir devant la mare et y puisa

un peu d’eau claire qu’elle laissa couler lentement entre ses doigts.

— J’adore l’eau. Être un enfant de Liss, c’est ça… L’eau est notre royaume. Je n’aurais jamais cru que des Narens le comprendraient un jour. J’ai entendu parler de vos villes, de votre Palais Noir et de vos laboratoires de guerre… À mes yeux, ce sont autant d’abominations. (Elle se tourna vers son compagnon.) Mais vous êtes différent… Je me trompe ?

Kasrin ne sut quoi dire. Il aurait voulu répondre par l’affirmative, pour entrer dans les bonnes grâces de la reine… Il réussit seulement à hausser les épaules.

— Peut-être. Tout dépend de ce que vous entendez par là… Je suis un Naren, Majesté.

— Je sais, mais vous n’êtes pas comme les autres. Vous avez refusé de participer au conflit. Vous êtes un homme de conscience, capitaine. Je me demande pourquoi. Qu’est-ce qui vous rend différent ?

D’autres questions impossibles… Kasrin réfléchit.

— Je l’ignore. Nicabar et moi n’avons rien en commun, et je l’admets très volontiers ! Mais tous mes compatriotes ne sont pas mauvais, vous savez.

— Oh, je m’en doute, capitaine. Quelqu’un me l’a déjà prouvé.

Intrigué par cette allusion, Kasrin fronça les sourcils. La reine semblait perdue dans son monde intérieur…

Soudain, une idée vint à l’esprit du capitaine : il s’approcha de Jelena en retroussant sa manche.

— Laissez-moi vous montrer quelque chose.

Jelena s’écarta vivement.

— Quoi ? fit-elle nerveusement.

Kasrin éclata de rire.

— Regardez ! (Il désigna la cicatrice qui courait de la saignée de son coude jusqu’à son épaule.) Vous voyez ?

— Une vilaine cicatrice…

— Je la dois à une murène. J’avais dix-huit ans, environ votre âge…

Main tendue, Jelena suivit la cicatrice d’un doigt hésitant.

— Elle devait être énorme, cette murène… J’en ai vu parfois, autour de Liss.

— Elles ont des dents comme des aiguilles ! Cette saloperie a failli me sectionner le bras !

— Que s’est-il passé ?

Comme Kasrin l’avait espéré, Jelena était intriguée. Il avait enfin réussi à établir le contact.

— Enfant, je vivais dans un village de pêcheurs. J’ai toujours adoré la mer et aussi loin qu’il m’en souvienne, j’ai rêvé de naviguer… Adolescent, j’avais ma propre embarcation. Oh, très modeste, bien sûr ! Mais elle faisait ma joie. J’en prenais le plus grand soin.

» Un jour, je débarrassais la coque des bernaches qui s’y étaient agglutinées. Comme ma barque était amarrée, je travaillais les jambes dans l’eau. Il faisait grand soleil. J’utilisais mon couteau à garde d’argent, qui scintillait sous l’eau… Je m’en souviens comme si c’était hier. (Plongé dans le passé, Kasrin marqua une pause, les yeux baissés sur sa cicatrice.) La murène a dû croire que ma jolie arme scintillante était un poisson argenté… Elle a jailli de nulle part, me saisissant le bras, et m’a infligé ça…

— Vous avez dû perdre beaucoup de sang. Que s’est-il passé ensuite ?

— Eh bien, je ne suis pas mort ! Mon père m’a tiré de l’eau et le guérisseur du village m’a fait des points de suture. J’étais terrifié, vous pouvez me croire ! Mais je n’avais pas peur de retourner dans l’eau. De toute façon, m’éloigner de la mer était impossible. Je l’avais dans le sang et c’est toujours le cas. Alors, vous voyez ? Au fond, nous ne sommes pas si différents.

Un sourire naquit sur les lèvres de la reine.

— Une merveilleuse histoire… Je suis ravie que vous me l’ayez confiée.

Kasrin sourit à son tour.

— Alors ? Je vous ai convaincue ?

— Il ne s’agit pas de vous, capitaine. À mon sens, vous êtes digne de confiance. C’est Biagio qui m’inquiète. Vous ne mesurez pas bien à quel point il nous effraie.

— Oh, détrompez-vous ! Croyez-moi, je sais comment était l’empereur. J’ai servi sous les ordres de Nicabar, souvenez-vous. Hier

encore, ces deux-là étaient pires que tous les chiens de l'enfer ! Mais Biagio a changé.

— Il m'est difficile de le croire. Arkus et lui nous ont déclaré la guerre. Biagio soutenait Nicabar, il a ordonné le blocus des Cent Îles. Rien ne modifiera le passé.

— Majesté, écoutez-moi ! Laissez-moi au moins vous dire ce que je sais de l'empereur. C'était un boucher, un fou furieux, et le plus vaniteux des hommes, plus arrogant même que Nicabar… ! Ce portrait vous semble-t-il correspondre à l'homme que vous venez de rencontrer ?

— Non… Mais Biagio est malin, il pourrait jouer la comédie… Il dirige le Roshann, souvenez-vous.

— Il ne joue pas la comédie. Au début, je ne voulais pas le croire, moi non plus. Maintenant, j'en suis convaincu. Si vous pouvez faire confiance à un officier de la Flotte Noire, alors accordez aussi votre confiance à Biagio…

— C'est plus difficile avec lui. Il a beaucoup de secrets, même vis-à-vis de vous. Dites-moi, pourquoi lui faut-il un bateau pour rallier les hautes terres de l'est ?

Kasrin hésita. Il n'en fallut pas plus à Jelena.

— Vous n'en savez rien, n'est-ce pas ? Il refuse de vous en parler. Et vous voudriez que je lui fasse confiance ?

— C'est difficile, en effet, soupira Kasrin. N'empêche qu'il dit la vérité. Il est affaibli et l'empire sombre. Ses ennemis étant légion, Biagio essaie de contracter des alliances.

— Il vous l'a dit ?

— Oui. À sa façon, il m'a révélé tout ce qu'il pouvait. Et il m'a demandé ma confiance… (Avide de la convaincre, il faillit prendre Jelena par la main.) Et je vous demande la même chose maintenant. Au nom de la paix, ne pouvez-vous y consentir ?

Là encore, la reine refusa de répondre.

Dans le hall de l'aile ouest, Biagio contemplait la statue qui ornait un coin désert, celle d'Irisha, tout droit sortie de la mythologie narène. L'antique déesse de la jeunesse portait un agneau dans ses bras. Un symbole particulièrement pertinent pour les seigneurs vampires de Nar… Irisha était toujours représentée en jeune fille à la veille de devenir une

femme. L’agneau, supposait Biagio, devait incarner l’espoir éternel de la renaissance et l’idée que tous les Narens étaient les agneaux du ciel, bercés par les bras aimants des dieux… Parce que la statue était particulièrement belle et réussie, et parce qu’il se sentait des affinités avec la déesse, Biagio avait autrefois acquis l’œuvre d’art auprès d’un revendeur de la Cité Noire et l’avait installée à cet endroit, où la lumière restituait le mieux son essence. Un achat dispendieux, mais Biagio n’avait pas hésité. À l’époque, sa fortune lui aurait permis d’acquérir un millier de chefs-d’œuvre. Aujourd’hui, la beauté divine du visage sculpté et le sein artistiquement dénudé attiraient moins son attention qu’un détail troublant…

Elle était toujours là !

Au cours de ces deux jours, l’empereur avait découvert une vérité désagréable sur son ancienne villa… Tous les trésors si patiemment réunis avaient disparu. Les portraits, les tapisseries précieuses de Vosk, le chef-d’œuvre méticuleusement travaillé de Darago… Tous vendus pour financer la guerre ! Seule restait Irisha à l’agneau… Biagio en était perplexe. En arrêt devant la statue, il méditait sur ce mystère.

Un bruit de pas interrompit sa réflexion. Les chaussures de la reine Jelena cliquetaient sur le marbre. Elle arrivait seule, sans escorte… Biagio allait-il enfin avoir sa réponse ?

— Majesté… Vous voir me ravit.

— Biagio, je dois vous parler.

— Très bien. Mais d’abord… (Il désigna la statue.) Que fait-elle là ?

— Comment ça ?

— Vous avez vendu tout le reste. Il n’y a plus une seule statue dans cette aile de la villa. Même les petites, qui ornaient ma véranda, ont disparu. Pourtant, vous avez gardé Irisha, exactement où je l’avais laissée… Pourquoi ?

— Irisha… (L’ombre d’un sourire flotta sur les lèvres de Jelena.) C’est donc ainsi qu’elle s’appelle.

— L’antique déesse de la jeunesse, en effet, un héritage des vieux mythes narens… Une enfant, presque une femme… Comme vous, peut-être ?

— Non, comme ma mère ! répliqua Jelena, du venin dans la voix.

Surpris, l'empereur recula d'un pas. Le mépris avait effacé le sourire de la reine.

— Je vois…, dit Biagio.

— Elle a péri au cours d'une attaque narène. Avec mon père. J'avais seize ans.

Biagio connaissait déjà les circonstances du couronnement de Jelena. Il se tourna vers la statue.

— Elle vous rappelle votre mère, c'est ça ?

— Oui. Je ne devrais pas l'admettre, mais cette statue présente une ressemblance frappante avec elle. Quand je suis née, elle était très jeune, encore adolescente, en fait. Quand j'ai posé les yeux sur la statue, j'ai eu l'impression de revoir ma mère. (Jelena soupira.) Ça doit vous paraître idiot.

— Nullement.

Biagio se remémora les nombreuses fois où il avait « communié » avec la statue de cire d'Arkus, au musée du baron Jalator… Avec l'espoir fou d'y glaner du réconfort. D'un certain côté, l'attachement de Jelena à Irisha semblait tristement approprié.

— Vous avez eu raison de la garder. Conserver des liens avec le passé est une bonne chose.

— Des mots surprenants, venant de vous, Biagio.

— Pourquoi ? Vous connaissez mon penchant pour les antiquités. J'aurais cru que vous me comprendriez mieux, après avoir consacré autant de temps à saccager ma villa…

— Comme vous avez saccagé mon foyer ?

— Majesté, j'ai commis des actes que vous n'imagineriez pas. La dévastation de Liss est un poids de plus sur ma conscience. Mais j'ai changé. (Secouant la tête, il soupira.) Vous ne le croirez jamais, n'est-ce pas ? Venir ici était une perte de temps…

— Non, parce que je vous crois.

— Vraiment ? Pourquoi ?

— Remerciez donc le capitaine Kasrin ! Je le tiens pour un homme d'honneur, en dépit de l'uniforme qu'il porte. Il vous fait confiance, Biagio.

— Et ça vous suffit ?

Il n’imaginait pas ce que Kasrin avait pu dire à Jelena, ni même pourquoi ce capitaine en disgrâce se fiait à lui… Biagio lui avait pratiquement tout caché de ses plans.

— Vous ne comprendrez sûrement pas, mais je vais vous le dire quand même. Les gens de la mer ont des affinités électives. Kasrin est ainsi, pas si différent des Lissiens… S’il arrive à vous faire confiance, alors je le peux aussi.

— Vous ne dites pas tout. Je le lis dans vos yeux. Vous voulez Nicabar.

— Naturellement ! Je ne vous aiderais pas sinon.

— Vous, m’aider ?

— Oui. Je vous donnerai un bateau. Partez pour les hautes terres de l’est et trouvez-vous des alliés.

Des alliés ? se répéta Biagio, stupéfait.

Qu’avait donc pu lui dire Kasrin ? Mais il était trop reconnaissant pour se plaindre… L’étonnement le laissait presque sans voix.

— Majesté, en vérité, je ne sais comment vous remercier.

— C’est très simple : dites-moi ce que vous allez faire là-bas.

Biagio s’était attendu à cette question. Il savait d’avance que Jelena ne lui prêterait pas un schooner sans avoir le fin mot de l’histoire.

— Très bien. Vous le saurez. Mais veuillez d’abord affréter un vaisseau en mon nom. Je dois partir rapidement, et vous avez une stratégie à élaborer avec Kasrin. (Se détournant, il caressa une jambe de la statue. Irisha lui manquerait.) Nous nous reverrons à la veille de mon départ. Alors, je vous dévoilerai tout.

OceanofPDF.com

13

Assis dans sa chambre au clair de lune, Alazrian attendait l'aube. Encore une nuit affreuse au château d'Aramoor… Des pas résonnaient dans le couloir. Au loin, des insectes bourdonnaient. Sous un ciel dégagé, une brise venue du nord faisait plier la cime des sapins géants. Par la fenêtre, la lune qui baignait le visage de l'insomniaque lui donnait un teint spectral. Le regard d'Alazrian allait de l'astre nocturne à l'enveloppe posée sur sa cuisse. Biagio la lui avait remise depuis des semaines. Et il n'avait jamais été aussi tenté de l'ouvrir… À l'aube, ce serait le départ pour les Montagnes de Fer. Bientôt, il se trouverait devant les Triins dompteurs de lions. Avant de leur remettre le message de l'empereur, il aurait tant voulu savoir ce qu'il contenait !

Vantran… C'est à lui que cette lettre est adressée, pas à moi…

Il se le répétait depuis des jours. Sans arriver à se convaincre… Depuis son retour du Talistan, la lettre l'obsédait, lui rappelant constamment le voyage périlleux qui l'attendait. Trois jours en Aramoor à ruminer et rien d'autre. Effrayé, isolé, il trouvait un maigre réconfort à contempler la lettre. Au matin, il partirait au galop avec Shinn. Et il serait peut-être même tué. Cette maudite lettre semblait être la clé de son destin.

Il la brandit, espérant que la lumière de la lune lui dévoilerait son contenu. Après tout, il avait touché Biagio, lu ses pensées et vu sa sincérité. Si la missive était une sorte de piège, alors l'étrange don d'Alazrian ne valait rien… Or, il savait que ce n'était pas le cas. Donc, la lettre ne pouvait pas être autre chose que ce que l'empereur avait affirmé.

— Eh bien, j'en suis presque certain…, souffla Alazrian.

Il glissa l'enveloppe sous son matelas. Ses habits de selle étaient déjà soigneusement pliés sur une chaise. Le moment venu, il fourrerait sans peine la lettre dans une de ses poches. Puis, quand il localiserait enfin les Triins…

Alors quoi ? se demanda-t-il nerveusement.

Se contenterait-il de se rendre ?

Il se rassit au bord du lit. Sa mère aurait su le réconforter. Elle aurait eu des conseils à lui donner, et des paroles maternelles pleines de sagesse pour l'apaiser… Vivante, elle l'aurait peut-être réprimandé de se lancer dans cette aventure. Même avec la folie du roi Tassis, elle n'aurait certainement pas approuvé.

— Mais il y a tant en jeu…, murmura-t-il. Pardonne-moi, mère, je dois m'en remettre à Biagio. J'ai sondé son cœur comme j'ai sondé le tien. T'en souviens-tu ?

Il n'obtint pas de réponse, naturellement… Rouvrant les yeux, Alazrian eut un petit rire penaud. Dame Calida ne lui répondrait plus jamais. Seules restaient sa mission et l'étrange promesse faite à sa mère – donner un sens à son don mystérieux. Soudain, il comprit qu'une nouvelle porte s'ouvrait devant lui. D'ici quelques heures, il en franchirait le seuil.

En partant au galop dans les montagnes, il deviendrait un homme.

Au matin, Alazrian quitta le château à cheval, accompagné par Shinn et quatre cavaliers talistaniens de la brigade de Dinsmore qui avaient troqué leur uniforme vert et or contre des vêtements de selle blancs. Arc en bandoulière, Shinn chevauchait en tête du groupe. Quand Elrad Leth leur avait souhaité bonne chance, le guerrier avait hoché la tête. En regardant Alazrian s'éloigner, le gouverneur n'avait rien dit. Morose, il était resté planté dans la cour, telle une statue. Alazrian n'avait pas soufflé mot non plus. Il partait – peut-être pour toujours. S'il revoyait jamais son salaud de père, ce serait dans des circonstances radicalement différentes. Les soldats qui l'entouraient étaient armés d'épées, de dagues et d'arcs. Mais pourquoi ces hommes ne manifestaient-ils aucune appréhension ? Alazrian, lui, avait l'estomac noué à l'idée de ce qui l'attendait peut-être… Ces vétérans ne bronchaient pas. Aux yeux du jeune homme, ils se montraient remarquablement courageux.

Shinn était plus silencieux encore que de coutume. Le Dorien donnait ses ordres par signes, ne desserrant pratiquement pas les lèvres. Il paraissait préoccupé par autre chose que la mission. Parfois, il baissait le bras pour toucher la dague glissée à son ceinturon. Tandis que ses compagnons bavardaient entre eux, il galopait en tête, à l'écart. Alazrian

s’efforçait de le suivre d’assez près sans se laisser distancer. Il n’y avait pas de position plus sûre que de rester dans l’ombre de Shinn. Et le jeune homme comptait ne jamais s’éloigner de lui. Il espérait que son père l’avait chargé de sa protection, surtout en cas de crise. Sans être un cavalier accompli, Alazrian en savait assez sur les chevaux pour maintenir l’allure sans peine. Sa mère avait insisté pour qu’il apprenne le plus tôt possible à monter – une obligation pour tout Talistanien, aussi frêle ou intellectuel soit-il. Et Alazrian aimait les chevaux. Des bêtes au comportement aisément prévisible, en règle générale… Et elles semblaient bien réagir à son contact. D’ailleurs, le jeune homme en avait choisi une particulièrement docile : un hongre à la robe couleur crème qu’il appelait Aile.

Mais si Alazrian montait bien, il ne savait pas manier une arme. Ne s’étant jamais entraîné à l’arc ou à l’épée, il portait la dague qu’Elrad Leth lui avait donnée pour ses seize ans. Bien qu’espérant ne pas devoir s’en servir, il vérifiait périodiquement son tranchant. À la lumière du soleil levant, toutes les pensées d’Alazrian volaient vers les montagnes. Bientôt, il découvrirait si la mission de Biagio en valait la peine. Discrètement, il glissa les doigts sous sa veste et chercha la lettre. Il la toucha, aussitôt rasséréné.

Après trois heures de chevauchée, les cavaliers atteignirent les contreforts des montagnes. Shinn tira sur les rênes de sa monture et ordonna une halte. Alazrian s’arrêta près de lui et étudia les pics.

Une seule voie permettait de s’enfoncer dans les montagnes : un chemin encaissé et sinueux appelé la Course Saccenne – une antique route qui conduisait au lointain continent des Triins. Depuis la fin de la guerre opposant Nar à Lucel-Lor, personne d’autre que Jahl Rob et ses Saints ne s’y était risqué à cause des sentinelles aux lions…

Devant un lieu aussi chargé d’histoire, Alazrian se sentit tout excité. On eût dit un pont jeté vers un autre monde.

— Reposons-nous avant de continuer, dit Shinn. Les bêtes ont bien besoin d’une pause.

Le Dorien mit pied à terre et prit de la nourriture dans ses sacoches de selle. Assis sur l’herbe, il contempla les montagnes en savourant des saucisses sèches. Alazrian et les soldats laissèrent aussi à leurs montures un repos mérité. Le chef, Brex, un Talistanien à la face ronde et

rougeaude, ordonna à ses hommes de s’asseoir en demi-cercle près de lui. Alazrian constata aussitôt que Shinn était volontairement tenu à l’écart. Penché en arrière sur un coude, le Dorien gardait les yeux rivés sur les montagnes. Même si près du danger, il ne paraissait pas nerveux. Prenant sa gourde d’eau, Alazrian vint s’asseoir près de l’homme, qui lui jeta un vague coup d’œil.

— Qu’en pensez-vous ? Nous les trouverons, à votre avis ?

Shinn hésita avant de répondre et hocha simplement la tête.

Alazrian y vit un bon signe.

— Et ensuite ? Que ferons-nous ?

— Nous, rien du tout. Je m’efforcerai de découvrir leur fief sans être repéré.

— Et c’est tout ?

— C’est notre mission. Nous sommes trop peu nombreux pour tenter davantage. Une fois leur repaire localisé, nous reviendrons à la tête d’une armée, si le gouverneur Leth l’ordonne.

— Et si les Triins ne nous tombent pas dessus les premiers.

Alazrian guetta la réaction du Dorien. Rien. Pas la plus petite appréhension…

— Jahl Rob et ses Saints ont survécu, répondit Shinn. S’il y a des Triins dans ces montagnes, ils ne sont pas dans les parages. Ils doivent plutôt surveiller les abords de Lucel-Lor. Sinon, Rob ne serait pas si tranquille… Et si les Triins apprenaient sa présence, ils ne la toléreraient pas. (Le Dorien fixa Alazrian d’un œil sévère.) Pourtant, ne pensez pas qu’aucun danger ne nous guette. Vous devez rester près de moi. J’ai promis à votre père que je m’occuperais de vous. Compris ?

— Oui !

Leth n’était donc pas entièrement mauvais… Un regain de culpabilité fit baisser les yeux au jeune homme. Shinn prit son air chagriné pour de la frayeur et eut un sourire entendu.

— Vous avez peur. Inutile. Je vous protégerai.

— Ce n’est pas ça ! C’est juste que…

— Quoi ?

Alazrian secoua la tête.

— Rien.

Pour se donner une contenance, il but une gorgée d'eau. Lui saisissant le bras, Shinn lui retira brutalement le goulot des lèvres.

— Ne buvez pas tant ! Une longue route nous attend. Et j'ignore où trouver des sources dans ces montagnes. Si vous gaspillez votre eau, personne ne vous en donnera !

Alazrian regarda de nouveau les gigantesques montagnes. De la fenêtre du château, il les avait toujours vues. Mais elles lui avaient paru si éloignées…

D'ici, les pics étaient titanesques. En dépit de la chaleur printanière, Alazrian frissonna. Il aurait voulu être comme Shinn et les autres… Hélas, il ne l'était pas. Il joua avec le bouchon de sa gourde, conscient que tout ce qu'il avait entrepris pouvait être une folie.

— Quand remontons-nous en selle ?

— On est impatient de reprendre la route ?

— Oui. Je suis assez reposé.

— Eh bien, pas moi.

Cinq minutes après, Shinn, rassasié, ordonna à ses hommes de repartir. Alazrian, le premier en selle, attendit impatiemment que Brex et les autres fassent de même, puis il suivit Shinn en direction des Montagnes de Fer… et des lacets inquiétants de la Course Saccenne.

Assis au bord d'une falaise, paupières baissées, Del Lotts savourait la bienfaisante chaleur du soleil. Une matinée parfaite, vivifiante et sereine… Del se sentait extraordinairement bien. Près de lui, Alain regardait en contrebas, prenant à cœur la tâche que Jahl Rob lui avait confiée : surveiller les environs. Depuis la mort de Dinsmore, Rob, sur les nerfs, redoutait une contre-attaque. Il avait posté des sentinelles partout sur les hauteurs du défilé. Jusque-là, Elrad Leth n'avait pas réagi. Et Del ne partageait plus les appréhensions de Rob. Convaincu que Leth craignait toujours les Triins, qui n'étaient plus là, il s'acquittait de sa mission de surveillance moins consciencieusement que son petit frère. Se détendre au soleil le satisfaisait.

— Del ? Tu dors ?

— Quelle question ! (Del sommeillait, mais il refusait de l'admettre.) Qu'y a-t-il ?

— Rien.

Le jeune homme rouvrit les yeux.

— Alain, un peu de silence, parfois, ce n’est pas un mal, tu sais. Tu n’es pas obligé de me faire la conversation. D’ailleurs, une sentinelle devrait se taire.

— Et garder les yeux ouverts…

— Avertis-moi si tu vois quelque chose, lâcha Del en baissant de nouveau les paupières.

Bercé par la chaleur, il bâilla et s’étira longuement à la manière d’un félin.

— Rappelle-toi les avertissements de Jahl : ils peuvent venir n’importe quand…

Voilà une angoisse qui devrait lui ôter l’envie de jacasser…

Alain était une vraie pipelette. Pas moyen de se détendre tout à fait en sa compagnie. Un brave garçon et un frère aimant, certes, mais parfois…

— Del ?

— Quoi ?

— Au retour, on reprendra l’entraînement ?

— Demain.

— Tu avais promis !

— Bon… Tout à l’heure !

Aider Alain à s’améliorer à l’arc commençait à ennuyer Del. Parce qu’il ne progressait pas… Depuis deux ans qu’il s’exerçait, acharné à maîtriser cet art aussi bien que Dinadin, Alain ne montrait aucune aptitude dans ce domaine. N’ayant ni la dextérité de Dinadin, ni la patience de Jahl Rob, il voulait s’améliorer, mais n’avançait pas d’un pouce.

— Dinadin m’aiderait, lui…, maugréa le garçon.

Il en revenait toujours là. Rouvrant les yeux, Del se redressa, attrapa son cadet par le col et lui flanqua une petite taloche sur les cheveux.

Alain cria… avant de se couvrir la bouche.

— Je ne suis pas Dinadin, petit monstre !

— Désolé…

— Quelle sentinelle tu fais ! Pourquoi n’enverrais-tu pas des signaux de fumée ?

Penaud, Alain revint au bord de la falaise qui surplombait la Course Saccenne. Un perchoir idéal pour la surveillance. La route étroite zigzaguait d'est en ouest entre les montagnes. Avec le ciel dégagé, Alain et Del voyaient à des lieues à la ronde. Quiconque cheminerait par là ne passerait certainement pas inaperçu. Del doutait de voir arriver quiconque… Il ouvrit donc des yeux ronds en apercevant des mouvements, à l'ouest.

Alain s'en était aperçu le premier.

— C'est quoi, ça, là-bas ?

Del se rapprocha, plissant le front.

— Des chevaux… Je n'en crois pas mes yeux !

— Combien ? Tu peux les distinguer ?

Del secoua la tête.

— Pas encore… À vue de nez, ils ne sont pas nombreux. Ça pourrait être des éclaireurs.

Alain pâlit.

— Qu'allons-nous faire ?

— Avertir les autres au plus vite !

Se passant une paume trempée de sueur sur le front, Alazrian étudiait le canyon qui se dressait devant eux. Sous un soleil de plomb, les soldats et lui remontaient la Course depuis une bonne heure. L'oreille tendue, sur le qui-vive, les chevaux trottinaient. Une brise chaude soufflait dans le défilé.

Alazrian jetait des regards nerveux à la ronde, scrutant les falaises qui les entouraient sans apercevoir âme qui vive. Pourtant, il ne se départait pas d'un sombre pressentiment. On les épiait !

Ils avançaient stupidement en terrain découvert, mais le Dorien ne voulait rien entendre. Il fallait éviter d'être bruyants et c'était tout. Dès que les soldats dénicheraient le repaire de Jahl Rob, ils pourraient tourner bride et rentrer. Pour Alazrian, qui avait toujours détesté vivre avec son père, ce retour à la maison apparaissait soudain comme une bénédiction. Car fausser compagnie à Shinn pour courir au-devant des Triins n'avait rien d'évident. Les autres voies semblaient toutes être des impasses. Seule la Course Saccenne conduisait à Lucel-Lor. À moins que les Triins

ne surgissent de nulle part, Alazrian avait compris qu'il ne les contacterait jamais.

Du calme ! s'admonesta-t-il.

Il lui fallait réfléchir et trouver le moyen de dénicher les Triins sans que ses compagnons s'en aperçoivent… Mais si près d'Aramoor, en tout cas, les dompteurs de lions brillaient par leur absence. Accablé, Alazrian se tassa sur sa selle. Il regrettait amèrement de s'être lancé dans cette aventure. Car il devrait rentrer avec les autres et retenter sa chance plus tard. La lettre urgente de Biagio pour Vantran serait de moins en moins d'actualité, Tassis Gayle lancerait inévitablement son attaque contre la Cité Noire et Alazrian… aurait lamentablement échoué.

— Sacré nom ! jura tout bas le jeune homme.

L'ouïe fine, Shinn se retourna sur sa selle.

— C'était quoi, ça, mon garçon ?

Alazrian pâlit.

— Rien…

— Alors, silence !

Sondant les environs, le Dorien tira sur les rênes de sa monture. Brex vint se placer à son niveau.

S'humectant les lèvres, il plissa le front.

— Je ne sais pas… Ils pourraient être n'importe où.

Sa concentration lui donnant de faux airs d'érudit, Shinn continuait d'étudier tout ce qui les entourait.

— Non… Réfléchissons. Si vous étiez Jahl Rob, où vous terreriez-vous ? Où ?

— Là-bas ! s'écria Alazrian en désignant des pics élevés, au sud-est. Voilà où je m'installerais !

— Pourquoi ?

— Parce que de là, on voit tout ! C'est assez haut pour offrir une vue d'ensemble sur la Course, et fichtrement facile à défendre. Il suffirait d'une poignée d'hommes pour tenir une armée en échec !

Brex hocha la tête.

— Le gosse a raison. Pourquoi pas là ?

— Pourquoi pas, en effet ? concéda Shinn. Je pensais justement la même chose. Bien vu, jeune Leth.

Alazrian rosit de fierté. Pour la première fois, Shinn venait de lui faire un compliment.

— Nous y allons ? Dans ce cas, il faudra être très prudent. Dès que nous nous approcherons, nous serons repérés.

— À supposer qu'ils soient vraiment là-haut, dit un soldat. Peut-être sont-ils plus près encore. Et dans ce cas, nous sommes déjà épiés.

Brex fronça les sourcils.

— Qu'en pensez-vous, Shinn ?

Le Dorien ne répondit pas et continua à sonder le terrain. Visiblement, il cherchait quelque chose. Mais quoi ? Qu'est-ce qui le rendait pensif à ce point ?

— Eh bien ? fit Brex. On continue ?

— Oui, trancha enfin Shinn. Il faut en avoir le cœur net.

— Mais nous sommes en terrain découvert ! protesta Brex. En avançant, nous risquons d'être repérés ! Et nous sommes peut-être déjà allés trop loin…

Une logique qui ne satisfaisait pas Shinn.

— Continuons un peu.

Il fit claquer ses rênes.

Jahl Rob filait comme le vent, sa cape claquant dans son dos à la manière de la queue d'une comète. Tous munis d'arcs et de carquois, Ricken, Taylour, Parry et Del galopaient derrière lui. Le fracas de la cavalcade se répercutait le long des parois rocheuses et des canyons.

Rob s'en moquait, concentré sur un seul objectif : la défense.

Même sa récente crise de paranoïa ne l'avait pas préparé à la nouvelle. Des cavaliers du Talistan approchaient ! Les éclaireurs d'une armée ? Une patrouille débordant stupidement de courage ? Quoi qu'il en soit, cela n'augurait rien de bon.

Jahl Rob avait fini par pousser Elrad Leth trop loin. L'esprit en ébullition, le prêtre chevauchait couché sur l'encolure de sa monture. Ses Saints alertés, le fief grouillait maintenant d'escrimeurs et d'archers prêts à en découdre. Mais Jahl n'avait pas voulu rester terré dans son repaire à attendre le pire… Il désirait voir par lui-même ce qu'Elrad Leth lui envoyait et, si possible, empêcher l'ennemi de le débusquer.

— Ralentissez ! ordonna Del. Ce n’est plus loin. Ils vont nous entendre !

L’ordre que Jahl attendait. Aussitôt, il tira brutalement sur les rênes de sa monture, qui hennit en se cabrant. Devant eux, le passage tournait. Derrière, la route déserte qui conduisait au fief des rebelles n’était pas gardée. Dangereusement fatigués, les chevaux soufflaient sans que Jahl y prenne garde.

— Ici ? demanda-t-il.

Del regarda autour de lui.

— Difficile à dire. Il faudrait gagner de la hauteur pour mieux voir où nous sommes. Je ne voudrais pas continuer au risque que nous soyons repérés.

— Entendu. Mais si nos ennemis sont en chemin, pourquoi devrions-nous les laisser passer ? (Rob leva la tête et étudia les pics environnants en quête d’un perchoir idéal.) Nous nous posterons là-haut, en embuscade, de part et d’autre de la route. Et je ne veux pas qu’un seul de ces hommes s’en sorte !

» Ricken, Parry, vous prendrez le flanc sud, continua Jahl en désignant un éperon rocheux, sur sa gauche. Del et moi prendrons le nord. Vous viserez les intrus les plus proches.

— Et moi ? demanda Taylour.

— Vous resterez caché en arrière, à cheval, répondit Jahl. Si des Talistaniens échappent à nos flèches, vous foncerez jusqu’à notre repaire au triple galop, compris ?

En bon soldat, Taylour tourna aussitôt bride en quête d’une cachette. Les saillies et les crevasses. Autant de niches qui ne menaient nulle part… L’idéal pour se rendre invisible.

— Là… (Taylour désignait un ravin, au sud du chemin.) J’attendrai là.

— Bon, conclut Rob en regardant ses hommes, vous savez tous ce que vous avez à faire. Il ne faut pas qu’un ennemi en réchappe et continue vers notre fief. Ou retourne en Aramoor ! Nous devons les tuer jusqu’au dernier !

— Ce sera fait, jura Ricken avant d’entraîner Parry vers le flanc sud pour s’y embusquer.

Jahl les regarda disparaître, puis partit vers le côté nord avec Del. Ricken et Parry étaient de très bons archers – presque ses égaux. Il leur suffirait d'un bon angle de tir pour abattre leurs cibles. Si les cavaliers ennemis étaient aussi peu nombreux que Del l'avait estimé, quatre archers leur régleraient aisément leur compte.

Enfin, Jahl l'espérait. Mais il regrettait déjà de ne pas avoir emmené plus de Saints avec lui…

Pas maintenant ! À plus tard les regrets !

Dieu le protégerait.

Le prêtre guida Del vers un éperon rocheux, au nord de la Course. Parfait. À cet endroit, la route bifurquait… L'endroit parfait pour laisser les chevaux, loin du passage principal.

— Par-là, Del… Nous cacherons nos montures et grimperons. Ça devrait nous donner une belle marge de manœuvre.

La petite patrouille cheminait depuis une quinzaine de minutes quand Shinn refit halte. Là où la route s'évasait s'ouvraient des ravins dominés par d'impressionnantes corniches. Des pistes partaient de la voie principale, certaines de la largeur d'un homme, d'autres assez grandes pour laisser passer une colonne de cavalerie. Des tournants abrupts, çà et là, gênaient la vue. Mal à l'aise, Brex et ses hommes grommelaient tout bas.

— Nous devrions tourner bride, conseilla Brex. Et revenir avec des renforts.

— Je n'aime pas ça ! renchérit un soldat, qui se tordait le cou. Ils pourraient être n'importe où à nous épier.

Alazrian aussi aurait donné cher pour détaler. Doutant de parvenir à contacter des Triins dans ces conditions, il reviendrait plus tard, sans Shinn. Mais le Dorien ne se laissait pas arrêter par le silence de mort et le décor oppressant… Il étudiait le sol, tournant autour d'un vieux morceau de métal rouillé.

— Regardez ça… Une pièce usinée !

Brex haussa les épaules.

— Et après ? Il y a une foule de détritus par ici… Et ça ne remonte pas à hier. Certains morceaux de ferraille datent de la dernière guerre,

d’autres viennent des Triins. La Course Saccenne a toujours servi de dépotoir.

Shinn ne se contenta pas de cette explication. Bizarrement, il était fasciné par le vestige rouillé auquel il accordait une importance hors de proportion.

— Ça pourrait être n’importe quoi… (Soudain, il écarquilla les yeux.) Et même venir des Saints !

— Mais non ! explosa Brex. Les troupes de l’empire ont abandonné des tonnes de débris derrière elles. En décampant, les Narens jetaient leurs ordures à tour de bras ! Ce n’est rien. Regardez, c’est tout rouillé !

Soupirant, Shinn reprit son inspection du site et remarqua un passage qui s’enfonçait dans la paroi nord de la falaise.

— Ils pourraient être tapis n’importe où… Il faudrait ratisser les lieux.

— Mais il n’y a rien à découvrir par là ! protesta Brex. Nous pensons avoir repéré leur antre, pas vrai ? Cessons de tourner en rond et filons !

Shinn secoua la tête.

— Je veux en avoir le cœur net. Cet endroit ferait une autre bonne cachette pour les rebelles.

Raison de plus pour filer ! pensa Alazrian.

Tant d’entêtement lui paraissait absurde. Et à voir leur expression, les autres étaient du même avis.

— Brex, vos hommes et vous restez là, ordonna Shinn. Je vais explorer ce ravin, au nord. Je ne serai pas long. Alazrian, venez.

Le jeune homme en eut le souffle à demi coupé.

— Moi ? Pourquoi ?

— Parce que deux paires d’yeux valent mieux qu’une, et parce que vous vouliez faire vos preuves… (Le Dorien se fendit d’un sourire.) Pas vrai ?

— Eh bien…

— Allons !

Ignorant les protestations qu’Alazrian bafouillait, Shinn se dirigea vers le ravin. En quête de soutien, Alazrian se tourna vers Brex, qui se contenta de hausser les épaules. Contraint d’obéir, le jeune homme incita Aile à suivre le Dorien qui s’enfonçait déjà dans le ravin. Une minute

plus tard, les deux cavaliers eurent disparu le long d'un sentier qui semblait ne conduire nulle part.

Oppressé, Alazrian vacilla sur sa selle. Il lui tardait de quitter ce passage propice aux crises de claustrophobie. Mais Shinn avançait toujours, guidant lentement sa monture tout en gardant un œil sur les pics.

— Il n'y a rien par là, chuchota Alazrian. Nous devrions rebrousser chemin.

Shinn marqua une pause et prit son arc dans la main gauche. Inquiet, le jeune homme rapprocha son cheval du sien.

— Que faites-vous ? Que se passe-t-il ?

— Rien, répondit Shinn en tirant une flèche de son carquois.

Effrayé, Alazrian regarda autour de lui.

— Vous voyez quelque chose ?

Le Dorien répondit par un sourire troublant.

— Je tiens à être prêt à tout. Mais vous avez raison. Continuons.

Soulagé, Alazrian allait le suivre quand, un peu plus loin, Shinn fit de nouveau halte.

— Quoi encore ? grommela le jeune homme.

Lentement, Shinn le mit en joue.

Jahl et Del venaient d'atteindre la crête quand ils virent deux cavaliers venir dans leur direction, au fond du ravin. Épuisés par leur escalade, le souffle court, ils sentirent leur cœur s'emballer à la vue de leurs ennemis.

Jahl plongea à terre. Avec un juron mal étouffé, Del se rapprocha du prêtre pour lui chuchoter à l'oreille :

— Ils nous ont vus ?

Jahl l'ignorait, mais il ne le pensait pas. Le bruit des sabots des chevaux se rapprochait. L'un des cavaliers parlait. À en juger par son ton, il paraissait effrayé.

Jahl leva un peu la tête pour risquer un coup d'œil. Portant des vêtements ordinaires, deux hommes arrivaient. Celui de tête était d'une stupéfiante maigreur. Il fallut un moment à Jahl pour le reconnaître.

Shinn !

Le prêtre fit un signe à Del, qui ouvrit de grands yeux en identifiant à son tour le garde du corps de Leth.

— Mon Dieu ! chuchota Del. Nous le tenons !

Jahl tira deux flèches de son carquois. Tenant la première entre ses dents, il encocha la seconde perpendiculairement au sol, de façon à ne pas attirer l'attention. Jusque-là, Shinn et son compagnon n'avaient rien remarqué.

Soudain, Jahl s'avisa que l'autre homme n'était pas un soldat mais un jeune homme désarmé.

L'abattre aussi serait un crime.

— Qui est-ce ? murmura Del.

— Je l'ignore… Sacré bon sang !

Alors que Jahl le tenait en joue, Shinn s'immobilisa et empoigna son arc…

Le prêtre retint son souffle.

— Que faites-vous ? demanda Alazrian. Que se passe-t-il ?

Jahl et Del échangèrent un regard troublé. En contrebas, Shinn encocha une flèche. Le jeune inconnu pâlit d'horreur.

Impuissants, Jahl et Del assistaient à la scène sans savoir si le Dorien les avait repérés ou non.

Soudain, Shinn tourna bride et revint sur ses pas. Jahl réprima un soupir de soulagement et le visa de nouveau. Mais l'angle de tir avait changé… L'initiative malheureuse de Shinn le privait de sa chance de l'abattre d'où il était. S'il voulait sa peau, il devrait se lever et trahir sa présence.

Il allait prendre le risque lorsque Shinn marqua une autre pause…

Et visa son jeune compagnon, un sourire mauvais sur les lèvres.

Alazrian comprit qu'il allait mourir. Bouche bée, il ne poussa pas un cri, ne chercha pas à empoigner sa dague ou à échapper à la flèche qui le tuerait…

Il allait expirer dans les Montagnes de Fer.

Voilà l'horrible vérité à laquelle il faisait face.

Shinn leva lentement son arc. Avec une fascination morbide, Alazrian le vit sourire en encochant une flèche.

— N’y voyez rien de personnel, mon garçon, précisa le tueur. C’est la volonté de votre père.

— Mon père ? Oh, Dieu… !

Impensable ! En cet instant affreux, Alazrian se sentit avant tout… mortifié. Il aurait dû voir venir le coup ! Mais il s’était laissé aveugler. Et il allait mourir à cause de sa stupidité.

Fermant un œil pour mieux viser, Shinn tira sur la corde de son arc.

— C’est ça, plaisanta-t-il. Prends-le comme un homme !

Mais il ne décocha pas sa flèche. Son œil gauche se rouvrit, brillant d’horreur… Le Dorien fixait quelque chose, derrière Alazrian, qui réagit enfin. Projetant son cheval sur le côté, Shinn le lança dans un demi-tour abrupt qui faillit le désarçonner. Des cris éclatèrent. Alazrian se retourna. Défiguré par la haine, le Dorien visa et tira. Le jeune homme entendit la flèche rebondir contre les rochers, en hauteur. Puis il y eut d’autres clameurs. Alazrian aurait voulu foncer vers la route principale, mais Shinn lui bloquait le chemin.

Les inconnus postés dans les hauteurs ripostèrent…

Bondissant sur ses pieds, Jahl Rob maudit sa déveine tout en encochant une nouvelle flèche. Shinn l’avait vu à la dernière seconde, et il avait réagi avec une stupéfiante vivacité… Son projectile avait frôlé l’épaule du prêtre. Del tentait en vain de toucher le Dorien qui manœuvrait de main de maître, évitant les flèches sans cesser de tirer.

— Dieu du ciel, laisse-moi tuer ce salaud ! jura Jahl.

Son coup suivant blessa Shinn à l’épaule, manquant lui faire vider les étriers. Mais le Dorien se maintint en selle par miracle. Mordant les rênes à pleines dents, au mépris de son bras maculé de sang, il visa et tira…

La flèche frôla la tête de Rob. L’instant d’après, le prêtre entendit Del pousser un cri horrible… Se retournant, il le vit s’effondrer, la flèche logée dans le cou.

— Dieu !

Jahl se précipita pour prendre le jeune homme dans ses bras. La bouche pleine de sang, il griffait l’air de ses mains…

En contrebas, Rob entendit encore des cris, puis le rire grinçant de Shinn qui s’éloignait au galop…

C’était fini.

— Jahl… ! hoqueta Del, désespéré. Alain…

— Ne parle pas !

Les doigts autour de la hampe de la flèche, Jahl tentait d’endiguer le flot de sang. Mais à chaque inspiration du mourant, une sinistre corolle s’épanouissait sous la main du prêtre.

Jahl ne se fatigua pas à appeler à l’aide. Del était condamné… Il le tint tendrement dans ses bras, écartant les mèches de cheveux de ses yeux jusqu’à ce qu’il rende son dernier soupir.

Au fond du ravin, Alazrian, sous le choc, vit Shinn s’éloigner au galop. Malgré la flèche qui s’était fichée dans son épaule, il fuyait en riant comme un dément. Toujours en selle, le jeune homme lutta contre la terreur qui menaçait de le submerger. Par une chance inouïe, il était en vie… Il n’y croyait pas lui-même ! Mais celui qui venait de blesser Shinn restait embusqué dans les hauteurs. Et des cris résonnaient tout au long de la Course.

Ne sachant à quoi s’attendre, Alazrian regarda autour de lui avant de forcer Aile à gagner le milieu du chemin, en terrain découvert, afin d’avoir une meilleure idée de la situation.

Il ne pouvait pas se lancer à la poursuite de Shinn. Et revenir chez lui était également exclu. Il se retrouvait seul et impuissant. Son dernier espoir était que les attaquants soient des Triins susceptibles de le conduire à Richius Vantran.

Résolu à affronter son destin, quel qu’il fût, Alazrian agita les bras en direction de l’éperon rocheux.

— Ohé ! Ne tirez pas, je vous en prie ! Je me rends !

Aucune réponse.

— Je me rends ! Répondez ! Êtes-vous des Triins ?

Une silhouette apparut soudain au bord de la falaise… Un homme en noir au manteau éclaboussé de sang… Sans être un Triin, il semblait au moins aussi effrayant.

Le regard qu’il baissa sur Alazrian était brûlant de haine.

— Je suis Jahl Rob ! Et vous, vous allez payer le prix de votre crime !

OceanofPDF.com

14

Del était mort. Pour Jahl Rob, rien d'autre ne comptait. Quand il baissa les yeux, il ne vit pas un jeune homme effrayé, mais le complice d'un meurtre.

— Plus un geste ! Ou par le ciel, je vous abats !

Pâle de terreur en entendant approcher des chevaux, l'inconnu ne broncha pas.

Bientôt, Ricken et Parry l'entourèrent… Jahl leur fit signe. Son épaule saignait encore, égratignée par la flèche de Shinn, mais il s'en moquait.

— Del est mort…, dit-il, sa voix se brisant.

Ricken blêmit.

— Oh, non… (Il se tourna vers le prisonnier.) Qui êtes-vous ?

— Et les autres ? cria Jahl. Vous les avez eus ?

— Tous sauf Shinn, répondit Parry en foudroyant le prisonnier du regard. Tu entends ça ? Tes compagnons sont morts !

Morts… Jahl soupira de soulagement. Enfin une bonne nouvelle. Mais Shinn avait fui. Et le prêtre doutait que la blessure du Dorien le ralentisse beaucoup. Les rebelles débusqués, Del mort… Par le ciel, comment Rob annoncerait-il ça à Alain ?

— Ricken, venez me rejoindre ! J'ai besoin d'aide pour porter Del. Parry, gardez notre prisonnier à l'œil.

Son épée dégainée, Parry se rapprocha d'Alazrian pendant que Ricken mettait pied à terre pour escalader la paroi. Bientôt, Taylour apparut, l'air sonné.

L'épée à la main, il se joignit à Parry pour garder le prisonnier.

Jahl vit le gamin jeter des regards éperdus autour de lui. Terrifié, il gardait les mains levées, sans oser parler. De toute façon, personne ne l'interrogeait pour l'instant. Parry et Taylour, menaçants, se contentaient de le tenir à l'œil, laissant Jahl accomplir son devoir.

Le prêtre se détourna du ravin pour s'agenouiller devant Del et lui fermer doucement les yeux.

— Repose en paix, mon ami…

Il pria Dieu d'ouvrir les portes du ciel pour accueillir un ange au cœur vaillant. Sa colère retomba, remplacée par une tristesse sans borne. Del avait été un excellent ami. Courageux, dévoué, un véritable champion d'Aramoor…

Et voilà que la mort l'emmenait rejoindre Dinadin…

— Oh, non…, souffla Ricken en atteignant la crête.

Comme Jahl, il s'agenouilla devant le corps et lui posa une main sur le front.

— Shinn ?

Jahl hocha la tête.

— Je ne veux pas le laisser ici, Ricken. Son cheval est resté en bas… Ramenons-le au camp et enterrons-le.

— Jahl… Vous êtes blessé ! Laissez-moi voir ça de plus près.

— Ce n'est rien. Ça attendra.

— Non !

Écartant le tissu déchiré de la tunique du prêtre, Ricken palpa doucement la plaie. Le manteau avait protégé Rob du pire, mais la plaie était suffisamment profonde pour inspirer de l'inquiétude. D'ailleurs, la douleur empirait. Jahl grimaça.

— Ça fait… mal ! hoqueta-t-il.

— Je n'en doute pas. Enlevez ce manteau. Il faut au moins nettoyer la blessure.

— Bon sang ! jura Rob, qui s'exécuta néanmoins.

En enlevant son manteau, puis sa chemise, il prit garde que le tissu ne frotte pas sur sa plaie.

— Nous n'avons pas d'eau…

Ricken jura… avant de se rappeler leur prisonnier, en contrebas.

— Je parie que notre ennemi en a, lui… (Ricken se posta au bord de la paroi et cria :) Hé, vous… Vous avez une gourde ?

— Euh… Oui !

— Taylour, apportez-la-nous ! Jahl est blessé !

Torse nu, le prêtre entreprit, malgré sa blessure, de découper des bandelettes dans son manteau souillé. Le temps que Taylour les rejoigne,

Ricken fit un sourire malicieux au blessé.

— Notre prisonnier a tout du lièvre transi de peur…, chuchota-t-il. Il n'a pas l'air très dangereux !

— Qui diable ça peut être ? demanda Rob entre ses dents serrées.

La douleur le rendait d'autant plus irritable. Apprendre que l'inconnu n'était pas plus à son aise le consolait un peu.

— Que fabriquait ce gosse avec Shinn ?

N'en ayant pas la moindre idée, Ricken n'avança pas de suggestions. Dès que Taylour parut, il lui prit la gourde des mains pour asperger la blessure de Jahl, qui serra encore plus les dents. Comment une simple égratignure pouvait-elle faire aussi mal ?

Consterné, Taylour restait près de la dépouille de Del.

Jahl ne cessait pas de penser à Alain.

— Bon, ça suffit ! grommela-t-il en s'écartant de Ricken. Pansons cette plaie de malheur et filons !

Il lui tendit les bandelettes et leva le bras. Son compagnon couvrit la blessure de trois épaisseurs de tissu avant de se déclarer satisfait.

— Ça ira. À condition de ne pas chevaucher trop durement ! Dès notre arrivée, il faudra de nouveau laver la plaie et la panser. Taylour et moi porterons Del jusqu'à sa monture.

— Très bien, approuva Rob en se levant. Je m'occupe de notre ami…

Au fond du défilé, Parry menaçait toujours le jeune prisonnier, qui avait mis pied à terre. Voyant Jahl dévaler la pente dans sa direction, le captif recula d'un pas vers sa monture en se mordillant les lèvres. Derrière le prêtre, Ricken et Taylour portaient Del.

Rob désigna le cadavre.

— Vous voyez ça ? C'était mon ami, et il est mort à cause de vous !

— Je n'y suis pour rien ! C'est Shinn le responsable !

— Et que diable faisiez-vous avec lui ?

Jahl approcha du prisonnier, autant pour l'intimider que pour mieux le dévisager. Avec ses cheveux quasiment blancs et ses traits délicats, l'inconnu lui était presque… familier.

Jahl allait lui demander son nom quand la lumière se fit dans son esprit.

— Oh, Dieu ! souffla Parry, qui venait d'arriver à la même conclusion. Vous êtes le fils de Leth !

Le prisonnier leva les mains.

— Ne craignez rien, je vous en prie ! Je suis seul… Il n'y avait personne d'autre avec nous.

— Vous êtes vraiment le fils de ce salaud ? insista Rob. Alazrian ?

— Oui… (Le jeune homme bomba le torse.) Et je n'ai pas peur de vous, Jahl Rob ! Je vous connais. Vous êtes un hors-la-loi.

— Un hors-la-loi ? C'est bien ainsi qu'on doit m'appeler, il est vrai… Eh bien, laissez-moi vous dire une chose, Alazrian Leth, vous devriez avoir peur de moi ! Parce que si vous refusez de cracher ce que je veux savoir, je vous trancherai la gorge !

Le jeune homme en perdit toute assurance.

— Que voulez-vous ?

— Des réponses ! Pour commencer, que fabriquez-vous ici ? Mais avant de me l'expliquer, vous allez venir avec moi. (Jahl se détourna et cria à ses hommes :) Tous en selle ! Nous rentrons ! Alazrian Leth, vous venez avec nous. À la moindre tentative pour nous fausser compagnie…

Il laissa sa menace en suspens. Tous enfourchèrent leurs montures. Jahl Rob ramena la colonne vers le nid d'aigle. Derrière lui, le cheval qui portait la dépouille de Del était entouré par Ricken et Parry. Ensuite venait Alazrian, Taylour sur les talons…

La route était longue, mais Jahl en profita pour réfléchir au meilleur moyen d'annoncer le drame à Alain, et à ce qu'il conviendrait de faire du prisonnier. Elrad Leth enverrait certainement des troupes au secours de son fils. Mais dans ce cas, pourquoi Shinn avait-il pris le gamin pour cible ?

Jahl se débattait avec un millier de questions sans réponses.

Alazrian devrait coopérer. Sinon…

Non ! se dit le prêtre.

Jamais il ne ferait de mal à un enfant. Quel que fût le rôle du jeune Leth dans tout ça, Jahl découvrirait en douceur le fin mot de l'histoire. Restait à espérer que l'irruption du garçon parmi les rebelles ne précédait pas un désastre.

Quand les cavaliers atteignirent les abords de leur territoire, l'épaule de Jahl le torturait. Les bandages s'imbibaient de sang. Il

faudrait les changer rapidement. Auparavant, le prêtre aurait un bien triste devoir à remplir… Sur la piste sinueuse qui conduisait au nid d'aigle, il aperçut un jeune garçon familier…

— Alain…, chuchota Ricken.

— Ne vous arrêtez pas, ordonna Rob.

Ils ne pouvaient plus se cacher de l'enfant. Autant en finir tout de suite. Jahl se félicita intérieurement de la présence d'Alazrian Leth. Le prisonnier aurait une leçon à tirer de tout ça…

— Leth, lança-t-il par-dessus son épaule, vous voyez cet enfant, devant nous ?

— Oui.

— C'est le frère de l'homme que vous venez de tuer.

— Je n'ai tué personne !

— C'est le dernier membre de la dynastie des Lotts. Il s'appelle Alain. Et il a douze ans.

Piqué au vif, Alazrian se rapprocha du prêtre.

— Ce n'était pas moi ! Vous avez vu Shinn abattre votre ami ! Je refuse d'en porter la responsabilité. Et je ne vous laisserai pas m'accabler injustement !

— Pour moi, c'est du pareil au même, Leth ! Maintenant, vous allez mesurer tout le bien qui est sorti de votre maudite patrouille. Car vous veniez en éclaireurs, pas vrai ? Vous nous cherchiez ?

— Eh bien, oui, mais…

— Et vous nous avez trouvés. Félicitations !

Jahl désigna son nid d'aigle : une série de grottes, sur le flanc sud de la Course Saccenne.

— Vous voyez ? C'est mon foyer. Voilà à quoi votre père et vous nous avez réduits !

— Vous vous trompez du tout au tout ! protesta Alazrian. Je n'ai rien de commun avec mon père.

Mais Jahl ne l'écoutait pas.

Il fit avancer sa monture vers Alain.

— Viens, mon garçon…

L'enfant bondit vers lui, d'abord tout joyeux. Mais très vite, il se pétrifia. Jahl le vit chercher en vain son frère des yeux, puis remarquer le

cadavre, en travers d'un cheval. Le prêtre s'arma de courage. Soudain, Alazrian mit pied à terre, une main tendue vers le garçon.

— Que faites-vous ? cria Jahl en tirant sur les rênes de sa monture.

Des rebelles descendaient à la rencontre des cavaliers. Les ignorant, le prisonnier n'avait d'yeux que pour l'enfant frappé d'horreur.

— Alain Lotts, mon nom est Alazrian Leth. Votre frère est mort.

— Leth ! s'exclama Rob.

Alazrian approcha d'Alain, qui était au bord des larmes, et prit un ton doux et apaisant.

— Il a péri en défendant ses amis. Sachez que je n'y suis pour rien. Je vous en prie, il faut me croire ! (Il jeta un regard noir à Jahl.) Peu importe ce que d'autres vous diront !

— Mort ? gémit Alain en approchant lentement du cheval de son frère. (Incrédule, il regarda la dépouille.) Non… Ce n'est pas possible…

— Je suis désolé, Alain.

Sautant à terre, le prêtre vint l'enlacer et sentit le jeune garçon trembler.

— Ce n'était la faute de personne. Surtout pas de Del…

— Del…, gémit l'enfant. Del… !

Des sanglots lui déchirèrent la poitrine. Il saisit son frère mort par le bras pour le secouer, avec l'espoir absurde de le réveiller.

Jahl reprit l'enfant dans ses bras, le laissant pleurer en lui embrassant le front.

— Je suis navré, tellement navré…

— Qui a fait ça ? Qui a tué mon frère ?

— Doucement…

— Que s'est-il passé ? insista Alain. (Il voulut s'arracher aux bras du prêtre pour retourner secouer son frère…) Dites-moi qui l'a tué !

Jahl Rob le serra contre lui, les oreilles pleines de ses cris de détresse et la tunique mouillée par ses pleurs. Il ne dit rien de Shinn et des Talistaniens, ne reprochant plus à Alazrian Leth la mort de Del. À quoi bon ? Tout ça n'avait plus d'importance.

D'un coup d'œil, Jahl vit que le prisonnier pleurait aussi.

À l'écart du feu de camp où les hommes se restauraient, Alazrian était assis à l'entrée d'une grotte. Il était très tard. Au-delà des pics, le

ciel était très sombre. Le camp se trouvait à une grande altitude, dans les montagnes que Shinn et Alazrian avaient repérées plus tôt.

La mélancolie s'était abattue sur les rebelles. Ceux qui restaient assis au coin du feu, une dizaine, n'échangeaient pas un mot. Personne n'adressait la parole au prisonnier ni ne lui offrait de nourriture. Tous l'ignoraient. Ils doivent attendre Jahl Rob, supposait Alazrian. La perspective d'affronter de nouveau le prêtre ne le rassurait pas. À ses yeux, Jahl était un brigand de grands chemins qui méritait amplement de perdre quelques plumes…

— Shinn… ! grogna tout bas Alazrian.

Ce salaud avait tenté de l'exécuter sur ordre du gouverneur. Les vieilles haines du jeune homme se réveillèrent. Il imaginait déjà la scène. En Aramoor, Leth devait jouer aux cartes avec Shinn, qui lui expliquait comment son fils, tombé entre les mains des Saints, avait sans doute été tué… Leth penserait-il que Rob le garderait en otage ? Une idée effrayante. Il l'envisageait pour la première fois, et elle paraissait plausible. Rob aurait intérêt à vouloir tirer une rançon de son prisonnier. Mais dans ce cas, il se faisait des illusions. Il ne soutirerait pas un sou au gouverneur d'Aramoor !

Recroquevillé sur lui-même, les bras autour des genoux et le menton posé dessus, il était fatigué, affamé, découragé… Les odeurs de jambon grillé le torturaient, faisant gronder son estomac vide. Il caressa l'idée de quémander un ou deux morceaux… Mais il décida de n'en rien faire, ne voulant pas paraître plus faible qu'il ne l'était déjà. Les rebelles ne demanderaient pas mieux que de le voir s'abaisser.

Bien plus tard, Jahl Rob parut enfin. Alazrian s'était assoupi à même le sol. L'arrivée du prêtre le réveilla. Le feu crépitait toujours, non loin de là…

Alazrian vit Rob s'accroupir devant et murmurer quelque chose aux hommes. Après quelques mots de plus et un coup d'œil au prisonnier, il prit une assiette qu'il remplit de ragoût. À cette vue, l'estomac du jeune homme cria famine. Il s'assit, supposant que le prêtre s'était servi. Mais Jahl Rob le surprit. Se détournant du foyer, il s'approcha d'Alazrian.

Sous l'éclat orange des flammes, le chef des rebelles avait une expression impénétrable. Débarrassé de ses vêtements ensanglantés, il

semblait en pleine forme, comme si la flèche de Shinn ne l'avait pas atteint…

Les hommes se levèrent et s'éclipsèrent, les laissant seuls.

— Vous devez avoir faim… Tenez.

Jahl Rob tendit l'assiette à Alazrian qui l'accepta avec empressement… sans y toucher.

Il jeta un regard soupçonneux au prêtre.

— Ce n'est pas empoisonné ! grogna Rob. Mangez ! Vous avez l'estomac dans les talons.

— C'est vrai…, avoua Alazrian.

Prenant la cuiller, il goûta le ragoût. Sans saveur, mais chaud et nourrissant.

— Merci !

— Vous devez aussi grelotter. Venez vous asseoir avec moi près du feu.

— Je suis bien ici…

— Moi pas. Allez !

Après deux autres bouchées, Alazrian se leva et rejoignit Rob, qui alimenta le feu avec quelques branchages. La chaleur des flammes était bienvenue après le sol rocheux glacial… Le jeune homme s'assit près du prêtre – pas trop. Rob le regarda manger. Entre deux cuillerées, Alazrian observa le rebelle. Un ecclésiastique plutôt impressionnant… Musclé, d'âge moyen, il avait les cheveux en bataille, comme s'il n'avait jamais vu un peigne de sa vie.

Alazrian ne sut que penser de lui.

— Vous et moi avons beaucoup à nous dire, lâcha enfin Jahl.

Ce n'était pas une question déguisée. Le prisonnier ne répondit donc pas.

Le prêtre tendit les mains vers les flammes pour se réchauffer.

— Même au printemps, il fait toujours frisquet en altitude. Dites-moi, Leth… Pourquoi êtes-vous allé vers Alain quand vous l'avez vu ?

Alazrian posa son assiette vide.

— Ça paraissait s'imposer.

— Ses pleurs vous ont beaucoup ému. Et ça m'a fait réfléchir.

— Pourquoi ?

Se frottant les mains, Jahl Rob haussa les épaules.

— Disons que j’étais intrigué… Vous m’aviez mis dans une colère noire ! Mais j’ai eu tort de vous reprocher la mort de Del. Shinn est son meurtrier, après tout. Pas vous.

— Ravi de vous l’entendre dire. Je ne porte vraiment pas Shinn dans mon cœur !

— Oh, je vous crois. Il allait vous planter une flèche dans la poitrine, pas vrai ?

La question surprit Alazrian. Que devait-il confesser à ce prêtre ? En tout cas, nier l’évidence paraissait futile.

— En effet. Elrad Leth veut ma mort. Je suppose que je ne serai jamais un homme à ses yeux…

— Votre père a ordonné à Shinn de vous tuer ?

— Ce n’est pas mon père. Grâce à Dieu !

Mesurant soudain la portée de ce cri du cœur, Alazrian détourna les yeux, espérant mettre fin à la conversation. Mais le prêtre le dévisagea.

Alazrian venait d’ouvrir une brèche irréparable dans sa propre armure…

— Bah, quelle importance ? Vous saurez tout tôt ou tard, alors… Je ne peux pas revenir chez moi et remplir ma mission n’est plus possible.

Frustré, le jeune homme frappa le sol du poing. Jahl Rob apprendrait tout ce qu’il voudrait savoir, parce qu’entretenir le mystère n’avait plus de sens.

D’ailleurs, plus rien n’en avait.

— Allez-vous m’exécuter comme vous avez tué le vicomte Dinsmore ? Ou espérez-vous une rançon ? Parce que si ce sont vos intentions…

— Du calme. Personne ne vous fera de mal. Nous ne sommes pas des meurtriers.

— C’est ça. Allez le dire à Dinsmore et aux autres.

— Nous sommes des combattants de la liberté, répliqua Rob. Dinsmore a eu ce qu’il méritait. Dieu me l’a confirmé. Mais vous abattre serait inutile. Alors calmez-vous. J’ai des questions à vous poser.

— Lesquelles ?

— Elles sont nombreuses. D’abord, qui êtes-vous ?

— Vous le savez.

Le prêtre secoua la tête.

— Je connais votre nom. Je ne sais pas qui vous êtes, Alazrian Leth.

— Oh… Vous voulez parler de mon père…

— Exact. Qui est votre véritable géniteur ? Le savez-vous ?

— Oui… (Alazrian eut un faible sourire.) Mais c'est une longue histoire.

— J'ai tout mon temps.

— Qu'allez-vous faire de moi ? Me renvoyer en Aramoor ?

— Vous jouez avec moi, mon garçon…

— Non. Je dois le savoir, c'est tout. Vous avez eu tout loisir d'y réfléchir. Alors ? Votre décision ?

— Je ne sais rien de vous ! Et si vous abusez de ma patience, c'est peut-être bien ce que je déciderai : vous renvoyer d'où vous venez ! Ça vous plairait ? Shinn pourra achever le travail… (Il se pencha vers son prisonnier.) Dites-moi qui est votre père. Et ce que vous veniez faire par ici.

— Nous étions à votre recherche, éluda Alazrian. N'est-ce pas l'évidence ? Après l'exécution de Dinsmore, mon père… (il rectifia :) ... Elrad Leth, je veux dire, est devenu fou de rage. Il nous a envoyés à vos trousses. Bientôt, une petite armée prendra le même chemin.

— Et ses hommes ont réussi ?

— Réussi quoi ?

— À repérer notre nid d'aigle ? Shinn s'est enfui, vous savez. A-t-il découvert où nous nous cachons ?

— Oui, dit Alazrian. Il n'a pas de certitude, mais il a deviné… De la route, nous avions remarqué ces pics… Que des rebelles y élisent domicile pour surveiller la région semblait logique. Shinn sait donc où vous êtes, vos Saints et vous. Il s'empressera d'en informer Elrad Leth.

— Que Dieu nous prenne en pitié… Que faisiez-vous avec ces hommes ? Leth vous a obligé à les accompagner ?

— Non. Je voulais venir.

— Pourquoi ?

Alazrian devait prendre sa décision. Il voulait désespérément se confier à quelqu'un, fût-ce Jahl Rob… Mais le danger l'arrêtait.

Le prêtre sentit son hésitation et se rapprocha un peu.

— Alazrian, vous me prenez peut-être pour quelqu'un de stupide, mais je vois bien que vous avez un poids sur la conscience… Si cela vous rebute, très bien, ne me dites pas qui est votre père. Après tout, ça vous regarde. Mais je dois connaître la raison de votre venue. Si mes Saints courent un danger, je ne vous laisserai pas me le cacher.

Devant tant de douceur, Alazrian se crut dans un confessionnal avec un prêtre compatissant.

— Je voudrais vous faire confiance…, avoua-t-il enfin. Mais j'ai peur.

— C'est entre vous et moi, mon garçon. N'oubliez pas que je suis un prêtre. Et la confession est sacrée. Si vous m'avouez quelque chose, je ne l'utiliserai pas contre vous.

— J'ai du mal à le croire.

— Trahir le secret d'une confession est pire qu'un crime : un péché mortel ! Pour cela au moins, je peux m'engager. Franchement, mon garçon, je ne sais pas quoi faire de vous. Vous renvoyer à votre père serait signer votre arrêt de mort, n'est-ce pas ? Mais vous garder avec nous vous fera également courir des risques insensés. Alors ? Quelle est la solution ?

— Si je vous dis tout, me laisserez-vous partir ? Votre parole de prêtre ! Me relâcherez-vous si je vous donne la raison de ma venue ?

— Vous relâcher ? Et où iriez-vous ?

— Votre promesse d'abord. Devant Dieu !

Jahl Rob se signa.

— Où que vous désiriez aller, je vous libérerai. Sur mon salut éternel, je le jure !

Placide, il attendit patiemment la confession. Alazrian s'arma de courage. Tout dire équivaudrait à atteindre le point de non-retour.

— Puisque je n'ai plus le choix, voici la vérité… Je ne me suis pas joint à la patrouille de Shinn pour vous trouver, vos Saints et vous. En réalité, ce sont les Triins que je cherchais.

Rob accusa le coup, sa façade sereine se lézardant.

— Je vous écoute.

— Je suis chargé de délivrer un message signé par quelqu'un de très haut placé. Pour ça, je devais contacter les Triins et je pensais en trouver dans les parages… Après tout, ils sont censés protéger ces cols…

Frustré, Alazrian bondit soudain sur ses pieds. Poussé par la peur et le désespoir, il sentait comme une digue céder au fond de lui… Ce fardeau l'étouffait depuis des semaines !

— Je ne sais pas si vous en dire plus serait avisé…, ajouta-t-il en marchant de long en large. Mais je dois absolument joindre les Triins et leur remettre ce message, pour qu'ils m'emmènent ensuite en Lucel-Lor.

— Pourquoi ? Et pourquoi Lucel-Lor ?

Alazrian hésita.

— Richius Vantran…

— Vantran ? (À son tour, Rob se leva d'un bond.) Pourquoi ? Que dit votre message ?

— Souvenez-vous que vous êtes prêtre ! Vous m'avez donné votre parole !

— Et je ne me parjurerai pas. Mais vous devez m'expliquer pourquoi il vous faut contacter Richius Vantran ! Que dit cette lettre ?

— Je vous en supplie… C'est difficile !

— Mais ça ne suffit pas, mon garçon ! Vous m'en avez trop dit ou pas assez… après m'avoir soutiré un serment solennel ! Que j'honorerai quoi qu'il advienne, n'ayez crainte. Vous serez libre de repartir. Mais vous devez tout me dire. Richius Vantran était mon suzerain ! Si nous en sommes là aujourd'hui, c'est à cause de lui. Il nous a abandonnés, Alazrian. Si vous avez affaire à lui, je mérite d'en savoir plus !

— Je comprends… Mais tout se complique tellement ! En vérité, j'ignore si je peux me confesser à vous… Je veux vous faire pleinement confiance ! Mais…

Pour la première fois, Jahl Rob eut un sourire sincère.

— Vous adorez le mystère, dites-moi, jeune Leth… Très bien ! Vos affaires avec Vantran vous concernent. Mais sachez-le : il n'y a pas de Triins dans ces montagnes… En tout cas, je n'en ai jamais vu. Quant à Vantran, aucune rumeur ne nous est parvenue à son sujet depuis longtemps. Il a pu mourir mais personne ici n'est au courant.

Alazrian déglutit péniblement. Après une journée aussi noire, c'était pire que tout.

— Pas de Triins ? Pas le moindre… ?

Le prêtre secoua la tête.

— Et Vantran ? Aucune nouvelle de lui non plus ?

— Désolé, mon garçon. Avant d'aller plus loin, il fallait bien que vous l'appreniez… Votre quête, quelle qu'elle soit, paraît absurde. Le chemin est long jusqu'à Lucel-Lor. Sans Triins pour vous guider, vous n'y arriverez jamais. Et qui sait, Vantran n'y sera peut-être plus de toute façon…

Fixant les flammes, Alazrian se rassit, accablé. Tout ça pour rien ! La lettre de Biagio, sa mission… Tant de peines pour une cause perdue d'avance. Et voilà qu'il était devenu un paria. D'instinct, il glissa une main dans sa poche pour toucher la fameuse missive.

Il la sortit avec un rire nerveux.

— C'est quoi ? demanda Rob, intrigué. Votre message ?

Alazrian hocha la tête.

— Oui. Pour tout le bien que ça me fera… Je ne pourrai jamais la remettre à son destinataire.

— Vantran ? Et savez-vous ce qu'elle dit ?

— Pour l'essentiel… (Alazrian eut envie de la jeter au feu. Mais Biagio lui en voudrait d'avoir renoncé si vite.) Et maintenant ? Pas de Triins…

Jahl Rob se rassit près du prisonnier. En silence, ils contemplèrent les flammes. Rob attisa les braises avec un bâton, soulevant des gerbes d'étincelles…

Il laissait à Alazrian le temps de la réflexion.

Soudain, le jeune homme ne trouva plus le prêtre si intimidant.

— Jahl Rob ? souffla-t-il.

— Oui ?

— Je sais, vous voudriez que je vous dévoile tout. Mais c'est dangereux. La lettre est secrète. Même moi, je ne suis pas autorisé à en prendre connaissance.

Jahl Rob hocha la tête.

— Je comprends…

— Je voudrais tout vous confier, vraiment… Mais je ne peux pas. J'ai juré de délivrer ce message à Richius Vantran, et de parler uniquement aux Triins que je croiserais dans les montagnes.

— Regardez autour de vous, Alazrian. En voyez-vous beaucoup ?

— Non. Mais en quoi cela change-t-il la promesse que j'ai faite ?

— Ça change tout, mon garçon ! Comment honorer une promesse impossible à tenir ? Vous devriez tout me confier. Je suis le seul en mesure de vous aider.

— De m'aider ? (Alazrian se redressa.) Et pourquoi le feriez-vous ?

— J'ai mes raisons de vouloir retrouver Vantran. S'il est vivant, je tiens à le savoir.

La dernière chose qu'Alazrian aurait cru entendre. Comme par magie, cela leva tous ses blocages. Si Jahl Rob était disposé à lui venir en aide…

— La lettre demande à Vantran de lancer les Triins dans la guerre ! avoua le jeune homme. Je suis censé le prier de revenir… (Il brandit le pli.) Tout est là ! Vantran devra convaincre ses amis d'attaquer Elrad Leth et de libérer Aramoor !

Le regard de Jahl Rob vola de l'enveloppe à Alazrian.

— C'est la vérité ! Il s'agit d'empêcher le conflit que prépare mon grand-père ! Biagio pense que…

— Biagio ? Que vient-il faire là-dedans ? (Le prêtre arracha la lettre à son interlocuteur.) C'est lui qui l'a rédigée ?

— Oui, mais…

— On vous a abusé, mon enfant ! Ne le voyez-vous donc pas ? Tout ça est un traquenard destiné à coincer Vantran !

— Absolument pas ! affirma Alazrian en récupérant la lettre. Je sais ce qu'il en est ! Et c'est la pure vérité.

— La vérité ? Quel rapport avec Biagio ? Le mot ne fait certainement pas partie du vocabulaire de ce monstre !

— Vous ne comprenez pas ! J'étais dans la Cité Noire et j'ai vu l'empereur. Je lui ai parlé. Il m'a remis ce pli en personne.

— Et après ? Vous croyez qu'il en serait à un mensonge près ? Biagio a détruit ma cathédrale ! Pas question de croire un mot de tout ce qu'il pourra dire ! Comment avez-vous pu une seconde… ?

Alazrian prit la main de Rob et la serra très fort. Alarmé, le prêtre sursauta.

— Que… ?

Il tenta en vain de se dégager. Mais pour Alazrian, il était grand temps de lui faire entendre raison.

— Vous êtes Jahl Rob.

— Et comment ! Que… ?

— Votre mère s’appelait Ginnifer, continua le jeune homme en sondant le rebelle, désireux de pêcher le plus de détails possible dans sa conscience. Vous avez choisi la carrière de prêtre à son instigation. Vous adoriez votre mère. Elle fut la première à vous emmener visiter la cathédrale… Mais dans la Cité Noire, elle a trouvé la mort. Un carrosse l’a renversée alors qu’elle traversait une avenue…

Les yeux écarquillés, Jahl Rob se pétrifia.

— Et vous vous êtes reproché sa fin. Vous l’aviez suppliée de vous emmener découvrir la capitale, donc vous vous êtes accusé de son décès accidentel. Vous vouliez absolument voir la cathédrale, pas vrai ?

— Dieu du ciel…, chuchota l’homme en retirant lentement sa main. Qui êtes-vous donc ?

— Je suis à moitié triin par mon père, le garde du corps d’un marchand de passage au Talistan… Il s’appelait Jakiras. Ce que je viens de vous faire, je l’ai fait à Biagio. J’ai sondé son âme. Alors, je sais qu’il ne m’a pas menti.

— Sorcellerie…, souffla Rob. Vous êtes un sorcier !

— Pas du tout ! J’ai un don, voilà tout… Je ne le comprends pas moi-même. C’est pourquoi, au nom de Biagio, j’ai accepté de partir pour Lucel-Lor, afin d’en apprendre plus sur moi-même. Ma mission n’a rien d’une ruse. Le destin de l’empire est en jeu ! Alors… Accepterez-vous de m’aider ?

Rob inspecta ses doigts, comme pour y détecter des traces de magie.

— Ma mère…, fit-il distraitement. Comment… ?

— Comment j’ai su ? Je ne peux pas l’expliquer. En tout cas, mon don ne me trompe jamais. Ce que je sens chez quelqu’un est la stricte vérité. Et Biagio n’a pas fait exception à la règle.

— Sidérant… (Rob se redressa.) Vous êtes comme Tharn, jeune Leth. Lui aussi avait des pouvoirs.

— Voilà la raison de mon départ pour Lucel-Lor. Je veux en apprendre plus sur moi-même, et, si possible, retrouver mon père.

— Tharn est mort. Vous le savez, n’est-ce pas ?

— Oui. Mais ceux qui l’ont côtoyé pourront m’en parler. À commencer par Richius Vantran… Le Chacal évoquera ses souvenirs de

Tharn. Et je lui remettrai la lettre.

— Vous seriez prêt à trahir votre grand-père ?

— J'ai longuement hésité… Ai-je le choix ? D'après Biagio, Tassis prépare une offensive contre la Cité Noire. Il lève une armée. Si c'est vrai, toutes les nations de Nar devront prendre fait et cause pour l'un ou l'autre camp… Et le continent sera vite à feu et à sang !

Essayant de saisir toutes les implications de ce scénario, Jahl Rob hocha la tête. Mais la magie le préoccupait toujours… Plein d'incertitude, il ne cessait de scruter ses doigts.

— En vous amenant jusqu'ici, j'étais loin de me douter… Cette nuit, ma vie est devenue très compliquée !

— J'en suis navré, répondit Alazrian. Je ne voulais pas vous imposer un tel fardeau. Et vous n'êtes pas forcé de me venir en aide si vous ne le souhaitez pas. J'en serais désolé, mais… À la réflexion, vous avez autant besoin de Vantran que moi. Si nous l'amenons à nous aider…

— Une cause perdue d'avance ! coupa le chef des rebelles. Le Chacal a trahi son royaume et ses sujets, ne l'oublions pas ! Il ne reviendra jamais en arrière.

— Biagio n'est pas de cet avis.

— Ah non ? Et pourquoi ça ?

— Selon lui, le Chacal rêve de libérer son royaume. Tout est dans la lettre. Biagio offre Aramoor à Vantran, à condition qu'il entraîne les Triins dans le conflit.

— Et Biagio ? Que lancera-t-il dans la bataille ?

— Je n'en suis pas certain… Naturellement, il ne m'a pas tout dit. Mais il m'a avoué sa faiblesse. Il ne peut plus se reposer sur les légions. L'armée refuse de le suivre.

— Quelle surprise ! ironisa Rob. Dans sa course au pouvoir, il a collectionné les ennemis… Mais il y a sûrement autre chose en jeu. (Il inspecta l'enveloppe.) Si tout est là, nous devrions l'ouvrir et lire le message.

— Non ! J'ai donné ma parole, et je la tiendrai. Par ailleurs, Biagio a sous-entendu qu'il recherchait des alliances. Vaincre le Talistan sera difficile, et selon lui, les Triins n'y suffiront pas.

— Et c'est tout ce qu'il a daigné vous expliquer ? De quelles alliances parlait-il ?

— Il a refusé de me le dire. Mais il a ma confiance. C’est peut-être dur à croire pour vous, mais il a changé. Donc, je dois retrouver Richius Vantran !

Alazrian tendant le bras, Rob s’écarta vivement.

— Ne me touchez plus, je vous en prie ! Votre magie m’effraie.

Blessé, le jeune homme baissa la main.

— M’aiderez-vous ? Sans vous, je n’arriverai à rien. Vous connaissez ces montagnes mieux que personne. Et vous étiez le sujet de Vantran. Si nous le trouvons, il vous écoutera peut-être…

— J’en doute beaucoup, jeune Leth. Vantran n’a pas volé son surnom !

— Vous le haïssez, pas vrai ?

— Oui… Si Aramoor souffre tant aujourd’hui, Richius Vantran en est le premier responsable. Sans lui, Elrad Leth et Tassis Gayle ne nous auraient pas opprimés. Plus que quiconque en ce monde, je voue au Chacal une haine féroce ! Mais j’exècre aussi Biagio. Quelle alliance inouïe ! Dire que les Saints, hier, étaient de simples fermiers… Et voilà qu’un roi et un empereur défendent la même cause qu’eux !

— Vous m’aiderez, alors ?

Jahl Rob hocha la tête.

— Je hais Vantran, mais j’aime Aramoor. Oui, je vous aiderai. Et puisse Dieu veiller sur nous.

OceanofPDF.com

DEUXIÈME PARTIE

Des saints et des pécheurs

OceanofPDF.com

15

— Le voilà, annonça la reine. Près de votre Souverain.

Biagio plissa le front. Il faisait très chaud. L'empereur avait la nuque en feu. Les schooners entouraient toujours le cuirassé. Et deux navires supplémentaires avaient rallié la flottille.

— Le grand ? demanda Biagio.

— Ne soyez pas ridicule ! C'est mon vaisseau-amiral ! Le Némésis…

— Un nom approprié.

— Le vôtre est le plus petit, devina Kasrin.

La reine l'avait également convoqué sur la plage. Il fit un sourire ironique à son empereur.

— Vous devrez vous en contenter, pour une fois…

— C'est certain, répondit Biagio.

Près du vaisseau-amiral, un schooner bien plus modeste dansait sur l'onde, ne payant guère de mine. Pris entre le Souverain Effroi et le Némésis, il faisait figure de chaloupe plutôt que de navire de guerre. Pour mieux le voir, Biagio approcha des vaguelettes. Le petit navire lui suffirait. Satisfait, il hocha la tête.

— Je ne pars pas en croisière… Ça ira amplement. Avec tous mes remerciements, Majesté…

— Nous n'avions pas mieux à mettre à votre disposition. Mais il est plus solide qu'il n'y paraît, vous verrez. Et j'ai sélectionné l'équipage en personne. Vous arriverez à bon port.

— Quel est son nom ? demanda Kasrin.

— Le Dra-Raike, un vieux mot lissien pour désigner une sorte de fantôme des mers… (Jelena eut un demi-sourire.) J'ai pensé que ce nom serait pertinent, eu égard aux circonstances…

— J'en apprécie tout le sel, assura Biagio. Autant que j'aime déjà le vaisseau. Une fois de plus, souffrez que je vous remercie.

La reine attendit la suite. Biagio lâcha un petit rire. Elle s'était montrée très patiente avec lui. Cela aussi, il l'appréciait. Une semaine durant, elle avait toléré sa présence sur l'île. Maintenant, elle voulait en être récompensée. C'était la raison de la convocation.

— Bon…, soupira Biagio.

La reine était venue seule, sans gardes du corps. Elle commençait à se fier à ses étranges « invités »… Une bonne chose.

Biagio s'assit sur le sable chaud, ses longues jambes repliées sous lui. Prenant une poignée de sable, il la fit passer de sa main droite à la gauche.

Intrigués, Jelena et Kasrin le regardèrent faire. Puis, d'un signe, l'empereur les invita à le rejoindre.

— Prenez vos aises. Ici, des oreilles indiscrètes ne risquent pas de nous entendre.

Embarrassé, Kasrin jeta des coups d'œil soupçonneux à la ronde.

— Peut-être pas… Mais on nous verra.

— Quelle importance ? répliqua Biagio.

Il aimait Crate et détestait devoir en repartir. Mais l'île faisait maintenant partie du butin de guerre de Liss…

— Asseyez-vous, Kasrin. Nous devons parler.

Oubliant sa robe coûteuse, qu'elle négligea d'étaler autour d'elle, ainsi qu'il sied aux dames bien nées, Jelena s'installa face à l'empereur.

— Eh bien, Kasrin ? renchérit-elle.

Soucieux, le capitaine s'assit à son tour. Ces derniers jours, Biagio n'avait guère vu son compagnon. Mais il sentait que quelque chose le tracassait… La façon dont il couvait Jelena du regard en disait long. Très secret, Kasrin n'avait jamais rien confié à l'empereur.

Le temps que le capitaine s'installe, Biagio jeta quelques coups d'œil à la ronde, pour voir si on les observait de loin… Quand Kasrin vit des Lissiens rassemblés devant la villa, il leva les yeux au ciel.

— Eh bien, Sire ? s'impatienta-t-il. Nous sommes tout ouïe !

— Vous avez tous les deux été très patients avec moi, je le reconnais.

— L'heure n'est plus à la patience, insista Kasrin. Dès demain, je ferai voile pour Casarhoon.

— Le Souverain est prêt à appareiller ? demanda Biagio.

Depuis trois jours, il avait vu le capitaine multiplier les allers et venues par canot entre la plage et le cuirassé.

— Oui, lâcha Kasrin du bout des lèvres, refusant d'en dire plus.

Le capitaine détestait rester dans le flou. Par esprit de revanche, il n'avait rien dit à Biagio des plans qu'il avait élaborés avec Jelena.

— Son cuirassé est fin prêt, assura la reine. Tout comme le Dra-Raike. Nous lèverons tous l'ancre au matin.

Se sentant bien sur le sable, Jelena regarda sans broncher une vague plus forte que les autres menacer de les tremper. Le regard rivé sur Biagio, elle attendait ses confidences. Une femme à la volonté remarquable…, songea l'empereur. Et au contraire de Kasrin, elle ne semblait pas lui tenir rigueur de ses mystères.

— Je suis las de tout ça ! explosa le capitaine. Fatigué d'être utilisé, et excédé qu'on me mente ! Biagio, pourquoi voulez-vous aller dans les hautes terres de l'est ?

Attentif au chant du ressac, l'empereur se dit qu'il lui manquait déjà…

— Un peu d'imagination, Kasrin… Que vous ai-je confié avant notre départ de Nar ?

— Que vous m'offririez Nicabar sur un plateau. Mais il n'a jamais été question d'abandonner la Cité Noire !

— Je vous ai prévenu qu'il y aurait des temps difficiles et que j'exigerais beaucoup de vous, rectifia Biagio. Je vous ai demandé votre confiance. Et vous y avez consenti, n'est-ce pas ?

— Vous n'avez jamais parlé de…

— Oui ou non, y avez-vous consenti ?

— Oui !

— Bien… Ne m'obligez pas à vous rafraîchir constamment la mémoire. Les petits détails n'ont aucune importance pour moi. Et vos états d'âme ne m'intéressent pas non plus. En ce qui me concerne, il y a des choses beaucoup plus vitales. Et pressantes.

— Assez vitales pour qu'il vous faille l'un de mes bateaux, intervint Jelena. Mais nous avions également conclu un accord. En échange d'un passage pour les hautes terres, vous aviez promis de tout me révéler. Eh bien ? J'attends toujours…

— Nous attendons toujours ! grommela Kasrin.

Biagio joua de nouveau avec une poignée de sable. Le lendemain, il quitterait sa terre natale… Et cette perspective le déprimait. Le petit schooner qui dansait au loin sur les vagues l'effrayait.

Le chemin sur lequel il s'engageait le terrifiait. Mais il lancerait les dés, car il ne pouvait plus revenir en arrière.

— Avant de quitter la Cité Noire, commença-t-il, j'ai envoyé un messager dans les Montagnes de Fer. Alazrian Leth, le fils du gouverneur Elrad du Talistan… Il a ordre de contacter les Triins pour qu'ils le conduisent à Richius Vantran.

Kasrin accusa le coup. À ce nom, Jelena qui n'avait jamais fait allusion à sa brève alliance avec le Chacal de Nar se redressa vivement.

— Richius ? s'écria-t-elle. Mais pourquoi ?

— Parce que j'ai un besoin vital d'alliés, Majesté. Alazrian est chargé d'apporter à Vantran une lettre dans laquelle je le prie de lancer les Triins contre le Talistan. En retour, je lui promets la restitution de son royaume.

Biagio regarda ses compagnons – non sans amusement.

— Qu'en dites-vous ? Vous vouliez la vérité…

— Mon Dieu… ! souffla Kasrin. Vous préparez une guerre contre le Talistan ?

— C'est le Talistan qui a ouvert les hostilités, mon cher. Pas moi. En complotant mon éviction du trône par les armes… À moi de le battre de vitesse à son propre jeu ! Mais pour ça, il me faut de l'aide. Le Talistan dispose déjà d'une belle armée dont les rangs grossissent de jour en jour. Tassis Gayle enrôle de force des hommes dans sa cavalerie. Et en Aramoor, il construit des machines de guerre. Enfin, je le crois, car avoir des informations fiables sur Aramoor est devenu très difficile. Voilà pourquoi je me tourne vers Vantran, afin que Lucel-Lor déclare la guerre au Talistan. Et voilà pourquoi je dois rallier les hautes terres de l'est.

Jelena fronça les sourcils.

— Vous avez besoin que le conflit fasse rage sur deux fronts, n'est-ce pas ?

— Si les montagnards ne m'aident pas, admit Biagio, le Talistan vaincra. Son armée repoussera aisément les Triins dans les hauts plateaux, sauf si d'autres forces font diversion.

— Savez-vous où est Richius ? demanda Jelena. Nous n'avons plus entendu parler de lui depuis des mois… En toute honnêteté, nous ignorons même s'il est toujours en vie.

— Je pense que le Chacal vit à Falindar, répondit Biagio. C'est le siège du gouvernement triin, où il a trouvé refuge… Mais de toute façon, peu importe. Les dompteurs de lions des montagnes sauront où il est et lui amèneront Alazrian.

— Vous l'espérez, souligna Kasrin. Envoyer un gamin seul dans les montagnes est un pari de dément ! Et ces Triins sont féroces… Si un malheur arrivait à votre messager ?

— Vous ne le connaissez pas. Il est remarquable. Tout ira bien pour lui, j'en suis sûr.

— Et ensuite ? insista Jelena. Vous vous attendez à ce que Richius vous aide ?

Biagio dévisagea la reine. Ayant remarqué qu'elle appelait Vantran par son prénom, il s'interrogeait sur la nature exacte de leurs relations. Doué pour deviner les sentiments des autres, il devinait qu'un tout nouvel espoir venait de naître chez Jelena.

— Oui, répondit-il, parce qu'il veut son royaume, et l'occasion d'écraser ses ennemis sera une offre trop tentante. Souvenez-vous qu'il est en exil depuis deux ans. Un homme peut s'aigrir à force de rester loin des siens…

Jelena baissa les yeux.

— C'est vrai, chuchota-t-elle.

Sensible à sa soudaine mélancolie, Kasrin la poussa légèrement du coude.

— Qu'y a-t-il ?

— Richius Vantran nous a aidés à conquérir Crate, répondit Jelena. Puis nous lui avons tourné le dos… Quand nos chemins se sont séparés, il avait changé. Je repense parfois à lui, à ce que nous lui avons fait…

D'un geste de la main, Biagio chassa cet accès de tristesse.

— C'est du passé ! Ne vous tourmentez pas au sujet du Chacal, Majesté. Si je le connais aussi bien que je le pense, une seule chose le ronge : le mal du pays.

— Alors, résuma Kasrin, nous tuons Nicabar et vous entraînez les Triins et les montagnards dans une nouvelle guerre contre le Talistan. Ma

foi, ça pourrait marcher…

— C’est aussi mon avis. Mais il y a autre chose… (Biagio vit le visage du Naren se fermer.) Ma lettre à Richius Vantran mentionne une date : le solstice d’été, le moment où il est censé attaquer Aramoor. Ce même jour, je lancerai les montagnards à la conquête du Talistan. La guerre contre Tassis Gayle se déroulera effectivement sur deux fronts. Mais il faudra une coordination parfaite.

— Et alors ?

— J’aurai besoin d’une diversion. Et elle vous incombera, capitaine. Le premier jour de l’été, vous devrez être sur la côte du Talistan, et le Souverain Effroi ouvrira les hostilités. Ce sera mon signal pour frapper. Cela occupera les forces de Gayle jusqu’à ce que je passe moi-même à l’attaque.

— Une minute ! protesta Kasrin. Je croyais que vous aviez besoin de protection, et d’une solution de repli au cas où les choses tourneraient mal… Il n’a jamais été question de lancer une offensive contre le Talistan !

— Si j’en avais parlé, seriez-vous ici aujourd’hui ?

Incrédule, Kasrin secoua la tête.

— Vous êtes vraiment fou à lier ! Comment pouvez-vous croire que je ferai une chose pareille ? D’abord, je suis censé détruire le plus grand navire de guerre au monde, ensuite, attaquer seul le Talistan ? À la tête d’un misérable cuirassé ?

— Le Talistan n’a pas de flotte, souligna Biagio. Le Souverain Effroi ne rencontrera aucune opposition. Il vous suffira de faire parler vos canons. Vous choisirez la cible : une quelconque place forte… L’attention de Gayle sera forcément attirée. Quand il s’avisera qu’il est bombardé, il devra envoyer des troupes sur le littoral. Cela fera autant de régiments en moins sur le champ de bataille, et mes soldats s’en féliciteront. Mais vous devrez arriver à temps. Et ouvrir le feu à l’aube du premier jour de l’été.

— C’est ça ! cracha Kasrin. Après avoir coulé l’Intrépide…

Biagio se tourna vers Jelena.

— Vous avez mis au point une stratégie ?

— Oui, répondit la reine. Le capitaine et moi en avons établi une. Je lui ai fourni une carte de nos voies navigables secrètes, au sud-est de

l’île principale. Le canal sera à peine assez large pour l’Intrépide. Une fois que le vaisseau-amiral ennemi s’y engagera, il sera coincé.

— Vous y veillerez ? insista Biagio.

— Au matin, je partirai pour Liss à bord du Némésis. Une fois là-bas, je commencerai par réorganiser nos défenses. De grandes parois naturelles entourent le canal en question. Nous les hérisserons de bouches à feu… Et nous pulvériserons l’Intrépide !

— Vous voyez, Kasrin ? déclara Biagio, ravi. La reine et vous réglerez le problème. Ensuite, vous serez libre de faire voile vers le Talistan, ainsi que je l’ai prévu.

— J’imagine… À supposer que Nicabar se laisse tenter. Et que je le retrouve.

— Casarhoon, lui rappela Biagio. C’est là qu’il sera.

L’air rageur, le capitaine acquiesça. Exaspéré, il s’était relevé et dominait de toute sa taille ses compagnons, frôlant l’insubordination.

— Vous êtes courroucé, ajouta l’empereur. Vous ne devriez pas. Je vous avais prévenu, Kasrin.

Indigné, le Naren détourna les yeux.

— Réfléchissez à mes paroles, insista Biagio. En vérité, vous n’avez pas le choix. Si j’échoue, vous n’aurez plus nulle part où aller. Votre équipage et vous resterez ce que vous êtes, des parias. En revanche, si je gagne, vous pourrez retourner à Nar comme un homme libre. (Il sourit.) Or, je gagne toujours…

— Non, le contredit Jelena. Pas toujours… (Elle prit une poignée de sable qu’elle laissa couler entre ses doigts.) Et qu’une chose soit bien claire, Biagio. Crate n’est pas incluse dans nos négociations. Si vous espérez reprendre votre île, renoncez-y tout de suite.

— Je n’espère rien de tel, assura l’empereur. Crate est trop proche de l’empire pour que vous y renonciez. Je le sais. L’île est à vous. Je ne vous la disputerai pas.

— Sage décision, approuva la reine. Et nous ? Quand tout sera dit, qu’adviendra-t-il entre Nar et Liss ?

— À ce moment-là, il n’y aura plus de « nous ». La destruction de l’Intrépide marquera la fin de notre alliance. Comme je l’ai promis, la paix régnera entre nos deux nations. Vous n’attaquerez plus notre continent et nous laisserons Liss en paix. Sommes-nous d’accord ?

— Oui, répondit Jelena en se levant. (Avec un petit sourire pour les deux hommes, elle épousseta sa robe.) Nous partirons tous dès demain matin. S'il vous manque quelque chose, il suffira de le dire. Je ne veux pas de mauvaises surprises, surtout au dernier moment…

Sur ces mots, la reine s'en alla. D'humeur maussade, Kasrin la regarda regagner la villa. Biagio devinait les émotions de son compagnon – qui assombrissaient une après-midi radieuse. Lentement, sans se donner la peine d'épousseter son pantalon, l'empereur se leva à son tour. Après tout, chaque grain de sable était une infime partie de sa terre natale. S'il avait pu, il les aurait tous emportés avec lui… Le regard tourné vers la mer, il attendit les remarques du Naren. Oscillant au gré des vagues, leurs trois bateaux les conduiraient à leurs ports d'arrivée respectifs… Biagio éprouvait une étrange tristesse. Le prince Redburn des hautes terres de l'est n'avait pas caché son dédain pour le nouvel empereur. À quoi Biagio devait-il s'attendre de sa part ?

Désormais, s'avisa-t-il, la peur le tenaillait…

— Jelena ne vous trahira pas, Kasrin, dit-il enfin. Suivez la carte qu'elle vous a remise. Ensemble, vous abattrez Nicabar.

— Vous m'avez utilisé.

— Je le reconnais. Mais les enjeux étaient trop élevés. Du reste, vous m'avez laissé vous utiliser… Vous saviez que je vous en demanderais plus. Mais votre haine pour Nicabar vous a aveuglé. Alors, ne venez pas aujourd'hui me reprocher de vous manipuler car vous êtes impliqué dans tout ça jusqu'au cou.

— Biagio…

— Jusqu'au cou, Kasrin ! N'envisagez pas de vous retirer maintenant, je vous en empêcherai. Si vous me décevez, je vous traquerai. Où que vous vous terriez, je vous retrouverai ! Vous êtes la pierre angulaire de mon plan. Pas question de vous libérer de vos engagements.

— Vous êtes vraiment fou ! À vos yeux, tout ça est une vengeance personnelle, pas vrai ? Vous ne voulez qu'une chose : écraser Tassis Gayle !

— Si vous croyez ça, c'est que vous êtes idiot. Le Talistan est la pire menace pour l'empire. Gayle a juré de me renverser, et peu lui importe combien de nations il entraînera dans sa guerre. Mais j'ai une

chance de tout arrêter avant qu'il ne soit trop tard. Alors, j'agirai coûte que coûte ! Si vous prétendez me mettre des bâtons dans les roues… (S'interrompant, Biagio leva les bras au ciel.) Ah, oubliez ça ! Vous ne comprendriez pas, de toute façon.

Furieux d'en avoir trop dit, l'empereur partit à grandes enjambées vers la villa. Mais Kasrin le rattrapa et lui prit le bras pour le forcer à se tourner vers lui.

— Une minute ! Vous n'êtes pas le seul à vouloir la paix, vous savez ! Auriez-vous oublié à qui vous parlez ?

Biagio rosit.

— Non.

— Si je me suis lancé dans l'aventure, ce n'était pas uniquement pour tuer Nicabar ! Vous sembliez avoir besoin de moi, alors, j'ai accepté votre offre. Je ne suis pas stupide ! Je me doutais bien que vous me cachiez beaucoup de choses… Alors cessez vos mystères ! Si vous voulez toujours de mon aide, je dois être au courant de tout. Je l'exige !

Biagio prit la main de Kasrin et l'écarta de son bras.

— Je suis navré de me montrer si énigmatique, et je comprends votre agacement. Mais maintenant, vous savez tout.

Kasrin lui jeta un regard dubitatif.

— Vraiment ?

— N'avez-vous pas affirmé à Jelena que vous me faisiez confiance ?

Le capitaine parut soudain embarrassé.

— Ne le niez pas, je le sais. Comme je sais que tout ça est difficile pour vous. Et ça le serait pour n'importe qui, à votre place… M'accorder sa confiance demande une foi aveugle. Mon passé est…

Ne trouvant pas ses mots, l'empereur haussa les épaules.

— Haut en couleur ? avança Kasrin.

Biagio gloussa.

— Si vous voulez ! Mais je ne vous ai jamais menti. Je vous avais dit que j'en attendrais davantage de vous, en échange de Nicabar. Était-ce un mensonge ? Si j'ai omis certaines choses, c'est parce que je le jugeais nécessaire. Alors… Êtes-vous toujours avec moi ? Je veux partir en sachant que je pourrai compter sur vous.

— Le premier jour de l'été…, dit Kasrin d'une voix douce.

— Oui. Êtes-vous de mon côté ?

Misérable, le Naren hocha la tête. Puis il tourna la tête vers le Souverain Effroi, prêt à administrer à Nicabar le coup de grâce… Un véritable défi ! Mais tous savaient que le jeu en valait la chandelle. Et Biagio, qui n'avait pas voulu commanditer le meurtre de son amiral, savait aussi que Kasrin et Jelena réussiraient. Une mort de plus, sur le long et épineux chemin vers la paix…

Biagio se rapprocha du capitaine et reprit la parole à mi-voix.

— Des combattants de la liberté se cachent dans les Montagnes de Fer. Des Aramooriens qui se sont donnés pour surnom les « Saints de l'Épée »… Peu nombreux, ils affrontent le Talistan depuis un an. Et ils ont déjà fait une sacrée différence…

Kasrin hocha la tête.

— J'ai entendu parler d'eux.

— À mon sens, nous sommes comme eux… D'étranges alliés obligés de se dresser contre le Talistan.

Amusé par ce rapprochement insolite, l'empereur lâcha un petit rire. Et mesura de nouveau à quel point il avait changé…

— J'ai peur, avoua Kasrin.

Biagio soupira.

— Moi aussi…

— Jadis, Nicabar était mon héros, ajouta le Naren en détournant le regard.

— Le mien aussi, renchérit Biagio. (Du coin de l'œil, il vit l'étonnement de son compagnon.) C'était mon meilleur ami. Autrefois, je le considérais comme mon frère.

— Et aujourd'hui, vous m'envoyez l'assassiner…

Des paroles qui firent à Biagio l'effet d'un coup de poing au plexus solaire…

— Exact.

— Et vous avez peur ? Pourquoi ?

L'empereur réfléchit. Ces derniers temps, tant de choses l'effrayaient… Sans drogue, toutes les difficultés de l'existence lui paraissaient insurmontables. Sa propre mortalité, celle des autres, ne rien léguer d'importance derrière lui… Jadis, dans une autre existence, il avait sillonné les mers comme un héros de légende. Aujourd'hui, la

perspective d’une longue traversée le faisait pâlir par avance. Mais plus que tout, la peur de l’inconnu le tenaillait. Les embûches qui l’attendaient peut-être dans les hautes terres de l’est…

Cette fois, il ne pourrait compter que sur lui.

— L’échec me terrorise, conclut-il. Je crains que mes nouvelles alliances ne suffisent pas à inverser le cours des événements.

Partageant ses appréhensions, Kasrin dévisageait l’empereur en silence.

OceanofPDF.com

16

Parfois appelé le Chacal de Nar, Richius Vantran arpentait le chemin de ronde de la tour de guet est de Falindar. Il contemplait les hordes d'ennemis qui entouraient la forteresse de montagne. Sur ses épaules, Shani, sa fille de deux ans, se tenait à ses cheveux. Quelques guerriers triins en pourpoint bleu étaient également intrigués par le nombre de soldats réunis en contrebas. Ils échangeaient des commentaires nerveux tandis que leur chef, Lucyler de Falindar, serrait les merlons à s'en blanchir les phalanges. Le soleil se levait sur Tatterak, révélant l'ampleur de la menace. Lucyler siffla entre ses dents en se livrant à une évaluation grossière du nombre de guerriers qui se pressaient le long de la voie d'accès à la citadelle : un large passage taillé dans le flanc rocailleux. Deux tours de guet argentées flanquaient les portes. Comme la tour est, où se tenaient Richius et Lucyler, celle de l'ouest était bondée de guerriers triins arborant la tenue indigo de Tatterak. Chaque tour de guet abritait quarante guerriers – la première ligne de défense de Falindar.

Le long des chemins de ronde, les guerriers attendaient. Les archers, leurs carquois pleins, portaient dans le dos leur jiiktar, ces étranges épées triines à double lame. Encadrant leurs visages au teint pâle, leurs longs cheveux blancs ondulaient au gré de la brise matinale. Et Richius Vantran – qui se remarquait parmi eux autant qu'une mouche dans de l'ambre – brandissait son épée large, attendant l'inévitable bain de sang…

Pleine de défi, les bras croisés, Dyana, son épouse, se tenait près de lui, une dague au ceinturon. Au trente-cinquième jour de siège, elle s'était depuis longtemps accoutumée aux attaques incessantes.

La jeune femme ne craignait plus rien pour elle-même, mais elle avait peur pour les défenseurs – et en premier lieu pour son mari. Elle s'inquiétait aussi pour Shani, redoutant la pénurie de lait que le siège leur vaudrait tôt ou tard.

Jusqu'ici, Falindar supportait l'agression avec une endurance remarquable. S'être bien préparée lui rapportait aujourd'hui d'appréciables dividendes. Mais, malgré de longues journées à s'exposer aux rigueurs des éléments et en dépit des maladies qui se déclaraient souvent dans leurs rangs, les assiégeants ne montraient aucun signe de lassitude. Ils s'acharneraient jusqu'à la mort – ou la chute de Falindar. Richius ne se faisait pas d'illusions.

Et avant le dénouement du drame, dans un sens ou dans l'autre, des semaines passeraient encore.

— Tu vois, Shani ?

Richius désignait l'unique voie d'accès à Falindar, au pied de la montagne. Mille deux cents ennemis au moins y campaient, circulant à cheval ou à pied entre les tentes et les engins de siège. Richius ne lui avait jamais montré les guerriers de Praxtin-Tar, mais la petite fille savait que quelque chose n'allait pas. Même cachée avec les autres enfants, au fond des caves de la citadelle – par mesure de précaution –, elle entendait le fracas des armes. Ce jour-là, avant qu'un nouvel assaut soit donné, et que Shani soit conduite en sécurité, son père voulait qu'elle ait une idée de ce qui se passait… Et la fillette, qui tenait beaucoup de sa mère, ne s'effrayait pas de voir autant de guerriers cerner son foyer. Au contraire, elle s'en indignait !

L'enfant arrivait désormais à jouer à la balle et à prononcer de courtes phrases. Et elle n'avait aucune peine à manifester son dédain des caves.

Richius était fier d'elle.

— Praxtin-Tar… Là-bas !

Dyana tendit les bras pour reprendre Shani à son père.

— Richius, je t'en prie, je dois l'emmener en sécurité.

— Dans une minute, répondit-il.

En contrebas, les mille deux cents guerriers avaient des allures d'insectes s'apprêtant à gravir une fourmilière. Ils ne cherchaient pas à prendre Falindar par surprise, à l'inverse de Kes, où ils avaient vaincu en une semaine les forces d'Ishia qui ne s'étaient doutées de rien… Falindar occupait une trop bonne position stratégique pour ça. Sans compter que la citadelle était bien préparée.

Enfourchant leurs montures, les ennemis mirent en branle leurs machines de guerre et se lancèrent de nouveau à l'assaut des remparts, prêts à verser leur sang pour la gloire de Praxtin-Tar.

— Voilà ce que nous affrontons, Shani, dit Richius. C'est la raison de tout ce boucan… Ça va ?

— Ça va, répondit la fillette en naren, la langue maternelle de son père.

Il avait tenu à la lui apprendre.

— N'aie pas peur, Shani. Ils ne nous battront pas ! Je les en empêcherai.

— D'accord…

Pour sceller le pacte, la fillette lui cogna le front avec son petit poing.

Tous les défenseurs du secteur éclatèrent de rire. Shani était devenue leur mascotte. Certains avaient leurs familles dans la citadelle. D'autres étaient venus seuls dès que l'armée de Praxtin-Tar avait commencé à envahir Tatterak. Mais tous avaient une chose en commun : ils étaient assiégés… Cloîtrés dans une magnifique citadelle où l'eau et les vivres étaient rationnés et où chaque jour apportait son lot d'angoisse, ils continuaient d'assurer la défense sans faiblir. Comme touchés par la grâce, ces cœurs vaillants faisaient montre d'un courage insensé aux moments où ils auraient légitimement pu flancher… Personne ne se lamentait ou ne remettait en cause les ordres de Lucyler, le maître des lieux. Tous lui obéissaient aussi aveuglément qu'à Kronin, son prédécesseur. Et tous mourraient sans hésiter pour repousser l'ennemi.

Depuis deux ans, Richius était chez lui à Falindar. En tout cas, il s'était attaché à la forteresse. Et il ne laisserait pas Praxtin-Tar et ses fanatiques l'investir – pas après tout ce qu'il avait subi. Ayant déjà perdu un royaume, il refusait d'être privé de son nouveau foyer. Alors, il avait fortifié la place, érigeant des palissades inclinées au sommet des murailles pour mieux repousser les tentatives d'escalade. Chaque tour avait été renforcée par une superstructure en brique, comme les créneaux qui protégeaient les archers et les lanciers. Les tours jumelles abritaient maintenant des balistes et les remparts se hérissaient d'arbalètes à tourniquet, ces grandes machines à ressort qui décochaient des javelots. Les longueurs de cordes disposées le long des créneaux permettaient de

faire basculer au bon moment les échelles lestées d'assiégeants. Près des mâchicoulis, des chaudrons d'huile bouillante attendaient d'être déversés sur l'ennemi. Le long des chemins de ronde, les bâtons servant à écarter les échelles pour les faire tomber s'alignaient avec les centaines de haches et d'outils susceptibles de fracasser les barreaux en bois.

Praxtin-Tar avait levé une armée impressionnante, mais Richius était un Naren qui s'y connaissait en châteaux et en sièges. Quasi inexpugnable, Falindar résisterait aux attaques du seigneur de guerre.

Praxtin-Tar venait de passer un mois à lancer ses hommes à l'assaut de la citadelle. En vain. Les défenseurs occupaient une meilleure position et des centaines de cadavres, un corbeau tatoué sur la joue, gisaient maintenant au pied des murailles… Avec leur mépris absolu de la mort, les Reens rappelaient à Richius les Triins de la vallée Drang, ces guerriers à la bravoure insensée qui auraient suivi Voris en enfer…

Au nom de Praxtin-Tar, ces fous furieux livraient une guerre sainte absurde… Une fois de plus, les Triins s'entre-tuaient. Les efforts d'unifications de Tharn, perpétués par Lucyler, n'avaient servi à rien.

Lucel-Lor redevenait l'immense champ de bataille qu'il avait été pendant un millier d'années…

— Laisse-moi la mettre à l'abri, Richius ! insista Dyana. Je veillerai sur elle.

— Oui, emmène la petite, renchérit Lucyler. (Son regard gris acier resta rivé sur les guerriers de Praxtin-Tar.) Quand ils envahiront la route, je ne veux plus la voir ici.

Richius se pencha pour que sa femme attrape Shani, qui couina en signe de protestation. Elle savait que sa mère l'entraînerait une fois de plus dans les caves. Pour un temps, les réfugiés y seraient en sécurité, loin des volées de flèches et des projectiles des catapultes ennemies. Depuis peu, Praxtin-Tar bombardait Falindar avec toute sorte de « mitraille », têtes tranchées et carcasses de bétail incluses. Des projectiles destinés à intimider, à décourager, à effrayer les femmes et les enfants… et à propager des maladies. Incapable de prendre la citadelle, Praxtin-Tar cherchait à la réduire par d'autres moyens.

Tu rêves ! pensa Richius, plein de dédain.

Il posa un baiser sur la joue de Shani, puis regarda Dyana. Elle aurait voulu rester sur les remparts et s'armer d'un arc ou se poster à une

baliste. Mais sa fille devait passer en premier.

— Sois sage, ma puce, ajouta Richius. N'embête pas ta maman.

Faisant la moue, Shani agrippa la robe de Dyana.

— Sois prudent, chuchota la jeune femme. Et toi aussi, Lucyler.

Le maître de Falindar hocha la tête.

— Allez-y.

Il semblait inquiet. Dyana et Richius échangèrent un baiser, puis la jeune femme longea le chemin de ronde jusqu'à l'escalier de la tour de garde et disparut par une trappe, sous le regard de Richius.

Praxtin-Tar avait ses catapultes et deux fois plus d'effectifs que les assiégés, mais ça ne l'avançait pas à grand-chose… Et tant qu'il ne réussirait pas à conquérir Falindar, ses guerriers et lui resteraient vulnérables.

Ayant sentit l'humeur morose de son vieil ami, Richius s'approcha de lui. Lucyler semblait avoir encore vieilli. Passer deux ans à la tête de Falindar l'avait épuisé. Sa magnifique crinière n'était plus que l'ombre d'elle-même, les mèches pendant tristement sur ses épaules.

Lucyler avait fait l'impossible pour préserver la paix. Sans l'avoir voulu, il avait hérité des responsabilités de Tharn, s'acharnant à maintenir la stabilité pour laquelle ce dernier avait fait le sacrifice de sa vie. Mais Lucyler n'était pas Tharn. Praxtin-Tar et les autres seigneurs de guerre avaient suivi Tharn, un Triin touché par le Ciel…

Comment Lucyler aurait-il pu lutter avec cela ?

— Qu'en penses-tu ? soupira-t-il à mi-voix sans quitter l'ennemi des yeux.

— L'attaque est imminente, répondit Richius en désignant le flanc ouest de l'armée adverse. Regarde, un nouvel engin de guerre !

— Je vois…

Taillée dans les arbres locaux, la dernière catapulte du seigneur de guerre, la plus imposante, paraissait faire soixante bons pieds de haut. Richius la voyait comme un trébuchet naren, et non comme une catapulte primitive. D'où Praxtin-Tar en sortait-il les plans ? Selon la rumeur, il avait un esclave naren, un prisonnier de guerre… En tout cas, il laissait courir ce bruit, sans doute à dessein. Face à l'engin affreusement familier, Richius se sentait troublé. Sa portée devait être d'une quinzaine de toises. Autrement dit, rapprocher le trébuchet des remparts ne s'imposait pas

pour faire mouche. Les assiégeants pourraient même l'actionner depuis la route et fracasser les murailles…

— Une arme dangereuse, diagnostiqua Lucyler. Nos ennemis la barderont de boucliers pour protéger les servants de nos flèches…

— Sans doute. Mais Falindar est un roc. Avant de commencer à nous ronger les sangs, voyons de quoi ce trébuchet sera capable. Au besoin, nous ferons une sortie…

Lucyler ricana.

— Ah oui ? Et qui sera assez fou pour diriger ce raid, mon ami ? Toi ?

— J'ai dit « au besoin » ! De toute façon, même avec ça, Praxtin-Tar n'aura pas la partie facile. De là où il est, il ne nous atteindra pas. Et s'il tente de rapprocher son engin, il lui faudra apporter des munitions. Un travail difficile ! En somme, il ne pourra pas lancer de feu roulant contre nous sans être rapidement à court de projectiles.

Se tournant enfin vers son compagnon, Lucyler l'interrogea du regard.

— Tu es trop confiant… Nous sommes pris au piège dans cette forteresse. Ne me dis pas que ça t'échappe ?

— Pris au piège ? Alors notre ennemi aussi ! Praxtin-Tar a une armée entière à nourrir !

— C'est le printemps…, lâcha Lucyler, maussade.

— Peu importe. Voilà un mois que nos adversaires campent à la belle étoile. Il devra bientôt trouver une solution, avant que ses guerriers ne se révoltent ou qu'on vienne à notre secours. Nous sommes plus forts que par le passé, Lucyler. Ne l'oublie pas.

— Personne ne viendra, souffla le Triin.

Au moins, jusque-là, pas un seigneur de guerre n'était venu aider Praxtin-Tar. C'était logique, car tous ses pairs avaient peur de lui. Ou, trop pris par leurs propres querelles, ils n'avaient pas de renforts à lui proposer.

Karlaz lui-même avait quitté les Montagnes de Fer avec ses lions pour retourner à Chandakkar. Pendant dix-huit mois, il avait défendu Lucel-Lor contre toute menace narène. Hélas, les luttes fratricides des Triins avaient fini par l'écœurer. Richius et Lucyler ne l'en blâmaient

pas. Mais ils restaient seuls face au seigneur de Reen… Et cette fois, ils ne pouvaient plus compter que sur eux-mêmes.

Au dernier recensement, six cents défenseurs occupaient Falindar, plus une centaine de fermiers des environs. En envahissant Tatterak, Praxtin-Tar ne s'était pas encombré de discrétion. Et il avait affiché ses intentions : il voulait Falindar. La résistance de Lucyler le rendait sûrement fou de rage…

Mais la patience est une vertu cardinale dans la guerre de position – une vertu que Praxtin-Tar ne possédait pas. Avant de mettre une forteresse comme Falindar à genoux, il faudrait des mois, sinon des années… Et le seigneur triin se révélait un piètre tacticien, trop fougueux pour pratiquer avec succès la guerre d'usure. Bientôt, Richius le savait, Praxtin-Tar lancerait toutes ses forces dans la bataille.

Et ce serait un carnage.

— Qu'il y vienne donc ! Mieux, provoquons-le ! Il s'épuisera lui-même, continuant à se cogner la tête contre nos murailles jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Lucyler eut un signe de dénégation.

— S'il vient pour négocier, je l'écouterai.

D'après les mouvements de troupes, en contrebas, Praxtin-Tar semblait sur le point d'envoyer un héraut aux assiégés.

Les bataillons semblaient bien trop disciplinés. D'ordinaire, Praxtin-Tar lançait ses hommes sur la voie d'accès. Mais ce matin-là, ses mille deux cents guerriers observaient un calme troublant.

— Si c'est ça, reprit Richius, il exigera notre reddition. Il ne sera pas question une minute de faire la paix !

— Parce qu'il me hait…

— En ce moment, il hait le monde entier…

Comme Tharn, Praxtin-Tar était un Drul. Après avoir écouté Tharn et été témoin de ses miracles, il était devenu fanatique. Obsédé par sa nouvelle religion, il avait d'abord conquis Kes, un sanctuaire drul. En pleine conférence de paix, il avait assassiné le seigneur de guerre Ishia, puis planté sa tête tranchée sur une pique, afin que tout le monde voie bien…

Ensuite, il avait marché sur Falindar.

— Il faut lui résister, Lucyler ! répéta Richius. Provoquons-le, poussons-le à repasser à l'attaque ! Regarde, notre ennemi n'a nulle part où aller… Tôt ou tard, il devra s'avouer battu !

— Avant nous ? demanda le Triin. Nos réserves aussi s'épuiseront…

— Nous avons rempli à ras bord les silos à grains et les citernes. Nos arsenaux sont également pleins à craquer et nous ne manquons pas de braves pour manier toutes ces armes ! (Richius posa une main sur l'épaule de son ami.) Il faut continuer à lui résister, Lucyler. Je t'en prie !

Le Triin eut un pauvre sourire.

— Que puis-je faire d'autre ? Je ne lui livrerai jamais Falindar.

Richius sourit à son tour. Il n'avait pas voulu de ce conflit supplémentaire, mais puisqu'on en était là… Lui non plus n'avait pas le choix. Dire qu'il passait sa vie à vouloir éviter la guerre… et à la faire quand même ! Son destin le rattrapait toujours. Jusque-là, les conflits lui avaient coûté son père, beaucoup d'amis et son royaume. Et il avait même failli perdre Dyana ! Des cicatrices indélébiles marquaient sa chair et son âme. Il avait prié pour la paix, et que récoltait-il ? Des monceaux de cadavres et des hordes de guerriers à ses fenêtres…

— Ils reviendront à la charge dès qu'ils nous croiront au plus mal, dit-il.

Falindar s'enorgueillissait des deux tours qui flanquaient ses portes et de cinq autres qui tutoyaient le ciel. Un mur intérieur divisait la citadelle en deux, séparant du reste la première cour, qui grouillait de défenseurs brûlant d'en découdre.

Praxtin-Tar pourrait chercher une faille pendant des mois, il ne la trouverait jamais.

Voilà pourquoi, de guerre lasse, il avait dû ordonner la construction du trébuchet. Faute de dénicher un point faible dans les défenses de Falindar, il se proposait de fracasser ses remparts à grands coups de boulets…

— Si seulement nous avions un canon lance-flammes…, soupira Richius. Son foutu trébuchet serait vite neutralisé !

— Et si nous avions aussi une centaine de guerriers supplémentaires ! renchérit Lucyler.

La guerre d’usure minait la résistance nerveuse des hommes. Sous la tension, même des esprits disciplinés, comme Lucyler, risquaient de craquer. Un simple tir au but ou des soldats du génie déterminés pouvaient inverser la tendance. Alors la victoire, contre toute attente, changeait de camp…

Mais Richius refusait de se laisser démoraliser. Sa femme et sa fille vivaient dans la citadelle. Pour lui, la défaite était tout bonnement impensable.

Loin des tours de Falindar, au pied de la formidable montagne où se nichait la forteresse, Praxtin-Tar priait seul sous sa tente. Ce jour-là – comme d’habitude –, Lorris et Pris, le couple divin qu’il vénérait, gardaient le silence. Furieux, le seigneur de guerre grinçait des dents, se demandant pourquoi il allait d’échec en échec… Les dieux druls se manifestaient très rarement – et uniquement aux plus zélés de leurs fidèles. Mais ils avaient daigné communiquer avec Tharn. À travers leur élu, ils avaient prouvé leur existence et leur pouvoir, démontrant ainsi qu’il y avait une vie après la mort…

Selon Praxtin-Tar, ils avaient ouvert les portes du Ciel…

Avant de les refermer sans crier gare.

La mort de Tharn avait privé Praxtin-Tar de la lumière divine. Mais il avait pu entrevoir la vérité. Et il n’y renoncerait pas. Il prierait jusqu’à ce que cette lumière revienne. Et il se battrait comme un lion. Si la gloire qu’avait connue Tharn pouvait un jour être sienne, il ferait le siège d’un millier de Falindar !

Les yeux fermés, il récitait ses prières, toutes plus familières les unes que les autres. Tharn ne s’en serait pas mieux sorti que lui. Il avait étudié les écrits des Initiés druls et en tirait une fierté particulière, car aucun de ses guerriers ne semblait capable de mémoriser autant de textes. En vérité, il était un bon Drul. Mais le seigneur de Reen refusait de s’en rengorger. L’autosatisfaction était un péché. Et Lorris avait été un guerrier toute sa vie. À coup sûr, le dieu de la guerre n’avait que faire de ce genre d’exploit intellectuel. Quant à sa sœur Pris, la déesse de l’amour et de la paix, elle était censée incarner les côtés féminins de Praxtin-Tar… Mais cette idée irritait le seigneur. Cet aspect-là de la religion lui

échappait, car s’il excellait au combat, la féminité restait pour lui un total mystère.

Praxtin-Tar rouvrit les yeux et regarda les flammes des deux bougies qui brûlaient sur son autel de campagne. Il souffla d’abord celle de gauche, comme le voulait la coutume, puis celle de droite. Enfin, il inclina la tête devant chacun des jumeaux divins…

Il était presque prêt. Mais le silence de ses dieux l’irritait. Il voulait leur plaire. En leur nom, il avait reconquis par les armes Kes, l’antique théâtre du suicide de Lorris, et il avait fait sienne la cause de Tharn… Malgré tout cela, Lorris et Pris continuaient de l’ignorer !

Praxtin-Tar en était blessé.

— Je désire avoir ce que Tharn a emporté en nous quittant…, souffla-t-il.

Un silence accablant lui répondit. La seule « réaction » des dieux…

Longtemps, le seigneur de guerre resta agenouillé.

Dehors, ses mille deux cents guerriers attendaient qu’il sorte, brûlant de retourner au combat… Sous la bannière au corbeau de leur seigneur, ils avaient marché de Reen à Kes, puis de Kes à Tatterak, capturant des esclaves en chemin et proclamant la gloire de Praxtin-Tar. Tous croyaient profondément en leur mission : délivrer Lucel-Lor de chiens comme Ishia. Cet infidèle-là n’avait pas été un problème. À Kes, son fortin était tombé en une semaine… En revanche, Falindar était un tout autre défi. Ses hautes murailles abritaient des guerriers tout aussi zélés et vaillants que ceux de Praxtin-Tar. Et si Lucyler n’était pas Tharn, il ne manquait pas de charisme. Les hommes l’écoutaient et le suivaient. Comme ils obéissaient à son illustre ami, le maudit Chacal.

Le seigneur de guerre se releva… et remarqua une ombre sur le rabat de son pavillon. Immobile sur le seuil, Crinion observait son père.

Aussi élancé que Praxtin-Tar, le jeune homme portait sur les joues le même tatouage que tous les guerriers de Reen. Ce corbeau, un symbole mystique, incarnait l’autre versant de la vie, le grand mystère de l’au-delà… Parfois, il représentait aussi la mort violente, en ce monde-ci.

Beau jeune homme, musclé et bien proportionné, Crinion arborait fièrement ses tatouages, laissant même son pourpoint gris entrouvert sur sa poitrine encore glabre.

— Vos prières sont finies, père ?

— Oui.

Praxtin-Tar plongea les mains dans une vasque en cuivre remplie d'eau de pluie, car il respectait scrupuleusement les rituels liturgiques. Ensuite, il prit une serviette blanche pour s'essuyer en commençant par le bout des doigts pour remonter jusqu'aux paumes, la gauche d'abord. Avant chaque combat, comme avant et après chaque prière, les Druls devaient avoir les mains pures. Les Livres étaient très clairs sur ces questions. Et Praxtin-Tar observait à la lettre les moindres rites.

— Le trébuchet est prêt, annonça Crinion. Nos hommes aussi.

— Bien. Moi, en revanche, je ne le suis pas…

Près de l'autel reposait le jiiktar du seigneur de Reen. Pendant ses prières, Praxtin-Tar avait béni son arme, lui insufflant le pouvoir de Lorris.

Crinion portait son jiiktar dans le dos, à la façon des guerriers. De l'autre côté de l'autel, installée sur un mannequin, l'armure de Praxtin-Tar attendait. De conception simple, avec très peu d'ornements, hormis des rubans écarlates aux cubitières et une dent de loup enchâssée dans le plastron, elle était complétée par un heaume surmonté de deux cornes d'ivoire et d'une couronne de métal en forme de démon grimaçant. Le panache ? Des plumes de corbeaux disposées comme des cheveux…

— Aide-moi à revêtir mon armure, ordonna Praxtin-Tar.

C'était une partie importante des rituels du seigneur de guerre, et il aimait que son fils y participe. Crinion était son unique enfant mâle vivant. Son épouse lui avait donné deux fils, mais le second, souffreteux, était mort en bas âge. Praxtin-Tar avait aussi deux filles, chères à son cœur mais d'aucune utilité au combat.

En commençant par le bas, Crinion retira une à une les pièces d'armure du mannequin jusqu'à ce que son père soit équipé. Enfin, après les gantelets, il lui tendit le heaume, mais Praxtin-Tar ne s'en coiffa pas tout de suite et le garda sous le bras. Crinion fixa le jiiktar dans le dos de son père, puis s'écarta pour évaluer le résultat. Son expression se passait de commentaire : il trouvait Praxtin-Tar magnifique.

— Maintenant, je suis prêt, déclara le seigneur de guerre. Allons-y.

Son fils le guida hors du pavillon. Dans le camp, des centaines de cavaliers et de fantassins attendaient, jiiktars et arcs au poing. Les destriers piaffaient en frappant le sol de leurs sabots. Des enfants excités

couraient au milieu des hommes – des gamins trop jeunes pour combattre, mais déjà en âge d'assister leurs aînés en matière de logistique. À la vue du seigneur de guerre, des clameurs retentirent.

Praxtin-Tar en rougit de bonheur. Maintenant, il était vraiment prêt à fondre sur l'ennemi !

Crinion attira l'attention de son père sur la nouvelle machine de guerre. Frôlant les soixante pieds de haut, cet assemblage de bois et de cordes était capable de lancer des boulets d'un poids considérable. Anxieux, Rook le Naren se frottait les mains en attendant le verdict de son maître. Avec son visage de rat des villes et son teint rose de Naren, Praxtin-Tar le trouvait répugnant. Mais c'était un esclave de valeur et le seigneur de Reen se félicitait de l'avoir épargné. Avant d'être fait prisonnier, Rook était un officier de l'armée impériale. Aujourd'hui, ce n'était plus qu'un imbécile trop bavard, intellectuellement et moralement détruit à force de côtoyer une race supérieure. Vêtu de guenilles raides de saleté qu'il ne prenait jamais la peine de laver, il dégageait une puanteur quasi insoutenable… Surtout par beau temps. En pensant à l'été qui s'annonçait, Praxtin-Tar redoutait déjà de s'en approcher.

Crinion sur les talons, le seigneur approcha de l'engin de siège. Rook s'inclina. Une équipe composée d'esclaves et de guerriers l'avait aidé à manier le trébuchet.

Praxtin-Tar leva la tête, impressionné par l'arme. Malgré la barbarie de ses sujets, l'empire de Nar avait quelques atouts. La fabrication de ces machines en était un.

— Nous partons, annonça Praxtin-Tar à son esclave. Tu mettras ce monstre en position. Je veux que Lucyler et son Naren le voient.

— Oui, maître.

— Et tu le feras fonctionner ! ajouta Crinion, menaçant.

— Il *fonctionnera*, maître, je le jure !

Après cette affirmation audacieuse, Rook s'humecta nerveusement les lèvres. Très différente des catapultes utilisées jusqu'ici, plus grande et d'une conception nouvelle, la machine exigeait également deux fois plus de servants pour manier des projectiles terriblement lourds. Par bonheur, Tatterak ne manquait pas de pierres, de rochers et de cailloux !

Approbateur, Praxtin-Tar hocha la tête. Cette fois, Lucyler devrait le prendre au sérieux.

— Bien. Je suis satisfait.

Le sourire de Rook dévoila ses dents cassées. Dégoûté, le Triin toisa de haut la pathétique créature. Ça, un homme ? Plutôt un croisement entre un asticot et un putois !

— Au travail, barbare ! Je vais livrer un message à Falindar !

Sans un mot de plus, Praxtin-Tar se détourna du Naren et alla enfourcher son destrier caparaçonné. Un page tenait les rênes, qu'il tendit aussitôt au seigneur de Reen. Le cheval de Crinion attendait au milieu d'un escadron de cavalerie. Ces hommes en pourpoint gris regardèrent Praxtin-Tar sauter en selle d'un élan gracieux puis se coiffer de son heaume. Pour le seigneur de Reen, le monde se réduisit soudain à ce qu'il voyait à travers deux fentes étroites…

— Falindar ! cria-t-il avant de lancer sa monture au galop.

Sur la tour de guet, Richius et Lucyler virent des cavaliers s'engager sur la voie d'accès à leur citadelle. Reconnaissable à son armure, un jiiktar fixé dans le dos, Praxtin-Tar galopait en tête. Trente guerriers l'accompagnaient, leur longue chevelure nouée en queue-de-cheval oscillant entre leurs omoplates. Derrière eux avançait une autre colonne, beaucoup plus lente. Les prisonniers de Kes tiraient péniblement le trébuchet le long de la pente. Des archers et des bretteurs protégés par des mantelets et des boucliers les suivaient.

Du haut du chemin de ronde, les défenseurs s'apprêtèrent à riposter.

— Regardez, dit Lucyler, Praxtin-Tar vient parlementer…

— Exiger notre reddition, plutôt ! grogna Richius en serrant la garde de son épée.

Une arme énorme, presque trop grande pour lui… Mais elle boirait le sang de l'ennemi aujourd'hui, et c'était tout ce qui importait.

— Laissons-les venir et écoutons ce qu'ils ont à dire, décida Lucyler.

Sur les créneaux, les archers baissèrent leurs armes. Retenant son souffle, Richius regarda Praxtin-Tar qui avançait sans se soucier du danger que représentaient les archers. Existait-il une chose au monde qui effrayât le seigneur de guerre ?

Lucyler ne se faisait pas d'illusions sur l'issue des pourparlers. Ses hommes se tenaient prêts au combat. Sous les chaudrons d'huile, les

flammes dansaient déjà. Le long des remparts, les guerriers se tenaient prêts, jiiktars et arcs au poing. Près de Richius, deux balistes attendaient de tirer des javelots sur l'ennemi. Un seul aurait transpercé Praxtin-Tar… et trois de ses compagnons.

Quand le seigneur de guerre eut gravi la côte, il s'immobilisa à une vingtaine de pas des portes de la citadelle. Dissimulé sous son heaume, il leva les yeux vers Lucyler et Richius puis, riant manifestement sous cape, les gratifia de quelques gestes dédaigneux.

Piqué au vif, Richius se rapprocha de son ami et se redressa de toute sa taille.

— Lucyler de Falindar ! cria Praxtin-Tar. Toujours à vous cacher derrière votre Chacal !

— Pourquoi ne pas venir me chercher dans son dos ? riposta Lucyler.

— J'en ai bien l'intention ! Et dès aujourd'hui… (Le seigneur de guerre désigna le trébuchet.) Vous voyez ? Contemplez donc votre mort !

Richius se pencha entre les merlons.

— Allez au diable !

Crinion brandit un poing rageur. Le Naren avait parlé dans sa langue maternelle, mais le ton se passait de commentaire…

— Aujourd'hui, vous mourrez, Chacal ! jura le jeune homme. Et votre salope de femme aussi !

Praxtin-Tar se tourna aussitôt vers son fils pour le réprimander. Il ne supportait pas qu'on insulte le sexe faible.

Pour Lucyler, cet homme était une énigme. Acharné à s'attirer l'approbation divine, il menait un combat bien au-dessus des mesquines considérations habituelles. Mais ça n'enlevait rien à son impitoyable cruauté.

Richius brandit son épée.

— Rien que vous et moi, Crinion ! hurla-t-il en triin. Venez donc m'affronter si vous l'osez !

Le jeune homme ne répondit pas. Exaspéré, son père secoua la tête.

— Ça suffit ! Je viens vous parler, Lucyler !

— J'écoute !

— Vous devriez vous rendre… Vous voyez ce que vous affrontez ? Une machine de guerre comme seul le Chacal aurait pu en construire.

Avec cette arme, j’abattrai vos murailles, vous le savez bien ! Ce n’est plus qu’une question de temps !

Déçu par le discours de son ennemi, Lucyler soupira. Toujours la même rhétorique lassante… Un instant, une lueur de découragement passa dans ses yeux gris. Mais sa vieille combativité lui revint aussitôt.

— C’est tout ? Vous gaspillez votre salive, Praxtin-Tar ! Économisez-vous pour les combats !

— Je ne suis pas un boucher ! Rendez-vous maintenant et vous aurez la vie sauve ! Mais si vous m’obligez à venir vous chercher…

— Essayez si vous l’osez ! le défia Lucyler.

Avec un clin d’œil complice à Richius, le maître de Falindar tourna le dos au seigneur de guerre.

— Vous l’aurez voulu ! brailla Praxtin-Tar.

Tirant sur les rênes de son destrier, il fit demi-tour et leva les mains vers ses troupes. Tous les guerriers brandirent leurs jiiktars et beuglèrent leur cri de guerre. Galvanisé, Praxtin-Tar se dressa sur ses étriers, dégaina son arme et donna l’ordre d’attaquer. Comme une marée mortelle, les mille deux cents guerriers s’élancèrent…

— Cette fois, il faut l’avoir ! grogna Richius.

Il poussa le servant de la baliste la plus proche et visa soigneusement. Derrière Praxtin-Tar, Crinion criait pour stimuler l’ardeur de ses troupes. Lucyler donna l’ordre de tirer. Du haut des tours jumelles, des volées de flèches s’abattirent sur l’ennemi.

Concentré sur Praxtin-Tar, Richius se mordilla les lèvres… et tira. Le javelot géant, de la taille d’un homme, jaillit des remparts.

Le projectile qui fonçait vers Praxtin-Tar transperça l’homme qui se tenait à ses côtés et trois autres cavaliers avant de s’immobiliser dans le ventre d’un cheval.

— Bon sang ! jura Richius.

Impassible, Praxtin-Tar le foudroya du regard. Les servants de la baliste se hâtèrent de la recharger… Mais il était trop tard, car les hommes du seigneur de guerre s’étaient déjà massés autour de lui pour le protéger.

Leurs carquois pleins à craquer, certains assiégeants portaient des échelles et des mantelets. Faisant un raffut d’enfer, d’autres galopaient le long des remparts.

Richius prit son arc, qu'il avait posé contre les créneaux, et encocha une flèche.

— Venez-y donc !

Lucyler criblait déjà ses ennemis de projectiles mortels. Autour des deux amis, les servants des balistes assuraient un feu roulant.

Le fracas des combats qui se répercutait dans les airs comme les rugissements d'un incendie de forêt semblait ébranler jusqu'aux fondations de Falindar…

Au galop parmi ses guerriers, Praxtin-Tar brandissait son jiiktar, indifférent aux flèches qui s'abattaient de toutes parts. Au pied des remparts, tout en répliquant aux tirs des défenseurs, les guerriers plantaient en terre de grands boucliers. L'énorme trébuchet de Rook approchait toujours et il serait bientôt en position. Les cent esclaves qui le tiraient en ahanant redoublaient d'efforts sous la pluie d'acier qui éclaircissait dangereusement leurs rangs. Ils tombaient les uns après les autres… Mais Praxtin-Tar savait que l'ennemi n'aurait pas assez de flèches pour exterminer ses « bêtes de somme » et arrêter sa nouvelle arme. Dès qu'un esclave tombait, un autre le remplaçait. De toute façon, leur vie ne valait rien. Le seigneur de guerre leur avait offert un choix sinistre : mourir sur le champ de bataille, comme les hommes qu'ils avaient été, ou crever entre les mains du bourreau.

Une flèche rebondit sur le bouclier de Praxtin-Tar. Superbement indifférent, il fonça vers la catapulte géante. Rook et les servants triins s'apprêtaient à tirer. D'énormes boulets, traînés jusque-là dans des filets spéciaux attendaient près de l'engin. À en croire Rook, un ingénieux mécanisme de poulie permettrait de charger le trébuchet. Le concept du Naren était fascinant. Praxtin-Tar avait hâte de le voir fonctionner.

— Feu ! ordonna-t-il en galopant devant la machine.

Rook ne perdit pas une seconde à lever les yeux et continua à distribuer des ordres à son équipe…

— C'est presque prêt ! répondit-il. Il faut charger le premier boulet…

Grommelant d'impatience, Praxtin-Tar regarda la citadelle. Depuis que la bataille s'était engagée, ses guerriers cherchaient à prendre pied sur les remparts, mais les défenseurs les repoussaient. Partout, les

cadavres commençaient à s’accumuler. À la tête d’une colonne, Crinion braillait, avec autant d’ardeur que son père, pour stimuler les hommes.

Praxtin-Tar était fier de lui, un garçon intrépide et respecté des soldats. Un jour, il ferait un magnifique seigneur de guerre.

— Pressons ! grogna le Drul.

Les esclaves et les guerriers actionnaient les poulies du trébuchet pour mettre en place le premier boulet. La partie mobile de l’engin était équipée d’une poche de fronde géante capable de contenir d’énormes projectiles. Le premier, très vaguement rond, arrivait à la taille de Praxtin-Tar. Sous le regard irrité du seigneur de guerre, Rook s’échinait à armer son engin. Quand le boulet fut enfin en position, l’ancien légionnaire ouvrit le filet de halage et le récupéra avant de s’écarter.

— C’est prêt, annonça-t-il simplement.

— Alors, feu ! grogna Praxtin-Tar.

— Sur quelle cible ?

— Aucune importance ! Je veux voir l’engin fonctionner !

Hochant la tête, Rook dit quelques mots à ses équipiers dans un triin approximatif. En deux ans, il avait acquis quelques rudiments, mais son accent restait atroce.

Praxtin-Tar ne pensait pas que les tirs du trébuchet seraient d’une précision éblouissante. Rook l’avait d’ailleurs averti qu’il en serait ainsi. Mais, vu le poids des boulets, aucun mur – même très épais – ne résisterait. Et si les tours de garde étaient touchées…

— Feu ! brailla le seigneur de guerre.

— Ça prend du temps, maître ! gémit l’esclave. Nous y sommes presque…

Le contrepoids en place, tous les mécanismes tremblant sous la tension, Rook pria son seigneur de prendre du champ, car rester près de l’engin ne serait pas sans danger. Mais les Triins, pour dévier les tirs des archers, avaient entouré le trébuchet de hauts boucliers solidement plantés en terre. Du coup, Praxtin-Tar se sentait plus en sécurité près de la machine de siège que partout ailleurs.

Il refusa de s’en écarter et insista pour que Rook en personne déclenche le premier tir.

Sur le flanc droit du trébuchet saillait un gros levier en bois… Nerveux, le Naren et les servants s’en approchèrent. Quand Rook

empoigna cette détente surdimensionnée, la machine grinça.

— Allez ! beugla Praxtin-Tar.

Avec l'aide de ses compagnons d'infortune, Rook poussa. Aussitôt, la pièce mobile, libérée de ses entraves, se propulsa vers le ciel… Dans un concert de grincements sinistres, le boulet décrivit un grand arc de cercle dans les airs.

Incrédule, Praxtin-Tar le regarda voler vers les remparts de Falindar.

Richius entendit le boucan avant de voir le boulet s'élever dans les airs. Époustouflé, il baissa son arc et regarda l'énorme pierre foncer vers la citadelle à la vitesse d'une étoile filante.

Lucyler et ses guerriers se préparèrent à l'impact.

— Oh, mon Dieu…

Atteignant l'apex de sa parabole, le boulet sembla vouloir rester en suspension dans le ciel… puis fondit sur sa cible en sifflant. Compte tenu de la hauteur de la trajectoire et de la vitesse du boulet, Richius comprit que cette arme nouvelle était d'une portée bien supérieure à celle des catapultes classiques.

Quand le projectile sembla sur le point de percuter la tour de garde, Richius se baissa d'instinct.

— Attention ! lança Lucyler en plongeant à plat ventre.

Il cria à ses guerriers d'en faire autant.

Le météore frôla le sommet de la tour avant de se fracasser dans la première cour de la citadelle, où il creusa un impressionnant cratère en produisant un bruit de fin du monde.

Rebondissant, le boulet roula jusqu'au pied d'une tour et la percuta, fissurant la muraille. Étrangement, il n'y avait ni blessé ni mort. Stupéfié par ce miracle, Richius se releva lentement et regarda, les yeux ronds, la cour où venait de s'abattre un gigantesque boulet tombé du ciel…

— La prochaine fois, nous n'aurons pas autant de chance ! cria Lucyler. Regardez !

Richius se tourna vers le champ de bataille. Les guerriers de Praxtin-Tar s'appliquaient à recharger le trébuchet. Richius vit les servants procéder à des réglages pour affiner la puissance et la précision de leurs tirs.

— Le fils de pute ! grogna Vantran entre ses dents.

Reprenant son arc, il décocha des flèches au jugé. Les Triins qui portaient des échelles couraient toujours avec l'espoir d'atteindre le pied des remparts et de les mettre en place. Le long des créneaux, les défenseurs avaient saisi leurs bâtons afin de les pousser dans le vide.

— Il faudra faire une sortie ! cria Richius.

— Impossible ! répondit Lucyler. Cette foutue arme est trop loin !

Richius Vantran soupira, accablé. Lucyler avait raison. Une sortie pour tenter de détruire le trébuchet serait un suicide. Mais contre une arme pareille, il fallait trouver rapidement une solution. Bientôt, les servants ennemis auraient réglé le trébuchet. Et ils martèleraient les murailles jusqu'à ouvrir une brèche…

Alors, ce serait la curée.

Richius en avait les tripes nouées. Qu'on puisse abattre Falindar lui paraissait profondément injuste.

— Je ne le laisserai pas faire ! Ni aujourd'hui ni jamais !

Jetant son arc, il retourna devant la baliste la plus proche. Les servants s'écartèrent. Un javelot géant attendait d'être tiré. Un œil fermé, le Chacal de Nar visa un groupe d'assiégeants et tira.

Toujours en selle, le seigneur de guerre sourit de toutes ses dents sous son heaume. Au sommet de la tour de garde, il voyait Richius Vantran tenter vainement de les atteindre, son trébuchet et lui… Son ennemi n'arriverait à rien, il le savait. Aujourd'hui, Lorris le protégeait !

Son fils galopait à ses côtés. Du sang poissant sa superbe queue-de-cheval, le jeune homme, parfaitement indemne, faisait montre de la même férocité que son père. Et la victoire semblait déjà sourire aux assiégeants. Des galeries portables leur permettaient d'atteindre le pied des remparts sans être criblés de flèches et d'y appuyer les échelles. Les mantelets, véritables petites maisons mobiles, protégeaient les assaillants des tirs adverses. Les soldats du génie, comme Rook les appelait, seraient bientôt à pied d'œuvre et tenteraient de percer une brèche dans les murailles. Jusque-là, leurs efforts n'avaient pas été couronnés de succès. Mais aujourd'hui, Praxtin-Tar le sentait, la victoire lui sourirait.

— Ça marche ! jubila Crinion.

Il arrêta son destrier près de celui de son père, admirant l'imposante machine de guerre. Rook et les autres esclaves venaient de mettre en

place un autre boulet, prêts à poursuivre l'offensive. Le Naren vérifia les coordonnées du tir puis procéda à des réglages qui dépassaient la compréhension du seigneur de guerre.

Un autre javelot le frôla en sifflant, inoffensif.

La précision de Vantran, elle, ne s'améliorait pas !

Praxtin-Tar regarda son fils.

— Si nous réglions son compte au Chacal ?

— Avec plaisir, père !

Praxtin-Tar se tourna vers Rook.

— Cette fois, exigea-t-il, visez la tour de guet ! Et pas d'erreur !

— J'essaierai ! répondit le Naren en vérifiant de nouveau les mécanismes de son engin.

Satisfait, il se frotta les mains en hochant la tête.

— C'est prêt ! Reculez !

Là encore, Praxtin-Tar refusa de bouger. Autour de lui, les flèches continuaient de se ficher dans les boucliers. Le trébuchet allait de nouveau entrer en action…

Praxtin-Tar méprisait les efforts inutiles des défenseurs. Le Ciel était le meilleur bouclier qui soit ! Crinion, qui ne montrait jamais sa peur devant son père, restait près de lui.

Grinçant et craquant, le trébuchet était sur le point de propulser un nouveau projectile sur les remparts ennemis… Sous l'énorme tension, toute la machine frémissait. Le boulet tremblait et la pièce mobile émettait des bruits inquiétants.

Nourrissant quelques doutes sur la fiabilité du mécanisme, Praxtin-Tar lui jeta des regards dubitatifs.

— Rook…

Le Naren fit mine d'empoigner son levier. À cet instant, une corde trop tendu cassa, entraînant la rupture en série d'une dizaine d'autres.

Épouvanté, Rook recula. Toutes les parties fixes du trébuchet sautèrent les unes après les autres… Dans un vacarme assourdissant, l'engin de guerre explosa, libérant une pluie d'échardes. L'armure de Praxtin-Tar subit un bombardement en règle et son cheval vacilla sous l'impact.

Les esclaves et les soldats s'éparpillèrent, des esquilles plantées dans la poitrine ou le dos… Alors que, désarçonné, il roulait sur le sol,

Praxtin-Tar vit que Crinion gisait, inconscient.

— Non !

Le seigneur de guerre se releva, arracha son heaume, le jeta et prit son fils dans les bras. De minuscules éclats de bois hérissaient le torse du jeune homme et du sang giclait de ses innombrables blessures. Une entaille courait du cuir chevelu à la joue du blessé…

Praxtin-Tar eut l'impression que le monde s'écroulait. Une oreille collée à la bouche de son fils, il sentit son souffle – très faible.

— Maître ! cria Rook en enjambant les cadavres et les blessés. (Placé du bon côté de la machine de guerre, il n'avait pas une égratignure.) Je suis désolé, j'ignore ce qu'il s'est passé !

— Regarde mon fils ! Tu l'as tué !

— Non ! (Rook désigna la poitrine du blessé, qui se soulevait encore.) Il vit ! Par Dieu, je le jure, je n'y suis pour rien !

— Ne jure pas, infâme vermisseau ! rugit le seigneur de guerre en se relevant, son fils dans les bras.

L'explosion avait fait un carnage. Plus loin, la bataille n'avait pas cessé. En haut de leur tour de guet, Lucyler et le Chacal regardaient la scène, incrédules. Crinion grièvement blessé, Praxtin-Tar ne pouvait plus continuer le combat. Son fils avait besoin de soins. Il fallait le ramener au camp.

— Et maintenant, mon seigneur ? demanda un jeune guerrier, inquiet.

Hébétés, les survivants se regroupaient autour des ruines du trébuchet.

Praxtin-Tar ne parvint pas à répondre. Les yeux levés vers le ciel, il entendait siffler les flèches autour de lui…

Pourquoi Lorris et Pris le haïssaient-ils à ce point ?

Richius n'en croyait pas ses yeux. Praxtin-Tar quittait le champ de bataille avec un blessé dans les bras ! Crinion, sans doute… Et le trébuchet n'existait plus. Une explosion formidablement bienvenue !

Richius éclata d'un rire nerveux – et contagieux. Bientôt, l'hilarité eut gagné tous les défenseurs. Privés de leur commandant, les attaquants battaient en retraite. Rompant le combat et renonçant à leurs tentatives d'escalade, ils se débandaient en abandonnant derrière eux leurs échelles.

Ils remportaient cependant les mantelets et les galeries mobiles, trop pressés pour tirer encore.

Profitant de leur désarroi, les défenseurs les bombardèrent de volées de flèches et de javelots.

— Regardez ça ! jubila Richius. Ils déguerpissent !

Lucyler modéra son enthousiasme.

— Ils reviendront…

Vantran lui flanqua une grande claque dans le dos.

— Allons, mon vieil ami, aujourd'hui, nous sommes vainqueurs !

Le Triin haussa les épaules.

— Et demain ? Et après-demain ? Crinion vient peut-être de mourir… Comment crois-tu que son père réagira ?

— Peu importe ! Le trébuchet est en morceaux ! Et si Crinion est vraiment mort, bon débarras ! Pour l'amour du ciel, nous avons gagné, Lucyler ! Souris un peu… Ne cache pas ta joie comme ça !

Le maître de Falindar s'autorisa enfin un petit sourire.

— C'est vrai, j'ai toutes les raisons de me réjouir !

Richius posa son arc contre les créneaux et s'apprêta à gagner l'escalier.

— Je rejoins Dyana ! lança-t-il.

Dans l'escalier, des Triins montaient et descendaient en se congratulant. Des mains se tendirent vers Richius, qui ne s'attarda pas. Il avait hâte d'étreindre sa femme et sa fille.

Au pied de la tour, il vit, à l'autre extrémité de la première cour, des femmes et des enfants émerger à la lumière en clignant des yeux. Sous les regards attendris et soulagés de leurs mères, les gamins traversèrent la cour pour rejoindre leurs pères.

Richius chercha son épouse des yeux, puis attira son attention en agitant les bras.

Elle se précipita vers lui, la petite trottinant à ses côtés…

Dyana rayonnait. Chaque fois qu'elle descendait dans les caves, avait-elle reconnu, elle se demandait ce qu'elle découvrirait en remontant… Pour aujourd'hui, au moins, elle n'avait plus rien à craindre.

— Je te l'avais bien dit ! lança Richius. (Il attrapa Shani au vol et la souleva à bout de bras après avoir posé un baiser sur sa joue.) Nous les avons repoussés !

— Déjà ? s’écria la jeune femme, étonnée.

Ravi, Richius sourit à sa fille.

— Eh oui, ma puce ! Plus de caves pour toi aujourd’hui !

— Que s’est-il passé, Richius ? Nous avons entendu un grand « boum ! » C’était leur arme ?

— En effet. (Le Chacal désigna le cratère creusé par le premier et dernier projectile ennemi.) Après un seul tir, le trébuchet a explosé !

Shani glapit de ravissement. Son père la reposa sur le sol, la prit par la main et l’entraîna avec Dyana près du boulet qui avait achevé sa course au pied d’un mur. Une foule de curieux l’entourait déjà.

— La trop grande tension des cordes a tout fait exploser, expliqua Richius. L’équilibre des contraintes est essentiel. Si l’ingénieur a mal calculé son coup, eh bien…

— Mais pourquoi l’ennemi a-t-il battu en retraite ? demanda Dyana. Je ne comprends pas…

— Le fils de Praxtin-Tar, Crinion…, répondit Richius. Il a dû être blessé par l’explosion. Nous avons vu son père partir en le portant dans ses bras. Sans leur chef, les guerriers ont refusé de continuer le combat.

— Je vois…, chuchota Dyana. Alors, ils reviendront.

— Voilà que tu parles comme Lucyler !

— Ils reviendront, Richius, insista la jeune femme. Nous ne sommes pas tirés d’affaire…

— Pour aujourd’hui, oui. C’est tout ce que nous pouvons demander.

Mais Dyana avait raison, se dit le Chacal en serrant plus fort la main de sa fille.

Praxtin-Tar reviendrait.

Le cœur plein de haine, comme toujours.

OceanofPDF.com

17

Cette nuit-là, une fois les blessés soignés et les dégâts mineurs réparés, Richius partit à la recherche de Lucyler. Il avait soupé tard avec Dyana. Une fois que leur fille fut couchée, il voulait planifier la suite des opérations défensives, encore sous l'émotion de la victoire du matin. Le trébuchet détruit et Crinion blessé, Praxtin-Tar devrait trouver un autre moyen de conquérir la citadelle. Richius soupçonnait qu'il reviendrait vite à la charge.

Après avoir traversé la salle à manger et inspecté la cour, Richius supposa que Lucyler était dans ses appartements privés ou son bureau, au rez-de-chaussée, sans doute seul. Le bureau étant plus proche, il commença par là, et y trouva Lucyler adossé à son siège, le nez plongé dans l'un des nombreux ouvrages conservés en ces lieux. La porte étant entrebâillée, Richius passa la tête, et crut surprendre son ami quand celui-ci lança :

— Je t'entends !

Richius poussa complètement la porte.

— Tu as l'ouïe fine.

— À vrai dire, je t'attendais, ajouta Lucyler, caché derrière son livre.

— Oh ? (Le Naren entra en refermant doucement derrière lui.) J'ai dîné avec Dyana et Shani. Tu me cherchais ?

Lucyler baissa l'ouvrage.

— Non. J'ai juste pensé que tu aimerais me parler.

Richius vit qu'il avait les yeux injectés de sang. Et il remarqua, à côté d'un verre posé sur le bureau, une bouteille de tokka, un tord-boyaux triin que le Naren avait toujours fui comme la peste.

— Lucyler, tu es ivre ?

Le maître de Falindar sourit.

— Un peu… (Il posa son livre.) Tu es aussi prévisible que le lever de soleil, Richius. Après chaque affrontement avec Praxtin-Tar, tu désires

en parler.

— Au moins, je ne m'enivre pas au soir de chaque bataille ! Que t'arrive-t-il, Lucyler ?

Sans répondre ni le regarder, le Triin posa ses pieds sur le bureau, se moquant que ses bottes abîment les bois précieux de la marqueterie. Jadis, la petite pièce avait appartenu à Tharn. C'était l'étude du chef des Druls, un endroit où s'isoler en compagnie de nombreux documents… Les manuscrits poussiéreux s'alignaient le long des murs, sur les étagères bondées et jusque sur le plancher, où ils s'entassaient en équilibre précaire. Lucyler n'était pas un maniaque de l'ordre et du rangement : outre la bouteille, le bureau croulait sous des liasses de papier, des encriers asséchés, des enveloppes jaunes non décachetées et les colifichets divers dont la paysannerie de Tatterak, éperdue de reconnaissance, comblait le maître de Falindar depuis deux ans. Les Triins de Tatterak adoraient Lucyler.

Pourquoi se détestait-il donc ?

— J'ai fait une ronde dans les tours de guet et sur les remparts est, dit Richius en espérant éveiller l'intérêt de son ami. Tout semble calme. Rien à signaler.

— Bien.

Le Naren fronça les sourcils.

— Tu ne voudrais pas vérifier par toi-même ? Tu préfères t'enfermer ici pour mieux pleurer sur ton sort ?

L'attaque ne souleva aucune réaction. Enroulant distraitement une mèche de cheveux autour de son oreille, le Triin baissa les yeux sur le texte qu'il venait de délaisser.

— Tu sais ce que c'est ?

— Aucune idée, répondit Richius en prenant le livre.

Un journal, plutôt… En le feuilletant, il s'avisa qu'il était rédigé en triin et le reposa. S'il parlait presque couramment le triin, il n'avait toujours pas appris à le lire. Mais il n'eut pas à se demander qui en était l'auteur.

— Ça appartenait à Tharn, confirma Lucyler. Je suis en train de le consulter. (Il se rembrunit.) J'espérais y glaner des choses utiles.

— Et ce n'est pas le cas ?

— Laisse-moi t’en lire un passage. (Lucyler reprit le journal et le feuilleta. Puis il s’éclaircit la gorge.) *« Nous sommes toujours en chemin pour Chandakkar, l’angoisse au cœur. Nos tourments sont sans fin. Il fait chaud et j’ai l’impression d’agoniser. Des périls nous guettent. La nuit, j’entends rôder des prédateurs. Nous n’avons pas d’alliés, et je ne me suis jamais senti aussi seul. Souvent, je repense à Dyana pour tuer le temps, et je regrette qu’elle ne soit pas à mes côtés pour me réconforter. C’est une femme admirable. Elle me manque. »*

À ces mots, Richius se hérissa. Il n’aimait guère se souvenir que Dyana avait déjà été mariée – fût-ce à quelqu’un d’aussi bienveillant que Tharn.

— Et alors ? fit-il sèchement. Où veux-tu en venir ?

— Laisse-moi continuer… *« Falindar m’est devenue précieuse, je le constate. Je n’aurais jamais cru en venir à chérir autant un lieu, mais c’est mon foyer, désormais, et je dois le défendre. Je ne le laisserai jamais tomber entre les mains des Narens ou être dévasté par les conflits. Tant qu’il me restera un souffle de vie, je me battrai pour Falindar. »*

Refermant lentement l’ouvrage, Lucyler le poussa au bord du bureau, le faisant presque basculer dans le vide. Il leva les yeux vers Richius. Un silence terrible traduisait ses tourments.

Le jeune homme chercha désespérément à sourire.

— Tu ne perdras pas Falindar, dit-il d’une voix douce. Si c’est ce qui te tracasse, sois en paix.

— Foyer…, chuchota Lucyler en regardant la pièce. Avant de devenir le maître de la citadelle, Tharn fut prisonnier de ses catacombes… Pourtant, Falindar était vraiment devenue son foyer. Et moi qui y ai passé une grande partie de ma vie, je pense la même chose. Falindar, c’est chez moi. Si je la perds…

— Ça n’arrivera pas ! insista Richius. Mais il te faut un peu de la foi de Tharn, Lucyler. Venir t’enfermer ici ne te vaudra rien de bon. Les autres ont besoin de te voir. Si tu commences à désespérer, les défenseurs baisseront aussi les bras.

Le Triin se resservit – sans boire. Pensif, il fit passer son verre plein d’une paume à l’autre, fasciné par son propre reflet dans l’eau-de-vie. Cette nuit-là, il se détestait. Depuis le début du siège, il ne souriait plus. Ou plus précisément, depuis le drame de Kes…

Richius avisa un siège, dans un coin de la pièce. Comme toutes les autres surfaces planes, lui aussi était couvert de livres et de papiers divers. Il les enleva et tira le siège près du bureau pour s'installer face à son ami. Pour que Lucyler ne puisse plus l'ignorer…

— Pourquoi as-tu peur ? Oublies-tu que nous avons l'avantage ?

Le Triin lui jeta un regard incisif.

— Tu es le seul à le croire, Richius.

— Vraiment ? Praxtin-Tar a-t-il un toit au-dessus de la tête ? Des réserves de nourriture ou d'eau ? Par l'enfer, il n'a même plus de trébuchet ! Il lui reste ses guerriers et c'est tout !

— Des guerriers deux fois plus nombreux que les nôtres ! L'oublies-tu ?

Ils tournaient de nouveau en rond, et Richius n'était vraiment pas venu pour ça. Il prit son verre à Lucyler.

— Je veux que nous en parlions, toi et moi. Tu te sens coupable de ce qui s'est passé.

— Ah oui ? Quelle perspicacité !

— Mais ce n'est pas ta faute !

Lucyler lâcha un petit rire.

— Bien sûr que si ! J'aurais dû le prévoir. Comme un imbécile, je suis allé à Kes au nom de la paix. J'avais confiance en Praxtin-Tar. (Penaud, il secoua la tête.) Par Lorris et Pris, je suis vraiment stupide ! J'ai vu de quel bois il se chauffait, la folie qui brillait dans ses yeux… et j'ai préféré fermer les miens ! Alors de grâce, Richius, ne tente pas de me trouver des excuses. Mes remords me tiennent compagnie.

Le jeune homme reprit le journal.

— Tharn ne t'a-t-il pas dit un jour que tu pouvais te fier à Praxtin-Tar ? Qu'il te serait loyal ?

— Ça remonte à longtemps, répliqua Lucyler, du temps où Tharn était encore vivant. Il ignorait qu'il allait mourir, et comment Praxtin-Tar tournerait.

Richius hocha la tête. Tous savaient à quel point la fin de Tharn avait affecté le seigneur de guerre. D'abord simple dictateur, Praxtin-Tar s'était contenté de gouverner Reen. Mais la magie de Tharn avait tout changé. Voir ses pouvoirs, son Toucher du Ciel, avait fait de Praxtin-Tar un authentique croyant. Il s'était autoproclamé héritier légitime, celui qui

rouvrirait les portes divines que la mort de Tharn avait fermées. Certains disaient que Praxtin-Tar voulait ce pouvoir occulte afin de conquérir Lucel-Lor. Mais Richius savait à quoi s'en tenir. À Kes, Lucyler avait rencontré le seigneur de guerre, et mesuré sa douleur sincère… Praxtin-Tar était en croisade. Pour lui, il s'agissait d'une guerre sainte.

— Il veut connaître les dieux, dit Lucyler, les revoir comme du vivant de Tharn… Il n'aura pas de repos avant d'avoir conquis Falindar. Cela, je le sais. Il se peut que nous n'arrivions jamais à le vaincre. Et ça me terrifie ! Ne vois-tu pas, Richius ? Pour moi, perdre Falindar est hors de question ! C'est devenu le dernier endroit sûr en Lucel-Lor…

— Voilà une vision un peu dramatique des choses…

— Non ! Falindar est tout ce qui subsiste du rêve de Tharn. Mon foyer… (Le Triin plissa le front.) Le tien aussi.

— Exact… Maintenant, j'y suis chez moi.

Lucyler rayonna.

— Eh oui, te voilà enfin heureux ! Je le vois bien. Avant, le bonheur te fuyait.

— Mais non ! J'ai toujours été heureux.

— Tu as souvent joué les épouses de marin-pêcheur rongées d'inquiétude ! répliqua Lucyler en éclatant de rire. Sans cesse à gémir, à te lamenter, jamais satisfait de ce que tu avais… Mais tu as enfin changé ! Dis-moi, t'arrive-t-il de repenser à Aramoor ?

Richius fit la grimace.

— Lucyler…

— Je t'en prie ! C'est important pour moi. Es-tu vraiment aussi heureux à Falindar que tu en as l'air ? Ou penses-tu encore à Aramoor ? Tu n'en parles plus du tout.

— À quoi bon ? Aramoor est perdu pour moi. Je m'y suis fait.

— Vraiment ?

— Pourquoi ces questions ? Je t'ai dit la vérité. Restons-en là.

— Tu es réellement chez toi désormais ?

— Oui !

Lucyler se radossa à son siège.

— Alors, tu peux comprendre mon trouble. Tu devrais être aussi angoissé que moi ! Si nous perdons Falindar, nous perdrons davantage que notre vie ! On nous aura privés de notre foyer, une fois de plus.

Une logique blessante. On avait arraché Aramoor à Richius, qui avait mis deux ans à s'en remettre. À peu près… Au moins, il n'était plus inlassablement tourmenté par les fantômes du passé. Se languir de son royaume ne lui avait apporté que chagrin et misère.

— Je repense à Aramoor plus que tu l'imagines, avoua Richius. Parfois, je voudrais pouvoir y emmener Shani, rien que pour la voir s'émerveiller… Ces terres faisaient partie de moi, et sans doute resteront-elles toujours en moi. Mais dorénavant, je suis ici chez moi. J'aurai au moins compris ça.

— Alors nous devons tous les deux nous battre pour Falindar.

— Très juste. Et tu dois cesser de te sentir responsable de ce siège. Entendu ?

Lucyler but une dernière gorgée.

— Entendu. (Rebouchant la bouteille de tokka, il la poussa loin de lui.) Et maintenant ? Nous attendons que Praxtin-Tar revienne à la charge ?

— Que pouvons-nous faire d'autre ? Il court à l'épuisement. C'est inévitable.

— Oui, mais quand baissera-t-il les bras ? Surtout si Crinion meurt…

Richius faillit se servir à boire.

Si Crinion mourait, la soif de vengeance de son père serait inextinguible.

Pour Praxtin-Tar, le lieu le plus sombre du monde était son propre pavillon, où il veillait son fils blessé. Il se faisait tard ; sous l'effet d'une brise invisible, la flamme des bougies vacillait, jetant des ombres grotesques sur la toile de la tente. Étendu torse nu sur des couvertures, Crinion avait été pansé. Avec des lames crochues, le guérisseur Valtuvus était parvenu à extraire les éclats de bois du corps de son patient, puis à coudre les lèvres des petites plaies. Seul sous son pavillon, Praxtin-Tar priait devant son unique fils, toujours inconscient. Valtuvus doutait qu'il revienne jamais à lui… Comme il l'avait dit à Praxtin-Tar, le jeune homme souffrait de graves blessures. Et celle à la tête lui avait endommagé le cerveau – des lésions peut-être irréparables.

À présent, Crinion, prisonnier d’un profond sommeil, respirait à peine.

— Lorris, entends-moi…, implora Praxtin-Tar. Pris, je t’en supplie… Guérissez mon fils… Il ne peut pas mourir !

Comme toujours, Lorris et Pris gardaient le silence. Le seigneur de guerre sentit des larmes de frustration perler à ses paupières. Pourquoi ses prières n’obtenaient-elles jamais de réponse ? Ça n’avait pas de sens ! Surtout maintenant, quand il y avait tant en jeu… Crinion était un fils méritant et un bon Drul. Les divinités jumelles n’avaient pas le droit de rester sourdes !

— Aucun droit ! grogna le Triin en rouvrant les yeux. (Bras tendus, poings serrés, il s’écria :) Vous m’entendez ? Vous n’avez pas le droit ! Je suis Praxtin-Tar !

Son propre nom résonna bizarrement à ses oreilles. Ses épaules s’affaissèrent. Même Crinion ne pouvait plus l’entendre, devenu aussi faible qu’un nourrisson… Un sentiment de solitude aigu submergea le seigneur de guerre. La présence de sa femme l’aurait tellement réconforté. Et aussi les rires de leurs filles – tout plutôt que le souffle laborieux de Crinion. La journée avait pourtant si bien commencé ! Crinion débordait de vie et d’énergie, l’arme maudite de Rook allait permettre de remporter une victoire décisive…

En repensant au Naren, il bouillonna.

— Ç’aurait dû être lui !

Si Crinion ne s’en sortait pas, Rook en paierait le prix, décida-t-il. Il le tuerait pour le punir d’avoir fabriqué un engin de pacotille. Tremblant de rage, il posa une main sur son front, pour se calmer. Pris de nausée, il réalisa qu’il n’avait rien avalé depuis l’aube. Il devait s’alimenter. Mais qui veillerait sur Crinion ? Il ne voulait pas confier à Valtuvus une chose aussi essentielle que la survie de son fils. Assis en tailleur à même le sol, Praxtin-Tar décida de se passer de manger.

— Je resterai près de toi, chuchota-t-il. Le corbeau ne viendra pas.

Il tendit la main pour caresser des cheveux aussi blancs que les siens et que ceux de tous les Triins. Aussi soyeux que des pétales de rose… Si proche de son fils, Praxtin-Tar redécouvrait sa grande beauté, son teint d’albâtre, son corps si bien proportionné… Au contraire de son père, Crinion était vraiment beau.

— Ne me laisse pas ! Je ne supporterai pas de perdre un autre fils… Tu m’entends ?

Un frémissement de paupières… Le seigneur de guerre se demanda si son enfant pouvait l’entendre.

— Oui, décida Praxtin-Tar, tu m’entends ! Et tu ne mourras pas.

Un autre frémissement…

Le seigneur de guerre sourit. Crinion était fort. Le sang de Praxtin-Tar ne courait-il pas dans ses veines ? Et ils avaient une mission essentielle à remplir. Le père et le fils étaient déterminés à perpétuer l’héritage de Tharn.

— Une vision pareille peut changer un homme à jamais, dit-il. Comment saurai-je si Lorris m’a désigné pour reprendre le flambeau ? Je l’ignore. Mais il me reste tant à apprendre ! Les dieux existent bel et bien, Crinion. Je le sais maintenant. Et je veux les revoir !

Praxtin-Tar cessa de caresser les cheveux de son fils. S’assurant d’un regard circulaire qu’aucune oreille indiscrète ne l’écoutait, il se pencha pour continuer sa confession.

C’était l’objet de sa colère, son obsession… Que ça le rende sanguinaire ne lui posait plus de cas de conscience. Après tout, il était un seigneur de guerre. La vie d’Ishia ou d’une centaine d’esclaves de Kes n’avait aucune importance comparée à la gravité de la mission de Praxtin-Tar… Tharn lui-même n’avait-il pas versé le sang pour ouvrir les portes du Ciel ? Était-ce vraiment le prix à payer ?

Lorris avait peut-être besoin de sang pour être apaisé.

Très bien. Ils m’ouvriront les portes du Ciel, ou je les ouvrirai de force !

Falindar ne lui résisterait pas éternellement. Et quand il l’aurait… Ensuite ?

Le seigneur de guerre fronça les sourcils. Encore maintenant, après un mois de siège, il ne savait toujours pas ce qu’il attendait de la victoire. Falindar avait appartenu à Tharn. En un sens, la citadelle conduisait au Ciel. C’était de longue date le centre du pouvoir triin. Tôt ou tard, supposait Praxtin-Tar, ses dieux capricieux le remarqueraient. En leur nom, il avait déjà conquis Kes, même s’ils l’avaient dédaigné. Mais, à coup sûr, ils ne se détourneraient pas de Falindar. Avec ses tourelles magnifiques, c’était le fleuron de Lucel-Lor. Conquérir Falindar serait le

plus haut fait d'armes dont Praxtin-Tar pourrait se glorifier. Alors, il traiterait presque d'égal à égal avec des dieux qui ne seraient plus en mesure de l'ignorer.

— Un jour, Crinion…, jura-t-il.

— Maître ?

Praxtin-Tar se redressa et, à son immense surprise, découvrit Rook à l'entrée du pavillon. Le Naren était blanc de frayeur.

— Tu oses paraître devant moi ! rugit le Triin, furieux de cette intrusion. Tu oses !

Rook tendit des mains implorantes.

— Pardon, maître ! Je venais juste… voir comment vous alliez… Et votre fils ?

— Il vit et ce n'est pas grâce à toi ! Tu peux t'estimer heureux. Car s'il meurt, tu le suivras dans la tombe !

— Je le jure, maître, j'ignore comment cela a pu se produire…

— Tu as fabriqué la machine. À t'entendre, elle était prête à fonctionner. Alors si mon fils passe de vie à trépas, tu en paieras le prix. Je réfléchissais justement aux diverses méthodes d'exécution. Aimerais-tu que je t'expose quelques idées ?

Le Naren blêmit.

— Le supplice du pal, par exemple… Te baisser très lentement sur un pieu et regarder l'extrémité ressortir par ta bouche…

— Mon Dieu !

— Ton dieu ? explosa Praxtin-Tar. Vos mythes n'ont aucune existence ! Ne me parle pas de ce ramassis de fables !

— Pardon, maître, je ne voulais pas vous offenser. Seulement…

— Quoi ?

— Si le garçon vit…

— Il vivra !

— Naturellement ! Hum… Quand il sera remis, voulais-je dire, il aura besoin de vous pour le guider. Après ce qui lui est arrivé, il criera vengeance… (Rook déglutit nerveusement.) Il réclamera ma mort.

Praxtin-Tar ne cacha pas son écœurement.

— Tu viens solliciter ma protection ? Alors que mon fils agonise ? Vile créature !

— Maître, je n’y suis pour rien ! J’ai fait de mon mieux pour construire votre machine, mais je ne suis pas un ingénieur. Juste un soldat…

— Tu n’es qu’un esclave, Rook ! répliqua le seigneur de guerre en se levant pour dominer l’homme de toute sa taille. J’ai pris ma décision. Prie donc ton dieu inexistant que Crinion se rétablisse, car s’il meurt, tu subiras le supplice du pal !

— Et s’il vit ? Qu’adviendra-t-il de moi ?

— Il voudra sa vengeance. Mais pas contre toi.

— Je ne comprends pas.

Praxtin-Tar tendit un index en direction de la citadelle.

— Il réclamera Falindar ! Ce sera la seule façon de réparer le mal. Et pour cela, j’aurai besoin de toi.

Se détournant de Rook, il regarda son fils. Depuis les frémissements quasi imperceptibles, Crinion n’avait plus remué un cil. Valtuvus avait parlé de risques d’infection. En campagne, la septicémie pouvait très vite écraser un homme comme un moustique.

— Je ne le laisserai pas mourir ! jura Praxtin-Tar. Crinion vivra, et nous prendrons Falindar !

— Et vous avez besoin de moi ? répéta Rook, plein d’espoir.

— En effet. Tu vas construire une autre machine de guerre.

— Oh non, impossible !

— J’ai vu les dégâts que cette arme pouvait faire. Tu en construiras une autre, meilleure, le temps que mon fils se remette. À son réveil, elle sera prête.

— Maître, je vous en supplie… ! Ce trébuchet était ce que je pouvais faire de mieux ! Le summum de mes connaissances… Si ce fut un échec, c’est que j’ignore en réalité comment tout cela fonctionne !

D’un geste, Praxtin-Tar écarta ces objections. Deux ans plus tôt, il avait épargné Rook parce qu’avoir un esclave naren l’amusait, et que le prisonnier avait promis qu’il serait utile… Rook connaissait bien les armes narènes.

— Tu étais un légionnaire ! s’emporta Praxtin-Tar. Tu as dit que tu contribuerais à mes victoires !

— Oui, mais…

— Construis un autre trébuchet ! Fiable et puissant. Qu'il soit prêt quand mon fils reprendra connaissance. Ou ce sera le pal pour toi, Rook !

Après un dernier regard à Crinion et une révérence à son père, le Naren battit en retraite. Praxtin-Tar fut heureux de le voir partir. Les faux dieux des Narens lui flanquaient la nausée. Quand le monde situé au-delà des montagnes verrait-il enfin la lumière ? Ou les Narens marcheraient-ils toujours dans les ténèbres ?

Praxtin-Tar se rappela que Rook n'était qu'un homme, après tout. Et le sort des hommes n'était-il pas d'explorer les ténèbres à la recherche de la vérité ? Certes, Rook était pathétique. Mais il y avait peut-être des choses à apprendre de lui.

— Je marche aussi dans les ténèbres, chuchota Praxtin-Tar. En quête, encore et toujours…

Chercher des réponses était désormais toute sa vie. Parfois, ça devenait usant.

Ignorant sa faim, le seigneur de guerre de Reen continua de veiller son fils et recommença ses prières.

OceanofPDF.com

18

Quand Alazrian et Jahl Rob émergèrent finalement des Montagnes de Fer, la première chose qu'ils virent fut Ackle-Nye. La Cité des Mendiants se dressait à l'extrémité de la Course Saccenne, coquille desséchée d'une métropole portant les cicatrices de la guerre et de l'abandon. Jadis, c'était une ville impressionnante, un carrefour commercial, l'accès à Lucel-Lor, la première halte des soldats et des marchands de l'empire… Construite des années auparavant, au début du règne d'Arkus, elle était due en partie aux talents des ingénieurs narens désireux d'apporter leur contribution au continent triin. Aujourd'hui, avec ses arches en ruine et ses toits effondrés, Ackle-Nye faisait figure de grande victime de la guérilla urbaine. Pourtant, même en ruine, elle restait impressionnante. Alazrian avait lu des ouvrages qui lui étaient consacrés, et avait entendu son oncle Boisnoir Gayle en parler. Mais rien ne l'avait préparé à ce qu'il découvrait maintenant. Émergeant du défilé, il écarquilla les yeux d'étonnement devant la beauté intimidante de la ville morte.

— Dieu du ciel ! souffla Jahl Rob en tirant sur les rênes de sa monture épuisée. Regardez un peu ça !

Arrivés au bout de la Course Saccenne, les deux compagnons marquèrent une longue pause face à la ville. Ackle-Nye ? Un étrange amalgame d'architecture familière et de formes exotiques. Des bâtiments triins délabrés côtoyaient des tourelles narènes écroulées. Une muraille crénelée entourait la moitié de la cité. Au milieu de l'après-midi, le soleil cognait et les ombres projetées par les Montagnes de Fer semblaient se tendre vers la ville martyre.

L'étrange mariage des Narens et des Triins se retrouvait jusque dans les plus petits détails.

Décontenancé, Alazrian ne savait comment réagir. Heureux d'avoir franchi la Course Saccenne, il ne se sentait cependant pas le bienvenu dans cette agglomération.

— Voilà le fleuve ! lança Jahl Rob.

La vue de l'eau claire et vive était consolante. Selon le peu que les voyageurs savaient de cette région, ce fleuve s'appelait le Sheaze. Alimenté par les glaciers des hautes cimes des Montagnes de Fer, il débordait de son lit. Un petit pont conduisait à Ackle-Nye. Aux yeux d'Alazrian, il paraissait d'une étonnante modernité comparé à la ville, à l'arrière-plan.

— Vous voyez quelqu'un ? demanda le jeune homme, une main en visière.

Dans les rues envahies par les tas de détritus, il y avait peut-être du mouvement… Alazrian n'aurait pu en jurer. Et il ne voyait pas de lions.

— Ackle-Nye est visiblement à l'abandon, répondit Jahl Rob.

Il avait déjà tout dit à son compagnon de ce qu'il savait sur la ville – cela se résumant à peu de choses. Fief du négoce jadis prospère, Ackle-Nye avait été le théâtre des derniers affrontements de la guerre. En ces lieux, les Triins avaient enfin repoussé l'envahisseur naren. Les faits remontaient à deux ans, mais les rapides du temps n'avaient pas tout emporté… Les murailles d'enceinte portaient les traces du conflit.

— Il pourrait rester des Triins ici, fit Alazrian. Après tout, il subsiste des murs. Et il y a le fleuve.

— Dans ce cas, ils ne seront pas ravis de nous voir. Gardez l'œil ouvert – et votre sang-froid –, mon garçon.

— Nous pourrions contourner la ville, suggéra Alazrian. Laissons les bêtes se reposer, remplissons nos outres et reprenons notre route.

— Non. Dans cette ville, n'importe qui peut nous avoir déjà repérés, et nous n'éviterons pas les Triins éternellement. Après tout, n'est-ce pas le but de notre mission ? Contacter les Triins ?

— Oui, confirma Alazrian.

Au lieu de continuer, son compagnon mit pied à terre et sonda les environs d'un œil exercé. En quittant son fief, quelques jours plus tôt, ils avaient laissé derrière eux les Saints et la protection relative du refuge. Jusque-là, ils avaient cheminé sans encombre, croisant seulement les faucons et les rongeurs qui hantaient la Course Saccenne.

Les Triins et les lions ne gardant pas l'accès à Lucel-Lor, aucun danger ne guettait d'éventuels envahisseurs.

Jahl Rob était taciturne, mais Alazrian appréciait cet homme énigmatique et bon – même si le prêtre se méfiait toujours de sa magie. En outre, avoir pour compagnon un archer doué rassurait le jeune homme. Maintenant, à l'ombre d'Ackle-Nye, Jahl Rob semblait pensif. Comme s'il avait froid, il resserra les pans de son manteau sur ses épaules, et inclina la tête, l'oreille tendue… À part le chant du fleuve, rien ne troublait le silence.

— C'est bien calme…

L'estomac noué, Alazrian luttait contre la nausée. Malgré le sang triin qui coulait dans ses veines, il n'avait plus aucune envie d'entrer en contact avec ses compatriotes. Selon son oncle Boisnoir, les Triins étaient belliqueux, sanguinaires, et ils vouaient une haine féroce aux Narens…

Ils t'arracheront le cœur à mains nues et te le serviront au dîner…, lui avait dit Boisnoir Gayle.

— Entrons-nous ? demanda le jeune homme. S'il reste des gens dans cette ville, ils auront peut-être à manger. Et un bon repas ne serait pas pour me déplaire. Qu'en pensez-vous ?

— D'après ce que j'ai entendu dire des Triins, nous figurerons sur leur menu !

Alazrian fronça les sourcils. Mesurant ce qu'il venait de dire, Jahl fit la grimace.

— Désolé, mon garçon. Mes paroles ont dépassé ma pensée.

— Ce n'est pas grave.

Jahl Rob n'avait pas encore eu la moindre manifestation de chaleur à l'égard de son compagnon. Et cela l'irritait. Avoir peur de ses dons était une chose – assez compréhensible, d'ailleurs. Alazrian lui-même avait du mal à s'y faire. Mais de là à ce que le prêtre lui batte froid sous prétexte qu'il avait du sang triin dans les veines…

— Vous avez raison sur une chose, dit enfin Jahl Rob. Nous n'avancerons guère en restant plantés là…

Après un dernier regard à la ronde, il renfourcha sa monture. Avant de la talonner, il se retourna vers Alazrian.

— Prêt à délivrer votre message ?

— Je pense.

— Alors, en route !

L’Aramoorien dirigea son cheval vers le pont étroit. Son attention rivée sur le fleuve et sur la cité, au-delà, Alazrian le suivit. Selon la légende, la Cité des Mendiants devait son surnom aux innombrables réfugiés triins qui l’avaient envahie au temps des conflits avec l’empire… La plupart voulait passer en Nar… Un triste rêve qui ne s’était jamais concrétisé, Ackle-Nye étant alors aux mains des Narens, la seule place forte d’influence impériale implantée en Lucel-Lor. Les Triins qui y avaient afflué fuyaient les combats et la famine. Pris malgré lui d’une étrange affection pour ce lieu, Alazrian repensa à la longue histoire attristante d’Ackle-Nye… En fin de compte, les Triins avaient triomphé des Narens. Mais devant le morne spectacle d’Ackle-Nye, Alazrian se demandait si ces luttes acharnées en avaient valu la peine.

— Les Triins se sont battus ici contre leurs ennemis…

Jahl Rob hocha la tête.

— Une noble cause.

Alazrian eut un petit rire.

— C’est bien de vous, ça.

— Les hommes ne naissent pas esclaves ! répliqua le prêtre. Votre vrai père vous l’aurait appris, j’en suis sûr.

Quand ils atteignirent le pont, Rob marqua une autre pause avant de le franchir. S’étant rapprochés d’Ackle-Nye, les deux voyageurs distinguaient mieux ses rues étroites et y virent du mouvement.

Inquiet, Alazrian se tourna vers son compagnon.

— Des Triins ?

Rob hocha la tête.

— Qui d’autre ? Vous ne parleriez pas leur langue, par hasard ?

— Je vous l’ai dit, j’ai passé toute ma vie au Talistan. Je n’en sais pas plus que vous sur les Triins ! (Haussant les épaules, le jeune homme ajouta :) À part ce que j’ai pu lire à leur propos… Dans la Cité Noire, j’ai tenté d’en apprendre plus sur mon père. J’ai lu des livres. Rien qui nous soit très utile pour l’instant, hélas.

— Dommage, soupira Rob. Allons-y.

Son arc attaché dans le dos, le prêtre fit avancer sa monture sur le pont du Sheaze… Ensuite, ils prirent tout droit, peu à peu engloutis par les ombres puantes de la ville morte où ils s’enfonçaient. Une odeur âcre – de brûlé, surtout – imprégnait tout. Trois hautes tours identiques,

disposées en triangle, arboraient un sommet crénelé et de larges meurtrières. Elles dominaient la cité aux contours déchiquetés.

Des tours défensives…, comprit Alazrian.

Des tours similaires se dressaient aux abords de la capitale, équipées de canons lance-flammes pour repousser les assauts. Mais personne n'avait attaqué la Cité Noire. Ici, à Ackle-Nye, ces ouvrages défensifs avaient certainement connu des épisodes dramatiques. Ils portaient les traces noirâtres du recul des canons. Et il y avait partout des marques de brûlures… Les bâtiments du centre ville étaient très touchés, certains s'étaient effondrés. Autour des ruines, les survivants grouillaient. Tous avaient une crinière de neige et une peau blanche comme Alazrian n'en avait jamais vu.

Des Triins, sans l'ombre d'un doute.

— Ils ne nous ont pas vus…, chuchota le jeune homme.

— Oh, si, le contredit Rob. (Du menton, il désigna le sud de la cité.) Regardez.

Émergeant de sous une arche délabrée, des cavaliers venaient à leur rencontre. Des Triins à la longue chevelure hirsute, leurs guenilles flottant sur leurs corps décharnés… On eût dit de purs esprits. Ces êtres quasi dépourvus de substance portaient dans le dos de curieuses armes à lame double. Alazrian les compta rapidement…

Six cavaliers.

— N'ayez pas peur, dit Jahl Rob. Et ne prenez pas cet air menaçant !

Les Triins venaient intercepter les intrus. Imité par Alazrian, le prêtre tira sur les rênes de sa monture, puis écarta les bras, paumes apparentes. Même si les cavaliers ne semblaient pas particulièrement belliqueux, deux d'entre eux saisirent leur lance. Sur la défensive, le groupe ralentit. Un cavalier prit la tête, un Triin plus petit que les autres. Par-dessus son pantalon et sa tunique triins, il portait une veste noire à la coupe narène typique. Alazrian s'avisa que c'était une veste de légionnaire, avec ses galons. Une veste certes usée jusqu'à la trame et sale, mais tout à fait reconnaissable.

— Vous aviez dit que ce seraient des réfugiés…

Rob haussa les épaules.

— J'ignore qui ils peuvent être.

Se redressant sur sa selle, le prêtre s’apprêta à saluer les Triins.

Alazrian imita son attitude.

Les cavaliers les étudièrent de pied en cap. Celui de tête paraissait alarmé. Avec son teint triin et sa veste narène, il offrait un curieux spectacle, aussi effrayant que comique… Il se détacha un peu plus de ses compagnons et arrêta sa monture à quelques pas des intrus. À leur tour, les autres Triins tirèrent sur les rênes de leurs chevaux. Alazrian allait prendre la parole quand, une main levée, le prêtre l’en dissuada. Les deux groupes s’observèrent longuement. Enfin, le Triin de tête brisa le silence.

— Nar. Vous êtes de Nar.

Rob et Alazrian échangèrent un regard surpris.

— Oui, répondit le prêtre. Exact. Nous sommes des Narens. Comment… ?

— Je parle le naren, coupa le cavalier en continuant de les dévisager.

D’un geste, il invita ses compagnons à se rapprocher. Perplexe, Alazrian soutint leur regard, se demandant s’il devait ouvrir la bouche. Mais Jahl Rob se chargeait des pourparlers.

— Nous sommes de Nar, répéta-t-il, nous venons d’Aramoor, par-delà les montagnes… (Il désigna les pics, derrière eux.) Les montagnes, voyez ? Nous venons de là.

Le Triin à la veste narène hocha la tête.

— Je connais les montagnes. Et Aramoor. Pourquoi ?

Alazrian comprit la question.

— Pourquoi venons-nous, vous voulez dire ?

Le Triin le dévisagea encore. Il avait un regard brillant d’intelligence. De sa vie, le jeune homme n’avait jamais vu d’être plus singulier.

— Oui. Pourquoi ?

Rob hésita, se demandant sans doute que dire et que taire. Jusque-là, les Triins n’étaient pas ce qu’Alazrian et son compagnon attendaient. Le jeune homme jeta un coup d’œil au prêtre. Lui non plus ne savait pas quoi répondre.

— Où sont les lions ? demanda Rob.

Les six cavaliers murmurèrent entre eux. Plein de suspicion, leur chef plissa le front.

— Pourquoi êtes-vous venus ? Pour les lions ?

— Qui êtes-vous ? lança Jahl Rob. Comment vous appelez-vous ?

Les Triins recommencèrent à chuchoter entre eux.

— Mord, répondit le Triin à la veste narène.

— Mord, répéta le prêtre avec un sourire. Je suis Jahl Rob d'Aramoor. Et voilà Alazrian.

Le jeune homme tenta de faire bonne figure.

— Bonjour…

— Aramoor est loin, dit Mord. Pourquoi… ? Pour les lions ?

— Y en a-t-il ici ? demanda Rob. Dans la cité ?

— Non, répondit Mord.

Mentait-il ? C'était difficile à dire. Mais Jahl Rob n'insista pas, levant les mains pour montrer de nouveau qu'il ne menaçait en rien les Triins.

— Nous sommes de simples voyageurs qui ne veulent ennuyer personne. Vous pouvez nous croire.

— Vous avez des armes, souligna Mord en désignant l'arc du prêtre. Vous venez vous battre ? Vous êtes des guerriers ?

— Non, répondit Alazrian. Nous sommes des voyageurs. Nous… (Il pesa ses mots.) ... cherchons quelqu'un.

— Qui habite dans cette ville ? demanda Jahl Rob. Êtes-vous nombreux à y vivre ? Des Triins comme vous, je veux dire ?

Mord hocha la tête.

— Des Triins, oui. Nombreux. Aucun Naren.

— Nous voilà bien avancés ! grommela Alazrian. Écoutez, nous sommes des voyageurs de l'empire, à la recherche de quelqu'un. Nous désirons seulement nous reposer dans votre cité.

Mord secoua la tête.

— Dites-nous pourquoi vous êtes venus. Il me faut des réponses à répéter.

— À répéter ? s'étonna Jahl Rob. À qui ?

— À Falger. L'Unique.

— Votre chef ? devina Alazrian. C'est ça ?

Mord lui sourit.

— Notre chef, oui. Vous me comprenez.

Rob gloussa.

— Oh, il vous comprend ! Mais vos compagnons ne parlent pas le naren ?

— Non, répondit Mord. Je suis le seul.

— Et Falger ?

— Il ne parle pas le naren. Nous étions quelques-uns à le pratiquer avant la guerre… Je dois vous conduire à notre chef. Il vous a vus arriver.

— Il nous a vus ? répéta Alazrian. Comment ?

Par-dessus son épaule, Mord désigna les tours.

— Là. On nous a envoyés vers vous. Falger a peur de vous.

— Il n'y a aucune raison ! assura Rob. Croyez-moi, nous ne sommes pas là pour créer des problèmes.

— Il n'y a que vous ? demanda Mord. Ou d'autres suivent ?

— Non ! répondit vivement Alazrian. Il n'y a pas d'autres Narens. Nous sommes venus seuls. Conduisez-nous à Falger.

— Je suis là pour ça.

Le Triin tourna bride.

Avant de fermer la marche, ses compagnons attendirent que les visiteurs lui emboîtent le pas. Le groupe remonta la rue poussiéreuse sous un soleil de plomb. Le Sheaze mis à part, Lucel-Lor paraissait bien morne et stérile… Par-delà la cité, des terres nues s'étendaient à perte de vue, une plaine caillouteuse où le fleuve se perdait jusqu'à des collines infiniment lointaines. Le spectacle de désolation acheva de décourager Alazrian, qui regretta de ne pas avoir emporté de carte ni même de livres sur Lucel-Lor où chercher des éclaircissements. Les seuls qu'il ait eus sous les yeux étaient à un monde de distance, enfouis dans la bibliothèque de la capitale…

Droit sur sa selle, Alazrian se laissa guider dans la Cité des Mendiants.

À la périphérie de la ville, la puanteur montait par vagues des monceaux d'ordures, comme pour mieux asphyxier les inconscients. Avec l'espoir futile d'y échapper, Alazrian et Rob plaquèrent une main dégoûtée sur leur bouche. Des débris jonchaient le sol : du verre, des bouts de métal tordu, des boulettes de papier froissé… Les orgueilleux édifices penchaient dangereusement ou s'étaient effondrés. Les maisons triines, méconnaissables après les ravages du feu, évoquaient des squelettes calcinés. Çà et là, des crânes ou des os blanchis, dans des coins

sombres, avaient été proprement rognés par les rats qui grouillaient un peu partout.

— Dieu tout-puissant…, souffla Rob.

— Incroyable ! ajouta Alazrian. Qui peut hanter ces lieux ?

Si Mord les entendit, il n'en montra rien, se dirigeant vers le centre de la ville, puis vers l'une des tours qu'Alazrian avait remarquées. Au cœur d'Ackle-Nye, d'autres Triins évoluaient, visiblement réduits aux dernières extrémités. Tous étaient décharnés, à demi vêtus de haillons ou de tenues narènes dépareillées. Leurs cheveux étaient raides de saleté.

— Quel bel endroit, Mord…, ironisa Rob, très pince-sans-rire. Il manque juste une fontaine et des tournesols pour en faire un vrai paradis…

— Nous avons ce que nous avons, répliqua le Triin sans daigner tourner la tête. Les fils de Nar sont responsables de nos malheurs.

— Ce n'est pas notre faute ! protesta Alazrian. Nous n'avons rien à voir avec tout ça !

— Aramoor ! feula Mord.

— Mais pas nous, enfin ! Nous n'avons pas…

— Trêve de polémique, mon garçon, intervint Rob, une main levée. Nous nous expliquerons devant son chef. Mord, où est Falger ?

Le Triin désigna la tour qui leur faisait face.

— Falger vit ici ? ajouta Alazrian.

Soudain, ça lui parut logique. Relativement intactes, les tours, les meilleurs bâtiments de la cité, offraient une vue dégagée sur les environs.

— Pourquoi désire-t-il nous voir ?

— Falger a des questions, répondit Mord.

Il guida le groupe vers la herse levée de la tour. Des Triins et des chevaux attendaient devant, mais personne ne menaça les Narens. Un homme se précipita vers Mord, qui mit pied à terre et lui confia sa monture.

— Descendez, lança-t-il aux visiteurs. Falger vous attend.

Rob et Alazrian obéirent sans grand enthousiasme. Mord sentit leur appréhension et tenta de les rassurer.

— Ne vous inquiétez pas pour vos chevaux.

À l'intérieur de la tour où brûlaient des torches, Alazrian vit un nombre surprenant de portes et de couloirs. On eût dit un petit château en

forme de cône. Des enfants intrigués pointèrent l'index vers Alazrian, qui leur fit une grimace cocasse. Les gamins éclatèrent de rire.

— Laissons-leur nos chevaux. Je ne pense pas qu'ils nous feront de mal.

Rob tendit les rênes de sa monture à un Triin.

— Mord, dites-lui de ne rien prendre dans nos sacoches de selle, d'accord ? Le vol est un péché. S'il dérobe quelque chose, je le saurai. Maintenant, conduisez-nous à Falger.

Mord ajusta sa veste narène.

— Falger attend !

Il entra à grandes enjambées dans la tour, suivi par Alazrian et Rob. Le jeune homme, qui n'avait pas pénétré dans un lieu couvert depuis des jours – hormis des grottes –, fut frappé par l'étrangeté de l'instant. Mais la chaleur des torches le réconforta. Jahl Rob aussi eut l'air content. Se frottant les mains, il soufflait dessus comme lorsqu'il était nerveux ou excité. Il rendit même quelques-uns de leurs sourires aux enfants.

Un grand escalier en colimaçon conduisait aux étages de la tour. Mord commença l'ascension.

— Je me demande à quel étage est notre hôte, grommela Rob. Je suis fatigué de grimper !

Vu la largeur de la cage d'escalier, des Triins les croisèrent sans encombre, leur jetant au passage des regards soupçonneux. Alazrian leur sourit. Il y avait tant de choses qu'il voulait connaître sur eux !

Il remarqua l'amusement du prêtre.

— Quoi ?

Rob haussa les épaules sans cesser de sourire.

— Rien.

Après être montés de plusieurs niveaux, ils atteignirent le dernier étage de la tour – une gigantesque salle circulaire. Certaines des innombrables fenêtres, volets ouverts, laissaient le soleil entrer à flot. S'arrêtant soudain, Alazrian et Rob eurent l'impression d'avoir Lucel-Lor à leurs pieds… alors qu'ils en avaient un simple aperçu. Au fond de la pièce, ils découvrirent un Triin de l'âge de Rob, entouré d'enfants qui cessèrent de babiller à la vue des étrangers. L'objet de leur intérêt, un long télescope d'argent, était monté sur un trépied devant une grande fenêtre ouverte à tous les vents. De la même forme, mais cent fois plus

gros, un canon lance-flammes trônait à côté. Frémissant à la vue de l'arme, Alazrian dévisagea l'inconnu et les enfants, puis examina la collection d'objets narens exposés sur les étagères, accrochés aux murs ou empilés soigneusement sur le plancher : des livres, des armes, des heaumes, des uniformes garnis de rubans aux gais coloris…

L'homme s'écarta du télescope, chassa gentiment les gamins, et s'adossa au canon.

— Falger ? chuchota Alazrian.

Jahl Rob ne répondit pas. Mord, qui gardait aussi le silence, avança pour parler en triin. Il désigna les visiteurs avec force gesticulations – peut-être pour embellir ou étoffer son compte rendu.

L'homme acquiesça. Il avait l'air avenant et sympathique. La façon dont les gosses continuaient de jouer autour de ses jambes rassura Alazrian. Le Triin avait un visage marqué, mais des vêtements propres et une allure générale soignée. À l'instar de Mord, il portait une veste militaire narène – de colonel –, dont les boutons brillaient. Sa chevelure blanche, plus courte que la normale, était propre et peignée. Fascinés par les étrangers, les gamins cessèrent de tourner autour du télescope en piaillant d'excitation. Mord ayant achevé son rapport, le Triin acquiesça de nouveau et avança en se frappant la poitrine des deux mains.

— Falger… Falger !

Les espoirs d'Alazrian s'évanouirent.

— Il sait uniquement dire son nom ?

— Il parle notre langue, et ça suffit ! grogna Mord.

Falger toisa ses visiteurs de pied en cap.

— Oonal benagra voo ?

Rob regarda tour à tour Alazrian et Mord.

— Qu'a-t-il dit ?

— Pourquoi êtes-vous là ? traduisit Mord.

Alazrian bougonna, las d'entendre toujours la même question.

— Expliquez-lui donc que nous cherchons quelqu'un, Mord. Je vous en prie. Nous venons de vous le dire.

— Et je viens de l'en informer, répliqua Mord. Mais ça ne lui suffit pas. Il vous a vus arriver grâce au verre-qui-voit-loin. Il veut savoir pourquoi vous êtes là et qui vous cherchez.

— Le verre-qui-voit-loin ? répéta Alazrian, intrigué. Oh… le télescope ?

Il fit un pas vers la fenêtre où l'objet était installé. Il s'agissait en fait d'une meurtrière conçue pour l'énorme canon lance-flammes. L'arme étant visiblement trop lourde à manœuvrer, la meurtrière offrait une plate-forme d'observation idéale. Quand Alazrian fit mine de rejoindre le groupe d'enfants, Falger voulut l'en empêcher, se ravisa et le laissa passer. Alazrian sourit.

— Merci. Mord, comment dit-on « merci » en triin ?

— Shay sar. Falger comprendra.

— Shay sar, Falger, répéta Alazrian.

L'ombre d'un sourire flottant sur ses lèvres, le chef triin hocha la tête. Il laissa le jeune homme s'agenouiller devant les enfants et les saluer en naren. Nullement apeurés, les petits rirent en explorant son visage du bout de leurs doigts potelés.

— Que font-ils là ? Quel est cet endroit ?

— Oui, dites-nous, renchérit Rob. Que sont ces… choses ?

Mord ne répondit pas avant d'avoir traduit les questions à son chef, qui répondit dans sa langue.

Il désigna le télescope, rayonnant.

— Ce lieu est un abri, traduisit Mord. Tous les objets narens y sont conservés. Des souvenirs de guerre… Et les enfants aiment ça. Ils adorent le verre-qui-voit-loin, alors Falger les a laissé monter ici.

Se relevant, Alazrian examina le télescope, amoureusement nettoyé et astiqué. Manifestement conscients de sa valeur, les enfants y faisaient attention. Mais les autres objets de la pièce gardaient tout leur mystère aux yeux d'Alazrian. Le jeune homme ne comprenait pas pourquoi Falger et son peuple avaient conservé tant de cochonneries…

Quant au canon lance-flammes d'une portée fabuleuse, le garder était très dangereux. D'après ce qu'Alazrian savait des armes narènes, la détonation d'un canon équivalait à un fracas de fin du monde.

— Vous devez avoir raison, Jahl… Je dirais qu'il s'agit de réfugiés. Mais j'ignore pourquoi ils ont tout ça. Un canon, des épées, des uniformes… On se croirait dans une armurerie !

— Armurerie ! répéta Mord. C'est ça ! Des armes pour nous…

— Pourquoi ? demanda Rob. Pourquoi avez-vous besoin d'armes ?

— Vous posez beaucoup de questions. Alors que c'est à vous de répondre aux nôtres !

— Nous venons de vous expliquer pourquoi nous sommes là. Nous cherchons quelqu'un.

— Qui ?

Le prêtre jeta un coup d'œil à Alazrian, quêtant son approbation avant de révéler son secret. Le jeune homme se mordilla les lèvres. Il ignorait tout de ces gens. Et leur collection d'armes narènes ne le rassurait pas. Falger lui lança un regard inquisiteur, guettant aussi sa réaction. Même les enfants semblaient pendus aux lèvres d'Alazrian… Devant l'inquiétude de son compagnon, Rob vola à son secours.

— Dites-nous d'abord qui vous êtes ! Que faites-vous là ? Ackle-Nye aurait dû être à l'abandon… Comment êtes-vous arrivés là ?

Falger écouta Mord lui traduire les questions du prêtre. Alarmés par le ton de Rob, les enfants s'étaient massés autour de leur chef.

Falger soupira en secouant la tête.

— Narens… Min tarka g'ja hin tha.

Rob regarda Mord.

— Falger dit que nous avons toujours redouté les Narens. Vous avez le mal chevillé au corps ! Des êtres dangereux comme vous ne sont pas les bienvenus.

— Vraiment… C'est ce qu'il vient de dire ?

Mord fronça les sourcils.

— Pour l'essentiel, oui.

— Absurde ! (Se détournant, le prêtre s'adressa au chef triin, les mains tendues en signe d'amitié.) Falger, je ne parle pas votre langue, mais regardez-nous ! Nous ne vous menaçons pas ! Nous désirons juste un endroit où nous reposer, peut-être un peu de nourriture…

— … Et une carte, intervint Alazrian. S'ils en ont une.

— … Oui, et une carte !

Rob prit dans les siennes les mains à la blancheur laiteuse de Falger – sans que le chef triin ne cherche à se dégager.

— Amis ! insista Jahl Rob. Pas ennemis… Pouvez-vous le comprendre ?

Le Triin lui jeta un regard étrange, toujours sans s'écarter. Il reprit la parole. Mord traduisit.

— Falger comprend vos déclarations d'amitié. Mais il a peur. Vous êtes venus seuls, c'est ça ?

— Oui ! assura Rob. Personne ne nous suit.

Mord continua.

— Vous êtes nos premiers visiteurs de Nar depuis des années. Nous avions peur de votre arrivée. Les lions partis, vous revenez…

— Les lions partis…, répéta Alazrian, songeur. C'est la raison de vos craintes ? Les grands félins ne sont plus là pour vous protéger ?

— En effet, répondit Mord. Ils ne sont plus là. Ils ont regagné leurs terres… (D'un geste, il désigna la pièce circulaire.) C'est notre protection maintenant. Tout ce que nous avons.

— Contre Nar ? demanda Alazrian.

— Et contre les autres Triins, ajouta Mord – s'attirant un regard irrité de Falger, qui n'aimait pas être exclu de la conversation.

Mord marqua une pause pour traduire ce qui venait de se dire. Entre-temps, Alazrian se rapprocha de Jahl Rob, qui avait lâché les mains du Triin, guettant sa réaction.

— Vous n'êtes pas en sécurité ici, dit Mord en naren. Vous devriez repartir.

Rob secoua la tête.

— Vous ne nous faites pas peur. Nous ne pensons pas que vous nous blesserez.

— Pas nous, précisa Mord en désignant les armes réunies dans la pièce, avant de poser la main sur le canon. Nous restons à Ackle-Nye parce que nous l'avons choisi. Ici, nous sommes libres. Lucel-Lor n'a pas cette chance. C'est dangereux, surtout pour vous. Nous ne pourrons pas vous protéger.

Dépassé, Alazrian tenta en vain de comprendre ce que ce galimatias pouvait vouloir dire. De quoi diable Falger et les siens avaient-ils peur ?

— Nous ne sollicitons pas votre protection. Laissez-nous simplement continuer notre route.

— Non, Alazrian, intervint Rob. Je veux savoir ce qui les effraie. Mord, dites-le-nous. Pourquoi avez-vous rassemblé tant d'armes ici ? Le canon… Fonctionne-t-il toujours ?

— Tous les canons marchent, répondit Mord. Il reste peu de combustible, mais ça devrait suffire, si nous en avons besoin.

— Besoin contre qui ? s'emporta Alazrian, frustré. Que se passe-t-il, à la fin ? Si des dangers nous guettent, nous aimerions savoir à quoi nous attendre !

Se tournant vers son chef, Mord traduisit. Comme d'habitude, Falger hocha la tête en se caressant le menton. Puis Mord revint aux Narens… Les Triins d'Ackle-Nye étaient bien des réfugiés venus des quatre coins de Lucel-Lor pour vivre en paix loin des seigneurs de guerre. Ces mêmes seigneurs qui gouvernaient les différents territoires du continent triin. Beaucoup étaient sanguinaires, et on ne l'ignorait pas en Nar. Avant que les Druls ne remportent la victoire face aux Narens, deux ans plus tôt, Falger était arrivé à Ackle-Nye en quête d'une vie meilleure…

Une espérance déçue.

Alors, il avait décidé de retrousser ses manches et de bâtir lui-même la cité de ses rêves.

— Alors, Falger est comme un chef de guerre ? demanda Alazrian. Ackle-Nye est maintenant son territoire ?

— Pas du tout ! s'indigna Mord.

— Navré, je ne voulais pas vous offenser. J'essaie de comprendre : vous dites que Falger est arrivé il y a deux ans, mais voyons… Ackle-Nye a été envahie par les Narens que commandait…

Le jeune homme s'interrompit brusquement.

… Que commandait mon oncle !

Boisnoir Gayle avait repris Ackle-Nye aux Triins. Par chance, Mord ne s'aperçut de rien.

— Je veux dire, il y avait des troupes impériales, ici… Tous ces objets leur appartenaient, pas vrai ?

Comme s'il comprenait, Falger hocha la tête.

— Objets de Nar…

Il sourit d'avoir si bien su répéter les mots étrangers. Il avait dû en apprendre certains grâce à Mord. Tous les réfugiés aussi… Beaucoup de Triins parlaient assez bien le naren, Alazrian le savait. Avant la guerre, les deux nations entretenaient de bonnes relations commerciales.

— Alors ? demanda Jahl Rob. Comment a-t-il survécu ?

— Falger a fui Ackle-Nye. Il est revenu quand Nar a perdu la guerre. (Mord lança à son chef un regard brillant de fierté.) Il nous commande maintenant. Mais ce n’est pas un chef de guerre ! Il est bon, il nous protège.

— Entendu, dit Rob. Mais de quoi vous protège-t-il ?

— Et où sont les lions ? renchérit Alazrian. Nous pensions en trouver dans les montagnes.

— Les lions sont partis, répéta Mord. Ils ont regagné Chandakkar, leur territoire… (Il s’assombrit.) Nous n’avons plus de protection contre Nar. D’autres que vous viendront…

— Non ! le rassura Jahl Rob. Personne en Nar ne s’intéresse plus à Lucel-Lor. L’empereur est mort.

— Ah, Arkus…, lâcha Mord. Mort. Parfait.

— C’est aussi mon avis, dit Rob. Bien que son successeur ne soit pas tellement mieux… (Il jeta un coup d’œil à Alazrian, qui s’était raidi.) Mais Nar ne vous menace plus. Personne ne reviendra vous agresser. Nar est… (tristement, le prêtre haussa les épaules)… en piètre état. Je vous le répète, plus personne ne songe à reprendre les armes contre Lucel-Lor.

Rasséréné, Mord traduisit. Également ravi par ces nouvelles, le chef triin haussa les sourcils. Alors… que redoutaient donc ces réfugiés ?

— De qui avez-vous peur ? demanda Alazrian. De Triins comme vous ?

— Oui, confirma Mord, de Triins. Praxtin-Tar…

— Praxtin-Tar ! cracha Falger comme une malédiction. Praxtin-Tar do hekka ji’envai !

— Praxtin-Tar est le seigneur de Reen, expliqua Mord. En guerre contre la terre entière ! Plus personne n’est en sécurité… Ici, nous nous défendrons.

Dans un naren approximatif, il expliqua aussi que ce Drul, déterminé à conquérir Lucel-Lor par les armes, cherchait à répandre ses idéaux. Mais quand Mord le présenta en plus comme un émule de Tharn, Alazrian sentit son sang se glacer dans ses veines.

Même Jahl Rob en fut pétrifié.

— Je vois… (Du regard, il quêta des conseils sur la conduite à tenir qu’Alazrian n’était plus en mesure de lui fournir.) Eh bien… Quelle

terreur que ce Praxtin-Tar ! Nous ferons tout pour l'éviter. Où est-il en ce moment ?

— À Falindar, répondit Mord.

— Bonté divine ! souffla Jahl Rob. Falindar ?

— Absolument.

— Là où vit Richius Vantran ?

— Jahl, non ! s'écria Alazrian.

— Quelle importance, au point où nous en sommes, mon garçon ? Désolé, mais nous devons entendre la vérité.

Prenant une grande inspiration pour se calmer, le prêtre se tourna vers les Triins. Les enfants se pelotonnaient entre les jambes de Falger.

— Vous connaissez Richius Vantran, n'est-ce pas ? Vous avez déjà entendu ce nom ?

— Kalak, répondit Falger. Vantran Kalak !

Il parla trop vite pour que Mord puisse continuer à traduire. Les mots « Kalak » et « Falindar » revenaient sans cesse dans ses propos. D'évidence, Falger connaissait Vantran.

— Que dit-il ? demanda Alazrian. Mord !

— Kalak est Vantran. Le Chacal !

Rob croisa les bras.

— Le Chacal. En plein dans le mille !

— Kalak est à Falindar, cerné par Praxtin-Tar et ses guerriers… Sous… (Mord chercha ses mots.) Sous…

— Il est assiégé ? devina Rob. Magnifique ! Vantran est assiégé dans sa citadelle…

— Falindar, répéta Falger. Kalak…

Sensible à sa tristesse soudaine, Alazrian se rapprocha du chef triin.

— Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Avec un pauvre sourire, Falger secoua la tête, refusant de répondre.

— Dites-nous ce qui ne va pas, insista Alazrian. Vous savez quelque chose au sujet de Vantran… hum… de Kalak ?

Le chef hocha la tête. Puis il répondit sur le ton de la confession. Sans comprendre un mot, Alazrian ne le quitta néanmoins pas des yeux, le laissant parler. Puis il agita les doigts dans la direction de Mord, qui traduisit.

— Vantran a épousé Dyana.

— Oui, dit Jahl Rob. Il a quitté Aramoor pour elle.

— Elle était promise à Tharn. Maintenant, elle vit à Falindar avec Kalak. (Le Triin posa une main affectueuse sur l'épaule de son chef.) Falger la connaissait. Elle et lui avaient fait ensemble la route vers Ackle-Nye. Ils étaient proches.

— Amants ? demanda Rob.

Mord secoua la tête.

— Des amis, rien de plus… Mais elle manque à Falger.

— Je vois, dit Alazrian.

Il se sentait de plus en plus d'affinités avec le chef triin. S'il avait osé, il l'aurait touché pour soulager sa tristesse…

Mais son don ne fonctionnait pas ainsi.

Falger s'assit sur le plancher avec les enfants qui l'entourèrent aussitôt, formant un véritable bouclier vivant.

— Vous êtes venus pour Vantran, devina Mord. Alors, vous courez à la catastrophe… Falindar est un endroit très dangereux !

Relevant les yeux, Falger posa une question.

— Il veut savoir pourquoi vous cherchez Kalak. En Nar, c'est un hors-la-loi… Le ramènerez-vous avec vous ? Êtes-vous en colère contre lui ?

— En colère ? répondit Rob. Non, nous avons besoin de lui en Aramoor !

Falger écouta les explications de Mord. Les petits continuaient de se presser autour de lui, comme pour le protéger d'une menace invisible. Alazrian s'agenouilla face à eux.

— Il est capital que nous parlions à Kalak ! Je vous en prie, Falger, si vous connaissez le chemin, ou si vous avez une carte, aidez-nous ! Nous devons absolument y aller !

Le Triin soupira.

— Praxtin-Tar…

— Je sais. Mais nous n'avons pas le choix. Il y a trop en jeu… Pour être honnête, je ne comprends pas tout moi-même. J'ai un message à lui remettre. C'est vital ! Le comprenez-vous ?

Un instant, Falger et Alazrian semblèrent parfaitement se comprendre, par-delà la barrière des langues ou des peuples… Pour la

première fois, le jeune homme se sentit vraiment en phase avec son héritage paternel.

— Dyana était votre amie. Je lui transmettrai aussi un message de votre part, si vous voulez. Je lui dirai que je vous ai vu, et que vous allez bien. D'accord, Falger ?

Mord traduisit.

Souriant, Falger hocha la tête.

— Pourrions-nous avoir une carte ? insista Rob. Et à manger ?

— Pourquoi pas un canon lance-flammes tant que nous y sommes ? lança Alazrian. Nous en aurons besoin contre Praxtin-Tar…

Mord transmit leurs propos à Falger, qui se releva. Ignorant Jahl Rob, il s'adressa à Alazrian.

— Il dit que vous êtes les bienvenus si vous désirez vous reposer, traduisit Mord. Dès que vous serez en meilleure forme, il vous remettra une carte. Nous n'avons pas beaucoup de nourriture, mais nous la partagerons volontiers avec vous.

Alazrian s'inclina.

— Merci, Falger. Shay sar.

L'Aramoorien sourit à ses hôtes en répétant les remerciements du jeune homme.

— Shay sar, Falger. Vous avez toute notre gratitude.

Mord les guida hors de la pièce, leur promettant un repas chaud et un endroit confortable où dormir. Avant de sortir, Alazrian jeta un dernier coup d'œil au Triin qui venait de l'éveiller à son héritage.

OceanofPDF.com

19

Entre ses draps glacés, sur sa paillasse, Blair Kasrin faisait de mauvais rêves. Depuis des semaines, il cinglait les mers à bord du Souverain Effroi en route pour Casarhoon… À mesure que la distance s'amenuisait, Kasrin appréhendait son rendez-vous avec l'amiral Nicabar. Ses peurs le rattrapaient la nuit, le faisant s'agiter sur sa couchette.

Dans son cauchemar, qui lui paraissait si réel, il avait quinze ans à peine, dans la Cité Noire, le visage lisse et glabre, la prunelle pétillante, et il admirait le vaisseau-amiral à l'ancre. L'Intrépide… Bizarre, car ce navire ne devait pas sortir des chantiers navals avant quelques années… Mais au fil du rêve, le jeune Kasrin, fasciné, regrettait de ne pas le commander. Il espérait que le capitaine héroïque le remarquerait un jour. Quel fier vaisseau que l'Intrépide, formidable à contempler avec ses batteries de canons étincelant au soleil et ses lignes parfaites ! Le jeune Kasrin voulait le diriger, ou avoir un jour sous ses ordres un cuirassé de cette envergure…

Les années s'envolaient… Soudain plus âgé, le capitaine Kasrin était à bord du vaisseau de ses rêves – son propre Souverain Effroi. Une merveille… Mais des explosions secouèrent la coque. Kasrin comprit qu'il était de retour à Liss. À la proue du Souverain, Laney et lui criaient des ordres à l'équipage, orientant les batteries vers un village côtier sans défense. Les canons géants crachèrent la mort, ravageant la terre, creusant des cratères. Par-dessus les détonations, Kasrin entendait des hurlements et des gémissements d'enfants… Il n'y avait là ni schooners ni défenseurs. Kasrin aurait une boucherie sur la conscience…

— Arrêtons ça ! cria-t-il dans son rêve. Ce sont des civils !

Kasrin faisait sans cesse le même cauchemar… Cette familiarité le ramena en partie à lui, lui faisant comprendre qu'il rêvait. Prenant du recul, il regarda la tragédie se dérouler à la façon d'une pièce de théâtre à l'inévitable conclusion. Son double onirique continuait de protester et de

trembler ; mais il avait trop peur de mettre fin au bombardement parce que son héros, présent sur les lieux, le jugeait…

— Arrêtons ça !

Soudain, Laney s'éloigna en secouant la tête. Impuissant, Kasrin leva sa longue-vue et observa le village pris sous le feu des canons du Souverain.

Il vit des hommes et des femmes transformés en torches vivantes, devant leurs maisons incendiées. Horrifié, il blêmit quand une fillette entra dans son champ de vision. Hébétée, elle criait des mots qu'il ne pouvait pas entendre. Quand le Souverain refit feu, elle regarda Kasrin dans les yeux, par-delà la distance et le rêve… jusqu'à ce que les flammes l'engloutissent à son tour.

Baigné de sueur, Kasrin se redressa sur son lit. Lentement, la vision infernale s'estompa… Mais dès qu'il baissa de nouveau les paupières, la fillette lui réapparut.

— Oh, aide-moi…

Le visage enfoui entre les mains, Kasrin faillit s'abandonner aux larmes. Mais il n'avait plus de pleurs à verser pour l'enfant ou son village, disparus depuis si longtemps de la surface de la terre… Il lui restait la répulsion. Cette nuit-là, tremblant et solitaire dans sa cabine, il se haït plus que jamais – plus que Nicabar même. Tentant de combattre le froid qui le tétanisait, il serra les couvertures contre lui. Ses dents s'entrechoquaient, il avait le front trempé de sueur. Certain que la fillette reviendrait le tourmenter jusqu'à la fin de ses jours, il se rallongea.

— Cesse de me hanter…, chuchota-t-il. Je t'en prie…

L'entendait-elle ? Les Lissiens montaient-ils au paradis comme les marins narens ? Et s'agissait-il du même paradis ? Kasrin en doutait. Lui, il méritait de se retrouver en enfer, en compagnie de Nicabar. Il descendrait là à sa mort. Car si Dieu était juste, jamais Il ne fermerait les yeux sur de tels crimes. Pas même si les pécheurs se repentaient. Et Kasrin se repentait. Il avait imploré le pardon divin, supplié Dieu de lui enlever le souvenir indélébile de la fillette. Encore maintenant, elle revenait le torturer la nuit, compagne infiniment noire…

Lentement, il posa les pieds sur le plancher et, assis au bord du lit, repensa à son cauchemar.

Par le minuscule hublot, il ne voyait rien… Dehors, il faisait nuit. Le constater le calma quelque peu. Au matin, Casarhoon serait en vue. À l'aube, l'équipage apercevrait la terre. Bientôt, ce serait l'entrevue tant redoutée avec Nicabar. Kasrin soupira. Ça faisait longtemps… Et l'amiral pouvait encore l'intimider. Voilà pourquoi les cauchemars revenaient régulièrement le hanter. Il avait l'impression de sentir Nicabar par-delà l'océan, de capter la puanteur de son âme empoisonnée. Et pourtant, sous la haine, l'admiration qu'il avait jadis éprouvée pour l'amiral n'était pas tout à fait morte. Nicabar avait gagné ses galons par sa valeur, son courage… et, aussi, par ses carnages.

— Certains hommes sont des bouchers, d'autres pas, murmura Kasrin, se souvenant de ce que Nicabar lui avait lancé après sa condamnation à l'exil.

« Certains hommes sont courageux, d'autres pas. » La version de Nicabar… Kasrin se demanda si l'amiral le tenait toujours pour un lâche, ou si le temps avait adouci son jugement. Selon Biagio, Nicabar prenait encore de la drogue. Voilà qui ne l'aurait certainement pas arrangé…

Difficile à imaginer.

Kasrin repensa à Jelena… et ses battements de cœur affolés s'apaisèrent. La reine de Liss avait un beau visage. Se le remémorer ramenait toujours un sourire sur les lèvres du capitaine. Bannissant le souvenir de la fillette immolée, Kasrin se concentra sur celui de Jelena. Quelque chose, en elle, lui apportait une certaine paix. Certes, elle était jeune et belle, mais cela n'expliquait pas les sentiments du Naren à son égard. La Lissienne lui apportait son aide, l'aidant à surmonter le chagrin et la culpabilité qui le rongeaient. Quel âge avait-elle ? Quel âge aurait maintenant eu la fillette, si elle avait vécu ?

Étrangement, l'enfant et Jelena se ressemblaient beaucoup. Chez la reine-enfant, Kasrin croyait retrouver la malheureuse petite fille. Comme si elle avait miraculeusement survécu au feu.

— Là, tu rêves vraiment, mon vieux ! se morigéna-t-il.

Il secoua la tête en riant. Certes, il en pinçait pour Jelena – tout le monde à bord le savait, à commencer par Laney, qui ne ratait jamais une occasion de se moquer de lui. Les yeux baissés sur ses pieds nus, Kasrin remua les orteils. Il ne dormirait plus cette nuit. Autant monter sur le pont et voir où ils en étaient… Il avait envie de retrouver son ami Laney. Se

levant, il s’habilla, s’essuya le front et le torse avec les pans de sa chemise, se passa un coup de peigne dans les cheveux afin d’être présentable, mit ses bottes puis, satisfait, monta sur le pont. Au premier coup d’œil, il repéra Laney, occupé à enrouler un filin. En travaillant, l’officier en second contemplait le chatoiement du clair de lune sur l’onde, perdu dans ses pensées. Kasrin le rejoignit et se tint longtemps immobile derrière lui avant de briser le silence.

— Salut…

Sursautant, Laney lâcha son filin.

— Dieu, vous m’avez fait peur ! (Il se pencha pour ramasser le cordage et continuer sa tâche.) Vous auriez pu me faire basculer par-dessus bord, bon sang ! Que fichez-vous ici à cette heure-ci ? Je vous avais dit que je prendrais le quart !

Kasrin haussa les épaules.

— Je n’arrivais plus à dormir.

— Vous avez peur ?

— Oui. Et si vous aviez un peu de cervelle, vous aussi.

— Qui vous dit que je ne m’inquiète pas ?

Kasrin regarda la mâture et la voilure gonflée de vent. Le silence régnait, à peine troublé par le remous des vagues. Seule la lune déchirait les ténèbres qui enveloppaient le vaisseau.

— Nous approchons de Casarhoon, ajouta distraitement Kasrin. Et de Nicabar…

Son filin enroulé, le second le suspendit à un clou du bastingage.

— Assez près pour le renifler, pourrait-on dire…

— C’est drôle, je pensais exactement la même chose. À votre avis, me croira-t-il ?

Laney soupira.

— Je l’ignore, Blair. Vous avez cette carte, de la main de Jelena, et nous sommes tous derrière vous… Mais quant à savoir s’il verra clair dans votre petit jeu…

Sa voix mourut.

— Je sais ce que vous voulez dire. (Le capitaine du Souverain Effroi contempla les vagues.) Dieu, ce qu’il me fait peur ! Il m’a toujours effrayé. C’est comme espérer envers et contre tout l’approbation d’un

père qui vous bat… Peu importe combien de fois il sort le martinet, vous ne voulez qu'une chose : son amour.

— Ne le laissez pas vous dominer ! dit Laney. Souvenez-vous à qui vous avez affaire.

À mon héros de jeunesse…, pensa Kasrin.

Mais non, c'était du passé.

— C'est un boucher doublé d'un fou furieux, conclut-il. Je ne le laisserai plus me pousser à ma perte.

À la pointe sud de l'empire naren, sur une péninsule balayée par les vents, la forteresse Gorgotor gardait la principauté de Casarhoon. Construite des années auparavant, face à l'océan, elle protégeait les voies commerciales. De ses contreforts, on voyait s'étendre au loin les chapelets d'îles et leur profil rocheux frangé d'écume. Les vaisseaux du commerce impérial dansaient sur les flots. Il en allait ainsi depuis des années, car Casarhoon était immuable. Un parfum d'éternité cimentait les édifices et planait dans les palmeraies… Depuis l'ascension au pouvoir d'Arkus, Casarhoon était le rocher sur lequel l'empire de Nar avait bâti ses fondations. Ses épices et ses fruits nourrissaient le continent. La forteresse protégeait ses flancs méridionaux, colosse prêt à écraser les envahisseurs…

… Qui ne s'étaient jamais montrés. Et Danar Nicabar ne s'en étonnait guère. La principauté offrait une cible de choix. Mais Gorgotor était un puissant répulsif… Avec ses épaisses murailles et ses tours de guet fourmillant de défenseurs, la forteresse semblait quasiment imprenable. Ses créneaux se hérissaient de canons – le vieux modèle à poudre prisé des Lissiens. La qualifier de laide eût encore été trop bon… Ce monstre hideux perché au bord de la falaise semblait sur le point de basculer dans la mer. Bien sûr, ça n'arriverait jamais. Même les canons de l'Intrépide, maintenant à l'ancre, n'abattraient pas ses murailles. Elle se dresserait pour l'éternité sur son pic rocheux, protégeant la pointe sud de l'empire.

L'amiral Nicabar y pensait en allant à son rendez-vous. Le soleil chaud de Casarhoon lui caressait le visage. Une brise soufflait, aussi douce que les doigts d'une femme. Pour Nicabar, toujours gelé à cause du traitement, Casarhoon était un rêve. La température ne baissait

pratiquement jamais, et les vents ne se levaient pas… Y prendrait-il sa retraite pour profiter de la bienfaisante chaleur jusqu'à la fin de ses jours ? Sur les remparts, Nicabar s'arrêta quelques instants pour contempler la mer. Non loin de là, l'Intrépide mouillait. Une dizaine de vaisseaux de guerre plus petits l'entourait. Les cuirassés Cité Noire et Ange de la Mort étaient fidèles au rendez-vous, flanquant le géant des mers qui les faisait paraître si petits. Leur puissance de feu combinée atteignait à peine la moitié de celle de l'Intrépide, mais aux yeux de Nicabar, ils n'en étaient pas moins beaux. Jadis, c'était pour ça qu'il était devenu marin. Revoir l'exotique et féroce Casarhoon lui donnait un grand coup de fouet. Il en retrouvait son énergie, marchant d'un pas allègre.

Il était l'amiral de la Flotte Noire. Cette flotte !

Mais le Requin manquait à l'appel, ainsi que l'Intrus et le Rugissant. Sans doute n'avaient-ils pas pu se libérer. Pour le rendez-vous, Nicabar avait donné des ordres interprétables à volonté en fonction des événements survenus sur le front lissien. Laisser Nar sans protection était exclu. Naguère, l'amiral avait commis cette erreur. Les résultats avaient été désastreux.

Pour reprendre les eaux territoriales de Nar à l'ennemi, il n'avait pas fallu moins d'une année. Nicabar aurait voulu qu'une vingtaine de vaisseaux puissent se libérer pour le rendez-vous. Hélas, une petite moitié se présentait à Casarhoon… Cela ne suffirait pas contre Liss. Une semaine plus tôt, Nicabar avait vu arriver les premiers capitaines de sa flotte. Des officiers pleins de soupçons qui devinaient les objectifs de leur amiral et ne lui offraient pas leur soutien… Chuchotant entre eux que la drogue avait rongé Nicabar, ils le disaient trop ambitieux. Aucun n'affichait de zèle fanatique pour la conquête de Liss.

Nicabar en était déçu.

Aujourd'hui, il espérait les amener à changer d'avis.

Ils doivent m'écouter ! se répéta-t-il, son attention rivée sur la flottille.

À pareille altitude au-dessus de la mer, l'air était vivifiant. Nicabar chassa sa nervosité. L'heure n'était plus aux accès d'angoisse. Ses capitaines l'attendaient. Sur son ordre, ils s'étaient réunis dans la salle du conseil. Les convaincre serait difficile. Surtout en l'absence de stratégie bien définie…

Quelqu’un marchait vers lui. Du coin de l’œil, Nicabar s’attendit à voir un soldat du prince Galto. Celui-ci avait gracieusement mis la forteresse à la disposition de l’amiral pour son sommet secret. Ses soldats au teint mat étaient partout. Mais c’était Blasco, pas un Casarhien, qui avançait vers Nicabar. Le front plissé, gêné par le soleil, le capitaine s’arrêta à quelques pas de son supérieur.

— Amiral ? Tout le monde est prêt et vous attend, selon vos ordres.

Nicabar ne répondit pas. Le petit nombre de vaisseaux présents à Casarhoon compromettait ses plans. Il ne pourrait pas attaquer Liss dans ces conditions. Tous les capitaines se récriraient s’il insistait. Et ils prétendraient le priver de son unique chance de vaincre… L’Rago, du Terrifiant se rangerait sans doute à son avis, et ça rassérénait Nicabar par avance. En revanche, Gark du Cité Noire et Amado de l’Ange s’opposeraient à lui.

Il lui fallait rallier ses hommes à son projet… Mais comment ?

— Amiral ? insista Blasco. Je les avertis que vous arrivez ?

Nicabar bomba le torse.

— Oui. Dans un instant.

— Très bien, monsieur.

Se retournant, Blasco s’éloigna en direction de la salle du conseil. Nicabar humecta ses lèvres sèches. Il lui fallait juste un moment… Puis, affichant une belle assurance, il suivit le capitaine. Ses officiers attendaient de lui de l’efficacité et de l’arrogance ? Ils ne seraient pas déçus !

La tourelle de la chambre du conseil dominait l’océan. À l’entrée, deux soldats, à la peau brune et luisante comme si elle était frottée à l’huile, s’écartèrent devant Nicabar. Pour la durée de son séjour à Casarhoon, le Naren était leur seigneur et maître. Comparé à l’amiral de la Flotte Noire, le commandant de Gorgotor était d’un grade peu élevé. Et il ne venait pas de la capitale narène. Le prince Galto séjournait dans son palais de Fa, loin de la forteresse et de l’entrevue secrète. Nicabar avait donc Gorgotor pour lui seul, et il appréciait le caractère solennel que les lieux conféraient à l’événement. Passant devant les gardes, il entra dans une salle ronde remplie d’hommes en uniforme. Ça sentait le tabac et le vin à plein nez. Nicabar plissa le front, tentant de s’accoutumer à la pénombre ambiante. Les conversations moururent. Autour d’une

immense table en bois de frêne sculpté, l'amiral vit un océan de visages se tourner vers lui. Beaucoup d'officiers restèrent confortablement assis, des verres en cristal à la main, occupés à goûter les vins fins que le prince Galto avait mis à leur disposition. D'autres tiraient sur leur pipe, appréciant le tabac légendaire de Casarhoon. Des capitaines, pour la plupart, entourés de leurs lieutenants…

Sourcils froncés, Nicabar avança de quelques pas. S'avisant qu'ils l'offensaient, avec leur attitude décontractée, ceux qui étaient assis se levèrent vivement.

— L'amiral Nicabar ! annonça Blasco.

Des applaudissements polis saluèrent son entrée. Seul le capitaine L'Rago, du Terrifiant, y mettait du cœur. Fort jeune pour occuper un rang aussi élevé, il rappelait un peu Blair Kasrin à l'amiral sauf que L'Rago n'avait pas froid aux yeux. Ses hommes l'appelaient l'Exécuteur… Un surnom pertinent pour quelqu'un qui avait massacré plus de Lissiens que Nicabar en personne.

Sans sourire, l'amiral leva une main pour ramener le silence.

— Asseyez-vous.

Un par un, les capitaines obéirent. Des esclaves firent le tour de la table pour remplir les verres et rallumer les pipes. Toutes des femmes, selon les ordres de Nicabar. Il avait espéré que ces belles au teint mat amadoueraient ses officiers, les rendant plus malléables. Sans compter qu'il appréciait ce type de beauté, très éloigné de celui des Narènes de la Cité Noire. En prenant place, il remarqua une jeune fille particulièrement ravissante. Il se la réserverait pour plus tard.

Le capitaine Blasco lui présenta son siège, le plus imposant et le plus beau de tous. Une pipe et un verre de vin attendaient son bon plaisir. Derrière, une carte de Casarhoon et ses environs couvrait le mur comme une tapisserie. Des points colorés représentaient les mouvements de la flotte. La grosse épingle de l'Intrépide était noire. Après un coup d'œil approbateur à la carte, Nicabar s'installa, entremêla les doigts et se fendit d'un petit sourire.

— Vous revoir est un plaisir. Vous me manquiez. Merci d'être venus.

Le dernier arrivé, le capitaine Gark, du Cité Noire, frappa la table du plat de la main.

— Votre convocation nous honore, amiral. Ne nous remerciez pas de remplir notre devoir.

Vous êtes malin, Gark.

— Vous avez fait le plus long voyage, mon ami. Comment s'est-il passé ?

— Assez bien, répondit Gark. Les mers chaudes sont un plaisir. En toute saison, Casarhoon est un bon point de ralliement.

Les autres capitaines rirent. Kelara, du Fonceur, leva son verre. Quelques-uns burent, mais Nicabar ne toucha pas à son vin.

— Et Karva ? demanda-t-il à Gark. Comment se déroule votre mission ? Quelles nouvelles a-t-on de Liss ?

Embarrassé, Gark s'agita sur son siège.

— Nous avons aperçu des bâtiments ennemis, à l'horizon… Rien de plus. Ces temps-ci, les Lissiens ne vont plus si loin au nord. Ils doivent concentrer leurs forces aux abords de Crate.

— Bien, dit Nicabar. Merci, Gark. Les Lissiens se sont en effet regroupés autour de Crate. Les rapports de nos espions le confirment. Encore aujourd'hui, à des semaines de distance de la capitale, je constate que la situation n'a pas changé… Les Lissiens se massent toujours autour de Crate, dans l'attente d'une invasion qui ne viendra jamais. N'est-ce pas l'idéal ?

— C'est une occasion en or, renchérit L'Rago. Il faut absolument la saisir.

Autour de la table, tous les capitaines baissèrent les yeux. Des murmures circulèrent. Récemment promu, Kelara, du Fonceur, secoua la tête sans détourner son regard de Nicabar.

— Kelara ? l'encouragea l'amiral, dites ce que vous avez sur le cœur.

— C'est pour ça que vous nous avez convoqués ?

Kelara était bâti en force. Plus âgé que L'Rago, il n'avait pas son caractère implacable et rusé. Nicabar s'attendait à beaucoup de franchise de sa part.

— L'Rago lit dans mes pensées, j'en ai peur… Pour quel autre motif vous aurais-je réunis ici ? Nous avons l'occasion de faire pencher la balance à notre avantage. Il faut la saisir.

— Et de quelle occasion s'agit-il, au juste, amiral ? le défia Kelara.

— Liss, capitaine, répondit Nicabar. C’est la seule raison de notre présence ici.

Se levant, il désigna les Cent Îles, sur la carte. Il fit glisser ses doigts vers Liss et Casarhoon, soulignant le rassemblement des schooners autour de Crate.

— C’est leur faiblesse, expliqua-t-il.

Cette erreur stratégique de l’ennemi laissait sa patrie plus vulnérable qu’elle ne l’avait jamais été pendant toutes ces années. Aux abords de Casarhoon, relativement calmes, l’Intrépide n’avait pas repéré un seul vaisseau lissien.

Pour Nicabar, cela signifiait une seule chose.

— Les Cent Îles sont faibles. Sans protection, hormis leur infanterie, et nous savons tous combien ses effectifs sont limités… Les ports sont toujours en cours de reconstruction, très vraisemblablement, et les canons qui défendaient le littoral équipent maintenant les schooners.

— Comment le savez-vous ? demanda l’un des officiers.

Quand Amado, commandant de l’Ange de la Mort, parlait, il produisait un curieux sifflement entre ses dents. Sa protestation en fut d’autant plus agaçante. Amado était un fin tacticien, mais un peu trop porté sur le conservatisme. Une tendance qui, face aux Lissiens, lui avait coûté plus d’une victoire.

— Nous n’avons plus de rapports fiables de nos services sur Liss depuis que le Roshann se concentre sur le continent. Et Biagio ne nous fournit plus guère de renseignements.

Entendre le nom de son vieil ami hérissa Nicabar. Ces derniers temps, il repensait beaucoup à lui.

— Nous n’avons pas besoin du Roshann pour énoncer des évidences, dit-il. Les signes sont patents. Les Lissiens concentrent leurs forces à Crate en prévision d’une hypothétique invasion. Ils s’attendent à ce que nous leur reprenions l’île au nom de Biagio. Je ne laisserai pas une chance pareille me filer entre les doigts.

— Très bien ! lança Gark. Vous voulez envahir Liss… (Du regard, il fit le tour de la table.) Mais voyez-vous ici assez d’officiers pour une telle entreprise, amiral ? Dehors, nous avons à peine une dizaine de vaisseaux !

— Dont quatre cuirassés seulement, souligna Amado.

— Dont l’Intrépide, leur rappela Nicabar.

Gark sourit.

— Pardon, amiral, mais j’aimerais savoir comment vous envisagez l’invasion. Si vous pouviez nous exposer votre stratégie… ?

Avant que Nicabar ait le temps de répondre, L’Rago se jeta dans la mêlée avec la farouche loyauté d’un chien fidèle.

— Vous n’écoutiez pas, Gark ? Liss est affaiblie ! À condition de bien choisir la brèche, nous jetterons enfin une tête de pont en territoire ennemi !

— Et ensuite ? répliqua Gark. Nous ne disposons pas d’assez d’hommes pour tenir les terres que nous aurons conquises, ni de suffisamment de bateaux pour instaurer un blocus.

L’air dégoûté, L’Rago secoua la tête.

— Vous n’êtes qu’un lâche, Gark !

— Vous osez ? Je suis le seul à dire ce que tout le monde pense ! Je veux des assurances, alors que vous ne songez qu’à recommencer les tueries !

Nicabar leva les mains.

— Mes amis, mes amis… Cessez, je vous prie. Rappelez-vous qui vous êtes : l’élite ! Le dessus du panier… Et vous voilà sur le point de gagner une gloire éternelle ! Comment arriverai-je à vous ouvrir les yeux ?

— Très simplement, répondit le capitaine Feliks.

Il commandait le Colosse, l’un des trois autres cuirassés qui escortaient l’Intrépide. Avant la construction de ce dernier, le Colosse était le plus grand vaisseau de la flotte et restait l’un des plus vieux. Nicabar se réjouissait de revoir Feliks, mais il se posait des questions sur la fiabilité du cuirassé, en service depuis trop longtemps. Avant que n’éclate le conflit contre les Lissiens, il avait été question de le désarmer. Quoi qu’il en soit, Feliks était un homme réfléchi qui n’avait pas pour habitude de sauter aux conclusions.

— Parlez, mon ami, l’encouragea Nicabar. J’attache beaucoup de prix à vos conseils. Comment vous convaincre ?

Sa déférence fit rayonner le vieux capitaine.

— Dites-nous simplement comment arriver à la victoire. Nous savons tous quel grand homme vous êtes. Personne ne remet en doute vos

capacités. Exposez votre plan et nous le suivrons.

Nicabar se sentit de nouveau nerveux. En vérité, il n'avait aucun plan. Du moins, il n'en avait plus. Il avait cru que beaucoup plus de vaisseaux rallieraient Casarhoon. De quoi au moins instaurer un blocus. Ou conquérir et tenir une des îles lissiennes… Mais avec douze bâtiments de guerre en tout et pour tout, ces options n'étaient plus envisageables. Et Nicabar n'avait toujours pas de voie d'accès secrète à exploiter. Après plus d'une décennie, elle se dérobait toujours à lui.

Il décida d'être honnête.

— Je n'en ai pas, Feliks. Je n'en ai plus. Je vous ai convoqués parce que je ne veux pas laisser passer cette occasion. Tôt ou tard, la reine Jelena comprendra que nous n'allons pas attaquer Crate. Elle fortifiera de nouveau Liss, et nous n'y pourrons rien. (Il tambourina distraitement des doigts sur la table.) Liss est notre plus grand défi. Nous n'aurons sans doute jamais plus une occasion pareille.

— Je suis d'accord, dit L'Rago. Liss nous a assez embarrassés. Il est grand temps de porter la guerre dans son camp, au lieu de continuer à nous défendre. Pour ma part, je serai content de cingler les océans vers les Cent Îles. Seul, s'il le faut !

Le capitaine Amado roula des yeux au plafond.

— Allez-y, L'Rago ! Les Lissiens mettront le Terrifiant en pièces.

— Contrairement à vous, je n'ai pas peur !

— Laissez-moi éclairer votre lanterne, mon garçon ! riposta Amado. Il ne s'agit pas de peur mais de bon sens. Nous n'avons pas tous votre don inné pour la stupidité !

— Et nous ne rêvons pas tous de vengeance, ajouta Gark. Pardon, amiral, mais je dois le dire. Votre plan est…

Il chercha le mot adapté.

— Quoi ? fit Nicabar.

Gark opta pour la sécurité.

— … mauvais.

— Laissez-moi vous expliquer, coupa Nicabar, sûr qu'il était en train de perdre ses hommes. Je l'admets, il y a moins de navires que ce que j'aurais aimé. Il n'empêche que nous avons une occasion en or !

— Je vous en prie, amiral, dit Gark, permission de parler franchement ?

— Allez-y.

Le capitaine du Cité Noire se pencha en avant.

— En toute honnêteté, c'est votre obsession, pas la nôtre. L'Rago se range à votre avis parce qu'il est jeune et idiot, mais nous ne pouvons franchement pas continuer comme ça. Vous proposez d'attaquer Liss avec une poignée de vaisseaux…

— Je peux en convoquer davantage, coupa Nicabar.

— En effet. Mais combien ? Si vous mobilisez tous les navires nécessaires à cette invasion, vous laisserez l'empire vulnérable. Vous lancerez une offensive contre Liss et y perdrez Dahaar, voire les ports de la capitale… Tout ça pour mener à bien une vendetta !

— Qui est aussi la vôtre ! répliqua Nicabar. En tout cas, qui devrait l'être. L'un de vous peut-il affirmer qu'il n'a pas au moins un millier de morts à venger ? Ou êtes-vous tous, comme Gark, prêts à ravaler sans réagir la honte de ces douze dernières années ? Douze ans ! Ça ne signifie rien pour vous ?

— Bien sûr que si, répondit Feliks. Mais peut-être pas autant que pour vous. (Ami de longue date de Nicabar, il était toujours prêt à tirer avantage de leur relation privilégiée.) Amiral, nous sommes inquiets, sachez-le.

— À propos de ?

— À votre propos. Cette obsession est malsaine. Certes, nous sommes en guerre contre Liss. Mais faut-il pour autant prendre tous les risques ? Vous nous parlez vengeance, amiral, pas tactique.

Nicabar en crut à peine ses oreilles. Quel culot monstrueux, même de la part d'un vieux camarade comme Feliks ! Regardant les autres capitaines, il constata à leurs expressions penaudes que tous approuvaient tacitement. Seul L'Rago avait l'air dégoûté.

L'amiral s'adossa à son siège.

— Je peux l'ordonner. Si je lance cette invasion contre Liss, vous obéirez.

— Exact, répondit Feliks. Mais manquerez-vous à ce point de sagesse, mon ami ? Votre idée est de la pure folie. Vous n'avez même pas de plan…

— Mais Liss est vulnérable…

— Je sais. Seulement, le moment est mal choisi. Plus tard, peut-être, quand nos eaux territoriales ne seront plus menacées, nous pourrons de nouveau instaurer un blocus, et Biagio nous fournira des effectifs.

— Impossible ! explosa Nicabar en frappant la table du poing, faisant trembler tous les verres. Biagio est trop faible pour nous aider. Il n'a plus aucune influence sur l'armée. Et de toute façon, ça prendrait trop de temps. Liss sera bientôt de nouveau sur la défensive…

Nicabar s'arrêta. Le sang cognait à ses tempes, ses yeux le brûlaient… Les effets du traitement, qui devenait de plus en plus douloureux. Ses prunelles bleues lui faisaient un mal de chien.

Il se tourna vers Feliks.

— Nous saisirons cette occasion à nos risques et périls, capitaine. Il faut frapper maintenant, avant que Jelena se doute de nos intentions.

— Désolé, amiral, mais je ne peux pas me ranger à votre avis. Je vous en prie, réfléchissez à ce que Gark vient de dire. Ne pourrait-il pas avoir raison ? Cette obsession n'obscurcit-elle pas votre raisonnement ? Au moins en partie ?

Nicabar se radossa à son siège. En quelques instants, ses capitaines l'avaient sabordé. Et le pire ? Ils avaient raison. Tous les désirs du monde ne lui livreraient pas Liss sur un plateau. Il lui fallait beaucoup plus de vaisseaux que ceux qui mouillaient à Casarhoon. Et des hommes dévoués pour les commander. Pour l'instant, il n'avait ni les uns ni les autres. De quoi se laisser gagner par l'accablement…

Une fois de plus, Liss l'emportait haut la main. Et sans coup férir.

— Je ne peux pas accepter ça. Je veux des alternatives. Vous avez tous fait un long voyage. Au moins, que ce ne soit pas pour rien ! D'autres bâtiments peuvent encore arriver. Attendons. Et dans l'intervalle, présentez-moi des idées. (Repoussant sa chaise, il se leva d'un bond.) Vous me décevez énormément. (Il ne se donna pas la peine de faire une exception pour L'Rago.) Tous des lâches, jusqu'au dernier !

Il quitta la salle en trombe, sous les regards choqués de ses officiers. Le cœur battant, il sortit au soleil et leva la tête… Un affreux mal de tête le taraudait. Ses yeux le brûlaient à un point quasi insoutenable… Et tout ça à cause d'une colère sans exutoire possible. Ces derniers temps, elle menaçait de le rendre malade. S'il n'apprenait pas à mieux se maîtriser…

— Amiral ? lança une voix distante. Amiral Nicabar ?

Il rouvrit les yeux. L'air inquiet, le lieutenant Varin accourait avec deux autres officiers de l'Intrépide. Vu le caractère impavide de Varin, le voir ainsi éveilla l'intérêt de Nicabar.

— Qu'y a-t-il, lieutenant ?

Varin s'arrêta devant son supérieur.

— Le Souverain Effroi, amiral… Il est là !

— Quoi ?

Nicabar se tourna vers l'océan et vit, près de la flottille, un vaisseau qu'il n'avait pas remarqué. Il battait pavillon noir… Le plus petit cuirassé de la Flotte Noire arborait un dragon en guise de figure de proue. Même à distance, on ne pouvait se tromper.

— Je n'en crois pas mes yeux, chuchota Nicabar. Mon Dieu, Kasrin… Je pensais justement à vous…

Masse impressionnante de rondins de palmiers et de mortier, la forteresse Gorgotor écrasait de toute sa hauteur Kasrin, qui quittait sa chaloupe d'accostage. Il n'était pas venu à Casarhoon depuis des mois. Revoir la forteresse jetait une ombre sur sa détermination. Il portait la sacoche en cuir des officiers, utilisée pour les documents importants comme les cartes.

Il luttait contre de légers tremblements. À jeun, il avait pourtant l'estomac en boule. Quand Laney, de la chaloupe, lui cria bonne chance, il l'entendit à peine. Sur le sable mouillé qui collait à ses bottes, il resta quelques instants paralysé, incapable de bouger. Armés de cimeterres, une dizaine de soldats casarhiens l'attendaient devant une grille en fer forgé. Personne n'était venu l'accueillir. Comment interpréter cela ? Nicabar était forcément prévenu de son arrivée. L'Intrépide mouillait non loin, ainsi que le Cité Noire, l'Ange de la Mort, le Duc de Fer… Ses pairs l'attendaient sûrement.

— Blair ? appela Laney. Ça va ?

Kasrin hocha la tête sans se retourner.

— Oui, répondit-il distraitement.

Une foule s'était massée sur les remparts. Des soldats de Casarhoon et quelques Narens… dont Gark. Le capitaine ne cachait pas son étonnement. Kasrin s'abstint de faire signe à son vieux camarade. Qui ne le héla pas davantage.

— Je peux vous accompagner, rappela Laney. Pourquoi ne voulez-vous pas que je vienne ?

Kasrin secoua la tête.

— Non. Nicabar sait que je suis là. Et il refusera de parler à l'un de mes subalternes.

— Alors, je vous attendrai ici.

Kasrin se retourna et eut un sourire sinistre. Les marins qui l'avaient amené lui firent des signes d'encouragement.

— Retournez au Souverain, ordonna-t-il. Je risque d'être retenu un bon moment. Nicabar désirera sans doute que je reste pour la nuit. Nous avons beaucoup à nous dire, j'en ai peur.

Son ami en convenant de mauvaise grâce, Kasrin se tourna vers la forteresse et s'arma de courage. Sa cape voletant dans la brise, il avança vers les gardes, qui ne le saluèrent pas et ne s'écartèrent pas davantage. Apparemment, la nouvelle de sa défection avait atteint Casarhoon. Arborant une expression sombre, Kasrin refusa de se laisser affecter par les murmures et les provocations qui lui parvenaient, du haut des remparts.

— Je suis le capitaine Kasrin du cuirassé de la Flotte Noire le Souverain Effroi, dit-il. Je viens voir l'amiral Nicabar.

Un soldat fit la grimace.

— L'amiral vous attend, capitaine.

— Conduisez-moi à lui ! lança Kasrin.

Les gardes s'exécutèrent, le guidant vers un escalier en pierre. Kasrin se détendit. Comme il l'avait deviné, Nicabar voulait une rencontre privée. Si le reste se déroulait aussi selon ses prévisions…

Suffit ! s'admonesta-t-il. Ne deviens pas trop sûr de toi…

Le petit groupe traversa une grande cour. Kasrin ignora les regards curieux des soldats qui s'entraînaient ou qui nettoyaient leurs armes. Il se laissa conduire vers l'aile nord de la forteresse, le ressac réduit à un lointain murmure. Au milieu des palmeraies et des pistes, une tour imposante se dressait au-dessus du cap nord. Au lieu de meurtrières, elle avait des vitraux et des gargouilles. Même si Kasrin n'avait jamais visité cette tour-là, il comprit pourtant de quoi il s'agissait.

Une église !

Tous les châteaux de quelque importance avaient leur chapelle privée. Et le peuple de Casarhoon était religieux. Sensible à la bonne parole de feu l'archevêque Herrith de Nar, il avait versé dans le fanatisme. Cela dit, ce lieu restait idéal pour les rendez-vous secrets, loin des regards indiscrets. Kasrin suivit plus volontiers ses guides.

Enfin, il enleva son tricorne en entrant dans la tour. Les gardes s'arrêtèrent sur le seuil, le laissant continuer seul. Kasrin attendit que ses yeux s'accoutumassent à la pénombre. Il découvrit d'abord une allée et des bancs disposés devant un autel. Des chandelles brillaient. Quelqu'un se tenait face à l'autel, près de la première rangée de bancs.

Les soldats sortirent et fermèrent la porte. Le soleil filtrait à travers les vitraux, donnant vie aux scènes religieuses. La lumière des bougies dansait, hypnotique. Il n'y avait ni prêtre ni acolyte pour guider le pénitent dans ses prières…

Un seul homme avait ce profil net, si familier.

— Je savais que vous viendriez. Je le savais !

Kasrin s'immobilisa. La peur lui coupa presque ses moyens.

— Et vous tombez on ne peut mieux, continua Nicabar. Je me demande pourquoi vous avez agi ainsi.

— Je savais que vous seriez là, répondit Kasrin. Alors, me voilà.

L'amiral se leva. Quand il se retourna, l'éclat de ses prunelles bleues parut illuminer les lieux. Nicabar était plus imposant que jamais, avec ses cheveux coupés à ras du crâne – comme si un sculpteur l'avait taillé dans du granit. Un spectacle intimidant au possible… Il portait son uniforme bleu de la marine, orné de nombreux galons or et noir. Et il ne souriait pas.

— Imaginez-vous ma surprise quand j'ai vu arriver le Souverain Effroi, Kasrin ?

Le capitaine ne répondit pas.

— Avancez.

Après avoir enlevé sa cape et l'avoir posée sur le dossier d'un banc, avec son tricorne, Kasrin obtempéra, prêt à accomplir sa vengeance. Il vit avec satisfaction le coup d'œil intrigué que Nicabar jeta à sa sacoche. L'amiral attendait. Il ne semblait ni en colère, ni content. Arrivé devant lui, Kasrin se laissa tomber sur un genou, tête basse. Il en eut l'estomac retourné.

— Mon seigneur, me voilà de retour.

Les yeux rivés sur les bottes de Nicabar, Kasrin garda longuement la pose, conscient que l'amiral adorait le voir s'abaisser ainsi. Il s'attendit à recevoir un coup de poing… et sentit les doigts glacés de son supérieur lui caresser les cheveux.

— Levez-vous.

Kasrin obéit. Et se perdit instantanément dans le regard inhumain de Nicabar.

— Merci, amiral… Je… Merci de me recevoir.

— Pourquoi êtes-vous là ? Pour obtenir mon pardon ?

— Oui. Et davantage encore. (Kasrin brandit sa sacoche.) J'ai un cadeau pour vous.

— Pas si vite. Je n'accorde pas aussi facilement mon pardon.

— Si l'amiral Nicabar consentait à me laisser dire ce que j'ai apporté…

— Silence !

Kasrin ne remua plus un cil quand Nicabar tourna en rond autour de lui, l'étudiant sous toutes les coutures. Il s'était attendu à le voir hors de lui… Tant de maîtrise de soi se révélait plus effrayant que tout.

— Vous avez une mine affreuse, déclara l'amiral. À force de trop boire et de manger trois fois rien… Asseyez-vous.

Kasrin s'installa face à l'autel, sa sacoche posée près de lui. Debout, Nicabar avait l'air aussi intimidant qu'une tour. Il écrasa le paria de son mépris.

— Regardez-vous ! Un vrai sac d'os… Et vous empestez le rhum à plein nez, ma parole !

— Je suis navré…

— La ferme ! Voilà ce que c'est, survivre dans ce trou à rats ! Et le rasoir… Vous ne savez plus à quoi sert cet instrument, hein ? Votre uniforme est raide de crasse !

Kasrin tint sa langue. Par pure paresse, il s'était laissé pousser l'ombre d'une barbe… Mais concernant l'uniforme, il n'était pas à blâmer. Plus personne n'approvisionnait l'équipage du Souverain Effroi, ces derniers temps.

— Je me demande… Avez-vous conservé votre Croix Noire ? Ou l'avez-vous vendue pour vous payer vos putes ?

— Je l’ai toujours, amiral.

Au sein de la marine narène, la Croix Noire était la plus haute distinction. Et Nicabar l’avait personnellement remise au capitaine. Quand le minuscule royaume de Criisia avait voulu faire sécession, Kasrin l’avait méritée par ses hauts faits d’armes. Le Souverain Effroi était le seul navire de guerre présent dans les eaux criisiennes. Jeune et avide de plaire à son héros, Kasrin avait bombardé les ports de Criisia… Un acte stupide qu’il avait longtemps regretté par la suite.

— Je suis très fier de ma Croix Noire, mentit-il. Jamais je ne m’en séparerai.

— Vraiment ? Dois-je m’en féliciter ? Après tout ce que vous m’avez infligé ?

— Amiral…

— Suis-je supposé vous accueillir comme le fils prodigue ? C’est ce que vous attendez de moi ?

Kasrin en resta muet. Nicabar avait viré au cramoisi. Ses prunelles brillaient de colère. Des veines battaient à son cou, ses mains tremblaient… À peine capable de contenir sa rage, il prit une longue inspiration, dans le but de se calmer.

— Regardez-moi ! cracha-t-il. Voyez votre œuvre ! Vous me rendez fou, Kasrin ! (Il se détourna.) Vous m’avez trahi.

— Je suis navré, répondit le capitaine – sincère, cette fois.

Il n’avait jamais vu Nicabar dans cet état. Ses vieux sentiments pour le héros de sa jeunesse remontèrent à la surface, le rendant honteux. Il n’avait pas voulu trahir son supérieur.

— Amiral, je vous demande pardon.

— J’aurais pu vous tuer, chuchota Nicabar. Vous faire exécuter pour mutinerie et haute trahison. Savez-vous combien d’officiers ont insisté pour que je vous abatte ? À l’instant, L’Rago vient encore de se proposer pour vous régler lui-même votre compte dès que vous accosteriez ! Je m’y suis opposé. Vous avez toujours beaucoup compté à mes yeux. Vous croyez que j’ai été très dur envers vous en vous reléguant dans ce hameau de pêcheurs ? Au contraire ! J’ai été d’une grande clémence !

Accablé, Kasrin détourna les yeux. Il s’avisait, un peu tard, qu’il n’aurait jamais dû venir à Casarhoon. Les sentiments qui le liaient à cet

homme restaient trop puissants. Dans cette voix grave de dément, il y avait de l'amour – le genre d'affection dont Kasrin s'était toujours langui.

Comploter contre un tel homme lui paraissait méprisable.

— Vous m'accablez, amiral… (Sa voix se brisa.) Je ne voulais pas vous blesser et encore moins vous couvrir de déshonneur… Mais j'ai agi en mon âme et conscience.

— Et maintenant, vous admettez vos torts ?

— Oui. J'avais tort. Je le reconnais aujourd'hui. (S'armant de sa dernière once de fierté, Kasrin ajouta :) Je veux revenir vers vous.

Le sourire de Nicabar sembla illuminer les lieux.

— J'avais raison à votre sujet ! Je savais que vous reviendriez. Rester loin de la mer et de l'action vous serait vite insupportable, parce que vous me ressemblez trop. Vous avez ça dans le sang ! Et maintenant, vous le comprenez, pas vrai ?

— Je comprends quoi, amiral ?

— Je parle de Liss… Votre exil dans ce village devait vous laisser le temps de trouver la vérité. Je le savais. Voilà pourquoi vous êtes devant moi, aujourd'hui. Vous étiez au courant de notre rendez-vous à Casarhoon. Comment ?

— Je suis toujours un capitaine de la Flotte Noire, éluda Kasrin. J'ai encore mes sources. Quand j'ai appris que vous prépariez une nouvelle offensive contre Liss, j'ai compris que je tenais ma chance de rentrer dans le rang. J'ai quelque chose pour vous, amiral…, ajouta-t-il en tapotant sa sacoche. Je pense que ça vous plaira.

— De quoi s'agit-il ?

— D'abord, j'aimerais savoir… Où en sont vos plans ? Avez-vous arrêté une stratégie ?

— Non. Ces lâches sont aussi mauvais que vous l'étiez. Ils ont peur. (Nicabar eut un sourire ironique.) Mais vous n'avez jamais vraiment été un couard, pas vrai ? En tout cas, pas dans votre cœur… Voilà pourquoi vous êtes revenu.

— Alors… vous n'avez pas de plans ?

— Pas encore. Avec vous à mon côté, je suis sûr que nous vaincrons. (Il posa une main glaciale sur l'épaule de Kasrin.) Vous me rendez heureux. Je suis content de votre retour parmi nous.

— Vous m’honorez, mentit le capitaine. (Si une partie de lui idolâtrait toujours Nicabar, il reconnaissait maintenant la folie dans ses moindres gestes.) Cette fois, nous prendrons Liss. Et pour faire mes preuves, je vous ai apporté quelque chose de très spécial.

— Eh bien, ouvrez qu’on voie ça !

Kasrin obéit, dévoilant le bric-à-brac habituel des capitaines : quelques cartes, des relevés pris au compas, des notes tracées d’une main pressée… et le document établi par Jelena en personne – la carte du Serpent. Sous l’œil intrigué de son supérieur, le capitaine la tira de la sacoche et l’étala sur l’autel en écartant les bougies.

— Qu’est-ce donc ?

— Votre rêve, amiral. Le passage secret.

L’amiral suivit du bout d’un index les légendes rédigées à l’encre et les repères géologiques. La carte montrait Liss comme aucun marin naren ne l’avait jamais vue… Avec un grand luxe de détails, tous les affluents révélés.

Nicabar en eut le souffle coupé. Très pâle, il se tourna vers Kasrin.

— Comment… ?

— Vous êtes content ? Je vois bien que vous l’êtes…

— Où l’avez-vous eue ? Comment l’avez-vous trouvée ?

— Un prisonnier me l’a dessinée. Regardez… (Il désigna la voie navigable que Jelena lui avait révélée. Selon la reine, il s’agissait réellement d’un des grands secrets de son royaume.) Cette voie s’appelle le Serpent. Étroite mais profonde, elle laissera passer l’Intrépide. Elle s’oriente au sud, vers une des îles principales de Liss : Karalon.

— Dieu du ciel… (Nicabar caressa le parchemin.) C’est merveilleux…

— … et authentique, souligna Kasrin. Vous aimez ?

— J’en crois à peine mes yeux. Vous l’avez obtenu d’un Lissien ? Comment ?

— Je vous savais à la recherche d’un accès secret à l’archipel. Alors, en mettant le cap sur Casarhoon, nous avons guetté l’apparition d’un schooner ennemi. Et ce ne fut pas long… J’ai fait jeter l’équipage à la mer, marin après marin, ajouta Kasrin, l’air sombre. Voyant que ça ne marchait pas, je m’en suis pris à un officier. Dès que je lui ai tranché les doigts au couteau, il est soudain devenu très coopératif.

— Vous avez fait ça ?

Le capitaine haussa les épaules.

— Sur sa main gauche seulement. Il lui fallait la droite pour dessiner.

Ravi, Nicabar éclata de rire.

— Magnifique, Kasrin ! Je suis fier de vous.

— Vraiment ? C'est mon but. J'ai changé, croyez-moi ! Je me suis dit que si j'arrivais à vous le prouver…

— Et comment, capitaine ! s'exclama Nicabar en passant un bras autour des épaules de Kasrin. (Qui eut l'impression de subir l'étreinte d'un boa constrictor.) Quelles nouvelles splendides ! Je vais de ce pas fourrer cette carte sous le nez des autres lâches et leur montrer ce que nous pouvons faire !

— Les autres ? Ah… Je ne crois pas que ce serait très sage, amiral…

— Quoi ? Et pourquoi pas ?

Kasrin avait longuement préparé cette partie de son argumentaire.

— Eh bien, comme je le disais, ce tronçon du Serpent est très étroit… Et très long aussi. Avant d'atteindre l'île et de la conquérir, nous risquerons cent fois d'être repérés. Et il n'y aura aucune marge de manœuvre. Impossible de virer de bord pour rebrousser chemin, par exemple. Nous nous faufilerons, certes, mais si quelque chose tourne mal, nous ne pourrons pas en sortir. Pas avant de rallier l'île en tout cas, et de la contourner le cas échéant. Dans ces conditions, engager une flottille dans ce goulot d'étranglement serait absurde. Nous nous gênerions les uns les autres.

— Mais personne ne s'attendra à nous voir arriver. À la tête d'une flotte, nous serions à même de nous protéger mutuellement.

— Désolé, amiral, je ne suis pas de cet avis. (Kasrin s'était aussi préparé à ce genre d'arguments.) L'Intrépide est trop gros pour passer inaperçu. Et si les Lissiens commencent à nous bombarder du haut de ces parois… (Il désigna les canyons qui entouraient la voie.) Nous ne serons pas en mesure de riposter. Pas sans endommager nos propres navires.

Nicabar se frotta le menton.

— Par Dieu, Kasrin, vous m'apportez un sacré casse-tête ! Que suggérez-vous ?

— À mon arrivée, j’ai vu une dizaine de vaisseaux à l’ancre. C’est ça ?

— Oui. À mon grand dam, il n’y en a pas plus.

— Eh bien, regardez… Le Serpent fait partie d’un estuaire par où nous nous faufilerons. Il faudra attendre la marée haute et nous laisser porter vers le sud. Avec l’Intrépide et le Souverain seulement, nous pouvons atteindre Karalon et la conquérir.

— Pourquoi ? Qu’y a-t-il là-bas ?

Kasrin eut un sourire carnassier.

— Ah ! J’ai gardé le meilleur pour la fin ! Une base d’entraînement pour la marine et l’infanterie. Le genre qui a permis la conquête de Crate. En prenant l’île, nous massacrerons les soldats jusqu’au dernier.

— Et pourquoi croyez-vous que la prise de cette île sera si facile ? S’il s’agit d’un camp d’entraînement, il dispose certainement de canons.

— Non, il n’y aura pas de batteries de canons ni de défenses. Les Lissiens ne s’attendront pas à nous voir arriver. Et avec tous ces bleus en otages, à portée de nos canons lance-flammes… Pensez-y !

Un plan cruel impliquant la mort de milliers de Lissiens. Nicabar serait forcément alléché.

Conscient de tenir sa proie dans le creux de sa main, Kasrin ferma le poing.

— Ça peut marcher ! Avec deux cuirassés, nous nous emparerons de l’île, la tiendrons en otage et mettrons enfin Liss à genoux ! Ensuite, à la marée suivante, le Cité Noire et les autres nous rejoindront. Ils attendront notre signal… (Comme si c’était pour lui la chose la plus importante au monde, Kasrin marqua une pause dramatique.) Qu’en dites-vous, amiral ? Êtes-vous prêt à tenter le coup ? Me laisserez-vous vous accompagner ?

Nicabar plissa le front.

— Ça représente beaucoup pour vous, pas vrai ?

— Oui, en effet.

— Pourquoi ?

Kasrin dit ce que Nicabar voulait entendre.

— Parce que j’avais tort. Et parce que je suis un capitaine de la Flotte Noire. Je déteste qu’on me traite de lâche, amiral. Je n’en suis pas un ! Et j’entends le prouver à mes détracteurs ! Voilà la raison de mon

retour, amiral. Et voilà pourquoi je vous apporte cette carte. Je vous en prie, ne me repoussez pas !

Un sourire chaleureux éclaira le visage de Nicabar. Il étreignit Kasrin.

— Bien joué, mon ami… Je suis fier de vous !

Incapable de lui rendre son affection, ni de glaner la moindre satisfaction à cette amère victoire, Kasrin se tut. Il allait entraîner à sa perte le héros de sa jeunesse… Et même si Nicabar méritait amplement son sort, Blair Kasrin n’avait jamais eu à ce point l’impression d’être un traître.

OceanofPDF.com

20

À Casadah, la première fête religieuse des Druls, Lucel-Lor changeait de visage. En ce jour dédié à la paix, personne ne prenait les armes – surtout pas Praxtin-Tar. Casadah était la célébration du printemps, l'occasion d'honorer Lorris et Pris. La nourriture et les boissons étaient libéralement prodiguées aux participants et les Initiés – les prêtres druls – allaient de ville en ville répandre la bonne parole au sujet de la bonté des dieux et des richesses des cieux. Les enfants portaient des couronnes de cérémonie, les femmes revêtaient leurs plus belles robes en l'honneur de l'éclosion des trésors de la nature… Tous les territoires de Lucel-Lor, sans exception, participaient à la fête. Et peu importaient les croyances des différents seigneurs de guerre.

Pour Richius Vantran, qui n'était ni drul ni triin, ce jour saint invitait à la détente. Depuis son arrivée à Lucel-Lor, il fêtait son troisième Casadah. Et chacun était meilleur que le précédent. Même avec le siège, Richius voulait profiter de la journée et faire la fête avec sa fille. À deux ans, Shani était déjà en âge de comprendre des éléments de sa culture. Comme tous les enfants de Falindar, elle grandissait vite. Malgré les guerriers qui campaient au pied des remparts, Richius voulait désespérément que sa fille ait une vie aussi normale que possible.

Au centre de la salle d'honneur, les murs brillaient d'argent et de bronze sous le magnifique plafond… Jambes serrées, Richius faisait rebondir sa fille sur ses genoux. Magnifique dans sa robe émeraude, Dyana écoutait, attendrie, le discours de Lucyler. Une petite foule s'était massée dans la salle, les guerriers côtoyant les femmes et les fermiers venus chercher refuge à Falindar. Intimidés par le maître des lieux, les enfants restaient près de leurs parents. Il était déjà midi, mais la fête ne commencerait pas réellement avant la bénédiction. Lucyler, qui n'avait pas vraiment la fibre religieuse, rayonnait en s'adressant à la foule. Pour la première fois depuis des semaines, il avait l'air heureux.

Richius se pencha pour embrasser Dyana.

— Regarde-le… Il est génial, pas vrai ?

Les enfants de Falindar s'étaient pris d'affection pour Lucyler. Ils l'aimaient même davantage que Tharn. Lucyler était leur sauveur, leur héros.

Il racontait de nouveau l'histoire de Lorris et Pris, un récit repris à chaque Casadah dans les villes, les villages et les hameaux de Lucel-Lor. Il était question des dieux, de leur passé de mortels avant leur fin tragique et leur déification.

— … Mais le maléfique Pradu avait trompé Lorris ! tonna Lucyler, très théâtral. Ce n'était pas du tout Vikryn !

Richius adorait l'histoire. Comme les enfants, il restait suspendu aux lèvres du barde improvisé, impatient d'entendre l'horrible dénouement où Pris mourait dans la cité de Toor et où Lorris, le cœur brisé, se jetait du haut des tours de Kes… Le drame arrachait toujours des cris à l'auditoire. Cette fois, la réaction fut assourdissante. Les petits couinèrent d'horreur avec délice. Tête basse, l'air accablé, Lucyler se tut… avant de relever triomphalement les yeux : Vikryn avait élevé aux cieux Lorris et Pris, leur conférant l'immortalité. C'étaient maintenant des dieux.

— Tharn nous l'a montré, continua Lucyler. Il nous a prouvé que les dieux existaient. Avant de le rencontrer, je n'y croyais pas. Mais maintenant, je sais qu'il y a autre chose que tout cela…

Du geste, il balaya la grande salle.

Richius sourit. Lucyler avait peut-être pris leur entretien à cœur. Il semblait aller beaucoup mieux, et la façon dont il captivait la foule rendait son ami très fier de lui. Ensemble, ils avaient traversé beaucoup d'épreuves, voyant tant de leurs compagnons mourir en chemin. Les tragédies les avaient rapprochés, forgeant un lien singulier entre eux. Maintenant que Falindar était assiégée, Lucyler était devenu un vrai chef.

— À quoi penses-tu, Richius ? demanda Dyana. Tu fixes Lucyler comme tous ces gosses…

Le jeune homme gloussa.

— Vraiment ? Je suis heureux, voilà tout.

— Moi aussi. (Pourtant, Dyana se rembrunit.) Mais demain sera un autre jour… Il est difficile d'oublier, même pour les enfants…

Richius posa un index sur les lèvres de sa femme.

— Chut ! Pas aujourd'hui… (Du menton, il désigna leur fille, toujours blottie sur ses genoux.) Regarde, tu vois comme elle est ravie ?

Dyana hocha la tête, prenant la main de Shani.

— Oui. Tu aimes l'histoire, ma puce ? Lorris et Pris, ça te plaît ?

— Préfère Pris ! répondit Shani, de façon prévisible. Papa parle aussi ?

— Non, pas moi ! C'est une fête triine, ma chérie. Je ne suis pas un Triin !

— Naren ! dit Shani, le nez plissé.

Son père ne sut comment interpréter cette expression.

— Tu devrais prendre la parole, Richius, dit Dyana.

— Non, merci ! (Les mains passées sous les bras de sa fille, le jeune homme la leva vers lui.) Tu ne veux pas m'entendre parler, hein, Shani ?

— Parler Nar ! gazouilla la fillette. Aramoor !

À son tour, Dyana fronça les sourcils.

— Non, mais tu pourrais parler de ta vie ici, Richius. Les gens t'admirent autant que Lucyler. Avec toi, ils se sentent en sécurité. (Elle lui flanqua un coup de coude taquin dans les côtes.) Oui ?

Richius faillit rougir.

— C'est bien gentil, tout ça, mais je n'ai aucune envie de me lever et de faire un discours.

— Vous le devriez, Kalak !

C'était Lifki, l'un des artisans assis près du couple. Depuis l'époque du Daegog, ce forgeron était employé à la citadelle. Son épouse et ses trois enfants, des adolescents, hochèrent la tête.

— Vous devriez écouter Dyana, Kalak, elle a raison. Tous ces gens vous admirent. (Lifki s'adressa à son voisin de table :) J'ai raison, pas vrai, Lang ?

Lang n'écoutait pas. Mais quand Lifki lui eut expliqué, le guerrier abonda dans son sens.

— Oui ! (Il frappa dans ses mains pour encourager Richius à se lever.) Parlez-nous, Kalak ! Que tous vous voient !

— Non, je ne peux pas…

— Richius ?

C’était Lucyler. De l’estrade, le maître de Falindar avait remarqué de l’agitation, au premier rang. Le regard rivé sur son ami, il en fit le centre de l’attention.

— Tu as quelque chose à ajouter ?

Le jeune homme devint rouge d’embarras.

— Non, désolé… Continue, je te prie.

Mais tout le monde avait maintenant les yeux tournés vers Richius. Dyana étouffait ses rires malicieux pendant que Lifki et Lang tapaient dans leurs mains.

— Allez, Richius ! l’encouragea sa femme. C’est Casadah ! Un discours !

— Pour dire quoi ? Que veux-tu que je raconte ?

— Que tu es heureux aujourd’hui !

— Oh, c’est stupide…

Espiègle, Lucyler se rapprocha du bord de l’estrade.

— Le grand Kalak va nous parler ! (Il tendit les mains vers la foule.) Oui ?

Un chœur joyeux lui répondit. Empourpré, Richius lança un regard noir à Dyana.

— Merci beaucoup ! grommela-t-il tout bas.

Elle éclata de rire.

— Tout se passera bien. Allez !

Lui tendant Shani, Richius se leva et se retrouva face à une marée humaine. Il lui avait pourtant semblé que les Triins étaient bien moins nombreux…

Ils le saluèrent avec des vivats enthousiastes. Pour la première fois, Richius sentit pleinement l’adoration populaire dont Dyana lui avait parlé. Une expérience grisante… Entendre le mot « Kalak ! » courir sur toutes les lèvres ne le fit plus frémir. Hier encore, c’était une insulte. Mais maintenant, Richius Vantran était Kalak ! Le Chacal…

— Bonjour, mes amis… (Des vieillards et des jeunes femmes lui adressèrent des sourires encourageants. Les enfants gloussèrent, tout excités.) Hum… Joyeux Casadah à vous tous ! Je voudrais vous remercier et…

— Monte près de moi, Richius ! coupa Lucyler.

Il lui tendit une main pour le hisser sur l'estrade – des planches clouées ensemble pour l'occasion et couvertes d'un tissu au coloris vif qui leur conférait une certaine solennité. Au point d'intimider Richius…

— Je suis bien où je suis ! grommela-t-il tout bas.

— Absurde !

Sautant de l'estrade, Lucyler l'attrapa par les épaules et le poussa vers la scène improvisée. Aiguillonné par des centaines de voix, Richius bondit sur l'estrade et regarda la salle. Il en eut aussitôt la gorge sèche.

— Hum… Bien… (Le fait de parler en triin ne lui facilitait pas la tâche.) Je ne sais vraiment pas quoi dire…

— Kalak ! cria joyeusement un garçon, à l'autre bout du hall.

Richius éclata de rire, se faisant l'effet d'un acteur sur scène, dans la Cité Noire. Baissant la tête, il vit Dyana rayonner de fierté. Les yeux ronds, Shani était assise sur les genoux de sa mère.

Soudain, il sut que dire.

— J'ai beaucoup de chance d'être avec vous tous, et plus encore que vous m'ayez si bien accepté ! Quand je suis arrivé ici, je détestais tout. J'étais piégé et j'avais l'impression d'avoir perdu mon foyer. Vous connaissez tous Aramoor et vous savez ce qui s'est passé. J'ai beaucoup perdu. J'ai cru avoir tout perdu. Mais à Falindar, vous m'avez fait me sentir chez moi… Maintenant, vous êtes ma famille !

— Kafife ! cria Dyana. Tu te rappelles, Richius ?

Bien sûr qu'il s'en souvenait. C'était le mot triin pour « famille », ainsi qu'elle le lui avait appris. Il lui sourit chaleureusement avant de se redresser.

— Certains d'entre vous pensent qu'Aramoor me manque toujours, et ils ont raison. Mais d'autres supposent que je prépare mon départ, et là, ils se trompent. Je suis ici chez moi ! Avec ma famille et mes amis ! (Il éclata de rire.) Alors, arrêtez tous de me demander quand je partirai, d'accord ? Je n'irai plus nulle part !

Galvanisés par ce discours, les Triins se levèrent et crièrent leur adoration pour Kalak, le Chacal de Nar. Enivré par cette explosion d'affection, Richius vit que Dyana avait l'air troublé, les lèvres entrouvertes. Il lui jeta un regard interrogatif. Elle secoua la tête.

— Hum… Je ne sais pas quoi dire d'autre. À part une chose. Praxtin-Tar et son armée nous effraient. Moi aussi, j'ai peur. Mais à

Falindar, nous sommes forts, et Praxtin-Tar est faible. Vous pouvez me croire. En ce moment même, il est dehors dans le froid, et seul, sans renforts ni soutien. Alors que nous sommes ici, bien au chaud ! (Il frappa dans ses mains.) Tous ensemble !

Lucyler hocha solennellement la tête, remonta sur l'estrade et étreignit Richius.

— Parfait, mon ami, chuchota-t-il. Parfait…

Avec un salut final pour la salle, Richius bondit à terre, soulagé d'échapper de nouveau aux regards. Shani courut lui enlacer les jambes. Fièrement, il se pencha pour la soulever dans ses bras. Il était content de lui.

— Alors ? Ça vous a plu ?

— Bon ! gazouilla Shani en se blottissant contre lui.

Richius se rassit. Après deux ans passés à vivre comme un étranger, il se sentait enfin accepté, et soulagé d'un grand poids. Il vit que Dyana le regardait toujours bizarrement.

— Qu'y a-t-il ?

Elle sourit sans répondre.

— Dyana, pourquoi me regardes-tu comme ça ?

— Tu n'en as pas la moindre idée ?

— Non. Dis-moi.

— Pendant deux ans, j'ai espéré entendre ces mots, Richius. J'ai attendu et espéré… En vain. Jusqu'à aujourd'hui.

Richius comprit parfaitement sa femme. Se rapprochant, il lui posa une main sur la jambe.

— J'espère seulement que cette fois, tu es sincère, dit-elle tristement. Tu tiendras parole, d'accord ? Tu ne partiras plus ?

C'était la promesse la plus facile du monde ! Aramoor ne lui appartenait plus, et ce serait définitif.

— C'est juré, Dyana. Je suis maintenant chez moi.

Pour la première fois depuis leur union, Dyana parut croire son mari. Elle rayonna de bonheur. À cet instant, Richius se dit que rien ni personne ne l'arracherait plus à son foyer.

À la lisière du campement, Praxtin-Tar regardait approcher un trio de cavaliers.

Le seigneur de guerre s’impatientait car il avait envoyé ses guerriers depuis des heures. Crinion était toujours au plus mal. Ses blessures remontaient à cinq jours. Et il n’y avait toujours pas d’amélioration. S’il avait brièvement repris conscience, ses nombreuses plaies ne guérissaient pas. Valtuvus affirmait qu’elles s’infectaient, et que cela achèverait le jeune homme. Et le guérisseur n’y pourrait rien. Il avait essayé tous les remèdes, des onguents et la pose de sangsues… Il lui avait même fait boire par petites gorgées du lait de léopard. Mais tous ces traitements n’avaient rien donné. L’état de Crinion empirait. Aujourd’hui, à Casadah, même les prières de son père n’y faisaient plus rien. Crinion avait besoin de quelqu’un qui ait l’oreille de Lorris et de Pris.

L’Initié approchait du campement. Guidé par deux Triins aux tatouages de corbeau, le prêtre, chevauchant un poney marron, resplendissait dans ses robes safran traditionnelles. Il ne cachait pas sa colère d’être convoqué, et il se rembrunit encore en voyant le regard de Praxtin-Tar, qui croisa les bras. De bon gré ou pas, l’Initié était venu, et pour cela, il avait la gratitude du seigneur de guerre.

Le petit groupe approcha. L’air morose, le prêtre resta à cheval pendant que son escorte mettait pied à terre. Praxtin-Tar leva les mains en signe d’amitié.

— Personne ne vous fera de mal. Mais il fallait que vous veniez. J’ai besoin de vous.

— Mon village a aussi besoin de moi, seigneur de guerre ! C’est Casadah. L’auriez-vous oublié ?

Praxtin-Tar s’efforça de rester courtois.

— Mon calendrier ne diffère pas du vôtre, prêtre. Mais l’état de mon fils est alarmant. Si je n’étais pas réduit au désespoir…

— Je suis venu parce qu’on ne m’a pas laissé le choix, coupa l’Initié. Mon village redoute votre vengeance. Voilà l’unique raison, Praxtin-Tar. Vous faites honte à Casadah en m’envoyant chercher comme ça.

— M’aiderez-vous ou pas ?

— Je suis là, non ?

— Alors, vous me sermonnerez une autre fois ! Mon fils a désespérément besoin de vous. (Praxtin-Tar prit les rênes du poney.) À terre !

L’Initié obéit. Il prit soin de ne pas froisser ses robes en se laissant glisser au sol. Il chevauchait sans selle, sur une simple couverture dont Praxtin-Tar reconnut les motifs. Elle venait de Taragiza, un lointain village. Jusque-là, l’armée n’avait pas inquiété la population de la petite agglomération. Mais si le prêtre échouait, ça pourrait changer. Praxtin-Tar tendit les rênes du poney à un guerrier.

— Votre nom ?

— Nagrah, répondit le prêtre.

Praxtin-Tar l’étudia.

— Vous êtes très jeune, Nagrah. Depuis quand êtes-vous un Initié ?

— Quelle importance ?

Le seigneur de guerre ne trouva rien à opposer à cela. Peut-être que ça n’avait aucune importance, en effet.

— Vous ferez de votre mieux, Nagrah ? Pour mon fils ?

— Je prierai, répondit le prêtre, radouci. Les dieux me l’ordonnent. Il s’appelle bien Crinion ?

— Oui. Il est très malade. Il…

— Vos guerriers m’ont tout expliqué. Conduisez-moi à lui, et je prierai. Mais sachez-le, Praxtin-Tar… Lorris et Pris ont souvent entendu mes prières. S’ils restent sourds aux vôtres, ce sera leur décision.

— Ça ne me suffit pas ! Vous êtes là justement pour ça. Ils ne vous ignoreront pas !

Praxtin-Tar partit à grands pas vers son camp, où les guerriers fêtaient Casadah. Le fumet des viandes mises à rôtir montait dans l’air. Même les esclaves chantaient en s’accompagnant d’instruments, heureux de ce jour de répit loin des coups de fouet. Seul Rook peinait encore à la tâche. Praxtin-Tar le vit, non loin, entouré de piles de rondins fraîchement débités. Il avait un outil dans la bouche et une longueur de corde dans les mains. Le nouveau trébuchet prenait très lentement forme. Praxtin-Tar s’efforça d’oublier le Naren, espérant qu’il échapperait aussi à l’attention de l’Initié. Il voulait que le prêtre se concentre sur ses prières, sans se répandre en questions sur le siège. Par chance, Nagrah suivit le seigneur comme un bon chien. Enfin, ils atteignirent le pavillon, gardé par une sentinelle. À la vue de son maître, le guerrier tomba sur un genou.

— Son état est stationnaire, seigneur.

— Entrons ! lança Praxtin-Tar à Nagrah.

Il le précéda sous sa tente, qui sentait les herbes médicinales, l'encens et… la maladie. Des coussins jonchaient le sol et des bougies éclairaient l'autel… Mais face à des dieux sourds, tout cela était inutile. Crinion gisait près de l'autel, sa tête reposant sur un oreiller de soie vermillon. Il avait les traits creusés par l'épuisement et le corps couvert de pansements. Valtuvus lui épongeait le front avec une serviette. La fièvre faisait abondamment transpirer son patient. En voyant entrer Praxtin-Tar, le guérisseur lui lança un regard inquiet.

— C'est votre prêtre ?

— Je m'appelle Nagrah.

L'Initié approcha de Crinion, l'étudia, palpa sa peau… Praxtin-Tar, qui se rapprocha aussi, fut frappé par l'air sincèrement inquiet de Nagrah.

— Il s'est rendormi, dit Valtuvus, mais son état ne s'améliore pas. Navré, Praxtin-Tar… Je ne peux plus rien pour lui.

— Il s'affaiblit de jour en jour, chuchota le seigneur de guerre. Initié, priez pour lui !

— Les prières ne guériront pas ses infections, riposta Valtuvus. Seuls le repos et sa volonté de vivre pourront le sauver.

— Mais il s'est levé ! protesta Praxtin-Tar. Il a parlé… Vous l'avez vu comme moi, Valtuvus. Il allait mieux…

— Non. Il a repris connaissance parce que sa blessure à la tête était en voie de guérison. Cela ne me soucie plus. Mais ses autres plaies sont en train de le tuer… (Il passa la main sur le corps nu de son patient.) J'ai déjà vu ce genre d'infections. Voyez comme la fièvre refuse de baisser ?

— Pourquoi dort-il autant ? demanda Nagrah.

— L'affaiblissement… Son corps lutte pour la survie. (Valtuvus désigna les contusions qui marbraient le torse de Crinion, et les innombrables hématomes remplis de pus.) Vous voyez toutes ces saletés ? La terre et les débris soufflés par l'explosion se sont incrustés dans ses chairs, et ont empoisonné son sang. Je ne peux pas les en extirper.

Praxtin-Tar prit le bras du prêtre.

— Lorris et Pris doivent vous écouter ! Vous êtes un Initié, ils ne vous ignoreront pas. Faites en sorte qu'ils entendent vos prières !

Nagrah se dégagea sans douceur.

— Je n'impose rien aux dieux, seigneur de guerre ! Pas plus que vous.

Praxtin-Tar recula.

— Parlez-leur de mon fils… Il est trop jeune pour mourir ! Il les sert fidèlement, tout comme moi !

— Les servir ? En étant ici, vous les déshonorez ! Vous êtes le cancer qui ronge notre pays, Praxtin-Tar. Notre disgrâce… Partez, maintenant. (Se détournant, Nagrah s'agenouilla devant Crinion.) Le guérisseur aussi.

— Pourquoi ne puis-je pas rester et prier avec vous ? demanda Praxtin-Tar.

— Parce que je ne veux pas de vous ici.

Les yeux fermés, Nagrah commença à prier. Avec une réticence marquée, le seigneur de guerre tourna les talons et quitta le pavillon en compagnie de Valtuvus.

Une fois hors de portée d'oreille de l'étranger, le guérisseur dit ce qu'il avait sur le cœur.

— Vous vous bercez d'illusions, maître. Quel homme pourrait prier avec plus de ferveur que vous ? Et pourquoi les dieux entendraient-ils davantage la parole de ce prêtre que la vôtre ?

— Parce que c'est un prêtre, justement. Il les connaît mieux que moi. Ils lui répondront.

Valtuvus eut un sourire triste.

— Peut-être ont-ils déjà répondu… Et vous n'aimez pas leur réponse.

Le seigneur de Reen leva les yeux vers le soleil. Une belle journée… Il le remarquait pour la première fois.

Il préféra ne pas relever les observations du guérisseur.

— Je pars dans les collines. J'ai besoin d'être seul. Quand l'Initié aura fini, qu'il me rejoigne. Je serai près du rocher en forme de crâne. Vous connaissez l'endroit.

Il commença à s'éloigner. Valtuvus le rappela.

— Praxtin-Tar, vous devez vous préparer au pire ! Nous mourons tous, un jour ou l'autre. Même les jeunes gens…

Le seigneur de guerre continua de s'éloigner sans réagir.

Praxtin-Tar passa l'après-midi dans les collines, sur le rocher-crâne. De son perchoir, il voyait son campement s'étendre sur la plaine comme une boursouflure. Il triturait distraitement un petit bâton, fouillant parfois

le sol avec. Le vent soufflait. Au loin, il entendait le cri d'un léopard des neiges. Il n'avait pas peur. Il ne priait plus. Il ne voulait pas interférer avec l'œuvre de l'Initié. Plongé dans un silence maussade, il contemplait Falindar.

Praxtin-Tar était perché sur une merveille géologique qu'il avait repérée immédiatement. On eût dit une sculpture, avec des orbites vides pour surveiller Falindar. Le rocher-crâne était perché sur une corniche. Praxtin-Tar y avait pris place, allongé la tête sur un coude.

Détaché de tout, il conservait cette pose depuis des heures quand il entendit des pas, derrière lui. Se redressant, il vit arriver Nagrah. Il semblait fatigué – mais Praxtin-Tar se doutait que l'ascension, très pénible, n'était pas en cause. Quand le prêtre l'eut rejoint au sommet du rocher-crâne, il l'invita à s'asseoir.

Nagrah obéit, s'installant près de lui.

— Votre fils est au plus mal. Vous devriez écouter votre guérisseur, seigneur. J'ignore combien de temps il lui reste à vivre.

— Mais vous avez prié ?

— Oui.

— De tout votre cœur ?

— J'ai fait de mon mieux. Maintenant, la décision revient à Lorris et à Pris. Mais encore une fois, votre fils est très mal. L'infection a gagné beaucoup de terrain… Vous devez vous préparer.

— Alors, vous en avez fini, lâcha Praxtin-Tar, le regard rivé sur Falindar. Reposez-vous avant de regagner votre village. Mangez et profitez de Casadah.

— Vous devriez aussi m'écouter. Même si je ne suis pas un guérisseur, je vois bien à quel point votre fils est mal en point. Ne vous torturez pas avec des mensonges inutiles. Crinion…

— … vivra, coupa Praxtin-Tar. En cela au moins, les dieux ne m'ignoreront pas. Je ne le tolérerai pas. J'en ai trop fait en leur nom pour les laisser maintenant m'arracher mon enfant !

Nagrah fronça les sourcils.

— Vraiment ? Quelle audace ! Vous n'êtes même pas un Drul, Praxtin-Tar. Je sais la vérité à votre sujet.

— Épargnez-moi vos sornettes.

— Je connaissais Tharn. J’ai même voyagé avec lui jusqu’à Chandakkar. Il n’avait rien en commun avec vous. Et vous ne lui ressemblez pas du tout. Contrairement à vous, c’était un grand homme. Vous comparer à lui, c’est souiller sa mémoire.

— C’est Casadah ! Tenez un peu votre langue… Ne serait-ce que pour respecter l’esprit de la fête !

— Non. J’ai vu votre pavillon. L’autel, les bougies… Vous avez l’apparence d’un Drul, Praxtin-Tar, mais pas ce qui en fait toute la valeur ! Les dieux ne se manifesteront pas à vous sous prétexte que vous leur tissez des couronnes. Et ils ne vous octroieront pas davantage leurs dons parce que vous répandez le sang en leur nom.

— Suffit ! Vous avez fait ce que je demandais. Merci, et adieu !

Nagrah se releva. Il allait ajouter quelque chose quand il se ravisa. Après un dernier regard pour le seigneur de guerre, il commença la descente. Il n’avait pas fait trois pas lorsque Praxtin-Tar le rappela.

— Initié, pourquoi gardent-ils le silence ?

Nagrah se retourna.

— Que voulez-vous dire ?

— Ils ne nous parlent plus depuis la mort de Tharn. Pourquoi ?

— Tharn était quelqu’un d’unique. Touché par le Ciel…

— Et alors ? fit Praxtin-Tar, amer. Nos dieux devaient-ils absolument claquer la porte au nez du monde entier après ça ?

— Je ne peux pas vous répondre. Je sais simplement que Tharn nous a donné un aperçu de ce qui existe vraiment. À nous de trouver d’autres portes.

— C’est mon but. Mais chaque fois que j’en pousse une, les dieux m’ignorent.

— Dans ce cas, vous devriez peut-être construire votre propre portail vers le Ciel au lieu de détruire ceux des autres.

Praxtin-Tar ne répondant pas, Nagrah se détourna et s’éloigna.

Le seigneur de guerre regarda le soleil se coucher.

Le dernier conseil de l’Initié ne cessait de lui résonner aux oreilles.

OceanofPDF.com

21

À la poupe de son jarl, la reine Jelena était entourée des hautes parois du canal. La naissance du Serpent semblait remonter à la nuit des temps, quand la roche et l'eau régnaient encore sur le monde sans que l'humanité ne leur ait imposé sa marque. Une brume rafraîchie par la brise nappait les collines environnantes. De part et d'autre de la petite embarcation, les parois de pierre à pic bloquaient le soleil et assombrissaient le passage. Malgré la largeur du canal, le remonter incitait toujours à la claustrophobie. À mesure que son bateau progressait, Jelena avait l'impression que les parois se refermaient sur elle, l'emprisonnant à jamais dans ce canyon liquide. Mais pour ce qu'elle projetait de machiavélique et de sanglant, ce serait parfait.

— Là-haut… (Elle désigna la paroi, à l'est.) Timrin, arrêtez le jarl.

Timrin transmit l'ordre à l'équipage, qui sortit les rames de l'eau et laissa l'embarcation dériver au fil du courant. Jelena se tourna pour inspecter la paroi ouest, également sombre et déchiquetée, assez haute pour dissimuler des soldats – sans les empêcher d'atteindre l'ennemi.

— C'est là que nous installerons les canons, décida la reine. Une dizaine de chaque côté. Nous les couvrirons de broussailles en attendant que l'Intrépide se présente.

Une main en visière, Timrin inspecta à son tour les falaises.

— C'est possible. Mais monter des canons là-haut ne sera pas facile. Et il faudra aussi beaucoup d'hommes, à raison de cinq par canon… (Il se livra à un rapide calcul et conclut :) Ça fera vraiment beaucoup d'hommes !

Jelena se pencha. L'eau était profonde – assez pour permettre la navigation d'un cuirassé. Ce ne serait pas un problème. Mais d'une façon ou d'une autre, il faudrait à tout prix arrêter l'Intrépide ici. Ou il échapperait à la canonnade…

— Quelle est la profondeur de l'eau à cet endroit ?

— Je n’en suis pas sûr, répondit Timrin. Peut-être trente à trente-cinq pieds.

— Trente-cinq pieds…, répéta la reine, songeuse. D’après Kasrin, l’Intrépide a un tirant d’eau d’au moins douze pieds. (Elle leva de nouveau les yeux.) Quand nous commencerons à creuser les emplacements de canons, il y aura beaucoup de rochers… (Elle sourit) De quoi combler vingt-trois pieds, à votre avis ?

— Vous allez le faire s’échouer ?

— Seulement l’Intrépide, pas le vaisseau de Kasrin, qui devra fuir. Si nous montons une barricade, il pourra se faufiler.

— Vous en êtes certaine ? Si Nicabar passe le premier, ce sera beaucoup plus facile. Kasrin ralentira et verra la quille de l’Intrépide s’enliser.

— Non, nous en avons déjà parlé ! Kasrin ne veut pas que Nicabar ait des soupçons. Il restera en tête.

Jelena se rapprocha du plat-bord du jarl. Du coin de l’œil, elle vit son compagnon froncer les sourcils.

— Quoi ?

— Rien.

— À quoi pensez-vous ? Dites-le-moi, Timrin.

— Je pense que vous vous en remettez trop à ce Kasrin. Qui sait s’il ne s’agit pas d’un espion à la solde de Biagio ? S’il guide Nicabar jusqu’ici, ce ne sera peut-être pas pour les raisons que vous croyez, mais pour nous envahir !

— Êtes-vous seul à le penser ? D’autres officiers sont-ils de votre avis ?

Timrin haussa les épaules.

— S’ils ont eu la même idée, je suis le seul à l’exprimer… Je vous suis loyal, vous le savez. Mais ce plan est de la folie ! Je n’arrive toujours pas à croire que vous ayez pu fournir à un Naren une carte du Serpent !

Jelena ne répondit pas. Parfois, elle aussi avait du mal à le croire. Mais Kasrin était différent. Bizarrement, la reine en était intimement convaincue. Ils avaient su trouver un terrain d’entente. Au cours du long retour vers Liss, elle avait souvent repensé à lui.

— Trente-cinq pieds ! répéta la reine. Nous en comblerons vingt-trois avec de la roche, ça suffira pour faire échouer l’Intrépide. Mais nous

devrons nous assurer de la profondeur exacte.

— Et il faudra installer les canons. Ainsi que les munitions et les équipes de servants.

— Dont je ferai partie. Souveraine de Liss ou pas, j'ai suffisamment d'expérience pour participer à l'action ! En outre, le temps joue contre nous. Avec un peu de chance, nous disposerons de deux semaines, mais ce sera un maximum. Nous devons agir vite.

Timrin en convint. Par bonheur, il ne mentionna plus Kasrin et Nar. Se parlant tout seul à voix basse, il étudiait les collines environnantes, comptait sur ses doigts, évaluait les multiples paramètres de l'opération… Ce serait difficile. Jelena et lui en avaient conscience. Pour commencer, il faudrait jeter à l'eau assez de roche et de terre pour arrêter l'Intrépide. Un travail éreintant ! Quant aux canons, on les démonterait de quelques schooners – un pari risqué, puisque Nicabar arriverait à coup sûr avec une escorte. Kasrin pensait qu'il y aurait au moins une dizaine de cuirassés. Mais si tout se déroulait comme prévu, l'escorte resterait près de la côte.

Au souvenir des inflexions de voix du Naren, Jelena sourit. Quel âge avait-il ? Certainement, il était plus vieux qu'elle. Mais elle régnait sur Liss, et avait acquis une maturité dont peu de jeunes femmes de son âge pouvaient se targuer. Il la trouvait attirante, elle en était sûre. À son contact, Kasrin avait été gauche et… très suave, aussi. Bref, il s'était révélé très différent de l'empereur. Biagio était d'une grande beauté, mais avec des côtés intimidants, voire effrayants.

— Jelena ?

Arrachée à sa rêverie, elle se tourna vers Timrin.

— Pardon ?

— Je demandais si nous continuions sur Karalon. Vous ne m'écoutez pas ?

— Mais si ! Karalon, entendu…

Elle se rassit. Timrin la dévisagea puis se détourna pour cacher un sourire – qu'elle surprit néanmoins du coin de l'œil. Voilà qu'elle réagissait comme une petite fille ! Parfois, elle se sentait dépassée. Répondre aux attentes de tout un peuple était devenu son calvaire.

J'ai dix-neuf ans ! se répéta-t-elle. Je ne suis plus une gamine, tout de même !

Souvent, elle se languissait de ses jouets d'enfant. Elle aurait voulu courir à travers champs, se goinfrer de pâtisseries jusqu'à en être malade, ou refaire une collection de poupées… Elle ne voulait plus retourner dans son palais, sur l'île Horan. Quand tout serait fini et l'Intrépide coulé, elle désirait redevenir une petite fille.

S'il vous plaît, oubliez-moi… Si le monde entier pouvait oublier que j'existe ! Alors, je serais libre…

Mais l'île de Karalon l'attendait. Jelena y serait dans moins d'une heure. Elle pataugerait dans les marais et serait dévorée vive par les moustiques… Là, la reine et son entourage guetteraient l'Intrépide. L'entreprise serait épuisante, mais tous s'y adonneraient corps et âme parce qu'ils étaient jeunes et dévoués. Sur Liss, tout le monde était jeune. Les adultes et les gens âgés avaient tous péri, à commencer par ses parents, le roi et la reine.

Sans demander la permission, Timrin s'assit près de Jelena, et laissa passer un long moment avant de reprendre la parole.

— Vous êtes tourmentée, souffla-t-il. À cause de ce que j'ai dit ?

— Pas vraiment.

— Mais vous êtes tourmentée.

— Un peu, sans doute.

— Vous êtes la reine. J'avais tort de remettre vos décisions en cause. Surtout devant les autres.

— Je suis la reine, répéta Jelena. C'est triste mais vrai.

— Ne dites pas ça. Vous faites une magnifique souveraine ! Et si votre plan est couronné de succès…

— Si ? Vous avez peut-être raison d'en douter…

— Les hommes peuvent se poser des questions, mais ce sont les résultats qui comptent. Jusque-là, vous avez conquis Crate et menacé les eaux territoriales de l'empire… Vous êtes vraiment une reine remarquable, madame. Un jour, vous serez une légende vivante.

— Ciel ! On me dressera aussi des statues, si ça se trouve ! Un Atlas au féminin, peut-être ? La reine Jelena soutenant le monde ?

— Je suis sérieux. Vous devez savoir que vous êtes un monarque de valeur.

— Merci, Timrin. Je tâcherai de m'en souvenir.

— Et ne vous tourmentez plus ainsi. Votre plan a toutes les chances de réussir. Nous installerons les canons, et comblerons le canal. Ensuite, nous arrêterons l'Intrépide !

Jelena repensa à Kasrin et à leur machination. Un instant, elle envisagea qu'il la trahisse… Mais elle n'arrivait pas à l'imaginer. D'abord, elle avait besoin de croire en autre chose qu'en elle-même. Trop de responsabilités faisaient ployer ses jeunes épaules. Quelque part, quelqu'un l'aiderait à porter son fardeau, d'une façon ou d'une autre. Soudain, ça devenait pour elle plus important que toute autre chose au monde.

Elle avait foi en Blair Kasrin. Sinon, la tension aurait raison d'elle…

OceanofPDF.com

22

Pour Biagio, l’horrible couchette du Dra-Raike offrait tout le confort d’une planche à clous. Le schooner lissien, affreusement exigu, avec à peine cinq pieds de tirant d’eau, était pourtant capable de résister aux vagues les plus vertigineuses. La coquerie consistait en une cuisinière, dans l’entrepont, et le vaisseau comptait une seule cabine digne de ce nom. Biagio la partageait avec le commandant Golo. Pendant toute la longue croisière en direction des hautes terres, l’empereur se contenta d’un châlet en bois et d’une paillasse garnie d’un peu de paille en guise de matelas. Il mangeait l’ordinaire de l’équipage, subissait ses misérables chants et supportait ses regards méfiants. Aux yeux de ces hommes, il resterait longtemps un ennemi. Le pire ? Biagio ne pouvait s’en prendre qu’à lui-même… N’avait-il pas demandé à partir à bord d’un vaisseau lissien ?

Le Dra-Raike avait appareillé des semaines plus tôt. La mélancolie au cœur, l’empereur avait fait ses adieux à son île natale, conscient qu’il ne la reverrait peut-être jamais. Liss garderait Crate. Là-dessus, Jelena avait triomphé de Biagio. La paix était à ce prix. Il ne cessait de se le répéter. Mais chaque fois qu’il souffrait du mal de mer, il se redemandait s’il n’avait pas conclu un marché de dupe… Passer ses journées en haute mer avait rendu son teint grisâtre. Et il maigrissait de façon inquiétante, incapable de garder ce qu’il avalait. Les nerfs en pelote, il était hanté la nuit par des rêves de dragons ou de serpents de mer… Même Nicabar revenait périodiquement le tourmenter. Jusque-là, le Dra-Raike n’avait pas croisé un seul cuirassé naren. De cela, au moins, Biagio se félicitait. Le commandant Golo avait calculé un cap jusqu’aux hautes terres qui évitait Casarhoon et frôlait les rivages de Liss. Mais le vaisseau de Biagio ne passerait pas éternellement inaperçu. En approchant des côtes de l’empire, le risque augmenterait de façon exponentielle.

Quand ils atteignirent enfin les hautes terres orientales, Biagio fut soulagé pour une multitude de raisons. Posté au bastingage, il regarda les

contours des terres impériales se préciser au clair de lune. La nuit était très calme et le rivage disparaissait dans les ténèbres. Mais Biagio arrivait à voir les pics déchiquetés plantés de pinèdes. Le village de PierreComté se nichait au cœur des bois. Plein nord, si ses renseignements étaient exacts.

— Vous êtes sûr que c'est là ? demanda Golo. Ça me paraît affreusement désert…

— Ça ne l'est pas, répondit Biagio. Si votre navigateur sait ce qu'il fait…

— Alors, c'est bien là.

Golo sourit.

Biagio ramassa sa sacoche, posée près de lui. Selon Malthrak et Donhedris, il se trouvait à un jour de marche de PierreComté. L'empereur s'était déguisé pour la circonstance : un long manteau, des bottes montantes et un début de barbe. Avec ses cheveux sales, il avait l'air d'un vagabond. Dans cette partie du monde, personne ne le reconnaîtrait.

— Vous êtes prêt ? demanda Golo.

Biagio hocha la tête. L'équipage se préparait à descendre la chaloupe à la mer.

— Dirigez-vous vers le nord, par-là…

— Merci, répondit l'empereur, mais je sais où est le nord.

— Ça ne coûte rien de le rappeler. Ne soyez pas surpris si vos jambes tremblent un peu, au début. Après une si longue croisière, c'est normal.

Biagio hocha impatiemment la tête.

— Entendu.

— Si vous vous perdez…

— Je ne me perdrai pas ! Sainte Patience, je me dirigerai vers le nord, un point c'est tout !

— Si vous vous perdez, insista Golo, imperturbable, continuez de marcher jusqu'à ce que vous croisiez quelqu'un. On saura toujours vous indiquer le chemin du village.

Un conseil d'une évidence accablante… Mais Biagio l'accepta. Golo était un brave homme. Le voyage en avait été d'autant plus supportable.

— Merci. Je vous suis reconnaissant de votre aide. Mais maintenant, vous devez partir. Dès que vos marins remonteront à bord, cinglez vers Liss sans vous retourner. La reine aura très bientôt besoin de vous.

— Pas d'inquiétude, répondit Golo. Nous filerons toutes voiles dehors ! Ciel, je n'avais encore jamais eu de tête couronnée à bord… Dire que vous êtes un Naren !

— Nous vivons l'époque de tous les bouleversements, commandant, dit Biagio en tendant la main. Prenez soin de vous.

Golo la lui serra.

— Bonne chance, Sire !

Avec l'aide de l'équipage, Biagio prit place à bord de la chaloupe, sa sacoche sous un bras. Quatre marins l'attendaient. Sur un ordre du commandant Golo, l'embarcation descendit et frappa l'eau avec une forte secousse. Biagio s'était agrippé au plat-bord. Les marins ramèrent. En guise de rivage, une rangée intimidante de brisants se dressait droit devant. Les hautes terres orientales étaient remarquablement étendues, et leur peuple, aussi rude qu'elles, n'appréciait guère les seigneurs narens…

À l'approche de la côte, les marins dissimulèrent le canot derrière une saillie. L'un d'eux se tourna vers Biagio.

— Nous ne pouvons pas ramer plus près. Vous devrez débarquer ici et vous hisser au sec.

L'empereur évalua la distance. Quelques brasses à peine… Mais il avait une aversion de félin pour l'eau glacée. Sa sacoche accrochée dans le dos, il se jeta néanmoins à la mer sans hésiter et commença à patauger vers les rocs. Il avait de l'eau jusqu'à mi-cuisses.

Par bonheur, personne n'éclata de rire.

— Vous remercierez Golo en mon nom, dit Biagio. Et merci à vous tous.

Lançant à leur ennemi d'hier des sourires circonspects, les marins reprirent leurs avirons et regagnèrent leur bord.

Le silence accablant des hautes terres enveloppa Biagio… Pour la première fois depuis des semaines, il mesura à quel point il était seul.

— Courage, Renato, chuchota-t-il. Tu peux y arriver.

Évitant les arêtes rocheuses, il se hissa au sec. Dès qu'il retrouva la terre ferme, la tête lui tourna. Les muscles de ses jambes tremblèrent. Pris

de nausée, il escalada la rive puis s'effondra sur une bande de terre moussue et vomit.

Il dormit d'un sommeil sans rêve. À son réveil, face au firmament, il s'assit et se frotta les yeux. Combien de temps avait-il dormi ? Et quand l'aube pointerait-elle ? Les idées plus claires, son pantalon séché, il souffrait moins de la migraine. Le doux ressac, le bruissement des branches, les chants indéchiffrables des oiseaux nocturnes… Tout contribuait à le rasséréner.

— Il fait froid…, soupira-t-il en se frottant les jambes. Et j'ai faim.

Il lui fallait à manger. Mais d'abord, un abri – et du feu pour éloigner les bêtes sauvages. N'est-ce pas ? N'étant pas un forestier, Biagio n'avait aucune certitude, mais en toute logique, les flammes dissuaderaient les ours, sangliers et autres animaux d'approcher. Il chercha du regard un refuge naturel exploitable et repéra un surplomb rocheux. On aurait dit une alvéole creusée par le pouce d'un géant, colonisée par la végétation typique des hautes terres qui la dissimulait. Biagio déblaya les brindilles, les cailloux et s'installa à l'ombre du surplomb. Il fouilla dans sa sacoche, et en tira un silex pour allumer un feu. Après avoir bataillé une vingtaine de minutes, il réussit et tendit les mains au-dessus des flammes pour les réchauffer. Faire du feu sans aide était une première pour lui… Sa réussite le surprit. Il y était arrivé seul !

Une fois certain que les flammes ne mourraient pas, il prit ses aises – et sortit de la nourriture de sa sacoche : les biscuits de mer lissiens qu'il détestait cordialement. Par bonheur, il avait aussi du fromage et des morceaux de bœuf séché. Soupçonneux, il renifla la viande. Elle devait être adaptée aux longs voyages… À la première bouchée, il sut pourquoi. Cette barbaque était rassise et affreusement salée, comme si on avait fait sécher les tranches de bœuf un millénaire plus tôt pour nourrir quelque monarque décédé…

Écœuré, Biagio se rabattit sur le fromage. Ravi, il le trouva meilleur et d'une fraîcheur surprenante, comme ceux de Crate.

— Du vin ! fit-il avec un sourire. C'est tout ce qu'il me manque pour transformer ce repas en un petit festin !

Mais il était bien loin de ses caves… D'ailleurs, Jelena avait dû tout vendre. Il se contenta donc d'un bout de fromage, le mastiquant

lentement et posément. Puis il contempla les constellations. Dans la capitale, seules les plus brillantes perçaient la chape de brouillard qui la recouvrait en permanence. Dans les hautes terres, en revanche, le velours du ciel en était comme clouté. On eût dit un mûrier croulant sous l'abondance des baies. L'air était aussi nettement plus vivifiant. Biagio l'aspira à pleins poumons.

C'est encore plus grisant que du vin !

Une fois rassasié et réchauffé, il sentit la fatigue le rattraper. Conscient qu'une longue marche l'attendait, il résolut de dormir jusqu'à l'aube. Selon Malthrak, qui l'avait aidé à planifier l'excursion, PierreComté était à des lieues de là. Il lui faudrait une journée entière pour l'atteindre, et la perspective d'une autre nuit passée à la belle étoile ne lui souriait guère. Il espérait bientôt dormir dans un vrai lit.

Et son agent l'attendrait.

Au matin, Biagio se réveilla en pleine forme. Alors que le soleil commençait son ascension, l'empereur prit la direction de PierreComté, au nord. Il n'y avait pas de piste à suivre ni même de sentier à travers bois. Longeant le littoral, il ne s'éloignait jamais de la mer. Malthrak avait été très clair, disant à son maître de suivre la côte jusqu'à ce qu'il aperçoive deux pics bleus, à l'ouest, reliés par une passerelle minérale naturelle. Une curiosité géologique. Il n'y avait pas à s'y tromper. De là, Biagio prendrait à l'ouest et rattraperait la route de PierreComté. S'orienter n'était pas évident pour lui, car il s'était toujours laissé conduire. Cette fois, livré à lui-même, il voulait bizarrement se prouver quelque chose. Son père l'avait considéré comme un dandy. Même Arkus avait parfois douté de sa virilité… Biagio l'entendait encore rire chaque fois qu'il s'était plaint du froid… Aujourd'hui, on gelait dans les hautes terres.

Biagio marcha. Frôlant l'épuisement, il continua au mépris des brûlures dans les jambes. Les premières heures, il couvrit une distance remarquable en dépit d'un terrain accidenté et sinueux. Il guettait l'apparition des pics, à l'ouest. Le soleil au zénith le réchauffa. Des fleurs sauvages tournaient leurs pétales vers l'astre du jour, et des mouettes volaient en cercle dans le ciel. Les pieds en feu, Biagio marqua une petite pause face à l'océan – ses bottes retirées. Des points rouges marbraient sa

peau. Grognant de soulagement, il se massa les pieds. À la capitale, des esclaves s'en étaient chargés… Des hommes et des femmes de toute beauté à la musculature finement sculptée et aux mains douces comme la soie. Rouvrant les yeux, il se tança de s'abandonner ainsi à la rêverie.

— Il y a du pain sur la planche !

Après une dernière gorgée d'eau, il reprit ses affaires et se remit en route. Le terrain s'aplanissait, révélant de grandes étendues désertes, entre les montagnes. Biagio sourit. Sous sa rudesse, le paysage, magnifique, rappelait Aramoor, et même le Talistan par certains côtés. Bien sûr, c'était moins charmant que Crate. Mais il existait bien pire ! Pas étonnant que le prince Redburn n'ait jamais éprouvé la nécessité de parcourir le vaste monde…

Enfin, Biagio atteignit l'endroit que Malthrak lui avait décrit. À l'ouest, la colline s'arasait soudain pour dévoiler deux pics bleu et blanc remarquables. Une étrange lumière s'y reflétait, comme si leurs flancs étaient constellés de saphirs. Une solide passerelle reliait les deux pics, sans nul doute l'œuvre de l'érosion naturelle…

S'arrêtant, l'empereur admira le spectacle.

— J'ai réussi, soupira-t-il. Sacré bon sang, j'y suis arrivé !

À la périphérie du village, il trouva la route qui le traversait… PierreComté se nichait au pied des montagnes bleues, entouré de collines verdoyantes et de pâturages envahis par les troupeaux. Des cavaliers et des charretiers se croisaient, tout à leurs affaires. Biagio se félicita de retrouver la compagnie de ses semblables. Revoir des visages humains – fût-ce les rudes faciès des montagnards – le réconfortait. Les joues roses, volontiers souriants et affables, les hommes et les femmes aux chapeaux en laine que le voyageur croisa se montrèrent très amicaux. Biagio leur retourna cordialement leurs saluts. De dimensions modestes, PierreComté était composé de bâtiments carrés en bois et en brique. Selon Malthrak, le village se dressait sur le territoire de Redburn, même si le prince lui-même résidait à des lieues de distance. De la fumée montait des cheminées en pierre. Dans les rues, les enfants jouaient avec des chiens. Tous portaient les vêtements à carreaux que prisait le clan de Redburn, et qui leur donnaient une belle prestance. Dès que Biagio apparut, les gosses interrompirent leurs jeux pour l'examiner. L'empereur les ignora

poliment. Le soleil se couchait et Renato était rompu de fatigue. Il lui fallait rapidement une chambre où s'installer et se reposer. Après tout, que risquait-il à parler avec les gamins ?

— Eh, vous ! (Il replia un index.) J'ai besoin d'aide…

Méfiants, les enfants l'étudièrent de plus près.

— Je suis étranger ici et je cherche l'auberge tenue par une certaine Estrella. Vous connaissez ?

— Oui, répondit un gamin en se rapprochant, intrigué par les vêtements élimés de l'étranger et sa peau dorée. Qui êtes-vous ?

— Je ne suis pas originaire d'ici. Montrez-moi simplement où est l'auberge, d'accord ?

Trois enfants l'entourèrent. Manifestement, peu de Cratiens venaient faire un tour du côté de PierreComté… Biagio prit son mal en patience. Les gosses le rendaient toujours nerveux. Quand un chien vint à son tour le renifler, il lui caressa timidement le museau.

— D'où venez-vous ? demanda un gamin. Du sud ?

— Oui, c'est ça. Et je suis très fatigué, jeune homme. Dites-moi où trouver l'auberge, voulez-vous ?

L'enfant désigna le centre du village.

— C'est par là. On vous y conduit ?

Biagio sourit.

— Ah, un négociant en herbe, je vois… Ce petit service a un prix ?

— Non ! s'écria le gamin, indigné. (Il se détourna en grommelant.) C'était purement amical… Ces chiens du sud…

— Une minute ! Conduis-moi à l'auberge. (Sortant une pièce de son aumônière, Biagio la lança aux gamins.) Voilà pour la peine et pour votre fierté blessée. Je vous suis !

Les trois gosses froncèrent les sourcils, puis s'élancèrent vers le centre de PierreComté, faisant signe à l'étranger de les suivre. En chemin, les villageois jetèrent des regards intrigués à l'inconnu blond. Les enfants s'arrêtèrent devant une petite habitation en bois et en pierre.

— Voilà ! (Devant l'air dépité de l'inconnu, le gamin ajouta :) Ça ne paie pas de mine, mais c'est là que descendent les voyageurs comme vous. À moins que vous ne préfériez loger dans une ferme ? Mon père aurait une chambre libre.

— Merci, non. (Biagio étudia la modeste chaumière.) Ça fera très bien l'affaire. Allez, rentrez vite chez vous, maintenant. La nuit tombe.

Après un dernier regard au curieux visiteur, les enfants disparurent, leur chien sur les talons. Biagio frappa à la porte. Personne ne venant ouvrir, il insista. Et entendit enfin des bruits de pas traînants. Lentement, le battant s'écarta, révélant une vieille femme aux cheveux vaporeux grisonnants, aussi ridée que les montagnes.

Elle posa sur son visiteur un regard vif et pénétrant.

— Bonsoir. En quoi puis-je vous aider ?

Biagio se fendit d'une courbette.

— Bonsoir, madame. Mon nom est Corigido. Il paraît que vous auriez une chambre à louer. Est-ce exact ?

— Une chambre ? Certainement.

Ravie à l'idée de faire affaire, la femme tenta de se redresser pour paraître plus engageante. Si son accent à couper au couteau la rendait difficile à comprendre, la douceur de sa voix compensait cet inconvénient.

— J'en ai deux, mais la première est déjà prise. Vous devrez vous contenter de la plus petite… Entrez, nous étions justement à table. Avez-vous faim ?

— Oh, oui ! Et je suis très fatigué, aussi. Souper avec vous sera un plaisir.

La logeuse s'écarta et Biagio entra. L'endroit était petit mais remarquablement bien meublé, avec une belle cheminée et des fauteuils accueillants installés devant, à portée d'étagères remplies de livres aux reliures de cuir. Des fumets appétissants montaient de la cuisine. À table, Biagio découvrit un homme qu'il n'avait jamais vu mais qu'il reconnut pourtant sans peine grâce à la cicatrice qui lui barrait le visage. Au clin d'œil complice que lui lança l'empereur, le gaillard – qui allait se lever d'un bond – se ravisa.

— Venez vous asseoir, dit l'aubergiste. Après manger, je vous montrerai votre chambre. Il ne faudrait pas que ça refroidisse.

— Surtout pas ! renchérit Biagio en se frottant les mains par anticipation.

L'homme à la cicatrice lui sourit. Il avait un œil marron et l'autre rouge et fixe. Selon Malthrak, il avait récolté cette balafre lors d'un duel.

Certains le surnommaient le « cyclope » – une boutade cruelle, car sans ça, il aurait été très beau. En bon montagnard, il portait le tissu à carreaux aux couleurs du clan de Redburn.

— Barnabin, dit la vieille femme, voilà Corigido. Il vient d'arriver et désire une chambre. Nous avons de la compagnie. N'est-ce pas merveilleux ?

— Prenez un siège, Corigido, je vous en prie.

Barnabin lui offrit la chaise voisine de la sienne. Son regard exalté mit l'empereur mal à l'aise. Il espéra que la vieille dame ne remarquerait rien.

— Merci, Barnabin. (Devant Biagio, un plat de viande fumante attendait son bon plaisir. Il prit une fourchette.) Vous ne m'en voudrez pas de me servir, j'imagine ? Cette longue route m'a affamé !

— Oh, non ! répondit la logeuse. Je vous en prie. Il est si bon d'avoir deux clients en même temps, pour une fois !

Ils se restaurèrent à la lumière du feu. Échangeant parfois des regards entendus, Biagio et Barnabin desserrèrent à peine les dents.

Plus tard, ce soir-là, Biagio s'installa dans une chambre modeste mais confortable. Maîtresse Estrella lui avait monté du thé et des gâteaux. Un pur délice, car il n'avait plus savouré de thé depuis son départ de la Cité Noire. Calé dans l'unique fauteuil, il y ajouta du miel et, le regard tourné vers la fenêtre aux tentures vertes tirées, attendit Barnabin.

Sa chambre, à l'étage, offrait une belle vue sur le petit comté. Et l'auberge était d'une propreté immaculée. L'empereur prit un biscuit qu'il tartina de confiture maison… Délectable ! Il allait se resservir quand on frappa.

— Entrez !

Barnabin ouvrit la porte et passa la tête par l'entrebâillement. En avisant Biagio assis près de la fenêtre, son œil valide s'écarquilla. D'évidence, il s'était baigné pour l'occasion, se frottant le visage et se lavant les cheveux avant de les gominer.

— Sire ?

— Entrez, Barnabin. Et un ton plus bas, je vous prie.

L'homme obtempéra, puis vint s'agenouiller devant l'empereur.

— Mon seigneur, votre présence m’honore. Je suis votre humble serviteur. Commandez, j’obéirai !

— Très bien. Relevez-vous.

Barnabin bondit sur ses pieds, mais garda les yeux baissés. Biagio lui tendit le plateau de gâteaux.

— Servez-vous.

D’une main timide, Barnabin choisit une tartelette aux fruits, sans faire mine de la manger. Il fuyait toujours le regard de l’empereur.

— Regardez-moi, Barnabin.

Le montagnard leva la tête.

— Sire ?

— Mangez donc ! Ensuite, vous me direz depuis quand vous êtes ici.

Barnabin avala la confiserie.

— Depuis une semaine… Je vous attendais. Il y a une quinzaine de jours, Malthrak m’a demandé par courrier de vous rejoindre…

— Barnabin est votre vrai nom ?

— Oui, mon seigneur. J’ai une lointaine parenté avec le clan Redburn. J’exerce le métier de cordonnier dans un bourg frontalier, près du Talistan. Mais je vous suis tout dévoué, maître.

Songeur, Biagio savourait son thé par petites gorgées. Malthrak lui avait tout dit sur cet homme, censé être une source fiable de renseignements. D’ailleurs, le Roshann l’avait grassement payé pour garder un œil sur les menées des hautes terres. Artisan cordonnier ou pas, Barnabin était devenu l’un des informateurs-clés du Roshann.

— J’ai des questions pour vous, mon ami… Et ça risque de prendre du temps. Mettez-vous donc à l’aise…

L’empereur désigna le lit.

Sans hésiter, Barnabin s’y installa et attendit patiemment. Biagio le dévisagea, évaluant sa loyauté… D’évidence, l’homme était avide de plaire. Et Malthrak s’était porté garant de lui. En principe, les agents du Roshann étaient sans reproches… Mais depuis la défection de Simon Darquis, Biagio ne se fiait plus à personne.

— Pour commencer, je suis ravi de vous rencontrer. J’ai eu un voyage long et pénible, et je craignais que vous n’honoriez pas le rendez-vous. Alors, soyez remercié.

Barnabin inclina la tête.

— Jamais je ne vous déplairai, Sire.

— On vous a bien payé pour venir ici, n'est-ce pas ?

— Oui, Sire. Je l'admets. Mais ma parole vaut de l'or, et je n'ai pas l'âme d'un mercenaire.

— Ne vous excusez pas, mon ami. L'or, c'est l'or. Après tout, nous avons tous besoin de manger. Alors… Dites-moi ce que vous savez. Où en est-on au Talistan ? Que se passe-t-il avec le prince Redburn et les autres chefs de clan ?

— La situation s'est aggravée. Les soldats du Talistan s'entraînent près de la frontière. Ils continuent de harceler Redburn. Jusque-là, il n'y a pas eu de bataille rangée, mais la rumeur enfle, mon seigneur. À ce qu'il paraît, le prince Redburn est furieux.

— Il fourbit ses armes ?

— Je ne saurais l'affirmer. C'est un homme de paix. Il combattra s'il n'a pas d'autre choix. Je ne crois pas qu'il comprenne pourquoi le Talistan le provoque ainsi.

— Il ne craint pas une invasion ?

Le montagnard haussa les épaules.

— En vérité, je n'en sais rien. Redburn est brillant, mais la politique n'est pas son fort. Il ne mesure sans doute pas la portée des récents événements.

— Mais Gayle le provoque. Ça, ça ne peut pas lui échapper.

— Sans doute pas. Cela étant, je doute qu'il sache pourquoi. (Baissant d'un ton, Barnabin se pencha en avant.) Vous aurez du mal à le convaincre d'épouser votre cause, Sire. Le prince ne veut pas de querelles avec le Talistan, qui lui est militairement supérieur. Il en a conscience. Et il ne se laissera pas entraîner vers un conflit ouvert s'il peut l'éviter.

Biagio se radossa à son siège. Sa tasse fumante en main, il assimila les nouvelles. Ainsi qu'il le soupçonnait, Tassis Gayle tentait de forcer son voisin à déclarer la guerre… Le prétexte idéal à saisir pour envahir les hautes terres à la tête de son armée. Biagio devrait en persuader le prince.

— Mais jusque-là, il n'y a pas eu de combats à proprement parler, c'est ça ? Pas de sang versé ?

— À ma connaissance, non. Des palabres de part et d'autre, des disputes territoriales… C'est tout. Des mesquineries. Mais la présence aux frontières des troupes talistaniennes rend Redburn nerveux. Les montagnards ont tous peur, Sire.

— Alors, ça me donnera du poids pour convaincre votre prince. Je le mettrai en face de la vérité. (Soupirant, Biagio posa sa tasse.) Je ne sais pas grand-chose à son propos. Parlez-moi de lui. Quelle sorte d'homme est-ce ?

— Il est très jeune. On le surnomme le Cerf Rouge.

— Le Cerf Rouge ?

Barnabin se passa une main dans les cheveux.

— Il est roux comme moi. Et il commande les latapis.

— Les latapis ?

— Les élans. Sur les terres de Redburn, on les appelle ainsi.

— Ah oui, les élans…

Biagio avait entendu parler des élans caparaçonnés des hautes terres. Le clan de Redburn les préférait aux chevaux – et l'empereur trouvait ça plutôt comique.

— Les élans sont sacrés, ici ?

— Pour certains, oui, mon seigneur. Surtout pour Redburn et les siens. Vous ne tarderez pas à en voir.

— Quand parlerons-nous au prince ?

— Redburn séjourne au château de Corne d'Élan, à deux jours d'ici. Savez-vous monter à cheval, Sire ?

— Barnabin, je maîtrise parfaitement les disciplines martiales. Je n'ai peut-être pas l'air d'un guerrier, mais je sais monter à cheval, et aussi tenir un sabre. Pas d'inquiétude. Conduisez-moi à Redburn, c'est tout.

— C'est juré.

— Bien. (L'empereur ferma les yeux.) Nous partirons après-demain. Je suis trop fatigué pour reprendre la route plus tôt. Demain, vous nous achèterez des montures et des provisions. Je vous donnerai de l'argent. Maintenant, veuillez me laisser, Barnabin. J'ai besoin de dormir. Je vous reverrai au matin.

L'informateur prit rapidement congé, souhaitant une bonne nuit à son maître. Biagio écouta mourir les pas de l'homme, dans le couloir. Minuit passé… La petite auberge de dame Estrella était silencieuse

comme une tombe. Pour Biagio, ce lieu était une bénédiction. Bientôt, il entreprendrait la dernière partie de son périple. Il convaincrait un prince haïssant les Narens de déclarer la guerre au Talistan… Las, Biagio prit un autre biscuit et savoura son goût délicat. Dans deux jours, il redeviendrait un voyageur hirsute et crotté. Mais en attendant, il profiterait pleinement de l'hospitalité simple et chaleureuse de sa logeuse.

— Merci, maîtresse Estrella, d'avoir rendu cette excursion un peu moins pénible.

OceanofPDF.com

23

Le vent s’engouffrait dans le canyon et une tempête menaçait. Alazrian compta les nuages d’orage. Des éclairs grondaient à l’ouest, cherchant à voler la vedette au soleil. Dans les montagnes, les ombres s’allongeaient déjà. Aile, le cheval d’Alazrian, renâcla de dédain.

Jahl Rob tira sur les rênes de sa monture, revint sur ses pas au trot, et inspecta le terrain environnant. Des collines rocailleuses, où régnait un silence de mort : Tatterak, le territoire situé au nord de Lucel-Lor ; une terre hostile, aride, à peine émaillée d’arbres noueux… De rares rivières serpentaient dans les collines. Des villages s’accrochaient à flanc de coteau, subsistant à force de courage et de persévérance. Dans cette contrée, les routes aux nombreux trous, crevasses ou dos d’âne étaient un cauchemar. Elles rétrécissaient souvent pour devenir des sentiers à peine praticables. Et voilà que le mauvais temps s’en mêlait !

Alazrian prit sa gourde à sa ceinture et but une gorgée. Son compagnon et lui voyageaient depuis cinq jours. À présent, ils atteignaient Tatterak. Rassasiés, les sacoches pleines de vivres, ils avaient quitté Ackle-Nye avec la carte que Falger leur avait remise. Selon les calculs d’Alazrian, ce canyon conduisait à Tatterak. Et Tatterak menait à Falindar. Bientôt, ils seraient en vue d’un village où il y aurait de l’eau et des nouvelles. Si les Triins étaient accueillants, les voyageurs pourraient même se reposer. Mais ils n’échapperaient pas aux trombes d’eau qui allaient s’abattre…

— Devrions-nous faire halte ? demanda Alazrian. Bivouaquer avant que l’orage n’éclate ?

Jahl Rob secoua la tête.

— Une longue route nous attend encore. Nous échapperons peut-être au pire de la tempête…

Alazrian évalua la force du vent.

— Ça m’étonnerait, Jahl.

— Continuons encore un peu, quoi qu'il en soit… À quelle distance sommes-nous du village ?

— J'ai consulté la carte. Des lieues nous en séparent encore… Nous n'y arriverons jamais !

— Essayons ! S'il pleut, nous aurons un abri.

Alazrian fit avancer sa monture près du cheval de Jahl, qui était impatient d'atteindre Falindar. Il ne semblait pas se soucier du seigneur de guerre contre lequel Falger les avait mis en garde. La perspective de revoir Richius Vantran lui donnait des ailes.

— Que ferez-vous une fois devant le Chacal ? demanda Alazrian.

— Pourquoi cette question ?

— Simple curiosité. Vous brûlez d'envie de le rencontrer, n'est-ce pas ? Je l'ai remarqué.

— Peut-être…

— Alors ? Que lui direz-vous ?

— Vous êtes très curieux.

— Et vous, très fuyant… (Alazrian sourit.) Ne désirez-vous pas en parler ?

Jahl Rob se détourna.

— Non. Ça vous va ?

— Mais vous lui en voulez, pas vrai ? C'est pour ça que vous avez accepté de m'accompagner ? Pour lui dire ce que vous avez sur le cœur ?

— Vous voilà télépathe, par-dessus le marché ? Je croyais que vous deviez toucher quelqu'un pour connaître ses pensées ?

— Pas toujours. Vous êtes facile à déchiffrer, Jahl. Pour un prêtre, vous n'êtes guère indulgent.

— Cessez de fouiller dans mes pensées, mon garçon ! Je n'aime pas vos petits trucs de salon !

Alazrian s'écarta.

— Je suis navré, Jahl. Je…

— Vous ignorez à quel point j'en veux à Vantran. N'essayez même pas de comprendre. Et je refuse d'en parler, compris ?

— Oui, répondit le jeune homme à mi-voix. Désolé.

À partir de cet instant, le prêtre chevaucha en tête sans plus s'occuper de son compagnon. Froissé, Alazrian laissa s'écouler de longs moments avant de briser de nouveau le silence, laissant le temps à Rob

de se calmer. Il l'aimait bien, et avait résolu de briser les murs qui les séparaient – brique après brique s'il le fallait. Se rapprochant du prêtre, il eut un sourire sincère.

— Nous avançons bien. Finalement, nous atteindrons peut-être le village avant la pluie.

Sa colère passée, Jahl Rob regarda à l'ouest, où les nuages d'orage s'amoncelaient.

— Hum… Ça m'étonnerait. Mais essayons. Camper dans ce canyon ne me dit rien qui vaille. Il y a sûrement des bêtes féroces… Falger a parlé de léopards des neiges.

— J'ai ma dague, rappela Alazrian. Et vous, votre arc.

— Ça ne nous servira pas si on nous surprend pendant notre sommeil… En outre, je ne suis pas à ce point doué à l'arc ! Avez-vous déjà vu un léopard bondir ? Il serait sur nous avant que j'aie eu le temps d'armer mon arc ! Mais j'apprécie votre foi en moi, mon garçon !

— Je vous ai vu affronter Shinn dans les Montagnes de Fer, vous vous rappelez ? Je parierais que vous le valez.

— Hélas, non. Ce salaud est un as dans son domaine. Comparé à lui, je suis un vulgaire amateur. Je m'entraîne, cependant… Ces temps-ci, même pour un prêtre, c'est un passe-temps des plus recommandables.

— Pouvez-vous m'apprendre ? J'aimerais beaucoup. Je n'ai jamais tiré à l'arc… (Alazrian se rembrunit.) Elrad Leth s'y opposait, répétant que j'étais trop faible pour ça.

— Leth ira tout droit en enfer ! À votre place, je ne croirais rien de ce qu'il a pu vous dire.

— Qui sait, je suis peut-être doué pour l'arc ? J'ai de longs doigts de Triin… Et les Triins sont de grands archers, paraît-il.

— Paraît-il…

— Alors ? Vous m'apprendrez ?

— Pas maintenant…

— Non, pas maintenant. Mais quand nous serons à Falindar ? Là, nous aurons du temps libre. (Rob ne répondant pas, il insista.) Qu'en pensez-vous ?

— Très bien. Peut-être. Si nous en avons l'occasion.

— Ce serait magnifique !

D’une main, Alazrian essuya la sueur qui couvrait son front. Malgré la brise et les nuages, chevaucher lui donnait chaud. Jahl Rob transpirait aussi. Alazrian reprit sa gourde.

— J’ai soif !

— Moi aussi. Ces routes poussiéreuses nous dessèchent la gorge.

Le jeune homme but puis tendit sa gourde à son compagnon, qui se tourna sur sa selle… et blêmit. Ses yeux se posèrent sur le goulot, où Alazrian venait de coller les lèvres…

— Hum… Non, merci.

— N’avez-vous pas soif ?

— Nous devrions économiser notre eau, répondit Rob, gêné.

— Jahl, d’un instant à l’autre, nous allons être sous des trombes d’eau ! Désaltérez-vous donc.

— Non ! grogna le prêtre en faisant claquer ses rênes pour reprendre de l’avance.

Médusé, Alazrian regarda son compagnon s’éloigner. Après un instant de confusion, il comprit. Morose, il rangea sa gourde. Contaminée… Un homme aussi superstitieux que Jahl Rob ne boirait jamais à ce goulot.

— Tu ne voudrais surtout pas être souillé par mes dons impies, hein ? marmonna le jeune homme.

Assis pensivement au coin du feu, Alazrian écoutait les roulements de tonnerre. Les rafales de vent soufflaient à l’oblique. Surpris par la violence de la tempête, les cavaliers s’étaient réfugiés dans une grotte, échappant de justesse au pire de la tourmente. Jahl Rob avait fait du feu, puis il s’était occupé des chevaux, à l’entrée de la grotte.

La fumée envahissait rapidement leur abri. Sensible à la colère rentrée d’Alazrian, le prêtre contemplait l’orage sans mot dire.

Le jeune homme tendit un bâton dans les flammes et regarda son extrémité se consumer. Il était plus blessé qu’il n’aurait voulu l’admettre. Mais Rob s’en fichait. Il refusait de boire à la gourde d’Alazrian ou de rester avec lui au coin du feu. Un coup de tonnerre fit trembler la voûte de la grotte, suivi par deux éclairs… La lumière du jour avait considérablement baissé, car les nuages s’accumulaient dans le ciel. Un vent violent fouettait les cheveux du prêtre. Depuis leur arrivée dans la

grotte, les deux hommes ne s'étaient pratiquement pas adressé la parole. Le mur qui les séparait semblait plus haut que jamais. Accablé, Alazrian frissonna.

L'orage ne se calmant pas, Jahl Rob finit par se rapprocher des flammes, et tendit les mains vers elles comme si de rien n'était.

— Faim ?

Alazrian secoua la tête.

— Autant manger et profiter de cette halte. Dès que ça se calmera, nous reprendrons notre route.

— Mangez. Qui vous en empêche ?

Jahl jeta un coup d'œil aux sacoches pleines des provisions fournies par Falger et ses réfugiés. De quoi rallier Falindar sans manquer de rien…

Mais le prêtre ne fit pas mine de se servir. Installé face au jeune homme, il eut un sourire penaud. Alazrian lui jeta un regard par en dessous.

— Nous ne sommes plus bien loin du village, ajouta Rob. À condition que la pluie cesse, nous y serons bientôt. Et nous coucherons peut-être dans des lits douillets. Ce serait merveilleux, non ?

— On aura même des chambres séparées cette fois, qui sait…

Vexé par la pique, Jahl baissa les yeux sur ses mains.

— Je suis navré, dit-il enfin. Je ne voulais pas…

— Ah non ? coupa Alazrian, amer. C'est drôle, j'ai du mal à vous croire.

— Votre magie me met très mal à l'aise, mon garçon. J'en ai peur, voilà tout. (À travers les flammes, le jeune homme vit Rob s'efforcer de sourire.) Je suis un prêtre, rappelez-vous. L'Art est impie.

— Grâce à vous, je me sens déjà beaucoup mieux. Merci.

Rob se redressa.

— Vous savez ce que je veux dire ! Après tout, vous avez grandi au Talistan. Vous faisiez partie de son Église. Les Livres saints nous enseignent que la sorcellerie est maléfique.

— Vous me prenez pour un sorcier ? C'est ça ?

— J'ignore ce que vous êtes. Mais je connais la parole de Dieu. Rompre le pain avec des magiciens est mal. (Jahl haussa les épaules.) Le

destin vous a frappé, mon garçon. Ce n’est pas votre faute et je ne vous en blâme pas.

Alazrian n’en fut pas réconforté. Courroucé, il attisa le feu. Sa mère avait eu raison. Il n’aurait pas dû révéler ses pouvoirs à quiconque – et surtout pas à ce prêtre !

— Seigneur… Je suis si las des mystères ! Fatigué d’être repoussé par tout le monde, même des gens qui ignorent ce que je suis…

Il jeta des brindilles dans le feu, les regardant se consumer. Il avait caché ce qui le tourmentait vraiment – la solitude. Pour lui, depuis la mort de sa mère, le monde entier était devenu un désert.

— Je suis désolé pour vous, dit Jahl Rob. Sincèrement. Vous ne méritez pas cette malédiction. Mais elle m’effraie.

— Ce n’est pas une maladie, Jahl. Je ne vous contaminerai pas.

Le prêtre eut un sourire triste.

— De quoi s’agit-il donc ? Le savez-vous ?

Alazrian ne répondit pas.

— Naturellement pas… La magie cultive le secret… Elle ne révèle jamais sa véritable nature.

— Vous savez ce qui me terrifie, Jahl Rob ? Les hommes comme vous ! Pour l’amour du ciel, vous êtes pourtant un prêtre ! Censé secourir les gens dans la détresse, pas vous détourner d’eux ! Chaque fois que je me heurte à un type de votre genre, j’ai peur parce que je ne sais jamais ce qu’on pensera de moi si jamais on apprenait la vérité à mon sujet ! Voilà ce qui me remplit de peur ! Essayez donc de vous mettre à ma place, ensuite, vous reviendrez me parler de la frayeur.

Jahl Rob rougit d’embarras.

— Vous n’avez aucune raison d’avoir peur de moi ! Dieu n’est qu’amour… En Son cœur, tous ont leur place. Même vous.

— Les prières et les vitraux ne changeront pas ce que je suis, Jahl, fit Alazrian, amer. Les gens ne me craindront pas moins.

— Vous vous trompez. Ne confondez pas Dieu et les cathédrales. Les églises et les homélies sont la poésie de la foi, elles me réconfortent, mais ça ne va pas plus loin. (Contournant les flammes, Rob se rapprocha d’Alazrian.) Dans chaque grain de sable, je vois Dieu. Pas dans les œuvres de l’homme.

— Mais vous adoriez la Cathédrale des Martyrs. Je le sais. Je vous ai touché, je l'ai lu dans votre cœur.

— C'était un endroit merveilleux, reconnut Jahl. Je doute qu'il ait existé un lieu plus splendide.

— Ma mère l'adorait aussi. Elle voulait m'y emmener. Sans doute rêvait-elle du jour où je m'y marierais… Mais Elrad Leth ne l'aurait jamais toléré. Il méprise la Cité Noire et l'Église.

— Je le sais trop bien…

— Moi, j'adorais ma mère… Elle partie, je ne sais plus où j'en suis… Elle m'aimait, comme mon grand-père. Et il… Enfin, vous savez.

Jahl Rob dévisagea Alazrian à la lueur des flammes, l'écoutant confesser ce qui empoisonnait son existence.

— Elrad Leth est un monstre, chuchota le jeune homme. Il battait ma mère. Elle avait même une cicatrice, au front, laissée par une des bagues qu'il porte… J'ai toujours tenté de la défendre, mais j'étais si fluet… Je ne faisais pas le poids contre lui. Un jour, il a failli l'étrangler. Je lui ai sauté sur le dos en jurant que je le tuerais… J'avais dans les douze ans, je crois. Il…

— Quoi ? Que s'est-il passé ?

— Il a pris son ceinturon pour me battre jusqu'à ce que j'aie le dos en sang, murmura Alazrian. Je hurlais, ma mère le suppliait d'arrêter… Rien n'y faisait. Ça a bien duré une heure… Je m'entendais sangloter, mais bizarrement, j'avais l'impression d'entendre quelqu'un d'autre pleurer… (Secouant la tête, Alazrian avait encore du mal à y croire.) Quand il s'est lassé, il m'a traîné à l'étage, dans ma chambre, et m'a enfermé dans un cagibi où je suis resté pendant deux jours. Après, j'étais aveugle. Mes yeux…

Il regarda la grotte sombre. Parfois, les espaces clos le faisaient encore frémir.

— Doux seigneur…, souffla Rob, horrifié.

Alazrian se sentit vidé par cette catharsis. Il n'avait jamais raconté cette histoire.

— Et vous savez le pire, Jahl ? C'est le seul père que j'ai connu. Il a beau me maltraiter, une partie de moi espère qu'il m'acceptera… Mais il m'a toujours repoussé. Il ne voulait pas de moi.

Le jeune homme baissa les paupières. Sa confession lui valait d'être au bord des larmes. C'était malsain, mais il aurait vraiment désiré l'amour d'Elrad Leth. Avoir uniquement l'affection d'une mère – quand le père était si proche – n'était pas normal.

Alazrian sentait peser sur lui le regard de son compagnon. N'était la tempête, le jeune homme aurait bondi dehors.

— Debout ! lança Jahl Rob tout à trac.

Rouvrant les yeux, Alazrian le vit campé devant lui, l'air indéchiffrable.

— Quoi ?

— Debout. Venez avec moi.

À contrecœur, le jeune homme obéit.

— Où allons-nous ?

— Dehors. (Se penchant pour ramasser son arc et ses flèches, Rob s'arrêta devant l'entrée de la grotte.) Alors ? Vous venez ?

— Il pleut à verse !

— Peu importe…

Indifférent au tonnerre, aux éclairs, au vent et à la pluie, Jahl Rob sortit. Alazrian resta où il était. Le prêtre le prenait-il en pitié… ? Que mijotait-il ? Intrigué, le jeune homme courut derrière le prêtre.

Qui s'arrêta au milieu de la route boueuse.

— Là ! lança-t-il en désignant un pin enraciné dans la roche. Ce sera notre cible. (Il tendit l'arc à Alazrian.) Prends.

— Mais je ne sais pas m'en servir ! Comment dois-je faire ?

— Je vais te montrer…

Le jeune homme s'empara de l'arme, la tenant comme il avait vu Shinn le faire, puis pinça la corde de la main droite. Rob tira une flèche de son carquois.

Alazrian sentit ses bottes se remplir d'eau. Mais il s'en moquait. Passant derrière lui, le prêtre l'enlaça, prit ses mains dans les siennes et le guida.

La chaleur de son contact fit trembler le jeune homme.

Depuis quand ne l'avait-on pas tenu ainsi ?

— Voilà, comme ça, l'encouragea Rob, lui chuchotant à l'oreille. (Il manipula les doigts d'Alazrian, lui faisant tendre la corde.) Ferme l'œil gauche. Et garde le droit rivé sur le tronc du pin, d'accord ?

Le jeune homme hocha la tête.
En réalité, les larmes et la pluie brouillaient sa vision.

OceanofPDF.com

24

On l’appelait le Cerf Rouge.

À vingt-sept ans, c’était l’aîné du clan de son père. À la mort du patriarche, il lui avait succédé. D’une minceur de roseau, il avait les yeux verts, le visage buriné par la vie au grand air et une voix cristalline qui portait loin. Son clan dominant les hautes terres orientales, il régnait sur son peuple – une lourde responsabilité qu’il assumait sans peine.

Gouverner les hautes terres était autant son destin que de commander aux latapis.

Accroupi dans des broussailles, le prince Redburn regardait les bêtes s’abreuver au fleuve. Immobile, il respirait à peine. Tous les muscles tétanisés, il observait les élans en période de rut. Les ruminants descendaient des montagnes, aplatissant l’herbe de leurs sabots pour mieux marquer leur territoire. Fidèles aux rites anciens, les mâles s’affrontaient à coups d’andouillers…

Pour Redburn, cet endroit était sacré. Au printemps, quand les troupeaux migraient, les rugissements des mâles rivaux se répercutaient à flanc de montagne jusque dans les cours du château de Corne d’Élan. Redburn adorait assister à ces joutes qui l’attiraient. Autant un rituel pour lui que pour les bêtes sacrées qu’il préservait… Comme l’été approchait, les grands mâles s’étaient déjà accouplés, mais certains répondaient encore à l’appel de la nature. Les élans des pics avaient une robe blanche caractéristique. Magnifiques, ils arrivaient les derniers. Plus grands que la moyenne – d’une hauteur de sept pieds au garrot –, ils arboraient de splendides bois d’une envergure de six pieds à la maturité. Cela en faisait de redoutables adversaires quand venait la saison des amours.

Des générations durant, le peuple de Redburn avait chevauché les latapis pour affronter ses ennemis, sellant les élans sauvages qu’ils caparaçonnaient. Si beaucoup d’hommes, avant Redburn, avaient prétendu dominer ces cervidés, seul le prince pouvait se prévaloir d’un don certain. Il les calmait d’un geste, n’hésitait pas à enfoncer un bras

dans la matrice d’une femelle pour sauver un nouveau-né, et savait les monter à cru ou les faire venir à lui en toute circonstance… Son peuple le révérait. Mais pour lui, c’était simplement sa destinée.

Un élan traversa la plaine sans s’inquiéter de l’humain. À une centaine de pas, la femelle en chaleur attendait… Il huma son musc et brama. Mais les autres mâles ne s’interposèrent pas. Fasciné, Redburn se pencha en avant, regarda l’animal se rapprocher de sa proie consentante – sans hâte préjudiciable, afin qu’elle ne détale pas. Le cerf allait se lancer quand un cri éclata.

— Redburn !

Le prince sursauta.

— Que… ?

Breena, sa sœur ! Son appel se répercutait dans toute la vallée… Les latapis s’égaillèrent. Dégoûté, Redburn sortit des fourrés et jeta des regards alentour. Chevauchant un petit élan à la robe brune, Breena fonçait vers lui. Sa chevelure flamboyante volant au vent, elle émergea des collines, les traits tirés par l’inquiétude.

Redburn lui fit signe.

— Je suis là ! (Il courut vers elle et attrapa au vol les rênes du cervidé.) Breena, quelle mouche te pique ? (Il désigna les élans.) Tu les as fait fuir !

— Redburn, tu dois venir tout de suite ! (Sa sœur lui tendit un bras pour l’aider à se hisser en croupe.) Deux mâles se sont encornés ! Je viens de les voir…

— Encornés ? Où ça ?

La jeune femme désigna les collines.

— Près du fleuve, là-bas… Ils saignent ! Ils doivent être coincés depuis des jours… Il faut que tu les sépares !

Prenant la main de sa sœur, Redburn sauta en selle. Relativement petit, l’élan supportait pourtant bien les charges et il ne renâcla même pas. Le frère et la sœur l’avaient chevauché ensemble pour aller dans la vallée. Comme tous ceux de son clan, Breena était une cavalière accomplie. Elle tourna bride et repartit au galop vers les collines.

— Quelle taille ?

— Des adultes dans la force de l’âge ! Ils doivent avoir dans les quatre ans. L’un d’eux a l’air mal en point.

Redburn jura entre ses dents. En cette saison, les mâles s'affrontaient souvent à coups de cornes. S'ils ne parvenaient pas à se dégager, ils mouraient de faim. Mais les libérer n'avait rien de simple. Il fallait l'intervention magique du prince. Si les bêtes étaient effrayées ou furieuses, les séparer devenait même dangereux. Redburn portait encore les cicatrices de l'année précédente. Si on devait en arriver là, il n'aurait d'autre choix qu'abattre les mâles enragés d'une flèche, à bonne distance…

La crête négociée, Breena s'engagea vers la clairière qui bordait le cours d'eau. Puis elle fit halte, examinant les alentours. L'oreille tendue, Redburn inclina la tête. Le chant de l'eau vive, le souffle rauque de l'élan, les trilles des oiseaux… Des grognements ! Des raclements de sabots sur l'herbe… Breena allait se diriger vers ces bruits, quand son frère l'arrêta.

— Non !

Redburn mit pied à terre et avisa du mouvement à travers les hautes herbes.

— Ce sont eux ! chuchota Breena en mettant également pied à terre. Là-bas…

Sa sœur sur les talons, Redburn se rapprocha. Elle n'avait pas peur des élans, pourtant portés à la violence, et elle avait les dons d'éclaireur de son frère. Non loin, nettement visibles maintenant, les mâles se débattaient. Une main levée, Redburn s'arrêta. Il s'agissait de deux élans blancs. L'un avait le nez et le front entaillés par les fourches de l'autre. Le sang souillait leur fourrure. Lâchant des grognements épuisés, ils bataillaient vainement pour se dégager.

— Bon sang ! chuchota Redburn. Le plus petit est mal en point…

— Peux-tu les sauver ?

Incapable de se prononcer, le prince haussa les épaules.

— Reste là, Breena. S'ils bondissent, ils risquent de venir te percuter…

Conduisant leur monture à l'écart, la jeune femme s'éloigna. Dès que son frère fut assuré qu'elle ne risquait rien, il approcha. Les bêtes exténuées ne le virent et ne l'entendirent pas venir. Mains levées, Redburn chanta : une sorte de mélopée primitive apaisante, qui n'était pas sans rappeler le langage des latapis… Il commença avec la douceur

de la brise. Les mâles s'immobilisèrent. Reprenant à peine son souffle, Redburn laissa sa voix augmenter de volume. Les deux élans tentèrent de se tourner vers lui, levant et baissant leurs andouillers emmêlés comme pour le saluer. Le prince approcha de deux pas tout en interprétant l'antique chant de son clan. Se tournant à demi vers l'humain, les bêtes le fixèrent. Redburn soutint leur regard sans ciller. C'était l'instant le plus délicat et le plus dangereux, semblable à un envoûtement. Si le charme se rompait, tout serait perdu. Redburn étudia le problème, en cherchant le nœud – littéralement. Les élans blancs avaient des ramures d'une envergure impressionnante, et aussi complexes que des cartes routières… Chez deux mâles dans la force de l'âge, elles étaient en outre riches en petites fourches… Se rapprochant encore, Redburn ne cessa pas de chanter. Mains tendues, il toucha d'abord le mâle blessé, qui s'apaisa instantanément. L'autre était plus terrifié.

Le prince lui effleura le museau.

— Tout doux, mon ami, chuchota-t-il. Regarde-moi. Tu me connais, pas vrai ? Je ne te ferai pas de mal.

Son ton rassura le cervidé qui tomba lentement à genoux, entraînant son rival avec lui.

— Bien ! Je vais vous aider.

Les deux bêtes lâchèrent un gémissement pitoyable. Redburn passa les doigts dans leur fourrure raide et leur massa la nuque en continuant d'étudier l'enchevêtrement d'andouillers. Un vrai sac de nœuds ! Néanmoins, le prince trouva vite un début de solution. Le petit mâle avait chargé le premier, et redressé le cou pour lancer un coup de corne. Quand les deux rivaux avaient voulu se dégager, ils avaient aggravé leurs difficultés.

— Bon, on va vous sortir de là. Mais vous devrez m'aider. Tout est ta faute, pas vrai ? ajouta Redburn en se tournant vers le petit cervidé.

Il glissa une main sous son cou. L'animal frémit, mais Redburn insista, et fit de même avec l'autre élan, lui tenant la tête un peu plus haute. Il reprit son chant, afin de les calmer, tout en les séparant peu à peu. Entre ses mains, ils étaient malléables comme de l'argile. Son chant hypnotique les endormait presque.

Étonnées de retrouver soudain leur liberté, les bêtes s'écartèrent d'un bond l'une de l'autre.

Redburn éclata de rire.

— Magnifique !

— Tu as réussi ! cria Breena, ravie, en courant vers son frère.

Les deux cervidés étaient figés de stupeur.

— Eh bien ? les taquina leur sauveur. Vos femelles vous attendent, mes chers ! Taïaut !

Les élans s'éloignèrent.

— Et leurs blessures ? demanda Breena. N'aurais-tu pas dû les soigner ?

— J'y ai jeté un coup d'œil. C'est moins grave que ça en a l'air. Ils se laveront dans le fleuve, et continueront leur route. (Il sourit à sa sœur.) Du beau travail, pas vrai ?

— Mon héros ! le taquina Breena qui l'embrassa sur la joue. Bien joué !

Il rougit. Elle était sa meilleure amie, mais ses démonstrations d'affection l'embarrassaient toujours.

— Si nous rentrions au château ?

— Tu as fini d'observer les latapis ?

— Eh bien, il n'y a plus grand-chose à voir… Tu les as fait fuir, tout à l'heure !

— Ne sois pas rancunier. Ça te gâte le teint ! (D'un coup d'œil, Breena évalua la position du soleil.) Midi ! Je commence à avoir faim. Pas toi ?

Redburn s'aperçut qu'il était affamé. Ils avaient chevauché toute la matinée, contrôlant les frontières et surveillant les troupeaux. Depuis la récente série d'escarmouches, renforcer les patrouilles relevait du simple bon sens.

— Maintenant que tu en parles, si ! Mais je veux longer le Coupargent.

Breena accepta. Longer le fleuve leur ferait faire un petit détour, mais il marquait la frontière du Talistan, une longue séparation au cours tortueux. Il fallait beaucoup de sentinelles pour ne rien rater… Et Breena ne regimberait pas à l'idée de continuer la chevauchée, son frère le savait.

— Allons-y ! Nous serons de retour à Corne d'Élan dans deux heures. Entre-temps… (Redburn piocha une saucisse séchée dans sa

poche et la coupa en deux pour partager.) Voilà de quoi calmer notre faim !

Breena prit sa moitié, la huma et fit la grimace.

— Ça sent plus ton fond de poche qu'autre chose !

— C'est tout ce que nous avons. Si tu n'en veux pas…

— Je n'ai pas dit ça !

La jeune femme attaqua son morceau de saucisse et commença à mastiquer. Redburn mordit sa moitié comme un tuyau de pipe.

— En route !

Le fleuve coulait d'ouest en est le long de la frontière des hautes terres orientales, à quatre ou cinq lieues du château de Corne d'Élan. Des villages et des fermes se dressaient le long de ses rives. Les montagnards élevaient des moutons et cultivaient la terre à l'ombre des montagnes vertes. Il y avait aussi de vastes prairies sauvages, également irriguées par le fleuve, des pinèdes et les troupeaux d'élans. Des générations durant, le clan de Redburn avait protégé ce territoire de toute invasion par le Talistan ou les seigneurs de la Cité Noire. Plusieurs clans se partageaient la jouissance des forêts, la plus grande revenant au plus fort. La mort de son père avait propulsé Redburn au-devant de la scène. En sa qualité de chef tribal, il devait protéger les hautes terres orientales.

En général, il assumait ses missions sans en concevoir de ressentiment. Après tout, son éducation visait ce but, et les montagnards ne se défaussaient pas de leurs responsabilités sur les autres. Le ciel lui avait accordé un don particulier face aux latapis parce que sa lignée avait pour charge la défense du territoire. Mais du temps de son père, tout était plus facile. Et même du vivant d'Arkus, tout tyran qu'il fût… Le défunt empereur ne s'était-il pas contenté de lever des impôts chez les montagnards, sans jamais se mêler de leurs affaires ? Arkus avait su préserver la paix impériale, et le père de Redburn, le calme parmi les clans… C'était l'ordre naturel des choses.

Mais les temps avaient changé…

Longeant le fleuve, le prince laissa ses pensées vagabonder… Il repensa à son père, mort, à sa mère, vivante, et à la nombreuse progéniture du couple… Dont lui-même et sa sœur Breena, les aînés. Leurs frères et sœurs, plus jeunes, les sollicitaient constamment. Enfants,

Redburn et sa sœur allaient souvent gambader du côté du fleuve, s'amusant à prétendre que l'envahisseur regroupait ses troupes sur l'autre rive, prêt à attaquer… Le jeu devenu réalité, Redburn n'y trouvait plus rien de drôle.

En longeant le Coupargent, les jumeaux se rapprochaient du château. Ils passèrent d'un bois tranquille à une prairie aussi paisible, entre deux collines sauvages où paissaient des élans – trop petits pour la monte. Des femelles et leurs petits venaient se désaltérer le long du fleuve. À leur vue, Redburn sourit.

— Nous perdons notre temps. Cette journée sera calme.

— La paix me convient parfaitement ! lança Breena. (Elle avait fait ralentir leur monture pour économiser ses forces.) Continuons encore un peu, puis nous retournerons chez nous. J'ai faim.

— Encore ? Après ce festin ?

— Vilaine bête ! On finira par s'inquiéter de notre absence prolongée, de toute façon. Je n'avais pas prévu de patrouiller si longtemps.

— Juste un petit bout de chemin et nous rentrons. J'ai aussi hâte de revenir au bercail.

Breena allait tourner bride quand quelque chose attira son attention.

— Regarde là-bas… Des chevaux !

Son frère plissa le front. Des chevaux, en effet… Et des hommes. En nombre. Pire, ils étaient du côté sud du fleuve. D'après leur uniforme vert et or, il s'agissait de Talistaniens.

La bonne humeur du prince s'évanouit instantanément.

— Les fils de pute !

— Que fabriquent-ils là ? Sur notre territoire !

— Comment osent-ils traverser le fleuve ? Comment osent-ils !

— Allons chercher de l'aide, dit Breena. Nous ne sommes pas loin du château. Si nous nous hâtons…

— Avance !

— Redburn !

— Dépêche-toi !

Breena obéit, enfonçant ses talons dans les flancs de l'élan. Les jumeaux portaient des épées dont ils espéraient ne pas devoir se servir,

mais Redburn avait déjà dégainé la sienne. Ils étaient face à une vingtaine de cavaliers… Mais peu leur importait. C'était leur territoire.

— Que font-ils ici ?

— C'est ce que je vais découvrir. Ils nous traitent de barbares et ils ne respectent même pas les frontières !

— Doucement, mon frère ! Pas d'emballement. Ils sont nombreux.

— Ces Talistaniens méritent une bonne engueulade !

— Ils diront que tu as bien mérité d'avoir une épée en travers du corps… Je t'en prie, ils n'attendent que ça… Ils veulent te provoquer. Au moins, essaie de te maîtriser.

Redburn ne répondit pas. Les Talistaniens le provoquaient beaucoup, ces derniers temps. Mais pourquoi ? Mystère… Dès qu'ils furent en vue des envahisseurs, Redburn brandit son épée.

— Vous, là-bas ! Que venez-vous faire ici !

Les intrus tournèrent la tête. Ils portaient des heaumes en forme de tête de démon. Un cavalier tenait la bannière du Talistan : un étalon chargeant. Un autre arborait une pléthore de galons et de décorations. Il leva une main pour calmer son groupe.

— J'ai posé une question ! rugit Redburn. Ou seriez-vous sourds sous vos horribles masques ?

Suivi par le porte-étendard, le Talistanien aux galons fit avancer sa monture. Puis il éclata d'un rire grinçant.

— Je devrais y être habitué, mais ça m'amuse toujours… Vous êtes d'un ridicule !

— Ah oui ! fulmina Redburn. Si vous changiez de montures, vous-mêmes ? Les Talistaniens devraient chevaucher des rats ! (Mettant pied à terre, le prince s'avança vers les envahisseurs.) Qui êtes-vous ? Que faites-vous sur mes terres ?

— Qui est la jeune dame ? Votre femme ?

— Dame Breena, chien ! Ma sœur !

— Votre sœur ? Vous êtes donc Redburn. Je ne m'attendais pas à vous voir si vite… (L'homme dévisagea le prince.) Et vous n'êtes pas ce que je m'attendais à voir, gamin.

— Pourtant, c'est bien moi. (Le prince pointa son épée.) Votre nom ! Et la raison de votre présence !

— Je suis le commandant Mardek de la Brigade Verte. Et voilà mes hommes.

— Vous violez notre territoire !

— Sur ordre du roi Tassis. Je dois explorer cette région. Des espions et des saboteurs sont venus chez nous. J'ai mission de mettre un terme à ces raids.

— Mensonge ! cria Breena en descendant de l'élan pour rejoindre son frère. Nous n'avons envoyé personne au Talistan et vous le savez ! C'est vous, les envahisseurs, et sans provocation de notre part !

D'un geste, Mardek écarta ses protestations.

— Femme, vos sauvages accablent notre pays. Des témoins ont vu des montagnards entrer sur nos terres. Vos espions tentent d'évaluer nos forces. Ou peut-être cherchez-vous à nous voler des chevaux, tout simplement !

Les Talistaniens ricanèrent.

— Dans mon pays, s'indigna Redburn, il n'y a pas de saboteurs, d'espions ni de vermine d'aucune sorte. Sinon, je le saurais ! Nous patrouillons justement pour vous tenir à l'œil !

— Et de notre côté du fleuve ! renchérit Breena.

Mardek haussa les épaules.

— J'exécute les ordres de mon roi.

— C'est mon territoire ! Vous en avez assez vu. Partez !

Sous son heaume, le commandant sourit.

— Ou sinon ?

Redburn dut se maîtriser. Les Talistaniens n'attendaient que ça…

— Vous avez violé nos frontières, dit le prince. Vous venez de l'admettre. C'est une offense grave. Je pourrais en référer à la Cité Noire. Nous verrions ce que l'empereur en dirait.

Mardek éclata de rire.

— L'empereur ? Ce dandy se soucierait de vos soucis comme d'une guigne, mon pauvre ami ! Allez donc l'ennuyer avec vos histoires. Vous verrez tout le cas qu'il en fera !

— Quittez notre territoire ! lança Breena en dégainant son épée. Ou vous aurez du sang sur les mains.

— Ah, on nous menace ! jubila le commandant. Vous voyez, les gars ? Ils ont tiré l'épée tout en affirmant que le Talistan n'avait rien à

craindre d’eux ! Allons, ma belle, rangez votre lame. J’en ai une, beaucoup plus jolie, à vous sortir !

Breena allait bondir quand son frère la retint.

— Pas aujourd’hui, chuchota-t-il. Range ça.

— Des voleurs et des menteurs, voilà ce que vous êtes ! cria la jeune femme. Votre roi compris !

— Breena…

— Mais oui, poulette, renchérit Mardek, pourquoi ne pas remettre l’épée au fourreau ? Pourquoi tant de haine ? Ou êtes-vous tous aussi violents, bande de sauvages ?

— Quittez immédiatement nos terres ! ordonna Redburn.

Le commandant tira sur les rênes de sa monture.

— Très bien. Nous avons ce que vous voulions. La preuve de votre fourberie ! Mais prenez garde, prince, nous aussi, nous vous aurons à l’œil. Si vous osez poser un orteil sur notre territoire… On se comprend, Redburn ?

— Partez ! Je ne vous le redirai pas.

Tournant bride, les Talistaniens s’apprêtèrent à repasser le fleuve. Les regardant s’éloigner, Redburn songea que le cours d’eau offrait une piètre protection contre les envahisseurs. Quand le dernier cheval eut disparu entre les arbres, il se tourna vers sa sœur, qui tremblait de colère.

— Tu t’es bien contrôlée. Bravo, Breena.

— Les fumiers ! explosa-t-elle. (Elle rengaina son épée.) Ils veulent vraiment la bagarre, ces chiens !

— C’est évident.

Prenant Breena par la main, le prince la ramena vers leur élan, qui fléchit les jarrets pour les laisser monter. Cette fois, Redburn s’installa devant et prit sa sœur en croupe.

— Il faudra multiplier les patrouilles, dit-elle. Maintenant qu’ils ont eu l’audace de traverser Coupargent, ils n’en resteront pas là.

— Oh, non…

— Redburn ? Tu m’écoutes ?

— Parfaitement. Je réfléchis, c’est tout. (Il talonna le cervidé.) Viens, rentrons.

— À quoi penses-tu ?

Le prince soupira.

— Je me demande comment éviter la guerre.

OceanofPDF.com

25

Elrad Leth et son garde du corps, Shinn, chevauchaient à travers un épais brouillard, en route vers une des plus grandes voies du nord d'Aramoor, à présent interdite au trafic courant. Une brise chaude soufflait et le soleil luttait pour dissiper la brume. Leth portait un manteau, pour se défendre contre l'humidité ambiante. Depuis quelque temps, il se sentait mal. Le mauvais temps lui avait fait attraper un rhume. Ces derniers jours, le monde entier semblait conspirer contre lui. Désespérant d'avoir de bonnes nouvelles, il avait décidé d'aller voir par lui-même comment progressait son projet secret.

De petits ports commerciaux émaillaient le littoral aramoorien. Sans être un carrefour comme le Talistan, la nation comptait un port de moyenne importance où venaient mouiller les vaisseaux en provenance du nord de l'empire. Niché dans une anse profonde, à l'écart des grandes voies maritimes, le port Coup de Vent était de plus caché par une forêt touffue. Coup de Vent le bien nommé… Un nom adapté aux menées clandestines de Leth… Les cavaliers s'y dirigeaient. Le silence, à peine troublé par les chariots, mettait mal à l'aise le gouverneur d'Aramoor.

— Il ne fiche vraiment rien ! Si je le retrouve assis sur son cul…

Des éternuements interrompirent sa diatribe. Il se moucha sur le revers de sa manche.

Shinn continuait de chevaucher à ses côtés, l'air de rien.

— Qu'en pensez-vous ? C'est bien calme, non ?

Shinn haussa les épaules.

— Vous m'assurez que le duc Wallach connaît son affaire… À tort ou à raison, qui sait… Je l'ignore.

— Mais il n'y a pas d'activités ! Pourquoi aurait-il payé ces chariots s'il ne les utilise pas ? Je m'attendais à ce qu'il y ait de la circulation, sur cette route !

Le Dorien ne répondit pas. Le duc Wallach avait prétendu faire au plus vite. Mais ça ne satisfaisait pas Leth, qui avait décidé d'aller

enquêter. Le roi s'en était mêlé, le convoquant d'urgence. Apparemment, Tassis Gayle aussi s'inquiétait.

— Nous le prendrons au dépourvu, dit Leth. Et s'il ne mène pas ces chiens à la baguette comme il faut, je lui dirai deux mots !

— Vous devriez contrôler plus souvent la progression des travaux, conseilla Shinn. Ce projet est trop important. Le confier au duc est risqué.

— C'est son argent, Shinn. Il m'est difficile de lui dicter la façon de le dépenser.

Ce n'était pas entièrement vrai. Mais le Dorien se tut. Elrad Leth avait beaucoup de raisons d'éviter le chantier. Pour commencer, il ne portait pas Wallach dans son cœur. Un gaillard aussi arrogant que Tassis Gayle. Et la puanteur ! Cinq cents esclaves qui trimaient dur dégageaient des effluves à vomir. Depuis la mise en œuvre du projet, quelques mois plus tôt, de plus en plus d'Aramooriens participaient de force aux travaux de Wallach. Et le regard de ces spectres décharnés hantait encore Leth. Chaque fois que le gouverneur apparaissait, les esclaves le fixaient.

Et au fond, il avait peur d'eux…

Les arbres se firent plus rares au bord de la route et les cavaliers atteignirent rapidement Coup de Vent. Le ressac devenait perceptible et l'air iodé masquait le parfum des aiguilles de pin. Ralentissant l'allure, Leth découvrit l'avancement de son projet – pour la première fois depuis des semaines.

Tout le port était transformé en camp de travail. Les docks et les jetées disparaissaient sous les nuées de bagnards enchaînés comme des bêtes de somme. Des cavaliers surveillaient les esclaves, prêts à intervenir à la première tentative d'évasion.

Des chiens étaient attachés le long des docks et des gardiens munis de fouet tenaient tout ce petit monde à l'œil – des spécialistes de Bisenna, également payés sur les fonds de Wallach.

D'énormes engins équipés de treuils s'alignaient devant les vaisseaux en attente et d'imposants fardiers en fer attendaient sur l'avenue principale. Par la voie interdite au public, ils transportaient les navires démontés morceau par morceau au sud d'Aramoor. Jusque-là, quelques bâtiments seulement avaient fait le voyage. Au cours de cette entreprise dangereuse, des centaines d'esclaves avaient déjà été estropiés ou tués.

— Dieu, quelle horreur ! s’exclama Leth, se pinçant les narines, offensées par les remugles de sueur et d’urine.

Dans le lointain, la flotte de Wallach dansait sur les vagues. On pouvait démonter et transporter un seul vaisseau à la fois. C’était actuellement le tour d’un deux-mâts, un galion qu’on hissait à fond de cale… Une fois réarmé et à flot, il serait un bon élément. L’armement était une autre spécialité du duc, qui avait acquis à Doria des canons et des munitions. Leth ne put réprimer un sourire. Wallach s’impliquait sur tous les fronts. Et sa fortune le rendait précieux.

Elrad Leth relança sa monture. Sans hésiter, Shinn le suivit. La vue de tant d’horreur ne semblait pas l’affecter.

Ensemble, les cavaliers pénétrèrent au cœur de Coup de Vent, où des gardes se précipitèrent pour leur offrir leur aide. Le long des docks et des chantiers, les Aramooriens cessèrent de travailler. Un frisson universel de mépris parut courir dans tout le chantier…

Leth détourna le regard.

— Où est le duc Wallach ? demanda-t-il à l’un des soldats. Je dois le voir sur-le-champ.

L’homme désigna une machine, au loin.

— Le duc est occupé là-bas, mon seigneur.

— Occupé ? Des problèmes ?

Deux gardes échangèrent un regard.

— Il y en a toujours, mon seigneur. Des ingénieurs sont avec lui, mais… Ça demande du temps.

— Trop ! maugréa Leth.

Mettant pied à terre, il tendit les rênes au garde, puis, Shinn le suivant, se dirigea vers la machine qui paraissait sur le point de s’effondrer. Activant désespérément des leviers et des treuils, des ouvriers grouillaient autour. Une embarcation reliée à la machine était apparemment bloquée au-dessus de l’eau. Leth secoua la tête. Le chantier du duc Wallach ? Un vrai cirque !

Leth repéra le duc au milieu d’un groupe d’hommes. Des ingénieurs discrètement débauchés de la Cité Noire… Tous étaient venus de leur plein gré au Talistan – alléchés par l’or de leur nouveau donneur d’ouvrage. Deux d’entre eux braillaient des ordres aux Aramooriens pour qu’ils mettent la perche en position. Une dizaine d’esclaves se pendaient

aux cordages pour tenter de faire contrepoids avant que la machine ne bascule dans l'eau. Des crochets volaient dans les airs, des treuils grinçaient abominablement… Sous la surveillance des gardiens, les Aramooriens s'échinaient comme les forçats qu'ils étaient.

Les poings sur les hanches, Wallach secouait la tête, dégoûté. Ce solide gaillard de l'âge de Tassis Gayle souffrait de crises de goutte qui le rendaient boiteux.

En voyant approcher Leth et Shinn, il pâlit.

— Wallach, que signifie ce désastre ? lança Leth sans préambule en désignant la grue en bois. Vous allez perdre votre bateau ! Qu'un homme, à bord, jette l'ancre avant que la marée ne l'emporte.

— On s'y efforce, Leth ! répliqua le duc. Le capitaine Zerio sait ce qu'il fait.

Leth chercha en vain le capitaine en question, auquel on avait promis sa propre flotte. Zerio avait de petits yeux globuleux et une réputation méritée de débauché. Une bonne part de sa solde allait aux prostituées. Soulagé, le gouverneur d'Aramoor constata son absence.

— Zerio est un idiot, pas un ingénieur ! grogna-t-il en foudroyant du regard les « experts » qui entouraient le duc. Le premier imbécile venu devrait être en mesure de hisser au sec un si petit bateau !

Wallach s'empourpra.

— C'est une manœuvre délicate, gouverneur. Rien de comparable avec un poisson ferré à un hameçon ! Ces navires sont conçus pour la mer, pas pour la terre. Les hisser trop vite au sec les casserait.

— La coque se fendrait, ajouta un ingénieur. (Leth se rappela son nom : Nitis. Originaire de la capitale narène, il avait la pâleur caractéristique de sa population.) Voyez ce galion, là-bas ? Nous avons failli le perdre à cause de ça, justement. Sa coque s'est fendillée au moment où elle glissait sur la terre ferme. Il aurait pu couler à pic… Il faudra colmater la coque et procéder à un radoub général.

— Sacré bon sang ! grogna Leth. Ça prendra combien de temps ?

— Je l'ignore. Deux ou trois jours, au bas mot. Nous le désosserons et commencerons bientôt le transport. La mâture et la voilure d'abord. La coque attendra…

Elrad Leth se massa le front. Était-ce le vacarme ou l'accumulation des contrariétés ? En tout cas, sa tête le torturait… Dire que le projet lui

avait paru si brillant ! Mais la logistique mise en œuvre pour le transfert de la flotte jusqu'aux côtes méridionales d'Aramoor était un vrai casse-tête… Cela dit, contourner par voie de mer Lucel-Lor ou l'empire aurait été plus que dangereux… Trop d'observateurs, trop d'écueils à éviter… Mais à présent, alors que l'échéance approchait à grands pas, n'importe quelle autre solution semblait préférable à ce plan bizarre.

— Wallach, faisons un petit tour…

Passant un bras autour des épaules du vieux duc, Leth l'entraîna à l'écart des ingénieurs, Shinn toujours sur les talons. Gêné par sa goutte, Wallach traînait la jambe. Le gouverneur le conduisit hors de portée d'oreille des Aramooriens et s'arrêta enfin devant une jetée effondrée aux piliers pourris. Sous la nappe de brume, les vaguelettes venaient mourir sur la grève.

Leth prit sur lui pour ne pas laisser éclater sa rancœur. La dernière chose souhaitable ? Se mettre son banquier à dos !

— Messire Wallach, savez-vous quel jour nous sommes ?

— Le temps passe, je sais. Je fais mon possible.

— Eh bien, ça ne suffit pas. Combien d'hommes croyez-vous que je peux encore vous procurer ? Les exploitations agricoles des alentours sont toutes vides. Vous avez eu jusqu'au dernier Aramoorien valide, Wallach ! Par l'enfer, la Cité Noire me vaut déjà bien des soucis ! Biagio se doute de quelque chose. Combien de temps préserverons-nous encore le secret sur nos activités ?

— Je le répète, je fais mon maximum. Venir m'accabler de reproches servira à ralentir un peu plus la cadence. Vous devriez pourtant le savoir ! Voyez comme les Aramooriens vous couvent des yeux ? Au lieu de travailler, ils parleront de votre visite jusqu'au coucher du soleil !

— Mais bon sang, à quoi sert le fouet ? explosa Leth. Faites des exemples !

— Je ne suis pas un boucher, répliqua Wallach. Je suis là uniquement pour…

— … Venger votre fille, c'est ça ! Je connais votre triste rengaine par cœur ! Et franchement, j'en ai assez ! Nous avons tous nos raisons d'agir comme nous le faisons. Nous voulons régler nos comptes avec Biagio… Alors finissons-en !

— C’est mon intention ! cracha le duc. J’y ai même consacré toute ma fortune ! Alors épargnez-moi vos jérémiades !

— Il faut bien vous rappeler à l’ordre ! Je vous signale un détail : tant que votre flotte ne sera pas prête, personne ne pourra passer à l’action ! Nous avons besoin d’elle pour agir, Wallach. Nicabar ne nous laissera pas attaquer les hautes terres sans réagir. Ensuite, il fondra sur le Talistan parce que Biagio le lui ordonnera.

Wallach allait répliquer, mais un officier vint les rejoindre, lui coupant la parole.

— Nicabar ne fera rien de la sorte ! lança-t-il avec un sourire aigre. Bonjour à vous, gouverneur.

Leth pesta intérieurement contre sa déveine.

— Bonjour, Zerio. Je vous croyais occupé. Ne devriez-vous pas être au chevet de vos bateaux ? Il semble qu’il y ait quelques problèmes…

— Rien d’insurmontable. Vous parliez de Nicabar ?

— En effet.

— Pas d’inquiétude, gouverneur. Il est obsédé par Liss. Quand vous attaquerez les hautes terres, il aura d’autres chats à fouetter.

— N’en soyez pas si sûr, répondit Leth. (Il en avait déjà parlé avec Zerio.) Vous sous-estimez la loyauté que l’amiral a pour l’empereur. Dès que nous lancerons notre offensive, Biagio saura que nous menaçons la Cité Noire. Il réagira très vite… en nous opposant sa flotte.

— Ce n’est pas la sienne.

— Cessez de discuter avec moi ! cria Leth. C’est moi qui ai été convoqué devant le Protectorat, pas vous ! Je connais les soupçons de Biagio. Nous devons être prêts avant d’attaquer les hautes terres. Vous devez tenir la flotte parée à appareiller !

— Nous serons prêts. Si Nicabar vient nous agresser, il trouvera à qui parler.

— Oui, et vous devrez défendre le Talistan avec tout ce que vous avez. Êtes-vous assez résolu ? Ce n’est plus une question d’argent.

— Zerio aime l’or, répondit le duc. Je me suis porté garant pour lui, car il connaît la profondeur de mes poches… Et il n’en demande pas plus.

— Bande de mercenaires ! grogna Leth.

— Je ne suis pas un mercenaire ! s'offusqua Wallach.

— À votre aise ! Mais sachez que nous ne pourrons rien entreprendre avant que vos vaisseaux ne soient en position. Il n'y aura pas d'offensive contre les hautes terres tant que nous ne serons pas en mesure de protéger le Talistan de la Flotte Noire !

— Leth…

— Tels sont les ordres du roi. Et les miens. Vous devrez être prêts. Faites donc travailler ces Aramooriens comme il faut !

Le capitaine Zerio se fendit d'une courbette.

— Comme il vous plaira, mon seigneur.

Tournant les talons, il s'éloigna.

— Ce rustre est un bandit ! pesta Leth. Il ne m'inspire aucune confiance.

— Il a pourtant le sens de la loyauté, rappela Wallach. Il sait qui honore ses dettes. Et Zerio en est couvert, à Gorkney… Nous aurons nos navires dans les temps.

— Très bien. Maintenant, il suffira d'en convaincre le roi. Il veut vous voir cet après-midi.

— Moi ? Pour quoi faire ?

— Il est nerveux, comme moi. Il veut recevoir des assurances de votre bouche. Et l'heure est venue de planifier nos mouvements. À ce qu'on dit, Ricter et ses troupes ont atteint le Talistan. Le souverain veut que vous fassiez connaissance.

Wallach sourit.

— Ricter… Excellente nouvelle ! Les choses commencent enfin à se mettre en place.

— En effet, répondit Leth. Bientôt, vous tiendrez votre vengeance. Vous devriez être heureux.

— Je le serai quand je verrai la tête de Biagio dans un carton ! Je l'admets, je n'avais rien d'un père idéal… Mais Sabrina était ma fille unique. Elle aurait dû être reine ! Elle n'a pas mérité ce qu'il lui a fait !

Les mensonges de Wallach donnaient la nausée à Leth. Le duc n'avait jamais aimé sa fille. Une seule chose lui importait : l'or. Avoir une souveraine dans la famille aurait pu l'enrichir encore plus… C'était la véritable raison de sa rancœur contre Biagio.

— Pas d’inquiétude, Wallach, conclut Leth. Biagio a peut-être du génie, mais il ne changera pas le passé. Il va enfin récolter ce qu’il a semé.

OceanofPDF.com

26

Au bout du cimetière, sous le crachin, Tassis Gayle priait, la tête basse, devant le mausolée dynastique sculpté dans le calcaire… Des nappes de brouillard s'accrochaient au sol. Si Gayle avait perdu la notion du temps, il gardait néanmoins conscience que des heures s'étaient écoulées. Les pierres tombales des héros et des soldats saillaient de la terre comme autant de crocs. Dans le lointain, le vieillard accablé entendit grincer les gonds du portail.

Il se sentit bizarrement réchauffé par le crachin qui lui mouillait les cheveux et le cou.

— Notre Père qui es aux cieux, guide-moi, que Ta main m'apparaisse dans toute cette noirceur, et je me soumettrai. Que Ta volonté soit faite.

Le tombeau abritait la dépouille de Boisnoir et de Calida, les enfants du roi. Leurs corps pourrissaient là… Et Tassis ne comprenait toujours pas ce mystère. Comment des parents pouvaient-ils survivre à leur progéniture ? Par quel monstrueux décret du destin… ? Mais c'était la croix de Tassis Gayle, son calvaire… Quitte à souffrir ainsi, il voulait comprendre pourquoi.

Or, Dieu ne lui révélait rien.

Près du mausolée se dressait un autre monument funéraire, bien plus modeste et plus récent. Représentant un ange, il portait comme inscription : « À la mémoire d'Alazrian Leth ».

Tassis avait choisi l'épitaphe. D'un flou tout à fait approprié, selon lui… Les circonstances de la disparition du garçon ne permettaient pas d'être plus précis. Selon Shinn, il avait péri dans une embuscade tendue par les Saints de Jahl Rob. Il y avait trop de rebelles pour tenter de leur reprendre leur victime. Du moins, Shinn l'affirmait. Le Dorien s'en était sorti par miracle. Les autres membres de la patrouille avaient subi le sort d'Alazrian… Mais seul le petit-fils du roi avait une statue à son effigie.

Tassis Gayle s’abandonna au chagrin. Se moquant qu’on puisse l’épier ou l’entendre, il éclata en sanglots. Comme son oncle, Alazrian avait été un si charmant garçon ! Un crime de plus au passif de Biagio… Sans lui, les Saints de l’Épée n’auraient jamais existé !

Tassis rendait l’empereur responsable de tous ses maux.

— Herrith avait raison. C’est un vrai démon ! (Il tourna son visage vers le ciel.) M’entends-tu, Père ? M’entends-tu ?

Le vent se leva.

Le roi prit cela comme une réponse.

— Donne-moi le pouvoir d’abattre ce fils du démon !

Il se signa, puis baissa les yeux vers la statue. Une couronne de lierre fleurie était posée devant. Gayle l’avait composée lui-même. Chaque jour, il en faisait une pour son petit-fils, qu’il revenait déposer au pied de l’ange. La précédente avait systématiquement disparu… Gayle soupçonnait ses serviteurs, mais au fond, quelle importance… Il devenait un expert en décoration florale. Même les dames du château louaient ses œuvres.

Une occupation seyante pour un roi ? Sans doute pas… Mais ça lui occupait l’esprit, lui permettant de lutter pied à pied avec la folie… Parfois, il avait l’impression d’être atteint de sénilité précoce. Alors, il se défendait comme il pouvait, se consacrant à de menus travaux, et il rongeait son frein en attendant que sonne l’heure de la vengeance.

Ses sanglots cessèrent brutalement, cédant la place à un masque impassible.

Prier, encore… ? Il décida que non. S’abriter de la pluie ? Il y pensa. Sans agir. Aussi hiératique que les pierres tombales, il écoutait le vent. À condition de prêter assez l’oreille, il comprendrait sa plainte infinie…

— Sire… ?

Gayle sursauta. Un garçon accourait. Un des serviteurs du château. Lequel, déjà… ? Le roi sourit en le regardant approcher. Le gamin était blond comme Alazrian, et il avait à peu près son âge. Il s’inclina.

— Majesté, messire Redd m’a chargé de vous prévenir de l’arrivée de visiteurs. Une dame et un gentilhomme.

— Une dame ?

— Oui, Sire. La baronne Ricter. Le duc Wallach est là aussi.

— Le duc Wallach… (Gayle se massa le menton. Il l'avait fait demander, pas vrai ? Et la baronne… Il s'attendait aussi à sa venue… Non ?) Très bien. J'arrive. Comment t'appelles-tu, mon garçon ?

Le messager gloussa.

— Mon nom, Sire ? Vous le connaissez !

— Ne me dis pas ce que je sais ou pas. Le roi t'a posé une question !

— Jimroy, Majesté. Je suis votre valet de chambre.

— Ah oui… Brave petit. Mais tu devrais prendre davantage soin de ma personne ! Voilà que je suis couvert de boue !

— Je… navré…, bafouilla Jimroy. J'ai suggéré à Votre Altesse d'attendre le retour du beau temps mais…

— Et regarde tes bottes ! Exécrables ! Tu ne sais même pas t'occuper de toi !

— Je suis confus, Majesté, je…

— Ça ne va pas du tout ! (Le roi fit signe au gamin d'approcher.) Grimpe sur mon dos ! Je vais devoir te porter.

— Sire ? s'écria Jimroy, scandalisé.

— Allez, en vitesse ! (Tassis arrondit les bras pour lui saisir les jambes.) Cesse de lambiner, nous avons des invités !

— Je…

— Tu m'en crois incapable ? Tu imagines qu'un vieil homme comme moi n'a plus la force ? Eh bien, j'en vaudrai toujours deux comme toi, Alazrian ! Vite…

— Sire, je suis Jimroy, pas Alazrian.

— Trêve de parlotes, c'est un ordre, Jimroy ! Allons-y !

Stupéfait, le page obéit et grimpa sur le dos de son suzerain.

Avec un grand cri de joie, Gayle se redressa.

— Ah, tu vois ? J'ai la constitution d'un jeune coq de vingt ans ! Bon… Où sont mes visiteurs ?

— Le seigneur Redd les a emmenés dans la cour, Sire. Ensuite, je ne sais pas.

— Le seigneur Redd est une vieille chouette assommante ! (Soudain euphorique sans qu'il sût pourquoi, Gayle était ravi de porter le gamin.) Au château ! beugla-t-il en s'élançant.

Jimroy lui passa les bras autour du cou et éclata de rire à son tour. Tassis Gayle s'avisa qu'il n'avait pas entendu de rire aussi franc et spontané depuis trop longtemps. Sortant du cimetière, il fonça vers sa destination. Des palefreniers occupés à étriller les destriers, sur le champ de parade, écarquillèrent les yeux en voyant passer l'improbable duo.

— Regardez ! s'écria un garçon qui poussait une charrette de foin sous le crachin. C'est le roi !

Gayle s'amusa à hennir comme un cheval. Aux anges, Jimroy rit de plus belle.

— Sire…, haleta-t-il, c'est très drôle, mais vous êtes le roi !

— Ah oui ? Dans ce cas, je peux faire tout ce qui me plaît ! (Il « galopa » jusqu'au pont-levis baissé, que gardaient des sentinelles.) Au large, manants ! Place au roi Jimroy ! Le duc de Gorkney l'attend !

— Jimroy, rugit l'un des gardes, descends tout de suite de là !

Gayle passa devant les hommes, sourd à leurs cris indignés. Ces derniers temps, tout le monde le traitait comme un mioche attardé, et il en avait plus qu'assez. Il entonna un vieux chant de guerre qu'il avait appris dans sa jeunesse. Au centre de la cour d'honneur, Redd, qui l'attendait au pied d'un arbre, fut médusé par le spectacle.

Quittant son abri, il courut dans la boue.

— Sire, que faites-vous ?

— Quoi ?

Redd ne trouvait plus ses mots. Jetant un coup d'œil aux autres témoins effarés de la scène, il se pencha pour chuchoter :

— Sire, vous… jouiez…

— Et pourquoi pas ? (Tournant la tête, Gayle fit un clin d'œil à Jimroy.) Allez, mon garçon, on descend. Fini de rire ! Ce vieux Redd a encore gâché la fête !

— Sire !

— Et cessez de piailler comme une vieille mégère, Redd ! (Tassis se frotta les mains.) Où sont ces visiteurs ? Le jeune Jimroy m'a informé de l'arrivée d'une fille.

Dépassé, Redd fixait son maître.

— Eh bien ? rugit Gayle. On se réveille ! Où est cette péronnelle ?

— La baronne Ricter, Sire… Majesté, vous vous sentez bien ?

La question plongea Tassis dans la perplexité.

Comment se sentait-il ?

— Hum… La baronne Ricter… (Lissant ses vêtements trempés, le roi s'éclaircit la gorge.) Très bien.

— Elle est venue parler de vos plans, Sire. Vous vous le rappelez, n'est-ce pas ?

— Où est-elle ?

— Dans la salle du conseil, où elle attend en compagnie du duc Wallach. Il est aussi venu, à votre…

— … À ma requête. Je sais tout ça ! Inutile de me traiter comme un bébé ! Ça fait pourtant un bout de temps que ma nourrice m'a sevré !

— Mais, Sire, vous semblez…

— Quoi ?

— … Vous ne semblez pas dans votre assiette, Majesté. (En douceur, Redd prit le bras de Tassis pour l'attirer sous l'arbre, à l'abri de la pluie, et renvoya Jimroy.) Ces derniers temps, les soucis vous accablent. Après l'entrevue, pourquoi ne vous reposeriez-vous pas un peu ?

— Le repos, c'est bon pour les vieillards ! Pourquoi ne pas demander mon âge au jeune Jimroy ? Je l'ai porté du cimetière jusqu'ici en courant tout du long !

— Oui, Sire, vous êtes dans une forme physique éblouissante. Néanmoins, tous vos tracas…

— C'est la rengaine des faiblards, ça ! Conduisez-moi à la baronne. Et inutile de me casser les oreilles avec ma tenue. Je ne me changerai pas. Il pleut. Si nos invités ne s'en sont pas aperçus, qu'ils aillent au diable !

Redd capitula avec un soupir. Sans un mot de plus, il escorta son suzerain dans un dédale de couloirs pour atteindre l'aile diplomatique du château. Gayle régula sa respiration tout en marchant. Peu à peu, ses vertiges passèrent. Il se rappela qu'il avait à faire. Pour se rendre présentable, il lissa ses cheveux. Les gens chuchotaient dans son dos, le traitant de fou… Il n'était pas sourd.

— Et je ne suis pas fou non plus…

Redd fit halte devant une porte.

— Naturellement non, Sire ! La baronne Ricter et le duc sont dans cette salle. Êtes-vous prêt à les accueillir ?

Gayle l'était depuis des mois. Il poussa la porte. La salle du conseil, de dimensions modestes, était généreusement éclairée par de grandes fenêtres. Le duc Wallach se leva avec déférence. Le commandant Mardek, également présent, s'inclina profondément. Au bout de la grande table, une femme remarquable resta assise. Les cheveux argentés, elle portait une robe de velours lilas et un collier de diamants étincelants. Dans ses longs doigts, elle tenait un verre de cognac.

Elle fit un sourire félin au roi. Ses yeux verts pétillèrent.

Voir la baronne apaisa Tassis Gayle. C'était leur première rencontre. Il avait entendu parler de sa beauté. Comme une chandelle qu'on allume, il retrouva soudain toutes ses facultés. Lentement, il se dirigea vers elle, les bras tendus.

— Belle baronne, vous me voyez ravi… Merci infiniment de nous faire l'honneur d'une visite.

Ricter eut droit à un baisemain. Plus de la première jeunesse, elle conservait néanmoins une fraîcheur de pucelle. Et une silhouette de sylphide. Gayle se retint avec peine d'en faire la remarque. Ces derniers temps, il en arrivait à dire tout ce qui lui passait par la tête. Se contrôler était devenu un souci de tous les instants.

— Votre Majesté…, souffla Ricter en se levant. Je suis enchantée d'être ici. Merci de votre invitation.

— Tout le plaisir est pour moi, ma chère. Nous avons rarement d'aussi ravissantes invitées !

— Vous me flattez, Sire.

— Vraiment ? Vous resterez quelque temps parmi nous, j'espère ?

Resté sur le seuil, Redd se racla la gorge.

— Majesté ? Si vous preniez un siège ?

Gayle lâcha la main de la baronne. Que diable lui arrivait-il ?

Dieu, pensa-t-il, désespéré, *que je paraisse au moins normal ! Je dois me rappeler les bonnes manières…*

Tassis prit place et invita le duc et le commandant à se rasseoir. L'air épuisé, Wallach s'effondra sur son siège. Il avait déjà bu plusieurs verres. Le commandant avait posé son heaume-démon devant lui, sur la table. Mardek, qui, en principe, n'aurait pas dû être là, devait avoir des nouvelles…

— Cette réunion est capitale, commença le roi. Nous voilà enfin réunis.

— En effet, dit la baronne de sa voix chaude et veloutée. Mon frère serait fier.

Wallach acquiesça.

— Sabrina aussi.

— Et d'autres encore, trop nombreux pour les citer, renchérit Tassis. Notre empereur a trempé les mains dans des torrents de sang…

Il soupira. À l'instar de la fille de Wallach, le frère de la baronne avait été tué par Biagio – une de ses onze victimes parmi les seigneurs narens, assassinés lors de l'invasion de Crate. Herrith aussi y avait péri, ainsi qu'Oridian et Claudi Vos, l'ancien architecte en chef de Nar… La nouvelle de la fin de Ricter – l'ancien maître de la Tour de Vérité – avait durement affecté sa sœur aînée, de Vosk. Et elle avait rallié la coalition Gayle. Voir l'Inquisiteur succéder à son frère avait dû raviver la haine de la baronne.

— À nos chers disparus, dit le roi en levant son verre de vin. Nous les vengerons !

Les trois nobles trinquèrent et burent en silence.

Gayle se détendit. Son accès de folie chassé par l'urgence de la situation, il retrouvait ses facultés mentales acérées. Comme toujours quand il peaufinait ses plans.

— Bien. Baronne, souffrez que j'aille droit au but… Combien d'hommes avez-vous amené avec vous ?

— Cent cavaliers. Ils sont déjà en chemin pour Aramoor, afin de s'entraîner. Le gouverneur Leth les attend, c'est ça ?

Gayle fronça les sourcils.

— Il espérait bien davantage, ma chère. Je suis déçu, je l'avoue. J'avais pensé que…

— N'ayez crainte, Altesse. J'ai tout à fait conscience de mes engagements. Si j'ai limité mon escorte à une centaine d'hommes, c'est tout simplement pour ne pas éveiller les soupçons. Le secret reste de la première importance, si je ne me trompe ?

— Naturellement.

— Dès que le conflit éclatera, d'autres troupes partiront de Vosk. Quand le jeu des alliances se dessinera clairement, nous nous rallierons à

vous jusqu’au dernier homme. Pour l’instant, nous devons éviter d’attirer l’attention.

Gayle sourit. La politique jouait un rôle essentiel dans ses machinations.

— Je vous remercie humblement, chère baronne. Vous m’honorez. Nous mettrons vos cent cavaliers à contribution contre les montagnards.

— Quand ? demanda Wallach. J’ai besoin de dates précises.

— Vous êtes pressé ? répliqua Gayle. Quelle surprise… Selon Leth, vous êtes loin, vous-même, d’être dans les temps… Quelle impatience, tout à coup !

— Ma flotte sera prête d’ici quelques semaines, assura le duc. Il y a eu des contretemps, je l’admets. Mais l’équipement fonctionne et les esclaves travaillent d’arrache-pied. Bientôt, nos navires démontés pourront transiter vers la côte sud.

Ricter fronça les sourcils.

— Vous les transportez par voie de terre ?

— Il n’y a pas d’autre solution, assura le duc. C’est compliqué, je sais. Mais Nicabar aura une fameuse surprise !

— Délicieux ! s’exclama Ricter en battant des mains. Tout bonnement délicieux ! (Elle lança un sourire mutin au roi.) Vous avez pensé à tout, Votre Majesté. Je suis très impressionnée.

Gayle sourit.

— Vous voyez ? C’est comme un échiquier géant, mes amis. Il suffit de placer correctement ses pions dès le départ. On donne l’empereur pour un maître du genre… Ce serait un génie pour tout ce qui touche à la stratégie. Un génie qui a précipité mon fils dans la tombe !

— Tassis, vous n’avez pas répondu à ma question. Quand lancerons-nous notre offensive contre les montagnards ?

Gayle soupira.

— Pour vous citer, c’est compliqué, mon ami… Vous qui êtes un animal politique, vous voyez certainement ce que je veux dire.

— Je vous regarde déplacer vos pions sur l’échiquier, répondit Wallach. Mais je ne distingue là aucune stratégie… J’ai dépensé une fortune pour tout ça. Vous me pardonnerez d’avoir hâte de voir ma fille vengée.

— Et mon frère ! lança Ricter. Je vous en prie, Sire, dites-nous à quoi nous attendre.

Gayle sentit l'ombre de Redd tomber sur lui. Prêt à voler à son secours, son fidèle serviteur s'était rapproché.

— Tout va bien, Redd. Commandant ? Vous avez du nouveau ?

Mardek se leva.

— Sire, comme vous l'aviez ordonné, nous avons franchi le fleuve. Et comme vous le soupçonniez, des montagnards nous ont repérés. Redburn en personne est venu à notre rencontre.

Tassis ricana.

— Le prince ? Splendide ! Qu'a dit ce sauvage ?

— Il nous a ordonné de décamper. Sa sœur Breena était avec lui. Elle nous a menacés avec son épée.

Idéal ! Gayle lança au ciel une prière muette de gratitude.

— Vous avez prétendu chercher des espions ?

— Oui, Majesté. Bien sûr, Redburn n'en a rien cru, mais j'ai clairement dit que nous les soupçonnions et les tiendrions à l'œil. J'ai ajouté que toute intrusion supplémentaire au Talistan ferait l'objet de représailles.

— Merveilleux ! Bien joué, commandant ! Je suis satisfait.

Wallach et la baronne se regardèrent.

— Je ne comprends pas, intervint le duc. Pourquoi ne pas simplement attaquer les hautes terres ? Pourquoi perdre son temps avec ces absurdités ?

— Parce que le moment s'y prête mal, susurra Ricter. Patience… (Du bout de l'index, elle suivit le contour de son verre.) Dites-moi, Majesté, que se passerait-il si vous envahissiez votre voisin sans provocation de sa part ? Comment réagirait Dahaar, disons ? Ou Goss ?

Gayle sourit.

— Nous nous comprenons parfaitement, ma chère, n'est-ce pas ?

— Le jeu de la politique, duc Wallach, continua Ricter. Vosk n'est pas allié au Talistan. Nous sommes tous censés être inféodés à la Cité Noire. Et les territoires comme Dahaar sont dévoués à Biagio. Ils ne nous laisseraient pas envahir les hautes terres sans réagir.

— Et après ? grogna Wallach. Que nous chaut ? Nous sommes forts !

— Pas autant qu’il le faudrait, répondit Gayle. Si nous attaquions les hautes terres sans être provoqués, Dahaar et les autres risqueraient de prendre les armes contre nous. Alors, duc… Vous comprenez maintenant ?

— Quelle perte de temps ! D’autant que Redburn est un pacifique, paraît-il. Et s’il ne se dressait jamais contre le Talistan ? Supposons ?

— Oh, il réagira ! ricana Gayle, avec un clin d’œil à Mardek. N’est-ce pas, commandant ?

— Aussi sûr que le soleil se lève à l’est, Majesté.

— Wallach, nous réservons quelques surprises au jeune prince. Tôt ou tard, il nous attaquera. Et alors…

— Ce sera l’excuse que nous attendions pour envahir son pays, conclut Ricter.

Tassis leva son verre en son honneur.

— Ravissante et futée !

Se sentant soudain merveilleusement bien, il se félicitait d’avoir recouvré ses facultés – fût-ce à titre temporaire. Même le duc, qui était parfois d’une incroyable stupidité, commençait à comprendre. L’équilibre délicat des machinations aidait le roi à préserver sa santé mentale. Tassis Gayle livrait un combat acharné contre la folie. Le chagrin l’avait plongé dans la démence… Mais sa soif de vengeance lui permettait de retrouver toute sa tête.

— Alors, nous attendons ? fit Wallach. Et c’est tout ?

— Le cadavre de votre fille est froid depuis longtemps, grogna Gayle. Qu’importent quelques semaines de plus ou de moins ?

— Et ça vous laissera tout le temps d’assembler et de réarmer votre flotte, renchérit Mardek. Je ne partage pas l’optimisme du capitaine Zerio. Si Biagio le lui demande, Nicabar volera à la rescousse. Avez-vous jamais vu l’Intrépide, Wallach ? Dans ce cas, vous battrez des records de vitesse !

Le duc croisa les bras.

— J’ai acheté pour mes navires les meilleurs canons et ce qui se fait de mieux en matière de munitions. Sans parler des équipages. Nicabar ne me fait pas peur, commandant. Il ne voguera pas à la tête de sa flotte vers le Talistan, parce qu’il ne s’attendra pas à rencontrer une quelconque résistance.

— Il sera à bord de l’Intrépide, souligna Mardek.

— Un cuirassé ? railla Wallach. Franchement, commandant, vous surestimez l’Intrépide.

Mardek sourit.

— Si vous le dites…

— Nous en avons terminé, intervint Gayle en se levant, impatient de s’éclipser avant de sombrer de nouveau dans la folie. (Les autres se levèrent à leur tour.) Merci de votre venue. Vous êtes ici chez vous. Restez autant qu’il vous plaira. Même vous, Wallach. Votre « projet » ne devrait pas pâtir d’une absence d’un ou deux jours, j’imagine.

Le duc parut soulagé.

— Vous êtes fort aimable, Sire. Ma jambe…

— Mais oui… Baronne ? Puis-je vous escorter ? Notre château offre d’éblouissantes vues sur les environs.

— Majesté, vous nous consacrez généreusement beaucoup de temps, répondit Ricter, la main tendue. Je serais ravie de votre compagnie.

Du coin de l’œil, Tassis vit Redd secouer discrètement la tête. Mais tout irait bien ! Faire un petit tour avec la baronne dissiperait son sentiment de solitude. Ignorant l’avertissement de Redd, le roi sortit, Ricter à son bras. Dehors, il pleuvait toujours. Les gouttes frappaient les fenêtres à petits carreaux.

— Venez, je vais vous montrer l’arboretum. Ma fille Calida s’y plaisait beaucoup.

— J’en serais ravie, Sire. Parlez-moi aussi de votre fils. Je n’ai jamais eu le plaisir de faire sa connaissance.

Gayle soupira.

— Oh, Boisnoir était un si bon garçon… Doux comme le miel…

OceanofPDF.com

27

À dix milles nautiques du littoral lissien, l’Intrépide et sa flottille d’attaque, dont le Souverain Effroi, le Cité Noire et le Terrifiant, dansaient sur les flots. Sans jamais s’éloigner du vaisseau-amiral, d’autres navires manœuvraient à diverses distances les uns des autres. Le soleil couché, un bon vent soufflait… Dans un ciel dégagé, la lune et une kyrielle d’étoiles brillaient. Les Cent Îles se profilaient au sud. L’océan était vierge de schooners. Seuls l’Intrépide et sa meute hantaient les lieux.

Sur requête de l’amiral Nicabar, Kasrin était monté à bord de l’Intrépide pour une réunion stratégique de dernière minute. Ordonnant que le Souverain se rapproche du vaisseau-amiral, le capitaine avait pris place dans une chaloupe… Un trajet dangereux, si la mer n’avait été d’huile. À bord du cuirassé géant, dans une cabine exiguë, Kasrin fixait le capitaine L’Rago. Les mains croisées sur la nuque, renversé sur son siège, le maître du Terrifiant mâchait du tabac à chiquer infect. Gark, du Cité Noire, était également présent. Feliks, du Colosse, et Amado de l’Ange brillaient par leur absence. Chose surprenante, Nicabar aussi manquait à l’appel. Fuyant le regard insistant de L’Rago, qu’il n’avait jamais apprécié, Kasrin inspectait la petite cabine. Partager un si petit espace avec cet homme l’irritait.

Où diable est passé Nicabar ?

Kasrin s’était attendu à sa convocation. Le long voyage, depuis Casarhoon, ne s’était pas prêté aux conférences entre les différents capitaines. Maintenant, à la veille de frapper, Nicabar voulait mettre la dernière main aux plans. Une procédure standard, Kasrin le savait. Alors, pourquoi était-il si nerveux ?

Convaincre Nicabar s’était révélé d’une facilité effarante. La haine obsessionnelle de l’amiral pour Liss l’aveuglait. Et depuis le départ pour l’archipel, la culpabilité qui rongeait Kasrin à l’idée d’attirer son mentor dans un traquenard fatal ne diminuait pas. Encore maintenant, il

envisageait de révéler la vérité, donnant à son héros une dernière chance de sauver sa vie… Mais le souvenir de Jelena l'en empêchait. Épargner Nicabar signerait la perte de la reine de Liss. Où serait la justice ?

Après un silence interminable, la porte s'ouvrit enfin. Tout sourire, l'amiral entra. À la vue de Kasrin, ses yeux pétillèrent.

— Messires, je vous salue. Merci d'être venus.

Il prit place. Avec sa carrure imposante, l'exiguïté de la cabine parut s'aggraver dramatiquement. Il n'y avait ni nourriture ni boissons pour encombrer l'espace. Pas de pipes à fumer non plus. Le seul tabac était dans la bouche de L'Rago, qui mastiquait avec ostentation. Sans perdre une minute, Nicabar étala la carte que Kasrin lui avait remise. Les capitaines se penchèrent pour l'étudier.

— Demain, notre long voyage prendra fin, déclara l'amiral. Karalon.

L'Rago hocha la tête.

— Magnifique ! Je n'aurais jamais cru voir ce jour…

— Moi non plus, avoua Gark, les bras croisés. Et pourtant, nous y voilà !

— Grâce à Kasrin, souligna Nicabar. Sans lui, cette attaque décisive n'aurait pas été possible.

Malgré lui, Blair Kasrin se sentit rougir. L'Rago le regarda de travers.

— Nous ignorons toujours s'il ne s'agit pas d'un piège tendu par les Lissiens, rappela le commandant du Terrifiant. Sans vouloir vous offenser, Kasrin, le prisonnier que vous avez mutilé aurait très bien pu vous mentir. Qui nous garantit que nous trouverons Karalon au bout du canal ? Qui nous dit même que ce fameux passage existe bel et bien ?

— Ce n'est pas une ruse, protesta Kasrin. Je manie assez bien le couteau pour savoir quand on me ment ! Ce prisonnier m'a avoué la vérité. Et la carte est authentique.

Nicabar jeta un regard noir à L'Rago.

— En effet. Kasrin a accompli ce qu'aucun de nous n'avait réussi à faire. Trêve de jalousie, L'Rago ! (Le capitaine se rembrunit davantage.) Bien, je ne vous retiendrai pas plus que nécessaire. Mais avant demain, il nous reste quelques détails à régler. Voilà le Serpent… (Il désigna le passage, sur la carte.) Selon Kasrin, il est assez large et profond pour

laisser passer nos cuirassés. Mais nous devrons attendre la marée haute, ou nous remonterons à contre-courant. Kasrin et le Souverain ouvriront la voie, suivis par l'Intrépide. Vous garderez deux encablures de distance, et voguerez à petite vitesse, entendu, Kasrin ?

— Absolument.

— Gark, en mon absence, vous prendrez le commandement de notre armada. Éloignez le Terrifiant de la côte de quatre à cinq milles marins. Ne restez pas trop près de l'estuaire. Tout ce qui pourrait alerter les Lissiens mettrait en péril l'Intrépide et le Souverain.

— Compris.

— L'Rago, je veux que vous décriviez un grand cercle. Le Terrifiant est le navire le plus rapide dont nous disposons. Vous surveillerez la côte. Si vous apercevez des bâtiments ennemis, rejoignez aussitôt Gark.

— Je reste d'avis que je devrais vous accompagner, amiral. N'importe quel vaisseau peut patrouiller aux alentours pour protéger notre armada. Alors que le Terrifiant est assez petit pour se glisser dans ce passage et manœuvrer à vos côtés. Si nous formions l'arrière-garde…

— Ce sont mes ordres, capitaine, trancha Nicabar. Et vous les exécuterez à la lettre. Gark et les autres dépendront de votre vigilance. Les eaux peuvent paraître calmes pour l'instant, mais nous sommes face à Liss… Kasrin, vous prendrez ensuite position au sud de Karalon. L'Intrépide menacera le nord de l'île avec ses canons. Une fois que nous serons en place, nous tirerons quelques salves histoire de convaincre l'ennemi de se rendre.

— Et s'il résiste ? demanda Gark.

Nicabar sourit.

— Alors, nous en ferons de la chair à canon !

Kasrin fixait la carte. Peu importait à l'amiral de conquérir Karalon. Il rêvait de tuer le plus grand nombre possible de Lissiens. Rien d'autre ne comptait aux yeux de cet homme.

— Après la conquête, l'Intrépide tiendra l'île. Au reflux de la marée, le Souverain Effroi sortira du Serpent pour faire signe à notre armada. Nous prendrons d'abord possession du canal. Gark, le Cité Noire et le Colosse pilonneront l'estuaire. Écrasez toute résistance. L'Rago, vous aurez l'occasion de vous distinguer. Dès que possible, vous

remonterez le passage vers Karalon. Il vous faudra attendre la marée haute, mais que rien d'autre ne vous retarde, c'est compris ? Si un obstacle se met en travers de votre chemin, coulez-le !

— Avec grand plaisir, amiral.

— Gark, les autres navires se positionneront le long du Serpent. Mais Feliks et vous tiendrez l'estuaire. C'est dans vos possibilités ?

— Naturellement, amiral.

Après l'Intrépide, le Cité Noire et le Colosse étaient les plus grands bâtiments de la flotte.

— Bien. (Nicabar replia la carte.) Dans ce cas, nous en avons terminé. Regagnez votre bord et préparez-vous. Gark et L'Rago, vous informerez les autres capitaines de nos plans.

Tous se levèrent. L'amiral retint Kasrin, attendit que Gark et L'Rago sortent, puis sourit.

— Un mot, je vous prie.

Blair s'arma de courage.

— Amiral ?

— Venez.

Laissant la carte sur la table, Nicabar entraîna le capitaine le long des coursives étroites jusqu'à une échelle du pont, près de la poupe. L'étrave laissait filer l'écume dans son sillage. Les voiles à demi ferlées grinçaient contre les vergues. À bâbord, Kasrin vit Gark et L'Rago s'éloigner en chaloupe. À la poupe, Nicabar rejoignit Blasco, posté près d'une caisse où trônaient une bouteille et deux gobelets en cristal.

— Merci, capitaine. Rompez.

L'officier s'en alla sans un mot. Danar Nicabar prit la bouteille et lut l'étiquette au clair de lune. Devant cette vision romantique, Kasrin faillit éclater de rire.

— Amiral ? Que signifie tout cela ?

— C'est une fête, mon ami. (Nicabar prit un tire-bouchon.) Cette nuit, nous avons toutes les raisons de nous réjouir. Marquons le coup !

La bouteille ouverte, Nicabar servit son compagnon.

— Merci…, dit Kasrin, gêné. (Son sentiment de culpabilité revenant au galop, il luttait contre la nervosité.) Amiral, et les autres… ? Ne devraient-ils pas trinquer avec nous ?

— Non. Un grand cru pour un moment exceptionnel. À votre santé !

Kasrin trinqua avec son supérieur. Puis, ayant posé son verre, Nicabar contempla l'océan. Au clair de lune, le cuirassé brillait doucement.

— Kasrin, j'ai agi dans votre propre intérêt. J'espère que vous le comprenez.

— Je sais, mentit Kasrin. Vous n'avez pas à vous expliquer.

— Vous m'en vouliez… Mais vous êtes revenu en admettant que j'avais eu raison. Je suis heureux de vous revoir à mes côtés, Kasrin. Il n'y a personne d'autre que j'aimerais davantage avoir avec moi demain.

— Vous m'honorez… Mais bien d'autres officiers sont au moins aussi capables que moi.

— Vous voulez parler de L'Rago ? C'est un imbécile ! Un bon capitaine, certes, mais dévoré d'ambition. Il agit uniquement pour rester dans mes petits papiers, comme vous le faisiez par le passé. Vous vous rappelez ?

Kasrin hocha la tête. Il s'en souvenait trop bien.

— Demain, nous changerons le cours de l'histoire. Vous m'avez donné la chance de réaliser mon plus grand rêve : mettre Liss à genoux ! Dieu, ce que ces chiens m'auront hanté, toutes ces années !

— Je sais.

Blair Kasrin se sentait très triste pour Nicabar. Un homme à l'esprit aussi puissant et acéré n'aurait jamais dû finir ainsi.

— Et maintenant, je les tiens ! Une fois Karalon en notre pouvoir, nous attaquerons les autres îles une à une, et ferons tomber leurs villes. J'enverrai chercher le reste de ma flotte. Ce sera glorieux !

— Oui, amiral, glorieux…

Ils continuèrent à bavarder en vidant la bouteille. Après une heure passée à écouter Nicabar, Kasrin découvrit, étonné, qu'il appréciait sa compagnie. Mais peu importait.

Au matin, il le tuerait.

À l'aube, le Souverain Effroi entraîna l'Intrépide vers le littoral de Liss. Posté au gaillard d'avant, Kasrin regardait se préciser les contours

de la terre, certain que les abords resteraient calmes. Selon Jelena, aucun schooner ne se montrerait.

Lunette d'approche dépliée, Blair Kasrin constata que la reine avait tenu parole. Pas un vaisseau ennemi pour leur barrer la route… Soulagé, il donna l'ordre de continuer vers l'estuaire.

Au-delà, des falaises flanquaient le canal. Kasrin se mordilla nerveusement la lèvre inférieure. Les Lissiens étaient embusqués quelque part…

— J'espère que Jelena est prête… (Il replia sa longue-vue, la confiant à Laney.) Car nous voilà !

— En tout cas, son travail est tout mâché, rappela l'officier en second. (Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.) Voyez, les batteries de l'Intrépide sont prêtes à ouvrir le feu.

Kasrin ne se fatigua pas à tourner la tête. Il avait déjà remarqué la gueule rougeoyante des canons sur le point de frapper tout ce qui se présenterait – sauf droit devant, l'Intrépide n'ayant pas de bouches à feu à la proue.

Peu désireux de prêter le flanc aux tirs des canonniers, Kasrin ne dévierait pas d'un pouce de sa trajectoire.

— Tâchons de rester à bonne distance.

Laney acquiesça, puis regarda, comme son capitaine, la côte grandir avec son estuaire aux eaux limoneuses. Le Serpent proprement dit était environné de falaises où s'accrochait une végétation opiniâtre. En s'engageant dans le passage, le Souverain Effroi grinça. Sa carène frotta contre des débris invisibles. Mais le courant, puissant, l'entraîna en avant. L'Intrépide suivit, négociant son entrée sans encombre grâce à la marée haute.

Kasrin leva les yeux vers le sommet des falaises. On aurait pu jurer que personne n'était venu là depuis des décennies, tant les lieux paraissaient sauvages. Pas la moindre trace d'habitation… Les oiseaux nichaient sur les corniches et les lierres plongeaient dans la mer, s'y déployant comme autant de lignes de pêche. Les lagons et les criques parsemaient le rivage. L'eau y était d'une pureté cristalline – un bleu céruléen parfait qui reflétait le soleil.

Bel endroit pour mourir…, pensa Kasrin. Veinard de Nicabar !

Peu après, le capitaine appela le lieutenant Moonduck, qui se tenait à la proue, près d'un morceau de tissu écarlate. Soigneusement pliée, l'étoffe était à peu près de la taille d'un drap.

— Nous sommes assez loin, dit Kasrin. Exécution !

Laney aida Moonduck à soulever le carré de tissu rouge et à le faire descendre à la proue. Kasrin jeta un coup d'œil vers l'Intrépide. Il doutait que Nicabar les surveille, mais il ne voulait prendre aucun risque. Il ordonna à des marins de faire cercle pour boucher la vue d'un éventuel espion. Quand Moonduck et Laney eurent achevé leur tâche, ils s'écartèrent pour voir ce que ça donnait.

Le Souverain Effroi avait maintenant un nez écarlate – uniquement visible de l'avant.

Kasrin espéra que Jelena se souviendrait du signal.

Sur le flanc est du Serpent, au sommet d'une corniche, Timrin guettait l'ennemi en compagnie de deux sujets de la reine, également volontaires. Ces derniers jours, les sentinelles s'étaient relayées. Parfois, des navires en provenance de Karalon débarquaient des vivres et des équipes de relais. Mais Timrin n'avait jamais voulu céder sa place, campant sur la falaise. Malgré son ennui, il restait attaché à son devoir. Et il guettait toujours l'apparition du premier cuirassé naren.

En contrebas mouillait le schooner l'Enchanteresse. Un navire rapide, délesté de tout fret ou armement susceptible de l'alourdir. Au signal de la reine, il s'élancerait… Darvick, son capitaine, partageait le scepticisme de Timrin sur l'issue de leur mission. Tous deux étaient d'avis que Jelena se fiait trop à Kasrin…

L'Intrépide ne se montrerait pas.

Mais Timrin adorait la reine. Il s'était donc proposé pour guetter l'apparition de Kasrin. Ce jour-là comme les précédents, il tuait le temps en aiguisant des pieux de tente pendant que son camarade Gowon surveillait le passage.

Il repensait au Souverain Effroi quand il entendit son compagnon crier :

— Le voilà !

Lâchant son couteau, Timrin se précipita au bord de leur perchoir. Regardant dans sa longue-vue, Gowon désignait le nord, à l'embouchure

du passage…

— Vous êtes sûr ?

— Il a un carré écarlate à la proue ! Oui, j'en suis certain !

Sans manières, Timrin s'empara de la lunette et vit à son tour un navire, tout petit… Mais la tache écarlate était bien visible… tout comme le mastodonte, derrière.

— Je n'en crois pas mes yeux… Il est vraiment venu !

Gowon bondit sur ses pieds.

— Il faut prévenir la reine !

Lâchant la longue-vue, Timrin se pencha au maximum. Loin en contrebas, l'Enchanteresse attendait.

— Ohé, du bateau ! Aux armes ! Les ennuis arrivent !

Embusquée du côté est du passage, la reine étudiait la disposition des canons. D'où elle était, au milieu des rochers et des broussailles, elle voyait à peine les bouches à feu, de l'autre côté, camouflées sous des branches. Des navires, tout en bas, elles seraient indétectables.

Du moins, il fallait l'espérer…

Jelena ignorait quelle puissance de feu serait nécessaire pour couler un géant des mers comme l'Intrépide. En tout cas, elle aurait fait tout ce qui était humainement possible pour ça. Ses hommes s'étaient épuisés à creuser des emplacements adéquats aux canons et à combler le passage aux trois quarts. Ce matin même, Jelena avait mesuré la profondeur du barrage invisible : douze pieds – exactement la suggestion de Kasrin. Ce serait sans doute suffisant pour que l'Intrépide s'échoue. Mais rien n'était sûr. Et la jeune femme s'en irritait. En outre, rester là, au milieu des broussailles, la rendait nerveuse. Plus loin, Timrin jouait les sentinelles, et la reine était restée sourde aux injonctions de ses conseillers qui la poussaient à se réfugier sur l'île de Karalon, loin des combats. Désormais, Jelena se moquait de sa sécurité. Toutes ses pensées allaient à l'Intrépide.

Bientôt midi… Un guetteur aperçut le Souverain. Son cri galvanisa les hommes et les femmes postés le long des falaises. Le lieutenant Vin, en charge des batteries de l'ouest, se tourna vers la cachette de la reine. Aussi jeune qu'elle, il parut soudain hésiter.

Jelena tenta de paraître tout à fait sûre d'elle.

— Tenez-vous prêts, ils arrivent !

Tout le monde était à son poste. Le camouflage écarté – les plus grosses branches seulement, selon les directives de la reine –, on chargea les canons. Le côté nord des armes resta dissimulé, afin de mieux tromper l'ennemi. Jelena jeta un coup d'œil au soleil. Un bel après-midi… Un rayon se refléterait-il sur l'âme des canons, alarmant les Narens… ? Ses voiles gonflées, le Souverain approchait rapidement. À quelle distance suivait l'Intrépide ? Et Kasrin était-il à bord du vaisseau-amiral ?

Bientôt, les vingt-quatre canons cachés de part et d'autre du passage furent prêts à ouvrir le feu. Les servants attendaient le signal de la reine. Le long des falaises, des guetteurs équipés de lunettes d'approche ne relâchaient pas leur surveillance.

— Personne ne tire avant que le cuirassé s'échoue ! ordonna Jelena. Ensuite, nous le pilonnerons !

À bord du Souverain Effroi, Kasrin surveillait les parois. Le passage forma bientôt un goulot d'étranglement. Voilure à demi ferlée, le cuirassé filait au gré du courant, sans un bruit. Dans son sillage, l'Intrépide avait adopté la même tactique. Posté à la proue, Nicabar resplendissait dans son uniforme immaculé. Le regard de Kasrin s'attarda sur lui.

Après la disparition de cet homme, le monde serait changé à jamais. Blair Kasrin se demanda ce que L'Rago et les autres feraient, une fois privés de leur chef. Gark prendrait-il le commandement ? Kasrin l'espérait. Au moins, il avait toujours été raisonnable.

— Blair, regardez ! lança Laney.

À l'endroit où les falaises avançaient dans l'eau, le second désignait une zone étrangement ridée au lieu d'être calme et plane. Kasrin examina les lieux. Beaucoup de fourrés et de végétation sauvage… Aucun mouvement suspect.

— Ralentissons, ordonna-t-il.

Le Souverain Effroi dérivait vers le piège. Certain que Jelena était tapie quelque part, Kasrin retint son souffle. Nicabar aurait-il la puce à l'oreille… ? L'Intrépide continuait toujours…

Un horrible raclement brisa le silence. Comme si des griffes géantes labouraient le crâne des hommes… Le Souverain frémit, sur le

point de s’échouer. Kasrin se cramponnait au bastingage. Le bruit infernal menaçait de lui faire éclater le crâne comme une coquille de noix.

Il cessa soudain. Avec un lourd soupir, Kasrin se tourna vers Laney. Tous les deux surprirent les premiers mouvements des Lissiens, embusqués en haut des parois.

— Soyons prêts à tourner par le travers, ordonna le capitaine. Nous y voilà…

À la proue de l’Intrépide, l’amiral Nicabar cherchait à s’expliquer le curieux comportement du Souverain Effroi, dont il venait de voir la poupe frémir. Il avait aussi entendu un bruit suspect… Blasco lui lança un regard soupçonneux. Les deux hommes tentèrent de comprendre ce qui se passait. Le Souverain paraissait naviguer normalement. Mais…

Nicabar entendit une petite voix, au fond de lui.

— Blasco, arrêt complet.

— Arrêt complet ! cria le capitaine en agitant les bras.

Perplexes, les officiers le regardèrent. L’Intrépide dérivait au fil du courant. À part jeter l’ancre, rien ne l’arrêterait…

Les hommes se hâtèrent de le faire.

Nicabar sonda les hauteurs. Et vit un reflet métallique. Du mouvement…

— Le fils de pute ! maugréa-t-il.

Il chercha une explication à toute vitesse… Et n’en trouva qu’une.

— C’est un traquenard ! (Son poing s’abattit sur le bastingage.) Kasrin !

— Amiral, nous ne pourrons pas nous arrêter avant d’y être tombés ! s’écria Blasco.

— Annulez cet ordre ! À tribord toute !

— Amiral ?

— Exécution !

Lentement, le cuirassé géant vira de bord. Nicabar savait que le temps jouait contre lui. Il se mordilla les lèvres, tandis que les canons tribord s’orientaient lentement vers le Souverain Effroi.

— Allez, allez… !

Une violente secousse faillit faire basculer l'amiral par-dessus bord. Un choc effroyable fit trembler la coque, suivi par un grondement de fin du monde. La carène éclata. Les marins perdirent l'équilibre. Cramponné au bastingage, Nicabar vit des Lissiens apparaître, sur les hauteurs.

— Vil serpent ! Oh, Kasrin, je vous tuerai pour ça !

Nicabar ordonna aux servants d'ouvrir le feu.

Kasrin vit l'Intrépide freiner sur le lit de rocs invisibles, puis s'échouer brutalement comme prévu. Mais Nicabar avait tout découvert. Couché sur un flanc, donnant de la bande, le cuirassé avait pointé ses canons tribord vers le Souverain.

Sur les hauteurs, les Lissiens étaient sortis à découvert, dévoilant leurs propres batteries. Cimeterre brandi, des nuées d'hommes et de femmes braillaient des cris de guerre.

Kasrin repéra la tête blonde de Jelena. La reine criait ses ordres.

— Par le travers, Laney ! lança Kasrin. Tout de suite !

Lentement, le Souverain Effroi vira à bâbord, tentant de prendre l'Intrépide dans sa ligne de mire. Devant les canons lance-flammes, Kasrin se demanda quelles pensées traversaient l'esprit de Nicabar.

— Je suis désolé, chuchota-t-il. Je le jure…

Les Lissiens déclenchèrent les hostilités. Vingt-quatre canons crachèrent la mort et la fumée obscurcit tout. À bord de l'Intrépide, des cris éclatèrent. Les boulets lacéraient la voilure et le gréement du cuirassé. Mais ses canons tribord entrèrent en action…

Simultanément, Kasrin et Nicabar ordonnèrent d'ouvrir le feu.

De son perchoir, Jelena assistait au duel. Le Souverain Effroi fit feu le premier, ébranlant le vaisseau-amiral. Il disposait à bâbord de trois canons lance-flammes. Les mains plaquées sur les oreilles, la reine pensa qu'elle n'avait jamais entendu pareil boucan…

… Jusqu'à ce que l'Intrépide riposte. Sous l'effet des détonations à crever les tympans, des rochers se détachèrent des parois. Un rideau de fumée rougeoyante tomba sur le canal.

Jelena cria à ses hommes de continuer à tirer. Elle voulait sauver Kasrin des foudres du cuirassé géant, dont la première bordée venait

d’abattre le hauban principal du Souverain Effroi. Des morceaux de voilure calcinée voletaient sur le pont.

À la proue, la reine vit Kasrin crier des ordres qu’elle ne put pas entendre.

— N’arrêtez pas ! cria-t-elle. Envoyez ce salaud en enfer !

Assourdi par le boucan, Kasrin avait le crâne en feu.

L’Intrépide repassa à l’attaque avec un véritable barrage de flammes. Pour l’éviter, Laney et son capitaine plongèrent derrière les lisses. De l’entrepont montaient les cris des officiers occupés à retourner le feu. Les canons lance-flammes du Souverain Effroi visèrent la coque du navire-amiral. Un coup au but la fissura.

Les tirs de Jelena pilonnaient le gréement et le pont du cuirassé.

Les canons bâbord de Nicabar tiraient des bordées inoffensives, puisque les Lissiens restaient hors de portée. Au moins, la reine n’était pas menacée. Mais l’Intrépide continuait le combat, ses batteries tribord mitraillant le Souverain. Kasrin tomba, déséquilibré par une secousse. Sa chute lui arracha une dent. Il se releva tant bien que mal à l’instant où un autre coup de canon frappait le beaupré.

— Nous devons nous dégager ! cria Laney.

— Ne cessez pas de tirer !

— Blair…

— N’arrêtez pas !

Avec le hauban en lambeaux, de toute façon, ils n’iraient nulle part. Kasrin le savait, c’était un duel à mort. La puanteur du combustible dans les narines, il s’avisa qu’il avait le visage brûlé. La mâchoire en sang, il continua de brailler des injonctions à ses hommes. La proue était en feu. Des marins armés de couvertures tentaient de circonscrire le sinistre. Bientôt, l’âme des canons fondrait. Mais seul un feu roulant coulerait l’Intrépide pour de bon.

À bord du vaisseau-amiral de la Flotte Noire, le chaos régnait.

Posté sur le gaillard d’avant, Nicabar tentait de percer l’écran de fumée et de flammes. Du sang coulait de ses tympans. Les secousses menaçaient à tout moment de lui faire perdre un équilibre déjà compromis. Autour de lui, sous le barrage incessant des boulets de

canons qui déchiquetaient le pont et réduisaient le gréement en charpie, les hommes hurlaient. Le drapeau noir de Nar, en lambeaux, semblait se cramponner au grand mât. Tombée du nid de pie, la vigie gisait sur le pont. Ses camarades l'enjambaient sans la voir.

Face au Souverain Effroi, gravement endommagé et dans l'incapacité de manœuvrer, Nicabar fut pourtant saisi par le doute. La coque de l'ennemi résistait aux attaques, mais les salves avaient eu raison de son hauban et de son mât de misaine, penché comme un arbre qu'on abat…

Sa proue était en feu.

Hélas, l'amiral avait conscience que l'Intrépide ne s'en tirait guère mieux. Pilonné par les Lissiens, le cuirassé ne pouvait même pas riposter. Bientôt, ces chiens passeraient à l'abordage… À cette idée, Nicabar frémit. Non loin de lui, un autre boulet de canon troua le gaillard d'avant. Des hommes sautèrent à l'eau. Certains marins n'avaient plus de bras ou de jambes…

Nicabar brandit un poing rageur en direction des hauteurs.

— Vous ne me vaincrez pas ! Entendez-vous ? Je suis votre maître !

Un déluge de feu lui répondit, bombardant la coque du cuirassé.

— Amiral ! cria Blasco en courant vers lui. Vous devez vous abriter !

Danar Nicabar l'entendit à peine. En haut de la paroi est, il voyait des Lissiens le huer. Une fille attira son attention – une espèce de tigresse blonde qui brandissait un cimeterre avec hargne…

— Amiral, insista Blasco, la voilure est en flammes ! Nous ne pouvons pas rester ici. Il faut abandonner le navire !

— Non ! Pas question de laisser l'Intrépide à ces chiens !

Nicabar se tournait pour mieux foudroyer le capitaine du regard quand il vit un boulet le toucher à la tête, qui éclata comme une coquille de noix…

Nicabar fut aspergé de sang, de matière grise et d'esquilles d'os. Le corps décapité de Blasco vacilla puis s'effondra telle une marionnette.

L'amiral en fut quelques instants incapable de réagir. Il en oublia même de respirer. D'une main distraite, il essuya son visage ensanglanté.

— Kasrin ! grogna-t-il. Kasrin…

Quittant le gaillard d'avant, Nicabar donna l'ordre d'abandonner le navire. À l'instant où l'Intrépide s'était échoué, tout avait été perdu… Malgré le feu de leurs canons lance-flammes, les Narens n'avaient rien pu contre les Lissiens.

Mais Nicabar avait encore des comptes à régler. Quitte à le faire à mains nues… Se débarrassant de sa veste d'uniforme, et après un dernier regard à son cuirassé bien-aimé, il plongea dans le canal déjà rouge de sang.

Évitant désespérément les tirs de l'Intrépide, Kasrin courait sur le pont du Souverain. La dernière salve avait achevé le mât de misaine, qui gisait maintenant à moitié dans l'eau. Presque toutes les voiles étaient parties en fumée. Peu après l'épuisement du combustible, Laney avait signalé à son chef que les canons lance-flammes avaient fondu. L'air empestait le sang et la fumée. Beaucoup d'hommes souffraient de brûlures horribles. D'autres avaient le corps hérissé d'éclats de bois. Les marins valides aidaient les blessés à se regrouper à bâbord en attendant l'ordre d'abandonner le navire.

— Laney, évacuez l'équipage ! cria Kasrin. Je suivrai !

Pendant que le second supervisait l'opération, le capitaine examina l'Intrépide. Livré aux flammes, le cuirassé était en piètre état.

Les batteries n'étant plus vraiment en état de marche, les salves sporadiques n'atteignaient plus le Souverain. Mais le mal était fait. Kasrin était à bord d'une épave…

La victoire était à ce prix.

Blair Kasrin rejoignit son second et quitta le bord le dernier. Les marins criaient et gémissaient au contact de l'eau salée sur leurs plaies à vif.

Le Souverain en flammes continuait de se désagréger. Les Lissiens dévalaient la pente raide des falaises pour aider leurs alliés à prendre pied sur le rivage. Kasrin commençait à mieux respirer quand un avertissement retentit, le remplissant d'effroi.

— Des requins !

Blair se tourna vers son maître d'équipage, qui pointait l'index vers l'Intrépide… et des ailerons gris caractéristiques qui fendaient l'eau en

direction des marins de Nicabar… Le sang des nageurs avait attiré une bonne dizaine de squales.

— Vite, au rivage ! s'époumona Kasrin.

Donnant l'exemple, il fonça vers la berge. Galvanisés par le danger, ses hommes l'imitèrent. Kasrin rattrapa un malheureux qui avait perdu ses jambes et l'aida à nager de son mieux. Mais le poids supplémentaire le ralentit considérablement.

Un hurlement retentit… Un requin attaquait l'un de ses marins, l'entraînant sous l'eau. D'autres prédateurs se joignirent à la curée… Malgré tous leurs efforts, Kasrin et les survivants du Souverain Effroi furent rapidement encerclés.

Fous de terreur, les matelots de l'Intrépide nageaient avec eux. Kasrin n'en reconnut aucun. D'ailleurs, il s'en moquait. L'instinct de survie primait sur tout. Il fallait atteindre le rivage !

Sentant un contact douloureux sur son épaule, Kasrin céda à la panique et lâcha le cul-de-jatte.

Mais ce n'était pas un requin qui l'attaquait… Se retournant, il découvrit Nicabar, défiguré par la haine. L'amiral le saisit à la gorge.

— Traître ! rugit-il. Meurs donc !

Il entraîna Kasrin sous l'eau, où les prédateurs étaient partout. Poussé par l'énergie du désespoir, le capitaine frappa son tourmenteur. En vain. Nicabar resserra sa prise, avant de le tirer quelques instants hors de l'eau.

— Maudit traître ! C'est ton œuvre !

— Nicabar, arrêtez, les requins… !

Un autre marin mourut en poussant un hurlement pathétique. Les hommes de Kasrin avaient presque atteint le rivage. Les plus rapides se hissaient au sec à toute vitesse. Alors que Nicabar était en train de l'étrangler sous l'eau, le capitaine, qui apercevait la surface dans un brouillard rouge, fut soulagé. Au moins, il n'aurait pas entraîné tous ses hommes à leur perte.

— Tu espères rejoindre les Lissiens, hein ? cria l'amiral. Tu veux me trahir ?

Kasrin tentait désespérément de lui faire lâcher prise. Derrière Nicabar, un aileron monstrueux creva la surface.

— Danar… !

Une fois de plus, l’amiral plongea la tête de Kasrin sous l’eau. Les yeux exorbités, le capitaine vit la gueule béante du monstre se refermer sur le torse de Nicabar, le coupant presque en deux.

L’eau devint écarlate.

Kasrin refit surface en aspirant goulûment de l’air. Le requin secoua sa proie qui poussa des hurlements inhumains.

Un geyser de sang ruisselait de la gueule du prédateur.

— Kasrin, au secours… !

Le capitaine nagea vers Nicabar, cherchant à le rattraper. Mais le squale l’entraînait déjà au fond de l’eau.

La dernière chose que vit Kasrin ? Les prunelles d’un bleu étincelant de l’amiral, qui coulaient comme des pierres précieuses…

Jelena dévalait la pente rocailleuse. Sur la berge déchiquetée, les marins narens remerciaient les Lissiens venus pour les tirer sur la terre ferme. Débarrassée de son cimeterre, la reine pataugea dans l’eau, à la recherche de Kasrin. L’Intrépide ? Une épave calcinée échouée sur un lit de gravats…

Le bombardement ayant cessé, on n’entendait plus que les cris des blessés.

— Kasrin ! cria la reine.

Avisant un nageur épuisé, elle se précipita, lui passa un bras autour des épaules et l’aida à atteindre la rive. Mais ce n’était pas le capitaine.

Désespérée, elle sonda le canal…

… Et le repéra enfin. Contre toute attente, pendant que les requins dévoraient l’équipage de Nicabar, Kasrin avait pu leur échapper. La berge atteinte, il se mit à genoux… et s’effondra.

Jelena rentra dans l’eau pour le rejoindre.

— Kasrin !

Il ouvrit des yeux hagards. Elle s’accroupit et lui souleva la tête. Il avait les mâchoires en sang et le regard mort.

— Jelena…, coassa-t-il. Nous avons réussi…

— Oui ! Mais vous êtes blessé…

— J’ai vu Nicabar… mourir…

— Chut ! Plus un mot. (Jelena passa un bras du capitaine autour de ses épaules pour le hisser plus haut sur la berge, où elle l’allongea, puis

lui nettoya le visage avec l'ourlet de sa tunique.) Respirez… doucement…

— Mon bateau est une épave…

— Chut, Kasrin. Ça ne fait rien.

Il leva les mains.

— Je dois aller au Talistan ! Ne saisissez-vous pas ?

Jelena comprenait parfaitement. Mais elle se contenta de lui caresser les cheveux pour l'apaiser.

Le Souverain Effroi était salement endommagé. Son mât de misaine abattu, sa voilure presque entièrement calcinée, son pont supérieur fumant… Mais peu importait. L'Intrépide appartenait désormais au passé. Et Kasrin avait survécu.

— Que vais-je faire ? soupira-t-il. Biagio a besoin de moi…

— Nous remettrons votre cuirassé en état, répondit Jelena avec douceur. Nous vous aiderons, vous verrez.

Il eut un petit rire amer.

— Le remettre en état ? Impossible !

— Rien n'est impossible. Souvenez-vous, on disait l'Intrépide insubmersible…

OceanofPDF.com

28

Au large des côtes de Liss, le capitaine L'Rago protégeait la flottille selon les ordres de Nicabar. L'Intrépide et le Souverain s'étaient engagés dans le Serpent des heures plus tôt, et les eaux territoriales des Cent Îles restaient paisibles. Le Terrifiant vira sud-sud-est, dangereusement près de la côte. Ayant perdu de vue l'armada, le cuirassé allait changer de cap pour rejoindre le Cité Noire et rapporter que tout était calme.

L'Rago détestait les patrouilles. Comme il détestait devoir protéger les flancs de Nicabar en regardant Kasrin tirer toute la gloire des opérations. Quand la vigie repéra un schooner lissien, le capitaine s'en félicita. Idem lorsqu'un deuxième bâtiment ennemi fut signalé.

Mais en voyant dans sa lunette d'approche une dizaine de schooners converger vers lui, sa joie se gâta. La flottille ennemie avait surgi d'une crique avec la soudaineté d'un essaim d'abeilles irritées – et dans l'intention manifeste de couper la route au Terrifiant. L'Rago voyait déjà les éperons métalliques scintiller au soleil… L'équipage entra aussitôt en action. Son capitaine donna le seul ordre possible :

— En arrière toute ! Filons d'ici !

Le Terrifiant était isolé de l'armada narène, et les schooners se rapprochaient très vite. Il ne leur échapperait pas longtemps. L'Rago ordonna aux servants d'armer les canons lance-flammes pendant que le cuirassé virait à tribord toute. Les yeux fermés, le capitaine évalua ses options. Voguant moins loin au sud, il aurait eu une chance… Et si la vigie avait repéré l'ennemi plus tôt, le Terrifiant aurait pu s'en tirer… Maintenant… Même avec leurs canons lance-flammes, les Narens n'auraient pas la supériorité en matière de puissance de feu.

— Nous n'y arriverons pas, chuchota L'Rago.

Étrangement, il repensa à Kasrin, si sûr qu'il n'y aurait aucun problème. Cet idiot s'était rangé à l'avis de Nicabar, affirmant que toute la flotte lissienne ou presque serait concentrée autour de Crate. Pour un type si malin, il avait fait une grossière erreur de calcul.

N’est-ce pas… ?

— Oh ! Le fils de pute ! grogna soudain L’Rago.

Comment avait-il pu être aussi aveugle ?

Il ordonna à son second d’interrompre la manœuvre.

— Capitaine ? s’écria l’officier, incrédule. Pourquoi ?

— Nous allons les attendre de pied ferme et livrer bataille, Dani, répondit L’Rago. Et nous mourrons.

— Capitaine, nous devons rallier l’armada !

L’Rago secoua la tête.

— Nous ne le pouvons plus. Et même… Ça ne servirait à rien. Mon petit doigt me souffle que nos camarades ont aussi des ennuis.

Le second ne discuta plus. Blême, il resta près de son capitaine, attendant que les Lissiens déclenchent les hostilités.

Le Terrifiant plaça trois ultimes salves, endommageant l’un des schooners. Puis il fut submergé sous le nombre.

OceanofPDF.com

29

Après des jours de chevauchée, Biagio atteignit l’antique château de Corne d’Élan. Un soleil éclatant cognait sur la vallée. Le long de la route, des bergers surveillaient le passage des troupeaux d’un pâturage à l’autre. Dans les hautes terres, les chiens de bergers semblaient partout. Des ânes tiraient des charrettes de foin, disparaissant lentement le long des pistes sinueuses. Un spectacle pittoresque… Biagio en fut encouragé. Las de chevaucher et fatigué de la compagnie taciturne de Barnabin, la scène lui donnait une raison de sourire.

— Enfin ! soupira-t-il.

Il fit ralentir sa monture, admirant son environnement. Le château de Corne d’Élan ? Une bâtisse sans grand intérêt. Loin d’avoir la grandeur sublime de la Cathédrale des Martyrs ou de dominer l’univers du haut d’une colline comme le Palais Noir, le château n’avait pas de tours titanesques ornées de gargouilles, ni aucun élément architectural susceptible de couper le souffle.

Bref, un lieu sobre et simple, parfait pour un prince des hautes terres.

— Je pars en avant informer Redburn de notre arrivée ? proposa Barnabin.

— Vous ne ferez rien de tel. Je dois parler au prince, et je ne veux pas que des considérations d’étiquette nous mettent des bâtons dans les roues. En outre, en me voyant poussiéreux et dépenaillé, qui croira que je suis l’empereur de Nar ? Il vous connaît, au moins ? Vous le convaincrez ?

— J’essaierai. Redburn est l’un de mes lointains parents. Mais s’il me croit de mèche avec le Roshann, il risque de se méfier. Il ne porte pas les impériaux dans son cœur, Sire.

Biagio continua de chevaucher sans répondre. Il s’était attendu à des difficultés et les mises en garde de Barnabin ne lui apprenaient rien. Bien sûr que le prince demanderait à être persuadé !

Le château enfin en vue, Biagio relança son cheval au trot. Il appréciait déjà l'architecture simple de l'édifice niché avec naturel entre les collines… L'étendard écarlate aux andouillers dorés flottait sur les créneaux, au-dessous du drapeau noir de Nar. Biagio supposa que le prince l'avait fait déployer par nécessité, non par amour ou loyauté. Néanmoins, c'était bon signe.

Corne d'Élan ? Un carrefour commercial bouillonnant d'activité. Des hommes et des adolescents labouraient les champs ou s'acquittaient des corvées au milieu des bêlements des moutons et des aboiements des chiens…

Des cavaliers allaient et venaient le long de la voie. Biagio ne s'intéressa pas à eux, mais à la curieuse monture de certains – de grands cervidés à la démarche bondissante. Il en avait déjà aperçu avant son voyage dans les hautes terres, et il les avait trouvés étranges. Mais il en voyait en si grand nombre pour la première fois.

— Des latapis ?

— Des latapis, confirma Barnabin. C'est leur territoire. Par ici, vous en verrez plus que des chevaux, Sire.

— Ils sont énormes. Et laids !

— Ils ne sont peut-être pas bien jolis, mais ce sont des montures rapides et féroces. Plus forts que des chevaux, et leurs bois leur donnent l'avantage. Vous devriez les admirer, caparaçonnés pour le combat, Sire. Ailleurs, on ne voit pas ça tous les jours !

— Je vous crois ! s'exclama Biagio. (Il regarda passer un montagnard perché sur sa monture exotique, l'air en effet dangereux. Au passage, l'homme daigna à peine jeter un coup d'œil aux cavaliers.) Ils ne semblent guère se soucier des étrangers… Le prince est-il au château, d'après vous ?

— C'est ce que nous allons voir, Sire. Venez.

Barnabin prit la tête, Biagio se laissant conduire en direction d'une prairie à l'herbe piétinée par les allées et venues. Portant les vêtements à carreaux caractéristiques du clan Redburn, des hommes s'occupaient à ferrer des montures ou à décharger des charrettes. De petits groupes bavardaient sans manifester d'intérêt aux étrangers qui approchaient.

Barnabin aborda deux de ses compatriotes qui conversaient près d'une citerne.

— Le bonjour, les amis ! Comment ça va, aujourd'hui ?

La pipe à la bouche, un type blond d'âge mûr leva les yeux.

— Le bonjour à vous. Tout va bien. Et pour vous ?

Barnabin sourit.

— Un peu fatigués du voyage, mais autrement, c'est la forme ! Pourriez-vous nous dire si le prince est au château ? Nous aimerions solliciter une audience.

— Une audience ? Pourquoi ?

— Il s'agit d'une affaire grave, répondit Biagio, et qui concerne uniquement le prince.

Barnabin se racla la gorge.

— Il n'y a pas de danger, mais ce qui nous amène est important et délicat. Nous pensons que le prince aimerait l'apprendre de notre bouche. Je vois que vous portez ses couleurs. Vous le connaissez ?

— Très bien, assura le second type, beaucoup plus jeune que son camarade. (Il dévisagea Biagio, une lueur déplaisante dans les yeux.) Qui êtes-vous ? De quoi s'agit-il ?

L'empereur n'aima pas ce ton.

— Votre chef est-il au château ? Ou devons-nous nous adresser à quelqu'un d'autre ?

Le jeune homme gloussa.

— Quelle impertinence ! À votre tenue, vous n'êtes pas du pays… Vous venez sans doute des royaumes du sud. Seriez-vous de Dahaar ?

— Non.

— De Crate ?

Biagio soupira.

— Nous avons fait une longue route, l'ami. Et des problèmes importants exigent que je voie votre prince. Si vous ne voulez pas vous attirer son déplaisir, je suggère que vous alliez le prévenir sur-le-champ. Sinon, je lui expliquerai comment vous nous avez retardés.

L'homme hocha la tête.

— Ah. Très bien. (Il se tourna vers son camarade.) Mingo, tu veux bien t'en charger ? Cet âne prétentieux réclame Redburn.

Biagio en fut soufflé.

— Comment osez-vous !

Le jeune gaillard se tourna vers lui.

— Je suis le prince Redburn, pauvre idiot !

Les deux montagnards éclatèrent de rire.

Biagio s’empourpra de rage.

Barnabin, qui n’avait manifestement pas revu son chef depuis des années, sauta aussitôt de sa monture et s’inclina.

— Mon prince, je suis confus ! J’implore votre pardon, je ne savais pas… Dieu, je suis si stupide !

— En effet ! bougonna Biagio en mettant pied à terre pour saisir le crétin par le col et le redresser sans ménagement. Vous le connaissiez, disiez-vous !

— Je suis navré, Sire !

Redburn tressaillit.

— Sire ?

Biagio lâcha son compagnon.

— Par l’enfer, la poisse me colle à la peau !

— Qui êtes-vous ? grogna l’aîné des montagnards. Parlez !

— Mon seigneur, plaida Barnabin, nous avons affaire avec vous. Je vous jure qu’il n’y a aucun danger. Nous voudrions simplement…

Sans l’écouter, Redburn étudia l’empereur.

— Je ne vous connais pas, n’étant jamais allé dans la Cité Noire… Êtes-vous Biagio ?

Renato Biagio se redressa de toute sa taille.

— C’est bien moi.

L’autre montagnard ricana.

— On vous croit sur parole ! Vous avez l’air si impérial, mon seigneur… !

— Silence ! ordonna Redburn, une main levée. (Il plongea son regard dans celui de son visiteur.) Impossible… Vos yeux ne brillent pas et ils sont verts au lieu d’être bleus.

— Je ne suis pas un imposteur.

— Mais vos yeux…

— De grâce, Redburn, laissons cela pour l’instant. Nous avons beaucoup à nous dire.

Quinze minutes plus tard, Biagio et le prince se retrouvèrent en tête à tête dans le salon du château. Reposant son dos en compote, Biagio s’était calé dans un fauteuil moelleux. Le voyage l’avait épuisé. N’ayant

pris aucun soin de son apparence depuis des jours, il devait être affreux… Mais Redburn n'avait rien remarqué. En fait, avant d'arriver dans la pièce, il n'avait plus dit un mot. Les serviteurs et des membres de son clan lui avaient lancé au passage un regard interrogateur. En vain. Sa jovialité envolée, le prince affichait maintenant une expression des plus austères.

Biagio le regardait préparer du thé, intrigué par ce silence obstiné, qui ne correspondait pas à un homme comme Redburn.

Détail étonnant, le salon offrait tout le confort et le raffinement de la civilisation. Une grande fenêtre, qui offrait une vue superbe sur les abords du château, laissait entrer la lumière du jour. Le mobilier brillait au soleil et les étagères ployaient sous de belles collections de cristaux et d'étains. Dans l'urne qui trônait sur le manteau de la cheminée, Biagio reconnut le style d'Almiron, le forgeron renommé de Crate. Sur le mur sud, un beau nu captait la lumière. À en juger par la palette des couleurs et la peinture au couteau, Biagio estima que la toile venait de Criisia, une région réputée pour ses peintres. Une magnifique tapisserie mettait l'œuvre en valeur. L'empereur ne s'était pas attendu à pareil déploiement de raffinement chez un montagnard, aussi élevé que fût son rang. Mais un détail trahissait la vraie nature de Redburn : la disposition anarchique des objets, souvent associés sans goût ni réflexion. Quelqu'un d'un peu sophistiqué n'aurait jamais arrangé ainsi la pièce.

— Quelle superbe collection ! lança Biagio. Je suis impressionné.

— Vraiment ? lâcha le prince en s'activant devant une curieuse théière. Vous m'en voyez ravi.

— Vraiment ?

— Oui… Vous avez la chance de nous découvrir sous notre vrai jour. Nous ne sommes pas des barbares, après tout.

Ravi d'avoir trouvé la faille chez son interlocuteur, Biagio sourit.

— Qu'avez-vous là ? Une sorte de machine à vapeur ?

Redburn s'écarta pour qu'il voie. Sur la table, l'instrument argenté grinçait et sifflait.

— C'est une théière de Dahar, déclara fièrement le prince. Vous semblez harassé, et je me suis dit qu'une bonne tasse de thé ne vous ferait pas de mal. Il est vraiment très bon. Aviez-vous déjà vu ce genre de machine ?

Souvent… Biagio en possédait même quelques-unes. Au lieu de le dire, il se pencha en avant et répondit :

— Je ne crois pas, non… C'est très curieux.

— Laissez-moi vous montrer comment ça marche… (Le prince souleva le couvercle de l'élément principal.) Ici, vous versez l'eau, que cette flamme chauffe… (Il désigna une flammèche, au fond de l'appareil, puis la cornue argentée qui achemine le liquide vers un autre réservoir.) Quand la température est assez élevée, l'eau passe par le globe de verre qui contient les feuilles de thé. Le processus est lent, mais il maintient une température idéale.

— Ingénieux ! (Biagio trouva comique l'enthousiasme du jeune homme.) Ça doit coûter cher.

— J'imagine… Mon père collectionnait ce genre d'objets au gré de ses voyages dans l'empire.

— Et vous les conservez pour honorer sa mémoire ?

— On peut dire ça… Ces collections ont de la valeur à mes yeux.

— Pourquoi ?

Redburn lui jeta un regard étrange.

— Comment ça ?

— Ce sont des objets impériaux. Les garder ici est plutôt bizarre.

— Nous faisons partie de l'empire ! L'auriez-vous oublié, à la Cité Noire ?

— Je ne voulais pas vous offenser, prince.

Redburn prit deux tasses dans un buffet et les remplit de thé.

— Je vous connais, chef du Roshann… Vous tentez de m'analyser. Eh bien, cessez vos petites devinettes, Sire. Il vous suffit de demander et je répondrai.

— Vraiment ? Quel changement rafraîchissant… Les inquisitions me lassent.

Le prince lui tendit une tasse et s'assit près de lui.

— Je n'ai jamais fait mystère de ma méfiance vis-à-vis de la Cité Noire. Si vous êtes celui que vous prétendez être, je ne vous apprends rien.

— Si vous me preniez pour un menteur et un imposteur, je ne serais pas assis là, à boire le thé avec vous.

Redburn savoura une première gorgée.

— Goûtez.

Biagio s’y risqua… et trouva le breuvage excellent.

— Vous aviez raison, dit-il en feignant la surprise. C’est délicieux. Mais j’ai également raison, pas vrai ? Vous savez qui je suis.

— Mon père m’avait parlé de Renato Biagio, avec sa peau dorée et sa chevelure d’or filé…

— Ciel, que c’est flatteur…

— Il m’avait aussi décrit vos yeux saphir… Alors ? ajouta Redburn en buvant une autre gorgée. Que leur est-il arrivé ?

— C’est une longue histoire. D’ordre privé…

— Vraiment ? Oserais-je vous rappeler que vous êtes ici chez moi, Sire ? Et que je prends généreusement sur mes loisirs pour vous recevoir ? En mon royaume, vous n’êtes pas Dieu le Père. Je gouverne les hautes terres orientales. Seul. Est-ce clair ?

— Limpide.

— Bien. J’aimerais maintenant des réponses. De préférence, simples et directes, pas des devinettes. J’imagine que le montagnard qui vous accompagnait est un espion du Roshann. Or, je déteste les espions. Ces derniers temps, je me suis heurté à quelques-uns et, entre nous, je perds patience.

— Et moi, je ne goûte guère les menaces, Redburn !

— Vraiment ? Désolé, mais je m’en fiche ! Nous nous sommes toujours remarquablement débrouillés sans les Narens. Nous sommes en paix. Si vous êtes aujourd’hui devant moi, c’est forcément pour m’apporter de mauvaises nouvelles… (Le jeune homme foudroya son hôte du regard.) Alors ? Que dites-vous de mon analyse ?

Biagio sourit.

— Le Roshann devrait vous enrôler.

Le prince posa sa tasse sur une petite table.

— Votre venue m’inquiète. Aucun empereur n’avait jamais daigné venir nous rendre visite. Même Arkus, au règne pourtant si long… Je me demande ce qui vous a poussé à entreprendre ce voyage.

— Accordez-moi une dernière chance de vous analyser, prince Redburn. Vous êtes très jeune. Moins de la trentaine, je dirais…

— J’ai vingt-sept ans.

— En effet… Gouverner vous est forcément difficile. Vous savez ce que je vois quand je regarde cette pièce ? Une collection de jouets. Vous êtes resté un petit garçon, Redburn. Et vous devez chausser de bien grandes bottes, n’est-ce pas ? Tous ces frères et sœurs qui vous prennent comme modèle et réclament vos conseils… Que faites-vous quand vous sentez trop la pression ? Vous venez vous enfermer pour boire du thé ?

Lentement, le prince se leva et posa une main sur sa précieuse machine encore chaude.

— Oui, vous avez des problèmes… avec le Talistan.

Redburn tourna les yeux vers Biagio.

— Qu’en savez-vous ?

— Les Talistaniens vous harcèlent. Leurs espions ont même dû franchir le fleuve. Et ce n’est qu’un début…

— Vous avez fait tout ce chemin pour m’annoncer ça ? Brillante déduction, seigneur.

— Il y a plus, ajouta Biagio en se levant. Vous êtes un pion, prince, qu’on entend déplacer sur un échiquier géant. Le savez-vous, au moins ? (Redburn hésita.) Je vois que non… C’est la raison de ma présence. Je suis venu tout vous expliquer. (Se rasseyant, l’empereur prit les tasses pour les poser à environ un pied de distance l’une de l’autre.) Celle-là, c’est le Talistan et celle-ci, la Cité Noire. Entre les deux, qu’y a-t-il ?

— Les hautes terres ?

— Plus précisément, les vôtres. Du Talistan, comment rallier la capitale ? Autrement que par bateau ?

— En traversant mon royaume. C’est le seul moyen.

— Eh bien ? Vous n’entrevoyez toujours pas la lumière, prince ?

— Si, mais j’ai du mal à y croire. Vous suggérez que le Talistan s’apprête à attaquer la Cité Noire ?

— Est-ce si impensable ?

Redburn en fut abasourdi.

— C’est impossible !

— Auriez-vous mené une vie à ce point protégée ? Laissez-moi vous exposer les faits.

Une heure durant, Biagio expliqua les rouages de la politique narène, parla du Talistan, des nombreux alliés du roi Tassis Gayle, de la Cité Noire et de ses divisions…

L’élimination des hauts seigneurs narens revenait hanter l’empereur. Ces derniers temps, il croyait voir partout les fantômes de ses victimes.

Si Redburn admit avoir eu vent des défaillances de Biagio, l’empereur, étonné, mesura le degré d’ignorance de son interlocuteur sur la politique impériale. À l’évidence, Redburn était isolé du reste du monde. Mais quand Biagio lui révéla les raisons du harcèlement du Talistan le long des frontières, Redburn n’eut aucun mal à saisir. C’était évident ! Les Talistaniens voulaient un prétexte pour envahir son royaume…

— Ça semble logique, admit le prince. Mais nous n’avons rien fait pour nous attirer la hargne de Gayle. Nous vivions en paix depuis des années !

— Sous le règne d’Arkus, souligna l’empereur.

— Exact. Quand vous vous êtes emparé du trône, bien des choses ont changé. Sans être en excellents termes avec le Talistan, nous commercions librement avec lui, et les citoyens étaient libres d’aller et venir entre nos deux pays… Ce n’est plus le cas.

— D’un bout à l’autre de Nar, la situation a dégénéré, reconnut Biagio.

Redburn se releva.

— Merci pour la leçon d’histoire, Sire, mais j’ignore toujours pourquoi vous êtes ici.

— Ah, j’avais laissé ça pour la fin…

L’air très naturel, Biagio se releva, se resservit du thé et but pensivement sous le regard amusé du prince. Renato décida qu’il l’aimait bien. Loin d’être le sauvage qu’on disait, Redburn avait cependant des côtés bien rugueux…

Enfin, l’empereur reposa sa tasse.

— Prince, j’ai besoin de vous. Vous voilà averti du danger qui vous guette… qui nous guette. Mais sachez-le, à travers vous et moi, l’empire entier est menacé ! Si le Talistan attaque la capitale, une guerre éclatera. Vosk épaulera le Talistan et Dahaar me soutiendra, ainsi que Crisiia. Mais d’autres royaumes pourraient préférer Gayle. L’escalade sera vertigineuse. On pourra parler de guerre mondiale. Voilà précisément

pourquoi je viens vers vous aujourd'hui. Nous devons empêcher cette catastrophe.

— Moi ?

— Vous êtes le dernier maillon d'une longue chaîne, Redburn. Pour venir jusqu'ici, j'ai dû tirer énormément sur la corde, et activer bien des rouages… De cet instant dépendent beaucoup de choses. Je dois absolument vous convaincre de vous allier à moi.

— Je ne comprends pas, Sire. Dans quel but ?

— Contrer le Talistan.

— Êtes-vous sérieux ? Vous voulez que je déclare la guerre à mon voisin ? Ne serait-ce pas précisément faire le jeu de Gayle ?

— En effet, mais nous lui réserverons une surprise… Vos montagnards constitueront une des phalanges d'une invasion soigneusement orchestrée. (Biagio en revint aux tasses pour illustrer son propos.) Là, le Talistan… Avec les hautes terres à l'ouest, une offensive contraindrait Gayle à se tourner vers Lucel-Lor… Il n'aurait pas le choix. Or, j'ai conclu des arrangements avec mes… amis. Les Triins épouseront notre cause. Le premier jour de l'été, une armée de dompteurs de lions commandée par Richius Vantran attaquera Aramoor, mobilisant les forces de Gayle sur le front est. Un cuirassé naren pilonnera le littoral. Maintenant, si vos hommes…

— Oh là ! s'écria Redburn, les mains levées au ciel. Des lions triins ? Richius Vantran ? Vous devenez fou ?

— Je sais que ça paraît incroyable, mais tout cela fait partie d'une grande coalition. Vous n'imagineriez pas tout ce que j'ai subi pour arriver jusqu'ici, Redburn. Je jure que c'est la vérité !

— Vous, le maître du mensonge ? Mon père m'a parlé de Renato Biagio, je vous le rappelle ! Et s'il y avait une leçon à retenir, c'était de ne jamais se fier à vous ! Même ici, nous avons entendu parler du Cercle de Fer.

— Redburn, le temps n'est plus aux lamentations sur le passé ! J'ai besoin de vous. Nar a besoin de votre aide ! Pour une fois, regardez un peu ce qui se passe ! Ne voyez-vous pas ce qui se trame dans tout l'empire ? Nous sommes assis sur un baril de poudre et il suffira à Tassis Gayle d'allumer la mèche ! (Misérable, Biagio se laissa tomber sur son fauteuil.) Je vous en prie, ne me renvoyez pas les mains vides !

— Vous me demandez l’impossible ! Je ne sais peut-être pas grand-chose de Nar, mais vous ne paraissez pas tout savoir non plus des hautes terres… Nous ne sommes pas de taille, contre le Talistan !

— M’avez-vous écouté ? Vous ne serez pas seul. Il y a…

— Je vous ai écouté. C’est vous qui ne m’écoutez pas. À supposer que nous nous dressions contre les Talistaniens, ce serait un massacre ! Des centaines de montagnards y perdraient la vie. Sinon plus… J’avais entendu dire que vous étiez fou… Je finis par le croire. Envahir le Talistan serait de la folie. Jamais je ne donnerai un ordre pareil à mes hommes !

— Mais l’empire…

— Le vôtre, Biagio. Pas le mien.

À cet instant, le monde entier parut s’écrouler autour de l’empereur.

— Vous n’avez pas idée des épreuves que j’ai affrontées pour vous contacter, Redburn ! Et tout aura été vain ! Sans votre soutien, les Triins ne l’emporteront pas, et je n’ai pas d’armée à ma disposition ! Quel imbécile j’ai été de penser que vous comprendriez !

— Remballez votre condescendance ! Je comprends parfaitement !

— Oh que non ! cria Biagio. Comment le pourriez-vous ? Vous êtes un gamin qui joue les princes ! Si vous aviez un grain d’intelligence, vous saisiriez immédiatement la gravité de la situation !

Redburn s’empourpra.

— Les hautes terres m’appartiennent ! Ici, personne ne danse au son de votre petite musique ! Et…

Des coups frappés à la porte l’interrompirent. Il fit volte-face, découvrant sa sœur sur le seuil.

— Redburn ? (Le regard surpris de Breena vola vers Biagio.) Ça ne va pas ?

— Breena, tu viens de rentrer ?

— Oui, répondit la jeune femme, son attention rivée sur l’empereur. Mingo m’a dit que nous avions de la visite.

Elle avança vers Biagio, qui se leva.

— Madame ? Vous êtes une parente du prince ?

— C’est Breena, dit Redburn. Ma sœur jumelle.

La ressemblance était en effet saisissante. Même chevelure flamboyante, même teint de porcelaine, aussi exquis qu’un pétale de

fleur, mêmes yeux verts en amande…

— Vous êtes l'empereur Biagio ? demanda Breena.

— En personne. (Il lui fit un baisemain.) Je suis enchanté de faire votre connaissance, dame Breena.

Rosissant, elle se tourna vers son frère.

— Alors ? Qu'y a-t-il ? Un problème ?

— Le problème, c'est votre frère, lança Biagio avec un regard noir pour Redburn. Je m'en tiens à ce que j'ai dit. Vous êtes stupide ! Vous n'avez pas fini d'avoir maille à partir avec le Talistan ! Si vous n'attaquez pas, vous serez attaqué de toute façon. Et le massacre qui vous fait tant horreur aura lieu, vous pouvez me croire !

— Suffit ! Pas devant ma sœur !

— Redburn, dis-moi ce qui se passe !

— Votre frère et moi parlions de l'avenir du monde, dame Breena. Et tant que je n'aurai pas obtenu la réponse que je suis venu chercher, je ne repartirai pas.

Breena parut perplexe.

Hors de lui, Redburn rouvrit la porte.

— Sire, veuillez quitter cette pièce ! Allez vous reposer, mais que je n'entende plus un mot sur ce sujet ! Je vous préviens, je ne tolérerai plus votre discours belliqueux.

Biagio se dirigea vers la porte.

— J'accepte votre hospitalité. Mais ne me décevez pas, Redburn. Ne sabotez pas tous mes efforts !

— Sortez !

Se forçant à sourire, l'empereur obéit.

Son hôte claqua la porte derrière lui. Alors, Biagio remonta le couloir à grandes enjambées en proférant un chapelet de jurons.

Il passa le reste de la journée à dormir dans la chambre que lui avait réservée Mingo. Toute insolence envolée, le serviteur de Redburn l'avait courtoisement escorté dans une grande pièce, à l'étage, au lit recouvert d'une courtepointe blanche.

La fenêtre offrait une vue privilégiée sur un environnement bucolique. Loin de l'apprécier, Biagio dormait déjà à moitié quand

Mingo s’était retiré. Après avoir tant chevauché, il avait mal aux fesses et son entretien orageux avec Redburn lui avait valu une migraine.

À son réveil, il faisait presque nuit. À l’ouest, une faible lueur témoignait du récent coucher de soleil. D’abord désorienté, l’empereur se souvint qu’il était toujours au château de Corne d’Élan. Les dernières semaines étant passées en un éclair, il s’était rarement réveillé deux fois au même endroit. Il s’avisa qu’il avait faim. D’ordinaire, au Palais Noir, une collation attendait toujours son bon plaisir, sur sa table de chevet. Mais les domestiques du château lui avaient fourni une simple cuvette pour ses ablutions et une lanterne éteinte. Biagio se leva, s’aspergea le visage d’eau puis se regarda dans un miroir. Qui lui renvoya le reflet d’un spectre… Le teint cendreux, les yeux enfoncés dans leurs orbites… Sa chevelure pendait comme une misérable queue de rat…

— Seigneur, de quoi j’ai l’air !

Privé de drogue, il était rattrapé par l’âge.

Se détournant du miroir, il chercha un peigne – et, miracle, en trouva un dans un tiroir de la coiffeuse. Avec une nervosité de pucelle, il commença à coiffer sa chevelure tant négligée. Après une dizaine de minutes, des coups frappés à la porte l’interrompirent.

— Oui ? Qui est-ce ?

Une ravissante jeune femme apparut. Elle portait un plateau de nourriture et une tasse de thé chaud.

Biagio se leva avec un sourire radieux.

— Dame Breena… Quelle heureuse surprise !

Elle entra rapidement et referma la porte. Voulait-elle éviter d’être remarquée alors qu’elle se faufilait dans la chambre de l’empereur ? En tout cas, tant de discrétion intrigua Biagio.

— Après du repos, j’ai pensé que vous auriez faim. Si je tombe mal…

— Au contraire ! assura Renato en prenant le plateau. Splendide ! Vous avez lu dans mes pensées, ma chère ! Je suis affamé.

— C’est bien ce qu’il me semblait.

S’installant au bord du lit, le plateau en équilibre sur les genoux, il commença par rompre le pain puis en beurra une tranche avec un couteau sans demander qui venait de le cuire au four ou pourquoi la princesse en personne lui apportait de quoi se restaurer.

— Merci de votre sollicitude, dame Breena…

Du coin de l'œil, Biagio surprit le sourire de la jeune femme, délicieusement mutin.

— Vous êtes l'empereur et nous vous devons l'hospitalité. Redburn l'a ordonné.

La bonne humeur de Biagio s'envola.

— Comme c'est aimable de sa part…

Breena approcha du lit.

— Vous jugez mon frère trop durement, Sire. Il ne peut rien faire pour vous aider à accomplir votre mission.

— Ma mission ? Que savez-vous d'elle ?

— Redburn et moi sommes plus proches que vous pourriez le penser. Il n'a pas de secret pour moi.

— Non ? Il refusait pourtant que je vous expose les faits.

— Il cherche à me protéger. Mais il m'avoue toujours tout. Je sais pourquoi vous êtes là, Sire. Mais vous ignorez tout de notre royaume. Et vous ne savez rien de mon frère.

Biagio s'attaqua à une tranche de viande saignante.

— Votre frère me semble particulièrement idiot. S'il réfléchissait à ce que j'ai dit au lieu de camper sur ses positions, il se rendrait à l'évidence. Votre royaume est en grand danger, dame Breena.

En mastiquant sa viande, Renato dévisagea la jeune femme. Elle aussi l'étudiait, l'écoutant d'une oreille distraite. Étrangement, il ne s'en formalisa pas.

— Vous êtes très étrange.

— Et vous très audacieuse.

La princesse sourit.

— Vous êtes différent de ce que j'attendais. (Elle l'examina plus attentivement.) Pourquoi vos yeux sont-ils verts ? Comme ceux de tous les seigneurs narens, ils devraient être bleus !

— Bleu saphir ?

— Mon père les a décrits ainsi, oui.

— Décidément, il était intarissable à mon sujet ! Eh bien… les apparences sont trompeuses. Oubliez tout ce que vous avez pu entendre sur moi. En vérité, vous ne pourriez pas me faire plus grande faveur.

Breena se rapprocha encore et s'assit près de lui. Surpris par tant d'audace, il écarquilla les yeux, intrigué.

— Madame, j'aimerais que vous cessiez de me dévisager ainsi. En ce moment, je ne suis vraiment pas au mieux de ma forme.

— Vous avez de longs cheveux… (Elle enroula une des mèches de Biagio autour de son index.) Et si doux…

Il se raidit.

— Eh bien, oui… Merci.

— Je vous rends nerveux ?

— Nerveux ? Belle dame, je suis l'empereur de Nar ! Je ne crains rien, et surtout pas les femmes !

— Tant mieux, Sire, vu que nous sommes très nombreuses au château ! Beaucoup vous ont vu arriver, et elles débordent de curiosité. Je me demande ce que je devrai leur dire…

— Ce que vous voudrez… Avant que j'en aie fini avec votre frère, elles auront amplement eu le temps de satisfaire leur curiosité. Je ne partirai pas tant que je ne l'aurai pas persuadé de m'aider !

Soudain, Breena redevint sérieuse.

— Sire, c'est peine perdue. Mon frère est un homme de paix. Il ne veut pas de querelles avec le Talistan.

— Il en a déjà une sur les bras, ne lui en déplaise !

— Ne voyez-vous pas qu'il fait l'impossible pour arrondir les angles ? Le Talistan nous harcèle, nous provoque…

— J'ai gaspillé une heure à le lui expliquer.

— Je sais. Redburn le comprend maintenant. Mais peu importe. (Tombant à genoux, Breena leva vers Biagio un regard implorant.) Il a peur !

Peur… L'empereur connaissait trop bien cela. En prétendant ne s'effrayer de rien, il avait menti à la jeune femme. Ces derniers temps, l'angoisse le rongeait.

— Pour votre frère, tout ira de mal en pis. Certes, il veut la paix avec le Talistan, mais c'est impossible. Gayle n'aura de cesse avant d'avoir poussé Redburn à la faute. Et s'il ne se passe rien, le Talistan vous attaquera de toute façon. Alors, nous aurons perdu l'avantage de la surprise.

— Mais Gayle s’attend sûrement à notre réaction, de quelque nature qu’elle soit. Vous l’avez dit vous-même, il nous harcèle !

— Gayle s’attend à voir devant lui votre frère et peut-être un ou deux autres clans. C’est tout. Il n’a pas prévu qu’un cuirassé attaque son littoral. Et encore moins que des Triins et leurs lions se dresseraient contre lui ! (Repoussant le plateau, Biagio prit la main de la princesse.) Vous devez m’aider, convaincre votre frère de se joindre à moi…

— Sire, ça m’est impossible.

— Il le faut ! Pas question de laisser Redburn tout gâcher ainsi ! Alors que je suis si près du but !

Breena était en proie à un dilemme. Biagio le sentait. Désireux de lui faire toucher du doigt la réalité, il garda sa main dans la sienne.

— Vous êtes sa sœur. Il a confiance en vous. Il vous écoutera.

— Non. Pas pour ça. Navrée, mon seigneur. Je ne peux rien pour vous.

— Très bien. Je m’incline.

Les sourcils froncés, Breena se leva et s’apprêta à sortir. S’arrêtant sur le seuil de la chambre, elle lança un dernier regard à l’empereur.

— Vous reverrai-je avant votre départ ?

— Mon départ ? Dame, vous en aurez amplement le loisir ! J’ai jusqu’au premier jour de l’été pour forcer votre frère à changer d’avis. Entre-temps, je n’irai nulle part.

OceanofPDF.com

30

De la crête d’une colline, Jahl Rob aperçut un village, loin en contrebas. Niché entre deux montagnes, cerné par des terres agricoles, il évoquait une oasis.

— Alazrian, nous y voilà !

Les rênes de son cheval dans une main, la carte chiffonnée de Falger dans l’autre, le jeune homme se hâta de rejoindre son compagnon. À la vue de l’agglomération, il sourit. Ils avaient quitté le village précédent trois jours auparavant, et tous deux étaient harassés, comme leurs montures qui exigeaient des pauses plus fréquentes.

Selon le plan, ce serait le dernier bourg avant Falindar. Au-delà des collines, Jahl aurait aimé apercevoir la mer, mais ils en étaient encore trop éloignés. Et les montagnes, au nord, arrêtaient le regard.

— Quel petit village ! observa Alazrian. J’espère qu’il y aura des chambres pour nous.

— Moi aussi, soupira Rob.

Mais il n’était pas plus inquiet que ça. Les agglomérations étaient souvent de dimensions modestes, mais bien peu avaient refusé d’accueillir les voyageurs. Jusque-là, la population de Tatterak s’était montrée généreuse. Si pratiquement aucun Triin ne parlait la langue de Nar, ils avaient néanmoins été fascinés par leurs visiteurs impériaux.

— Nous sommes près du but, dit Alazrian en étudiant sa carte. Aux abords de Falindar, les choses risquent d’être différentes.

— Pourtant, nous ne voyons toujours rien ! (Frustré, Jahl secoua la tête.) Allons-y. Peu m’importe que ces villageois aient seulement des planches à clous à nous proposer… Ça m’ira !

La carte repliée, Alazrian la rangea dans sa poche puis, mettant pied à terre, guida Aile à flanc de colline. Son compagnon l’imita, prenant la tête. Sa monture, très nerveuse, avait piètre allure après un trajet aussi long et tortueux. Jahl doutait que ces chevaux puissent faire la route inverse… Et la perspective de rester coincé à Lucel-Lor le hantait.

Peu à peu, sa monture retrouva de l'assurance. Bientôt, ils furent au pied de la colline. Autour des maisons, des villageois cultivaient les champs et surveillaient les troupeaux. Jusque-là, personne n'avait remarqué les étrangers. S'étant remis en selle, Jahl passa au petit trot, son compagnon sur les talons.

Alazrian étudiait les lieux avec un enthousiasme qui ne se démentait pas. C'était un brave garçon. Voyager avec lui avait apaisé les craintes de Jahl sur sa magie. Il lui avait donné des leçons de tir à l'arc. Le jeune homme ne serait jamais un bon archer, mais son enthousiasme faisait plaisir à voir. Quel dommage qu'il ait été élevé par une brute comme Elrad Leth…

— Tu me laisseras parler, Alazrian, d'accord ?

— Ça se passe toujours comme ça.

— Et jusqu'ici, on ne s'en sort pas trop mal, non ?

Le jeune homme garda un silence diplomatique.

Le prêtre héla le premier Triin en vue.

— N'nakk !

Ce terme signifiait « ami ». Falger le leur avait appris. Ce mot avait aidé les voyageurs à rencontrer presque partout un accueil favorable.

Surpris de voir des Narens approcher, les villageois lâchèrent leurs houes. Chaque fois, c'était la même réaction. Jahl avait pris l'habitude.

— N'nakk ! répéta-t-il. Nous sommes des amis. N'ayez pas peur.

Les Triins s'interpellèrent pour se transmettre la nouvelle. Une petite foule se forma. D'un coup d'œil, Rob vit que son compagnon souriait.

— Ça te plaît, hein ?

Alazrian l'avoua d'un haussement d'épaules.

— Oui, un peu.

Aux abords du village, les Triins se rassemblaient, pareils à tous ceux que les voyageurs avaient croisés jusque-là, avec leur chevelure blanche et leur naturel curieux. Les enfants agrippaient les inconnus par leurs vêtements pour se disputer leur attention. Un groupe de gamins entoura Jahl.

— Doucement, les petits ! Braillez tout votre soûl, mais à moins que vous ne parliez le naren, on ne s'entendra jamais… (Rob s'empressa d'aborder des adultes.) N'nakk, amis… Vous comprenez ?

Un vieillard au visage fripé avança pour mieux le dévisager.

— Naren…, chuchota-t-il. Vin shaka too Naren.

— Oui, Naren, confirma Jahl. N'nakk. Nous sommes des voyageurs. Des gens qui se déplacent… En route pour Falindar.

Le vieillard sursauta, interrogeant du regard d'autres fermiers.

— Falindar ? (Les Triins échangèrent quelques mots. Puis, sourcils froncés, le vieillard revint à Jahl.) Kalak ? H'jau voo Kalak ?

— Il parle de Vantran, dit Alazrian.

Le Triin hocha vivement la tête.

— Vantran !

— Oui, répondit Jahl, nous cherchons Kalak, qui se trouve à Falindar. Mais d'abord, nous avons besoin de repos. Pouvez-vous nous aider ?

Le Triin conféra de nouveau avec ses pairs, abandonnant Jahl à la curiosité des enfants qui commençaient à fourrer leur nez dans les sacoches de selle. Le prêtre les houspilla.

— Quelles petites pestes ! Au lieu du tir à l'arc, Alazrian, tu devrais peut-être apprendre le triin – et ensuite les bonnes manières à ces chenapans !

— Ce sont des gosses, Jahl…

Mais Alazrian était moins harcelé par les nuées de gamins que son compagnon, plus exotique à leurs yeux. Jahl écouta les fermiers, se demandant de quoi ils débattaient avec tant d'animation. Enfin, le vieillard se tourna de nouveau vers le prêtre en lui faisant signe de le suivre.

— Nagrah !

— Nagrah ? C'est quoi, Alazrian ?

— Je l'ignore. Ça veut peut-être dire « repos ».

— Seigneur, espérons-le !

Ils suivirent leur guide au cœur du village, où davantage de monde s'attroupa pour voir les étrangers. Bien entretenus, les logis étaient en peaux de bêtes et en rondins. Comme tous les villages triins que les compagnons avaient visités, celui-ci était d'une propreté remarquable, sans trace de vermine. Et sa simplicité impressionna Jahl.

À Lucel-Lor décidément, tout se démarquait de Nar.

Le vieillard s’arrêta au centre du bourg, un jeune Triin à l’air abasourdi courant à sa rencontre. Visiblement appelé à la hâte, il finissait de passer une robe couleur safran en se pressant.

La foule murmura : « Nagrah ! ».

— Ah, dit Jahl, comprenant, une sorte de chef, je suppose, comme Falger ?

— On dirait un prêtre, remarqua Alazrian en gloussant. Vous allez vous faire un ami, Jahl !

À peine plus âgé qu’Alazrian, le nouveau venu étudia les étrangers.

Jahl Rob se força à sourire.

— Nagrah ? C’est votre nom ?

Le front plissé, le Triin hésita.

— Je suis Nagrah.

— Vous parlez le naren ?

— Oui. (Nagrah examina ses visiteurs de pied en cap.) Qui êtes-vous ?

— Jahl Rob, d’Aramoor. Et voilà Alazrian Leth, du Talistan. Nous sommes tous les deux originaires de Nar. Vous comprenez ?

— Oui. Vous êtes des voyageurs ?

— En effet, répondit Alazrian. Et nous sommes des amis. Il nous faudrait un endroit où nous reposer. Je vous en prie. Nous vous dédommagerons. Nous avons un peu d’or, si…

— Vous ne pouvez pas rester, coupa Nagrah. Partez vite, vous n’êtes pas les bienvenus !

— Pas question de tourner bride ! dit Jahl sans réfléchir. Impossible ! Je vous en prie, vous venez d’entendre le garçon… Nous désirons simplement nous reposer pour la nuit. Demain, nous serons partis…

— Oui, pour Falindar ! grogna le Triin. Seriez-vous stupide ? Ignorez-vous ce qui vous attend là-bas ?

— Richius Vantran, répondit Alazrian. Voilà pourquoi nous y allions : nous devons le trouver.

Le Triin lui jeta un regard étrange.

— Vous avez besoin de Kalak ? Pourquoi ?

— C’est une longue histoire, dit Jahl. Et ce n’est pas l’endroit pour en parler.

Le visage de Nagrah se ferma.

— Falindar regorge de dangers. Vous êtes idiots d'y aller. Vous ne rencontrerez pas Kalak. C'est la guerre là-bas.

— Nous sommes au courant, dit Jahl. Ça ne change rien.

Le Triin secoua la tête.

— Vous êtes comme Kalak ! Les Narens savent toujours tout ! Ils sont si malins qu'ils ne voient pas le danger… (Il soupira.) Très bien, venez. Il y a un endroit où nous pourrons parler.

— Vous connaissez Vantran ? lança Alazrian, plein d'espoir.

Nagrah s'éloigna sans daigner répondre. Mais il fit signe aux étrangers de le suivre dans un modeste logis, près d'un puits et d'une corde à linge lestée de vêtements mouillés.

Cette fois, la foule se tint à distance respectable.

— Ma maison, dit Nagrah. Nous y parlerons…

Repassant à sa langue maternelle, il dispersa les curieux et confia les chevaux des visiteurs au vieillard, qui s'éloigna aussitôt.

— Où va-t-il ? demanda Jahl.

— Vous avez été cruels avec vos montures, dit le Triin. Elles semblent sur le point de tomber raides mortes ! On leur donnera à boire et à manger. Elles ont besoin de repos. Et vous aussi, à ce qu'il semble.

— Vous auriez toute notre gratitude, assura Jahl Rob. Si nous pouvions passer la nuit ici, nous partirions au matin.

— Pour Falindar…

— Exact.

— Alors, nous avons à parler. Entrez.

La chaumière, remarquablement douillette, avait des murs de papier blanc ornés de délicates frises en bois… Une collection de statuettes en argile trônait sur une étagère. Un tapis écarlate élimé et des coussins couvraient le sol. Le matelas, poussé au pied d'un mur, laissait libre le passage. Deux chaises à haut dossier complétaient cet ameublement spartiate.

Repensant à la remarque de son compagnon, Jahl eut vraiment l'impression d'être chez un prêtre.

Intrigué, Alazrian fit le tour de la pièce, n'osant rien toucher malgré son envie. Nagrah le regarda explorer sa maison… Sentait-il que le garçon avait des ascendances triines ?

— Auriez-vous à boire ? De l'eau ou autre ? En route, nous avons avalé des tonnes de poussière !

— Parlons d'abord, répondit Nagrah. Les boissons, ce sera ensuite. Asseyez-vous…

Il désigna les sièges et les coussins.

Jahl hésita. Alazrian s'installa en tailleur sur le tapis, un coussin en guise de dossier. Nagrah l'imita et leva les yeux vers le Naren.

Cette maison païenne mettait Rob mal à l'aise. Il s'assit pourtant.

— Mon ami pense que vous êtes un prêtre, dit-il, cherchant à briser la glace. Se trompe-t-il ?

— Je suis un Initié, répondit Nagrah. Un Drul saint. Dans votre langue, oui, le mot serait « prêtre ».

— Un Drul… (Alazrian hocha la tête.) J'ai lu quelque chose à votre sujet… Dans la Cité Noire, j'ai trouvé un livre qui…

— Pas maintenant ! coupa Jahl en souriant à Nagrah. Vous parlez très bien notre langue. Comment l'avez-vous apprise ? Avez-vous voyagé au sein de l'empire ?

— Non. Mais mon ancien maître, qui y est allé, a appris le naren et m'a transmis ses connaissances. C'était un excellent pédagogue.

— Que lui est-il arrivé ? demanda Alazrian.

— Il est mort il y a quelque temps… (Nagrah réfléchit.) Deux ans, peut-être plus.

— Deux ans ? répéta le jeune homme. Était-ce Tharn ?

— Vous le connaissez ?

— Oh, oui ! Tout le monde en Nar a entendu parler de lui ! C'est une des raisons de ma venue ici, j'aimerais mieux le connaître !

— Alazrian…

— Tharn est mort, dit Nagrah. (Il se tapota la poitrine en souriant.) Mais il vit toujours, ici…

— Accepteriez-vous de me parler de lui ? S'il vous plaît ? Je désire vraiment en savoir plus ! Tout ce que vous pourrez…

— Alazrian, arrête une minute, veux-tu ? Nous avons beaucoup à apprendre, mais l'heure est mal choisie pour une leçon d'histoire ! Nagrah, vous désiriez nous parler en privé. Pourquoi ?

— Parce que vous affirmez connaître Kalak. Comment est-ce possible ?

— Je viens d’Aramoor, répondit Jahl. Richius Vantran était mon roi.

— Il ne l’est plus.

— Non. Mais nous devons le voir. C’est très urgent.

Nagrah eut un sourire railleur.

— Comment peut-on être aussi inconscient ? Falindar est en guerre. Le seigneur Praxtin-Tar assiège la citadelle. Vous ne pouvez pas joindre Kalak.

— Mais il est bien à Falindar ? demanda Alazrian.

— Oui. Et Falindar est cernée par l’ennemi. Vous n’aurez aucun moyen de le contacter.

— Notre mission est très importante ! insista le jeune homme. Nous devons absolument voir Vantran ! Si nous parlions à Praxtin-Tar, nous pourrions peut-être lui faire comprendre… Nous désirons seulement voir Vantran.

— Vous ne m’écoutez pas. Praxtin-Tar hait Richius Vantran. Il exècre tous les Narens ! Il ne vous laissera pas franchir ses lignes. Et il vous tuera.

Saisissant soudain, Jahl hocha la tête.

— Voilà pourquoi vous vouliez que nous repartions au plus vite. Notre seule présence met votre village en danger.

— Quelquefois, il envoie ses guerriers s’approvisionner ici. Si on vous découvrait parmi nous… Praxtin-Tar ne m’effraie pas. Mais les autres tremblent devant lui. Et vous le devriez aussi ! Si vous tombez entre ses mains, il vous exécutera.

— Génial ! Tu entends ça, Alazrian ? Nous avons fait tout ce chemin pour rien !

Le jeune homme refusa de le croire.

— Il y a forcément un moyen, Jahl ! Pas question que tous nos efforts restent vains !

— Serais-tu sourd, mon garçon ? Falindar subit un siège !

— Je m’en fiche ! Nagrah, je vous en prie… Vous devez nous aider ! N’existe-t-il vraiment aucun moyen de joindre Kalak ? Ou de lui faire parvenir un message ?

— Qu’y a-t-il donc de si grave ?

Alazrian allait répondre, mais Jahl le battit de vitesse.

— Écoutez, Invité… Nous ne sommes pas là pour vous raconter notre vie ! Que ça vous plaise ou non, nous irons à Falindar ! Et nous nous passerons de votre aide. Alors…

— Initié, rectifia Nagrah. Je suis un Initié. Mais comment le sauriez-vous ? Vous n'êtes pas Triin.

— Sûrement pas !

— Votre compagnon, lui, comprend. (Leur hôte sourit à Alazrian.) Vous connaissez notre langue, mon garçon, n'est-ce pas ?

Alazrian et Jahl se raidirent. L'Initié se leva pour venir s'agenouiller devant le jeune homme et, mains tendues, suivit l'ovale de son visage du bout des doigts. Le regard plongé dans le sien, Alazrian le laissa faire sans broncher.

— Êtes-vous Naren ? Ou Triin ? (Alazrian en restant bouche bée, Nagrah hocha la tête.) Je le savais ! Votre hérédité triine est évidente ! Il suffit de voir votre chevelure, vos yeux… À l'instant où je vous ai touché, je l'ai senti aussi.

Le jeune homme hoqueta.

— Vous l'avez senti ?

— Lâchez-le ! ordonna Jahl.

Nagrah s'écarta.

— Dès que je l'ai vu, j'ai su qu'il avait du sang triin dans les veines. Falindar est un endroit à part pour notre peuple. Est-ce pour ça que vous voulez tant y aller, Alazrian ?

Le jeune homme jeta un coup d'œil à Jahl.

— Dis-le-lui, capitula ce dernier.

— Vous avez raison, Nagrah. Mon père, un Triin, s'appelait Jakiras. Je ne l'ai jamais connu.

— Je ne connais aucun Jakiras à Falindar.

— Si je suis là, c'est que je voudrais en apprendre plus sur moi-même. Richius Vantran peut m'aider. Il a connu Tharn. Je veux qu'on m'enseigne la magie !

Nagrah fronça les sourcils.

— La magie ? Que savez-vous de cet Art ?

— Tharn était un sorcier. J'ai un don, moi aussi.

— Tharn était Touché par le Ciel, mon garçon. Il n'avait rien d'un sorcier.

— Je sais. Mais je vous répète que j'ai aussi un don. Par exemple, il me suffit de toucher quelqu'un pour lire dans ses pensées. Laissez-moi vous montrer…

Nagrah s'écarta.

— Ne me montrez rien du tout ! D'abord, ça ne peut pas être ! Tharn était à part. Lorris et Pris l'avaient choisi. Vous ne pouvez pas être comme lui.

— Pourtant, c'est la vérité, intervint Jahl Rob. Croyez-le ou pas, vous avez un autre élu des dieux sur les bras… Voilà pourquoi Alazrian a fait ce long voyage. Il part à la recherche de lui-même…

— Et c'est tout ?

— Non. Nous sommes aussi chargés d'une mission. Nous devons rejoindre Vantran.

L'Initié se renfrogna.

— C'est ce que vous dites. Mais Alazrian, vous aurez fait tout ça pour rien. Tharn reste pour moi un mystère. Même s'il était mon mentor, je ne l'ai jamais compris. Si vous croyez que Kalak vous aidera à cerner Tharn, vous vous trompez.

— Je dois au moins essayer, insista le jeune homme. Si Vantran m'aide, tant mieux. Sinon, nous aurons encore besoin de lui. (Alazrian tendit une main que son hôte refusa de prendre.) Je vous en prie ! C'est trop long à expliquer, mais vous devez nous croire… Il nous faut à tout prix contacter Vantran.

— Vous disiez que Praxtin-Tar ne vous effrayait pas, enchaîna Jahl. Pourquoi ?

— C'est un imbécile. Comme vous, Alazrian, il veut éclaircir le « mystère Tharn ». Voilà pourquoi il attaque Falindar, le siège de notre gouvernement, d'où Tharn dirigeait les affaires du royaume. Ce seigneur de guerre veut lui succéder. Mais comme il n'est pas Touché par le Ciel, ses prétentions resteront lettre morte.

— C'est un homme mauvais ? demanda Alazrian.

— Non, ignorant… Mais ça le pousse à commettre des actes cruels. Croyez-moi, il hait les Narens et ne vous accueillera certainement pas à bras ouverts. À moins que… (Nagrah fronça les sourcils.) Si vous êtes vraiment Touché par le Ciel comme vous l'affirmez, Praxtin-Tar vous

écoutera. Sa quête et la vôtre se rejoignent, semble-t-il. Il se peut qu'il vous accepte.

— Nous conduirez-vous près de lui ? demanda Alazrian. Je vous en prie, si nous pouvions le voir, je le convaincrais que j'ai un don.

L'Initié sourit.

— Un don ? Tharn en parlait comme d'une malédiction.

Une ombre de tristesse passa sur le visage du jeune homme.

— J'ignore comment qualifier mes pouvoirs. Voilà pourquoi j'ai accepté cette mission.

— Guérir les malades n'a rien d'une malédiction, mon garçon ! dit vivement Jahl Rob. Notre Seigneur le faisait et Il était sans péché.

— Guérir ? s'écria Nagrah. Vous êtes un guérisseur, Alazrian ?

— Eh bien, oui… Si je touche un malade, je le guéris. J'ignore comment, mais c'est ainsi.

— Remarquable…, chuchota l'Initié. J'avais peut-être tort à propos de Praxtin-Tar… Il vous accueillera.

— Pourquoi ? demanda Jahl.

— N'en parlons plus pour l'instant, dit Nagrah. Reposez-vous. Au matin, nous irons au camp du seigneur de guerre. Je vous expliquerai tout à ce moment-là.

Le lendemain matin, quand le trio quitta le village, l'Initié parla de Crinion, le fils de Praxtin-Tar. Vivait-il encore ? Nagrah n'en savait rien. Mais si c'était le cas, et si Alazrian pouvait le sauver, son père épargnerait sans doute le jeune homme par gratitude, le laissant peut-être même rejoindre Vantran.

Jahl Rob n'appréciait pas ce plan, mais il ne voyait pas d'alternative. Ils avaient fait des centaines de lieues pour remettre à Vantran le message de Biagio. À ce stade, ni l'un ni l'autre n'était prêt à baisser les bras et à retourner bredouille en Aramoor.

Dès le lever du soleil, après une nuit calme et reposante chez le Triin, les trois hommes avaient enfourché leur monture. Ils remontaient maintenant l'un des canyons de Tatterak. Jahl inspectait prudemment les environs.

Pressé de rejoindre Praxtin-Tar, Alazrian chevauchait en tête.

— Nagrah, est-ce encore loin ? lança Rob.

L’Initié cheminait à dos d’âne près du prêtre.

— Nous y sommes presque, répondit-il en désignant des collines au nord. Voyez là-bas ? Falindar se dresse au-delà de ces montagnes. De là, nous verrons le campement du seigneur de guerre.

— J’espère que vous ne vous trompez pas, prêtre… Je suis censé protéger le garçon, pas le conduire à l’abattoir !

— Vous êtes son tuteur ?

— Eh bien, pas précisément…

— Alors, que faites-vous avec lui ? Cette mission vous concerne aussi ?

— On pourrait dire ça. Kalak était mon roi. Je ne l’ai pas revu depuis longtemps.

— Et vous lui en voulez. Vous ne le cachez guère.

— Vous êtes aussi perspicace que le gamin… C’est assommant, à la fin ! C’est une caractéristique triine ?

Nagrah éclata de rire.

— Drule, plutôt… Si Alazrian est Touché par le Ciel, ça en fait automatiquement un Drul.

— Un Drul… Quelle absurdité !

— Vous ne croyez pas au Ciel ?

— Si, naturellement ! Je suis un prêtre. Un vrai !

— Vous ? s’écria Nagrah, stupéfait. C’est à ça que ressemble un prêtre naren ? Je ne suis pas impressionné !

— Je pourrais vous donner des leçons ! Dieu est unique, Nagrah. Il n’a rien à voir avec vos mythes païens !

— Lorris et Pris ne sont pas des mythes ! répliqua Nagrah. Ils existent.

— Ridicule…

— Ah oui ? Alors, comment expliquez-vous Tharn ? Ou le jeune Alazrian ? Vous affirmez qu’il a des dons… Qui vous dit que ses pouvoirs ne lui viennent pas de Lorris et de Pris ?

Jahl Rob réfléchit, sans trouver de réponse.

— Je ne sais pas… C’est un mystère. Mais les desseins divins empruntent souvent des voies merveilleuses… Qui vous dit que les pouvoirs d’Alazrian ne lui viennent pas de mon dieu ?

— Votre compagnon est à moitié triin.

— Et à moitié naren.

— Ne chipotez pas sur les mots ! C'est bien d'un Naren, ça : toujours noyer le poisson !

— Mais vous ne pouvez pas me répondre, n'est-ce pas ? Et ça vous ennuie ? Qui sait, j'ai peut-être raison !

L'indignation de l'Initié céda la place à de l'hilarité.

— C'est vrai ! Là, vous me tenez, prêtre !

Jahl triompha en silence.

Peu après, ils atteignirent les collines qui gardaient Falindar. Prenant la tête, Nagrah guida ses compagnons le long de passages où de hautes parois en granit menaçaient de se refermer sur les téméraires. Parvenus au sommet d'une colline, les trois hommes découvrirent Falindar…

— Dieu tout-puissant ! chuchota Jahl.

Alazrian aussi en eut le souffle coupé.

— Sainte Mère…

La citadelle était d'une beauté époustouflante. Un miracle, à l'instar de la Cathédrale des Martyrs…

Défiant fièrement l'océan qui rongeait le pied de sa falaise un millier de pieds plus bas, Falindar, place forte d'argent et de laiton, scintillait au soleil, perchée sur son imposant éperon rocheux.

Jahl Rob se signa.

Au pied de l'éblouissante citadelle, un autre spectacle s'offrait aux regards : des centaines d'hommes, des machines de siège, des étendards claquant au vent, de la fumée…

— L'armée de Praxtin-Tar…, dit Nagrah. Êtes-vous prêt, Alazrian ?

— Pour cet instant, j'ai fait un long voyage et supporté bien des épreuves. Aujourd'hui, je suis prêt à tout.

OceanofPDF.com

31

À l’ombre de Falindar, Alazrian se dirigeait vers le campement de Praxtin-Tar. Une centaine de pavillons gris et blanc émaillaient la prairie. Les conversations d’un millier d’hommes et d’enfants formaient un brouhaha continuel. Les étendards – un corbeau noir aux griffes tendues – ondulaient au vent. Les chevaux et les bêtes de somme étaient regroupés dans des enclos. Des filets de fumée voletaient çà et là, montant des feux de cuisson. Au-dessus du camp, une machine de siège tendait son pseudo-cou de cobra, attirant l’attention du jeune homme. Une machine narène, indubitablement.

Par petits groupes, les guerriers fourbissaient leurs armes pendant que les esclaves tiraient d’énormes pierres vers le trébuchet. Perchés sur des étalons, des cavaliers s’entraînaient. Afin de mieux voir, Alazrian regarda par-dessus l’épaule de Nagrah, qui cheminait avec une lenteur délibérée, l’air déterminé.

L’Initié s’arrêta à la lisière du camp. Remarquant les trois intrus, un cavalier alerta ses camarades. Bientôt, un petit détachement chevaucha à la rencontre des étrangers.

— Ne dites rien ! ordonna Nagrah à ses compagnons. Ils me connaissent. Je parlerai en votre nom.

— Bonne idée, lâcha Jahl, flegmatique.

Discrètement, il se rapprocha de l’arc attaché en travers de la croupe de son cheval. Armes au poing, l’air féroce, les Triins arrivaient sur eux.

Nagrah les attendit de pied ferme.

— Narens ! cria le cavalier de tête. Nh’jakk na nalin jai !

Continuant d’apostropher l’Initié sur un ton colérique, le Triin mit pied à terre. Alazrian n’entendait rien à ce qu’il criait. Il ne comprit pas davantage la réponse calme de Nagrah. D’instinct, Jahl se plaça devant son protégé.

Le trio était encerclé par des cavaliers et des fantassins. La main d'Alazrian vola à son ceinturon, vers l'étui de sa dague. Jahl lui saisit le poignet.

— N'y pense même pas ! chuchota-t-il. Plus un geste !

Pendant que Nagrah parlait, Alazrian examina les guerriers. Tous portaient des pourpoints gris à la large ceinture noir goudron, et la même arme à double lame – un jiiktar, selon Falger. Le plus remarquable ? Leurs tatouages, sur la joue : un oiseau noir. Sans doute un corbeau…

Soudain accablé de se retrouver là, en plein territoire triin, Alazrian se demanda où était Biagio.

Un type émacié, aux longs cheveux noirs sales, accourut à son tour…

Horrifié, Alazrian constata que l'inconnu n'avait rien d'un Triin.

— Mon Dieu ! s'exclama Jahl. Qui est-ce ?

— Rook, répondit Nagrah. Bien. Il va nous aider.

— Rook ? répéta Alazrian.

Les guerriers cessant de palabrer, l'homme s'immobilisa devant Jahl, les yeux ronds.

— Sainte Mère de Dieu ! Des Narens !

Abasourdis, Alazrian et Jahl Rob se regardèrent.

— En effet, répondit le prêtre. Et vous ?

Lui saisissant la main, l'homme tomba à ses pieds. Dégoûté, Jahl tenta de se libérer.

— Je vous en supplie, emmenez-moi avec vous ! Sortez-moi de cet enfer, par pitié !

— Mais qui diable êtes-vous ? grogna Rob en se dégageant brutalement.

Peine perdue. L'inconnu se cramponna à ses jambes.

— Pitié ! Emmenez-moi loin de ces sauvages !

— Nagrah, qui est-ce ? insista Alazrian.

— Rook. (Doucement mais fermement, l'Initié força l'esclave naren à lâcher prise.) Debout, chien ! Nous avons à faire avec ton maître !

— Non, je vous en supplie, écoutez ! (Rook agrippa Jahl par son ceinturon.) Vous devez m'emmener avec vous loin d'ici. Pitié, bon sang… !

Rob se tourna vers Nagrah.

— Que signifie tout ça ? Qui est cet homme ?

— Rook, un esclave.

— Un esclave ? s'écria Alazrian. Naren ?

— Capturé lors de…

— Je suis un Naren ! cria Rook. Praxtin-Tar me retient prisonnier et me traite comme un esclave mais je n'en suis pas un ! Je suis un Naren !

— Ça se voit ! grogna Jahl, furibond. Quelle sorte de démon est ce Praxtin-Tar ? Asservir un homme est…

— Hia sar ! aboya le chef du détachement, menaçant Rob avec son jiiktar pour lui imposer le silence.

Nagrah s'interposa.

— *Eesay ! Praxtin-Tar j'tira miko !*

Se cramponnant à la cuisse d'Alazrian, le souffle court, Rook écouta ce qui suivit. Et, stupéfait, regarda le jeune homme.

— Vous cherchez Praxtin-Tar ?

— Vous les comprenez ?

— Je parle leur langue maudite, oui ! Mais pourquoi ? Vous devriez plutôt prendre vos jambes à votre cou et fuir à l'autre bout du monde ! Filez tant que votre Initié vous protège ! Et emmenez-moi avec vous !

— Impossible, répondit Jahl. Nous devons voir ce seigneur de guerre.

— Par l'enfer…

Alazrian se pencha pour murmurer à l'oreille de Rook :

— Pourriez-vous nous traduire ce qu'ils disent ?

— Mon enfant, c'est de la folie ! Filez tant qu'il en est encore temps !

— Chut ! (Les guerriers ne les quittaient pas de l'œil.) Alors ? Que disent-ils ?

Exaspéré, le prisonnier tendit l'oreille.

— L'Initié veut vous conduire devant Praxtin-Tar… Il affirme que vous avez une grande valeur… Est-ce vrai ?

— Cessez de poser des questions et continuez de traduire ! souffla Jahl.

Le Naren inclina la tête.

— C'est difficile… Ils se méfient de vous.

— Faites en sorte de les convaincre, Nagrah ! lança le prêtre. Nous devons parler à leur chef !

D’un coup de pied, un guerrier lui fit mordre la poussière. Alazrian se précipita pour l’aider à se relever. Furieux, Jahl cracha devant le Triin, prêt à lui sauter à la gorge.

Nagrah s’interposa encore.

— Non ! Plus un geste, Rob !

— Sale fils de pute ! grogna le prêtre. Tu veux te battre, ordure ?

— Silence ! rugit Nagrah.

Il attrapa le guerrier par le revers de sa veste et le secoua comme un prunier en l’injuriant. Le Triin lâcha son arme et leva les mains. Hors de lui, Nagrah le poussa au loin avant de se retourner vers Rook.

— Conduis-nous à ton maître, esclave ! Et si ces hérétiques… (il désigna le cercle de guerriers)… tentent de nous arrêter, tu expliqueras à Praxtin-Tar comment ils nous auront empêché de lui rendre un fier service ! Alors, il les mettra lui-même à mort jusqu’au dernier !

Il traduisit lui-même sa diatribe en triin.

Tous les guerriers baissèrent leurs armes.

— Nagrah, chuchota Alazrian d’un ton hésitant, vous écouteront-ils ?

L’Initié rajusta sa robe.

— Ils me connaissent. J’ai une certaine influence sur leur seigneur. Rook, conduis-nous à Praxtin-Tar.

— Par là… Il est avec ses hommes.

Ils avaient à peine fait quelques pas quand Rook reprit la main d’Alazrian.

— Pitié, mon garçon, il faut me sortir de là !

Le jeune homme se dégagea.

— Je dois d’abord parler à Praxtin-Tar.

— Il ne vous écoutera pas ! Vous devez me secourir…

Nagrah flanqua une taloche sur la nuque de l’esclave.

— Silence, Naren ! Nous ne sommes pas là pour parler de ton sort !

Alazrian fut mortifié de voir avec quel dédain l’Initié traitait Rook.

Ralentissant le pas, il resta à hauteur de Jahl. Le petit groupe gagna le centre du campement. Pleins de mépris, des cavaliers les escortaient sous le regard des autres Triins et des esclaves. Des enfants réfugiés dans

les jupons de leurs mères risquaient de timides coups d'œil vers les étrangers. Penchées sur leurs bassines de linge, des femmes aux yeux gris éteints les toisèrent au passage. Des esclaves, elles aussi… ?

Alazrian ne doutait pas que Praxtin-Tar fût homme à asservir également des femmes.

Rook s'arrêta devant un attroupement bruyant.

— Praxtin-Tar est là… au milieu. Regardez.

Formant un cercle, les guerriers braillaient des encouragements. Alazrian crut entendre des feulements. À coups de coudes, Rook se fraya un passage au milieu des Triins. Rob et son compagnon le suivirent.

Au centre du cercle, un grand félin furieux rugissait… De la taille d'un tigre, le pelage blanc, ses babines retroussées dévoilaient des crocs acérés. Il raclait la poussière, prêt à bondir. Ses pupilles jaunes fendues étaient rivées sur son tourmenteur, armé d'un lasso lesté de plomb. Respirant à peine, le Triin se déplaçait avec la grâce d'un danseur. Il portait la tenue gris cendre des guerriers, mais sa veste était en lambeaux, la poitrine marquée de zébrures sanglantes.

— C'est lui, dit Rook. Praxtin-Tar…

— Que fait-il ? demanda Jahl.

— Il veut dépasser ses propres limites…

Secouant la tête, Nagrah soupira.

— Voilà un homme qui désire mourir…

Ils regardèrent le seigneur de guerre affronter le léopard des neiges. Ce félin, qu'on disait mangeur d'hommes, était recherché pour son pelage.

Remuant lentement les mains, Praxtin-Tar guettait l'attaque. Incertain, le léopard feula. Le Triin, le front ruisselant de sueur, fit tournoyer son lasso au-dessus de sa tête. Le félin lança une patte…

D'un bond, Praxtin-Tar l'évita, un exploit salué par les rires des spectateurs.

— Je ne comprends pas, dit Alazrian. À quoi joue-t-il ?

— C'est un duel, répondit Nagrah. Depuis des mois, Praxtin-Tar assiège en vain Falindar. Il essaie peut-être de prouver sa valeur à ses hommes.

— Stupide ! lâcha Jahl.

— Mais il va se faire tuer ! s'exclama Alazrian.

— J’en doute…, fit Nagrah.

Praxtin-Tar passa à l’attaque et bondit sur le léopard, qui sauta sur le côté. Son coup de griffes blessa le Triin au bras. Indifférent au sang qui jaillissait de la plaie, le seigneur de guerre se rua sur le fauve et tous les deux roulèrent dans la poussière, heurtant des guerriers dans leur élan.

Le cercle se brisa et les Triins vociférèrent des encouragements. Couché sur le dos, Praxtin-Tar ceintura le félin, se moquant de ses crocs et de ses griffes qui lui perforaient la peau.

Puis, basculant sur un flanc, il tenta de passer son lasso autour du cou de l’animal et récolta une morsure à la paume – sans que cela l’arrête.

Lâchant le lasso, il passa son avant-bras sous la gueule du léopard et lui écrasa lentement la trachée artère. Les yeux exorbités, le félin cessa toute résistance. Les guerriers qui avaient reformé le cercle laissèrent libre cours à leur exultation.

En sang, éreinté, Praxtin-Tar ne relâcha pas sa prise. Sous l’effort, les veines de son cou se gonflaient. Mais il ne tua pas le léopard des neiges, car il cherchait simplement à lui faire perdre conscience. Une minute passa avant que la bête ne s’évanouisse, sa tête roulant dans la poussière.

— Le félin est mort ? demanda Alazrian, horrifié.

— Praxtin-Tar ne les tue jamais, répondit Rook. Il se contente de les dompter.

— Il fait souvent ça ? s’étonna Jahl. Je n’arrive pas à y croire !

— Il y a beaucoup de choses que vous aurez du mal à croire. Vous n’auriez jamais dû venir.

Agenouillé près du vaincu, Praxtin-Tar examina ses plaies puis se redressa pour lancer un grand cri, un poing brandi vers le ciel. Ses hommes lui répondirent en se lançant dans une farouche ovation.

Certains passèrent un collier au cou de l’animal et lui mirent une muselière. Couvert de sang et de sueur, leur chef titubait. Sous sa veste en lambeaux, il avait le torse lacéré. Une main nichée sous une aisselle, il boitait de la jambe droite. Pourtant, il arborait un sourire radieux, comme indifférent à la douleur. L’adoration de ses hommes semblait le guérir par avance de ses maux.

Avisant les étrangers, il fronça les sourcils et interrogea Rook puis Nagrah du regard… Quand ses yeux se posèrent sur Alazrian, celui-ci sentit son âme se flétrir… Sa main blessée tendue vers lui, Praxtin-Tar grogna en triin :

— *Nin-shasa kith ?*

— Eesay, Praxtin-Tar, répondit Rook en tombant aussitôt à genoux. Eesay nooal'aka.

Nagrah s'empressa de s'interposer et prit la parole sans appréhension. Il parlait du même ton dédaigneux que s'il s'adressait aux autres guerriers. À la surprise d'Alazrian, Praxtin-Tar l'écouta sans le rabrouer. L'air stupéfait, il se tourna même vers les nouveaux venus.

— Que dit Nagrah ? chuchota Jahl en flanquant un léger coup de botte au Naren agenouillé. Pouvez-vous traduire ?

— Chut ! grogna Rook.

Nagrah continua, Praxtin-Tar ne quittant pas le jeune homme des yeux.

— Ils doivent parler de moi… Rook, que disent-ils ? Je vous en prie…

Le Naren hésitant, un autre coup de pied de Jahl le persuada.

— L'Initié affirme que vous êtes des voyageurs. Vous venez de Nar et vous voulez contacter… le Chacal ?

— Continuez ! souffla Alazrian. Quoi d'autre ?

L'esclave écouta attentivement.

— Hum… Praxtin-Tar connaît l'Initié, mais il est en colère… Des mots m'échappent… En effet, il est question de vous, mon garçon. Des absurdités religieuses, je crois.

— Ensuite ? murmura Alazrian.

— Le seigneur ne croit pas Nagrah. Ça n'a aucun sens…

— Oh, si ! souligna Alazrian. Rook, répétez-moi tout, mot pour mot.

— Mais c'est n'importe quoi !

— Je vous en prie, faites-le.

Rook soupira et s'efforça de traduire la suite…

— Nagrah vient de dire qu'Alazrian affirme avoir un don. *« Vous cherchiez un lien avec le Ciel, Praxtin-Tar ? Eh bien, le voilà devant vous ! »*

Le seigneur de guerre s’esclaffa.

— *« Et vous avez été témoin de ses miracles ? »*

— *« Non. Mais ce garçon est très sérieux. Je crois en sa parole. »*

Rook se tourna vers Alazrian.

— De quoi s’agit-il ?

— Continuez à traduire, s’il vous plaît.

L’esclave obéit.

— *« Nagrah, comment osez-vous me faire perdre mon temps ainsi ? Si vous n’étiez pas un Initié, je vous tuerais ! »*

— *« Laissez-le au moins prouver ce qu’il avance ! C’est un guérisseur. Voilà pourquoi je vous l’ai amené. »*

Dépassé, Praxtin-Tar baissa les yeux sur sa main blessée.

— *« Pour ces petites plaies sans importance ? J’ai mon propre guérisseur, de toute façon ! »*

— *« Mais non, idiot ! Crinion n’est-il pas entre la vie et la mort ? »*

Le seigneur de guerre se raidit.

— *« Et alors ? »*

— *« Alazrian le sauvera ! Il a la magie de Tharn. Il affirme pouvoir ramener Crinion à la vie ! »*

Poussant Rook qui s’étala de tout son long, Praxtin-Tar empoigna Alazrian par le col.

— Que dit-il ? demanda le jeune homme, très nerveux. Nagrah ? Que veut-il ?

Le Triin le secoua rudement. L’agrippant par une épaule, l’Initié força Praxtin-Tar à se retourner pour mieux le gifler…

La foule hoqueta. Furieux, le seigneur de guerre leva un poing tremblant…

Nagrah ne remuait plus un cil.

Rook, qui s’était relevé, rejoignit vivement Alazrian pour continuer à traduire.

— Praxtin-Tar veut votre peau, mon garçon ! Je vous avais bien dit de filer !

— Mais je suis un guérisseur ! protesta Alazrian.

Écartant Jahl, qui faisait mine de l’arrêter, le jeune homme avança et enfonça un index dans la poitrine du Triin.

— Vous voulez me tuer ? Allez-y ! Mon propre père aussi veut me voir mort ! Vous lui rendriez un sacré service !

— Alazrian, écarte-toi ! cria Jahl Rob.

— Mais en m'abattant, Praxtin-Tar, c'est votre fils que vous condamnerez ! Car, croyez-le ou pas, je suis un guérisseur ! Je ne peux pas l'expliquer, mais c'est ainsi. Alors ?

Le visage en sang, le souffle précipité, Praxtin-Tar étudia le jeune homme de son regard haineux… Alazrian crut sa dernière heure venue… De sa voix posée, Nagrah calma de nouveau la colère meurtrière du seigneur de guerre.

— L'Initié lui demande de vous faire confiance, expliqua Rook. Si vous possédez vraiment un don, vous guérirez son fils. Alors, il devra vous laisser contacter le Chacal.

— Et si Alazrian échoue ? demanda Jahl.

— Vous serez tous mis à mort. Nagrah compris.

L'Initié continua à parler à Praxtin-Tar.

— Il demande si le seigneur accepte ces conditions, ajouta Rook.

Le regard brillant d'une douleur profonde – et d'une pathétique lueur d'espérance –, Praxtin-Tar dévisageait toujours Alazrian. Enfin, il se décida.

Nagrah sourit.

— Il est d'accord. J'espère que vous ne mentiez pas, jeune Alazrian…

Praxtin-Tar et son esclave guidèrent Alazrian vers un pavillon jaune plus grand que les autres à la toile et frappée aux armes de Reen : un corbeau. Jahl et Nagrah – ainsi qu'un millier de regards curieux – suivaient le jeune homme. Mais personne ne parlait ni ne bougeait. Même la brise était retombée. Se demandant ce qui l'attendait, Alazrian s'assouplit les doigts. Il n'avait pas utilisé ses dons depuis quelque temps et envisagea la possibilité d'un échec. Il ne voulait pas mourir. Or, Praxtin-Tar n'hésiterait pas un instant si ses derniers espoirs étaient déçus… Alazrian n'en doutait pas une seconde.

Crinion était-il vraiment à l'article de la mort ?

Le jeune guérisseur eut bientôt la réponse. Dès qu'il fut à l'intérieur du pavillon, Alazrian sentit une odeur de maladie, de saleté, d'urine, de

sueur aigre et de sang douceâtre…

Il vit un jeune homme étendu sur des coussins, emmailloté de pansements et couvert d'onguents. Même Jahl, qui avait connu son lot de morts violentes et de drames, hoqueta à la vue du moribond. Sur un petit autel, l'encens qui brûlait n'assainissait en rien l'atmosphère. Un Triin était au chevet de Crinion. Surpris, il se leva aussitôt et se précipita vers son maître – qui le repoussa.

— C'est Valtuvus, expliqua Rook, le guérisseur de Praxtin-Tar.

— L'état de Crinion s'est encore aggravé, soupira Nagrah en s'agenouillant près du blessé. Il va très mal… (Une main posée sur le cou du malade, il chercha son pouls.) Sa vie ne tient plus qu'à un fil…

— Il ne se réveille plus, ajouta Rook. L'infection gagne du terrain. Il sera bientôt mort.

— Mort ? répéta Praxtin-Tar. Uisha kah mort !

Il tourna vers Alazrian un regard troublé. Le sens de ce qu'il ajouta échappa au jeune homme. Mais son ton était des plus éloquents.

— Praxtin-Tar vous demande d'intervenir, dit Nagrah. Il vous prie de guérir son fils.

Alazrian eut un pauvre sourire.

— J'essaierai. Jahl… Prierez-vous pour moi ? J'aurai besoin de toute l'aide possible.

— Moi ? Hum… C'est de la magie ! Je…

— S'il vous plaît.

— Bon… Entendu.

Le prêtre s'agenouilla près du malade, ferma les yeux, joignit les mains et commença à prier en haut naren, suppliant Dieu de sauver Crinion et d'accorder à Alazrian la force nécessaire. Ensuite, bras tendu vers le jeune homme, il le fit s'accroupir à ses côtés, lui chuchotant à l'oreille :

— Te sens-tu vraiment capable… ?

Le jeune homme l'ignorait. Inspirant calmement, il remit de l'ordre dans ses idées. L'ombre de Praxtin-Tar tomba sur lui, occultant la lumière des chandelles. Les mains tremblantes, Alazrian les passa au-dessus du corps inerte…

Jahl ne remua plus un cil.

Je peux y arriver ! J'ai le don…

Résolu, Alazrian posa les doigts sur le malade, s'imprégnant de sa chaleur à travers les pansements, sensible à l'étincelle de vie encore présente…

L'odeur entêtante du sang et du pus dans les narines, il fut aussi agressé par des émanations d'herbes médicinales et des relents d'encens. Paupières baissées, il oublia tout cela, en quête de l'essence de Crinion.

Aussitôt envahi par le froid de la mort, il fut submergé par la maladie… Une sensation d'humidité malsaine… Celle de flotter hors de son propre corps, tel un pur esprit…

Une pensée traversa l'esprit du jeune guérisseur.

Perdu en mer… Crinion est perdu en mer…

S'enfonçant les ongles dans les paumes, il se concentra sur le flot de sang chaud et se l'appropria jusqu'à rejoindre Crinion dans l'immensité d'un océan obscur…

En esprit, il vit le fils de Praxtin-Tar rire aux éclats, pleurer, crier de douleur…

La souffrance secoua Alazrian, qui gémit sans rouvrir les yeux.

Il sentit Jahl Rob poser une main rassurante sur son épaule.

— Je suis là, mon garçon… (Alazrian aurait juré que cette voix venait de très loin.) Guéris-le. Je sais que tu le peux.

Je le peux ! Crinion, je te vois ! Reviens !

Toute sa volonté mobilisée, le guérisseur ordonna à l'âme de son patient de réintégrer son enveloppe charnelle. Telle une pluie déversée par un ciel de plomb, des fragments de vie tombèrent sur Alazrian et son patient…

La vie d'un jeune Triin…

— Je vais réussir ! dit Alazrian. Je le sens !

— Mon Dieu, chuchota Jahl, tu es en train de réussir !

Le jeune homme n'osa pas rouvrir les yeux. Le pouvoir thérapeutique montait en lui… L'étrange union de la volonté et de la magie courait dans les veines de Crinion, chassant le mal et purifiant son métabolisme… Un océan irrésistible de feu purificateur…

Alazrian battit des cils et rouvrit les yeux… Allait-il s'évanouir ? Ses doigts lui semblaient être devenus des morceaux de bois…

En larmes, il chercha à s'éclaircir les idées.

— Jahl, que voyez-vous ?

Rob ne répondit pas.

— Répondez-moi ! Que voyez-vous ?

— Un miracle…, lâcha le prêtre d'une voix blanche.

À travers ses larmes, Alazrian aperçut son patient, nimbé d'une pâle lueur. Il se demanda si les autres le voyaient. Mais devant la mine abasourdie de Jahl, il ne se posa plus la question.

— Par la Passion ! s'écria le prêtre.

Il se signa.

Troublé, Nagrah recula.

Blanc comme linge, Rook ouvrait des yeux ronds comme des soucoupes.

Praxtin-Tar approcha. Retenant son souffle, il toucha le halo jaune comme s'il s'agissait d'un merveilleux arc-en-ciel. Puis il laissa échapper un gémissement. Le corps martyrisé de son fils avait retrouvé les couleurs de la vie. Il semblait même rayonner d'une vigueur nouvelle. Son pouls ferme et régulier paraissait emplir l'espace de battements semblables à un roulement de tambour triomphal… Le visage de Crinion affichait une sérénité séraphique. Si le sang et le pus imbibaient toujours les pansements, leur odeur avait disparu, remplacée par les parfums enivrants des floraisons printanières…

— Ça sent le lilas ! s'écria Jahl. Mon Dieu, Alazrian, c'est un prodige ! Un pur miracle !

Le jeune homme était quasiment pétrifié.

— Je… j'ai réussi… Je suis un guérisseur pour de bon…

— Par Lorris et Pris…, soupira Nagrah en joignant les mains. (Il fondit en larmes.) Vous êtes vraiment Touché par le Ciel…

— Touché par le Ciel…, répéta Alazrian. Mère… Oh, mère ! J'aurais pu te sauver !

Bondissant sur ses pieds, il garda les yeux baissés sur ses mains couvertes de sang… Puis il fit volte-face et prit la fuite, sourd aux appels de Jahl.

Son instinct le poussait à s'éloigner à tout prix de l'homme qu'il venait de sauver. Le visage de sa mère gravé dans son esprit, comme pour mieux l'accabler, il tituba au milieu de la foule qui s'était massée devant le pavillon du chef, bousculant les guerriers sur son passage.

Le chagrin l'aveuglant, il courut au hasard.

Après avoir traversé le camp, il aperçut des collines et accéléra, en quête d'un sanctuaire.

Soudain, ces collines lui apparaissaient comme la chose la plus importante au monde. Il entendait des cris et courait toujours, sans réellement savoir pourquoi… Son but atteint, il s'effondra au pied d'un sapin, le nez dans les aiguilles, ses doigts arrachant de grosses mottes de terre…

— Maman, je t'ai laissé mourir… !

Il éclata en sanglots.

À la mort de dame Calida, il avait versé des larmes. À son enterrement aussi. Mais là… Une tristesse monstrueuse l'emportait dans ses flots comme un fétu de paille… Calida n'avait pas voulu qu'on la sauve. Elle avait insisté pour que son fils respecte sa dernière volonté. Mais jusqu'à cet instant, Alazrian n'avait pas idée de la force réelle de son don. Au fond, il n'avait eu aucune certitude, ignorant s'il aurait vraiment pu arracher sa mère à la mort. Maintenant, il en avait le cœur net. Et ça l'anéantissait.

Il enfonça la tête dans le tapis d'aiguilles de pins, s'abandonnant au chagrin…

Puis il entendit une voix familière crier son nom, vite suivie par des crissements de botte. Jahl le cherchait…

Alazrian se redressa. Et vit que le prêtre, à quelques pas de là, le dévisageait.

— Alazrian ! Pourquoi t'es-tu enfui comme ça ?

Le jeune homme ne put pas répondre. L'émotion lui nouait la gorge. Rob approcha.

Plus jeune, Alazrian était sujet au bégaiement… Il se demanda si ce handicap allait ressurgir.

— Vous avez vu… Je l'ai sauvé.

— Oui, un vrai miracle ! Tu avais raison, mon garçon. Et Nagrah aussi. Tu es Touché par le Ciel. Un guérisseur comme Notre Seigneur…

— Je n'ai rien en commun avec Lui ! Ma mère est morte à cause de moi, Jahl ! Alors que je pouvais la sauver, je n'ai rien fait !

— Non ! Ta mère avait un cancer.

— Un cancer ! ricana Alazrian. Et après ? Crinion avait bien pire encore !

— Mais tu m’as dit qu’elle ne voulait plus vivre. Elle t’a supplié de la laisser partir… N’est-ce pas ? (Le jeune homme ne répondant pas, il le saisit par l’épaule.) N’est-ce pas ?

— Si ! Mais quelle importance ? Je n’aurais pas dû l’écouter !

— Tu as tort. Nous mourons tous un jour ou l’autre. Même toi, tu rejoindras Tharn dans l’au-delà. Aucune magie ne te sauvera des desseins de Dieu.

Alazrian leva les yeux vers le prêtre.

— Les desseins de Dieu ?

— Tout est écrit, mon garçon. Dieu ne fait pas de miracles. Et le hasard n’existe pas. Ta mère a rendu son dernier soupir parce que son heure était venue. Et sur son lit de mort, elle t’a chargé de partir à la recherche de toi-même. Eh bien, c’est ce que tu fais !

— Oh, si c’était vrai…, soupira le jeune homme. Mais je ne sais plus si je suis à ma place ici. Je n’aurais pas dû venir. Je…

Surpris, Alazrian vit arriver Praxtin-Tar et il se releva.

Dans ses vêtements ensanglantés et lacérés, le seigneur de Reen aussi avait les yeux rouges. Jahl bondit sur ses pieds, prêt à défendre son protégé. Mais Praxtin-Tar ne les menaçait pas. Un sourire indéchiffrable flotta sur ses lèvres.

Puis il parla.

— Que dit-il ? chuchota le prêtre.

Alazrian haussa les épaules.

— Praxtin-Tar ? Qu’y a-t-il ? Que dites-vous ?

Frustré, le Triin tomba à genoux devant le jeune homme, lui saisit la main et plongea son regard dans le sien.

— Non !

Alazrian tenta de s’écarter. Secouant la tête, Praxtin-Tar lui serra obstinément les doigts. Le jeune guérisseur capitula… et laissa s’établir le lien mental.

Il fut submergé par les passions du Triin. Quand Praxtin-Tar reprit la parole, il comprit tout ce qu’il disait.

— Oui ! hoqueta Alazrian. Je vous comprends !

L’immense gratitude du Triin le submergea comme un raz-de-marée. Crinion était miraculeusement guéri. Son père se sentait humble et révélé à la lumière divine. Désormais, une grande sérénité l’habitait.

Décontenancé, Alazrian se demanda ce qui éveillait une joie si profonde et si grave dans le cœur du seigneur de guerre.

Dans leurs deux esprits, un nom se répercutait à l'infini.

— Tharn…, souffla Alazrian. Non, Praxtin-Tar, je ne suis pas lui…

Le Triin éclata de rire.

— *Tharn ! Vous êtes comme lui ! La porte ouverte sur le Ciel !*

— *Je ne suis qu'un gamin.*

— *Un singulier gamin !*

— *Non, je ne suis rien !*

— *Vous êtes Touché par le Ciel !*

— *Je suis… effrayé.*

Praxtin-Tar lui serra la main de plus belle.

— *Je vous protégerai.*

— Alazrian ? demanda Jahl. Ça va ? Que se passe-t-il ?

— Je capte ses pensées, je l'entends… Il me parle !

— Et que dit-il ?

Il y avait tant de choses dans le flot de paroles du Triin… C'était comme lire une bibliothèque entière au lieu d'un seul ouvrage ! De quelle façon communiquer cela à Jahl ?

Un message distinct et limpide surnagea dans cet océan d'informations.

— Le Chacal…, chuchota Alazrian en plongeant ses yeux dans ceux de Praxtin-Tar, conscient d'y lire la vérité. Il nous conduira auprès de Vantran !

OceanofPDF.com

32

Kasrin se tenait sur le pont de son navire endommagé. L'ombre du nouveau grand mât du Souverain Effroi tombait sur son visage à mesure que les charpentiers lissiens le mettaient en position. Il avait fallu plus d'une semaine pour fabriquer le mât de remplacement ; pendant ce temps, le Souverain avait été remorqué jusqu'à Karalon. Maintenant, le mât paraissait trop gros pour le vaisseau de guerre et son accastillage. Les progrès étaient d'une lenteur désespérante. Malgré leur excellente réputation de constructeurs de navires, les Lissiens avaient pris du retard sur les prévisions.

Une fois le Souverain hissé sur la rive, on avait aménagé tout autour une installation complexe. À cause des berges marécageuses de Karalon, une mise en cale sèche du cuirassé était impossible, mais les Lissiens avaient trouvé une solution.

Dès que les chalands eurent tiré le bateau endommagé sur l'île, les indigènes ne perdirent pas de temps, érigeant des échafaudages pour l'entourer des grues, des treuils et des armatures nécessaires au carénage et aux réparations.

Hélas, le Souverain n'était quasiment plus qu'une épave bonne à envoyer à la ferraille, car l'Intrépide avait dévasté sa coque et son pont. Le grand mât irréparable, il n'y avait pour ainsi dire plus de gréement ni de voilure. En attaquant la proue, le feu avait détruit le premier pont, ouvrant une vue plongeante sur les entrailles béantes du cuirassé.

Le *Souverain Effroi ?* Un navire ravagé.

Blair Kasrin doutait qu'on le remette jamais à flot.

Depuis son arrivée à Karalon, le capitaine avait remarqué un changement climatique : il faisait plus chaud. Les jours rallongeaient et les herbes étaient déjà hautes. Plus que trois semaines avant l'été… Et dès le premier jour, Kasrin devrait être au large du Talistan afin de canonner son littoral, donnant à Biagio le signal convenu pour l'ouverture des hostilités…

Si Alazrian remplissait sa mission, le Chacal serait également de la fête.

Devant les efforts apparemment voués à l'échec des Lissiens pour mettre en place le nouveau grand mât, Kasrin secoua la tête.

Il y avait tout simplement trop d'avaries. Malgré leur savoir-faire, les Lissiens n'achèveraient jamais les réparations à temps. Et rallier les côtes du Talistan demanderait au bas mot une semaine de navigation. Ce qui laissait une quinzaine de jours pour remettre le Souverain à flot.

Une gageure !

Comme de couler l'Intrépide ?

Kasrin croyait encore entendre Jelena, sur la berge… Elle lui avait affirmé que le Souverain Effroi serait remis en état. Honorant sa promesse, elle lui avait fourni un soutien de tous les instants, plus des artisans compétents et des matériaux. Mais tout paraissait vain… Le temps passait inexorablement. Le Souverain était dans un état lamentable. Il faudrait beaucoup plus de quinze jours pour qu'il redevienne opérationnel.

En tout cas, Kasrin aimait à se remémorer cet instant exceptionnel, sur la berge… Lui était terrifié. Et elle avait été si douce.

Incapable d'en supporter davantage, le capitaine se détourna. À supposer que les Lissiens parviennent à caler le grand mât, il resterait ensuite à gréer les vergues, les agrès et les voiles. Puis il faudrait s'attaquer à la proue… Bercé par les coups de marteau, Kasrin ferma les yeux. Quels travailleurs acharnés, ces Lissiens ! Et hautement compétents dans leur partie… Hélas, ils ne feraient pas de miracle.

Je n'y arriverai pas. Désolé, Biagio.…

L'empereur devrait lancer son invasion en se passant de soutien maritime. Il n'y aurait pas de bombardement de la côte du Talistan, pour alarmer les troupes de Tassis Gayle. De toute façon, les batteries bâbord du Souverain étaient hors service. Le feu roulant dirigé contre l'Intrépide ayant fait fondre les canons lance-flammes, le cuirassé n'avait plus que trois bouches à feu – celles de tribord. Jelena avait suggéré qu'on récupère l'armement de l'Intrépide, mais cela aussi serait impossible. Seuls les ingénieurs des laboratoires de guerre savaient monter des armes aussi dangereuses. Aux yeux de Kasrin, le quasi anéantissement de sa puissance de feu était un clou de plus dans le cercueil du Souverain.

Rouvrant les yeux, il observa le pont. Son équipage s'échinait aux côtés des Lissiens, clouant des planches et les badigeonnant de poix de calfatage. À l'horizon, le soleil sombrait. Il ferait bientôt nuit.

Le crépuscule rappela à Kasrin combien il se sentait fatigué. La semaine précédente, il n'avait presque pas fermé l'œil, s'étourdissant de travail. Quand l'épuisement le rattrapait, il faisait cauchemar sur cauchemar. Il perdait l'appétit et la tête lui tournait. Mais pas question de s'en soucier. Le Souverain Effroi avait besoin de lui.

Il allait prêter main-forte aux charpentiers quand il vit Laney arriver vers lui en boitant. Regardant soigneusement où il mettait les pieds, l'officier en second marchait avec une canne. Kasrin évita de le fixer avec trop d'insistance. Sur sa cuisse, Laney garderait à vie les traces de morsure du requin qui l'avait attaqué. Plus chanceux que d'autres – les jambes arrachées par les squales ou mordus au flanc –, il avait « seulement » perdu un gros bout de chair…

Lui souriant, Kasrin allait l'aider quand il se ravisa… Laney avait besoin de s'en sortir seul.

Il rejoignit son capitaine et étudia le mât chancelant.

— Vous semblez inquiet ? Ne le soyez pas. Les Lissiens savent ce qu'ils font.

— En effet. Ils sont si méticuleux… Je suis sûr qu'à l'automne prochain, nous pourrons refaire voile !

— J'ai revu les plans, pour la proue. Thorp et ses gars s'y attaqueront dès demain. Selon lui, Jelena a fait appel aux charpentiers d'autres îles. À son avis, le travail sera terminé dans les temps.

— À son avis… (Kasrin fronça les sourcils.) Comme c'est rassurant !

Thorp était le charpentier en chef des chantiers navals. Un homme talentueux, mais pas d'une vivacité d'esprit stupéfiante !

— Blair, nous faisons tous de notre mieux.

— Je sais. Je sais aussi que ça ne suffira pas. L'été arrive. Si nous voulons être au Talistan en temps et heure, il faudra appareiller dans deux semaines. Et regardez cette épave ! C'est fichu d'avance !

— Nous nous en sortirons ! Jelena a mobilisé des artisans supplémentaires. Toujours selon Thorp, les ouvriers qui réparent les voiles ont bien avancé le travail.

— Une fois la voilure prête, il faudra la gréer aux espars. Ah, mais j'oubliais… Il n'y a pas d'espars !

— Impossible de vous parler quand vous êtes de cette humeur…, soupira Laney. Il se fait tard. Pourquoi n'iriez-vous pas dormir un peu ?

— Il y a trop de travail.

— Vous n'êtes d'aucune utilité dans cet état. Regardez-vous : vous tenez à peine debout ! Allez vous reposer. Je veillerai au grain. Demain matin, le grand mât sera en place et vous vous sentirez tout de suite mieux.

Kasrin ne l'entendit pas de cette oreille.

— En vérité, je ne suis pas fatigué. Et tant que ce grand mât ne sera pas calé, je ne fermerai pas l'œil, de toute façon. (En ce moment, les charpentiers, perplexes, se frottaient le menton.) Tel que c'est parti, la nuit sera longue…

— Alors, allez manger, au moins ! J'ai l'estomac dans les talons et vous devez avoir faim aussi.

— Plus tard peut-être…

Laney flanqua à son capitaine un petit coup de canne.

— Eh ! Regardez-moi !

Kasrin tourna les yeux vers lui.

— Quoi ?

— Quelque chose vous tracasse. Vous ne m'aviez encore jamais tenu à l'écart ainsi.

— Quelque chose me tracasse ? Quoi donc, grands dieux ?

— Je crois le savoir…

— Cette bonne blague ! Regardez mon cuirassé !

— Il ne s'agit pas de ça. (Avec un sourire très doux, Laney prononça le nom que Kasrin aurait voulu ne plus jamais entendre.) Nicabar…

Se détournant, le capitaine observa Karalon – avec un intérêt trop soutenu pour être honnête.

— Voilà ce qui vous tourmente, c'est évident. Depuis sa mort, vous ne le mentionnez même plus.

— Ah non ?

Kasrin se rapprocha du bastingage. À son grand dam, il entendit la canne frapper rythmiquement le pont – Laney le suivait.

— Vous voulez en parler ?

— Parler de quoi ? Nicabar est mort. Je l'ai tué. C'était le but de notre venue à Liss, non ?

Laney s'interposa entre le capitaine et le bastingage.

— Ne m'obligez pas à m'en servir ! dit-il en brandissant sa canne. Si vous refusez de vous confier, je n'hésiterai pas !

— Laney…, soupira Kasrin. Que voulez-vous que je vous dise ? Nicabar est mort.

— Oui…

— Et je l'ai tué. Mon Dieu, je l'ai assassiné…

Sa canne baissée, Laney passa un bras autour des épaules de Kasrin. Ni l'un ni l'autre ne s'attendait à ce qu'il pleure. D'ailleurs, Kasrin n'avait pas de larmes à verser sur le sort de l'amiral. Mais il éprouvait un vide immense – très déstabilisant – et un sentiment diffus de culpabilité.

— Il était fou… Je le sais ! Mais…

Incapable d'achever sa phrase, le capitaine secoua la tête.

Mais quoi ? Il venait de débarrasser le monde d'une menace très réelle. Aux yeux de Jelena et des Lissiens, il faisait figure de héros. Mais son geste tenait du parricide. Et le visage de Nicabar avait rejoint les autres dans les cauchemars qui revenaient le hanter…

Ce regard bleu saphir ne le laisserait plus jamais en paix.

— L'amiral me faisait confiance. Il n'a pas ordonné mon exécution ni ma dégradation, parce qu'il espérait depuis le début que je lui reviendrais. Comme un père qui guette le retour de son fils… Et voilà comment je l'ai remercié !

Laney lui fit prendre appui contre le bastingage pour qu'il tourne le dos à Karalon. Le capitaine se retrouva face à son cuirassé endommagé – celui que Nicabar lui avait donné, le baptisant en personne.

Le jour le plus heureux de la vie de Kasrin, qui avait été rouge de fierté…

— Il fallait le faire, dit Laney. Nicabar était fou. Vous le savez.

Kasrin soupira.

— Les enjeux étaient trop élevés. Il n'aurait jamais cessé d'attaquer Liss. Un jour ou l'autre, il aurait même tué Jelena. Y avez-vous pensé ?

— Je n’ai pensé à rien d’autre, avoua le capitaine. Je sais que Nicabar n’avait plus sa tête et qu’il menaçait Liss – compromettant ainsi les plans de Biagio. Mais il comptait beaucoup pour moi, Laney. Je ne peux pas l’expliquer. En tout cas, je n’arrive pas à me trouver des excuses.

— Essayez ! Pour commencer, cessez de passer vos nerfs sur les autres ! Nous faisons tous le maximum.

— Je le vois bien…

— Vous avez une mine affreuse ! Allez vous reposer.

— Non. Il faut s’occuper de la coque.

— Blair…

— Je vous en prie, ne discutez pas. Nous sommes débordés de travail !

— Je ne discute pas. Mais regardez plutôt…

Tournant la tête, Kasrin aperçut une silhouette familière. Son cœur bondit dans sa poitrine.

— Jelena !

Laney eut d’un sourire espiègle.

— Je me demande ce qu’elle veut… Se peut-il qu’elle vienne admirer le héros Kasrin ?

Le capitaine se passa une main dans les cheveux. Depuis son arrivée à Karalon, il n’avait presque pas revu la reine et il commençait à croire qu’elle l’évitait.

Il admira sa magnifique chevelure d’or et sa robe écarlate… Dès qu’il put attirer son attention, il agita les bras.

Elle lui sourit.

— Dieu, qu’elle est belle ! soupira Laney. Vous n’êtes pas d’accord ?

— Je n’avais pas remarqué…

— Fieffé menteur !

S’arrêtant au bord de l’eau, Jelena observa un moment l’activité fébrile qui régnait à bord du Souverain Effroi. Un instant, Kasrin se demanda si c’était le seul but de sa visite – une inspection sommaire.

Son humeur s’en ressentit.

— Eh bien ? fit Laney. Descendez l’accueillir !

Le capitaine baissa les yeux sur sa veste tachée de goudron et de sueur – pas la tenue rêvée pour se présenter devant une souveraine… Mais Jelena ne lui en voudrait pas – du moins, il l'espérait. D'ailleurs, elle l'avait vu en bien pire état. Empruntant l'échelle de coupée la plus proche, Kasrin descendit le long de la coque et pataugea sur le sol marécageux. L'humidité détrempa bientôt ses bottes.

Jelena l'attendait. Ses compatriotes vinrent lui offrir leur aide, mais elle les éconduisit.

Elle veut me voir, pensa Kasrin, ravi.

— Bonsoir !

Le vacarme des marteaux résonnait encore à ses oreilles, mais à bord du Souverain, les équipes abandonnaient progressivement le travail pour aller se reposer. Blair sentit peser sur lui le regard de Laney.

— Quel bon vent vous amène par ici, Majesté ? Rien de préoccupant, j'espère ?

— Non. Je voulais juste voir où en étaient les réparations.

— Oh ! Les réparations…

La reine sourit.

— Et comment vous alliez… Notre dernière conversation remonte à quelque temps. Je pensais que vous viendriez me voir, mais j'ai seulement droit aux rapports de Laney. Je m'inquiétais à votre sujet.

— Je suis navré, Altesse. Le travail m'accapare. Mais je suis content de vous voir ici. Je tenais à vous remercier de votre aide et de votre soutien. Vos artisans sont un don du ciel, durs à la peine et compétents… Sans eux, nous serions fichus.

— Une promesse est une promesse. Je vous avais dit que le Souverain Effroi serait remis en état. Et dès demain, vous aurez des renforts. J'ai envoyé un message à l'île Horan. Des chalands convoieront des billots de bois et d'autres fournitures.

— Merci, Majesté. Je vous en suis très reconnaissant. Vous resplendissez ! En quel honneur… ? Y a-t-il une occasion spéciale ?

— Non. Je suis toujours la reine. Je ne peux pas me permettre de me déguiser constamment en clocharde !

— Un peu comme moi, qui ai tout du rat pelé ?

— Je n'ai pas dit ça…

— Je sais que je fais peur à voir en ce moment… Je n’ai pas pris de bain digne de ce nom depuis une semaine, ni eu une seule nuit de sommeil. J’aurais bien besoin des deux ! (Soupirant, il regarda son cuirassé.) Mais bon sang, il y a tant de travail… ! Même avec de l’aide, nous n’aurons jamais fini à temps. Et le nouveau mât ne peut même pas…

— Suffit ! Ce soir, vous devez vous reposer.

— Me reposer ? On croirait entendre Laney !

— Il m’a dit à quel point vous étiez dur avec vous-même. Ça ne va pas du tout, capitaine. Il vous faut du repos et un solide repas. Je suis venue vous ramener à la raison. (Jelena lui tendit la main.) Prêt ?

Sans hésiter, Blair prit la main de la reine, la sentant quasiment disparaître entre ses doigts tant elle était menue… Et il huma son parfum. Étrangement, il repensa à Meleda, au bordel du village de marins pêcheurs.

Meleda et Jelena n’avaient rien en commun.

— Venez…

Pendant que la reine l’entraînait, Kasrin jeta un coup d’œil par-dessus son épaule. Il vit Laney sourire de toutes ses dents et brandir victorieusement sa canne… En silence, le capitaine suivit Jelena loin du Souverain Effroi, en direction du front de mer. Les bâtiments qui s’y dressaient semblaient avoir été reconstruits à la hâte. C’était la caserne du camp d’entraînement, à l’époque où l’infanterie lissienne s’était préparée à envahir Crate. Les structures reconverties n’abritaient plus de soldats – ou très peu – mais des marins et des artisans venus travailler au nouveau chantier. Kasrin et ses hommes disposaient de leurs propres quartiers. Jelena et sa suite occupaient une autre aile des casernes, à l’extrémité du champ de parade. Une aile depuis longtemps désaffectée…

En approchant des édifices délabrés au-dessus desquels l’étendard lissien flottait paresseusement, Kasrin s’avisa qu’il ne s’était guère posé de questions sur Karalon. Obsédé par le devenir de son cuirassé puis lancé à corps perdu dans les réparations, il avait négligé son nouveau foyer. Il lui vint à l’esprit que l’île abandonnée avait attiré Nicabar dans un piège fatal – en lui faisant miroiter un massacre…

Kasrin s’immobilisa.

Ils étaient encore à bonne distance des casernes. Le capitaine libéra doucement sa main.

— C'était un monstre…, chuchota-t-il.

Il crut voir le terrain d'exercice plein de jeunes Lissiens enthousiastes à l'exercice. Il se remémora la façon dont Nicabar avait ouvert de grands yeux à la perspective d'en tuer le plus grand nombre possible…

La reine jeta un regard étrange à son compagnon.

— Kasrin ? Qu'avez-vous dit ?

— Je pensais à haute voix… C'est là que les fantassins s'entraînaient, pas vrai ? Pour envahir Crate ?

— En effet.

— Combien d'hommes y avait-il ?

— Des hommes et des femmes, souligna la reine – avant de hausser les épaules. Ou devrais-je dire des garçons et des jeunes filles ? Je ne me souviens pas du nombre exact. Plusieurs centaines, en tout cas.

— Des centaines…, répéta Kasrin.

Des adolescents, comme Jelena. Et Nicabar avait voulu les voir morts… Lentement, le Naren sentit son sentiment de culpabilité s'atténuer.

— Avaient-ils peur ? Sans doute…

— Oui. (Jelena parut gênée par cet interrogatoire.) Mais le seigneur Chacal était à leurs côtés.

— Le seigneur Chacal ? C'est comme ça que vous appelez Vantran ?

— Ici, le Chacal de Nar est un héros, capitaine. Ceux qui vinrent à Karalon servir sous ses ordres étaient tous volontaires. Leur sens de l'honneur les y poussait.

— En Nar, on ne le considère pas comme un héros, vous pouvez me croire !

— Je vous crois. Mais à Liss, on révère Richius Vantran. Il a défié votre empereur, il a combattu les Narens et nous a conduits à la victoire sur l'île de Crate… Si vous tenez à le critiquer, faites-le hors de portée de mes oreilles.

Une fois de plus, Kasrin cru entendre de l'affection dans la voix de la reine. Quelle était la nature de ses sentiments pour Vantran ?

— Vous parlez de lui avec beaucoup de nostalgie. Il comptait tant que ça à vos yeux ?

— Naturellement. Je vous l'ai dit, c'est notre héros.

— Non, vous ne me comprenez pas… (Il se rapprocha d'elle.) Je vous demande s'il comptait à vos yeux.

Jelena rougit.

— J'ai cru qu'il était spécial, oui… Mais j'étais très jeune.

— Vous l'êtes toujours.

— Disons que j'étais plus jeune encore… Je venais d'être couronnée, et Richius aussi. Je voulais qu'il m'enseigne ce qu'il savait. Je… (Elle hésita.) Je l'admirais.

Kasrin tenta d'étouffer sa jalousie.

Elle l'admirait… Quel terme horriblement neutre !

— Vantran est un Naren. Qu'il ait pu vous inspirer de l'admiration me surprend.

— Il n'avait rien de commun avec ses compatriotes. Il était différent.

— Différent ?

Kasrin se rapprocha de nouveau. Quelque temps plus tôt, la reine avait utilisé le même mot à son sujet. Elle aussi parut s'en souvenir. Le souffle court, les lèvres tremblantes, elle plongea son regard dans celui du Naren.

Et reprit la parole d'une voix douce :

— Je suis venue parce que je voulais vous revoir, avoua-t-elle. Je vous ai attendu, mais…

Kasrin combla le dernier petit espace qui subsistait entre leurs deux corps. Ils se touchèrent presque.

— Je ne suis pas un héros, souffla-t-il. Seulement un Naren…

Lentement, il leva une main pour lui caresser la joue.

Jelena se raidit.

— Kasrin…

— Blair.

— Pas ici… On pourrait nous voir.

— Je m'en fiche ! Vous m'avez pris la main, vous vous rappelez ? Mon équipage l'a déjà remarqué. Vous ne détestez pas tous les Narens, Jelena… Je l'ai constaté.

Elle ne chercha pas à s’écarter.

— Pas tous… Blair.

Elle le fascinait. À la seconde où il avait posé les yeux sur la jeune souveraine, il avait été comme envoûté. Mais derrière le regard innocent de Jelena, il y avait la férocité d’un seigneur de Nar… Elle n’avait pas besoin du Chacal pour être forte.

Elle n’avait besoin de personne.

— En toute franchise, dites-le-moi avant que je ne me couvre de ridicule… Ce n’est pas de la haine que je lis dans vos yeux, n’est-ce pas ?

— Non.

— De l’affection, alors ? Un début… ?

Une question difficile.

S’écartant, Jelena se détourna. Les bras autour du torse, elle frissonna malgré la clémence du temps.

— Quand j’ai vu le Souverain Effroi du haut du canyon, je vous ai cru mort… J’ai dévalé la pente, brûlant du besoin de vous voir… J’avais plus peur pour vous que pour moi-même, ou pour mes sujets.

Kasrin se rapprocha d’elle, dans son dos.

— Lorsque vous m’avez hissé sur le rivage, et que j’ai vu votre visage…

— Oui ?

— Merci ! Sans vous, rien n’aurait été possible.

— Cette nuit, vous vous reposerez. Demain, nous reprendrons le travail. Après tout, vous avez des délais à tenir.

— Je ne veux pas repartir…, avoua-t-il. Pas maintenant. Pas après tout ce qui s’est passé…

Jelena se retourna et posa un index sur les lèvres du capitaine.

— Nous avons fait une promesse à Biagio.

— Nous ? C’est ma parole, Jelena. Vous ne vous étiez engagée à rien, à part régler le problème Nicabar…

Sans un mot, la jeune femme reprit la main du capitaine et l’entraîna vers l’édifice.

Pas celui que Kasrin partageait avec ses hommes…

Mais celui où se trouvaient les appartements privés de la reine de Liss.

OceanofPDF.com

33

Barnabin resta deux jours dans le château de Corne d'Élan, puis il quitta Biagio. Comme Malthrak l'avait affirmé, Barnabin s'était révélé un serviteur bon et loyal. Biagio l'appréciait. Avant son départ, il lui remit une belle somme, le remerciant, et lui recommandant de contacter Malthrak s'il lui fallait davantage.

Il avait ajouté qu'il y aurait toujours du travail pour lui à la Cité Noire – car Redburn refusait de revoir cet espion sur ses terres. L'empereur ne s'était pas attendu à tant de dureté chez un si jeune prince. Une réaction mesquine doublée d'une vision à court terme des choses… Mais Biagio s'était bien gardé de donner son avis. Il avait fait ses adieux à son guide, se résignant à un long séjour solitaire parmi les montagnards.

Peu après le départ de Barnabin, il y eut une nouvelle prise de bec entre Biagio et son hôte… Sourd aux promesses comme aux menaces, Redburn restait inflexible.

Cinq jours plus tard, l'empereur de Nar commença à douter qu'il réussirait.

Comme chaque matin, des glapissements d'enfants le tirèrent de son sommeil. Levé tôt, il prit le plateau de pain et de confiture déposé devant la porte de sa chambre, se restaura puis s'habilla. Arrivé avec très peu d'effets personnels, il s'était rabattu sur les tenues fournies par son hôte – des vêtements à carreaux de couleurs vives qui juraient avec sa carnation. On lui avait aussi remis une paire de bottes en cuir très rigide. À cause de son rang, on lui allouait des quantités illimitées d'eau chaude pour se baigner – un luxe dont il ne se privait pas. Breena lui avait même donné des sels de bains. Rien à voir avec les huiles coûteuses que Biagio utilisait, mais il s'en contentait volontiers… La princesse était son intermédiaire et son guide. Elle le conduisait à son frère, qui rechignait toujours à le recevoir. À l'entendre, Biagio n'avait rien de nouveau à lui apprendre, de toute façon.

Hélas, Redburn avait raison.

Mais aujourd'hui, l'empereur n'était plus d'humeur à discuter. Il aspirait à la solitude. Et son hôte aussi apprécierait qu'on le laisse réfléchir en paix à la situation… Expert dans l'art d'évaluer les gens, Biagio s'était intéressé de près au langage corporel de son interlocuteur… La résistance de Redburn faiblissait. Certes, il voulait la paix. Mais au fond, il savait que la guerre éclaterait. Il envisageait des moyens d'éviter le pire. Bientôt, il en viendrait à la conclusion qu'un conflit avec le Talistan était inévitable.

Le soleil coulait à flot par la fenêtre, augurant d'une journée radieuse. La vie au château de Corne d'Élan n'avait rien de comparable avec l'existence dorée de l'empereur au Palais Noir. En Nar, Biagio n'avait pas constamment des mioches braillards dans les jambes, et il n'était pas assourdi par les beuglements d'amateurs impénitents de bière… Dans la Cité Noire, les fumées âcres des laboratoires de guerre envahissaient tout. Dans les hautes terres, la population respirait un air sain et pur sans se douter qu'il pût en aller autrement ailleurs dans le monde. L'atmosphère avait la pureté du souffle de Dieu. Et sa fraîcheur se démarquait tout autant de la chaleur de Crate. Tant de différences avaient de quoi frustrer ! Pour Biagio, s'accommoder de ce nouvel environnement n'allait pas sans difficultés.

— Pas d'enfants aujourd'hui, lâcha-t-il en inspectant son reflet dans le miroir. Pas de tapage, de regards inquisiteurs et, cerise sur le gâteau, pas de Redburn non plus !

Éviter le prince équivaudrait à des vacances. Sa veste ajustée – le tissu rêche lui irritait la peau –, il se passa une main dans les cheveux. Les shampooings et les sels de bains leur avaient rendu leur lustre naturel. Il était redevenu l'empereur de Nar jusqu'au bout des ongles, se dit-il, plein d'assurance.

Quittant sa chambre, il remonta les couloirs en espérant passer inaperçu. Il traversa la salle d'honneur à la voûte en berceau ornée de tapisseries. De là, il fonça vers la sortie. Dans la cour, il savoura la caresse du soleil. S'il avait renoncé à la drogue qui transformait son sang en eau glaciale, il en subissait toujours les effets, en particulier une aversion marquée pour le froid. Au milieu des chiens, les gamins, qui étaient partout, pointèrent l'index vers le Naren. Ravi de constater

l’absence de son hôte, Biagio se dirigea vers les écuries, en quête d’une monture. Il avait envie d’une chevauchée en plein air. Situées à l’ouest du château, les écuries en étaient séparées par un pâturage et un muret de pierre à l’aspect aussi rustique que le reste. L’empereur se félicita d’avoir mis ses bottes. À la suite des violentes pluies de la nuit, le pâturage était boueux. Trois garçons d’écurie regardèrent Biagio approcher. L’un nourrissait un cheval. Les deux autres étrillaient un élan. Quelque peu dépité par leur présence, Biagio ralentit le pas. Selon Breena, on ne mélangeait pas les chevaux et les élans. Il ne s’était pas attendu à tomber sur ces créatures à cornes…

— Bonjour, lança le premier palefrenier. Puis-je vous aider, mon seigneur ?

Biagio désigna le cheval.

— Je désire chevaucher un peu. Mais je n’ai pas de selle ni de harnais.

Le montagnard pâlit.

— Hum… Vous avez la permission, mon seigneur ?

— La permission ? Je n’en ai pas besoin, jeune homme ! Je suis messire Corigido, l’invité de votre prince.

— Je sais, mon seigneur. Mais il nous a recommandé de ne laisser personne partir seul à cheval. À cause des troubles avec le Talistan, vous comprenez… Si vous acceptiez de patienter un instant, j’irais en référer au prince et je suis certain que…

— Notre hôte ne chevauchera pas seul, dit une voix familière. Je serai à ses côtés.

Breena !

Biagio se retourna. Il ne l’avait pas entendu venir.

— Navré, madame, répondit le garçon d’écurie, je n’étais pas informé.

— Simple changement de plan, assura la princesse. Retournez à vos occupations, je me charge de tout.

Hochant la tête, le montagnard s’éloigna avec le cheval.

— Je ne m’attendais pas à vous voir ici, souffla Breena. Pourquoi ne pas m’avoir prévenue de vos projets ?

— Parce que je désirais être seul. Sans vouloir vous offenser, j’aspirais au calme.

— Eh bien, vous aurez besoin de moi pour avoir un cheval, et je comptais faire un tour dans les collines. Vous pouvez m'accompagner.

— Non, merci.

— Pourquoi pas ? Vous êtes nerveux ?

— Devrais-je l'être ?

— Je connais les collines mieux que quiconque. Si vous partiez seul à l'aventure, vous risqueriez de vous perdre. Pourquoi ne pas me laisser venir avec vous ?

— Vous tenez tant que ça à me guider, dame Breena ? Pourquoi ?

La jeune femme se contenta de sourire.

— Venez, dit-elle en retournant vers les stalles.

Biagio hésita. Il aspirait vraiment à la solitude. Mais la jeune montagnarde avait un côté très attirant… Audacieuse, d'une brutale sincérité… En outre, elle obtenait toujours ce qu'elle voulait.

À quoi bon gaspiller sa salive ? se demanda Biagio.

Il la suivit dans la première stalle… et se trouva nez à nez avec un latapi.

— Oh, non ! Pour moi, ce sera un cheval ou rien du tout !

Breena flatta l'encolure massive du cervidé.

— N'ayez pas peur. Il a l'air plus effrayant qu'il ne l'est en réalité.

— J'en doute !

La bête blanche aux andouillers de la taille d'un homme portait une selle bizarre sur le dos et ses yeux bruns brillaient de méfiance…

— Seigneur, quel monstre !

— Les latapis sont plus doux que les chevaux, assura Breena. Ils ont l'air méchant, mais en réalité, ce sont de bons et loyaux compagnons.

— Génial ! grogna Biagio. Passez donc du bon temps ensemble, votre ami et vous…

Il tourna les talons.

Breena le rappela d'un ton implorant.

— Attendez ! Essayez avant de vous décider !

— Inutile. Je sais par avance que je détesterai l'expérience. Au revoir !

— Ça m'aurait étonnée…, grommela la jeune femme. Les dandys impériaux dédaignent toujours ce qu'ils ne connaissent pas.

Biagio s’immobilisa. Puis il continua, s’attendant à d’autres remarques acerbes. Mais Breena n’ajouta rien. Il s’arrêta de nouveau. Et se retourna. Sous ses airs furibonds, il détecta du chagrin chez la jeune femme.

Pour une raison qu’il ne s’expliqua pas, il revint vers elle.

— Je monterai un cheval et vous votre satané ruminant. Ça vous va comme ça ?

— Non. Vous chevaucherez en croupe avec moi et vous découvrirez de nouvelles choses sur nos terres.

— Ne pourrais-je pas apprendre cette leçon sans devoir grimper sur votre monstre ?

La princesse fit signe à Biagio de la rejoindre.

— Sang Dieu ! Vous l’aurez voulu…

Renato approcha, évitant l’élan de son mieux. L’humeur de la princesse changea du tout au tout. Elle lui prit le bras.

— Enfourchez-le comme vous le feriez avec un hongre. Je me charge du reste. Vous savez monter à cheval, j’espère ?

— Quelle question idiote !

— Navrée. Vous avez l’air si… délicat. Peu importe.

Quand elle lui indiqua de glisser le pied dans l’étrier de l’élan, il la repoussa.

— Laissez-moi ! (L’animal tournant la tête vers lui, Biagio essaya un sourire crispé.) Brave bête… Tout doux, mon garçon…

S’assurant que Breena tenait bien les rênes, l’empereur empoigna le troussequin et se hissa en selle avec un sourire triomphant.

— Vous voyez ? Simple comme un bonjour !

— Magnifique, approuva la jeune femme. Maintenant, reculez, que je monte devant… Voilà. Passez les bras autour de ma taille.

— Autour de… ? Sûrement pas ! Ce ne serait pas convenable.

— Si vous refusez de vous tenir à moi, la première secousse vous désarçonnera et vous vous briserez l’échine !

Biagio secoua la tête. Que diable faisait-il là ? De mauvaise grâce, et en s’efforçant d’éviter ses seins, il se cramponna à Breena. Le nez dans sa chevelure, il sentit son odeur… qui n’avait rien de déplaisant. Logique, puisque la princesse utilisait un parfum en vogue à la Cité Noire. Et très onéreux, de surcroît.

— Où allons-nous ?

— Je me proposais d'inspecter les rives du Coupargent, à la frontière du Talistan. Mais puisque vous m'accompagnez…

— Ce n'est pas une bonne idée, dit Biagio. Un des séides de Gayle pourrait me reconnaître et ce serait la catastrophe… (Il regarda les montagnes à l'ouest.) Et par là ? J'espérais explorer cette région.

— Les Jumeaux de l'Aube… Vous voyez ces deux pics ? Ils portent le nom des enfants d'un antique dieu solaire. C'est très joli, par là-bas.

— Les Jumeaux de l'Aube… Allons-y !

— Je ne suis pas votre cocher ! Mais c'est d'accord…

Breena fit claquer les rênes. Le cervidé quitta la stalle et, au trot, se laissa guider vers les hautes collines. Rudement secoué, Biagio se retint à sa compagne. Le latapi semblait progresser par bonds…

Passant au galop, il entraîna ses cavaliers en direction des jumeaux du dieu solaire.

Raide comme un piquet, Biagio tenait la princesse par la taille. Sa longue chevelure rousse lui chatouillait les narines, mais il n'osait pas lâcher Breena pour l'écarter. L'audace de la jeune femme, qui le plongeait dans l'embarras, lui rappelait l'attitude de son épouse – le calcul et la duplicité en moins.

Alors que l'élan traversait une plaine verdoyante, Biagio commença à se détendre et à admirer la majesté du paysage. Dans cet environnement, il se faisait l'impression d'être un autre homme.

C'est ce que je voulais…, comprit-il.

Avec Breena et les arbres pour seule compagnie, il n'était plus un empereur accablé de responsabilités… À chaque bond de l'animal, il avait l'impression d'évacuer un peu plus ses angoisses des derniers mois.

Il éclata de rire.

Breena tira sur les rênes et se tourna sur sa selle pour voir ce qui lui arrivait.

— Ça va ?

— Naturellement ! répondit Biagio, indigné. Pourquoi vous êtes-vous arrêtée ? Au galop, femme, au galop !

— Vous riiez…

— Un instant, j'ai été heureux.

— Oh… (Breena sourit.) Hum… Ça vous dirait de prendre les rênes ?

— Oui, répondit-il sans hésiter. C'est comme avec un cheval ?

— Oui. Pour le faire avancer, serrez les genoux. Pas trop…

Biagio resserra un peu les cuisses. Comme un hongre parfaitement dressé, le latapi repartit au trot. Savourant la chaleur de la princesse pressée contre lui, Biagio se redressa légèrement sur sa selle avec la sensation enivrante de redevenir un homme. Qu'une femme conduise ainsi son compagnon ne lui semblait pas séant. En outre, à dos d'élan – une de ces bêtes bizarres –, la position devenait vite inconfortable.

— Allons dans les collines !

Prenant rapidement de l'assurance, il talonna sa monture en direction des Jumeaux de l'Aube.

L'élan passa au galop et Breena se pencha sur son encolure. À travers les bois de l'animal, Biagio admira les montagnes qui se dressaient au bout d'une prairie semée de fleurs sauvages. Il tira sur les rênes, ravi de la docilité de sa monture.

Breena expira bruyamment.

— Vous êtes meilleur cavalier que je ne l'aurais cru ! Et il semble bien vous aimer…

— À Crate, je m'entraînais avec des chevaux.

Se laissant glisser à terre, Biagio offrit une main à sa compagne. Elle refusa son aide, sautant à son tour à bas de leur monture.

— C'est magnifique, non ? (Dominant le ciel, les Jumeaux de l'Aube se dressaient comme des sentinelles.) Vous vouliez vous éloigner de Corne d'Élan ? Voilà votre vœu exaucé…

Effleurant les hautes herbes, Biagio s'écarta lentement de la princesse. Les abeilles butinaient, une brise légère faisait onduler les épis…

— Oui, magnifique…

Biagio s'étendit sur le dos, face au ciel si bleu. Mais le visage de Breena entra soudain dans son champ de vision.

— Seigneur ? Ça va ?

— C'est la deuxième fois que vous me posez la question.

— C'est la deuxième fois que vous m'y incitez.

— Un homme ne peut-il pas goûter un instant de bonheur sans que vous le harceliez ?

— Vous êtes heureux ?

Biagio retourna la question dans sa tête.

— Content serait un terme plus juste… Allons, écartez-vous, voulez-vous ? Vous me cachez les nuages.

— Que faites-vous ?

— Je goûte la solitude. Ne plus être l'empereur, pour une fois…

Breena s'installa près de lui et le dévisagea. Elle a des yeux magnifiques, décida-t-il… Soudain, il ne trouva plus sa présence importune, et ne s'irrita plus de ses questions. Quitte à renoncer à l'isolement, il n'aurait voulu personne d'autre que Breena pour l'agacer ainsi.

— Vous aviez raison au sujet des latapis. Ce sont des bêtes puissantes. Dieu, si je pouvais les lancer au combat contre le Talistan !

— Chut ! N'en parlons plus.

— Pour aujourd'hui, entendu… Mais demain, je reverrai votre frère. Je dois le convaincre, dame Breena.

— Pas demain non plus ! Ce sera la fête, et il ne sera pas d'humeur à se quereller avec vous.

— La fête ? En quel honneur ?

— L'anniversaire de Redburn.

— Son anniversaire ? Le vôtre aussi, dans ce cas.

— Exact.

— Pourquoi ne m'en avoir rien dit ? Je ne suis pas invité ?

— Naturellement que si. Mais il s'agit d'une fête typiquement montagnarde, seigneur. Je ne suis pas sûre qu'elle soit à votre goût.

— De la bière à flot et des danseuses ?

— On peut dire ça…

— Eh bien, je suis un danseur hors pair et je tiens bien l'alcool, figurez-vous. J'y serai.

— Vraiment ?

— Pourquoi cet air surpris ?

— Pas de raison particulière, éluda la jeune femme. Mais ne parlons plus du Talistan, je vous prie.

— Ce pays est sublime. Redburn voudra certainement le défendre. Il a tant à perdre…

— En effet. Voilà pourquoi il a peur. Il m'a dit ce que coûterait un conflit contre le Talistan. Ce serait une catastrophe.

— Et si la cavalerie du Talistan envahissait vos terres, ne serait-ce pas aussi une calamité ? Qu'arriverait-il à votre beau royaume ? Dame Breena, vous oubliez que je connais bien les Talistaniens. Ces ogres adorent les jolies choses.

— N'essayez pas de m'effrayer !

— Inutile. Chaque fois que je pose les yeux sur votre âne bâté de frère et sur vous, je vois à quel point vous êtes terrifiés. Et vous savez l'un comme l'autre que j'ai raison. Alors… Pourquoi ce refus obstiné de réagir ?

Breena faisant mine de se lever, il la retint par la main.

— Ne partez pas ! Je vous en prie !

Breena céda, gardant un long silence qu'il apprécia. Mais dès qu'elle reprit la parole, ce fut pour lâcher une des questions directes dont elle avait le secret.

— Pourquoi vous plaisez-vous ici ?

— C'est calme. Paisible. Je réfléchis.

— La Cité Noire n'incite pas à la réflexion ?

— D'évidence, vous n'y êtes jamais allée.

— Alors, vous ne souhaitez pas y retourner ?

— Vous n'y êtes pas du tout ! (Il se rassit pour la regarder.) J'adore la capitale, c'est ma maîtresse ! Même en cet instant, je me languis encore d'elle…

— Je ne comprends pas.

— Comment le pourriez-vous ? La Cité Noire, on l'a dans le sang ou pas. Pour moi, c'est une maladie incurable… (D'humeur contemplative, Renato arracha un brin d'herbe et joua avec.) J'aime la capitale comme un homme aime une femme : de tout mon cœur. Et c'est une redoutable séductrice… (Il lâcha le brin d'herbe.) Parfois, elle exige trop de moi.

— Alors, vous êtes fatigué.

— Oui. (Biagio ferma les yeux.) Si fatigué… Il me reste tant de chemin à parcourir. La Cité Noire a besoin de moi. Le seul homme qui la

sauvera d’elle-même – tout comme l’empire…

Breena eut un petit rire.

— C’est trop pour un seul homme, vous ne croyez pas ? Même pour l’empereur de Nar !

Biagio ne répondit pas. Elle avait raison. Mais personne ne lui prendrait sa couronne… Sauver Nar était sa responsabilité. N’avait-il pas tout fait pour s’emparer du Trône de Fer ? N’avait-il pas rempli lui-même le proverbial baril de poudre prêt à exploser ?

À lui, maintenant, de réparer les pots cassés…

— Dame Breena ?

— Oui ?

— La fête de demain sera aussi en votre honneur ?

— Oui, pourquoi ?

— Pas de raison particulière… J’y serai.

— Vous n’êtes pas obligé de venir, seigneur. Je sais à quel point vous nous trouvez… rudes. Après tout, nous sommes loin de la capitale.

— J’y serai, répéta Biagio. Et vous verrez comment danse un Cratien.

Le lendemain, l’empereur assista à la transformation du château en une salle de fête bondée de montagnards blonds et roux, de musiciens, de bardes, de danseurs, de terriers à poil frisé et d’oiseaux exotiques perchés sur l’épaule des amuseurs itinérants. Tous venus célébrer l’anniversaire des jumeaux royaux. Dans la cohue, le clan Redburn était bien représenté, car la fête avait attiré tous les parents du roi. Assis au bout d’une table, Biagio sirotait une bière en prenant note des airs de famille entre les hommes, les femmes et les enfants.

Les convives rassemblés dans le grand hall débordaient déjà dans les salles adjacentes et la cour. Breena et son frère occupaient la place d’honneur à une immense table ronde fourmillant de cousins. Biagio eut la surprise de voir également d’autres chefs de clan. Il reconnut même l’emblème léonin des Kellen. Beaucoup plus âgé que Redburn, leur patriarche faisait montre d’une déférence de bon aloi envers ses hôtes. Il dansa avec Breena en respectant parfaitement les convenances.

Olly Glynn, du clan de l’ours, restait à l’écart, se contentant de lorgner les jolies filles. Contre le Talistan, Biagio aurait besoin d’eux

tous. Mais il lui fallait d'abord convaincre Redburn – s'il y arrivait un jour.

Le lendemain, peut-être… Ce soir, il était le seigneur Corigido, un noble naren qui profitait de l'hospitalité du prince Redburn. Au château, tout le monde s'y était laissé prendre et Biagio s'installait dans son rôle.

Sirotant toujours sa bière, il regarda Breena glousser en recevant des cadeaux. Elle semblait avoir encore rajeuni, et se délectait visiblement du festin. Près d'elle, Redburn battait la mesure d'un air endiablé. Biagio avait découvert en lui un très bon danseur – cela excitant curieusement sa jalousie. Jusque-là, il avait évité la piste, gardant l'espoir que Breena le choisirait comme cavalier.

Ce qu'elle n'avait pas fait.

Apaisé par la musique, Biagio se cala dans son fauteuil en continuant de vider des chopes de bière. Qu'offrirait-il à Breena pour son anniversaire ? Il avait voyagé léger, emportant « seulement » de l'or. Donner de l'argent à la jeune femme serait d'une gaucherie inexcusable. Mais il voulait marquer le coup… Dans son état d'ébriété, il se sentit follement généreux et désireux de témoigner sa gratitude.

Lentement, il redevenait lui-même… Le monde voyait toujours en lui un boucher doublé d'un fou furieux. Mais, jour après jour, ce Biagio-là disparaissait, remplacé par un homme nouveau. Un beau matin, Nar constaterait sa métamorphose. Peut-être… Quoi qu'il en soit, l'empereur avait conscience de vivre un moment décisif. Peu à peu, il remontait du gouffre et triomphait de la folie. Et, pour une petite part, Breena l'y aidait en lui tendant la main.

— Seigneur Corigido ?

Biagio tourna la tête et vit qu'Olly Glynn s'était campé devant lui. Le montagnard posa un pied sur le banc.

— Oui ?

— Je suis Olly Glynn, le chef du clan Glynn.

— Ravi pour vous…, lâcha Biagio en retournant à sa bière.

Glynn posa bruyamment sa chope.

— Que fiche ici un seigneur naren ? Vous allez au Talistan ?

— Peut-être…

— Et vous pensiez utiliser le château comme pied-à-terre ? Une brève escale avant de rejoindre vos vrais amis, c'est ça ?

Biagio reposa sa bière. S'il n'avait jamais participé à une bagarre, la force conférée par la drogue ne l'avait jamais vraiment quitté. Dès que la colère le reprenait, il ne se contrôlait plus.

— La musique me plaît et je passe du bon temps. Filez avant que mon humeur se gâte !

— Oh ! Et comment comptez-vous me faire décamper, Naren ? En m'aspergeant de parfum ?

— Rien d'aussi ridicule. Je me contenterai de rapporter à l'empereur votre attitude grossière, Olly Glynn. Ses Anges de l'Ombre iront chez vous la nuit, pour arracher votre énorme carcasse à un lit douillet. Et sous les yeux de votre famille, ils vous écorcheront vif – en prenant tout leur temps. (Biagio se fendit d'un sourire éblouissant.) Qu'en dites-vous ?

L'arrogance du montagnard s'évanouit.

— Vous connaissez bien l'empereur ?

— Disons que nous sommes dangereusement proches…

— Ah oui ? Dans ce cas, vous aurez peut-être l'amabilité de lui transmettre un message… (Sans plus de façon, Glynn s'installa près de Renato.) Dites à Sa Grandeur que les hautes terres orientales ont besoin d'elle. Qu'elle se lève donc de son Trône de Fer, pour une fois, et agisse… Vous pourrez répéter cela à l'empereur, Corigido ?

— Certainement. Et je ne manquerai pas de lui citer la source du message.

— Je suis sérieux. Les Narens sont trop longtemps restés la tête dans le sable… Vous n'avez aucune idée de ce qui se trame au Talistan, ou dans le reste de l'empire.

— Alors que, vous, vous savez tout ?

— Plus que l'empereur, je parierais… Sait-il que Tassis Gayle renforce ses armées ? Et qu'il est de mèche avec le duc Wallach de Gorkney ?

Biagio faillit s'étouffer.

— Wallach ? Que diable ferait-il au Talistan ?

Glynn se pencha pour murmurer :

— Il construit des bateaux… Il fournit à Gayle une armada, à partir de sa propre flotte marchande. Selon la rumeur, les Talistaniens projettent d'attaquer la Cité Noire.

— Comment le savez-vous ? Mes propres agents… Hum ! Le Roshann n’est probablement pas au courant…

— Vous voyez ? L’empereur ferait mieux de s’intéresser aux hautes terres plutôt que de se prélasser dans ses appartements en compagnie de ses beaux esclaves…

— Qu’avez-vous entendu d’autre, que je puisse tout rapporter à l’empereur ?

— Je vous ai dit l’essentiel. Comme je voyage beaucoup, je glane des rumeurs… Mais Redburn se conduit aussi mal que l’empereur en se cantonnant ici. Par bonheur, mon clan continue de commercer avec le Talistan quand l’occasion se présente.

— Et pour ces bateaux ? Vous ne savez rien de plus ?

Le sourire de Glynn trahit sa profonde satisfaction.

— Il s’en passe de belles en Aramoor ! Selon ce que j’ai entendu dire, Elrad Leth aurait réduit la population en esclavage, pour participer à un grand chantier. Toute la contrée est fermée, ses frontières étroitement surveillées par les Talistaniens. Pas un membre de mon clan n’a pu s’y faufiler. Aucun autre négociant non plus, d’ailleurs. Ce serait toujours lié à cette fameuse armada…

— Un chantier naval ? avança Biagio.

Ça n’avait pas de sens… Pourquoi amener des vaisseaux de Gorkney en Aramoor ? De là, il n’y avait pas moyen d’atteindre la Cité Noire – pas sans refaire d’abord voile vers Gorkney, puis contourner le continent par la mer… Soit plusieurs semaines de navigation.

— Je ne comprends pas. Que vous a-t-on dit d’autre ?

— Rien. Wallach fait passer ses bateaux en Aramoor. (Glynn haussa les épaules.) L’empereur devrait se renseigner là-dessus, c’est certain.

— En effet. Et Redburn ? Ne mesure-t-il pas l’importance des enjeux ? Pour l’amour du ciel, il s’agit de son royaume !

— Ah, Redburn… Un homme courageux, mais si jeune… Et trop prudent. Il voit ce qui se trame. Il n’est pas bête. (Le montagnard baissa les yeux sur sa bière.) Hélas, il a peur.

Ce jugement résonna longuement aux oreilles de l’empereur. Tout le monde vivait dans la crainte ! La frayeur… le nouveau fléau de Nar.

Biagio prit une autre gorgée de bière. Il n'avait pas entendu parler de Wallach depuis un certain temps, en arrivant même à oublier le vieux duc teigneux…

Wallach, lui, n'oubliait pas Biagio, l'homme qui avait décapité sa fille…

Tassis Gayle place ses pions… Qui d'autre a-t-il enrôlé ?

— Vous ne savez rien de plus ? Au sujet de Wallach ?

— Non. Mais au moins, j'aurai piqué votre intérêt… Vous êtes transparent, mon cher Corigido. Et je suis ravi de vous voir bouleversé. Il vous suffira maintenant d'effrayer l'empereur. Comme ça, nous verrons peut-être enfin de l'action !

— Je l'en informerai.

— Que vous dites ! grommela Glynn. Le Talistan représente trop aux yeux des Narens !

— Je préviendrai l'empereur ! Pourquoi doutez-vous de ma parole ?

— Je ne doute pas de vous, Corigido. D'ailleurs, je ne vous connais même pas. C'est en votre empereur que je n'ai pas confiance. À supposer que ce genre de nouvelle parvienne à ses oreilles, il ne réagira pas. Ce démon se fiche éperdument d'Aramoor, je parierais. Ou des hautes terres…

— Vous vous trompez. Bien sûr, vous ne le connaissez pas comme moi.

— Mais je connais les Narens. J'ai beaucoup voyagé, sûrement plus que vous, l'ami.

Ça, j'en doute.

— Vous ne connaissez pas l'empereur. Quand je lui parlerai de la situation préoccupante dans les hautes terres, il réagira. Mais il aura besoin de votre allégeance. La situation n'est guère plus souriante pour lui dans la capitale… Vous devrez prendre vous-mêmes les armes contre les Talistaniens. Y êtes-vous disposés ?

Glynn bomba le torse.

— Je suis toujours prêt à combattre !

— Et Redburn ? Sauriez-vous le convaincre de se battre, lui aussi ?

La question découragea le chef de clan.

— C’est une autre paire de manches… Sans être un couard, Redburn ne veut pas s’opposer au Talistan.

— Ça m’aurait étonné… Vous devez le ramener à la raison, Olly Glynn ! Dessillez-lui les yeux avant qu’il soit trop tard !

— Entendu. Mais pas aujourd’hui. Ce soir, c’est la fête ! (Un grand sourire éclaira le visage du montagnard.) Buvez donc, Corigido !

Se levant d’un bond, Glynn entra dans la danse, ceinturant la jeune fille la plus proche pour la faire virevolter sur la piste.

Le nez plongé dans sa bière, Biagio repensa à Wallach. Tassis Gayle avait su bien s’entourer. Le duc avait un lourd contentieux contre le nouvel empereur. Comme trop d’autres nobles endeuillés… Pour se faire des alliés, il avait suffi à Gayle d’ouvrir les yeux…

— Dieu tout-puissant, chuchota Biagio. Je nage dans les problèmes !

En plus d’une armée ennemie, il devait maintenant tenir compte d’une flotte. Selon toute probabilité, le fameux « projet » aramoorien que Dakel et lui avaient tenté de percer à jour concernait la flotte marchande de Wallach, une armada facile à équiper grâce à la fortune du duc…

Biagio se remémora la fille de Wallach, l’épouse de Richius Vantran… Sabrina, si jeune, si ravissante… Arkus l’avait donnée en mariage au jeune roi d’Aramoor. Mais après la trahison du Chacal, Renato avait livré la fille à Boisnoir Gayle pour qu’il s’en amuse. Puis il avait ordonné qu’il la décapite…

Il avait même fait parvenir à Vantran la tête de sa femme.

Comme sous l’effet d’une bourrasque, Biagio frissonna.

— Le temps presse…, murmura-t-il. Il faut que Redburn m’écoute.

Il alla retrouver Breena qui déballait un autre cadeau – une robe de prix. Apercevant Biagio, Redburn se rembrunit. Breena se leva, priant ses voisins de l’excuser et rejoignit l’empereur.

— Ça ne va pas ? Vous avez l’air soucieux…

— Venez.

Lui prenant le bras, Renato entraîna la jeune femme hors de la salle.

— Qu’y a-t-il ?

Il ne répondit pas, voulant être seul avec elle, loin du brouhaha et des curieux. Ils passèrent devant un groupe de fêtards et se dirigèrent vers

une alcôve. Serrant les doigts de Biagio dans les siens, la jeune héroïne de la fête le poussa doucement contre un mur.

— Mon seigneur, vous semblez préoccupé. Vous m'inquiétez.

— C'est votre anniversaire. Je désirais vous offrir quelque chose…

Renato portait une bague torsadée d'or et d'argent en forme de serpents, un rubis enchâssé entre leurs deux têtes dressées. Son père la lui avait donnée et il l'enlevait rarement. Il le fit pourtant, posant le bijou sur la paume de sa compagne, qui écarquilla les yeux et secoua la tête.

— Sire, je ne peux pas… Ça a beaucoup trop de valeur !

— C'est tout ce que j'ai à vous offrir. Prenez-le.

La princesse sourit.

— Vous êtes ivre, mon seigneur.

— En effet… Mais si vous refusez mon cadeau, j'en serai offensé.

— Sire, je ne comprends pas. Pourquoi faites-vous ça ?

— Parce que vous m'avez ouvert les yeux.

— À quel propos ?

Sans répondre, Biagio referma les doigts de la princesse sur la bague.

— Nous en reparlerons demain… La situation est pire que je ne l'imaginais, et le temps joue contre nous. Je reverrai votre frère. Vous devez m'aider à le convaincre.

— Mon seigneur, de quoi parlez-vous ?

— Chut ! Demain. (Il lui reprit la main pour lui glisser la bague au doigt.) Ravissant !

— Merci. Revenez avec moi dans la salle d'honneur.

— Non, j'ai assez fêté votre anniversaire. Retournez vers vos amis. J'ai à réfléchir…

Breena refusa de le lâcher.

— Vous m'aviez promis de me montrer comment danse un Cratien. Manqueriez-vous de parole ?

— Dame Breena…

— Ne me décevez pas, mon seigneur. C'est mon anniversaire.

Biagio la regarda.

— Très bien. Une danse.

Ivre ou pas, Biagio dansa avec grâce. Breena riait aux éclats en virevoltant dans ses bras. Renato en oublia ses tracas, immergé dans la musique et la charmante compagnie d’une belle jeune femme.

OceanofPDF.com

34

D’une humeur aussi exécrable que le temps, Elrad Leth chevauchait dans un brouillard à couper au couteau, Shinn sur les talons. Le silence portait sur les nerfs du gouverneur. Il était affreusement tôt pour avoir renoncé à son lit. Et la route boueuse de Coup de Vent n’arrangeait rien. Deux heures plus tôt, des coups frappés à la porte avaient réveillé Leth. Dans son message, le capitaine Zerio parlait d’urgence absolue…

En galopant à travers la brume, Elrad Leth repensait à l’arrogant natif de Gorkney. Lui arracher la langue… Quel plaisir en perspective !

S’il s’agissait d’une mauvaise blague…

Non, Zerio n’était pas un plaisantin. Un ver gluant et puant, oui. Mais il manquait trop de cervelle pour imaginer ce genre de canular. Leth s’attendait à une révolte des esclaves, ou à voir les cuirassés de Nicabar apparaître au large des côtes. Jusqu’à présent, rien de tel ne s’était produit.

Leth chevauchait à bride abattue, impatient de rejoindre Zerio. Le messager envoyé au château d’Aramoor n’avait rien pu lui préciser. Son ignorance avait contrarié le gouverneur.

— Si vous ne ralentissez pas un peu, vous allez vous tuer ! lança Shinn.

— D’ordinaire, il n’y a pas moyen de vous arracher un mot ! Et voilà qu’on ne vous arrête plus !

Ils longèrent des séries de chariots aux essieux fendus à force de traîner des carènes de bateau… Les cavaliers passèrent aussi devant les forçats de Wallach, qui cheminaient sous la surveillance de leurs garde-chiourmes. Certains crachèrent en direction du gouverneur, qui s’en ficha. Depuis sa dernière excursion à Coup de Vent, Leth avait progressé à pas de géant. Une fois les grues et les treuils opérationnels, il avait organisé le défilé des caravanes navales avec une régularité de métronome. Selon le dernier rapport, la moitié de la flotte avait traversé

Aramoor et mouillait au large du littoral sud. Le reste suivrait d'ici deux semaines. Des progrès spectaculaires… Leth en avait conçu une profonde satisfaction – jusqu'à l'arrivée du messager de Zerio.

Il espérait que ce ne serait rien de grave. Autrement, il doutait de s'en remettre… Surtout quand tout marchait enfin comme sur des roulettes. Depuis peu, les machinations complexes de Tassis semblaient enfin réalisables. Même les Saints de l'Épée se tenaient tranquilles. Plus un raid, plus un coup de main depuis qu'Alazrian avait…

Quoi ? Disparu ? Péri ? Leth ne savait que croire au sujet de son rejeton. En tout cas, il ne l'avait plus dans les jambes.

Coup de Vent apparut. Ralentissant l'allure, Leth examina le chantier. Près de la côte, l'activité ne se relâchait pas. La puanteur familière apaisa les appréhensions du gouverneur.

Sourcils froncés, Shinn haussa les épaules, intrigué.

— Où est l'urgence ? (Le Dorien ricana.) On dirait que Zerio vous a encore joué un sale tour.

— Ah oui ? grogna Leth. Bon sang, c'est ce qu'on va voir !

Il talonna son cheval. Si le capitaine avait voulu s'amuser en l'attirant dans ce trou puant… Ami de Wallach ou pas, il serait écorché vif !

Leth chercha des visages familiers, croisant uniquement ceux, hagards et décharnés, des esclaves. Au milieu des ingénieurs narens, les perches et les grues gémissaient.

Les vaisseaux de Wallach mouillaient au port. Des chaloupes chargées d'hommes et de canons les abordaient. L'entreprise du duc portait ses fruits. S'il n'avait pas été d'une humeur de chien, Leth s'en serait réjoui. Mais là, il était furieux.

— Zerio ! brailla-t-il. Où êtes-vous ?

Le capitaine ne se montra pas.

Le gouverneur mit pied à terre et apostropha un groupe de soldats.

— Vous, là… ! Je cherche Zerio !

Un Talistanien avança, s'inclina et répondit que le capitaine dormait toujours. Il désigna une taverne délabrée, sur la voie principale.

— Il est descendu au Dalot d'Argent.

— On peut lui faire confiance pour bien choisir les bouges ! grogna Leth. (Il tendit les rênes de sa monture au soldat.) Je vous le confie.

Shinn, avec moi !

Leth marcha à grands pas vers l'auberge, un affreux bâtiment couvert d'une peinture écaillée dont l'enseigne pendait de guingois à des chaînes rouillées. Aramoor comptait peu de tavernes, et celle-là ne faisait pas honneur à la profession. Après la chute du royaume, le Dalot d'Argent avait périclité… jusqu'au chantier lancé par Wallach. Depuis, les ingénieurs y séjournaient. Leth, qui n'aimait déjà pas ce type d'établissement, détestait celui-là parce que Zerio y avait pris ses quartiers. Dans la salle principale, les soldats sommeillaient, jouaient aux cartes ou se passaient des bouteilles de vin. L'entrée fracassante du gouverneur les surprit. Des cartes volèrent sur le plancher. Les hommes se levèrent bruyamment.

— Où est Zerio ?

Lissant son uniforme, un officier avança.

— Gouverneur Leth… Nous ne vous attendions pas…

— Ça, je le vois bien ! Alors ?

— Il dort dans sa chambre, seigneur.

— Il dort ! grogna Leth. N'est-ce pas ravissant, Shinn ?

Le Dorien haussa les épaules.

— Ce crétin dort sur ses deux oreilles pendant que je galope jusqu'ici, malade d'inquiétude ! Vous voyez ? J'ai toujours dit que ce Zerio était un cloporte malfaisant !

Sans s'encombrer de discrétion, il s'engagea dans l'escalier. Comme toujours, Shinn le suivit. À l'étage, Leth se heurta à des portes fermées, toutes identiques.

— Zerio ! cria-t-il. Sortez de votre trou !

Faute de réponse, il défonça la première porte à coups de pied, flanquant une sacrée trouille à un innocent dormeur. Sans s'excuser, Leth passa à la suivante et découvrit une chambre vide. Le troisième battant défoncé lui révéla ce qu'il cherchait.

Le capitaine s'assit en sursaut sur son lit, nu sous ses draps – et en galante compagnie. Une des catins importées du Talistan par Wallach était avec lui. À la vue du gouverneur, campé sur le seuil, elle ouvrit de grands yeux effarés, puis tira un drap sur sa nudité.

— Que signifie… ? s'étrangla Zerio. Je dors ici !

— Vous dormez ? C’est comme ça que ça s’appelle maintenant ? (Leth foudroya la gourgandine du regard.) Hors d’ici !

La femme se tourna vers son client.

— Qui est-ce ?

Fonçant sur elle, Leth l’agrippa par les cheveux et la tira du lit, la projetant sur le plancher. Son drap sur la poitrine, elle brailla comme un putois. Le gouverneur la releva sans ménagement et la poussa dans le couloir.

Zerio bondit sur ses pieds.

— De quel droit… ?

Dague au poing, le Dorien le menaça avec un grand sourire.

— Vous disiez ? lança Leth.

Furibond, le capitaine se tut. La prostituée resta sur le seuil, les bras croisés.

— Toi, tu dégages ! cracha Elrad Leth. Dernier avertissement !

— Obéis, poupée, conseilla Zerio.

— Mes vêtements !

— Dieu Tout-Puissant…, soupira le gouverneur.

Avisant des frusques sales, il les poussa vers elle du bout du pied.

Écœurée, la femme se pencha pour les ramasser et déguerpit après avoir jeté un regard noir à Zerio. En profitant pour admirer sa chute de reins et sa croupe, Shinn ricana.

— À nous deux, capitaine ! grogna Leth. Quelle est cette putain d’urgence ?

— C’est ça qui vous met dans cet état ? s’écria Zerio. Je vous ai prié de venir, je n’ai jamais dit qu’il y avait le feu !

— Votre messager n’avait pas compris ça ! explosa Leth. À l’entendre, il fallait que je fonce vous rejoindre ventre à terre !

— Désolé…

— Gardez vos excuses pour vous, pauvre idiot ! Pourquoi cette convocation ? Et habillez-vous donc ! J’ai l’impression de m’adresser à un épouvantail dénudé !

Zerio récupéra son pantalon sur le plancher et le passa.

— J’ai des nouvelles importantes, gouverneur.

— Je l’espère diantrement pour vous ! Alors ?

Le capitaine sourit.

— Cette nuit, j’ai eu de la visite.

— Doux Seigneur, épargnez-moi vos exploits sordides…

— Il s’agissait d’un ami, pas de cette fille.

— Qui ça ?

— Taryn, de Gorkney. Je naviguais souvent avec lui. Il a un navire.

— Un pirate ! maugréa Leth.

— Un corsaire, rectifia Zerio. Et un ami, comme je le disais. Ayant appris la levée d’une armada en Aramoor, il est venu solliciter auprès du duc Wallach des lettres de course. Et il apporte des nouvelles.

— Comment a-t-il eu vent des plans de Wallach ? Ils sont censés être secrets !

— Les gens de la mer communiquent entre eux, vous savez. Et de toute façon, là n’est pas la question.

— Alors venez-en au fait !

Zerio se battit pour boutonner correctement sa chemise.

— Les gens de la mer ont des yeux et des oreilles… Et mon ami Taryn a entendu une nouvelle extraordinaire. Nicabar est mort.

— Quoi ?

— L’amiral Nicabar est décédé.

— Voyons… Impossible ! Comment… ?

— Au cours d’une attaque contre Liss, il a été victime d’une embuscade. Il a sombré avec l’Intrépide.

— Comment votre ami l’a-t-il su ? Et quelle preuve a-t-il ?

Assis au bord du lit, Zerio passa ses bottes en expliquant que Taryn revenait des mers du sud, où la nouvelle s’était rapidement répandue. Apparemment, une flottille impériale avait approché des côtes de l’archipel… L’Intrépide et le Terrifiant avaient sombré corps et biens. Les navires subsistants étaient retournés dans les eaux territoriales de l’empire, où la nouvelle se propageait maintenant à la vitesse d’un feu de savane.

— Taryn ne ment pas, ajouta Zerio. Après tout, quelle raison l’y pousserait ? (Il frappa dans ses mains.) Alors ? Qu’en dites-vous, gouverneur ?

— Ça m’en bouche un coin…

Le regard tourné vers le mur, Leth réfléchissait : si c’était vrai, ça changeait tout… Nicabar éliminé, il n’y aurait aucune contre-attaque

possible de l’empire. Que Tassis Gayle envahisse maintenant les hautes terres et la Flotte Noire décapitée ne serait pas en mesure de réagir. Donc, Biagio serait vulnérable. Sans Nicabar pour protéger ses arrières, l’empereur devenait une proie facile.

Grisé par les possibilités qui s’offraient à lui, Leth en salivait d’avance.

— Eh bien ? N’est-ce pas fantastique ? Ça valait le coup de vous sortir du lit, non ?

— Fantastique, oui…, répéta distraitement le gouverneur.

— Savez-vous ce que ça implique ? Nous n’aurons plus rien à craindre de la Flotte Noire. Notre armada attaquera les hautes terres, puis la Cité Noire. Nous…

— La ferme, Zerio ! Je n’ai pas besoin de votre avis ! Shinn ? Le vôtre ?

— Il faut en parler au roi.

Tassis Gayle se réveilla, des mèches argentées devant les yeux… La baronne Clarissa Ricter dormait toujours, le dos tourné. Sa poitrine se soulevait et s’abaissait doucement. Gayle avait le nez enfoui dans sa chevelure parfumée. Ils étaient collés l’un à l’autre et il se rappela s’être assoupi dans la même position. Un délicieux sentiment d’accomplissement l’envahit quand il s’écarta, attentif à ne pas déranger sa compagne. Sous le drap, les courbes du corps féminin se découpaient avec netteté.

Je suis un lion, le roi des animaux !

Et la baronne de Vosk était une tigresse… Insatiable, elle n’avait pas perdu une minute à tourner autour du pot. Ayant des pulsions – et pas de mari pour les satisfaire –, elle avait rapidement fini au lit avec lui dès le soir de son arrivée au château. Ses gémissements d’extase continuels, la façon dont elle lui lacérait le dos de ses ongles, son souffle précipité… Tout cela flattait l’ego de Gayle. N’ayant plus possédé de femme depuis un bon moment, il renouait avec la griserie de la conquête. Sans être amoureux de la baronne, il appréciait sa compagnie. Et se félicitait de ses prouesses viriles.

Il s’assit au bord du lit, se tourna vers la fenêtre où s’écrasaient des gouttes de pluie et sourit malgré le temps exécrable. Il allait revoir les

plans avec Wallach. Celui-ci affirmait progresser. Et les cent cavaliers de Clarissa s'entraînaient durement. Les choses se mettaient en place. Pour la première fois depuis des mois, Tassis Gayle se sentit satisfait.

Il allait réveiller Clarissa d'un baiser quand on frappa à la porte. La baronne gémit.

— Du vent ! beugla le roi, furieux.

— Chut ! fit Clarissa.

— Mon seigneur ? (C'était la voix de Damot.) Vous êtes réveillé ?

— Non !

Clarissa grogna et s'assit en bâillant.

— Qui est-ce ?

— Mon seigneur, une affaire pressante ! Le gouverneur Leth est là. Il sollicite une entrevue.

Clarissa entoura les épaules de son amant d'un bras à la peau satiné.

— Tassis, mon cher, dites-lui de nous laisser en paix, chuchota-t-elle.

Cette fois, on tambourina à la porte.

— Tassis ? cria Elrad Leth. C'est moi ! Je dois vous parler !

Gayle regarda vers le plafond.

— Damot, vous l'avez laissé monter ?

— Oui, Sire… (La porte s'ouvrit lentement.) Veuillez me pardonner, mais…

— Fermez cette fichue porte ! aboya Gayle.

— Debout, Tassis ! insista Leth. C'est important !

Nu comme un ver, Gayle bondit hors du lit pour aller ouvrir la porte et foudroyer les importuns du regard.

— Sacré nom de… ! Plus personne n'écoute donc le roi ?

Damot se détourna. Surpris, Elrad Leth leva les sourcils, choqué de découvrir quelle femme partageait la couche du roi.

— Bonté divine, tout le monde dort-il en galante compagnie, sauf moi ? (Par égard envers la baronne, il se détourna.) Tassis, veuillez vous habiller. J'ai des nouvelles.

— Très bien ! (Le roi revint dans la chambre en maugréant.) Fils de chienne… Désolé, madame. Je vous délaisse un court instant…

Il prit sa robe de chambre et l'enfila.

Clarissa sourit.

— Hâtez-vous, mon seigneur.

— C'est promis. (Repassant dans le couloir, Tassis ferma la porte derrière lui et toisa Leth.) Alors ? Vous n'avez pas remarqué que j'étais occupé ?

— Oh, très clairement…

D'un geste, le gouverneur congédia Damot. Puis, adossé au mur, il se fendit d'un large sourire, défiant le roi de le questionner.

Celui-ci était de mauvaise humeur.

— Alors ? grogna-t-il.

— Nicabar est mort, annonça Leth tout à trac.

Gayle ne réagit pas.

— Nicabar est…

— J'ai entendu ! coupa Gayle. Mais je n'en crois pas mes oreilles.

— Eh bien, croyez-le, car ça change tout.

Leth rapporta ce que Zerio venait de lui apprendre, ajoutant que les sources du capitaine étaient fiables. Privée d'amiral, la Flotte Noire serait plongée dans le chaos. Et sans la flotte, le Talistan avait le champ libre.

Gayle écouta en silence.

— N'est-ce pas une nouvelle extraordinaire, Tassis ?

— Intéressante… (Incertain, le roi jouait avec la cordelette de sa robe de chambre.) Mais vous avez raison. Ça change beaucoup de choses.

— Exactement. Plus besoin de nous soucier de la défense du Talistan. Nous pouvons attaquer les hautes terres en toute impunité !

— Ne soyez pas idiot ! Là n'est pas la question.

— Pourquoi ? Qui nous arrêtera ?

— Ce n'est pas conforme à notre plan, répondit le roi d'un ton posé. La Flotte Noire n'est pas le seul de mes soucis. Si nous attaquons Redburn sans provocation, les autres nations ne nous soutiendront pas. Vous le savez.

— Tassis, nous perdons du temps… Les navires de Zerio sont presque en position. D'ici deux semaines, tout sera prêt. Nous utiliserons l'armada contre Redburn… Ou contre la capitale.

— Vous perdez de vue les considérations politiques. Les hautes terres doivent nous attaquer, pas l'inverse !

— Mais Redburn ne bronche toujours pas ! Mardek et vous ne faites rien pour débloquer la situation ! Au diable les considérations politiques ! Attaquons sans plus attendre, dès que la flotte de Zerio sera prête.

— Pas question ! Nous attendrons. J'obligerai Redburn à ouvrir les hostilités.

— Faites-le, bon sang ! Tant que nous avons l'avantage !

— Entendu. Mais je ne tolérerai pas deux fois que vous vous oubliiez à ce point, Leth. Je règne sur le Talistan. Pas vous.

Le gouverneur resta de marbre. Mais le roi entendit son souffle se précipiter.

— Retournez en Aramoor attendre mes ordres.

Tassis repassa dans sa chambre, laissant Leth dans le couloir. Et vit Clarissa lui sourire. Le drap déployé sur ses cuisses, elle mettait sa poitrine en valeur.

— Qu'y avait-il donc ?

— Des nouvelles importantes, ma chère. (Gayle s'assit près d'elle.) L'amiral Nicabar n'est plus.

Clarissa réagit comme Tassis : l'incrédulité, puis une sorte de joie perplexe. Puis elle tint le même discours que Leth : voilà qui changeait les données, offrant une belle occasion de surprendre l'ennemi.

— Vous ne croyez pas ? Nicabar éliminé, vous pouvez sans plus attendre attaquer les hautes terres.

— Pas encore.

— Pourquoi ?

— La politique, madame. L'auriez-vous oubliée ?

— Nullement. Mais vous perdez peut-être votre temps, Tassis. Et si le prince n'attaquait jamais ?

— C'est beaucoup plus compliqué que ça. Nous avons besoin d'alliés contre Biagio. Et si nous sommes les agresseurs, personne n'épousera notre cause.

— Mais si Redburn refuse obstinément l'affrontement…

— Il attaquera. Soyez-en sûre. Je ne lui laisserai pas le choix.

— Comment ?

Cette question troubla le roi. Il lui fallait atteindre Redburn dans ce qu'il avait de plus cher. Un coup brutal qui lui ferait oublier toutes ses

craintes juvéniles…

— Quelque chose d’horrible et de radical, chuchota Tassis.

Dès qu’il aurait une idée, ses hommes de main passeraient à l’action. Ensuite, la guerre s’étendrait à l’empire…

La tête posée sur les cuisses de sa maîtresse, le roi contempla le plafond.

— Un jour, continua-t-il à mi-voix, nous aurons notre vengeance contre Biagio. Nous attaquerons la Cité Noire à la tête de notre flotte et de notre cavalerie, et il s’inclinera.

— Oui, mon cher…

— Je serai là pour lui porter le coup de grâce. Dans mon armure de bataille, sur mon destrier noir, une masse d’armes et une épée au poing, je défierai Biagio !

Clarissa ne réagissant pas, il lui jeta un coup d’œil.

— Qu’en dites-vous ?

La baronne eut un sourire sceptique.

— Que c’est un rêve de vieillard…

— Non ! cria Gayle en se redressant. Je ne suis pas trop vieux pour retourner au combat.

— J’ai du mal à vous imaginer sur un cheval en train d’affronter Biagio. Il est en bien meilleure forme que vous.

— Ne vous moquez pas. Étais-je si décati cette nuit quand je vous chevauchais, vieille femme ?

— Vous voilà bien cruel.

— Et vous bien aveugle ! (Il écarta les pans de sa robe.) Regardez-moi ! Ne suis-je pas aussi viril que n’importe quel bellâtre ? Je vaux cent fois un Biagio ! Ce monstre efféminé ne mérite même pas le qualificatif d’homme… Vous me croyez incapable de le vaincre ?

— Vous êtes un roi magnifique. Mais plus très jeune…

— Je suis plus fort que jamais ! Et quand nous chevaucherons contre Nar, je vous le prouverai ! Je le prouverai au monde entier ! (Furieux, il se leva et tourna en rond comme une bête fauve.) Vous verrez ! Je pousserai Redburn dans ses derniers retranchements. Alors, dès qu’il passera à l’attaque, nous aurons nos alliés, et nous marcherons contre Biagio ! L’univers entier sombrera dans le chaos et mon nom courra sur toutes les lèvres !

Adossé au mur, Tassis fixa la baronne en tremblant comme une feuille.

Clarissa était blême.

— Qui a parlé du monde entier ? murmura-t-elle. C'est Biagio notre seul souci.

— Si vous le pensez, vous êtes idiote ! Biagio est l'empereur. Le seul moyen de l'atteindre est d'entraîner Nar dans une guerre mondiale.

— Non ! protesta la baronne en se dressant devant lui. Je ne suis pas là pour ça. Je veux venger mon frère, rien de plus !

— Madame, vous êtes vraiment stupide.

— Et vous vous comportez comme un fou furieux !

— Que dites-vous ?

— Fou furieux ! Un aliéné assoiffé de sang ! Je ne veux plus être mêlée à tout ça !

— Prenez garde…

— Je ne serai pas la complice de ces massacres ! (Oubliant sa nudité, la baronne se dressait devant Gayle avec toute la superbe d'une souveraine.) À moins que vous ne changiez vos plans, je retournerai à Vosk à la tête de mes cavaliers.

— Oh, non, souffla le roi. Vous ne les ramènerez nulle part. (À petits pas menaçants, il se rapprocha de Clarissa.) Vos hommes resteront ici, et vous aussi. Dès que la guerre sera déclarée, vous ferez venir davantage d'effectifs. Le Talistan et Vosk seront alliés. Vous me comprenez ?

— Folie… Je vois maintenant le mal qui vous ronge…

— Vous me comprenez ?

— Je ne vous appartiens pas, Tassis Gayle ! Je suis la baronne de Vosk !

Le roi la renversa sur le lit.

— Ne me touchez pas !

— Vous joindrez-vous à moi ?

— Non !

À ce cri, quelque chose, en Gayle, se brisa. Il se jeta sur Clarissa, pesant sur elle de tout son poids. Ses mains volèrent vers le cou de cygne de sa maîtresse… Un voile rouge devant les yeux, il n'entendit plus les hurlements de sa victime qu'il regardait se débattre avec un détachement

clinique. Se débattant en vain, la baronne lui martelait la poitrine. Son visage vira à l'écarlate. Elle lui griffa une joue jusqu'au sang sans qu'il sente de douleur. Une seule voix résonnait sous son crâne – la sienne.

— Je suis le roi ! Personne ne me défie !

Quand la baronne eut le cou brisé, il la souleva comme une poupée de chiffons et retrouva un semblant de raison.

Mais ce meurtre ne l'affolait pas.

— Je ne suis ni trop vieux, ni trop faible. Vous verrez, Clarissa. J'obligerai Redburn à venir à moi. Bientôt, vous serez tous témoins de ma grandeur !

Sur ces mots, Tassis Gayle s'effondra sur le plancher et fondit en larmes.

OceanofPDF.com

35

Dans la cour de Falindar, Richius Vantran jouait à la balle avec sa fille.

La cour de la citadelle résonnait de cris d'enfants insouciants. Un soleil de plomb, dans le ciel sans nuage, forçait Richius à se protéger les yeux. Shani lança la balle très haut. Alors qu'il se limitait à des lancers très doux, faisant parfois rouler la balle en cuir sur le sol, elle continuait à la projeter le plus haut possible.

Voyant son père courir après la balle, qu'il n'avait pas pu rattraper, cette fois, l'enfant poussa des cris ravis.

Une journée idéale… Et Richius profitait du grand air. Ces derniers jours, il passait le plus clair de son temps avec Shani, comme s'il redoutait que le malheur fonde sur eux. Il ne voulait plus gâcher un seul moment. Si Praxtin-Tar assiégeait toujours la citadelle, depuis des jours, son armée n'avait plus rien tenté. La torpeur de l'ennemi donnait aux assiégés un étrange sentiment de sécurité. Presque tout le monde y avait succombé – à l'exception de Lucyler. L'entendre soudain crier de surprise n'étonna donc pas Vantran…

— Richius ! Viens vite !

Aveuglé par le soleil, le jeune homme perdit de vue la balle, qui lui percuta la tempe. Il se tourna vers les portes en laiton et les remparts, d'où Lucyler, nerveusement, lui faisait signe. Inquiet, il prit sa fille par la main.

— Qu'y a-t-il ? Des problèmes ?

— Des cavaliers ! Viens voir par toi-même !

Avec une moue dubitative, Shani répéta ce que son père venait de dire.

— Problèmes ?

— Hum… Peut-être. (Il la hissa sur ses épaules, la tenant par les jambes.) Allons voir ça !

Richius fonça vers les portes à judas où des dizaines de Triins se dévissaient déjà le cou pour mieux observer la route. Passant dans la tour de guet orientale, il gravit l'escalier et rejoignit Lucyler sur les créneaux. Le Triin ne cachait pas son trouble. Richius découvrit quatre cavaliers apparemment désarmés, dont trois… Narens ! Double surprise, le quatrième était Praxtin-Tar en personne, caracolant sur son splendide étalon. Le tatouage de corbeau se détachant nettement sur son visage, il ne portait ni armure ni jiiktar et aucune escorte ne le flanquait – à part les trois Narens…

— Praxtin-Tar ! s'exclama Richius, incrédule. Avec des Narens !

— Celui qui est à ses côtés doit être son esclave, dit Lucyler. J'ignore qui sont les autres.

— Que peuvent-ils vouloir ?

— Ça aussi, je l'ignore. (Lucyler sourit à Shani.) Tu devrais la mettre à l'abri, Richius. Cette curieuse délégation n'augure sûrement rien de bon.

Sans discuter, le jeune homme confia sa fille à un guerrier et le pria de la ramener à Dyana. Il embrassa Shani, lui recommanda d'être sage et regarda le Triin s'éclipser avec elle. Puis il se retourna vers les quatre cavaliers… Il avait entendu parler de l'esclave naren de Praxtin-Tar, mais les deux autres n'étaient apparemment pas des prisonniers. Le premier inconnu, de grande taille, semblait nettement plus âgé que le second – un adolescent nerveux. Au contraire de ses compagnons…

Dédaignant la possibilité qu'une flèche ennemie lui perce le cœur, Praxtin-Tar ouvrait fièrement la marche.

— Il revient peut-être exiger notre reddition…, soupira Richius. (Il se remémora soudain un autre message de Nar… Et l'Ange de l'Ombre qui lui avait apporté la tête tranchée de Sabrina dans une boîte…) Oh, Dieu, j'espère que ça ne vient pas de Biagio !

— Gardez vos distances, Praxtin-Tar ! cria Lucyler. Vous êtes assez près à mon goût !

Le seigneur de guerre n'arrêta pas sa monture.

— Je n'ai pas d'armes, Lucyler ! Mes compagnons non plus… Nous devons vous parler.

— Eh bien, parlez d'où vous êtes ! cria Richius.

Les deux cavaliers narens levèrent la tête… et écarquillèrent les yeux.

— Ça vous concerne, Kalak ! lança Praxtin-Tar. Vous devez nous recevoir ! Nous entrons.

Défiant Lucyler, il guida ses compagnons vers l'entrée. Les défenseurs firent reculer le petit attroupement qui s'était formé devant les portes.

— Allons lui parler, décida Lucyler. Viens, Richius.

Ils descendirent l'escalier de la tour et se campèrent devant l'entrée. Trois arbalétriers se tenaient sur les côtés, et des archers avaient pris position aux créneaux, prêts à faire pleuvoir la mort sur l'ennemi.

Richius aussi était prêt à tout.

Quand le seigneur de guerre fut à dix pas des barreaux du judas, Lucyler ordonna :

— N'avancez plus !

Praxtin-Tar obéit.

— Nous devons vous parler, répéta-t-il.

— Richius Vantran ? lança le plus jeune Naren. Est-ce vous ?

— Oui. Qui êtes-vous ?

Le garçon se redressa sur sa selle.

— Je m'appelle Alazrian Leth. Je dois vous voir. C'est de la plus haute importance !

— Leth ? répéta Vantran avant de se tourner vers son ami. Lucyler, ne laisse pas ces chiens approcher ! Ce sont des Talistaniens !

— Je n'en suis pas un ! protesta le plus vieux Naren en talonnant sa monture pour mieux foudroyer Richius du regard. Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis Jahl Rob, d'Aramoor !

— Jahl Rob ? On se connaît ?

— En arrière ! cria Lucyler.

Sur son signe, des lanciers vinrent brandir leurs armes à travers les barreaux pour inciter l'homme à reculer. Praxtin-Tar lui ordonna d'obéir.

À regret, le Naren tourna bride et s'écarta.

— Vous ne vous souvenez pas de moi ? En vous la coulant douce ici, vous oubliez que les Aramooriens meurent par centaines !

— Par l'enfer, de quoi parlez-vous ? rugit Richius. Et qui êtes-vous ?

— Je vous en prie ! hurla l'adolescent. Jahl, revenez !

Lucyler regarda Vantran.

— Tu les connais ?

— Non !

— Il a tout oublié ! railla Jahl. Jusqu'à son propre royaume ! Je suis un prêtre, mais bien sûr, ça ne vous dit rien ?

— Un prêtre ? souffla Richius. (Il revit soudain une petite Église aramoorienne qui avait dépendu de l'archevêque de Nar.) Ah, j'y suis ! Vous êtes l'un des suppôts de Herrith !

— Dieu, quelle mémoire… Mais c'est du passé, Chacal ! À cause de vous, on m'a chassé de mon église !

— Et maintenant, vous m'amenez des rebuts du Talistan, prêtre ? (Richius désigna le garçon blond.) Que vient-il faire là ? C'est un messager de Biagio ?

— Oui ! s'écria le jeune cavalier. Je vous en prie, Sire, si vous acceptiez de m'écouter…

Richius n'en crut pas ses oreilles. Un message de Biagio, voilà qui annonçait sûrement une catastrophe.

— Que voulez-vous ? grogna-t-il. Dites-le vite ou je laisserai nos guerriers vous exécuter !

— Lucyler, dit Praxtin-Tar en triin, Kalak n'écoutera pas. Renvoyez-le. Nous devons vous parler.

Lucyler posa une main sur l'épaule du jeune homme.

— Richius…

— J'ai entendu ! coupa Vantran. Allez-y, seigneur de guerre. Je vous écoute.

Praxtin-Tar prit une profonde inspiration et se lança. Son esclave traduisit à l'intention des Narens.

— Je viens au nom de la paix. Ce garçon… (il désigna Alazrian)… est Touché par le Ciel. L'authentique héritier de Tharn, c'est lui, pas moi.

— Par Lorris et Pris ! s'exclama Lucyler. Il aurait des pouvoirs ?

— Comme Tharn, confirma Praxtin-Tar. En vérité, les dieux l'ont comblé… Je l'ai vu de mes yeux guérir Crinion.

— Je n'y crois pas ! répliqua Lucyler.

— Impossible ! renchérit Richius. C'est un Talistanien.

— Il nous ouvre la porte du Ciel ! clama le seigneur de guerre. Et il est à moitié triin. Son père était originaire de Lucel-Lor. Je le jure, il est Touché par le Ciel !

Richius et Lucyler échangèrent un regard dubitatif. Ils n'avaient jamais vu Praxtin-Tar si sincère ou si calme… Alazrian Leth, lui, ne semblait pas vraiment à sa place.

Des trois, seul Jahl Rob paraissait dangereux.

— Vous désirez un armistice, Praxtin-Tar ? lança Lucyler. Parfait ! J'accepte votre offre – à condition que votre horde et vous-même quittiez Tatterak pour ne jamais revenir !

— Je ne peux pas. Le garçon a des affaires à régler avec Kalak. Voilà pourquoi je vous l'amène.

— Quelles affaires ? (Richius se tourna vers l'adolescent.) Pourquoi êtes-vous là ?

Alazrian Leth avança.

— J'ai fait un très long voyage pour vous contacter, Sire. J'arrive tout droit de l'empire… Ça concerne Aramoor.

— Eh bien ?

— Mon père… (Alazrian haussa les épaules.) Mon beau-père, devrais-je dire, est Elrad Leth, le gouverneur d'Aramoor.

— Je sais !

— Tu perds ton temps, Alazrian, fit Jahl Rob. Il se fiche éperdument d'Aramoor… Votre royaume est devenu le pot de chambre du Talistan, Vantran ! Ce pauvre garçon arrive de Nar pour vous le dire, puis vous aider à reconquérir Aramoor. Et vous, vous daignez à peine lui parler à travers une grille ! Sale pleutre !

— Arrêtez ! cria Alazrian. (Il approcha des barreaux.) Ne me renvoyez pas, Sire. Je viens vous aider à reconquérir votre royaume.

— Biagio vous envoie ? Quel piège est-ce là ?

— Il n'y en a aucun, assura Alazrian. J'ai fait un long voyage pour vous porter le message de l'empereur. Si vous m'éconduisez maintenant, j'ignore ce que je deviendrai.

Pour une raison que Richius s'expliquait mal, il crut Alazrian. Une lueur d'innocence, dans les yeux du garçon, le frappa. Émissaire de Biagio ou pas, Alazrian Leth était manifestement un pion.

— Comment ça, je peux reconquérir Aramoor ?

— C’est une longue histoire… Ouvrez les portes et laissez-moi tout vous expliquer.

— Je vous écoute.

— Oh, pour l’amour du ciel ! beugla Jahl Rob. Ouvrez, Vantran, qu’on en finisse ! Cessez d’être si lâche !

— La paix, prêtre ! cria Richius. Mon garçon, j’ai eu des démêlés avec Biagio. Son nom seul me flanque des aigreurs d’estomac !

— Je comprends. Mais je vous le jure, il n’y a aucune fourberie. Si vous me laissiez vous parler et tout expliquer…

— Très bien. Lucyler, ouvre.

Le Triin secoua la tête.

— Richius…

— Ils ne sont pas armés. On surveillera le prêtre de près, c’est tout.

L’homme de robe eut un sourire malicieux.

— Pas d’inquiétude, Vantran. Je ne vous ferai pas de mal.

Les guerriers ouvrirent les portes, et entourèrent Praxtin-Tar qui, l’air offensé, n’opposa aucune résistance. Droit comme un i, il se laissa entraîner à l’intérieur de la citadelle.

Il était finalement face à face avec son ennemi.

— La paix… C’est ma promesse, Lucyler de Falindar.

— Nous verrons. (S’adressant à Alazrian, Lucyler repassa au naren :) Le seigneur de guerre affirme que vous êtes Touché par le Ciel. Une haute prétention…

Alazrian haussa les épaules.

— Je suis un guérisseur. C’est tout ce que je peux dire avec certitude. Quand j’entre en contact avec une personne, je capte ses pensées, je découvre son passé… Et je guéris sa maladie.

— Il a sauvé le fils du seigneur, renchérit Rob. Par le ciel, je jure que c’est vrai !

Richius se campa devant le garçon et le dévisagea. Des cheveux soyeux, une peau claire… et des prunelles à l’éclat singulier, rappelant Tharn. Ses traits fins étaient ceux d’un Triin.

— Mon ami, vous n’auriez pas pu plus mal tomber… J’espérais tirer un trait définitif sur Nar. Mais j’accepte de vous écouter.

— Un trait définitif sur Nar ! cracha Rob. Et sur Aramoor aussi ?

Richius traita l’accusation par le mépris.

— Venez, Alazrian. Laissons le prêtre où il est.

— Je viens avec vous, dit Lucyler.

— Non. Découvre plutôt si Praxtin-Tar désire sincèrement la paix. Et garde l'œil sur notre saint homme…

— Où allons-nous ? demanda Alazrian.

Richius sourit.

— Avant que vous ne tentiez de m'arracher à ces murs, il y a quelqu'un que vous devez rencontrer.

Gravir deux cents marches mit Alazrian sur les rotules. Vantran l'avait entraîné vers une des tourelles de la citadelle. Dans la salle principale, une foule de Triins l'avait regardé avec méfiance, mais Alazrian s'était habitué à être un objet de curiosité. Ça ne le gênait plus autant que par le passé.

Richius guida son compagnon vers un escalier. Par les fenêtres, on voyait l'armée de Praxtin-Tar, toujours campée au pied de la colline.

Alazrian suivit Vantran les muscles des jambes en feu. Quand il crut ne plus pouvoir faire un pas, ils débouchèrent enfin dans une vaste salle.

Adossé au mur, le jeune homme reprit son souffle.

— Ça va ? demanda Richius en se tournant vers lui, une main posée sur son épaule.

Aussitôt, Alazrian s'écarta.

— Oui. Je suis fatigué, c'est tout.

— Venez. Vous pourrez vous asseoir dans mes appartements.

— Vos appartements ? C'est là que vous m'emmenez ?

Sans répondre, Vantran traversa la salle jusqu'à une porte entrouverte. Sans se donner la peine de frapper, il entra.

— Richius ? demanda une voix. Où étais-tu passé ?

Alazrian découvrit une femme – une beauté qui leva vers lui des yeux magnifiques – et une fillette. L'enfant avait une plume et une feuille de papier sur les genoux. Elle tourna aussi les yeux vers Alazrian.

Sa mère étudia le jeune homme.

— Alazrian Leth, dit Richius, voilà…

— Oh, je sais. Vous êtes Dyana. Je vous ai vue, dans l'esprit de Biagio.

— Quoi ?

— Désolé… Ça paraît absurde, non ? C’est si difficile à expliquer…

— Richius, qui est-ce ? demanda Dyana. (Sans être inquiète – ce qu’Alazrian apprécia –, elle n’était pas pour autant à son aise.) Tu le connais ?

— Pas vraiment… (Vantran embrassa sa femme et sa fille.) Alazrian arrive de Nar.

— Aramoor, plus précisément…

— Aramoor, répéta Dyana. Oh…

S’asseyant en tailleur sur le plancher, Vantran fit signe à son compagnon de prendre une chaise.

Perplexe, Alazrian s’assit et inspira à fond, pour se calmer avant de se lancer dans de longues explications.

Vantran le regardait patiemment, sans le brusquer… Comme s’il recevait régulièrement des visiteurs de Nar… Même la fillette paraissait à l’aise. Elle avait les yeux ronds des Narens, mais le teint de porcelaine de sa mère…

Entre Alazrian et Shani, Dyana Vantran avait remarqué beaucoup de similitudes.

— Vous n’êtes pas un pur Naren, n’est-ce pas ? Vous pourriez presque passer pour un Triin.

— C’en est un, confirma Richius. Au moins à demi… Comme Shani. C’est le fils d’Elrad Leth, le gouverneur d’Aramoor. Mais Leth n’est pas votre vrai père… Je me trompe ?

— Mon vrai père s’appelait Jakiras ; c’était le garde du corps d’un marchand. Mais je ne l’ai pas connu. Il aimait ma mère en secret. Je suis né…

Il s’interrompit soudain, honteux de se dévoiler ainsi devant de parfaits étrangers.

— Soyez tranquille, dit Dyana. Vous n’avez pas à nous en parler.

— Il suffira de nous expliquer pourquoi vous êtes ici, enchaîna Richius. (Fermant les yeux, il soupira.) Dyana, il vient d’Aramoor. Biagio l’aurait envoyé.

— Biagio ? Pour quelle raison ?

— Alazrian parle de me rendre Aramoor.

— Non, je vous aiderai à reconquérir votre royaume.

— Comment ? lança Dyana. Et d'où connaissez-vous Biagio ?

— Alazrian est un guérisseur, précisa Richius. Selon Praxtin-Tar, il serait Touché par le Ciel.

— Comme Tharn ?

— Oui, affirma Alazrian. C'est ainsi que je vous ai vue dans les pensées de Biagio. J'ai fait la connaissance de l'empereur dans la Cité Noire. Je l'ai touché. À cet instant, j'ai pu lire dans son esprit. Et vous y étiez présente, madame.

— Biagio est fou ! s'exclama Dyana.

— Non, madame. Ou plutôt, il ne l'est plus. (Quittant son siège, Alazrian se rapprocha de la jeune femme.) Vous avez passé du temps avec lui, et vous avez pu constater qu'il commençait à changer… Vous savez de quoi je parle.

Dyana secoua la tête.

— Personne ne peut changer à ce point.

— Surtout pas Biagio, confirma Richius.

— Je vous en prie ! (Alazrian s'agenouilla devant le couple.) J'ai fait un long chemin pour vous voir ! Plus d'une fois, j'ai failli périr en route. Mon père lui-même voulait ma peau ! Alors, je vous en supplie… Écoutez-moi !

Vantran hocha gravement la tête.

— Entendu. Dites-nous pourquoi Biagio vous envoie.

— Il veut passer un accord avec vous. Il est l'empereur de Nar, maintenant.

— Je sais.

— Eh bien, il est prêt à vous rendre Aramoor… à condition que vous l'aidiez.

— De quelle façon ?

— Il a besoin que vous preniez les armes contre le Talistan. Bref, que vous combattiez mon grand-père.

Richius et Dyana se regardèrent.

— Tassis Gayle, précisa Alazrian. Le roi du Talistan.

— Je sais qui est votre grand-père. Mais pourquoi Biagio voudrait-il s'opposer au Talistan ? Son allié de toujours ? Et pourquoi diable aurait-il besoin de moi ?

— Les choses ont changé à un point que vous ne sauriez imaginer. Le Talistan, d'abord… Et l'empereur ne dispose pas de la puissance que vous lui supposez, loin s'en faut. Il s'est fait beaucoup d'ennemis, et mon grand-père n'est pas sans le savoir… Tassis s'apprête à défier Biagio. Vous voyez ce que ça implique ?

Richius acquiesça.

— Une guerre totale.

— Je ne comprends pas, intervint Dyana, qui serrait sa fille contre elle en lui caressant les cheveux. Vous êtes du Talistan, c'est bien ça ? Pourquoi venez-vous nous dire tout ça ?

— Je suis un Talistanien, madame, mais j'ai conscience que mon grand-père agit mal. En vérité, il n'a plus sa raison. Et depuis la mort de ma mère, sa démence s'est aggravée.

Vantran fronça les sourcils.

— Votre démarche porte un nom : la haute trahison ! De cela aussi, vous avez conscience ? Tassis Gayle reste votre grand-père.

— Vous avez tort ! cria Alazrian. Est-ce trahir que d'œuvrer pour la paix ?

Richius éclata de rire.

— Biagio ne recherche pas la paix. Il vous manipule. Vous êtes son pion.

— Non ! J'ai perçu sa sincérité.

Dyana décocha un coup d'œil réprobateur à son mari.

— Je le crois, Richius. J'estime que tu le juges trop vite.

— Entendu. Mais ça reste de la haute trahison. Quel que soit le nom dont vous appeliez ça, vous êtes en train de tourner le dos à votre famille et à votre pays. Croyez-moi, je sais de quoi je parle. Nous ne sommes pas si différents, vous et moi.

— Je n'ai pas le choix ! rappela Alazrian. Mon grand-père est très malade.

— Et alors ? Pourquoi ne le guérissez-vous pas ?

— Quoi ?

— Utilisez vos pouvoirs ! Si vous possédez un don magique, qu'attendez-vous pour sauver votre grand-père de la folie ?

Alazrian laissa échapper un petit rire.

— Ça ne fonctionne pas comme ça.

— Qu’en savez-vous ? Avez-vous essayé ?

— Eh bien, non…, avoua l’adolescent. (L’idée ne lui avait pas effleuré l’esprit.) Mais à mon avis, ça ne donnerait rien. De toute façon, je ne pourrais pas lui révéler mes pouvoirs. Il ne se doute de rien. Et j’ai promis à ma mère de ne jamais lui en parler.

— Dame Calida est morte ?

Alazrian hocha la tête.

— Je suis navré pour vous. Elle n’avait rien de commun avec sa brute de frère.

— Quel frère ? demanda Dyana.

— Boisnoir Gayle, répondit Richius.

Le visage de la jeune femme se ferma.

— Oh.

— Sire, je ne suis pas là parce que j’ai trahi mon pays, mais parce que Biagio a estimé que vous m’écouteriez !

De sous sa tunique, Alazrian sortit la lettre que l’empereur lui avait confiée si longtemps auparavant. Les voyages avaient jauni et craquelé le papier, mais l’enveloppe portait toujours le cachet impérial.

Il la tendit à son destinataire.

— C’est quoi, ça ?

— Une lettre de Biagio… Il me l’a remise lors de notre entrevue… Le message que je vous apporte, Majesté.

Richius Vantran prit l’enveloppe sans l’ouvrir. Inquiète, sa femme se pencha vers la lettre. Leur enfant babilla comme si c’était un jeu.

— J’ignore ce que le message contient, ajouta Alazrian. Mais Biagio m’a assuré que ça éclaircirait tout.

Dyana flanqua un petit coup de coude à son époux.

— Ne vas-tu pas le lire ?

— J’ai peur, avoua Richius.

Inspirant à fond, il décacheta le pli, déplia le parchemin et le lut avec sa femme.

— Il veut le soutien des Triins. Dieu, il doit être fou…

— Il ne dit rien d’autre ? demanda Alazrian.

— Non. Il entend aussi que mon armée se tienne prête le premier jour de l’été… et que j’attaque Aramoor !

— Oui… Je savais, pour l'armée triine. Mais le premier jour de l'été… (Alazrian haussa les épaules.) L'échéance approche.

Richius laissa tomber la lettre entre sa femme et lui.

— C'est tout ce que ça vous inspire ? Biagio veut que je conduise les Triins au combat ! D'après ce message, il lancera une autre armée contre le Talistan – celle des montagnards. Un cuirassé sera même de la fête…

Devant tant d'absurdité, Richius éclata de rire.

— Majesté, ça paraît de la folie, mais chaque mot est vrai. Biagio veut écraser le Talistan avant que mon grand-père puisse déclencher un conflit mondial. Et pour ça, il a besoin de vous. Il pensait que vous arriveriez à la tête des dompteurs de lions. Hélas, ils sont partis… Mais à Falindar, vous avez une armée ! Avec elle, vous pourriez reprendre Aramoor à l'oppresseur !

— Quel salaud ! s'écria Richius. Voilà qu'il m'agite Aramoor sous le nez, comme une carotte !

— Non, protesta Alazrian, vous vous trompez ! Il a vraiment besoin de vous. Il m'a dit qu'il tenterait de conclure d'autres alliances, mais de toute façon, ça ne suffirait pas. Vous devrez lancer l'attaque de l'est. (Il reprit la lettre pour la brandir.) Le même jour, je le parierais, Biagio lancera aussi son offensive. Ainsi que le cuirassé…

— C'est bien ce qui est écrit.

— Alors ? Ça pourrait marcher, vous ne croyez pas ? Vous reprendriez Aramoor… N'est-ce pas votre plus cher désir ?

Le regard fuyant, le roi déchu ne dit rien. Dyana Vantran l'enlaça par la taille, silencieuse elle aussi.

— Majesté, insista Alazrian, il n'y a là ni mensonge ni duperie. Biagio vous restituera votre royaume, mais vous devez le soutenir.

— Non ! Impossible…

— Vous le devez. Ça fait partie de ses plans. Sans vous, il ne gagnera pas. Le Talistan vaincra et l'empire sera ravagé par les guerres.

— La guerre et Nar…, railla Richius. Quoi de nouveau sous le soleil ?

— Le monde n'aura jamais assisté à un conflit aussi terrible.

— Peu importe !

— Oh, que si ! Comment pouvez-vous rester assis là à me soutenir le contraire ? Biagio vous offre une chance de reprendre Aramoor ! Vous vous en moquez ?

Richius leva les mains.

— Arrêtez. Je vous en prie…

— Sire, votre royaume a bien changé depuis votre départ… Elrad Leth règne d'une main de fer. Vos sujets ont été réduits en esclavage. Vous devez leur porter secours !

— Impossible ! Vous voulez que je revienne sur mes terres à la tête d'une armée ? Laquelle ? Les dompteurs de lions nous ont quittés, et je ne suis pas le maître de Falindar ! Je n'ai aucun guerrier sous mes ordres !

— Alors, revenez avec nous, Jahl et moi, et rejoignez les Saints de l'Épée – des rebelles aramooriens, comme vous. Jahl Rob est leur chef, mais si vous le demandez, il vous cédera le commandement. Et qui sait où tout ça mènera ? Les volontaires afflueront certainement. Vous pourriez…

— Suffit ! J'ai écouté ce que vous aviez à dire. À votre tour ! Je vous ai amené ici parce que je voulais que vous voyiez ma femme et ma fille. Ma famille… Ma vie est ici, désormais. Le sort était contre nous, mais nous avons finalement triomphé. Pas question de tourner le dos à tout ça, comme je l'ai fait par le passé. Ne gaspillez plus votre salive. Rien ni personne ne me fera changer d'avis.

— Mais Aramoor a besoin de vous ! Vous ne pouvez pas abandonner votre peuple ainsi !

— Aramoor avait besoin de moi il y a deux ans, quand j'ai tout quitté. Et en venant à Lucel-Lor, j'ai radicalement changé la donne. Mais je ne modifierai jamais le passé.

— Vous vous trompez : c'est possible ! Il vous suffit de trouver le courage d'essayer.

— Vous êtes trop jeune pour comprendre.

— Oh, non ! (Bondissant sur ses pieds, Alazrian toisa Richius de toute sa hauteur.) Jahl Rob avait raison, vous êtes un lâche !

— Quoi ? (Richius faisant mine de se lever, Dyana le retint.) Vous n'avez pas le droit de m'insulter !

— Et vous n’avez pas le droit de vous prélasser ici pendant que votre peuple souffre ! Vous savez ce que je pense ? Vous êtes une honte, Chacal ! Un homme très différent de ce que je croyais.

Abattu, Richius Vantran détourna le regard.

— Navré, souffla-t-il. Je ne peux pas vous aider.

Ne sachant que faire, Alazrian s’attarda devant la petite famille. Plein de ressentiment, il n’arrivait pourtant pas à tourner les talons et à sortir en trombe.

— Comment vous convaincre ? Vous faire changer d’avis ?

— Vous ne le pouvez pas.

— Il doit exister un moyen !

— Cessez de vous leurrer. Venir ici était une perte de temps.

— Ça, je le vois bien ! grogna Alazrian.

— Pourquoi avoir fait tout ce chemin ? demanda Dyana. Et pourquoi Biagio vous a-t-il envoyé ?

— Madame, il savait que je voulais partir à Lucel-Lor à la découverte de moi-même… Je désirais découvrir qui je suis vraiment.

— Comme Tharn…

— Oui… Je cherche des réponses.

— Et en avez-vous trouvé ?

— Madame, je n’ai trouvé que la déception.

Sur ces mots, Alazrian tourna les talons et sortit.

En esprit, il voyait Jahl Rob rire aux éclats.

OceanofPDF.com

36

Jahl Rob retint son souffle.

Ombre parmi les ombres, il dérivait tel un spectre au clair de lune. Son cœur cognant douloureusement dans sa poitrine, il luttait pour se concentrer sur son objectif, invisible comme la brise. Il avait suivi Richius Vantran jusqu'aux écuries, situées sur le flanc oriental de la citadelle : un bâtiment en bois où sommeillaient les chevaux, bercés par le ressac. Là, dans l'écurie, le soliloque de Vantran troublait le calme.

— Bonsoir, mon ami, chuchota le jeune homme sans se douter qu'il était épié.

Risquant un coup d'œil dans sa direction, Rob le vit entrer dans une stalle et caresser l'encolure d'un cheval alezan.

— Comment ça va ? ajouta Richius avec un sourire triste.

L'oreille tendue, Jahl s'adossa au mur. Jusque-là, son ancien suzerain ne se doutait de rien.

Doucement ! se tança Jahl. Du calme…

Ce n'était pas facile. Le moindre souffle précipité risquait de le trahir. Paupières baissées, il s'efforça de réguler sa respiration. Repérer Vantran n'avait pas été facile. Il l'avait suivi en espérant le surprendre seul – sans savoir vraiment ce qu'il comptait faire. La colère le guidait.

Je ne reculerai pas ! Il le mérite !

Lentement, Jahl Rob dégaina sa dague. Cette nuit, il se sentait l'âme d'un meurtrier… À l'instar d'Alazrian, il avait fait une trop longue route pour se voir de nouveau trahi. Si Vantran refusait de leur tendre la main…

Dieu de miséricorde, donne-moi la force de mettre ce démon hors d'état de nuire…

Le ciel resta muet. Mais dans sa hargne, Rob prit le silence divin pour un aval. Il devrait faire vite. Si Vantran partait faire un tour, il n'aurait sans doute pas de seconde chance. Quelque chose, pourtant, le retint contre le mur.

Je peux le tuer ! Je le dois !

Il risqua un autre coup d'œil. Bizarrement, Vantran ne faisait pas mine de seller son cheval. L'air absent, il continuait de lui flatter l'encolure, comme perdu dans un brouillard. Il tournait presque entièrement le dos au prêtre, qui capta pourtant une grande tristesse dans ce qu'il aperçut de son profil.

— Ils veulent que je parte avec eux, Éclair, chuchota le jeune homme. Que je reprenne ma couronne et mon sceptre… Mais je ne peux pas. J'ai peur…

Jahl serra les dents. Personne ne méritait plus la mort que Vantran ! Pas même Elrad Leth… Ce boucher, cette brute épaisse ! Mais Leth, lui, n'était pas un traître. Il n'avait pas abandonné ses sujets à leur sort.

— Si tu étais doué de parole, mon ami, soupira Vantran, tu me conseillerais… Dyana refuse de m'aider. Elle est terrifiée à l'idée que je puisse de nouveau les quitter, Shani et elle…

Putain, c'est vous le roi ! ragea intérieurement Jahl. C'est votre devoir !

— ... Et si je partais, à quoi bon de toute façon ? Il n'y aura pas d'armée triine pour Biagio. Aramoor s'en sortirait mieux sans moi.

Jahl bondit des ombres, dague haute. Il saisit Vantran au cou, prêt à frapper. Le hongre hennit. Richius se débattit comme un beau diable. Grognant, Rob resserra sa prise.

— Vous avez raison ! Aramoor se porte mieux sans vous !

Vantran lutta pour se dégager. Hoquetant, il voulut crier… Un souffle rauque lui échappa. Exerçant une légère pression sur sa dague, Rob lui entailla la peau d'une joue.

— Silence ou je vous étripe comme un chat sauvage !

Cessant toute résistance, Vantran aspira goulûment un peu d'air.

— Que… faites-vous ?

— Je règle mes comptes ! Vous refusez de nous venir en aide ? Vous mourrez !

Les muscles bandés, le prêtre força sa victime à s'agenouiller. Vantran vira au cramoisi. Encore un peu et il suffoquerait. Mais Jahl ne relâchait pas sa prise d'un iota. Les lèvres collées à l'oreille de Richius, il chuchota :

— C’est tout ce que vous méritez, infâme traître ! Vous allez payer pour ce que vous avez infligé à votre royaume !

— Allez brûler en enfer, salaud ! hoqueta Vantran.

— Sans doute… Mais vous m’y accueillerez !

Jahl fit glisser la dague sur la gorge de sa victime. Vantran continua à se débattre… Mais ses forces déclinaient rapidement. Sentant la morsure glaciale de la lame sur sa trachée artère, il tenta d’appeler à l’aide. Jahl s’apprêta à porter un coup mortel…

… Et trembla comme une feuille.

— Je devrais vous tuer ! protesta-t-il. Bon sang, je le devrais !

Profitant de cet instant de faiblesse, Richius lui flanqua un coup de coude dans le ventre. La douleur fit sauter l’arme de la main du prêtre. Vantran bondit et le frappa à la poitrine, le propulsant en arrière. Mais Jahl se rétablit avant qu’il puisse pousser son avantage et lui sauta au visage avec la férocité d’un tigre. Son coup de poing fit éclater une lèvre de Vantran qui, vacillant, revint à la charge en beuglant de colère. Il percuta Rob de plein fouet, le plaquant contre la paroi de la stalle.

Le souffle coupé, Jahl sentit le visage ensanglanté de Richius se presser contre le sien.

— Meurs, prêtre !

Mais Jahl Rob n’avait pas dit son dernier mot. Aveuglé par la furie, il inversa le rapport de force, entraînant son adversaire avec lui sur le sol.

Braillant comme des putois, ils roulèrent dans la poussière et la paille. Alors que Jahl pensait reprendre l’avantage, Vantran retrouva la dague sous ses doigts… De l’autre main, il saisit Rob à la gorge.

— Vil meurtrier ! rugit-il. Je devrais vous égorger séance tenante !

Des gouttes de sueur tombèrent de son front sur le visage de Jahl.

— Tuez… moi ! hoqueta le prêtre.

— Par Dieu, je le devrais !

Défiguré par les horions et la colère, Vantran était effrayant à voir.

— Sale couard ! Tuez-moi, renvoyez-moi à mon Créateur !

Richius desserra sa prise. Anxieux d’en finir une fois pour toutes, tant qu’il avait le courage de regarder la mort en face, Jahl riva sur le jeune homme un regard brûlant de haine.

Tout, plutôt que de retourner bredouille en Aramoor…

— Pourquoi ? demanda Vantran. Que vous ai-je fait ?

— Comment pouvez-vous poser la question ? Vous nous avez tués, Vantran ! Nous vous devons notre ruine !

Jahl fondit en larmes. Il ignorait d'où elles lui venaient, mais il fut incapable de les refouler. La tête enfouie entre les mains, il éclata en sanglots.

— Sacré bon sang ! Regardez-moi ! Regardez à quoi vous nous avez réduits !

Roulant sur un flanc, il cacha sa détresse dans la paille. Il ne supportait plus le regard de son roi. Accablé par la honte d'avoir manqué aux Saints Commandements, sa rage évanouie, il était accablé…

Agenouillé près de lui, Vantran lui toucha l'épaule.

— Vous êtes en droit de me haïr, dit-il doucement. Je suis maudit, Jahl Rob. Je vous ai fait du tort, je le sais bien…

Le prêtre ne dit rien.

— Je ne suis pas le roi d'Aramoor. Votre long voyage était inutile.

— Vous nous avez quittés… Plongés dans le désarroi et la ruine…

— Je suis navré…

— Navré ? Navré ! Ça nous fait une belle jambe ! Votre royaume pleure des larmes de sang, et vous traitez ses souffrances par le mépris ! Vos sujets meurent les uns après les autres, et vous restez les bras ballants ! On peut dire que vous n'avez pas volé votre surnom, Chacal !

— Vous ne comprenez pas… Comment pourrais-je retourner en Aramoor après tout ce qui s'est passé ?

Jahl lui agrippa la main.

— Vous avez tort ! Vous êtes notre dernier espoir.

— Mais… j'ai peur.

— Alors, ayez peur ! Ce n'est pas un péché. S'abstenir d'agir quand on a peur, voilà où est le péché !

Richius Vantran eut un sourire contrit.

— Mon royaume… Aramoor…

Oubliant ses larmes et le sang, le prêtre souffla :

— Nous avons besoin de vous ! Je vous en prie…

— Je n'ai pas d'armée.

— Nous vous en trouverons une ! (Se redressant, Rob dévisagea son suzerain.) Vous commanderez les Saints de l'Épée.

— Ils ne m'accueilleront pas de gaieté de cœur.

— Si ! Par Dieu, ils entendront raison ! (Jahl le prit par les épaules. Épuisés, les deux hommes faillirent tomber dans les bras l'un de l'autre.) Vous êtes notre roi, Sire !

Les enfants criaient et riaient.

Les chiens aboyaient…

Falindar rayonnait dans la nuit, débordant de joie et d'espoir. Informés de l'offre de paix de Praxtin-Tar, les assiégés faisaient la fête. Des torches et des bougies illuminaient la citadelle comme en plein jour. Des notes de musique montaient de la cour. De son perchoir, face à l'océan, Alazrian entendait encore les gloussements ravis des femmes en train de danser.

Dos à la citadelle, il avait relevé son col pour se protéger du froid. Il lança un caillou dans le vide, du haut de la falaise, et suivit sa chute avant qu'il ne disparaisse dans la noirceur de l'océan.

Richius Vantran l'avait éconduit. Au terme d'un long voyage, après avoir échappé à la tentative d'assassinat de Shinn et supporté les préjugés de Jahl, il avait accompli un miracle pour s'attirer les bonnes grâces de Praxtin-Tar. Tout cela… pour essuyer un cuisant échec !

Le jeune homme était d'une humeur plus noire que la nuit. Certes, il se félicitait que Praxtin-Tar suspende les hostilités. Mais sa mission était de ramener la paix en Nar. Pas à Lucel-Lor !

Il avait échoué. Et il se sentait accablé.

L'ombre de Falindar semblait peser sur ses frêles épaules. D'abord intimidé par le magnifique édifice, il y voyait maintenant un monument dédié à sa stupide présomption.

Il ne voulait plus être mêlé en rien à Falindar. Danser, rire, faire la fête avec les Triins… Tout ça n'était pas pour lui. Il désirait simplement ruminer tranquillement dans son coin.

Il eut un rire amer.

Si Leth me voyait, il me traiterait de mioche boudeur… (Il jeta un autre caillou à la mer.) *Et il aurait raison, pauvre idiot ! Tu n'es qu'un sale gosse…*

De retour en Aramoor, il affronterait son prétendu père – dans la peau d'un Saint de l'Épée, cette fois. Il prendrait les armes contre Leth et se battrait au nom de Biagio.

Soudain, la perspective d'être tué au cours des combats le laissait de marbre. Privé de l'amour de sa mère, face à une existence vide de sens, tout ce qu'il avait entrepris jusque-là lui paraissait vain. Il ne voulait plus qu'une chose : retourner en Nar à la tête d'une armée… et que Leth le voie à cheval, brandissant une épée !

Quant à son grand-père… Que penserait Tassis de lui ? Au contraire de Leth, Alazrian ne le détestait pas. Le vieil homme l'apitoyait. Ses facultés mentales affaiblies, le cœur brisé par les deuils, Gayle aussi était une victime. Et sa démence avait forcé la main de l'empereur. Mais en son temps, Tassis Gayle avait commis son lot d'atrocités. À la réflexion, il méritait au moins autant la mort que son gendre. Pourtant, il conservait une sorte d'innocence pathétique. S'il avait eu toute sa raison, les choses auraient été bien différentes.

Les yeux baissés sur ses mains, Alazrian se rappela les propos de Vantran. Pouvait-il guérir son grand-père ? Était-ce envisageable ? Certes, il avait des talents considérables, mais s'appliquaient-ils autant aux fractures de l'âme qu'à celles du corps ? À entendre Jahl, la pensée était l'esprit, et l'esprit le royaume de Dieu.

— Eh bien, je n'ai rien de divin. Mais peut-être que…

Il fronça les sourcils. Et si guérir Tassis Gayle était en son pouvoir ?

— Alazrian ? appela une voix.

Le jeune homme sursauta. Praxtin-Tar ! Délaissant la liesse de Falindar pour la solitude des falaises, le seigneur de guerre venait vers lui… Perplexe, il dévisagea Alazrian, puis lui posa en triin des questions que le jeune homme ne put saisir.

— Navré. J'ignore ce que vous voulez savoir…

Praxtin-Tar fit un grand geste circulaire.

— Oh ! Vous vous demandez ce que je fiche ici… (Alazrian haussa les épaules.) Je n'en sais rien. Je ne suis pas d'humeur à faire la fête, voilà tout.

Comme s'il comprenait, Praxtin-Tar hocha la tête.

— *Kalak higa eyido. (Il eut un sourire ironique.) Kalak ?*

— Oui… Il ne m'aidera pas, Praxtin-Tar. Nous avons fait tout ça pour rien ! (S'apitoyant sur lui-même, Alazrian baissa les yeux.) Je n'aurais pas dû venir. J'ai perdu mon temps.

Le Triin lui saisit le menton et l'obligea à croiser son regard. Il était furieux.

— *Yamo ta ! Khanan Kalak !*

— Je ne comprends pas !

Le seigneur de guerre lui tendit les mains.

— Non, ce n'est pas une bonne idée ! protesta l'adolescent.

Praxtin-Tar insista. C'était leur seul mode de communication possible. Ils le savaient. Capitulant, Alazrian prit les doigts du seigneur de guerre en plongeant le regard dans le sien. Une chaleur bienfaisante l'enveloppa. Alazrian se fondit dans la communion mentale et capta la voix silencieuse du Triin.

— *Tu es tourmenté. Ne le sois plus.*

Un filet de voix, aussi éthéré qu'un souffle d'air… Alazrian se concentra pour répondre.

— *J'ai échoué. Venir ici était une perte de temps.*

— *Non ! Le Ciel t'envoie !*

— *Pas du tout… Je suis venu voir le Chacal. Mais il refuse de m'écouter.*

Alazrian dévoila au Triin les plans de Biagio… La seule mention de l'empereur naren suffit à faire frémir Praxtin-Tar. Mais il écouta.

— *Sans Kalak, il n'y aura pas de paix. Biagio échouera. La guerre éclatera. Le comprends-tu, Praxtin-Tar ?*

— *Praxtin-Tar comprend la guerre. Tu n'as pas besoin de Kalak.*

— *Si ! Il devait conduire l'armée triine à la victoire ! Son pays a besoin de lui.*

— *Tu n'écoutes pas. Tu peux te passer de Kalak parce que je prendrai sa place.*

— *Quoi ? Que dis-tu ?*

— *Je serai ton épée. Je commanderai mes guerriers en ton nom, et je remporterai la victoire pour toi.*

— *Non ! Voyons, ce n'est pas possible ! Je ne te demande rien, Praxtin-Tar.*

— *Ne refuse pas. Tu as autant besoin de moi que j'ai besoin de toi… Je ne t'abandonnerai pas – pas plus que je n'aurais abandonné Tharn de son vivant… Tu es la porte du Ciel, mon garçon. La preuve que je cherchais…*

— La preuve ?

— Que les dieux existent. Que Tharn n'incarnait pas un caprice du destin… Tu es Touché par le Ciel. Il te faut de l'aide et une protection.

— Praxtin-Tar, je ne peux pas te laisser…

— Tu ne m'arrêteras pas ! C'est mon choix. Avant ta venue, j'étais sans espoir. Tharn m'avait montré une autre vie avant de disparaître avec elle… Je me suis battu pour rouvrir cette porte, mais Lorris et Pris m'opposaient un silence de mort. Alors qu'ils te parlent… Tu dois être protégé !

Il était inutile de discuter avec le seigneur de guerre.

Alazrian sentit sa conviction le submerger… Praxtin-Tar lui faisait allégeance, jurant de se dévouer à lui. À ses yeux, l'amitié ou l'amour de la guerre n'était pas en cause. Il s'agissait de quelque chose de sacré.

— Tu risques d'y perdre la vie. Et tes guerriers aussi. Mon grand-père est puissant. Il a de nombreux alliés. Le vaincre n'aura rien de facile.

— Praxtin-Tar n'a peur d'aucun Naren ! Nous nous battrons et nous décrocherons la victoire ! Je te couronnerai roi de ton pays !

— Ce n'est pas ce que je souhaite ! Je n'agis pas ainsi pour m'emparer du trône… Si c'est dans mes possibilités, je ferai tout pour sauver mon grand-père.

Le seigneur de guerre émit un grognement réprobateur.

— Ne sois pas sentimental… On ne gagne pas une bataille si on ne se montre pas implacable.

— C'est mon grand-père, Praxtin-Tar. Je dois au moins essayer.

Le Triin hocha la tête.

— Si tu le dois… Mais échoue et il mourra de mes mains ! Tu te feras un trophée de son crâne.

Oh, Dieu ! pensa l'adolescent. Lui aussi est un boucher !

Il se rappela soudain qu'ils communiquaient mentalement… Et que Praxtin-Tar l'avait forcément entendu.

— Navré… Je n'ai rien d'un guerrier, tu sais…

— Les guerriers sont faits d'acier. Lorris est la force et la colère, Pris, la compassion et la stratégie. Tu tiens davantage d'elle.

— Mon père serait tout à fait d'accord.

— Tu as sauvé mon fils. Et mon âme. Où que tu ailles, j'irai. Et je te protégerai.

— Non, Praxtin-Tar, je ne veux pas d'un esclave !

— Je ne suis l'esclave de personne ! Je sers Lorris et Pris, comme toi. (Le seigneur de guerre leva les yeux vers les étoiles.) J'ai cru qu'ils me réservaient d'autres tâches, mais désormais, ma destinée m'apparaît clairement.

— Alors, j'accepte ton aide de bon cœur. Et reçois mes remerciements.

En lâchant le Triin, Alazrian vit surgir de la nuit une autre silhouette. D'abord alarmé, Praxtin-Tar se détendit. C'était Jahl Rob, qui titubait vers eux… Ivre ? Épuisé ?

Alazrian découvrit des marbrures, sur son visage.

— Mon Dieu, Jahl ! Que vous est-il arrivé ?

Le prêtre eut un pauvre sourire.

— Vantran… Nous avons eu un léger différend…

— Il vous a frappé ?

— Oui… (Rob ne paraissait pas courroucé, ce qui choqua Alazrian.) Il se bat à la façon d'un ours mal léché !

— Mais que s'est-il passé ? Pourquoi en êtes-vous venus aux mains ?

Cette fois, le sourire de Jahl s'élargit.

— Vantran vient avec nous ! Il ralliera les Saints !

Stupéfait, Alazrian éclata de rire.

— Quoi ? Dieu, quelle nuit… Et voilà que nous avons une armée, Jahl ! Praxtin-Tar a également décidé de nous rejoindre. Ses guerriers et lui marcheront sur Aramoor.

Incrédule, le prêtre secoua la tête.

— Tu es sûr ? C'est bien ce qu'il a dit ?

— Oui. Ce sera notre armée, Jahl. Vos prières ont fini par porter leurs fruits, vous voyez ?

Rob se signa.

— Grâces en soient rendues à Dieu ! (Le nez levé au ciel, il éclata de rire.) Merci, ô Seigneur ! Je ramènerai Aramoor dans Ton giron, je le jure !

— Biagio n’en demandait pas plus, conclut Alazrian. Désormais, notre alliance est signée…

— Non. Nous ne sommes pas l’armée de Biagio, mais les Saints de l’Épée !

OceanofPDF.com

37

Les deux jours suivants, Alazrian fit la navette entre Falindar et le camp de Praxtin-Tar. Il y avait des plans à échafauder, des provisions à rassembler et toutes sortes de questions à poser. Praxtin-Tar avait délivré aux guerriers de Reen une harangue inspirée au sujet de la gloire qui les attendait… Ils avaient une guerre à mener au nom de Lorris et Pris pour soutenir leur élu parmi les mortels : Alazrian. Il n'évoqua pas l'objectif des opérations – la libération d'Aramoor, dont dépendrait la paix de Nar. En magicien consommé, il fouetta l'ardeur de ses hommes qui, parce qu'ils l'adoraient, obéirent. Se préparant à une longue marche vers l'ouest, ils fourbirent leurs jiiktars. Sous la bannière au corbeau et sous le regard acéré de leur seigneur, ils se préparèrent à reprendre le combat au nom de divinités capricieuses.

Étonnamment, Richius Vantran avait quitté Falindar pour venir les voir. Le Chacal était taciturne, mais tout le monde comprenait pourquoi : il s'inquiétait pour sa petite famille, qu'il délaisserait une fois de plus. Malgré des efforts surhumains, Vantran n'était jamais vraiment devenu un Triin. Quoi qu'il en dise, son cœur appartenait toujours à Aramoor. Lors de leurs entrevues sous le pavillon de Praxtin-Tar, Alazrian avait observé le Chacal, cherchant à analyser son humeur. Alors qu'on débattait stratégie pour secouer le joug d'Aramoor, le roi déchu était visiblement très loin en esprit. Il se faisait un sang d'encre pour son épouse et sa fille. Et contre toute attente, Jahl Rob s'efforçait de le réconforter. Depuis qu'il l'avait convaincu de tenter l'aventure, il ne le quittait pratiquement plus d'une semelle, le forçant à sourire, et parlant de la victoire comme d'une chose assurée. Vantran le supportait de bonne grâce, mais Alazrian sentait qu'il souffrait.

La veille du départ, l'adolescent retourna une dernière fois à Falindar. Il était encore tôt. Vantran préparait le départ avec les guerriers de Praxtin-Tar. Ensuite, il passerait sans doute la nuit avec sa femme, pensa Alazrian. Voir le Chacal avec un pied dans chaque monde avait

brisé quelque chose en lui. Le voyage, les dangers et les difficultés de sa mission l'avaient accaparé. Mais maintenant, il se rappelait la promesse faite à sa mère. Et cela le poussait à aller de l'avant.

Il s'éclipsa du camp à l'insu de Praxtin-Tar et de Jahl pour retourner dans la citadelle. Les gardes le reconnaissant, il franchit sans encombre les portes. Dans la cour, en échange d'un sourire, un garçon d'écurie s'empressa de prendre soin de sa monture. Nerveux, Alazrian se passa une main dans les cheveux. Qu'allait-il dire à Dyana ? En traversant des salles splendides, il se souvint de Falger, le Triin rebelle d'Ackle-Nye… et le message qu'il avait promis de transmettre de sa part à l'épouse du Chacal. Ce serait une entrée en matière comme une autre, pour mieux amener ses propres questions. Dyana Vantran paraissait si douce. Elle ne le repousserait pas.

Se rappelant vaguement le chemin, Alazrian se dirigea vers la tourelle et commença la longue montée. Il arriva essoufflé en haut de l'escalier. L'anxiété le saisit. Et si Dyana Vantran n'était pas là ? Mais non… Elle attendait certainement son mari. Inspirant à fond, Alazrian se ressaisit. Elle représentait sa dernière chance d'obtenir des réponses. Et il avait peur d'être éconduit. Pire, il craignait qu'elle ne lui dise rien…

Du calme ! s'admonesta-t-il. Et n'oublie pas de sourire…

Affichant un air rayonnant, il longea le couloir, passant devant des portes entrouvertes sur des pièces confortables. Celle du fond était fermée. La dame avait-elle quitté les lieux ?

Alazrian frappa doucement.

Il entendit des froissements de tissu, un gazouillis de chérubin… La porte s'ouvrit sur Dyana Vantran, qui ne cacha pas sa surprise.

— Alazrian… Navrée, Richius n'est pas là. (Elle fronça les sourcils.) Je l'attendais. J'ai cru que c'était lui.

— Veuillez m'excuser, madame, je ne voulais pas vous déranger. Mais en fait, je ne venais pas voir votre époux. Richius finalise des plans avec Praxtin-Tar, au camp. Je suis monté vous parler.

— Me parler ? Pourquoi ?

— J'ai un message pour vous, madame. Puis-je entrer ?

Dyana Vantran s'écarta pour laisser le passage à son visiteur. Sur le plancher, Shani jouait avec une figurine en bois. Une sirène, apparemment… Levant les yeux vers le visiteur, la petite rit aux anges.

— Triin ! Triin…

Dyana sembla gênée.

— Désolée. Elle nous a entendus parler de vous.

— Ça n’est rien.

Alazrian s’accroupit devant l’enfant, fasciné par sa chevelure soyeuse, ses yeux ovales et le mystère de son visage… Ni Triine ni Narène, Shani était pourtant les deux à la fois…

— Elle est ravissante. Elle vous ressemble beaucoup.

— Vous êtes trop aimable. Désirez-vous quelque chose à boire ?

— Non. (Alazrian se redressa.) En vérité, je viens vous parler.

— Ah, votre message…

— Vous rappelez-vous un certain Falger ?

— Pourquoi ? Vous le connaissez ?

— En venant à Lucel-Lor, je suis passé par Ackle-Nye. Des cavaliers triins nous ont accueillis, Jahl et moi. Ils nous ont escortés dans une vieille tour narène à l’abandon… Ackle-Nye est repeuplée par des réfugiés, dont certains venaient d’ici, fuyant la guerre de Praxtin-Tar.

— Continuez.

— Les Triins nous ont conduits à leur chef : Falger. Il nous a prévenus que Falindar subissait un siège, puis il nous a fourni des provisions et une carte de Tatterak.

Dyana hocha la tête.

— C’est tout à fait lui, ça !

— Il a dit vous connaître, madame. Il se souvenait très bien de vous.

— Il était bon. Nous avons fait route ensemble vers Ackle-Nye… Il tentait de me protéger.

— Il ne s’est pas étendu sur vos liens, mais, d’évidence, il gardait de vous un très bon souvenir. Je lui ai promis de vous transmettre ses amitiés et de vous rassurer sur son sort. Il va bien. Ça représentait beaucoup à ses yeux, je crois.

— Vous êtes très généreux, Alazrian. Merci. J’ai souvent repensé à lui, mais tant de choses ont changé… Nous étions si pauvres, Falger et moi. Maintenant, regardez-moi…

Alazrian ne s’en priva pas. Dyana était d’une beauté à couper le souffle. À la voir, on comprenait qu’un homme pût renoncer au trône. La

côtoyer devait être envoûtant.

— Merci encore. Si vous revoyez Falger, à Ackle-Nye, transmettez-lui aussi mon bon souvenir. Dites-lui que je pense souvent à lui. Et à présent que la guerre est finie, il peut revenir sans risque. Le ferez-vous pour moi ?

— Avec joie, madame. Mais votre ami Falger m'a semblé très indépendant. Je doute qu'il quitte Ackle-Nye maintenant qu'il y a pris ses quartiers.

Dyana gloussa.

— Vous avez raison. C'est une vraie… Comment dit-on en Nar ? Une tête de mule… ?

— En effet. Mais je lui porterai votre réponse avec plaisir. Ou votre mari s'en chargera…

— Comme vous voudrez, fit Dyana, se rembrunissant.

— Pardon, madame… Je n'aurais pas dû mentionner ça…

— C'est sans importance. Je ne suis pas sans savoir que mon époux me quitte.

Elle s'assit près de sa fille, voulant jouer avec elle. Mais Shani fronça ses petits sourcils, agacée qu'on lui prenne sa sirène en bois.

— Richius sera là ce soir. Notre dernière nuit avant longtemps…

Dyana parlait d'une voix distante pleine de tristesse. Alazrian eut envie de la réconforter.

— Le chemin est long jusqu'en Aramoor, madame. Et l'été approche. Si nous voulons arriver à temps, nous devons partir rapidement.

— Je sais. Je regrette simplement que ce soit nécessaire. Vous me pardonnerez de dire ça, mais j'aurais préféré que vous ne soyez jamais venu.

Alazrian ne s'en offusqua pas.

— Je ne vous en veux pas et je comprends que vous m'en vouliez. Mais de mon point de vue, je n'avais pas le choix.

— Je n'en veux à personne. Pas même à Richius. Lui non plus n'a pas le choix. J'avais espéré que ce jour n'arriverait jamais, mais… Il doit saisir sa chance. Je le lui ai dit.

— Vraiment ? J'aurais cru que vous… enfin… que vous aviez eu des mots…

— Oh ?

— Pardonnez-moi, madame, mais je vous avoue que votre mari ne va pas bien du tout. Il se ronge visiblement les sangs pour votre enfant et vous. L'angoisse le mine. Je pensais que vous ne lui aviez pas donné votre bénédiction.

— Je ne la lui ai pas donnée, je lui ai simplement dit de faire ce qu'il avait à faire… Vous ne connaissez pas Richius, Alazrian. Vous croyez, parce qu'il a abandonné son royaume sans un regard en arrière, qu'il ne s'est jamais soucié d'Aramoor. Vous vous trompez.

— Je l'ai compris, avoua l'adolescent. Et je regrette ce que j'ai dit. Votre mari est un brave.

— En effet. Il est courageux, fier et fort. Le meilleur des hommes qui ont jamais croisé mon chemin. Et cette nuit, je serai avec lui… Peut-être pour la dernière fois.

— C'était une erreur…, chuchota Alazrian en reculant lentement vers la porte. Je n'aurais jamais dû venir – surtout ce soir…

— Vous vouliez me parler de quelque chose d'ordre… privé ?

— Eh bien…

— À propos de Richius ?

— Non. De moi-même…

Elle le dévisagea. Une inspection qui rappela à l'adolescent celle de Biagio…

— Vous êtes une énigme, Alazrian Leth. Je m'interrogeais sur la véritable raison de votre visite. Falger vous aurait-il dit autre chose ?

— Non. Ou plutôt, oui… Il m'a informé que vous étiez jadis mariée à Tharn.

— Le fait est. Ça vous intéresse ?

— Tharn m'intéresse, madame. Je souhaite mieux le connaître, si c'est possible… (Alazrian se rapprocha de Dyana.) Je vous ai dit que je cherche des réponses, que je suis en quête de moi-même… Vous vous en souvenez ?

Dyana acquiesça.

— J'ai rencontré des gens qui avaient côtoyé Tharn. Praxtin-Tar, et votre mari… Mais jusque-là, personne n'a pu éclairer ma lanterne. Praxtin-Tar affirme que Tharn a toujours été une énigme pour lui, et Richius refuse d'en parler.

— Il parle rarement de mon premier mari.

— D’accord, mais je reste avec mes questions… J’espérais que vous pourriez me guider.

— Difficile… Que désirez-vous savoir ?

— Eh bien… Il maîtrisait la magie ?

— Oui. Si un homme fut jamais Touché par le Ciel, c’est bien lui. Et vous, peut-être.

— J’ignore ce que je suis, voilà le problème ! Jahl Rob parle de magie, Praxtin-Tar de Toucher du Ciel, comme vous… Mais pour moi, tout ça, c’est du triin !

Il s’assit en face de la jeune femme, qui l’attirait inexplicablement. Soudain, il se moqua de l’étiquette. Rampant vers lui, Shani posa les mains sur ses cuisses. Il lui caressa les cheveux.

— Regardez, elle est comme moi… Mais au moins, elle sait qui sont ses parents, et elle n’a pas à se torturer à propos de ses véritables origines… Je suis jaloux d’elle !

— Shani est triine. Mais à moitié narène aussi… En tout cas, nous l’élevons ici, à Lucel-Lor. Vous, vous avez grandi en Nar. Ça fait de vous un Naren.

— Comme je voudrais que ça suffise !

— Mais ça suffit ! Vous êtes le fruit des entrailles de votre mère et de votre père. Vous êtes leur chair et leur sang… Alazrian Leth.

— Je ne le suis pas, ne voyez-vous pas ? Je n’ai jamais connu mon vrai père. Et je ne suis certainement pas le fils d’Elrad Leth ! Il aimerait plutôt me voir mort qu’intégré à sa lignée !

Dyana allait le prendre par une manche, mais il recula.

— Vous avez peur des contacts ?

— Pas à proprement parler. C’est juste que… la magie…

— Vous ne la contrôlez pas ?

— Pas tout à fait. Parfois, ça m’effraie.

— Et c’est tout ce que vous redoutez ? Ou y a-t-il autre chose ?

Alazrian fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

— Richius m’a parlé de votre mère. Une brave femme – un compliment remarquable dans la bouche de mon mari, qui déteste les

Gayle. Il m'a aussi parlé de votre père, Elrad Leth… J'en suis navrée pour vous. Je vois bien ce qu'il a fait de vous.

— Vraiment ? souffla Alazrian, gêné. Mon Dieu, ça crève les yeux à ce point ?

— Oui, répondit Dyana. La souffrance vous enveloppe comme un manteau… Par certains côtés, vous me rappelez Richius. La tristesse hante toujours son regard. Et vous êtes à l'image de Tharn, je pense… Oui, ajouta-t-elle, sourcils froncés. Vous avez sa force.

— Il était fort ?

— Autant que l'océan ! Tharn était une force de la nature. Irrésistible !

— Vous l'aimiez ?

— Je n'en suis pas sûre… À la façon d'un sujet, oui, ou d'une sœur, peut-être… Mais ce n'était pas l'amour d'une femme pour son époux – ce que j'éprouve pour Richius.

— Tharn savait ce qu'il était, n'est-ce pas ? insista Alazrian. Touché par le Ciel ? Il n'avait aucun doute là-dessus ?

— Il affirmait être maudit. Oui, il était Touché par le Ciel, il en avait l'absolue conviction. Mon premier mari était un Drul jusqu'au bout des ongles… Mais vous demandez s'il savait ce qu'il était ? (Elle secoua la tête.) Non. À ses propres yeux, il restait une énigme. Jusqu'à son dernier souffle, il a ignoré qui il était vraiment.

Les derniers espoirs d'Alazrian moururent.

Si Tharn lui-même n'avait pas su…

— Mais c'est impossible ! Il régnait sur Lucel-Lor… Il devait bien le savoir, tout de même !

— Non. Il utilisait ses dons pour détruire la vie quand les dieux l'ont châtié. Cela, il n'a jamais pu le comprendre. Alors qu'il avait consacré sa vie à Lorris et Pris, ce sont eux qui l'ont estropié ! Ensuite, il n'a pas survécu longtemps. Il a passé ses derniers jours à se remettre en question. De cela, je suis certaine.

— Alors, j'ai vraiment gaspillé mon énergie… Je cherche des réponses qui n'existent pas, c'est ça ? Je ne saurai jamais qui je suis.

— Vous vous trompez. Vous êtes Alazrian Leth.

— Je connais mon nom. Mais qui suis-je ? Pourquoi le Ciel m'aurait-il Touché, à supposer que vous ayez tous raison ? Pourquoi ai-je

des facilités pour la magie ?

— Écoutez-moi… Vous n'êtes qu'un enfant, Alazrian. Et vous voudriez brûler les étapes en ayant déjà toutes les réponses ? Vous avez quoi… dix-sept ans ?

— Seize ans.

— Seize ? Et vous voulez connaître la raison même de votre existence ? Vous prétendez éclaircir un mystère qui vous dépasse de très loin ! La vie n'offre jamais de réponses claires.

Quand Dyana tendit de nouveau la main, cette fois, il n'esquiva pas le contact. Elle lui serra le poignet, rassurante.

— Ne gaspillez pas vos jours à courir après des ombres. Vous avez un don. Utilisez-le en bien. Sans vous torturer avec des questions.

— Mais…

— Vivez votre vie ! N'ouvrez pas les livres au dernier chapitre, au lieu de commencer par le début.

— Madame, je veux des réponses !

— Il n'y en a pas, Alazrian. Pas pour vous, pas encore…

— Quand, alors ?

— Vous n'écoutez pas. Et vous vous compliquez inutilement l'existence. Vous êtes venu me trouver pour avoir des éclaircissements sur Tharn… Alors que mon mari lui-même n'avait pas de réponses. Lui, un homme sage… S'il avait vécu, il en aurait peut-être eu.

— Selon vous, je suis trop jeune pour comprendre ?

— Oui. À vous de l'accepter. Le pouvez-vous ?

— Je ne sais pas… (Shani posa ses petits doigts sur le pouce d'Alazrian. Le contact l'apaisa.) J'ai peur, chuchota-t-il.

— Même Tharn avait peur. Ne vous en faites pas.

— Vraiment ?

— Il vivait dans la crainte, bien plus que vous ne sauriez l'imaginer… Pourtant, il a gagné deux guerres contre Nar ! Remarquable pour un homme sans réponses, vous ne trouvez pas ?

— En effet ! reconnut Alazrian. (Satisfait, il se leva et regarda la mère et l'enfant.) Merci, madame. Je vous laisse à présent. Votre mari sera bientôt là.

— Plus de questions ?

— Oh, des dizaines ! Mais j’aurai le temps de glaner des réponses…

Dyana sourit.

— Au revoir, Alazrian Leth.

— Au revoir, madame. Et merci. Dès que je reverrai Falger, je lui transmettrai vos amitiés.

OceanofPDF.com

38

Assis dans la barge, Kasrin admirait les reflets du soleil sur le canal. Il se balançait au rythme des rameurs, savourant l'air iodé de la mer. Près de lui, Jelena, dont les cheveux cascadaient librement sur les épaules, avait dans le regard une lueur espiègle qui dissuadait le jeune Naren de poser trop de questions. Personne ne parlait. Kasrin s'interdisait d'enlacer la reine – comme il n'aurait pas manqué de le faire dans l'intimité. En guise de consolation, il humait son parfum, se languissant secrètement d'elle. Se reverraient-ils en tête à tête avant son départ ?

La fin du printemps était radieuse – et Kasrin heureux… Pour la première fois, autant qu'il s'en souvienne, les choses s'arrangeaient enfin. Être avec Jelena lui semblait un rêve… Sa compagnie l'avait sauvé de la mélancolie. Il n'était plus l'homme brisé venu s'échouer sur les rives du Serpent… Oui, il redevenait un capitaine de la Flotte Noire digne de ce nom.

Depuis des heures, la barge s'enfonçait dans les replis de Liss. Loin de Karalon, ses passagers exploraient les canaux et les voies navigables de ce royaume fascinant. Liss intimidait Kasrin. Jelena ne s'y était pas trompée. Au cours de l'interminable conflit contre Nar, Blair Kasrin avait toujours aperçu l'archipel de loin, du pont du Souverain Effroi… Et voilà qu'il découvrait la beauté majestueuse et légendaire des Cent Îles ! Aujourd'hui, sur l'insistance de Jelena, il explorait Liss.

La barge passa sous un pont en pierre bleu gris, sculptée, reliant deux des multiples îles de Liss. Kasrin se tordit le cou pour admirer les fleurs grimpantes qui s'accrochaient aux piles du pont. Se levant en faisant tanguer la barge, sans se soucier des regards irrités des rameurs, il tendit un bras pour cueillir une fleur, qu'il présenta à sa dame.

— Pour orner votre chevelure.

Jelena accepta en souriant.

— Cela ne me fera pas avouer notre destination.

— Fi, les vilaines intentions que vous me prêtez là ! Mais maintenant que vous en parlez…

— C’est une surprise, répéta la reine. Asseyez-vous et détendez-vous.

Le Naren obéit avec un soupir théâtral. Il savourait la balade mais au fond, l’attitude de Jelena l’irritait. Selon elle, il avait travaillé trop dur. Le Souverain étant presque prêt à reprendre la mer, son capitaine devait souffler un peu. Dans deux jours, il voguerait vers le Talistan. Et, à part Karalon, Kasrin ne connaissait rien de Liss… Ce jour-là, la reine avait insisté pour qu’il passe un peu de temps en sa compagnie.

— C’est magnifique ! s’écria le Naren.

De part et d’autre du canal, l’étrange architecture lissienne brillait de tous ses feux : les tours, les ponts brillants, les merveilleux aqueducs tout en arcades… Mais en dépit de ce panorama enchanteur, Kasrin ne cessait de repenser à Karalon. Le Souverain Effroi appareillerait bientôt. Les ingénieurs de Jelena avaient réparé la coque et regréé de nouvelles voiles aux espars. Si le cuirassé conservait des traces du combat, il avait néanmoins recouvré sa superbe. Indubitablement, il serait bientôt apte à reprendre la mer.

Mais son capitaine le serait-il également ?

— Jelena, dites-moi où nous allons. Trêve de petits jeux ! Où m’emmenez-vous ?

— Je vous l’ai dit. Avant votre départ, je désirais vous montrer notre archipel.

Il ne la croyait pas. Elle avait trop de mal à réprimer un sourire.

— Nous voguons depuis des heures. Et il se fait tard.

— Midi n’a pas encore sonné. Chut maintenant !

Les rames frappaient l’eau en cadence.

Dans des canaux plus modestes, des jarls se faufilaient entre les édifices. Au passage, les Lissiens qui croisaient leur souveraine en singulière compagnie ouvraient de grands yeux étonnés. Mais au contraire de Nar, où l’empereur était révéré, les Lissiens ne semblaient pas particulièrement intimidés en présence de leur reine. Kasrin en fut frappé. L’archipel ne cessait pas de le surprendre.

— Quel est cet endroit ?

Il désignait de grandes bâtisses en marbre rose et blanc qui réfléchissaient la lumière. Les passerelles et les ponts étaient noirs de monde.

— Nous approchons du village de Chaldris, répondit Jelena. Ce canal s'appelle le Balaro. Dans ce secteur-ci de l'archipel, c'est la voie navigable la plus large.

— Chaldris… Ce mot a-t-il un sens ?

— C'est le nom en vieux lissien d'un dieu marin. Mais cet endroit a une importance particulière. Chaldris était le foyer de Prakna.

— Prakna y vivait ?

— Près de là, oui. (Jelena désigna un groupe d'édifices reliés par des passerelles.) Là-bas, précisément. Il y a habité jusqu'à sa mort.

Kasrin se sentit aussitôt des affinités avec l'amiral disparu. Il avait péri en combattant l'Intrépide.

— Vous le connaissiez bien ?

— Très bien. C'était un grand homme, et je l'aimais. À son contact, je n'avais plus l'impression d'être une fillette perdue, mais la souveraine de Liss. Je doute qu'un autre héros puisse le supplanter dans nos cœurs.

— Et sa famille ? A-t-il laissé des fils pour perpétuer sa lignée ?

Le regard de Jelena s'attarda sur le village.

— Il avait deux garçons. Tous les deux tués en affrontant Nicabar… Voilà pourquoi Prakna haïssait tant votre amiral… Vous auriez sympathisé avec lui, j'en suis sûre.

— Nicabar parlait de lui… Il le traitait souvent de monstre !

— À présent, tout cela appartient au passé. Mais sans Prakna, Liss n'est plus la même. Avec lui, c'est un peu de notre âme qui s'est abîmée en mer… (Jelena désigna un immeuble, en hauteur.) Même sa femme a préféré mourir. Elle s'est jetée du haut d'un balcon.

— Dieu, quelle horreur ! Perdre toute sa famille ainsi a dû la plonger dans un chagrin atroce…

— Selon Prakna, après la mort de leurs fils, elle n'était déjà plus que l'ombre d'elle-même… Elle n'a plus jamais été la même. Lui non plus d'ailleurs… Il était devenu distant, enclin à l'introspection…

— La guerre affecte ainsi les gens.

Soudain, incapable d'en entendre plus, le capitaine détourna les yeux et regarda défiler le village de Chaldris.

— Près d’ici, il y a un cénotaphe et un monument élevés à la mémoire des Lissiens tombés au champ d’honneur. Nous y sommes presque.

Kasrin pâlit.

— Jelena, je ne devrais pas y aller.

— Timrin pense comme vous ! Quand je lui en ai parlé, il m’a répondu que ce ne serait pas séant. Les Lissiens venus s’y recueillir n’apprécieraient pas la présence d’un ennemi.

— Et comment ne pas les comprendre ? Moi-même, je ne sais pas si je supporterais…

Il ferma les yeux. Par-delà le gouffre des ans, la fillette immolée par l’artillerie du Souverain le regardait encore… Il avait espéré qu’abattre Nicabar l’apaiserait…

— Il y a des choses dont je ne suis pas fier, Jelena. Des aveux que j’ai à vous faire…

— Inutile… Je sais déjà.

— Non. Vous devez comprendre ce que je suis, avant d’en venir à m’aimer davantage.

La reine de Liss posa une main sur la cuisse du Naren.

— Je sais qui vous êtes, Blair Kasrin. Et vous ?

— Pardon ?

— Vous faites-vous l’effet d’un boucher ? Ou êtes-vous l’homme qui a osé se dresser contre Nicabar ?

Kasrin eut un pauvre sourire.

— Parfois, je me prends pour les deux.

— Ce n’est pas mon avis. Vous me rappelez Prakna.

— Je ne suis pas un héros, Jelena.

— Pas encore, peut-être. (Espiègle, elle lui tapota la jambe.) Mais qui vivra verra. Maintenant… profitons plutôt de ces instants. Nous y sommes presque.

— Où ça ?

— Vous verrez…

— Pas au mémorial, Jelena, je vous en prie ! Je vous ai dit que…

— Nous n’y allons pas. Chut, mon ami. Patience, voulez-vous ?

Kasrin regarda le canal Balaro s’élargir, le village de Prakna s’éloignant à tribord. La barge contournait l’île, les côtes d’une autre,

bien plus grande, se révélant progressivement. Une grande lagune aux eaux cristallines l'isolait des îles voisines. Kasrin découvrit un port rempli de navires, petits et grands. Les plus imposants avaient des voiles blanches, des figures de proue en laiton et de scintillants éperons d'étrave taillés en dents de scie.

— Des schooners, chuchota Kasrin, intimidé.

Au soleil, ces bâtiments paraissaient vivants, telles des créatures marines dorées dansant au gré des vagues… Le Naren se leva pour mieux voir, faisant tanguer la barge.

— Dieu Tout-Puissant ! Quelle beauté…

— Ils sont à vous.

— Je n'en avais pas vu d'aussi splendides depuis… (Il se tourna vers Jelena.) Quoi ?

— Ils sont à vous, Blair. Rappelés de Crate, ils vous accompagneront vers le Talistan. Et moi aussi.

— Vous n'irez nulle part ! Ce n'est pas votre combat.

— Peut-être pas, mais j'irai quand même. Ces schooners s'apprêtent à appareiller. (La reine désigna l'armada.) Regardez !

Partout, les barges et les jarls véhiculaient de navire en navire des fournitures et des vivres.

— Je vous ai amené ici pour que vous voyez nos schooners. Vous procéderez à l'inspection avant le départ. Et je veux que les équipages fassent votre connaissance.

— Mais pourquoi ? Jelena, je ne comprends pas. Ça n'a pas de sens !

— Marins, approchez-nous ! ordonna la reine.

— Jelena…

— Montons à bord du Tête de Marteau. Il faut que le capitaine Kasrin rencontre Vares… Blair, il vous attend.

— Ah, vraiment ? Et qui diable est-ce donc ?

— Le commandant du Tête de Marteau. Vous dirigerez notre force de frappe, mais Vares vous secondera. Les marins le suivront sans hésiter. Au moins au début, ils seront plus à l'aise avec lui.

— C'est certain ! lâcha Kasrin, ironique. Mais il y a un seul petit problème : aucun de vous n'ira.

— Blair, vous faites l'idiot…

— Moi ? Expliquez-moi à quoi rime tout ça ? Pourquoi me confiez-vous ces schooners ?

— N’est-ce pas l’évidence ? (Se penchant vers lui, la reine murmura :) Je me fais beaucoup de souci pour vous.

— Jelena, c’est très généreux, mais je ne peux pas accepter. Ce n’est plus votre combat. La suite des opérations n’aura aucun rapport avec Liss.

— Le Souverain Effroi est privé de la moitié de sa puissance de feu… Avec lui seul, vous courez à l’échec.

— Mais le plus dur est passé, ne le voyez-vous pas ? L’Intrépide a été vaincu ! Et Tassis Gayle n’a pas de flotte à sa disposition. Une fois les côtes du Talistan atteintes, le Souverain Effroi ne rencontrera aucune résistance. Tout ira bien, Jelena. Inutile de m’adjoindre des gardes du corps !

La jeune femme détourna les yeux.

— Vous n’êtes pas seul en cause. Liss a encore des comptes à régler. C’est l’occasion.

— Quels comptes ?

— Je veux que mon royaume participe à la libération d’Aramoor. Comprenez-vous ?

— Oh, oui ! Revoilà Vantran !

— Je vous en prie, essayez de comprendre… Richius nous a tendu la main. Sans lui, nous n’aurions pas pu envahir Crate. Nous avons une dette envers lui.

— Une dette qu’il vaudrait mieux oublier, Jelena. Je suis sûr que le Chacal n’attend rien de votre part.

— Alors, il aura la surprise. Il nous a donné Crate et nous a soutenus contre Nar. À notre tour de libérer son royaume. Ne vous en déplaise.

— Eh bien, justement, ça ne me plaît pas ! Je n’ai aucun besoin d’aide, et je n’apprécie pas que vous m’accompagniez en mer.

— Vous voilà bien arrogant, capitaine. Vous ignorez ce qui vous attend. Croyez-vous vraiment que la Flotte Noire vous oubliera si vite ? Que vos pairs vous pardonneront d’avoir tué Nicabar ?

— Ils ignorent tout de mes plans ! Et même s’ils s’en doutent, je m’en sortirai très bien seul.

Jelena ricana.

— Vous seul contre la Flotte Noire ? Ah, mon héros…

— Ne soyez pas méchante !

— J’essaie simplement de vous ouvrir les yeux sur la réalité des choses. (La jeune femme se rapprocha de lui.) Peut-être que vous avez raison, et que vous n’aurez pas besoin de nos schooners… Mais je me sentirai mieux. Et j’ai des dettes envers le Chacal. Pouvez-vous le comprendre ?

Kasrin tenta de ravaler sa fierté blessée.

— Je suppose…, lâcha-t-il de mauvaise grâce. Mais pourquoi estimez-vous de votre devoir de nous accompagner ?

— Je veux être à vos côtés.

— Le danger sera partout ! Au fond, vous avez raison, j’ignore ce qui nous attend… Je ne voulais pas l’avouer pour ne pas vous inquiéter, mais nos ennemis risquent bien de nous tendre une embuscade.

— C’est la raison d’être de cette armada. Et je n’ai pas peur.

Non… Vous n’avez peur de rien, pas vrai ?

— Très bien… Mais le temps presse. Nous larguerons les amarres après-demain. Sinon, nous ne serons jamais à l’heure au rendez-vous. Dites au commandant Vares de ne pas traîner.

— Vous le lui direz vous-même… Voici le Tête de Marteau.

Debout, les bras croisés – une attitude que Nicabar adoptait souvent et que Kasrin trouvait impressionnante –, le Naren espéra que Vares serait, lui, un homme impressionnable.

OceanofPDF.com

39

Dix jours avant le début de l’été, Biagio perdit tout courage.

Aussi agréable que fût son séjour au château de Corne d’Élan, il se soldait par un échec. Au contact de Breena, il commençait à apprécier les joies d’une vie simple. Alors qu’il aurait cru se languir rapidement de la Cité Noire, il trouvait le château d’un confort remarquable, les poumons purgés des parfums singuliers de la capitale. Mieux encore, il était redevenu maître de lui-même. Si la drogue lui manquait toujours, il était moins nerveux, et ses mains ne tremblaient plus. Ses cauchemars avaient cédé le pas à de simples rêves. Et les rires mélodieux des enfants, à son réveil, ne lui portaient plus sur les nerfs.

Mais Biagio avait échoué. Après des jours et des nuits interminables au château, à tancer ou à cajoler un prince intraitable, il n’arrivait pas à le convaincre de l’imminence d’un conflit contre le Talistan. Affolé par les nouvelles sur la flotte de Tassis Gayle, Biagio avait presque supplié Redburn d’entendre raison, lui répétant que le temps leur était compté, et que Richius Vantran arriverait bientôt à la tête de son armée… Le Chacal aurait besoin d’un soutien logistique : celui des montagnards.

Peine perdue. Redburn ne voulait rien entendre.

Et comment lui en vouloir ? Le prince était accablé par ses responsabilités. Défier le Talistan revenait à énerver un dragon. Sans être lâche, Redburn n’avait pas la force d’âme nécessaire. Une erreur de calcul que Biagio regrettait amèrement… Il n’y aurait pas d’attaque sur deux fronts, pas d’offensive contre le Talistan pendant que Vantran envahissait Aramoor… Blair Kasrin ouvrirait peut-être le feu à la date convenue, mais une moitié d’armée seulement réagirait à ce signal…

Morose, Biagio s’avouait battu. D’une façon ou d’une autre, il participerait aux combats contre le Talistan. Si Vantran l’acceptait, il se joindrait à l’armée triine, dans les Montagnes de Fer. Mais il n’aurait pas

les forces requises pour vaincre. Aux côtés du Chacal de Nar et du capitaine Kasrin, il lutterait comme un lion.

Et il perdrait.

Par une après-midi radieuse, l'empereur partit à la recherche de Breena. Il avait des nouvelles qu'il tenait à lui annoncer. Elle l'attirait, mais il trouvait cela irritant. N'avait-il pas déjà tout ce qu'il voulait ? Or, Breena était inaccessible. Certaines nuits, Biagio se sentait seul. Parfois, il aurait eu envie d'avoir la princesse dans son lit. Sur Crate, il ne s'était jamais privé d'entraîner dans sa couche les hommes ou les femmes qui lui plaisaient. Ici, c'était différent. Conscient qu'il pouvait seulement prétendre à l'amitié de la princesse, il ne cherchait pas plus loin. Passant volontiers du temps avec elle, il la laissait lui enseigner ce qui lui faisait cruellement défaut. Jusque-là, Breena avait été son mentor. Alors qu'Arkus lui avait parlé de gloire et de pouvoir, la princesse l'amenait à apprécier les couchers de soleil.

Il faisait une chaleur de plomb. L'été était presque là. Biagio supportait mal sa tenue de montagnard qui lui irritait l'épiderme.

Une servante l'escorta dans la roseraie…

En découvrant les lieux, Renato pensa que Corne d'Élan aurait désespérément eu besoin de ses horticulteurs cratiens. Remerciant la jeune fille, il franchit une arche brisée, au sud du château – là où le soleil cognait le plus sur les lierres anémiques. Dans un grand silence, il entendit Breena bêcher la terre et la trouva à genoux, occupée à creuser, entourée de rosiers à moitié morts.

En sueur, la jeune femme s'aperçut de la présence de Biagio quand son ombre tomba sur elle.

— Oh ! (Elle se passa une main sale sur le front.) Bonjour…

— Bonjour. Je vous dérange ?

— Non ! Ou plutôt si… Vous me surprenez en plein travail, j'en ai peur. J'essaie de replanter avant l'été. Vous n'auriez pas la main verte, par hasard ?

— Pas particulièrement… (Biagio caressa l'un des plants malades, en évitant les épines.) Il vous faudrait plus d'un jardinier, de toute façon.

— C'est vrai. Mon père cultivait ces roses – ses favorites. Mais ça représentait beaucoup de travail. À sa mort, elles ont commencé à s'étioler… J'avoue ne pas m'y être intéressée…

— À l’époque, vous aviez bien d’autres soucis, j’imagine.

— Et j’en ai toujours… Vous êtes encore de mauvaise humeur, pas vrai ? Quand vous devenez taciturne, je sais à quoi m’en tenir. Dès que quelque chose vous tracasse, on ne vous entend plus guère.

— Ah oui ?

— Arrêtez ça !

Biagio gloussa.

— Vous avez raison. J’ai beaucoup réfléchi. Et je dois vous parler.

La jeune femme lâcha sa bêche.

— Voilà qui ne me dit rien qui vaille… Qu’y a-t-il ?

Biagio ne sut que répondre. Il ne s’était pas attendu à lire tant d’inquiétude dans les yeux de Breena.

— Au matin, je partirai.

— Vous partirez ? Où ?

— Je m’en vais, Breena. J’ai assez perdu de temps ici. Enfin… En grande partie, disons.

— Sire, voilà qui est inattendu. (Se levant, Breena brossa la poussière et le terreau de ses genoux.) Mon frère le sait-il ?

— Non. Je voulais vous en informer la première.

— Mais pourquoi ? Vous aviez dit que vous resteriez au moins jusqu’à l’été.

— Je me trompais, dame Breena. Veuillez me pardonner. Je pensais pouvoir amener votre frère à partager mes vues. Hélas, il est trop obtus. Plus question de perdre mon temps avec lui. Au matin, je partirai pour les Montagnes de Fer.

— Les Montagnes de Fer ? Oh, non, seigneur, c’est trop dangereux ! Vous ne pouvez pas y aller seul.

— Il le faut. Richius Vantran et son armée y seront bientôt. Je dois les accueillir. Puisqu’il n’y a plus rien à faire ici, je reprends ma route.

— D’abord, vous ignorez si Vantran est en chemin ou pas. Et, plus encore, s’il sera à la tête d’une armée… Ensuite, vous aventurer seul dans ces montagnes pourrait vous valoir la mort. Si les rebelles aramooriens qui s’y terrent vous capturent, ils vous arracheront le cœur !

Biagio croisa les bras.

— Je suis un grand garçon, vous savez… Et je dirige le Roshann, au cas où vous l’auriez oublié ! La vermine puante des montagnes ne me

fait pas peur !

— Ah non ? Vous devriez vous en inquiéter, pourtant. Et comment comptez-vous y aller ? À moins de prendre la mer, le seul moyen d'atteindre les Montagnes de Fer, c'est par le Talistan.

— Je sais. Ce sera difficile, mais je ne manque pas de ressources. Et il reste des agents du Roshann dans les hautes terres. Certains m'aideront, je pense. En tout cas, je gagnerai les montagnes et y attendrai Vantran.

Breena fronça les sourcils.

— Vous m'en voulez. Ne le niez pas. Je sais quand vous mentez. Mais vous n'avez aucune raison d'être en colère contre moi.

— J'ignore de quoi vous parlez, mentit Renato.

— À d'autres ! Vous vouliez que je convainque mon frère, et vous m'en voulez de cet échec. Je me trompe ?

— Peut-être pas…

— Oh, non, je ne me trompe pas ! Mais vous devriez écouter, mon seigneur. Ce n'est pas faute de vous l'avoir expliqué ! Mon frère refuse de prendre part à votre guerre tout simplement parce qu'il n'y croit pas. Pas plus que moi.

— Ah non ? Il sera temps d'y croire quand le Talistan lancera ses troupes contre vous ! Je vous le redis, votre frère est un imbécile qui refuse de regarder la réalité en face !

— Il n'est pas idiot.

— Si. Et vous aussi !

Furieux, Biagio tourna les talons, sourd aux imprécations de la jeune femme… mais pas indifférent au caillou qui le heurta dans le dos, tombant à ses pieds.

Indigné, il fit volte-face.

— Comment osez-vous me frapper ?

— Je devrais vous viser à la tête, ça vous remettrait les idées en place !

— Essayez, pour voir, et je vous étrangle !

— Allez-y, si c'est votre façon de faire avec tout le monde ! Vous tuez toujours ceux qui vous résistent, c'est ça ?

— Surveillez votre langue !

— Pourquoi êtes-vous venu ? Pour que je me sente coupable ? Ou pour me prévenir de votre départ ?

— Je m'en vais ! J'estimais courtois de vous avertir. Mais vous ne méritez pas ma considération.

— À votre aise ! Courez donc rejoindre Vantran et ses Triins. Vivez vos fantasmes malsains !

— Mes fantasmes ? Les Triins…

— Vous croyez sincèrement que Richius Vantran est disposé à vous venir en aide ? Et les Triins aussi ? Par le Tout-Puissant, vous êtes fou à lier, ma parole !

Devant l'insulte, Biagio se raidit.

— Ne dites jamais ça ! Jamais !

— Mais vous êtes fou, vous ne le voyez pas ? Comment pouvez-vous imaginer que ce genre de chimère se réalise ? Richius Vantran ne viendra jamais à votre secours. Et les Triins, pas davantage. Désolée, Sire, mais vous n'allez vraiment pas bien. Si vous croyez à de telles inepties…

— C'est le fond de votre pensée ? Je suis fou ?

— Oui. C'est ce que je pense.

Cet aveu faillit briser le cœur de l'empereur, qui ferma les yeux, se haïssant de sa stupidité. D'un coup, il voyait tous les sourires de la jeune femme pour ce qu'ils étaient : un mensonge.

Elle le croyait fou… Le monde entier le pensait dément !

— Quel imbécile j'ai été, chuchota-t-il. J'ai cru que vous aviez perçu un changement en moi. Je ne suis pas dément, dame Breena. La drogue n'a plus aucune prise sur moi. Stupidement, j'ai même pensé que vous m'aviez aidé à m'en sortir.

— Mon seigneur, je suis navrée…

— Vous m'avez laissé perdre mon temps en prétendant que Redburn avait peur. Et depuis le début, lui aussi me prend pour un cinglé !

— Il a vraiment peur, mon seigneur ! Il ne veut pas d'une guerre contre le Talistan. Il n'aspire qu'à la paix.

— Mais il ne me croit pas ! Il pense que mes plans sont voués à l'échec !

— Il n’y a pas de Triins, mon seigneur. Personne ne viendra à votre aide.

Biagio comprit qu’il ne la ferait jamais changer d’avis. Comme tant de Narens, elle se rappelait l’homme qu’il avait été, le scandaleux comte de Crate…

Soudain, il se sentit plus seul que jamais.

— Vous obtiendrez de meilleurs résultats en élaguant vos plants.

— Pardon ?

— Vos rosiers… Les racines excédentaires détournent à leur bénéfice les apports en eau et en soleil. Taillez vos rosiers, rafraîchissez les racines, et vous verrez, ils repartiront en beauté.

Breena eut un pauvre sourire.

— Alors, vous partez vraiment ?

— Oui.

Il leva un index, la dissuadant d’ajouter un mot. Puis il tourna les talons et s’en fut, sentant peser sur lui le regard apitoyé de la jeune femme.

Renato serra les dents.

Il vomissait la pitié !

De la cour du château, il sonda les champs à la recherche de Redburn. Au matin, il s’en irait. Après une ultime tentative.

Lançant une pièce à son garçon d’écurie, le prince Redburn le remercia. Son latapi favori, un élan blanc appelé Coureur, était parfaitement brossé et harnaché pour la promenade de l’après-midi. Le prince avait hâte de retrouver la solitude des collines. Breena jardinait, Biagio était au château et le soleil radieux invitait à sortir au grand air. Kian était un excellent garçon d’écurie, et le latapi le respectait.

Un jour, Kian serait à la tête des écuries.

Il fut ravi de la petite récompense.

— Merci, mon seigneur. Vous partez seul ?

— Oh, oui.

— Vous retournez patrouiller vers le Coupargent ?

L’exubérance de Redburn en prit un coup.

— Pourquoi cette question ?

— Simple curiosité…

— Pourquoi ? Tu es inquiet, mon garçon ?

— Non, seigneur… J'entends les autres parler, voilà tout.

— Tout ce que tu entends n'est pas parole d'évangile, Kian. (Redburn prit Coureur par les rênes, le guidant à l'air libre.) Il n'y a pas de quoi s'en faire.

— Bonne promenade, mon seigneur !

Redburn n'aimait pas qu'on s'inquiète ainsi. Mais, cet après-midi, il avait décidé de s'éclaircir les idées et d'oublier ses tracas… La journée idéale pour ça. Il chevaucherait vers la vallée des latapis, pour observer les femelles et leurs petits.

Bref, il fuirait le château avec ses lourdes responsabilités.

Il monta en selle, se remplit les poumons d'un air qui sentait bon le sapin… et vit venir une silhouette familière. Son humeur s'aigrit aussitôt.

— Oh, non…

L'air plus résolu que jamais, Biagio arrivait à grands pas.

— Attendez ! Je veux vous parler !

— Pas maintenant ! Je suis occupé.

L'empereur saisit les rênes de l'élan.

— Ça ne peut pas attendre ! C'est important.

— Avec vous, tout est important ! Laissez-moi, je n'ai plus de temps à consacrer à ça.

— Prenez-le. J'ai à vous parler tout de suite !

— À propos du Talistan…

— Exact !

Tirant sur les rênes, le prince incita Coureur à tourner le cou. Alarmé, Biagio lâcha prise en reculant.

— Nous n'avons plus rien à nous dire, Sire. J'en ai trop entendu à propos du Talistan…

Redburn s'éloigna. Mais Biagio trotta près du cavalier.

— Ne partez pas comme ça ! Demain matin, vous serez débarrassé de moi. J'ai besoin de vous parler avant.

Redburn tira sur les rênes de sa monture.

— Avant… votre départ ?

— Demain matin, oui. À moins que je vous persuade de changer d'avis.

— Adieu ! Et bonne chance.

— Redburn, écoutez-moi ! Je ne suis pas fou !

— Qui a dit ça ? Pas moi.

— Si ! Dès mon arrivée ici… Mais j'ai cru vous avoir convaincu que j'étais parfaitement sain d'esprit. Avant mon départ, accordez-moi une dernière chance. Écoutez-moi, c'est tout ce que je demande ! Si j'échoue encore, demain, je serai parti.

— Désolé, mais je vous ai déjà écouté. Et ma décision est prise.

— Je ne suis pas dans l'erreur ! Mes plans marcheront !

— Bonne journée à vous, Sire.

Faisant claquer les rênes, Redburn relança sa monture. L'empereur insista.

— Je viens avec vous !

— Absolument pas ! rugit le prince.

Biagio fonça vers les écuries…

Redburn se dirigea vers les collines. Avec un peu de chance, il battrait l'importun de vitesse avant qu'il trouve un cheval sellé… Mais la chance sourit à Biagio, qui galopa bientôt à sa poursuite.

— Laissez-moi ! rugit Redburn.

Qu'il l'ait entendu ou pas, l'empereur fonçait vers lui à bride abattue… Redburn encouragea son latapi à forcer l'allure. La bête bondit en prenant de la vitesse.

— Je vous vois, Redburn ! cria Biagio, au loin. Vous ne m'échapperez pas !

— Sauf si vous vous brisez la nuque ! lança son hôte, excédé, en talonnant sa monture.

Tête baissée, Coureur fonçait vers les collines sans hésiter. Malgré lui, Redburn trouvait la course enivrante. D'un coup d'œil par-dessus son épaule, il vit que l'empereur soutenait l'allure avec un talent remarquable.

Il éclata de rire.

— Allez, Biagio ! Montrez-moi un peu de quoi vous êtes capable !

Ils galopèrent à travers les collines puis traversèrent un ruisseau, soulevant de grandes gerbes au passage. À demi penché sur l'encolure de son cheval, Biagio l'éperonnait sans relâche. Redburn s'écartait parfois de la piste, mais rien n'y faisait. L'empereur se révélait incroyablement tenace… Au point qu'il gagnait du terrain…

Bientôt, Biagio eut rattrapé son hôte.

— Ah, ah ! triompha-t-il. Je vous avais dit que je vous accompagnerais !

— Vous galopez comme un fou, Sire. Mais je m'avoue impressionné.

— Vraiment ? (Le souffle court, Biagio sourit.) Assez pour m'écouter ?

— Non !

Redburn, qui avait ralenti, relança son élan. Sans se débarrasser du Naren…

— Où allons-nous, à propos ?

— Je vais dans la vallée des latapis.

— Ah oui… Breena m'en a parlé. Je voulais la voir avant mon départ. Là-bas, nous parlerons à notre aise.

— Voyons… Vous parlez et je fais semblant d'écouter. Ça vous va ?

Biagio sourit de plus belle.

— Quel humour… Voilà ce que je propose : je vous réexpliquerai pourquoi vous devriez vous joindre à moi, et vous me direz pourquoi vous préféreriez que les Talistaniens vous écorchent vifs, Breena et vous… Ça vous va ?

— Ce n'est pas drôle !

— Ai-je l'air de plaisanter, Redburn ?

Le prince secoua tristement la tête.

— Vous ne croyez pas en moi, n'est-ce pas ?

— Non. Seul un fou furieux irait imaginer que Vantran et les Triins voleront au secours de l'empereur de Nar.

— Redburn, tout ça fait partie d'un grand dessein. Vantran me soutiendra parce que je peux lui restituer son royaume. Les Triins se joindront à lui, parce qu'ils le voient comme un dieu vivant… Utilisez votre imagination. Pensez comme le Roshann !

— Non, merci. J'en ai assez des espions et des machinations !

— Mais vous savez que j'ai raison… Le Talistan ne vous lâchera jamais ! Un jour, Tassis Gayle prendra les choses en main et envahira votre royaume. S'il ne parvient pas à vous pousser à bout, il passera aux actes.

Une logique implacable.

— Dans ce cas, le mieux est de s'y préparer. Nous patrouillons le long des frontières et nous défendrons notre territoire.

— Ça ne suffira pas.

— Peut-être pas. Mais vos chimères ne nous avancent à rien.

— Autant raisonner avec un tambour ! Mais jusqu'à demain matin, je ne renoncerai pas à vous ramener à la raison !

Vaincu par tant d'opiniâtreté, Redburn capitula.

— Très bien. Puisque vous êtes résolu à me gâcher la journée, j'accepte vos conditions. J'écouterai tout ce que vous avez à dire. Seulement, ne vous attendez pas à des miracles.

Ils continuèrent, en route pour la vallée des latapis. Entendre Biagio discourir rendit le long chemin très pénible pour son compagnon.

— J'ai commis des actes innommables, avoua l'empereur. Dans mes accès de colère, j'ai tué, estropié… Mes souvenirs sont brouillés, comme si je les revivais à travers des rideaux… Parfois, ils m'échappent. Je ne sais plus à quoi je pensais, ce que je faisais…

— Votre entourage et le monde n'ont rien oublié, rappela Redburn.

— C'est toute la difficulté que je dois surmonter ! Votre mémoire ! Seulement, vous vous souvenez d'un homme qui n'existe plus, Redburn. Ce Biagio-là, c'est du passé. Je ne pourrai jamais refaire de telles choses… Jadis…

Il s'interrompit brutalement.

— Quoi ? fit le prince.

Biagio détourna le regard.

— Oubliez ça…

— Je vous écoute. Croyez-moi, rien de ce que vous me direz n'arrivera à me surprendre.

— Sur Crate, il y avait une femme… Une jeune fille, plutôt… Une de mes esclaves, une danseuse. Elle s'appelait Eris.

— Vous… et une femme ? lâcha le prince. Voilà que vous piquez mon intérêt !

— Ce n'est pas ce que vous croyez ! grogna Biagio. Nous ne couchions pas ensemble. C'était la meilleure danseuse de ma connaissance. Peut-être la plus talentueuse de l'empire… Une vraie perle. Et je l'adorais… Un jour, pris de colère, je l'ai blessée.

— Blessée ? Comment ?

— J’ai cru qu’elle m’avait trahi. J’étais hors de moi.

— Que lui avez-vous fait ?

Le regard fuyant, Biagio hésita.

— Je l’ai mutilée. Je lui ai charcuté un pied, au couteau. Ainsi, elle ne pourrait plus jamais danser…

— Dieu Tout-Puissant ! Par le ciel, pourquoi avez-vous agi ainsi ?

L’empereur haussa les épaules.

— C’est difficile à expliquer. J’étais jaloux d’elle… J’ai pensé qu’elle m’avait pris quelque chose de très cher. De rage, j’ai voulu lui rendre la monnaie de sa pièce en la privant de ce qu’elle adorait le plus au monde… L’art de la danse.

Redburn en fut consterné. Il avait bien sous les yeux un boucher.

— Pure folie…, souffla-t-il. Vous voyez pourquoi je suis incapable de vous faire confiance ? Pourquoi je n’arrive pas à vous croire ?

— Mais je ne suis plus le même ! Si je vous ai raconté ça, c’est pour que vous mesuriez à quel point j’ai changé… Jamais je ne referai une chose pareille !

— Dieu ait pitié de vous, Biagio ! Meurtrir une jeune fille à ce point…

— J’étais cruel. Mais il m’a fallu apprendre à vivre avec. Tout ce sang, sur mes mains, m’a amené à me remettre en question…

— Vous tenez tant à ce que je vous croie ? Vous n’êtes pas le seul à savoir déchiffrer les gens, Biagio. Vous voulez absolument que je voie en vous un homme nouveau parce que vous le désirez par-dessus tout ! Et il ne s’agit pas uniquement d’obtenir mon aide contre le Talistan… J’ai vu clair en vous. Vous courez après mon approbation comme vous couriez après votre foutue drogue !

— C’est vrai… J’ai radicalement changé, mais je suis bien le seul à en être conscient… Et ça me rend malade !

Étrangement, Biagio n’ajouta rien.

À mesure qu’ils progressaient, il sombra dans une humeur contemplative. Après une heure, l’étrange silence de la nature alerta Redburn. Ils étaient tout près de la vallée des latapis… Or, il n’entendait rien, à part le souffle de la brise.

Le prince tira Biagio de sa torpeur introspective.

— Sire, nous y sommes.

L’empereur leva la tête.

— La vallée ?

— Droit devant… Souvenez-vous que ce lieu est sacré. Faisons une trêve, d’accord ?

— Naturellement ! Je ne suis pas un rustre.

Se redressant sur sa selle, Renato examina les alentours. La route tournait abruptement et les arbres s’espaçaient pour révéler la fameuse vallée.

— C’est très calme… Comme d’habitude ?

— J’aime cette sérénité. Ça me repose des gens comme vous.

— Un peu de compagnie ne vous fait pas de mal, Redburn. Inutile de vous inquiéter. Je vous laisserai prier en paix.

— Je ne vais pas prier ! C’est juste que… Oh, peu importe !

Le prince précéda Biagio… et découvrit des dizaines d’empreintes de cheval. Intrigué, il ralentit l’allure.

— On dirait que des cavaliers se sont entraînés par ici, lâcha Biagio. Vous venez pourtant de dire que c’est un endroit sacré…

— Et c’est vrai, répondit le prince d’une voix rauque.

Tour à tour, il regarda Biagio, la route et la vallée. Pas un bruit. Rien. Ses battements de cœur s’accélérèrent.

— Non ! Oh, non…

Il éperonna sa monture.

— Redburn ? Qu’y a-t-il ?

Le prince longea une rangée de conifères, accédant à la vallée proprement dite : une plaine jonchée de cadavres…

Choqué, Redburn tira sur les rênes de son cheval.

Des monticules de latapis décapités et éventrés… Les asticots grouillaient sur leurs entrailles. Rien, pas un frémissement de vie… Aucune plainte, aucun gémissement. Des nouveaux-nés gisaient près de leurs mères massacrées. Les mâles étaient hérissés de flèches, le poitrail lacéré… Une odeur fétide montait des carcasses.

Le prince plaqua une main sur sa bouche.

À son tour, Biagio s’immobilisa.

— Mon Dieu ! Que s’est-il passé ?

Redburn avait la gorge nouée. Lentement, il descendit de sa monture. Il n’en croyait pas ses yeux. Tous les élans étaient mutilés.

Tremblant de rage et de douleur, le prince tomba à genoux.

— Sales bouchers ! Fils de pute… ! (Il brandit les poings au ciel en s’égosillant :) Vous paierez pour cette atrocité !

— Redburn, c’est l’œuvre du Talistan.

Le Cerf Rouge des hautes terres se releva et répondit d’une voix tendue :

— Vous aurez votre alliance, Biagio… Je convoquerai tous les chefs de clan, et nous déclarerons la guerre à ces porcs ! Je décollerai la tête de Tassis Gayle de ses épaules. Après, les corbeaux festoieront avec !

OceanofPDF.com

TROISIÈME PARTIE

La dernière guerre

OceanofPDF.com

40

Le château de Corne d'Élan n'avait pas de salle du trône, juste un grand hall – qui n'avait rien de « grand ». Deux semaines plus tôt, on y avait fêté l'anniversaire des jumeaux. Ce jour-là, le hall était de nouveau noir de monde, mais il n'y avait plus de musique, de jeunes filles resplendissantes ni d'enfants.

Ce jour-là, on parlerait guerre.

Autour de la table, les chefs de clan bavardaient en attendant leur jeune hôte. Non loin de là, une cinquantaine de gardes du corps les couvaient du regard.

Les trois chefs avaient accepté l'invitation de Redburn avec circonspection. S'ils s'entendaient plutôt bien d'ordinaire, la nouvelle du massacre les mettait à cran.

Redburn était en retard. Biagio se demanda ce qu'il faisait.

— Où est votre frère, Breena ?

L'empereur et la princesse présidaient de chaque côté du fauteuil vide du prince.

— Je l'ignore. Pas d'inquiétude, il sera là.

Biagio n'en fut pas rassuré. Désormais, ses relations avec Breena étaient glaciales. Et ça le troublait. De même que les regards appuyés des montagnards, par-dessus leurs gobelets de vin…

Ils se demandaient sans doute ce que fichait ici un Naren – à la droite de leur prince, de surcroît !

Biagio fuyait les regards inquisiteurs, préférant contempler son vin à la robe rubis. Afin de se calmer, il but une gorgée… et vit Olly Glynn, à l'autre bout de la pièce, lui sourire.

Cray Kellen était là aussi, ainsi que Vandra Grayfin, la seule femme parmi les chefs de clan. De sa fenêtre, Biagio avait assisté à l'arrivée de Kellen. Dans les hautes terres orientales, on surnommait cet homme le Lion de Granshirl, et son territoire était très éloigné de celui de Redburn. Pressentant l'importance de ce sommet, il avait fait une longue route à la

tête de ses guerriers aux tresses blondes. Biagio était content de le voir. Mais Vandra Grayfin l'intriguait davantage. Élancée, la voix mélodieuse, Grayfin avait un port de reine et des manières impeccables. Selon Breena, depuis la mort de son époux, la matriarche du clan Grayfin régnait sur son minuscule territoire côtier. Personne n'osait la défier. Sa sagesse étant bien connue, elle jouissait d'un grand respect d'un bout à l'autre des hautes terres.

Vandra Grayfin plut immédiatement à Biagio. Elle s'était présentée à Corne d'Élan à cheval et, campée sous son étendard, avait patiemment attendu que les serviteurs de Redburn viennent l'accueillir.

Olly Glynn était son parfait opposé. Insensible à l'atmosphère solennelle, il buvait bière sur bière, lorgnait les jolies serveuses et lançait des clins d'œil appuyés à Biagio.

Il sait qui je suis…, en déduisit l'empereur.

Mais non… Impossible ! Pour Olly Glynn et les autres, il restait Corigido, un noble naren originaire de la Cité Noire. Biagio se remémora sa petite conversation avec Glynn, lors de l'anniversaire, puis secoua la tête. Glynn devait se réjouir intérieurement du tour que prenaient les événements. Le massacre des élans lui fournissait le prétexte rêvé.

Bien. Il sera disposé à se battre.

Quant aux autres, les convaincre de cette nécessité serait moins évident. Cray Kellen avait un grand territoire à défendre, mais il était enclin à l'isolationnisme. Et Grayfin avait une réputation de pacifiste. Biagio et Redburn en avaient déjà débattu. Maintenant, il leur fallait présenter des arguments convaincants. Et le temps jouait contre eux. Dans trois jours, ce serait l'été.

— Vandra Grayfin me fait l'effet d'une femme accessible à la raison, dit Biagio. Je pense que nous la persuaderons sans mal.

Breena se contenta d'acquiescer.

— Kellen, en revanche… Je l'observe et son entêtement me frappe. En outre, la suspicion brille dans ses yeux.

— Seriez-vous un peu sorcier ? Vous pouvez dire tout ça en quelques minutes à peine ?

— Non, c'est le fruit d'années de pratique. J'aurai passé ma vie à déchiffrer les gens. Je suis un excellent analyste d'autrui.

— Voyez-vous ça… Que suis-je en train de penser ?

— Trop facile. Vous estimez que ce sommet est une folie. Il suffit de vous regarder… Je vous suggère de vous redresser et d'effacer cette moue de votre visage. À moins que vous désiriez voir échouer votre frère, naturellement.

Distraitement, Breena but une gorgée de vin.

— Quelle humeur massacrante…

— Vous n'avez pas à croire en moi… Mais vous pourriez au moins soutenir le prince. En toute franchise, j'attendais mieux de votre part.

— Redburn ! s'écria Olly Glynn.

Le chef du clan de l'ours s'était redressé avec un grand sourire. L'un après l'autre, tous se levèrent.

L'air tendu, le jeune prince entra sans un mot. En passant devant Vandra Grayfin, il l'embrassa en signe de bienvenue, puis gagna sa place.

Cray Kellen l'applaudit, imité par ses compagnons. Cette solidarité surprit Biagio. Redburn était visiblement très apprécié des autres chefs des hautes terres.

Le sourire de Breena illuminant la salle, elle embrassa son frère et lui chuchota à l'oreille des mots que Biagio ne put entendre. Mais l'empereur se joignit aux applaudissements et aux vivats. Malgré cela, Redburn resta sombre – comme toujours depuis la découverte du massacre. Campé devant l'assemblée, il leva les mains pour ramener le calme.

— Prenez place, je vous prie.

Il semblait gêné et même surpris par la chaleur de cet accueil.

Cray Kellen s'assit en ajustant sa cape dorée sur ses épaules. Un silence tendu tomba sur l'assemblée. Olly Glynn prit place le dernier, guettant les premières paroles du prince, qui resta debout.

— Votre venue m'honore. Vous êtes les amis du clan Redburn et je vous en remercie.

— Vous nous appelez, nous venons, dit Olly. Le clan Glynn est là pour vous servir, mon prince.

Redburn hocha la tête.

— Louée soit votre grâce, Olly Glynn. Et votre loyauté pour ma famille ne se dément pas. Mais je vous préviens : aujourd'hui, elle sera mise à rude épreuve. Nous ne sommes plus à la fête.

— Nous savons pourquoi nous sommes là, assura Glynn. Le Talistan…

Le visage de Vandra Grayfin se ferma. Celui de Cray Kellen affichait une rigidité de pierre.

Biagio les étudia tous les deux avec intérêt.

— Bien, dit Redburn. Vous êtes au courant de l'atrocité commise dans la vallée des latapis. Et vous en connaissez tous les auteurs.

— Ce maudit Gayle ! cracha Olly Glynn. Qui d'autre ?

— En effet, confirma Redburn. Depuis des décennies, le Talistan hurle à la mort à nos portes… Du vivant d'Arkus, ces chiens respectaient nos frontières. Nous commercions même avec eux. Mais ces jours sont révolus depuis longtemps…

— Oh, oui, soupira Glynn.

— Glynn, grogna Kellen, cessez de jouer les chiens de salon et laissez notre prince parler, voulez-vous ?

Tout le monde rit – Olly le premier.

— Je désirais que rien ne vous échappe, Kellen ! répliqua Glynn.

— Je suis tout ouïe. Veuillez continuer, mon seigneur.

Redburn sourit.

— Olly Glynn est un bon ami que j'accueille volontiers à ce conseil. Aujourd'hui, je mesure à quel point il avait raison. Le Talistan a violé nos frontières, nous harcelant pour nous pousser à lui déclarer la guerre… Et voilà que ces maudits ont massacré nos élans ! Ils veulent un conflit ? Ils vont l'avoir !

Olly Glynn frappa la table du poing.

— Il était temps !

— Je veux tous vous avoir à mes côtés, continua Redburn. J'ai toujours su que le clan Glynn s'unirait à ma famille. Hélas, voici venu l'instant de vérité : jusqu'où va l'allégeance des autres clans ? (Tour à tour, il regarda Vandra Grayfin et Cray Kellen.) Mes amis, aujourd'hui, j'ai besoin de votre dévotion !

Kellen et Grayfin se regardèrent, incertains. Le Lion se mordilla les lèvres.

— Mon prince, sachez que je suis contre. J'en ai parlé avec Glynn un nombre incalculable de fois, mais qu'y a-t-il de nouveau ? Certes, les latapis sont morts… Faire la guerre à notre voisin ne les ressuscitera pas.

Le Talistan reste le Talistan et les hautes terres, les hautes terres… Face à ce royaume, nous ne faisons pas le poids.

— Erreur ! s'exclama Redburn. Les Talistaniens ne sont plus aussi puissants que par le passé ! (Il jeta un coup d'œil à Biagio.) Les choses ont changé, Kellen.

— Oh ? En quoi ? (À son tour, le Lion regarda Biagio, intrigué.) Le seigneur Corigido, c'est ça ? Allons-nous enfin avoir le soutien de la Cité Noire ?

— Oui, Corigido, parlez donc, renchérit Glynn. Avez-vous réfléchi à notre conversation de l'autre jour ?

— Corigido ? (Vandra Grayfin fronça les sourcils.) Redburn, qui est ce Naren ?

— Et pourquoi est-il là ? ajouta Kellen.

— Il vient de la Cité Noire, dit vivement Glynn. Peut-être est-il là pour nous aider, pas vrai, Corigido ?

Biagio ne sut pas comment réagir.

Redburn vola à sa rescousse.

— Mes amis, j'ai quelque chose à vous dire. Et je ne sais par où commencer. J'ignore même si vous me croirez. Mais nous ne sommes pas seuls contre le Talistan.

— Ah, ah ! s'écria Glynn. Vous avez réussi, Corigido ?

— Ce n'est pas le seigneur Corigido, dit Redburn. Mes amis, regardez-le bien. C'est un Naren, certes. Mais pas n'importe quel noble…

Vandra Grayfin plissa le front.

— Je ne le connais pas, Redburn. Corigido, ou quel que soit votre nom, dites-nous qui vous êtes.

Redburn battit son hôte de vitesse.

— C'est notre empereur, Biagio.

Olly Glynn et Cray Kellen se levèrent d'un bond, aussitôt entourés par leurs gardes du corps. Un vent de panique souffla sur l'assemblée. Les mains levées, Redburn tenta de ramener le calme.

Breena y réussit mieux, frappant la table de son gobelet.

— Silence ! Mon frère ne vous ment pas ! Il s'agit bien de l'empereur Biagio !

— Mon Dieu…, hoqueta Glynn. Et je lui ai parlé si lestement !

Biagio se leva.

— C’est bien moi, l’empereur de Nar.

Son autorité fit merveille, rétablissant le silence.

Cray Kellen secoua la tête.

— Redburn dit la vérité, continua Biagio. Alors ne restez pas muets comme des carpes… La situation est grave et il y a beaucoup à faire.

— Oui, je vous en prie, renchérit Redburn, veuillez tous vous rasseoir. Il n’y a rien à craindre.

— Mais… l’empereur ! protesta Kellen. Que… ?

— Asseyez-vous, ordonna Biagio. Tout de suite !

Cray Kellen se laissa tomber de tout son poids sur son siège. Glynn l’imita et les gardes du corps s’écartèrent.

— Écoutez-moi tous, continua Biagio, ce que j’ai à dire est vital. Et l’heure n’est plus aux longues explications. Pour cela, vous devrez croire le prince Redburn. La survie des hautes terres est en jeu.

— Je le confirme, dit Redburn. L’empereur m’a fait part de nouvelles étonnantes. Et il a raison, notre survie est en jeu. J’avais fermé les yeux au lieu de regarder la réalité en face. Mais c’est fini ! Tassis Gayle n’entend qu’un seul langage.

Les chefs et leurs soldats hochèrent la tête. Accoudé à la table, Kellen joignit les mains.

— Et alors ? Si guerre il y a, que fera la Cité Noire ? Seriez-vous ici pour préserver la paix, Majesté ?

— Non, répondit Olly Glynn. Il est venu nous offrir des effectifs. Engagerez-vous vos légions dans l’aventure, Sire ?

— Je ne suis pas là pour offrir mon aide aux hautes terres mais parce que j’ai besoin de vous. Le Talistan menace tout l’empire, pas seulement votre royaume ! C’est moi qui ai demandé à Redburn de prendre les armes contre son voisin.

— Quoi ? s’écria Kellen. Vous êtes venu seul, sans armée ?

— L’empereur n’a pas de troupes, répondit Breena. Il est seul, oui. Et il a besoin de nous.

Cette nouvelle ramena le silence. Dépassé, Olly Glynn quêta du regard l’avis de Redburn. Cray Kellen se radossa à son siège.

— Je ne comprends pas, lança Vandra Grayfin. Vous auriez besoin de nous ? N’êtes-vous pas l’empereur de Nar ?

— Madame, répondit Biagio, vous ne connaissez pas Nar aussi bien que vous le devriez. J'en suis en partie responsable, car nous nous sommes trop longtemps ignorés. Maintenant, je dois m'expliquer. Dans la Cité Noire, les choses ne se passent pas comme vous pourriez l'imaginer, et je suis moins puissant que je le devrais. Hélas, je ne suis pas Arkus.

— Biagio subit un siège, enchaîna Redburn. Il a des ennemis dans la capitale. Les légions refusent de le suivre, et certains rois veulent le voir mort.

— Tassis Gayle, par exemple ? lança Grayfin.

— Précisément, répondit Redburn. Si Gayle nous a harcelés pour nous pousser à la guerre, c'est afin d'atteindre la Cité Noire à travers nous. Une fois les hautes terres conquises, il s'attaquera à Biagio.

— Il ignore que je suis ici, dit l'empereur. Sinon, sa cavalerie aurait déjà envahi les hautes terres. Il vous provoque pour vous soutirer une déclaration de guerre. Politiquement parlant, c'est l'attitude la plus sage à adopter…

— Quel démon ! cracha Olly Glynn. Aux yeux du monde, nous porterons la responsabilité du conflit !

— Exactement, dit Biagio. Ensuite, il n'aura plus besoin de prétexte pour s'emparer des hautes terres, et personne ne tentera de l'arrêter. Aucun chef n'émettra de protestation.

— Une fois notre royaume en son pouvoir, continua Redburn, il lancera son offensive contre la Cité Noire.

Biagio hocha gravement la tête.

— Vous voyez ? C'est ce que je viens empêcher. Et voilà pourquoi j'ai tant besoin de vous.

— Je ne vous crois pas ! lança Cray Kellen. Nous vous connaissons tous, Biagio… Vous êtes plus diabolique encore que Tassis Gayle ! Pourquoi devrions-nous gober un seul mot qui tombe de vos lèvres ?

Le prince Redburn allait répondre, mais Biagio fut plus rapide.

— Quel choix avez-vous, Cray Kellen ? Préféreriez-vous que les Talistaniens violent et égorgent vos filles ? Parce que c'est ce qui arrivera. Maintenant que Gayle a massacré vos élans, il n'attendra plus éternellement… Si vous refusez de jouer son jeu, il enverra balader la politique et ordonnera l'invasion de votre territoire !

Ébahi par le ton venimeux de l'empereur, le Lion de Granshirl se redressa sur son siège.

— Alors, nous sommes piégés ! Nous ne vaincrons pas le Talistan, qui dispose d'une trop grande armée. À nous tous, nous pouvons réunir dans les cinq cents hommes… Six cents en enrôlant nos fils cadets… Ça ne suffira jamais contre Gayle ! Et si nous passons à l'attaque, notre ennemi nous attendra de pied ferme !

— Vous avez raison, répondit Redburn. Il nous attendra. Voilà pourquoi nous ne monterons pas seuls en première ligne.

Il exposa en détail la stratégie élaborée par Biagio.

Cray Kellen secoua la tête.

— Inconcevable ! Penser que Richius Vantran accepte de s'allier à vous, Biagio… Vous avez obtenu sa parole ?

— Non.

— Vous lui avez parlé ?

— Non.

— Non ? (Le Lion se pencha en avant.) Alors, par le ciel, qu'est-ce qui vous permet d'affirmer qu'il répondra présent ? Sans preuves, Sire, je refuse de passer à l'attaque !

— Du calme, Kellen, intervint Redburn. J'ai aussi des doutes sur la question. Mais notre empereur est persuadé que Vantran se joindra à nous.

— Et il y a plus ! ajouta Biagio. Ce matin-là, un cuirassé de la Flotte Noire pilonnera le littoral du Talistan pour faire diversion. Nous ne serons pas seuls, Cray Kellen, c'est promis !

Le Lion se frotta le menton.

— La Flotte Noire ? Combien de navires ?

Biagio hésita.

— Un cuirassé…

— Un vaisseau en tout et pour tout ? Ça ne suffira pas !

— Si ! cria l'empereur en frappant la table du poing. Entre le Souverain Effroi et l'armée triine, le Talistan sera pris en tenaille à l'est et à l'ouest, si vous n'êtes pas trop lâches pour vous joindre à nous !

— Je ne suis pas un lâche ! cria Kellen. Ni un fou ! Redburn, si vous l'écoutez, vous êtes aussi malade que lui et vos plans sont risibles !

— Vous ne m’avez pas répondu, Kellen. Avez-vous le choix ? Vous n’avez pas à vous fier à moi, et d’ailleurs, je m’en fiche. J’ai renoncé à m’attirer la confiance des autres. Mais si vous laissez passer cette chance de vaincre Tassis Gayle, alors vous perdrez votre royaume, car nous allons tous mourir !

Biagio se radossa à son siège et sentit peser sur lui le regard de Breena. Quand il lui jeta un coup d’œil, il découvrit sa tristesse.

Indifférent, il détourna les yeux.

— Eh bien, fit Redburn, Biagio n’y va pas par quatre chemins, mais il a raison. Je ne veux pas la guerre, Kellen. Hélas, j’ai vu nos latapis éventrés, et je sais que Tassis ne s’arrêtera pas là. Tous les désirs du monde n’y changeront rien.

Le Lion de Granshirl n’était pas convaincu.

— Si l’empereur se trompe, nous serons seuls face au Talistan. Et sans soutien, nous nous ferons massacrer jusqu’au dernier !

— Nous serons tués de toute façon ! dit Breena. (À la surprise de Biagio, elle prenait enfin son parti.) L’empereur a raison. Nous sommes piégés. Alors, ou nous nous laissons égorger sans rien faire, ou nous nous battons.

— Vandra Grayfin ? lança Redburn. Votre avis ? Kellen s’est exprimé, et nous connaissons déjà l’opinion d’Olly Glynn. Je serais heureux d’avoir votre point de vue sur la question, ma chère amie.

Le chef du clan Grayfin se leva et écarta les mains.

— J’ai toujours redouté que ce jour arrive. Et j’avais même espéré mourir avant. Des années durant, le Talistan nous a considérés comme des sauvages. Il nous traite de barbares. La Cité Noire n’est pas si différente, d’ailleurs. Pas vrai, Sire ?

Biagio se raidit.

— Toute honte bue, je l’admets… Cela étant, j’ai appris à vous connaître, dame Vandra. Mon séjour à Corne d’Élan m’aura dessillé les yeux.

— Voilà qui est plaisant à entendre, dit Grayfin. Mais il est trop tard pour ignorer encore la réalité. Tassis Gayle a commis l’irréparable en tuant nos latapis, les plus douces et les plus nobles des bêtes. Comment l’un de nous pourrait-il fermer les yeux sur ce crime ? Désolée, Cray

Kellen, mais je suis avec Redburn. (Elle fit un sourire sombre au jeune prince.) Je vote pour la guerre.

Biagio jubila.

Son hôte poussa un soupir de soulagement.

Olly Glynn martela la table avec son gobelet.

Breena hocha la tête.

Cray Kellen ne dit rien. Se massant le front, il fixa la table, pensif.

— Alors ? s'impatienta Redburn. Vous joindrez-vous à nous ?

— Nous avons besoin de vous, Kellen, insista Biagio. De vos hommes et de votre force. Nous n'arriverons à rien sans vous.

Le chef de clan releva les yeux.

— Par quoi commençons-nous ?

— L'été est dans trois jours, répondit Redburn. Nous disposons de ces trois journées pour lever nos armées. À l'aube, nous nous regrouperons sur les rives du Coupargent.

— Trois jours…, répéta Kellen, morose. C'est peu.

— Et quand nos effectifs seront réunis ? demanda Olly Glynn.

— Nous traverserons le fleuve, nous pénétrerons au Talistan et nous écraserons Tassis Gayle ! répondit Redburn.

Un chœur d'assentiments lui répondit. Sautant sur la table, Olly Glynn se lança dans une gigue.

Biagio se leva et fixa Vandra Grayfin.

— Merci ! lui souffla-t-il. (Elle hocha la tête.) Merci à vous aussi, Breena. Ce n'est pas facile à dire pour moi, mais j'apprécie votre soutien.

La princesse se leva.

— Vous voulez me remercier ? Faites en sorte de ne pas vous être trompé au sujet de Richius Vantran !

— Je ne me trompe pas. J'en ai l'intime conviction.

Breena se pencha pour l'embrasser sur la joue.

— Je l'espère, chuchota-t-elle.

Elle sortit en trombe.

Les doigts de Biagio volèrent vers sa joue.

— J'ai raison ! Dieu, faites que j'aie raison !

Près de lui, le prince serrait les mains de ses partisans. Se glissant entre un homme de Granshirl et son hôte, Biagio le prit par le bras pour le tirer à l'écart.

— Redburn, un mot, je vous prie…

— Quoi ?

— Votre plan concernant le Coupargent… Ça ne marchera pas. Maintenant que Gayle a tué vos élans sacrés, il guette votre réaction et s'attend forcément à ce genre de riposte. Nous n'arriverons pas à franchir le fleuve.

Redburn hocha la tête.

— Alors ce sera notre champ de bataille. (Il serra l'épaule de Biagio.) Fourbissez votre épée, Sire ! L'heure des braves a sonné !

OceanofPDF.com

41

Elrad Leth n’en croyait pas ses oreilles.

— Morte ? cria-t-il. Comment ça, morte ?

— Elle s’est moquée de moi, alors je l’ai tuée… (Cessant de se débattre avec ses vêtements, Tassis Gayle désigna le lit.) Là, où nous dormions, je l’ai étranglée.

— Quoi ? (Le regard fou de Leth alla du roi à la couche.) Elle ne peut pas être morte, je l’ai vue il y a une semaine !

Gayle hocha la tête.

— Normal… C’est ensuite que je l’ai assassinée.

Il admira son reflet dans le miroir, ébloui par sa royale prestance. Le soleil qui filtrait par la fenêtre le faisait resplendir.

— Je n’y crois pas ! fit Leth. Elle serait morte depuis une semaine et vous m’en parlez seulement maintenant ?

— Je ne vous aurais rien dit, mais… J’ai pensé que vous devriez être mis au courant. Quoi qu’il en soit, je ne vous ai pas appelé pour ça. Il s’agit des hautes terres.

Exaspéré, Leth leva les bras.

— Une minute, bon sang ! Que diable est devenue Ricter ?

Gayle soupira comme s’il s’adressait à un gamin.

— Je viens de vous le dire : elle est morte.

— Vous m’avez annoncé que vous l’aviez étranglée !

— Exact. (Prenant un manteau dans sa garde-robe, le roi le posa sur ses épaules.) Que pensez-vous de celui-ci ? Il faut que je paraisse à mon avantage pour la revue des troupes.

— Tassis, vous vous entendez parler ? Vous venez à l’instant d’avouer le meurtre de la baronne !

— Cessez de jacasser et aidez-moi, dit Gayle en se débattant avec la fibule du col.

Ses vieux doigts noueux avaient du mal à la fermer.

— Qu’avez-vous fait du cadavre ?

— Redd et Damot s’en sont débarrassés. Dans le fleuve, je crois.

— Oh, mon Dieu ! Êtes-vous fou ? Bon sang, avez-vous perdu… ?

Le roi leva les yeux. Ce seul avertissement suffit.

— Mon seigneur, reprit prudemment Leth, si nous tentions de rester rationnels ? Vous avez tué la baronne. Qu’adviendra-t-il quand ses hommes le découvriront ?

Gayle haussa les épaules.

— Je ne sais pas.

— Eh bien, moi non plus ! Dieu Tout-Puissant, ça ne vous inquiète pas plus que ça ?

— Non. Ses soldats la croient repartie pour Vosk afin de lever plus de troupes. Je leur ai annoncé que nos agents l’accompagnaient là-bas, pour qu’ils n’aient pas de soupçons.

— Brillant ! Et très convaincant…

— Lorsqu’ils comprendront que la baronne a été tuée, nous aurons conquis les hautes terres orientales. Bon… Aidez-moi à boucler ce maudit manteau !

— Au diable votre manteau ! explosa Leth, l’arrachant au roi pour le jeter sur le plancher. Avez-vous écouté un seul mot de ce que j’ai dit ? Nous avons des problèmes !

— Faux… Les cavaliers de Vosk ne se doutent pas que la baronne est morte. Redd et Damot n’en souffleront mot à quiconque, pas plus que moi. Et vous ?

— Quelle question ! grogna Leth. Mais tôt ou tard, la vérité éclatera ! Et alors, nous aurons une révolte sur les bras ! Y sommes-nous préparés ?

— Vous vous faites trop de mauvais sang.

Après avoir ramassé son manteau, Gayle le remit sur ses épaules et se contempla dans le miroir.

— Quand la baronne ne reparaîtra pas à Vosk, on supposera qu’il lui est arrivé malheur. Et qui sommes-nous pour soutenir le contraire ? (Le roi sourit.) Regardez : je reste beau, je fais à peine mon âge… Plutôt moitié moins ! J’ai hâte que les Voskiens m’admirent !

Elrad Leth en fut médusé. Gayle avait-il perdu la raison au point de ne plus voir son reflet dans le miroir – celui d’un reptile rabougri ? Pire, Leth était venu à la demande du roi pour parler stratégie, en commençant

par la réaction prévisible de Redburn au massacre de ses élans. Tassis Gayle avait même envoyé un carrosse au gouverneur, qui s'était inquiété tout au long du voyage jusqu'au Talistan du délabrement mental de son allié… Ces derniers temps, la folie du roi s'aggravait de façon alarmante. Mais un meurtre… !

Leth ne s'y était pas attendu.

Il regardait Tassis Gayle faire le joli cœur devant son miroir et minauder avant d'aller passer en revue la cavalerie, sur le champ de parade. Le commandant Mardek y avait réuni les hommes. Gayle allait annoncer l'attaque imminente de Redburn, et parler des préparatifs nécessaires. Pour le roi, ce serait comme un retour au temps de sa gloire. Voilà pourquoi il piaffait d'impatience. Mais d'abord, il devait avoir un aspect irréprochable. Victime de l'étrange obsession des fous à propos de détails, il avait du mal à se décider sur la meilleure tenue à arborer.

Leth se creusa les méninges. Que dire, que faire… ? Comment atteindre ce qui subsistait de rationnel et de logique chez le roi ?

— Mon seigneur, souffla-t-il, parlons.

— Oui, parlons. Il nous reste beaucoup de travail. Le commandant Mardek et ses troupes m'attendent. Je dois les préparer au conflit. Redburn peut attaquer à tout moment.

— Non, mon seigneur, je désirais parler de vous. Ici…

Détournant le monarque du miroir, il le ramena vers le lit. Dès que Gayle s'y assit, le gouverneur soupira.

— Leth, je n'ai plus la tête à ça ! Je veux qu'on aborde le sujet de l'armada de Wallach…

— Très bien. Mais d'abord, veuillez m'écouter. Vous n'allez pas bien. Vous avez assassiné la baronne Ricter. Vous vous en rendez compte ?

— Et que diable ai-je dit d'autre ? Je sais que je l'ai tuée !

— C'est un meurtre, mon seigneur ! Ricter, une baronne, était votre maîtresse !

— Vous parlez d'une maîtresse… Elle m'a traité de vieillard ! Eh bien, je ne suis pas vieux et je vous le prouverai !

Tassis se leva et poussa Leth pour retourner devant son miroir. Les ailes de son nez frémissant, il rabattit les pans du manteau dans son dos.

— Une fois de retour en Aramoor, dites à Wallach que son armada doit cingler vers les hautes terres dès que possible, afin d'y établir un blocus. Je ne veux pas que la flotte de Nicabar compromette notre invasion.

— Nicabar est mort, Tassis.

— Je sais. Mais ses capitaines tenteront peut-être d'agir. Je refuse de prendre le moindre risque. Zerio et ses navires doivent faire voile au plus vite.

— Mon seigneur…

— Tout de suite ! grogna Gayle. (Cette fois, il jeta lui-même son manteau sur le plancher.) Sang Dieu, pourquoi personne ne m'écoute ? Pourquoi ces vaines discussions ? Je vous ai donné un ordre, gouverneur, obéissez !

Non sans peine, Leth se maîtrisa.

— Je vous obéirai ! cracha-t-il. Et je transmettrai vos directives au duc Wallach. Ainsi que vous le souhaitez, la flotte de Zerio appareillera.

— Bien ! (Maussade, Gayle se détourna du miroir.) Je suis le roi du Talistan ! Vous suivrez mes instructions sans discuter.

— Et quelles sont-elles, en ce qui me concerne ? Dois-je combattre ici les montagnards ?

— Vous, les combattre ? Je ne crois pas. (Le roi ricana.) La guerre, c'est pour les hommes, les vrais ! Comme moi, quoi… Vous retournerez en Aramoor et y resterez. Veillez à ce que l'armada de Wallach appareille comme convenu. Puis protégez votre territoire des Saints. Dès que ces rebelles auront connaissance de la guerre qui nous oppose aux hautes terres, ils repasseront à l'attaque. Faites en sorte de prendre les devants et de les en empêcher. Puis-je compter sur vous ? Sans que vous me rebattiez les oreilles avec vos jérémiades ?

— Naturellement. Je suis autant que vous un guerrier, Tassis.

— Elrad Leth, un guerrier ? Vous êtes une fleur, mon cher. N'importe quel montagnard vous arracherait sans peine les pétales… Même dame Breena, à mon avis.

— Et vous, mon seigneur ? Que ferez-vous quand ils attaqueront ?

— Je serai là où un roi doit être. À la tête de mon armée.

— Alors, vous combattrez ?

— Naturellement.

— Vous serez en première ligne ? (Ce fut au tour de Leth de ricaner.) Êtes-vous certain que ce soit une bonne idée, Sire ? Après tout, vous êtes… eh bien…

Gayle fit volte-face à la vitesse d'un cobra.

— Quoi ? Trop vieux ? C'est ce que vous avez sur le bout de la langue ?

— Vous ? Vieux ? Ne soyez pas ridicule ! On ne compte plus les septuagénaires qui fanfaronnent en armure…

— Je…

— Allez, mon seigneur, foncez au cœur de l'action ! (Sans attendre d'être congédié, Leth s'apprêta à sortir.) Prenez du bon temps. Mais si le souffle vient à vous manquer, demandez donc une pause aux montagnards. Je suis sûr qu'ils vous l'accorderont de bon cœur !

— Je ne suis pas trop vieux ! rugit Gayle.

Elrad Leth était déjà sorti. Hors de lui, il traversa le hall comme une furie en bousculant les serviteurs et s'engouffra dans la cage d'escalier. Tassis Gayle voulait partir au combat ? Grand bien lui fasse ! Si ce vieux fou y perdait la vie, Leth s'en moquait comme de sa première chemise. Mais qu'on ose le traiter, lui, de femmelette… ! Mâchoires serrées, il déboula dans la cour. Sur le champ de parade, le commandant Mardek et ses cavaliers attendaient l'inspection. Un bataillon splendide… Les heaumes en forme de démon rendaient ces soldats effrayants. Ils n'auraient aucun mal à vaincre les montagnards, à les écraser.

Ignorant tout du meurtre de la baronne, les cent cavaliers de Vosk étaient alignés à côté de leurs pairs.

Leth se sentit soudain heureux de ne pas partir au combat. Les sujets de Redburn étaient des barbares. Ils seraient battus, certes, mais au prix d'un bain de sang…

Le gouverneur regagna son carrosse. De retour en Aramoor, il ordonnerait à Zerio de prendre la mer – avant de s'enfermer dans son château et d'attendre. La bataille serait vite conclue, et la guerre vite gagnée. Si, comme Gayle le craignait, les Saints de l'Épée tentaient de s'en mêler, Leth les écraserait eux aussi. Après tout, ces rebelles étaient une poignée.

OceanofPDF.com

42

Dans sa tour, Falger attendait.

Mord et les autres se taisaient pendant que leur chef réfléchissait. Penché sur son télescope, Falger regardait par l'oculaire. Il avait réglé le mécanisme pour observer les abords de la ville. Et voir par lui-même ce que les éclaireurs avaient ramené : une armée triine envahirait bientôt Ackle-Nye… Les guerriers arboraient le vert de Reen et le porte-étendard brandissait la bannière honnie de Praxtin-Tar. Des centaines de Druls allaient déferler sur Ackle-Nye… Leurs intentions ne faisaient aucun doute.

L'esprit en ébullition, le cœur battant la chamade, Falger étudiait l'armée ennemie. Depuis des mois, son peuple et lui vivaient dans la crainte de ce jour. Les réfugiés avaient fait des réserves et stocké des armes en prévision de la venue de Praxtin-Tar. Et maintenant… le pire arrivait.

— C'est lui, confirma Falger en se redressant. (Consterné, Mord osait à peine respirer.) Mais son armée est encore assez loin de la ville. Il nous reste un peu de temps. Nous sommes parés ?

Mord déglutit.

— Je pense. Tout le monde a pour instruction de s'abriter. Mais la peur est partout.

Falger regarda ses amis, réunis dans la pièce. Tous étaient vêtus, comme lui, avec du surplus de l'armée narène. Les heaumes pris à l'ennemi se mêlaient à la tenue triine traditionnelle. Certains hommes avaient des jiiktars, d'autres des épées et des masses d'armes impériales. Sur le qui-vive, nerveux, ils attendaient que Falger trouve une solution miraculeuse, mais…

— Je sais que vous avez tous peur, dit-il. Il ne faut pas. Les canons sont là pour nous défendre. Nous surprendrons le seigneur de guerre.

Ses amis murmurèrent leur assentiment. Les canons lance-flammes des Narens leur redonnaient de l'assurance.

— Mord, vous et moi resterons dans cette tour, continua Falger, et nous actionnerons l'arme. Les autres sont prêts ?

— Je pense, répondit Mord. Tuvus est dans la tour ouest. Il affirme pouvoir faire fonctionner le canon.

— Et la tour est ?

— Des problèmes à l'allumage… Mais Donaga s'est penché dessus et ça devrait aussi fonctionner.

Falger réfléchit. Face à l'armée de Praxtin-Tar, il aurait besoin des trois canons lance-flammes. Les tours seraient sa seule défense avant les corps à corps. Il lui suffisait de poser les yeux sur les misérables qui l'entouraient pour se rappeler qu'il faudrait éviter à tout prix d'en arriver là. Car les guerriers de Reen feraient de la charpie des réfugiés. Seuls les canons donneraient l'avantage à Falger, qui se félicitait de les avoir conservés – ainsi que d'autres armes narènes. Aujourd'hui, sa prévoyance pouvait tous les sauver. Mais aucun d'eux ne savait vraiment manipuler ces armes, et ça l'inquiétait. Ils avaient du combustible en très petite quantité. Pour l'économiser, ils ne s'étaient jamais réellement entraînés. Cela étant, le fonctionnement paraissait simple. Grâce à son imagination et à son amour du bricolage, Falger avait déjà découvert comment amorcer le tir et orienter la gueule des canons. Restait à déclencher le tir pour immoler Praxtin-Tar et ses hordes…

En théorie.

— Descends t'assurer que personne ne traîne dans les rues, ordonna Falger à un défenseur. Il reste assez de temps avant que les Druls arrivent. (Il se tourna vers deux autres hommes.) Allez dire à Tuvus et à Donaga de ne pas ouvrir le feu avant que Praxtin-Tar soit dans la ville. Mord et moi étant les plus proches, nous tirerons les premiers. Vite !

Les Triins coururent exécuter ces ordres.

Falger reprit son examen du détonateur rougeoyant. Il passa une main au-dessus, sentant la chaleur qui s'en dégageait. Le combustible chaud faisait également rougeoyer le réservoir et une flammèche bleutée courait le long d'un tuyau métallique. Le canon reposait sur un trépied, des leviers et des volants permettant d'orienter le tir. Le type d'arme à longue portée de la vallée Drang dont Falger avait entendu parler… Mais avant d'être à Ackle-Nye, il n'en avait jamais vu.

Penché sur le télescope, Mord eut un petit grognement.

— Ils se rapprochent !

— Et Praxtin-Tar ? Vous le voyez ?

— Non… Mais ils arrivent en droite ligne !

— Nous leur réservons une surprise…

Mord tourna les yeux vers Falger.

— Nous ne gagnerons pas, vous le savez.

— Nous nous défendrons !

Falger passa une main sur le fût du canon lance-flammes.

— Notre petite communauté est pour l'essentiel composée de femmes et d'enfants… Par Lorris et Pris, ces chiens seront sans pitié ! Ils nous puniront d'avoir fui Lucel-Lor !

— Ils essaieront, lâcha Falger.

Un grand poids s'abattit sur ses épaules. À Ackle-Nye, il avait fallu se battre pour tout : trouver de la nourriture, un abri, se débarrasser des cadavres de Narens… Falger avait tant aspiré à une nouvelle vie et à un foyer qui lui appartienne ! Comme tous les réfugiés, à ses côtés…

— Préparons-nous, Mord, conclut-il en se penchant sur le mécanisme de mise à feu. Dès que Praxtin-Tar sera assez près, nous tirerons.

Au centre de l'armée triine, Alazrian chevauchait près de Richius Vantran qu'il observait tout en admirant Ackle-Nye. La route ayant été longue, l'armée avait forcé l'allure avec l'espoir d'atteindre la Cité des Mendiants avant la tombée de la nuit. La veille, comme chaque soir depuis le départ de Falindar, l'expédition avait dormi à la belle étoile. La perspective de retrouver un toit donnait des ailes aux Druls. Praxtin-Tar avait aussi lancé son destrier au galop. Longeant le fleuve Sheaze, l'armée avait rapidement progressé. Maintenant, Ackle-Nye était en vue, brillant au soleil.

Les Druls ralentirent et chuchotèrent entre eux.

Intrigué par sa réaction, Alazrian continua d'observer Richius Vantran. Depuis trois ans, le roi d'Aramoor n'avait pas été aussi près de sa patrie. Raide sur sa selle, Vantran tenait les rênes de son hongre d'une main crispée.

L'air ravi, Jahl Rob chevauchait également à ses côtés.

— Eh bien, mon seigneur ? Nous y sommes. Qu'en dites-vous ?

Vantran prit son temps pour répondre – d'une pirouette.

— Je ne sais pas trop… Ça remonte à si loin…

— Regardez les montagnes, dit Rob. D'ici deux à trois jours, nous rejoindrons mes Saints… puis Aramoor. Dieu Tout-Puissant, qu'il est bon de revoir son pays !

Alazrian observait toujours Vantran.

— Ça va, mon seigneur ? Vous êtes si pensif…

Richius se tourna vers lui.

— Il y a tellement de souvenirs, Alazrian… De voix qui m'appellent… Ce doit être la nervosité.

— Ne vous en faites pas. Nous nous reposerons à Ackle-Nye. Falger nous offrira à manger, et un coin où dormir.

Vantran ne sembla pas l'avoir entendu.

— Ackle-Nye…, chuchota-t-il. Dieu, je n'aurais jamais cru y revenir un jour. On peut presque entendre les fantômes…

— On peut aussi les sentir ! plaisanta Rob. Je vous conseille de vous pincer les narines, Sire. L'endroit pue autant que des latrines narènes !

— Il n'y a rien de changé, quoi ! lâcha Richius.

Frappé par son comportement, Alazrian l'observait toujours. Deux semaines durant, ils avaient fait route côte à côte. Jour après jour, Richius Vantran était devenu mélancolique à mesure que l'empire se rapprochait. Au fond, Alazrian n'en était pas surpris. De bien des façons, Richius l'avait étonné. Le Chacal de Nar ? Un chat domestique, pas le génie militaire qu'en avait fait la légende ! À l'aise parmi les guerriers de Praxtin-Tar, il parlait leur langue couramment alors qu'il n'était ni tout à fait triin ni tout à fait naren. Et il avait conscience de cette dualité.

Au fil du voyage, Alazrian en était venu à l'apprécier.

Jahl Rob aussi aimait bien Vantran. Il avait avoué à Alazrian s'être battu avec le Chacal, présentant l'affaire comme une catharsis – une expérience quasiment religieuse. Maintenant, Jahl Rob paraissait métamorphosé. La langue toujours acérée, il faisait montre d'un enthousiasme jusque-là absent.

Praxtin-Tar restait le plus grand mystère. Alazrian ne le comprenait toujours pas. Toute la journée, il chevauchait en armure sous un soleil de

plomb sans qu'une plainte ne lui échappe. Et la nuit, il venait dormir près d'Alazrian afin de le protéger. Le seigneur de guerre le traitait mieux que son propre fils, s'assurant qu'il ait toujours à manger et à boire. Et personne n'y trouvait à redire – y compris Crinion.

Aux yeux des guerriers de Reen, Alazrian était sacré.

Se retournant sur sa selle, le jeune homme vit Praxtin-Tar derrière lui, le visage caché par son heaume terrifiant.

Au fond, il n'est pas mauvais, pensa Alazrian. (Il regarda Vantran puis Jahl.) Aucun d'eux ne l'est. Pas même Biagio…

L'armée atteignant les abords de la ville, Alazrian se tourna de nouveau vers Richius. Il allait reprendre la parole quand une explosion suivie d'un éclair l'aveugla… Terrifié, Alazrian lutta pour calmer sa monture. Le crâne en feu tant la détonation avait été forte, il avait le souffle coupé. Autour de lui, tout le monde beuglait. Seul Richius Vantran gardait son sang-froid

— Un canon lance-flammes ! cria-t-il par-dessus le vacarme. On nous canarde !

Sous le choc, Alazrian regarda la ville. Une énorme traînée noirâtre courait le long d'une rue. Ne sachant comment réagir, les guerriers de Praxtin-Tar tournaient en cercle. Un poing brandi, le seigneur de guerre hurla des imprécations aux canonniers qui les prenaient pour cibles.

— La tour ! brailla Jahl. Tu te souviens, Alazrian ? C'est le canon de Falger !

— Pourquoi diable nous tire-t-il dessus ? cracha Richius. Vous avez dit qu'il était notre ami !

— Il l'est, mais…

Un nouvel éclair rougeoyant interrompit Alazrian.

— À plat ventre ! cria Richius.

Le tir pulvérisa une muraille délabrée et des pierres dégringolèrent. Alazrian hurla à un groupe de guerriers de se mettre à l'abri… Trop tard. Une lance de flammes les enveloppa, les consumant instantanément.

— Mon Dieu ! souffla Jahl Rob en jetant des regards fous autour de lui.

Praxtin-Tar brailla des ordres à ses guerriers paniqués et courut rejoindre Alazrian. Il tira brutalement sur ses rênes et lui fit un bouclier de son corps à l'instant où le canon tirait une troisième fois.

— Alazrian isya Maku ! (Frénétiquement, il désigna l'arrière-garde de l'armée.) Maku !

— Il veut que vous vous mettiez à l'abri ! traduisit Richius. Tout de suite !

— Non ! protesta Alazrian. Praxtin-Tar, Falger croit que vous venez l'envahir !

Aux abords d'Ackle-Nye, il régnait désormais une chaleur anormale. Deux tirs jaillirent encore de la tour de défense. Cherchant désespérément à échapper à la mort, des guerriers remontèrent les rues au grand galop.

— Richius, dites-le-lui ! implora Alazrian. Falger cherche uniquement à protéger sa communauté !

— À l'arrière ! ordonna Vantran.

— Bon sang, non ! Praxtin-Tar, je vous en prie…

— Obéis, Alazrian ! cria Jahl en tournant bride. Il faut filer d'ici !

Il allait repartir au galop quand un tir groupé siffla au-dessus de leurs têtes, accompagné de détonations apocalyptiques. L'air rougeoya. Désorienté, le cheval du prêtre hennit de détresse, manquant le désarçonner. Hébété, Alazrian tenta de percer l'écran de fumée avant de comprendre que deux nouveaux canons lance-flammes venaient d'entrer en action.

— Les autres tours ! cria-t-il.

— En arrière ! hurla Vantran en agitant les bras. Nous ne traverserons pas la ville !

— Falger, arrêtez ! s'époumona Alazrian.

En vain. Le vacarme était infernal. Les guerriers à cheval se percutaient, gênés par l'étroitesse des rues. Les canons continuaient de les viser, crachant la mort. La peau du visage brûlante, Alazrian avait les yeux noyés de larmes. Praxtin-Tar tentait encore de lui faire un bouclier de son corps, le poussant à fuir.

— Nous sommes coincés ! beugla Jahl. Nous ne pouvons plus battre en retraite !

Le canon lance-flammes le plus proche avait modifié sa visée pour se concentrer sur l'arrière-garde des « envahisseurs ». Les deux autres martelaient le centre de l'armée, soufflant au passage de grands pans de murs… Des Druls chanceux trouvèrent refuge dans des bâtiments encore

debout ou réussirent à fuir par des voies dégagées. Mais les hordes de Triins désorientés et les cratères fumants bouchaient les rues.

L'armée de Praxtin-Tar était prise entre trois feux…

Maudissant le sort, Vantran dirigeait les survivants par signes, tentant désespérément de les éloigner du carnage. Mais les guerriers restaient trop nombreux, leurs rangs trop serrés, et les voies d'évasion trop rares.

— Jahl, nous devons trouver Falger ! cria Alazrian en tournant bride vers la tour centrale. Il faut à tout prix l'arrêter !

Rob ne discuta pas et se fraya un passage au milieu des cavaliers. Rugissant, Praxtin-Tar retint Alazrian par la bride de son cheval.

— Je dois y aller ! lança le jeune homme. Il n'y a pas d'autre solution ! Je vous en prie, laissez-moi !

Mais le seigneur de guerre refusa de lâcher prise.

— Vantran, dites-lui ! cria Alazrian. Je dois voir Falger et arrêter ça !

Richius s'empressa de traduire, en ajoutant quelques imprécations narènes bien senties. Mais Praxtin-Tar ne voulait rien entendre. Alazrian lui prit la main et lui imposa une communion mentale.

— Je dois y aller !

— Alors je viens avec toi ! Je dois te protéger !

— Non ! Falger a peur de toi. Il faut que j'y aille seul. Je t'en prie, Praxtin-Tar !

Le seigneur de guerre lâcha enfin prise.

Jahl sur les talons, Alazrian se lança au galop le long des rues, en direction de la tour. Penché sur l'encolure de sa monture, il hurlait le nom de Falger, imité par le prêtre. Mais le martèlement des sabots des chevaux et les déflagrations couvraient leurs cris.

Aux abords de la tour centrale, les rues étaient désertes. Au sommet de l'édifice, une lumière bleue signalait le départ des tirs…

— Attention, en voilà une autre ! cria Jahl.

Devant eux, la chaussée parut exploser. Les deux cavaliers furent mitraillés par une grêle de débris… Bombardé de gravats, Alazrian tomba de cheval.

Aveuglé par la fumée, il releva la tête et tenta de localiser son compagnon.

— Jahl ? Où êtes-vous ? Je ne vous vois plus !

— Ici, mon garçon ! Es-tu blessé ? Je ne te vois plus non plus !

Une autre explosion les assourdit. Le cuir chevelu roussi, Alazrian tituba. En larmes, il crut apercevoir la silhouette familière du prêtre, se dirigea vers elle…

… Et percuta un pan de mur.

— Jahl, au secours ! sanglota-t-il.

La fumée s'épaissit. Alazrian sentait des flammes, tout près de ses pieds. La voix de Rob parvenait à ses oreilles, sans qu'il pût dire d'où elle venait.

Encore un tir et c'en serait fini de lui. Se retournant, il trébucha et s'étala face contre terre. Blessé et paralysé, il continua d'appeler Jahl Rob à l'aide.

Au sommet de la tour, Falger attendait que la fumée se dissipe. Malgré un feu roulant meurtrier, deux envahisseurs avaient réussi à approcher. Falger se demanda dans quel état ils étaient maintenant. Pris de frénésie, il avait enchaîné les tirs… Mais le combustible serait bientôt épuisé. Il ne fallait plus en gaspiller une goutte.

Près de Falger, Mord réglait nerveusement le télescope. Falger attendait son compte rendu.

— Eh bien ? Vous voyez quelque chose ?

— Une minute… Oui, je vois quelque chose. Mais la fumée ne se dissipe pas.

— Vite !

Au-delà de la rue, l'armée était prise sous le feu des autres canons. Le seigneur de guerre restait introuvable, sans doute perdu dans la mêlée.

— Là ! cria soudain Mord. Je les vois, ils sont blessés ! L'un d'eux gît sur le sol…

Falger se campa devant la grande fenêtre. La fumée commençait enfin à se dissiper.

— Sont-ils vivants ?

— Ils bougent, répondit Mord. Et ils ne sont plus à cheval. Je vois… (Il sursauta.) Par Lorris et Pris !

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— Des Narens ! s’écria Mord. Ceux qui sont venus…

— Quoi ? Le garçon ?

— Il est là-bas ! Regardez !

Falger retourna devant le télescope et vit deux silhouettes cernées par les flammes. La première réconfortait la seconde, qui gisait sur la chaussée. Comme les « envahisseurs » ne bougeaient plus, et que la résolution était bien meilleure, Falger vit qu’il ne s’agissait pas de Triins… mais bien de Narens.

— Oh, non !

Il revint devant la fenêtre et se pencha dangereusement pour hurler :

— Alazrian Leth, c’est moi, Falger !

— Que faites-vous ? cria Mord. Ils ont guidé le seigneur de guerre jusqu’ici !

— Impossible ! Alazrian n’aurait jamais fait ça !

— Falger…

— Il faut tout arrêter ! Mord, descendez dire aux autres de cesser le feu ! Vite !

— Falger…

— Tout de suite !

Falger poussa pratiquement son ami vers l’escalier, puis revint se pencher à la fenêtre et agita les bras en direction du garçon blessé.

— Alazrian, j’arrive !

Horrifié, il dévala les marches, oubliant que Leth ne pouvait pas comprendre un mot de ce qu’il disait.

Sonné, Alazrian voyait son ami comme dans un brouillard. Le prêtre, les mains posées sur lui, parlait sans qu’il puisse le comprendre.

Jahl était terrifié.

Par bonheur, les tirs de la tour centrale avaient cessé.

Lentement, Alazrian recouvrit la vue.

— Jahl… Qu’est-ce qui… m’arrive ?

— Comment te sens-tu ?

Le jeune homme hésita.

— Mes mains sont brûlées… Et ma tête… J’ai dû la cogner en tombant…

— Il faut filer d’ici ! Peux-tu te lever ?

— Je crois…

Avec le soutien du prêtre, le jeune homme se redressa, puis il chercha les chevaux du regard. Disparus dans la fumée et les flammes. Aux alentours, les tirs n’avaient pas cessé.

— Il faut trouver… Falger ! souffla Alazrian. Dans la tour…

— Doucement ! D’abord, mettons-nous à l’abri, le temps que tu récupères.

— Jahl, ça va ! Nous devons prévenir Falger de ce qui se passe !

— Cesse de discuter et écoute ! Tu es blessé et tu as besoin de repos. Il faut filer avant que les Triins ne remettent ça de plus belle ! Allez, viens et appuie-toi sur moi. (Rob passa un bras autour de la taille d’Alazrian.) Allons-y…

— Par où ? Impossible de rebrousser chemin. Les canons…

— Bon sang, on doit pouvoir se réfugier quelque part ! N’importe où ! Marche, Alazrian, je t’en prie !

Jahl le guida le long des rues, évitant les incendies et les pluies de gravats, un peu partout. Ils avancèrent vers un groupe d’édifices délabrés, à l’écart des flammes. Ils y étaient presque quand un cri éclata.

— *Alazrian ! J’kan a hiau !*

Jahl se raidit.

— Par l’enfer !

Ça venait de la tour. Alazrian crut d’abord que Praxtin-Tar le cherchait, puis il reconnut la voix…

Falger ahanait tant il courait vite. S’écartant de Jahl, Alazrian tituba vers le Triin.

— Falger !

Parvenu devant les deux hommes, le chef des réfugiés se lança dans une tirade exaltée en désignant les deux autres tours.

Alazrian lui prit la main pour établir une communion mentale.

— *N’aie pas peur, Falger, et ordonne tout de suite un cessez-le-feu ! Nous venons en amis !*

— *Que fais-tu donc ? Quelle est cette magie ? As-tu un don ?*

— *Je t’expliquerai plus tard, le temps presse ! Peux-tu tout arrêter ?*

Falger recommença à parler en triin. Alazrian, qui ne l'avait pas lâché, comprit chaque mot.

— *Entendu. J'ai déjà donné l'ordre de suspendre le feu. Mais que se passe-t-il ? Que faites-vous avec Praxtin-Tar ?*

Le souffle court, à un cheveu de l'évanouissement, Alazrian eut un petit sourire en coin.

— *Je t'expliquerai… Et j'ai un message pour toi de Dyana Vantran, Falger… Elle t'envoie son bon souvenir…*

Une heure plus tard, Alazrian, Jahl et Falger se réunirent dans l'un des bastions abandonnés d'Ackle-Nye, à l'est de la ville, protégé par des remparts où patrouillaient des guerriers triins. Richius et Praxtin-Tar étaient là aussi. Malgré les protestations d'Alazrian, le seigneur de guerre continuait de voir en Falger un ennemi. Dans la salle où ils se remettaient de leurs émotions, Falger fit apporter de la nourriture.

Conférant avec ses guerriers, Praxtin-Tar comptait ses morts : vingt-deux, tous brûlés vifs. Quand Crinion annonça la mauvaise nouvelle, son père, qui avait enlevé son heaume, parut sur le point de fondre en larmes.

À l'autre bout de la pièce, Falger ne cachait pas sa nervosité. Entre deux bouchées de nourriture, Richius Vantran parlait avec le Triin. Pour l'instant, on avait décidé que l'armée camperait deux jours à Ackle-Nye, le temps de panser ses plaies et de se reposer. Falger fournirait des vivres. Il écoutait Richius d'une oreille distraite, ne quittant pas des yeux le seigneur de guerre.

— Falger ? lança Vantran dans sa langue. Vous m'écoutez ?

Mord traduisit et le chef des réfugiés hocha la tête.

— Il écoute, assura Mord. Il accepte de fournir à manger et un abri. Que voulez-vous encore, Naren ?

— Son assurance qu'il ne nous attaquera plus… Regardez-le, Mord, en ce moment même, il semble préméditer un meurtre !

— Nous nous méfions du seigneur de guerre.

— Mord, je vous ai donné ma parole, rappela Alazrian. Praxtin-Tar n'est pas votre ennemi.

— Je l'ai moi-même combattu, rappela Richius. Vous le savez. Pourquoi ces doutes ? Vous ne croyez pas à la trêve ?

— Oh, si… pour l’essentiel.

Un armistice, même conclu de mauvaise grâce, était sans doute préférable à la reprise des hostilités… Alazrian plia les doigts. Une fois ses mains nettoyées, Falger les avait ointes d’un onguent analgésique, puis pansées. Et si Alazrian avait toujours mal à la tête, la douleur était en voie de disparition.

— Falger ?

Le Triin lui sourit et dit quelque chose qu’il ne comprit pas.

— Falger vous demande pardon, traduisit Mord. Il regrette de vous avoir blessé.

— Il n’a pas besoin de se confondre en excuses, assura Alazrian, sans faire mine de toucher le Triin.

Jusqu’à présent, Falger avait accepté ses explications sur ses pouvoirs – la seule chose qui le convainquait de la sincérité de Praxtin-Tar, dont les ardeurs mystiques étaient bien connues.

— Merci de votre aide, ajouta Alazrian. Nous ne serons pas un fardeau pour votre peuple et pour vous.

Compréhensif, Falger hocha la tête et se tourna de nouveau vers Praxtin-Tar, qui congédiait Crinion et ses guerriers.

Puis le seigneur de guerre tendit enfin la main à Alazrian.

— Ça va mieux ?

— Oui, merci.

Praxtin-Tar fronça les sourcils.

— Tu es tellement têtu ! Comment arriverai-je à protéger une tête brûlée comme toi ? Tu me causes autant de soucis que mon fils ! Si tu meurs, je serai dans une colère noire ! Et celui-ci…, ajouta-t-il en regardant Falger, quel imbécile ! Pire que toi ! J’ai hâte de tourner le dos à cette ville…

Falger répliqua vertement.

— Qu’a-t-il dit, Praxtin-Tar ? demanda Alazrian.

— Que lui aussi sera ravi de nous voir déguerpir… Qu’il en soit ainsi. Je te laisse, Alazrian Leth, car je dois retourner auprès de mes guerriers. Tu peux rester un peu, mais ne t’attarde pas trop. Tu as vraiment besoin de repos.

— Oui, père ! plaisanta le jeune homme.

Praxtin-Tar rayonna un court instant.

Puis il sortit en silence.

Falger et Richius soupirèrent de soulagement.

— Bon…, dit l'Aramoorien en se levant avec un sourire pour Falger. Nous tâcherons de ne pas rester dans vos jambes et nous ne nous attarderons pas non plus. C'est promis. Juste le temps de récupérer.

Le roi prit congé et sortit à son tour.

Falger chuchota quelque chose.

— Qu'a-t-il dit ? demanda Jahl.

— Que Kalak le surprend, traduisit Mord. Il s'attendait à autre chose… Vous avez dû être surpris, aussi.

Falger hocha tristement la tête.

— *Piy inikk.*

— Il est tourmenté, traduisit Mord.

Cette observation irrita Alazrian. Richius n'avait-il pas de quoi s'inquiéter ? N'étaient-ils pas tous en droit d'avoir leurs soucis ? Que ce soit dû à la proximité de sa patrie ou au choc d'avoir failli mourir, soudain, Alazrian ne se sentait plus rien de commun avec les Triins. Et il n'appréciait pas leurs commentaires, dans le dos de Richius.

Il se leva.

— Jahl, j'y vais. Praxtin-Tar peut avoir besoin de moi.

OceanofPDF.com

43

À mi-parcours, dans les Montagnes de Fer, Richius revit enfin Aramoor, au loin, dans la brume… Et cela suffit à lui couper le souffle.

Ses compagnons et lui chevauchaient depuis plus d'une journée dans la Course Saccenne. Le bruit des sabots remplissait le canyon. Richius avait avancé en tête, des rochers pour toute perspective et l'armée de Praxtin-Tar derrière lui.

Posté sur une corniche en compagnie du seul Jahl Rob, Richius eut un pincement au cœur… Il rentrait chez lui !

Et il retrouvait Aramoor tel qu'il l'avait laissé. Étant trop haut pour voir les stigmates de l'occupation talistanienne, le jeune homme admirait le panorama verdoyant. Sa beauté lui coupa le souffle. Mains tendues, Jahl se remplit les poumons d'air pur. Les yeux fermés, après s'être signé, il dit une prière.

— Nous sommes chez nous… ou quasiment !

Richius repensa à Dyana, qui n'avait jamais vu Aramoor. Si tout se déroulait comme prévu, il pourrait enfin l'y amener un jour. Shani découvrirait l'autre moitié de son héritage et saurait que tout n'est pas triin dans la vie.

— C'est si beau ! Je me sens… bizarre.

— Bizarre ?

Richius ne pouvait pas mieux s'expliquer.

— Où est votre fief ? À quelle distance ?

— Nous y sommes presque, répondit Jahl. Vous voyez cette corniche, là-bas ? Les Saints s'y cachent.

— Ils sont tout près d'Aramoor ! Je suis surpris que Leth ne soit pas venu vous en déloger.

— Oh, il a essayé. Après ma longue absence, j'ai peur de ce que je vais trouver, je l'avoue. Avant qu'Alazrian et moi partions pour Lucel-Lor, Leth avait découvert notre repaire.

— Alazrian me l'a dit. Le garde du corps…

— Shinn, ce salaud ! Nous étions sûrs qu'il reviendrait à la tête d'une armée. J'ai recommandé à mes hommes de fuir si ça arrivait.

— Eh bien, voyons s'ils sont toujours là…, conclut Richius. Prêt ?

— Et vous ?

Une autre question difficile… Richius doutait d'être jamais prêt à affronter les Aramooriens…

— Oui, mentit-il. Allons-y.

Ils rejoignirent Alazrian et Praxtin-Tar, au pied de la corniche.

— Vous avez vu ? demanda le jeune homme. Nous y sommes ?

Jahl hocha la tête.

— Pratiquement, oui. Praxtin-Tar et toi devriez attendre ici avec l'armée, Alazrian. Si les Saints ne nous ont pas encore repérés, je ne voudrais pas qu'ils s'affolent à la vue de tous ces Triins…

— Ils ont dû nous voir, dit Alazrian. Il y a forcément des sentinelles, non ?

— En principe, oui, mais j'ignore ce qui a pu se passer en mon absence, et je ne veux prendre aucun risque. Attends ici avec les guerriers, d'accord ?

Alazrian accepta et informa Praxtin-Tar. Puis ils retournèrent vers l'armée.

À la tête de la colonne, Rook attendait aux côtés de Crinion. Il brûlait d'avoir des nouvelles.

— Eh bien ? Vous avez vu Nar ? Nous sommes arrivés ?

— Presque, répondit Richius.

— Mon seigneur, je dois savoir : que m'arrivera-t-il en Nar ?

— Je parlerai à Praxtin-Tar. Promis, je verrai ce que je peux faire. Mais je ne te garantis rien.

— Il m'aura à l'œil ! chuchota Rook, irrité. Je ne m'échapperai pas sans votre…

— Eesay ! rugit Praxtin-Tar en flanquant une tape sur le crâne de son esclave.

Rook détala. Le Triin fit un signe de tête aux Aramooriens, qui se dirigèrent vers leurs montures.

— Nous ne serons pas longs, Alazrian, assura Jahl. Fais attention à toi et ne t'inquiète pas. D'ici deux ou trois heures, le temps que j'explique la situation, nous serons de retour.

Richius et Jahl s’éloignèrent, laissant derrière eux Alazrian et ses protecteurs. Peu à peu, le silence s’épaissit. Richius se perdit dans ses souvenirs.

Ayant appris que Dyana était peut-être toujours vivante, il avait quitté Aramoor pour rejoindre Lucyler… Et il n’était pas revenu. Les sentiments et la politique avaient scellé son destin. Maintenant, en retrouvant sa patrie, il sentait son angoisse monter.

Peut-être n’aurait-il jamais dû revenir sur ses pas…

Mais Jahl avait été si persuasif ! Et au fond, Richius voulait désespérément revoir Aramoor.

Il s’arma de courage.

Son compagnon ralentit.

— Là-haut ! dit-il en désignant une paroi, au sud.

Il examina le sol en quête d’empreintes. Personne ne semblait être passé par là depuis des semaines.

— Où sont vos sentinelles ? demanda Richius. C’est si calme…

— Les Saints doivent rester très discrets. Continuons. Nous rencontrerons bientôt quelqu’un.

— Jahl Rob ! cria une voix. Vous avez réussi !

Levant la tête, Vantran aperçut, perché sur une corniche, un homme armé d’un arc. La barbe fournie et les vêtements rapiécés, il agitait les bras.

Avec un grand sourire, Jahl Rob cria :

— Ricken !

La sentinelle commença à descendre et le prêtre lança sa monture à sa rencontre. Vantran suivit avec moins d’empressement. Jahl ne lui avait pas parlé de ses hommes – sans doute parce que Richius avait eu peur de poser des questions et de renouer avec la tristesse…

Car voir un rebelle avait de quoi déprimer. Quand Ricken étreignit Rob, qui était descendu de cheval, Richius vit de plus près sa pâleur maladive, sa maigreur effrayante, sa tenue sale et déchirée…

Mais son regard brillait de joie.

Vantran approcha. Dès que l’homme leva les yeux vers lui, il perdit toute allégresse.

— Dieu Tout-Puissant ! Je n’y crois pas… C’est bien lui ?

— C’est notre roi, Ricken, confirma Jahl. Richius.

Alors, Vantran reconnut le rebelle.

— Ricken Dancer…, chuchota-t-il. L'éleveur de chevaux…

— Mon Dieu ! répéta l'Aramoorien incrédule. C'est vraiment vous ! Jahl, je n'arrive pas à croire que vous ayez réussi !

— Croyez-le ! dit Richius. Je suis de retour.

— Le souverain d'Aramoor revenu régner sur ses paysans… (Les lèvres de Ricken tremblèrent de colère.) Quelles couilles d'acier, Vantran !

— Du calme, Ricken ! cria Jahl. C'est notre suzerain et il mérite le respect !

Quittant le cavalier des yeux, le rebelle se tourna vers son chef.

— C'est vous qui dites ça ? Ce vampire nous a tous trahis !

— C'est du passé ! insista le prêtre. Ou préféreriez-vous appeler Tassis Gayle « Sire » ?

Richius descendit de cheval.

— Je ne suis pas revenu demander votre pardon, Dancer. De toute façon, ce serait immérité. Je suis là au nom d'Aramoor. C'est tout.

— Je ne peux pas vous appeler « mon roi », Vantran, répondit Ricken, un peu moins agressif. Dieu du ciel, je n'arrive toujours pas à en croire mes yeux !

— Il vient nous aider, dit Jahl. Et il n'est pas seul. Une armée triine l'accompagne.

— Avec des lions ?

— Non. Praxtin-Tar, un seigneur de guerre, commande cette armée. Je vous préviens, Ricken, il n'est pas homme à se laisser marcher sur les pieds. Roi en son pays, il vous étripera à la plus petite offense. Je veux que vous retourniez au camp dire aux autres… (Jahl s'interrompit.) Comment vont les Saints ? Vous n'êtes pas seul, n'est-ce pas ?

— Non, répondit Ricken. Parry a été malade et Taylour s'est cassé un bras en dévalant une pente. Mais Leth nous a fichu la paix. Tant de silence et de calme nous ont rendus nerveux, Jahl.

— Eh bien, ce sera bientôt très bruyant, mon ami ! Courez les prévenir que nous arrivons. Surtout, que personne ne fasse rien contre Praxtin-Tar et ses guerriers. Nous avons une guerre à gagner, Ricken, et le temps presse !

— Quoi ?

— Dans deux jours, ce sera l’été, dit Richius. Alors, nous monterons au combat.

— Jahl ?

— Il a raison, Ricken. Nous devrons nous mettre vite d’accord. Nos Triins brûlent d’en découdre. Ils sont aussi affamés… Il faut reprendre Aramoor à l’ennemi avant de mourir tous de faim. Bon… Ne restez pas planté là à bayer aux corneilles ! Courez prévenir tout le monde !

Ricken commençait l’escalade quand il s’arrêta, les yeux levés vers la corniche où se tenait un enfant, bouche bée. Perplexe, Richius le regarda aussi.

Jahl Rob avait des gamins parmi ses Saints ?

— Par l’enfer ! grogna Ricken. Alain, je t’avais dit de ne pas te montrer ! cria-t-il. Ne descends pas !

— Alain ? s’écria le roi. Alain !

— Richius ? C’est bien toi ?

— Alain !

Oubliant Ricken et Jahl, Vantran gravit la pente pendant que le gamin la dévalait avec des cris de ravissement. Richius avait l’impression de voir un fantôme. Les bras en croix, il attendit qu’Alain, le frère de son plus cher ami, se jette à son cou.

— Mon Dieu, que fais-tu là ? Que… s’est-il passé ?

— Richius, c’est toi ! glapit l’enfant, aux anges. C’est bien toi !

Le jeune homme l’entraîna au pied de la paroi, étonné de le retrouver si grand. Alain ressemblait tellement à Dinadin que c’en était effrayant.

L’air inquiet, Jahl se rapprocha d’eux.

— Richius, je suis navré de ne pas vous avoir prévenu. Je ne pouvais pas…

— Jahl, qu’est-il arrivé ? Alain, où est ta famille ? Del ?

L’enfant regarda Rob.

— Vous ne le lui avez pas dit ?

— Je n’ai pas pu.

— Oh, non… Del est mort ?

Alain hocha la tête.

Richius le reprit dans ses bras.

— Dieu, je suis navré… Tellement navré…

Richius jeta un regard noir à Jahl.

— Que pouvais-je dire ? se défendit le prêtre. Vous ne le saviez pas, mais vous n'avez rien demandé non plus ! Del était mon ami.

— C'était le mien aussi ! dit Richius. Comme Dinadin. Vous auriez dû me prévenir.

— J'allais le faire mais… (Jahl haussa les épaules.) Disons que j'attendais le bon moment.

Richius prit Alain par les épaules.

— Dieu, je suis content de te revoir, mon garçon ! Tu as grandi, c'est fou !

— Je n'arrive pas à le croire… (Le cadet des Lotts effleura la joue du roi.) Tu as changé.

— Plus que tu ne l'imagines. Mais on dirait que tu as faim. Nous avons apporté à manger. Tu en veux ?

Jahl se racla la gorge.

— Richius, remettez à plus tard les effusions ! D'abord, allons retrouver Praxtin-Tar. Ricken, emmenez Alain avec vous.

— Non ! (Vantran prit l'enfant par la main.) Il vient avec moi.

— Richius, je vous en prie…

Le jeune homme retourna vers son cheval.

— Je ne le quitterai pas des yeux, Jahl, lança-t-il par-dessus son épaule. J'ai déjà perdu ses deux frères. (Il hissa Alain en selle, puis bondit en croupe et saisit les rênes.) Ricken, allez prévenir les autres que nous arrivons. Et que je suis de retour.

— Vous resterez, mon seigneur ?

Richius perçut une note d'espoir dans la voix de l'Aramoorien.

— Je suis là pour reprendre ce qui m'appartient. Dans deux jours, nous bouterons l'occupant hors de nos terres !

Ce soir-là, Jahl était seul au bord d'une falaise, près de son fief. Vers la ligne de l'horizon, à peine visibles malgré leur hauteur, les sapins d'Aramoor semblaient monter la garde. Avec la tombée de la nuit, une brise fraîche soulevait la poussière et charriait les murmures… Une à une, les étoiles s'allumaient dans le ciel. À l'est, l'armée de Praxtin-Tar campait dans la Course, autour de petits feux de cuisson. Le convoi de l'intendance et les chevaux étaient installés pour la nuit. Les Druls

avaient rencontré les Saints pour débattre des opérations à venir et partager les vivres. Il fallait commencer à planifier l'invasion d'Aramoor. Il y avait tant à faire en si peu de temps ! Dans deux jours, ce serait l'été. Or, les guerriers de Praxtin-Tar se ressentaient du long voyage, et les Saints ne semblaient pas en état de se battre. Mais les deux peuples étaient décidés à surmonter leurs maux, poussés par le désir de suivre Richius Vantran au combat. Malgré ses erreurs passées, le Chacal parvenait à s'assurer la loyauté de ses sujets. Aux yeux de Jahl, le phénomène tenait du miracle.

Les Vantran étaient décidément très persuasifs !

Tourné vers Aramoor, les yeux fermés, Jahl Rob priait Dieu à genoux. Au cours de la longue excursion vers Lucel-Lor, le Très-Haut avait veillé sur lui. Et Il ramenait le Chacal au pays…

Jahl avait prié avec ferveur. Et Dieu l'entendait. Le prêtre débordait de gratitude.

— Merci, Père ! Merci de protéger mes Saints… Merci de nous rendre notre roi. Merci pour Praxtin-Tar, même si c'est un païen ! Merci d'alléger à ce point mon fardeau et de me redonner un cœur léger !

Rouvrant les yeux, il contempla le ciel et se souvint de ce que l'archevêque Herrith en personne lui avait dit… *« Épée brandie, certains anges conduisent des chariots de feu. »*

À condition d'ouvrir grand les yeux, les verrait-il dans les nuées ? En cette nuit miraculeuse, tout paraissait possible. Au cours des combats, ces anges seraient sûrement à leurs côtés. Et rien ni personne ne leur résisterait. Pas même Tassis Gayle.

Une ombre bloqua la lumière des étoiles…

Jahl entendit quelqu'un arriver derrière lui.

— Richius ? Approchez.

— Vous étiez en prière. Je ne voulais pas vous importuner.

— J'ai fini pour l'instant. (Se retournant, Jahl lui fit signe.) Venez vous asseoir près de moi.

Non sans hésiter, le jeune homme – qui cachait mal son trouble – se rapprocha. Il jeta un coup d'œil au loin.

— Je venais parler de l'attaque, puisque vous n'avez pas assisté à la réunion avec Praxtin-Tar.

— J’ai pensé que vous étiez mieux placé que moi pour ça. Je veux que les hommes s’habituent de nouveau à vous suivre… Après tout, vous êtes le roi.

— Nous sommes tous d’accord : après-demain. Praxtin-Tar sera prêt. Nous n’aurons pas de seconde chance. Il faudra surprendre Leth au château avant que le Talistan puisse expédier des renforts.

— Le Talistan aura fort à faire, vous ne croyez pas ? Gayle n’enverra pas de troupes à Leth. Pas si Biagio tient parole.

— Oh, Biagio… Je ne sais plus que penser à son sujet. Alazrian a foi en lui, mais…

— Se fier à Biagio est impossible. Je sais. Cela dit, Alazrian a toute ma confiance… C’est un brave garçon, Richius. Et il ne ment pas.

— Il n’en a pas besoin. Qui nous dit que Biagio ne l’a pas embobiné ? Vous ne connaissez pas l’empereur autant que moi, Jahl… C’est un redoutable manipulateur ! Et un séducteur comme il y en a peu.

— Alazrian affirme qu’il a changé. (Jahl sourit.) Pensez-vous qu’un homme ne peut pas changer, mon seigneur ?

— Inutile de me tendre des pièges. Vous savez ce que je veux dire. Biagio devra faire ses preuves. En ce qui me concerne, nous sommes seuls face à l’ennemi.

— Peut-être. Seuls avec Praxtin-Tar, avec vous comme commandant en chef… et avec Dieu. Ça me va très bien !

Richius hocha distraitement la tête.

— Mon seigneur ?

— Oui ?

— Vous ne veniez pas me parler de l’attaque, pas vrai ? Pourquoi ne pas me dire ce qui vous tracasse ?

— On croirait entendre Biagio ! Suis-je aussi transparent ?

— Quand vous faites grise mine, oui… Je vous en prie, ne restez pas debout.

Vantran s’assit en tailleur près de lui et contempla la nuit, semblant communier avec Aramoor.

Jahl le laissa à ses pensées, le temps qu’il voie clair dans ses idées.

— Ils m’ont de nouveau accepté…

Le prêtre hocha la tête.

— Je ne m’y attendais pas. Et je ne le mérite pas.

— Vous êtes leur roi. Ils ont toujours espéré votre retour.

— Le roi ! s'écria Richius. Un souverain digne de ce nom ne les aurait jamais abandonnés !

— Un roi digne de ce nom serait revenu vers eux. Comme vous le faites.

— Ce n'est pas facile. Je n'aurais jamais cru revoir Aramoor un jour. Et maintenant… Je trouve mon pays si beau que j'ai du mal à le regarder…

— Aramoor vous attend. Votre peuple a besoin de nous.

Richius joignit les mains.

— Alors, j'espère ne plus le décevoir.

Jahl baissa les yeux.

— Vous priez, mon seigneur ?

— Non.

— Non ? Eh bien, vous devriez. Dieu peut vous aider.

— Dieu ne m'adresse plus la parole, j'en ai peur.

— Parlez-Lui ! Il soulagera votre fardeau et Il vous libérera de la culpabilité.

— Quelle culpabilité ? se récria Richius.

Jahl le dévisagea.

— Vous êtes tourmenté. Après votre défection, vous vous demandez pourquoi les Saints vous acceptent. Vous vous sentez coupable de nous avoir abandonnés à notre sort. Vous pensez avoir péché.

— Je ne suis pas un pécheur !

— Dieu peut vous absoudre. Il suffit que vous le vouliez. Demandez Son pardon, Richius. Vous vous sentirez renaître.

— Non. J'en doute…

— Pourquoi pas ? Vous croyez en Dieu, n'est-ce pas ?

— J'ignore en quoi je crois.

— Alors ? Qu'avez-vous à perdre ? (Jahl Rob se redressa.) Soulagez votre conscience. Laissez-moi vous entendre en confession.

— Je n'ai rien à confesser ! Je suis seulement… nerveux.

Jahl donna à son souverain un petit coup de coude.

— Vous êtes le roi d'Aramoor ! Nous vous avons tous pardonné. Maintenant, vous avez besoin de savoir que Dieu aussi vous pardonne. (Yeux clos, le prêtre se prépara.) Votre confession, Sire. Je vous écoute.

— Jahl, parlons plutôt stratégie ! Il reste beaucoup à faire. Et vos hommes vous réclament. Vous devriez retourner près d'eux. Venez, allons voir Praxtin-Tar.

— Plus tard. D'abord, prions Dieu pour qu'Il nous guide.

— Jahl, il nous reste à peine deux jours !

— Il est toujours temps de prier, Richius. Demandez à Dieu de pardonner vos péchés.

— Je ne suis pas un pécheur, mais un homme qui a commis des erreurs ! Je n'implorerai le pardon de personne.

— J'attends…

Après un moment, Rob entendit son compagnon se lever, s'épousseter et s'éloigner. Il rouvrit les yeux. Richius était parti.

— Ah, pardonnez-lui, Père. Une chose à la fois… Au moins, il est de retour parmi nous.

OceanofPDF.com

44

De tous les bateaux de la flotte de Wallach, le Gladiateur était le meilleur. Sorti une dizaine d'années plus tôt des chantiers navals de Gorkney, il transportait de l'or et des rubis en provenance de Casarhoon le long du littoral oriental de l'empire, souvent pourchassé par les pirates et par les capitaines de la Flotte Noire avides de pots-de-vin. Ce trois-mâts aux voiles carrées avait brièvement servi dans la marine de Gorkney avant que les autorités de la principauté ne renoncent à leur force militaire pour des raisons financières. Mais grâce à cette expérience, armer le Gladiateur s'était révélé remarquablement facile. Comptant maintenant dix canons à bâbord et à tribord, c'était le navire le plus redoutable de l'armada de Zerio, qui en avait logiquement fait son vaisseau-amiral.

Sur ordre d'Elrad Leth, le capitaine avait mis le cap vers Aramoor, en direction des hautes terres orientales. Le Gladiateur en tête, les autres navires voguaient de conserve. Une fois leur destination atteinte, ils lanceraient des offensives propres à envenimer la situation, les nations s'opposant aux nations…

Zerio n'aurait pas pu être plus heureux. Pour un corsaire, rien n'était plus enrichissant que la guerre. Zerio avait volontiers adopté les plans de Gayle : à bord du Gladiateur, il serait en relative sécurité, même si le roi du Talistan perdait la vie dans l'aventure. Et il y avait de quoi faire fortune ! Zerio et ses hommes s'étaient déjà grassement payés sur le trésor de Wallach. Quand les finances du duc seraient à sec, les corsaires voleraient vers d'autres exploits. La Flotte Noire étant plongée dans le chaos, la guerre allait fondre sur Nar, et Zerio pensait à l'or qu'il engrangerait bientôt…

Depuis une journée, l'armada voguait plein sud, sous le vent.

Jusque-là, elle n'avait croisé personne.

Puis le cuirassé apparut.

Penché à la proue du Gladiateur, le capitaine Zerio observait à la longue-vue le navire de guerre. Le soleil était bas à l'horizon, mais le cuirassé de la Flotte Noire se détachait nettement sur les flots. Il n'arborait pas de couleurs. Zerio se mordilla les lèvres, intrigué par les autres bâtiments qui voguaient avec lui. Sans avoir jamais vu les schooners dorés de Liss, il s'était toujours imaginé qu'il les reconnaîtrait au premier coup d'œil.

— Sainte Mère de Dieu…, chuchota-t-il. Je n'arrive pas à y croire…

Près de Zerio, son officier en second – et camarade de beuverie –, Duckworth, tapa nerveusement du pied. L'équipage s'était rassemblé à la proue.

— Des Lissiens ? demanda Duckworth.

— Je crois, répondit le capitaine. Sans certitude…

— C'est sûrement ça ! lança un lieutenant.

— Que diable viennent-ils faire ici ? grogna Duckworth. Et que fiche un cuirassé à leurs côtés ?

— Dieu Tout-Puissant, comment le saurais-je ? répondit Zerio.

Il replia sa lunette d'approche et la tendit à un jeune aspirant, un gamin originaire de Gorkney. De verdâtre, son teint avait viré au blanc sous l'effet de la terreur.

— Retournez tous au travail ! cria Zerio. On n'est pas au cirque ! À vos postes !

L'équipage se dispersa. Derrière le vaisseau-amiral, les autres navires corsaires ralentirent.

— Que faisons-nous, capitaine ? murmura Duckworth. Ils nous ont repérés et convergent vers nous !

— La ferme, je réfléchis !

Zerio évalua la distance entre les Lissiens et son armada – environ un demi-mille marin… Ça suffirait pour mettre au point une tactique défensive.

Le capitaine n'arrivait toujours pas à comprendre pourquoi des Lissiens naviguaient si loin au nord, et encore moins ce que faisait un cuirassé naren à leur tête… Mais peu importait. Zerio avait mission de protéger le Talistan. Wallach l'avait grassement rémunéré, et en dépit de

sa réputation de pirate, le capitaine entendait honorer ses engagements. Il ne laisserait pas passer les Lissiens sans rien tenter.

— Duckworth, que nos autres navires adoptent une formation de combat. Virons à tribord, par le travers.

— Quoi ? s'étrangla le second.

— Pas question de laisser ces Lissiens filer comme ça !

— Zerio, ce sont des Lissiens, justement ! Il faut fuir !

— Où ça, Duckworth ? Au Talistan, d'où nous venons ? Ne pensez-vous pas que c'est la destination de ces démons ?

— Alors, ne nous en mêlons pas ! Bon sang, je ne me suis pas engagé pour ça. Ce ne sont pas nos oignons !

— Maintenant, oui…

— Mais…

— Exécution ! explosa Zerio. En formation de combat, tout de suite !

Duckworth transmit les ordres. Lentement, le Gladiateur vira à tribord.

Zerio se frotta les mains. Certes, il n'était pas un stratège aguerri. Et il n'avait jamais eu l'occasion de se mesurer à un cuirassé. Ou à des Lissiens… Mais quelque chose le poussait à rechercher l'affrontement. S'il réussissait à couler un schooner, il deviendrait le corsaire le mieux payé de tout l'empire.

À bord du Souverain Effroi, Kasrin, Jelena et Laney se tenaient sur le gaillard d'avant, intrigués par l'étrange armada qu'ils découvraient. En repérant les Narens, Kasrin avait ordonné à sa flotte de ralentir, le temps qu'il évalue les possibilités. Ses vigies avaient compté plus d'une dizaine de bâtiments. À cette distance, difficile de dire s'ils étaient armés ou pas. Mais ça paraissait vraisemblable. À bâbord et à tribord, les schooners lissiens voguaient à hauteur du Souverain – le vaisseau de Vares étant le plus proche à tribord. Prêt à éperonner ses adversaires, le Tête de Marteau scintillait sous les feux mourants du soleil. Mais Vares ne cherchait pas à distancer le cuirassé pour passer à l'attaque. Sachant Jelena à bord du Souverain, il n'osait pas remettre en question l'autorité de Kasrin.

— Les Narens adoptent une formation de combat ! s’exclama Laney.

Jelena comprit aussitôt.

— Ils ne veulent pas nous laisser passer… Ils ont décidé de se battre.

— Ou ils cherchent à ce que nous fassions demi-tour, dit Kasrin.

Personne ne répondit. À une nuit de voile à peine du Talistan, les Lissiens longeaient le littoral des hautes terres orientales. Au matin, ce serait l’été… Le Souverain Effroi devrait alors être en vue du Talistan, prêt à ouvrir le feu. Deux semaines durant, la flotte lissienne avait vogué sans incident, bénéficiant de conditions météorologiques favorables. Maintenant, confronté au blocus naren imprévu, Kasrin n’arrivait pas à croire que la chance ait pu tourner si vite…

— Nous n’avons pas le choix, trancha Jelena. Contourner ces Narens sera impossible.

Laney hocha la tête.

— En tout cas, ça prendrait trop de temps… Nous devrons forcer leur barrage.

Kasrin se massa les tempes.

— Mais qui diable avons-nous devant nous ? Et que fichent-ils là ?

— Le Talistan n’a pas de flotte, lâcha Jelena. C’est ce que vous m’affirmiez, Blair…

— Oui. J’ignore qui sont ces gens. Biagio avait peut-être raison. Le Talistan s’apprête à fondre sur la Cité Noire !

— Mais où les Talistaniens se seraient-ils procuré des bateaux ? demanda Laney.

— Ils les auront vraisemblablement achetés. Tassis Gayle est riche. On dirait qu’il s’est payé une flotte pour offrir un soutien logistique à son armée ! Quoi qu’il en soit, l’affrontement paraît inévitable.

Jelena plissa le front.

— Ce sont des corsaires ! Nos équipages n’en feront qu’une bouchée, Blair.

— Ça n’est pas dit, modéra Kasrin, prudent. Gayle a pu débaucher un haut commandant de la Flotte Noire pour le placer à la tête de son armada… Nous ignorons à qui nous avons vraiment affaire.

— Nous vaincrons ! S’ils veulent la bagarre, ils ont trouvé à qui parler !

Kasrin prit la reine par un bras pour l’attirer à l’écart. Poliment, Laney détourna le regard.

— Une minute ! Jelena, je vous le répète, ce n’est pas votre combat.

La jeune femme se dégagea.

— Je ne suis plus une petite fille. Et vous n’affronterez pas seul ces Narens. Mes vaisseaux monteront à l’attaque.

— Jelena…

— Inutile d’insister ! Après avoir fait tout ce chemin, nous ne vous abandonnerons pas face à l’ennemi. Les combats ne nous effraient pas, Blair.

— Je sais. Ne nous disputons pas, je vous en prie… J’ai besoin d’idées… Laney ? Qu’en pensez-vous ?

L’officier en second observait les navires ennemis.

— Nos adversaires ont indubitablement la supériorité numérique. Mais Jelena a raison : un ramassis de pirates ne fait pas le poids contre des schooners.

— Entendu. Nous attaquons !

— Non, intervint la reine. Les schooners s’en chargeront.

Intrigués, les deux hommes la regardèrent.

— Le Souverain Effroi doit atteindre les côtes du Talistan. Il lui faut donc forcer ce blocus, puis continuer toutes voiles dehors… Nos équipages feront le reste.

— Jelena, ce n’est pas possible !

— Vous savez que j’ai raison, Blair. C’est le seul moyen. Regardez… (La reine désigna les corsaires.) Ils sont en formation de combat, vaisseau-amiral en tête. Leur commandant est à bord, pas vrai ?

Kasrin hocha la tête.

— Alors, changeons de cap. Fonçons sur le vaisseau-amiral, secouons-le un peu avec nos canons tribord, puis continuons sur le Talistan… Vares et ses schooners empêcheront les Narens de nous poursuivre.

Kasrin réfléchit. Depuis que les canons bâbord du Souverain avaient fondu lors du combat contre l’Intrépide, seules les batteries

tribord restaient opérationnelles. Il faudrait effectivement s'attaquer au vaisseau-amiral. Car sans canons bâbord, foncer au centre de la formation ennemie serait impossible.

— C'est difficile, répondit Kasrin. Nous devrons être rapides.

— Nous avons le vent en poupe, rappela Laney. Et une fois que nous aurons viré par le travers, les Narens s'attendront à une attaque en règle. Ils ne croiront pas que nous tentons simplement de les déborder.

— Et Vares ?

— Il fera diversion, répondit la reine. Pas d'inquiétude là-dessus.

— Acceptera-t-il ce rôle ? demanda Kasrin. Ce n'est pas son combat, Jelena.

— Vares sait ce qu'il a à faire, Blair. Vous ne le connaissez pas. N'oubliez pas qu'il s'agit de Narens. Et quand il est question de les combattre, Vares est insatiable.

Le commandant Vares fit une pause pour déchiffrer le message lancé par le sémaphoriste du Souverain Effroi. C'était sans doute un marin compétent, mais son inexpérience des signaux lissiens crevait les yeux. Vares interpréta le message du mieux qu'il put… et éclata de rire.

Il prit l'un de ses lieutenants à témoin.

— Dorin, vous avez vu ?

Le jeune officier fit la grimace.

— Hum… Ça m'a en partie échappé, commandant… Allons-nous attaquer ?

— Absolument ! répondit son supérieur.

La nouvelle lui redonnait du cœur au ventre. Sur la passerelle de commandement de son schooner, il enfonça les mains dans ses poches et bomba le torse, imaginant que les Narens l'épiaient par leurs longues-vues. Obéissant à l'ordre de la reine – escorter le Souverain Effroi vers le Talistan –, il n'aurait jamais cru se heurter à des Narens. Selon le sémaphoriste, les schooners devaient enfoncer la formation ennemie et suivre le Souverain à tribord. Les batteries bâbord du cuirassé étant hors d'usage, voilà qui n'était guère surprenant. Vares allait transmettre les directives quand le sémaphoriste naren recommença à agiter ses drapeaux. Le commandant s'attacha à comprendre le message confus.

— « En avant, puis rompre la formation » ? Ça veut dire quoi ?

Soudain, il saisit. Tous les navires ne rompraient pas la formation – seulement le Souverain Effroi.

Vares fit signe à la reine, sur le pont du cuirassé.

— Je comprends, Majesté ! cria-t-il, doutant qu'elle l'entende. Bonne chance à vous !

— Commandant ? dit Dorin. Qu'y a-t-il ?

— Bouchez-vous les tympans, lieutenant, ça va commencer.

Pendant que Duckworth courait transmettre les ordres aux hommes d'équipage et aux servants, le capitaine Zerio observait par sa longue-vue l'approche rapide de l'armada lissienne. Il avait bien déployé sa flotte, de manière à former une muraille de canons… une « ligne de bataille » selon la terminologie narène, ainsi que Zerio l'avait appris lors de son bref service dans la Flotte Noire. Cette formation donnait un avantage certain, toutes les batteries mobilisées contre l'ennemi. Mais voilà que celui-ci, adoptant une tactique analogue, virait à bâbord tout en filant plein nord… Il allait orienter ses canons tribord contre les Narens, comprit Zerio. La manœuvre le contraria. Il s'était attendu à une tentative de débordement ou d'éperonnage… Dans ce cas, les proues lissiennes mal protégées auraient prêté le flanc aux bordées narènes. Prenant la tête, le cuirassé, qui avait le vent en poupe, fonçait vers le Gladiateur. Il serait bientôt à portée de tir… Zerio maudit sa stupidité. Les cuirassés disposaient de canons lance-flammes dont la portée dépassait de beaucoup celle des vieilles bouches à feu traditionnelles…

Trop tard pour changer son fusil d'épaule.

Zerio jura comme un charretier.

Duckworth accourut.

— Qu'y a-t-il ?

— Le cuirassé fonce sur nous !

— Et alors ?

— Et alors ? Il a des canons lance-flammes, idiot ! Sa portée de tir est supérieure à la nôtre !

— Bon sang, c'est maintenant que vous y pensez ?

— Je ne m'attendais pas à le voir prendre les devants ! rugit Zerio. (D'un coup d'œil par-dessus son épaule, il vit, derrière le Gladiateur, l'équipage du Glorieux paré au combat… et il lui vint une idée.)

Duckworth, faites signe au Glorieux de nous suivre. Nous allons rompre la formation et tenter de coincer le cuirassé entre nous deux. Ensuite, nous l'attaquerons par bâbord.

— Et nos ennemis essuieront des feux croisés… Bonne idée !

— Espérons-le. Vite, transmettez mes ordres !

Duckworth obéit sur-le-champ. Une fois de plus, le Gladiateur reprit de la vitesse, talonné par le Glorieux. Alors que le cuirassé se hâtait pour déjouer la manœuvre, Zerio observa avec satisfaction la progression du Glorieux. Leurs ennemis avaient le vent pour eux, pas la vitesse… Ils allaient devoir affronter deux navires ou foncer au centre du blocus.

— Pas mauvais ! se félicita Zerio.

Il se mesurait pour la première fois à un capitaine de cuirassé. Et jugeait déjà surfaite la réputation de ce type d'officiers.

— Il change de cap !

Kasrin agrippa le bastingage à s'en blanchir les phalanges. Appuyé par le vent, le Souverain Effroi arrivait presque sur le vaisseau-amiral naren, mais un autre navire se portait à sa rencontre, le prenant en ligne de mire. Le long du pont, les hommes de Kasrin se préparèrent. Les canons lance-flammes tribord rougeoyèrent en bourdonnant. Blair Kasrin se livra à un rapide calcul de la distance qui séparait les deux navires de guerre. Il avait la vitesse pour lui, mais il n'aurait plus le temps de les semer.

— Regardez, dit Laney, ils ont laissé une brèche dans leur barrage.

— Ils veulent nous inciter à passer entre eux, dit Jelena.

— Ils savent que nous avons une portée de tir supérieure à la leur, dit Kasrin. Leur chef est malin, ce salaud !

Blair se frotta pensivement le menton. Changer de cap n'était plus envisageable. Et à supposer que le cuirassé puisse manœuvrer entre les bâtiments ennemis, il n'avait plus de batteries bâbord à leur opposer…

Restait une possibilité.

Le commandant ennemi l'aurait voulu !

— Nous devrons affronter ces deux navires, conclut Kasrin. Laney, rapprochez-nous. Comme ça, droit !

Le Souverain Effroi vira de bord vers les Narens. Derrière, la flotte de Vares se plaçait en position, prête à en découdre. Les Lissiens étant en

infériorité numérique, la bataille navale s’annonçait rude. Mais les enfants de Liss étaient doués, se rappela Kasrin, et il suffirait qu’ils fassent assez longtemps diversion pour que le Souverain glisse entre les doigts de l’ennemi… Une fois le cuirassé hors de danger, Vares se lancerait dans la bataille fort de l’avantage très réel des schooners : leur rapidité légendaire.

Par tribord devant, le vaisseau-amiral et son escorte arrivaient à portée de tir. Bientôt, le Souverain serait menacé. Kasrin jeta un coup d’œil aux huniers gonflés de vent. Les vergues grinçaient. Le Souverain Effroi filait plein nœud, à la limite de sa vitesse maximale… Et les Narens, en passe de le rattraper, ajustaient déjà leurs canons. Encore quelques instants et…

— Jelena, consentiriez-vous à descendre à l’abri ? demanda Kasrin.

— Oubliez ça ! (Restée près de lui, sur le gaillard d’avant, la jeune femme observait l’ennemi.) Nous tiendrons bientôt les Narens au bout de nos canons…

Les appels des servants se répercutaient le long du pont d’artillerie. Laney se tenait également à côté de Kasrin, prêt à relayer les ordres.

L’équipage s’apprêtait à encaisser les premiers tirs.

S’exposant à la tourmente, Jelena tenait un filin d’une main et le bastingage de l’autre. Kasrin appréhendait l’ouverture des hostilités. Le Souverain Effroi, tout juste remis à flot, tiendrait-il le choc ?

— Laney, canons deux et trois contre le navire d’escorte. Le premier pilonnera le vaisseau-amiral.

— Premier canon, contre le vaisseau-amiral. À vos ordres, capitaine.

Laney transmit les directives et les deux canons désignés ajustèrent leur ligne de mire. Le troisième, d’une portée de tir supérieure, se concentrerait sur le vaisseau-amiral.

— Parés ! lança Kasrin. À mon signal…

À cet instant, l’ennemi ouvrit le feu…

Arrachant Jelena du bastingage, Kasrin lui fit un bouclier de son corps. Les boulets de canons mitraillèrent l’eau autour du cuirassé, sans l’atteindre.

Se dégageant, la reine retourna au bastingage pour sonder l’écran de fumée.

— On a eu chaud ! Blair ? On riposte ?

Kasrin grinça des dents.

— Laney ?

— Oui, mon capitaine ?

— Pulvérisez-les !

À bord du Gladiateur, Zerio préparait ses batteries au tir quand il entendit les premières détonations. Choqué, Duckworth lâcha la longue-vue, qui se brisa sur le plancher.

— Par l'enfer ! jura-t-il.

Survolant les flots, deux lances de flammes percutèrent dans un grand sifflement de vapeur la coque du Glorieux, qui donna de la bande. Les canonniers ripostèrent, mais des traînées de combustible se répandaient déjà sur le pont, l'embrasant.

Médusé par la puissance de feu de l'ennemi, Zerio s'efforçait de garder les idées claires. Se jouant des salves du Glorieux, le cuirassé fonçait toujours et allait ouvrir le feu sur le Gladiateur… Il fallait absolument l'attirer entre les deux bâtiments, sous leurs tirs croisés.

— Duckworth, gouvernail à droite toute ! Prenons-le sur son flanc bâbord !

Le second ne perdit pas un instant. Le Gladiateur changea de cap, virant à bâbord pour éviter les tirs ennemis et pousser le cuirassé dans le piège.

— Allez, allez ! brailla Zerio.

Hors de portée des batteries tribord du cuirassé, le Gladiateur n'était pourtant pas en mesure de faire feu pour l'instant. Encore quelques minutes…

— Duckworth, visez la voilure ! Ralentissons ce salaud !

Kasrin mesura le danger. À bâbord devant, le vaisseau-amiral se mettait rapidement sur le travers en armant ses batteries… Le Souverain Effroi se retrouva pris au piège. S'il pilonnait l'ennemi par tribord, il n'avait pas le moyen de riposter aux tirs par bâbord.

— En avant toute ! cria Kasrin. Sortons de là !

Le vaisseau-amiral ouvrit le feu. Des boulets trouèrent les voiles du Souverain.

Les canons lance-flammes arrosèrent le navire corsaire, et le feu se déclara dans la mâture. Des filins calcinés claquèrent. Les servants ennemis déclenchèrent un feu roulant. Le Souverain Effroi frémit sous ce bombardement. Sa voilure mise à mal, il tenta de fuir mais perdit de la vitesse.

— Bon sang ! rugit Kasrin, furieux. À tous les canonniers, feu ! Pulvérisez-moi ce salaud !

Le Souverain pivota pour échapper au bombardement sur bâbord et amena ses batteries face à la poupe ennemie. Les canons lance-flammes, réarmés, se concentrèrent sur la poupe de la cible… Touché à bout portant, le pont ennemi fut démoli sous une pluie d'éclats de bois.

En voyant la mer s'engouffrer dans les soutes des corsaires, l'équipage de Kasrin rugit de joie. Mais son triomphe fut de courte durée. Changeant de nouveau de cap, le vaisseau-amiral se présentait maintenant derrière le Souverain, ses batteries bâbord reprenant à leur compte la stratégie payante de Kasrin : viser la poupe.

— Oh, Dieu ! grogna le capitaine.

Son cuirassé n'avait pas de canons arrière. Comme tout vaisseau de ce type, il était dépourvu de protection à cet endroit.

Les corsaires rouvrirent le feu.

À quatre cents brasses de distance, le commandant Vares suivait le Souverain Effroi, lancé dans de dangereuses manœuvres. Ses canons tribord orientés vers les corsaires, le Tête de Marteau fit feu de toutes ses batteries. Exécutant les ordres transmis par les sémaphoristes, les autres schooners bombardèrent le front ennemi.

Les Narens ripostèrent.

Vares savait que la situation tournait en leur défaveur : pris en tenaille par deux navires corsaires, le Souverain Effroi subissait de graves dommages. Kasrin venait de détruire la poupe de l'un d'eux, mais ses propres arrières, vulnérables, étaient maintenant sous le feu ennemi.

Sa voilure lacérée, le Souverain tentait de fuir.

La reine de Liss était en danger ! Même un cuirassé naren ne résisterait pas longtemps à un bombardement de sa poupe.

Deux autres navires corsaires voguaient vers le Tête de Marteau, qu'ils commencèrent à canonner. Les boulets s'abattirent autour du

schooner en soulevant de grandes gerbes d’eau. Le vent du sud gonflait les voiles.

— La vitesse…, lâcha Vares.

C’était leur unique avantage.

Sa poupe en feu, le Souverain Effroi tentait désespérément d’échapper à la curée.

— Dorin, en avant toute ! cria Vares. Paré à l’éperonnage !

Le Tête de Marteau ne s’appelait pas ainsi pour rien.

Le capitaine Zerio venait d’ordonner de virer à bâbord pour mieux pilonner la poupe du cuirassé. L’ennemi s’efforçait désespérément de prendre le vent malgré ses huniers en lambeaux. Zerio constata que les batteries bâbord du cuirassé étaient hors d’usage. Le vent retombant quelque peu, le Gladiateur ralentit. Alors que Zerio réfléchissait à la suite des opérations, un cri d’alarme tomba du nid de pie. Le capitaine jeta un coup d’œil à l’est. À tribord, un schooner lissien fendait l’océan, fonçant sur sa proie. Son éperon d’étrave argenté scintillait au soleil couchant.

Zerio en oublia de respirer. L’ennemi n’était plus qu’à deux cents brasses… Guettant l’ordre du capitaine, les servants orientèrent leurs canons tribord.

— Feu ! brailla Zerio.

— Batteries tribord, lança Kasrin, à mon signal, prêt… !

— Regardez ! cria Jelena. Le Tête de Marteau !

Kasrin bondit vers le bastingage. Si le vaisseau-amiral ennemi n’était toujours pas à portée de tir, ses batteries bâbord avaient suspendu leurs attaques. La poupe du Souverain Effroi était la proie de flammes que les marins tentaient d’étouffer avec des couvertures. Mais voilà qu’un ange exterminateur volait à leur secours ! Le vent dans les voiles, le Tête de Marteau allait venger le cuirassé.

Les canonniers corsaires multiplièrent les tirs pour évaluer la portée au plus vite. Autour du schooner lissien, l’eau sembla exploser…

Peine perdue. Le Tête de Marteau parut gagner encore de la vitesse pour mieux éperonner l’ennemi.

— Blair, si nous changions de cap ? lança Laney. Nous les aurions à portée de tir.

— Non. (Aux yeux de Kasrin, riposter n’avait plus de sens.) Cap au nord, Laney. Filons !

— Mais le vaisseau-amiral…

— Oubliez-le ! ordonna Jelena, les yeux rivés sur le Tête de Marteau. Vares lui réglera son compte.

Le commandant Vares visait la coque du vaisseau-amiral ennemi. À la proue de son schooner, à quelques pas de l’éperon d’argent, il s’agrippait aux filins. Le rugissement du vent et des canons dans les oreilles, une odeur de poudre dans les narines, il traita par le mépris le boulet qui troua les voiles pour venir s’écraser sur le pont… La distance diminuait inexorablement. Cent brasses, soixante-quinze, cinquante…

Puis ce fut le choc ! En prévision, les Lissiens se cramponnaient aux cordages et aux taquets d’amarrage.

Plié en deux, Vares évita les tirs, se protégeant de la fournaise que dégageaient les bouches à feu. Excité par les hurlements de panique des Narens, il retint son souffle.

Glacé d’horreur, Zerio regardait le schooner envahir son champ de vision. Les servants de l’artillerie tribord abandonnèrent leurs postes. Près de Zerio, Duckworth se couvrit la bouche d’une main pour étouffer un gémissement terrifié. Encore un instant et la mort les emporterait…

Zerio pensa à sauter à la mer, mais il était comme paralysé.

Les derniers rayons de soleil jouaient sur l’éperon… Il y eut un immense craquement, puis un déplacement d’air de la force d’un coup de poing. L’impact projeta Zerio dans les airs. Avec le détachement de quelqu’un qui rêve, il vit, sous lui, le Gladiateur éventré se désintégrer en quelques secondes.

Puis ce fut la chute…

… Vers les planches du pont dressées comme des pieux pour mieux l’embrocher.

Sous le regard incrédule de Kasrin, le vaisseau-amiral corsaire sombrait… Les trombes d’eau qui s’y engouffraient l’attiraient inexorablement vers sa fin.

Le schooner se dégagea, élargissant la plaie fatale du vaisseau-amiral.

Laney ordonna aux hommes de retourner à leur poste. Kasrin et lui échangèrent un regard. Penchée au bastingage, Jelena vit le Tête de Marteau manœuvrer en direction des autres corsaires.

— Et maintenant, Jelena ? demanda Kasrin.

— Maintenant, répondit la reine d'une voix grave, nous faisons voile vers le Talistan.

— Je parlais des autres…

— Vares se charge de tout. Il s'occupera des Narens.

Troublé, Kasrin regarda les huniers de son vaisseau, en lambeaux, puis sa poupe calcinée. Ses hommes avaient maîtrisé l'incendie. Mais le Souverain Effroi était en piètre état. L'air empestait le combustible, et le pont disparaissait sous les débris. Pourtant, contre toute attente, le cuirassé continuait sa course vers le Talistan.

Le soleil sombra. Au point du jour, les côtes du Talistan seraient en vue. Seulement, avec une voilure endommagée, ce n'était pas gagné d'avance…

— Hardi, les gars ! cria Kasrin. Il n'y a plus une minute à perdre !

Le Tête de Marteau retournant au combat, Vares analysa les défenses défaillantes de ses adversaires. Témoins de l'éperonnage de leur vaisseau-amiral, les Narens rompirent la formation, cherchant leur salut dans la fuite.

Mais du point de vue de Vares, la fête venait à peine de commencer… Dans leur déroute, les corsaires faisaient des proies idéales. Le commandant lissien ordonna qu'on barre à tribord toute afin de couper la route aux fuyards. Puis ses sémaphoristes transmirent un message simple à l'ennemi : pas de prisonniers, pas de quartier.

Aucune pitié.

Lunette d'approche dépliée, Vares sélectionna sa proie suivante.

Faisant honneur à son nom, le Tête de Marteau fonça avec l'ardeur d'un loup affamé.

OceanofPDF.com

45

L’été…

L’armée des hautes terres orientales s’était massée sur les rives du Coupargent. Sous le commandement du prince Redburn, les clans Grayfin, Glynn et Kellen s’alignaient au grand soleil, perchés sur leurs latapis caparaçonnés. Une petite brise soufflait sur la prairie, faisant onduler les fanions. Au premier rang flottait l’orgueilleuse bannière écarlate du Cerf Rouge, entourée par des étendards bleu, blanc et or – les couleurs des grandes dynasties montagnardes. Olly Glynn se tenait sous le drapeau à l’ours, et Vanda Grayfin sous celui au requin. Derrière, Cray Kellen, le Lion de Granshirl, était venu avec ses deux cents guerriers. Portant un heaume hérissé de pointes, il avait fière allure sur son élan à la robe dorée. Son épée large sanglée dans le dos, il toisait l’ennemi, de l’autre côté du fleuve.

L’armée du Talistan comptait des centaines d’hommes. À l’avant-garde, des lanciers aux heaumes de démons montaient des destriers caparaçonnés de vert et d’or. Flanqué par ses bretteurs, Tassis Gayle resplendissait dans son armure. Un contingent de Vosk se tenait sur sa droite, et un détachement de Gorkney sur sa gauche. Un corps d’archers formait l’arrière-garde. Des lieutenants circulaient dans les rangs, criant des ordres aux divers régiments.

Sur son destrier noir, Tassis Gayle gardait une immobilité de pierre. Coiffé d’un heaume doré façonné en forme de reptile et orné d’ailes en gargouilles, il portait une énorme épée à la ceinture. Dans son costume de métal, il semblait beaucoup plus énergique que Biagio ne l’avait jamais vu.

Au grand dam de l’empereur, il était… formidable.

Comme lui, Biagio montait un destrier alezan – pas un latapi. Sa monture étant dépourvue d’andouillers et de caparaçon, il se sentait désavantagé. Près de lui, le prince Redburn se tenait très droit sur un imposant latapi aux bois royaux. Des plaques de fer protégeaient

l’encolure et les flancs de la bête – un animal redoutable qui n’aurait pas souffert de la comparaison avec les légendaires lions de Chandakkar ! Les yeux rivés sur l’ennemi, elle rongeait son frein.

Près de son frère, Breena montait un élan à peine moins impressionnant. Mais la princesse ne cachait pas son anxiété. Vandra Grayfin et elle étaient les seules guerrières du groupe. Étonnamment, Redburn n’avait pas insisté pour que sa sœur restât au château.

Biagio se livra à une rapide évaluation. La cavalerie de Tassis comptait environ deux cents têtes et son infanterie aussi. Moins nombreux, les Voskiens – une mauvaise surprise –, étaient peut-être une centaine, et les guerriers de Gorkney, une cinquantaine. Biagio se demanda où était Wallach. Pour assouvir sa vengeance, le duc n’avait visiblement reculé devant aucune dépense…

En fédérant les quatre clans de son royaume, Redburn n’avait pas mobilisé plus de cinq cents guerriers. Face à l’armée de Tassis Gayle, ça ne suffirait pas. Si les montagnards avaient pour eux l’agilité de leurs latapis, ils semblaient néanmoins battus d’avance face à des soldats mieux entraînés. Pour la première fois depuis la mise au point de ses plans, Biagio eut des regrets. Il avait entraîné les montagnards dans ce combat, mais Gayle était un vétéran. Le vieux roi savait gagner les guerres. À le voir aussi imposant sur son destrier, Renato Biagio frémissait.

— Les Talistaniens sont si nombreux ! dit Redburn. Je ne m’y attendais pas…

— Moi non plus, reconnut Biagio.

— Ils n’étaient pas censés être autant, renchérit Breena. Sire, où est votre flotte ?

— Je l’ignore.

L’aube était levée depuis un moment. Aucun canon ne faisait entendre sa voix… Kasrin avait dû échouer. Biagio ravala une malédiction. Pas de Souverain Effroi pour faire diversion, et Gayle avait réussi à mobiliser une puissante armée.

— Redburn, je suis navré… Je vous le jure, mon cuirassé devait… !

— Ne soyez pas désolé, coupa le prince. Vous aviez raison. C’est notre bataille. Nous la gagnerons ou la perdrons seuls.

— Sans l’aide des Triins, ajouta la princesse. Ou espérez-vous toujours qu’ils volent à notre secours, Sire ?

— Breena, je t’en prie ! la réprimanda Redburn. Nous sommes alliés.

— Et je ferai l’impossible pour défendre votre royaume, ma dame, répondit Biagio. Vous avez ma parole.

Breena se radoucit.

— Sire, dites-moi que nous pouvons encore gagner… S’il vous plaît !

— Pardonnez-moi, princesse, mais je répugne à vous mentir.

— Je n’attendais pas les Voskiens, remarqua Redburn. Ni les hommes de Gorkney… Vous collectionnez les ennemis, Sire.

— Un « présent » de la baronne Ricter, sans doute…

Biagio se remémora le baron, dont il avait manigancé la fin sur Crate. Onze hauts seigneurs étaient tombés sous les coups des Lissiens ce jour-là.

À la réflexion, ne pas voir davantage d’adversaires sur le champ de bataille le surprenait presque.

— Et les hommes de Gorkney ? demanda Breena. Pourquoi sont-ils là ?

— Mieux vaut que vous n’en sachiez rien, fit Biagio.

Olly Glynn s’agitait sur sa selle. Sa bannière, l’ours grognant, claquait au-dessus de sa tête. De tous les chefs de clan, lui seul avait voulu la guerre. Et il aurait l’honneur d’engager le combat – contre l’infanterie du Talistan, ou peut-être les Voskiens.

— Il est temps, dit Redburn. Ma sœur, reste là. Si je suis tué, tu sauras quoi faire.

— Oui.

— Sire, Gayle nous attend, vous croyez ?

— Il pensera que vous venez présenter vos conditions, répondit Biagio. Ou que vous exigez sa reddition. Il espère que ce déploiement de force vous aura intimidé. C’est certain. Voilà pourquoi il n’a pas encore lancé l’attaque.

— Alors, ne le faisons plus attendre.

Tourné vers ses chefs de clan, Redburn leva une main. Un par un, trois cavaliers le rejoignirent au centre de l’armée.

Olly Glynn fut le premier.

— Nous allons lancer notre défi ?

— Oui, répondit le prince. Vandra, je suis navré…

Grayfin secoua la tête.

— Ne le soyez pas. Aucun de nous n'était forcé de venir.

— Ce n'est pas votre faute, Redburn, renchérit Cray Kellen. Gayle l'aura voulu… Nous finirons ce qu'il a commencé.

À son tour, Biagio guida sa monture hors des rangs.

— La situation paraît désespérée, je sais. Mais vous avez les latapis. Et votre indomptable courage ! Redburn, je vous accompagne.

Le prince secoua la tête.

— C'est trop dangereux. En outre, Gayle ne s'adressera pas à nous en personne.

— Il le fera dès qu'il me verra, dit Biagio. La guerre est avant tout un jeu de stratégie, rappelez-vous. De ce point de vue, je serai en mesure de nous conférer un léger avantage.

À l'est du Coupargent, Tassis Gayle jubilait. Il n'était pas parti guerroyer depuis de nombreuses années, et cela le rajeunissait. La vue de l'ennemi, rassemblé par-delà le fleuve, faisait bouillonner son sang dans ses veines, lui redonnant des forces et un esprit vif. Près de lui, le duc Wallach de Gorkney s'agitait nerveusement sur sa selle pendant que le comte Galabalos de Vosk fredonnait dans sa barbe, sûr de la victoire. En l'absence de Ricter, Galabalos commandait le corps de cavalerie. Vêtu d'une armure à pointes, il affichait un dédain suprême face aux montagnards. Ses cent cavaliers plastronnaient aussi.

Faisant montre d'un calme souverain, le commandant Mardek rejoignit Tassis Gayle et tira brutalement sur les rênes de sa monture. Sous son heaume-démon, sa voix caverneuse portait loin.

— Exigeons-nous leur capitulation immédiate, Sire ?

— Ils ne capituleront jamais, idiot ! grogna Wallach. Regardez-les !

— Galabalos ! appela Gayle. Mardek veut savoir si nous demandons leur reddition. Votre avis ?

— Mes hommes sont ici pour se battre, Sire, répondit Galabalos. Venger son frère, voilà le vœu de notre baronne.

— Son vœu. En effet.

Galabalos se redressa sur sa selle.

— Dommage qu'elle ne soit pas là pour voir ça… Mais elle sera fière de nous !

— Je n'en doute pas, assura Tassis Gayle. Rappelez-vous aussi pourquoi nous sommes là, mes amis. La vengeance ! N'oubliez pas votre fille, duc Wallach. Ni vous votre baron, Galabalos.

— Ni vous votre fils, Tassis, renchérit Wallach.

Le roi soupira.

— Ni moi mon fils…

— Sire, regardez ! lança le comte.

Un petit détachement venait vers eux. Gayle compta cinq cavaliers.

— Redburn…, dit Mardek. Il désire peut-être discuter des termes d'un accord.

— Oui, répondit Wallach, les nôtres ! Mais… (il plissa le front) ... qui l'accompagne ?

— Les chefs de clan, répondit Mardek.

— Non, l'homme à cheval… Qui cela peut-il être ?

À son tour, Tassis Gayle plissa le front. À travers la fente de son heaume, il étudia le cavalier. Une chevelure d'or, une carnation également dorée, un physique remarquablement élancé… Il caracolait aux côtés de Redburn avec une arrogance innée, tête haute, regard d'acier…

Gayle mit longtemps à le reconnaître… De saisissement, il faillit en tomber de cheval.

— Bonté divine… Biagio !

L'empereur portait une cuirasse noire – et affichait un sourire malicieux. Scintillant au soleil, une épée d'argent battait son flanc.

La seule présence de Biagio était un défi lancé à la face de Tassis Gayle.

— Quelle est cette fourberie ? grogna le roi.

— L'empereur Biagio ? gémit Wallach, sa résolution, des plus précaires, cédant déjà sous la pression. C'est bien lui ?

— Je n'y crois pas ! rugit Gayle, outré. Le faraud a tout découvert !

Des murmures inquiets coururent parmi les soldats.

— Sire ? lança Mardek. Que faisons-nous ?

Ulcéré, Gayle ne répondit pas. À quel moment tout était-il allé de travers ? Il avait pourtant pris les précautions nécessaires, n'est-ce pas ? Et Biagio était faible, une vraie femmelette ! Comment ce monstre avait-il pu orchestrer tout ça ?

— Un démon…, murmura Gayle. Voilà ce qu'il est !

— Tassis ? insista Wallach. Que devons-nous faire ?

— Ce que nous sommes venus faire ! En étant ici, Biagio nous aura évité de devoir le débusquer jusque dans la Cité Noire ! (Le roi jubilait. N'avait-il pas promis à la baronne Ricter qu'il affronterait l'empereur sur le champ de bataille ?) Qu'il vienne donc tâter de mon épée !

Exalté, il talonna sa monture, s'écarta de l'infanterie et cria :

— Vous entendez, Biagio ? Osez venir m'affronter, boucher !

De l'autre côté du fleuve, le sourire de l'empereur s'élargit. Gayle arrêta sa monture au bord de l'eau, brandissant un poing rageur.

Mardek et les autres le rejoignirent.

— Tassis, revenez ! brailla Wallach. Ne le laissez pas vous provoquer, c'est ce qu'il cherche !

Sourd à son conseil, le roi continua de s'exciter :

— Me voilà, sale hermaphrodite ! Qu'attendez-vous ?

— Sire, je vous en prie ! implora Mardek en poussant sa monture devant celle du roi. Reculez ! Laissez-nous parler en votre nom à ces chiens !

— Je n'ai pas besoin d'un porte-parole ! cracha Tassis. Arrière !

Mardek, Wallach et Galabalos flanquèrent le roi, attendant que l'empereur et les montagnards atteignent la berge opposée. Puis Redburn fit arrêter son petit groupe.

Le Cerf Rouge défia du regard le roi du Talistan.

— Tassis Gayle, pour venger vos crimes contre mon peuple et le massacre de nos élans sacrés, nous allons nous affronter sur le champ de bataille ! Vous serez châtié !

Gayle releva sa visière.

— Des paroles bien téméraires, mon garçon ! (Il désigna Biagio.) Amenez-vous cette créature en pensant m'effrayer ?

L'empereur ricana.

— On est surpris de me voir, Tassis ? Ça faisait longtemps, hein ? Pour un vieillard moribond, vous avez l'air plutôt en forme…

— N’essayez pas de me provoquer ! J’ai juré votre perte ! Et comme vous le voyez, j’ai mis toutes les chances de mon côté !

— Certes. Je m’étais laissé dire que vous aviez attiré le duc de Gorkney dans votre confrérie… Comment allez-vous, Wallach ? Je vois maintenant où est allée votre fortune…

— Et moi ? le défia Galabalos. Vous attendiez-vous à voir mon armée ?

— Ah… Les Voskiens… Où est ta maîtresse, chien ? Elle devrait être là, à gémir sur le sort de son cher frère… (Biagio sourit.) Ricter était courageux. À ce qu’il paraît, les Lissiens ne lui ont pas tiré un cri, même en lui arrachant le cœur de la poitrine.

— Sale porc ! explosa Galabalos. Venez donc me redire ça en face !

— Non ! rugit Gayle. Biagio est à moi ! Je lui décollerai la tête des épaules. Moi et personne d’autre !

— Me décoller la tête des épaules ? Quelle idée intrigante… Qu’en dites-vous, Wallach ?

— Boucher ! fulmina le duc. Comment osez-vous parler ainsi de ma fille ?

— Moi ? Oh, mon pauvre Wallach. Le chagrin vous égare. Vous croyez vraiment que je fus son bourreau ?

Le duc plissa les yeux.

— Misérable monstre… !

— Assez ! trancha Gayle, pressé de changer de sujet. Nous connaissons tous vos crimes, Biagio.

— Oh, je ne crois pas que Wallach les connaisse si bien, Tassis. Désolé… Oui, j’ai ordonné l’exécution de dame Sabrina, je l’admets. Mais ce n’est pas moi qui l’ai violée et décapitée.

— Silence, démon ! cria Gayle. Nous n’écouterons pas vos mensonges !

Biagio sourit.

— Son bourreau était Boisnoir Gayle.

Sous le choc, Wallach vacilla sur sa selle.

— Ne le croyez pas ! cria Gayle. C’est un vil menteur !

— Allons, Tassis… Nous étions alliés, jadis. Je me rappelle comme si c’était hier avoir jeté dame Sabrina aux pieds de votre fils. Il s’agissait

d’un cadeau, voyez-vous, Wallach. Et Boisnoir était ravi. Il brûlait tant du désir de…

— C’est vrai ? coupa le duc, sa main volant sur la garde de son épée. Tassis ?

— Et que ferez-vous si ça l’est ? Biagio est l’ennemi, Wallach. Pas moi !

— Vous m’avez trahi !

— Absolument pas ! explosa Gayle. Ce démon avait ordonné l’exécution de votre fille ! Boisnoir devait obéir !

— Soyons précis, voulez-vous, Tassis ? dit Biagio. Le viol n’a jamais fait partie de la sentence.

— La ferme ! grogna le roi, dépassé. Wallach, écoutez-moi…

— Et vous voulez que je me batte pour vous ? cria le duc. Après ce que votre salaud de rejeton a infligé à mon enfant ?

— Vous n’avez jamais eu d’affection pour Sabrina, Wallach. Moi, au contraire, j’aimais mes enfants !

— Mais Sabrina m’appartenait ! Et vous me l’avez volée ! Biagio et vous, tous les deux… Vous n’aviez pas le droit ! (Reprenant les rênes de sa monture, Wallach se tourna vers ses hommes.) Nous ne nous battrons pas pour vous. Ni aujourd’hui, ni jamais !

Tassis Gayle lutta pour rester calme.

— Wallach, ne nous abandonnez pas !

— Allez brûler en enfer, Gayle !

— Wallach…

— Ne tentez pas de quitter le champ de bataille, prévint Biagio. Sinon, il vous tuera comme votre fille.

Wallach défia Gayle du regard.

— Vous pouvez essayer. Mais alors, mes hommes se retourneront contre vous. Et vous aurez perdu cette bataille !

Trop enragé pour répondre, le roi regarda Wallach s’éloigner. Mardek fit mine de se lancer à sa poursuite, mais Gayle le retint. Il n’y avait rien à faire.

— Cinquante hommes de moins… Bah ! grogna le roi. Nous vous écraserons de toute façon, Biagio. Prince, si vous me livrez ce démon, vos montagnards et vous pourrez repartir d’ici la vie sauve. Il vous suffit d’un geste.

Redburn ricana.

— Il y a un mois, j'aurais pu accepter. Mais ça ne ressuscitera pas nos latapis. Vous avez une bataille sur les bras !

— Regardez autour de vous ! Vous n'avez aucune chance ! Après vos bêtes, c'est vous que nous massacrerons ! Vous êtes battu d'avance, Biagio. Admettez-le.

Au lieu de répondre, l'empereur inclina la tête, comme s'il tendait l'oreille pour capter un son lointain.

Les sourcils froncés, Gayle l'entendit à son tour. Venu de l'est, un roulement…

— Qu'est-ce donc, Mardek ? Vous entendez ?

— Des canons lance-flammes ! jubila Biagio. Ceux des cuirassés, Gayle !

— Quoi ?

— Pauvre idiot ! Vous ne croyiez tout de même pas que j'étais venu seul ? En ce moment, la Flotte Noire pilonne votre littoral !

— Non !

— Oh, si ! Mes forces ont ordre de tout raser !

— Impossible… Nicabar est mort !

— Peut-être, mais je suis toujours l'empereur. Et la Flotte Noire va là où je lui ordonne d'aller. Vous êtes perdu, Tassis. Rendez-vous !

— Jamais ! jura le roi en dégainant son épée. Je ne m'inclinerai pas devant vous, boucher ! Pas tant qu'il me restera un souffle de vie !

— Alors, défendez votre royaume. Aujourd'hui, vous avez beaucoup plus à perdre que ces montagnards. Vous affrontez la Flotte Noire, Gayle. Et devinez qui d'autre ?

— Des jeux ! gémit le roi du Talistan. Des jeux et des mensonges !

— Les Triins ! triompha Biagio. Penchez-vous donc sur vos cartes d'état-major, vieillard ! Aujourd'hui, vous devrez guerroyer sur deux fronts !

— Sire, s'écria Mardek, et s'il disait vrai ?

— C'est la vérité, affirma l'empereur. L'invasion d'Aramoor est en cours. Richius Vantran revient à la tête de l'armée triine… Ce n'est pas moi qui ai perdu, Tassis, mais vous !

— Sire, nous devons défendre nos côtes ! s'alarma Mardek. Et Aramoor !

Tassis Gayle l’entendit à peine.

— Mensonges…, chuchota-t-il. Encore et toujours des mensonges…

Biagio eut un sourire moqueur.

— Pas besoin de me croire. Libre à vous de rester et de tous mourir sur place !

— Je ne veux qu’une chose : vous ! rugit le roi du Talistan.

Suivi par ses chefs de clan, Redburn se rapprocha de Biagio.

— Non, Gayle. Nous sommes alliés. Combattre l’empereur, c’est lutter contre nous tous !

— À votre guise ! Préparez-vous à rejoindre votre Créateur !

Tournant bride, le roi revint vers son armée, Mardek sur les talons.

— Sire, nous devons aller défendre notre littoral ! Je vous en prie, laissez-moi au moins y envoyer des troupes ! En Aramoor, aussi…

Le roi baissa sa visière.

— Cinquante cavaliers pour nos côtes. Pas davantage, c’est compris ?

— Et Aramoor ?

— Au diable Aramoor ! (Après tout, Biagio pouvait mentir. Gayle n’affecterait pas plus d’effectifs à un hypothétique danger.) Qu’Elrad Leth se débrouille !

— Sire, si l’empereur a dit la vérité, nous sommes dans une situation très délicate. Nous devrions battre en retraite.

— Quoi ? s’indigna Gayle. Une retraite ? Alors que Biagio est devant nous ?

— Mais les cuirassés…

— Pas question de battre en retraite ! rugit Gayle.

De l’autre côté du fleuve, Biagio et les montagnards rejoignaient déjà leur armée. Sur le flanc gauche des Talistaniens, Wallach et ses mercenaires quittaient le champ de bataille.

Épée brandie, dressé sur ses étriers, Gayle cria à pleins poumons :

— Vous m’entendez, bande de lâches ? Nous ne battrons pas en retraite ! (Il baissa sa lame pour la pointer vers Mardek.) Commandant, que les archers se tiennent prêts. Comte Galabalos, vous ouvrirez les hostilités. Soyez décidé, vous aussi, à venger la mémoire de votre baron !

Gayle regarda ses ennemis. Il avait l’impression d’avoir la cervelle prise dans un étau, tant son crâne lui faisait mal.

La folie était revenue réclamer sa proie…

Avec une froide détermination, le vieil homme lutta pied à pied contre la démence. Il devait garder les idées claires. Mais la colère le taraudait trop pour qu’il redevienne entièrement maître de lui-même…

Aujourd’hui, sur le champ de bataille, il serait un foudre de guerre.

OceanofPDF.com

46

Deux heures après l’aube, le Souverain Effroi aborda les eaux territoriales du Talistan. Encore une heure et il fut en vue d’une première cible : une forteresse côtière.

Ses canons tribord ouvrirent le feu.

Après avoir bombardé d’innombrables fiefs lissiens, c’était de la routine pour Kasrin, qui connaissait parfaitement la portée de ses batteries. Ayant repéré la forteresse à la longue-vue, il avait rapidement orienté ses canons, afin d’attirer l’attention de Tassis Gayle dès qu’ils tireraient.

La navigation jusqu’au Talistan avait été laborieuse. Les huniers lacérés pesaient autant qu’une ancre, ralentissant le cuirassé. Très en retard, Kasrin se demandait comment Biagio s’en sortait, ou si Richius Vantran avait déjà lancé son offensive contre Aramoor… Quoi qu’il en soit, Kasrin s’était engagé à faire diversion.

Dans sa longue-vue, il vit les Talistaniens évacuer la forteresse. Les canons lance-flammes venaient de toucher la rampe d’accès, y creusant des crevasses, et ils prenaient maintenant pour cible la tour de guet principale. Sur la berge, les soldats rescapés s’étaient massés face à la mer, réduits à l’impuissance, et désignaient le cuirassé.

Kasrin évita de les viser. Perchée sur ses épaules, le fantôme de la petite Lissienne l’appelait à la miséricorde.

Cette fois, il l’écouta. En la circonstance, un massacre ne s’imposait pas.

— Là ! cria Jelena.

Le fracas des détonations rendait toute conversation très difficile. Kasrin et elle portaient dans les oreilles des boules de cire pour assourdir le vacarme. La reine se pencha vers son compagnon.

— Sur la berge… Vous les voyez ?

— Oui.

— Vous pouvez les atteindre !

Blair baissa sa longue-vue en secouant la tête.

— Non !

La reine le regarda. Elle allait ajouter quelque chose quand elle se ravisa. Kasrin lui prit la main pour la serrer, frappé par son expression mauvaise. Celle que devait avoir eue Vares en coulant les vaisseaux corsaires… Kasrin avait dissimulé son émotion. Jelena, elle, n'avait pas caché sa jubilation.

Maintenant, elle voulait qu'il retourne ses batteries contre les Talistaniens…

Ce sont des Narens, l'entendait-il presque penser. Tuez-les tous !

— Je suis un Naren, lui rappela-t-il par-dessus le boucan.

Ils se regardèrent longuement. La forteresse disparaissait déjà sous un halo rougeâtre.

— Vous n'êtes pas comme eux… Blair, vous êtes différent.

— Pourtant, je suis l'un des leurs, insista Kasrin. Pouvez-vous l'accepter ?

L'attrapant par le col pour l'attirer à elle, Jelena lui dit :

— Je vous ai mis dans mon lit, non ? Je sais qui vous êtes, Blair Kasrin !

— Je ne suis pas le Chacal ! Ni un héros… Mais le plus heureux des hommes, Majesté. Maintenant… Laissez-moi faire mon travail…

Blair reprit sa longue-vue, localisa des remparts déserts et orienta les servants sur cette nouvelle cible.

OceanofPDF.com

47

Par-delà le fleuve, sous le regard de Biagio, les archers encochèrent leurs flèches. Brûlant d'en découdre, Tassis Gayle se pavanait sur son destrier. Bouclier au bras, l'armée de Redburn se préparait à la bataille.

Les premières volées de projectiles sifflèrent dans les airs. Le ciel s'obscurcit.

— Attention, Breena ! cria Biagio.

La princesse avait déjà levé son bouclier. Une pluie noire s'abattit sur les montagnards, frappant les armures et les boucliers.

Une tête de flèche transperça le pavois de Biagio et des guerriers s'écroulèrent. Des élans effrayés désarçonnèrent leurs cavaliers.

Il n'y avait pas d'archers parmi les montagnards.

— Vous m'avez raté ! lança Redburn à l'ennemi.

Les montagnards martelèrent leur bouclier avec leur épée en tapant du pied sur l'herbe.

Les archers encochèrent leur flèche suivante, tendirent leur arc vers le ciel et tirèrent. Biagio se hâta de relever son pavois. Les tempes en feu, la bouche sèche, l'estomac noué, il aurait donné cher pour une nouvelle dose de la drogue de Bovadin et le sentiment d'invincibilité qu'elle procurait… Haïssant la peur, il ferma les yeux tandis que les projectiles retombaient autour de lui.

Constatant qu'il vivait toujours, il jeta son pavois à terre, furieux.

— Battez-vous ! Gayle, espèce de sale pleutre !

Il n'en fallut pas davantage au roi du Talistan. Il cria quelque chose aux archers puis aux Voskiens qui s'apprêtèrent à charger. Le comte Galabalos brandit son épée d'argent.

— Mon prince, dit Olly Glynn, laissez-moi faire un sort à ces porcs !

Hésitant, Redburn se mordilla les lèvres. L'épée au poing, Glynn avait le souffle court.

Galabalos lançant ses soldats à l'attaque, Redburn céda.

— Allez, Glynn ! Flanquez-leur une déculottée dont ils se souviendront longtemps !

Olly Glynn se tourna vers ses hommes.

— En avant !

Cinquante latapis bardés de fer galopèrent vers le fleuve, à la rencontre de cent cavaliers voskiens.

Galabalos fonça sur les montagnards en agitant son arme.

Son premier adversaire ? Olly Glynn en personne. Le destrier du comte heurta le latapi et se blessa sur ses bois. Un geyser de sang jaillit de son encolure. Désarçonné par le choc, Galabalos s'embrocha à son tour sur les andouillers du ruminant.

Incrédule, Biagio entendit le comte hurler à la mort. Quand Galabalos fit mine d'agripper son adversaire de ses mains sanglantes, le latapi secoua rageusement la tête et le projeta au sol.

Glynn acheva le comte d'un coup d'épée au visage avant de lever le poing au ciel :

— Pas de quartier !

Ce fut extraordinaire. Sous les cris de joie de la princesse, Biagio vit Olly Glynn s'enfoncer dans les rangs ennemis, les andouillers de sa monture transperçant indifféremment les armures et les chairs. Soudain privés de leur chef, les Voskiens se défendaient avec l'énergie du désespoir.

— Mon Dieu ! s'écria Biagio. Je n'y crois pas…

— Je vous l'avais bien dit ! triompha Redburn. Ils ne nous arrivent pas à la cheville !

De l'autre côté du fleuve, Tassis Gayle dut parvenir à la même conclusion. Agitant les bras, il donna de nouvelles directives aux archers. Une autre volée de projectiles siffla dans les airs.

Deux flèches plantées dans son bouclier, Breena avait eu l'épaule touchée par une troisième. La douleur lui arracha un juron.

Mais elle écarta Biagio.

— Je vais bien. Prenez garde à vous, Sire !

Les volées s'enchaînèrent, faisant toujours plus de morts. Redburn, Cray Kellen et Vandra Grayfin crièrent à leurs hommes de tenir bon. Au sein de ses guerriers, le Lion de Granshirl entonna un chant martial aussitôt repris en chœur par le clan Grayfin et… tous les montagnards.

Olly Glynn ferraillait toujours contre les Voskiens. De part et d'autre, les victimes s'amoncelaient. En nette infériorité numérique, les montagnards tiraient le meilleur parti d'un seul avantage : leurs montures. Mais le premier choc passé, les Voskiens, bien entraînés, s'étaient regroupés.

Le nombre des belligérants semblait diminuer à vue d'œil.

Soudain, Biagio ne vit plus Olly nulle part.

— Où est Glynn ?

Redburn désigna le cœur de la mêlée.

Épuisé, couvert de sang et titubant, le chef de clan, désarçonné, pataugeait dans le fleuve. Il leva son épée contre deux cavaliers de Vosk, dont l'un fit tournoyer un fléau.

— Non ! hurla Redburn.

Si Glynn l'entendit, c'était trop tard. Le fléau lui fit éclater la tête comme une noix.

Il s'écroula dans l'eau.

— Dieu, non… ! gémit Breena.

Son frère avait fermé les yeux.

— Maudits… Maudits ! cracha le prince.

Une autre pluie de flèches s'abattit sans que les jumeaux lèvent leur bouclier.

— Redburn, dit Biagio, sonnez la charge.

Vandra Grayfin les rejoignit et soutint l'empereur.

— Faites-le, mon prince. Ou ces maudits archers nous abattront les uns après les autres.

Tassis Gayle, qui avait pourtant toujours vécu aux frontières des hautes terres orientales, voyait pour la première fois des élans au combat… À travers la fente de sa visière, il assistait à la débâcle des Voskiens étripés ou piétinés à mort par les ruminants quand ils n'étaient pas tout simplement taillés en pièces par des montagnards fous furieux… Le clan d'Olly Glynn avait battu l'arrogant Galabalos.

Le roi compta rapidement les montagnards encore en état de se battre. Redburn n'avait pas encore été attaqué. Les clans du lion et du requin non plus. La débandade escomptée s'était vite transformée en combat acharné.

Gayle maudit le duc Wallach.

Mardek galopa à travers les fantassins pour rejoindre le roi.

— Sire, quels sont vos ordres ? La retraite ?

Gayle le toisa, incrédule. Depuis quand le commandant était-il devenu un tel couard ?

— Pas question ! Regardez, Redburn s'apprête à lancer la charge… Que la cavalerie se prépare.

— Sire, nous ne gagnerons pas ! Regardez les Voskiens ! Les bêtes des montagnards font des ravages…

— Je vous ai donné un ordre, Mardek.

— Mais… l'empereur ! C'est stupide !

Bras tendu, Gayle saisit le commandant par le cou et lui fit vider les étriers.

— Je suis le roi du Talistan ! Vous m'obéirez ! Que la cavalerie soit prête, ou je vous tue moi-même !

Mardek ouvrit des yeux ronds.

— Sire, je vous en supplie, écoutez-moi… L'empereur a tout découvert. Ses cuirassés bombardent nos côtes et les Triins envahissent Aramoor… Tout est fini ! Vous devez vous rendre.

— Debout, Mardek. (Tassis posa la pointe de son épée sur la gorge de l'homme, à la jonction entre le gorgerin et l'armure.) Ou vous mourrez à genoux comme un pleutre !

Lentement, Mardek se releva.

— Vous êtes fou, chuchota-t-il. Complètement fou…

Le peu de raison qui subsistait chez Tassis Gayle s'envola. Avec un cri de frustration, le roi enfonça la lame dans la trachée artère de sa victime. Le sang jaillissant à flot, Mardek s'effondra à genoux, une main tendue…

Gayle donna un coup de pied au commandant.

— Vous autres, cria-t-il aux soldats, je vous ai donné un ordre !

Le prince Redburn vit que la cavalerie ennemie s'apprêtait à charger.

— L'heure de vérité a sonné, petite sœur.

Breena empoigna son épée.

— Je suis prête.

— Non ! Reste en arrière. Si je tombe… (La voix de Redburn se brisa.) Breena, si je tombe, nos hommes auront besoin de toi.

— Redburn, mon clan brûle d'en découdre ! rappela Vandra Grayfin. Je vous en prie !

— Nous aussi, répondit le prince. Vandra, Kellen et vous êtes tout ce qui nous reste. Avec mes hommes, je vais tenter de faire pencher la balance en notre faveur. (Il se tourna vers Biagio, qui piaffait aussi d'impatience.) Sire, vous resterez également en retrait.

— Quoi ? Pas question !

Il suffit d'un coup d'œil du prince à sa sœur pour que Biagio et Breena comprennent.

— Je n'ai pas besoin de chaperon ! protesta la jeune femme.

— Restez ! ordonna le prince.

Il s'élança au galop vers ses guerriers. Les latapis s'ébrouèrent et les fantassins martelèrent leurs boucliers quand Redburn harangua brillamment ses sujets.

La cavalerie talistanienne chargea… Tournant bride, Redburn fonça sous les clameurs de son clan, les oreilles pleines de roulements de sabots et de grincements métalliques. Le pommeau de son épée glissant dans son poing, il constata qu'il était en sueur.

Il n'avait jamais voulu d'une guerre. Tassis Gayle l'avait forcé à en arriver là. Par-delà le fleuve, il repéra le monarque. S'il parvenait à l'atteindre…

La seconde suivante, il fut happé dans le tourbillon des corps à corps. Tête baissée, son élan fit des ravages, éventrant deux chevaux au passage. Redburn leva son bouclier pour parer les coups de taille, et abattit son épée sur le heaume de son adversaire de gauche, qui réagit par une furieuse volée de coups. Braillant à tue-tête, Redburn talonna son élan, entouré par ses hommes et leurs latapis aux andouillers ensanglantés.

Très vite, le prince fut de nouveau cerné. Des ennemis et des amis se pressant autour de lui, il frappa au jugé, aveuglé par les trombes d'eau froide que soulevaient les belligérants. Il devait à tout prix briser l'étau avant que les tourbillons d'hommes et de bêtes ne lui fassent – littéralement – perdre la tête.

Éclairs métalliques, piétinements de sabots, sang giclant des moignons…

Il était fichu !

Quand ses yeux affolés tombèrent sur une ouverture, il fonça et se libéra de la mêlée.

Coureur, son élan blanc, percuta deux cavaliers et les désarçonna. Du sang chaud jaillit au visage de Redburn. Avant de comprendre ce qu'il faisait, le prince se rua sur les deux soldats qui pataugeaient dans l'eau… et qui s'effondrèrent vite, mortellement atteints.

Tirant sur les rênes, Redburn fit se cabrer Coureur.

— Vengeance ! cria-t-il. Au nom de nos terres, vengeance !

Fou de colère, maculé de sang, il retourna dans la mêlée. Infériorité numérique ou pas, ses hommes avaient réussi à égaliser les chances.

Redburn vit un montagnard aux prises avec deux Talistaniens. Talonnant sa monture avec un rugissement, il se précipita sur eux. Mais l'élan trébucha dans l'eau et le désarçonna…

Redburn se releva face à un lancier.

— On a perdu quelque chose, mon prince ? railla l'homme.

Tout se joua en un clin d'œil. Avant que Redburn puisse bouger, la lance de son ennemi lui transperça le ventre. Certain que son cœur explosait dans sa poitrine, tant la douleur était atroce, le prince baissa les yeux sur les flots de sang qui jaillissaient de son torse.

— Redburn !

Le hurlement de Breena éclata aux tympans de Biagio. Avant qu'il ait le temps de la retenir, la princesse galopa à bride abattue vers son frère, en criant comme une possédée.

Trop tard.

Redburn venait de s'écrouler dans l'eau.

La réaction de sa sœur attira l'attention des montagnards.

— Le prince ! cria Cray Kellen. Notre prince est tombé !

Rugissant, le Lion rallia ses hommes. Ceux de Vandra Grayfin s'apprêtèrent à charger. Les deux chefs de clan se tournant vers lui, Biagio comprit : Redburn mort, ils attendaient ses ordres.

L'empereur empoigna les rênes de son destrier.

— En avant ! Et que pas un seul Talistanien n'en réchappe !

Il éperonna son cheval, galopant vers Breena et le gros de la mêlée. Par-delà le Coupargent, l'infanterie de Gayle allait charger… Arrivé au fleuve, Breena sauta à la gorge du lancier en feulant comme un chat sauvage. Ils tombèrent dans l'eau. Elle s'acharna sur l'homme, le lardant de coups…

Quand Biagio arriva, elle était maculée de sang.

— Breena, arrêtez !

La jeune femme n'avait plus de monture. Lâchant son épée, elle se redressa et tituba en direction de son frère.

Le prince gisait toujours dans l'eau.

— Redburn !

L'empoignant par les épaules, Breena le secoua. La tête du prince roula sur ses épaules. Dans ses yeux grands ouverts, toute vie avait disparu.

Rejoignant la jeune femme, Biagio se pencha pour l'agripper par le col et l'arracher au cadavre encore chaud.

Elle se débattit.

— Mon frère ! Ils l'ont tué !

— Filons ! Nous ne pouvons plus l'aider !

Biagio regagna la berge et lâcha la princesse, qui tomba à genoux.

— C'est votre faute ! gémit-elle. Vous et votre maudite guerre !

Biagio ne répondit pas. Autour d'eux, les clans Grayfin et Kellen se battaient comme des possédés, passant le fleuve à gué pour s'opposer aux fantassins.

Il n'était plus temps de polémiquer et on ne pouvait plus rien pour Redburn. Breena le savait. Ne tentant pas de retourner au combat, elle resta où elle était, la tête basse.

Trempée et couverte de sang, elle leva des yeux hagards vers Biagio.

— Allez, Breena !

La jeune femme ne réagit pas.

— Je le vengerai, je le jure ! dit l'empereur. Partez, je vous en prie !

La jeune femme se redressa, vit la charge de ses compatriotes et le cadavre de son frère piétiné par les cavaliers… Oubliant tout, elle retourna dans l'eau pour tenter de sortir sa dépouille de l'eau.

D'autres montagnards joignirent leurs efforts aux siens.

Le cadavre tiré au sec, Breena jeta des regards absents autour d'elle.

— Ramenez-le au château, dit Biagio. Ne l'abandonnez pas ici à la merci de ces chiens !

— D'accord… D'accord… (Elle leva les yeux vers lui.) Vous le vengerez. N'oubliez pas votre serment.

— C'est juré.

Biagio tourna bride. Après avoir traversé le fleuve, les montagnards se précipitèrent sur les fantassins.

Plus loin, posté sur une colline, Tassis Gayle était médusé par la tournure des événements.

Épée au poing, l'empereur de Nar franchit le Coupargent au galop.

OceanofPDF.com

48

Au sortir de la Course Saccenne, là où les conifères d'Aramoor cédaient la place aux Montagnes de Fer, Richius Vantran, du haut d'une corniche, étudiait la cavalerie qui bivouaquait en contrebas. Aujourd'hui, le jeune roi rentrait chez lui, en Aramoor. L'armée de Praxtin-Tar occupait toujours la Course Saccenne, les Saints de Jahl Rob en tête. L'invasion du petit royaume était imminente. Mais une compagnie talistanienne bloquait la voie. Sans se douter de la présence d'ennemis, les cavaliers bavardaient autour des feux de camp ou pansaient leurs bêtes.

À plat ventre, Richius se tordit le cou pour mieux voir. Les Talistaniens étaient hors de portée d'oreille, mais Vantran préféra chuchoter en s'adressant à ses compagnons.

— Ils doivent être trente-cinq ou quarante… (Reculant, il se redressa et s'assit.) Que diable fichent-ils là ?

— Ils nous attendent…, avança Alazrian.

Insistant pour accompagner Richius et Jahl en éclaireur, il avait parfaitement su négocier l'escalade de la paroi.

— Mon père veut probablement se protéger, ajouta-t-il, l'air dégoûté. À l'heure qu'il est, je parie que Biagio a déclenché les hostilités contre le Talistan.

Se tournant vers Praxtin-Tar, dont il prit la main, il répéta ce qu'il venait de dire. Le Triin renifla de dédain…

Alazrian sourit.

— Praxtin-Tar déclare que ces quarante mécréants ne lui causent aucun souci. Nous les balayerons sur notre passage.

— Kalak, ajouta le seigneur de guerre, foo noa conak wa'alla. (Il se heurta fièrement la poitrine du pouce.) Eo uris ratak-ti !

— Qu'a-t-il dit ? demanda Jahl.

— Il ne veut pas que le roi Vantran perde son temps avec ces « mauviettes de Talistaniens », répondit Alazrian. Je le cite. De toute

façon, Richius, il estime que vous devriez économiser vos forces pour la prise du château.

S'interrogeant sur le nombre d'ennemis qu'ils affronteraient bientôt, le jeune souverain se pencha de nouveau.

La stratégie retenue ? Une attaque éclair permettant de s'emparer du château avant l'envoi de renforts par le Talistan. La vitesse était un facteur primordial. Hélas, les soldats qui campaient à la sortie de la Course compromettaient ce plan. À cause d'eux, il n'y aurait plus d'effet de surprise.

— Richius, souffla Jahl, Praxtin-Tar a raison. Il faut les surprendre et les tuer avant qu'ils puissent avertir Leth.

— C'est vous qui parlez de massacre, Jahl ? Un prêtre !

— Nous sommes en guerre ! insista Rob. Et de toute façon, quel choix avons-nous ? Pas question de laisser ces hommes regagner le château !

Richius secoua la tête.

— Je refuse qu'il y ait un bain de sang. Nous voulons que Leth se rende. Quand il verra combien nous sommes, il n'aura plus le choix ! Pas vrai, Alazrian ?

Le jeune homme haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Mon père… Hum… Leth se moquera de voir ses soldats tomber les uns après les autres. S'il croit que des renforts sont en route, il risque de ne jamais capituler.

— Et il se terrera dans son fief sans qu'on arrive à l'en débusquer, renchérit Jahl. Je vous le répète, Richius, il faut éliminer ces cavaliers jusqu'au dernier !

Vantran réfléchit au dilemme. Les guerriers de Praxtin-Tar ne feraient qu'une bouchée des quarante hommes, en effet. Mais pour son retour au pays, Richius avait espéré mieux.

— Au château, s'il n'y a pas d'autre solution, nous laisserons les armes trancher. Et si ces cavaliers veulent la bagarre, ils l'auront. Mais avant d'en arriver là, persuadons-les de se rendre.

— Très bien…, soupira Rob. Que les Druls se déploient, afin que les Talistaniens voient à qui ils ont affaire.

Richius sourit.

— Certainement ! Praxtin-Tar, ajouta-t-il en triin, voilà ce que j'aimerais que vous fassiez…

Chevauchant à la tête de la colonne, Richius Vantran guida Jahl et les Saints de l'Épée hors de la Course Saccenne.

Ricken brandissait haut un étendard aramoorien qui avait connu des jours meilleurs.

À une cinquantaine de pas, les Talistaniens virent les rebelles émerger du défilé.

— Sainte Mère ! cria l'un d'eux.

Les soldats coururent vers leurs montures en dégainant leurs épées.

Richius avança au trot sans daigner tirer sa lame. À ses côtés, arc à l'épaule, Jahl Rob affichait un sourire arrogant. Il fit à son suzerain un clin d'œil complice.

— Nous y voilà…

Pour la première fois depuis des mois, Richius se sentit revivre. Il foulait de nouveau le sol d'Aramoor… Son âme en frémissait de joie.

À cet instant, il aurait pu affronter un bataillon.

— Je voudrais qu'Alazrian soit avec nous, dit Jahl.

— Bientôt, promit Richius.

Lui aussi aurait aimé que le jeune homme les accompagne. Mais face à Leth, mieux valait garder intact l'effet de surprise.

— Portez haut nos couleurs, Ricken ! lança Richius par-dessus son épaule. Que ces salauds en aient plein les yeux !

Avec un braillement de putois, le rebelle brandit le drapeau pour défier les Talistaniens. À cheval, ceux-ci avancèrent à la rencontre des Saints, résolus à les exterminer.

Richius eut un sourire mauvais.

— Vous, là… ! Vous nous cherchez ?

Les Talistaniens ne savaient pas sur quel pied danser. À qui avaient-ils affaire ? Pleins de circonspection, ils ralentirent et s'arrêtèrent à quelques pas des Saints. Leur chef – un capitaine à en juger par son uniforme – agita son sabre en direction de Richius.

— Halte ! Plus un geste !

Vantran s'arrêta à son tour, ordonnant à son groupe de faire de même.

— Vous êtes sur mes terres, Talistaniens.

Les cavaliers échangèrent des coups d'œil. Le capitaine inclina la tête.

— Vos terres ? Qui diable êtes-vous ?

— Richius Vantran, roi d'Aramoor. Avec les Saints de l'Épée, je viens reprendre mon royaume.

Le capitaine éclata de rire et ses hommes l'imitèrent.

— Vantran ? Je n'y crois pas ! Le Chacal, de retour… (Il désigna le drapeau froissé.) Vous imaginez que ça vous confère une quelconque autorité ? Ce genre de relique n'a aucune valeur ici, mon garçon. Vous êtes sur le territoire du Talistan !

— Non, répliqua Vantran, sur celui d'Aramoor. Et ce n'est pas notre drapeau qui donne leur légitimité à nos actes, mais cela… !

Deux doigts entre les lèvres, il émit un sifflement strident.

Le long des corniches, les guerriers de Praxtin-Tar surgirent. Leurs arcs bandés, ils formèrent comme une muraille blanche sur fond de parois noires.

Le capitaine faillit en tomber de cheval.

— Vous avez sous les yeux une armée triine, continua Richius. Lâchez votre arme ou je donne l'ordre de tirer !

— Bien joué, Chacal… Mais vous ne nous aurez pas tous !

— Oh, si ! (Jahl Rob prit son arc, encocha une flèche et visa le capitaine.) Vous avez entendu le roi. Lâchez votre arme, ou aussi vrai que Dieu m'est témoin, je vous abats sur place !

Le sabre trembla entre les doigts de l'officier. Ses hommes se turent, visiblement inquiets. Sur les hauteurs, les guerriers de Reen les tenaient en joue.

Richius n'avait toujours pas daigné dégainer son épée.

— Je fatigue ! menaça Rob. Lâchez votre arme tout de suite, boucher !

Le capitaine céda, ordonnant à ses cavaliers d'obéir.

— Maintenant, continua le prêtre, pied à terre, tous !

— Exécution ! renchérit Richius. Et regroupez-vous à gauche, en rang.

À l'arrière, un Talistanien tourna soudain bride et détala. Jurant, Rob visa, tira… et le rata de peu, sous l'œil goguenard du capitaine.

— Ah, ah ! Il court prévenir le gouverneur Leth !

— Bon sang ! cracha Jahl. Richius, je suis désolé.

— Ne le soyez pas. Nous voilà avec quarante chevaux de plus. Ils nous serviront.

— Mais ce salaud avertira Leth !

Richius s'en moquait. Les mains en coupe, il cria au fuyard :

— Va prévenir ton maître, chien ! Dis-lui que le roi d'Aramoor est de retour !

Dans la cour du château d'Aramoor, à l'ombre d'un érable et sous l'œil indifférent des moineaux, Elrad Leth et Shinn jouaient aux cartes. Haut dans le ciel, le soleil brillait de tous ses feux. Près de Leth, de la condensation se formait sur un verre de jus de fruit. Un esclave venait d'apporter des boissons aux joueurs. À part ça, la cour était déserte. Sur le terrain d'entraînement, une compagnie à cheval pourchassait une balle en bois, la poussant de la pointe de la lance. Les hommes braillaient de joie, heureux de se dépenser au grand air par une journée si radieuse. Et de ne pas guerroyer aux frontières des hautes terres orientales…

Leth s'en félicitait aussi. En Aramoor, les troupes de réserve et leurs chefs échappaient aux carnages, libres de disputer des parties amicales, de jouer aux cartes et de siroter des jus de fruit…

Le gouverneur avait pour seul ordre de mission d'empêcher les Saints de l'Épée de tirer profit de la situation. Ayant posté une brigade devant la Course Saccenne, il ne se faisait pas de souci.

Shinn prit une carte et étudia sa main. Comme toujours, il desserrait à peine les lèvres. Quelles pensées tourbillonnaient derrière ce regard d'acier ? Excellent garde du corps – et presque un ami pour Leth –, Shinn dévoilait rarement ses sentiments. En apprenant que Tassis Gayle combattrait les montagnards sans l'aide d'Aramoor, le Dorien n'avait même pas haussé les épaules.

Pour autant, il avait sûrement son opinion.

Le gouverneur jeta un coup d'œil à la position du soleil.

— L'heure avance… Tassis a dû balayer les montagnards. Adieu, Redburn !

Shinn se contenta d'étudier son jeu.

— Vous ne croyez pas ? insista son partenaire. Gayle est certainement maître du terrain ?

Le Dorien releva les yeux.

— Il est encore un peu tôt…

— Gayle a l'avantage du nombre. Il aura facilement vaincu cette horde de barbares. Qui sait si ces chiens n'ont pas préféré capituler tout de suite !

— J'en doute.

— Ah bon ?

— C'est votre tour. Une autre carte ?

Leth en prit une et la glissa dans son jeu en la regardant à peine. Il se félicitait d'avoir échappé au combat. Les montagnards étant aussi malins que teigneux, lui aussi, au fond, doutait qu'ils se rendent. La bataille faisait sûrement rage. S'en tenir loin n'était pas pour déplaire au gouverneur d'Aramoor…

Pourtant, ça lui inspirait aussi un certain malaise.

Il étala ses cartes.

— Je ne suis pas un lâche, Shinn.

— Non. (À son tour, son garde du corps abattit son jeu.) Mais vous êtes un très mauvais joueur. Encore perdu !

Leth ne daigna pas lâcher un juron. Ce jeu stupide l'indifférait, car ses pensées allaient vers le Talistan… Il aurait dû être prêt à combattre pour son pays au lieu de se terrer comme un lapin ! Se répéter qu'il défendait Aramoor contre les Saints n'apaisait pas sa conscience. En restant assis à boire du jus de fruit et à jouer aux cartes, il se sentait coupable.

— Ils n'ont pas besoin de nous, après tout, ajouta Leth de but en blanc. Ils ont Wallach et les Voskiens, non ? Nous ne ferions rien de plus.

— Si vous le dites.

— Pardon ?

— Écoutez, j'obéis aux ordres en fonction de mes engagements. Vous voulez que je me batte ou que je joue aux cartes ? L'un comme l'autre m'est égal, du moment que vous me payez.

— Mais vous n'auriez aucune crainte face aux montagnards ?

— Vous l'avez dit vous-même, ils sont en infériorité numérique. Ils ne battront pas Gayle. Alors de quoi faut-il s'alarmer ?

— Shinn ?

— Oui ?

— Vous parlez trop.

Leth se leva pour s’étirer, se détendre et bâiller. Même à l’ombre, la chaleur incitait à la torpeur. Shinn ramassa les cartes pendant que le gouverneur balayait les environs du regard. Au-delà du terrain de jeu, il vit un cavalier galoper à bride abattue dans leur direction. Et le type braillait à tue-tête…

— Shinn…

— Je vois, répondit le Dorien en se levant.

— Les Saints ?

— Ils seraient fous de tenter quoi que ce soit.

Mais ce jugement s’appliquait à merveille à Jahl Rob et à sa clique… Qu’ils essaient de tirer avantage de la situation était dans la logique des choses.

Elrad Leth n’en aurait pas été surpris.

En revanche, voir foncer vers lui un cavalier solitaire l’étonnait.

— Où sont les autres ? Bon sang, j’avais affecté quarante hommes à la Course Saccenne !

Après une pause sur le terrain de jeu, le soldat entra en trombe dans le château, certains de ses camarades sur les talons, et fonça vers Leth. Il était en sueur.

— Gouverneur ! Ils arrivent ! (Il mit pied à terre, manquant s’étaler de tout son long dans la poussière.) Et ils ne sont pas seuls !

— Je ne comprends rien ! grogna Leth. Qui arrive ?

— Les Saints ! Et aussi… Richius Vantran… les Triins… !

Exaspéré, Leth empoigna l’homme par les épaules.

— Regardez-moi, idiot ! Dois-je comprendre que le Chacal vient par ici à la tête d’une armée triine ?

— Oui, mon seigneur, je le jure… Je les ai vus de mes yeux ! Ils foncent vers le château !

— Les Saints les accompagnent ?

— Oui !

Leth aurait voulu donner des ordres… Mais lesquels ?

En réponse au regard interrogateur de son maître, Shinn haussa les épaules. Les cavaliers réunis devant lui attendaient des directives.

Aucune inspiration à espérer de leur côté…

— Très bien… Ne restons pas plantés là, il faut faire quelque chose !

— Les arrêter, avança Shinn.

— C’est ça, les arrêter… Soldat, et votre compagnie ? Où est-elle ?

— Elle a été faite prisonnière. Mes camarades… ne peuvent plus se battre.

— Dieu Tout-Puissant ! Bon, vous autres… Aux armes ! Préparons notre défense. Nous tiendrons bon jusqu’à l’arrivée des renforts.

— Mais le Talistan est en guerre ! rappela Shinn.

— Allez-vous la fermer et me laisser réfléchir ? J’ai besoin d’aide ! (Leth chercha un officier du regard.) Vous, là ! Réunissez autant d’hommes que vous pourrez et qu’ils se déploient sur les postes de défense.

— À vos ordres, répondit le lieutenant. Mais, gouverneur, la plupart des soldats ont été mobilisés à la frontière…

— Alors, envoyez un messager prévenir Gayle. Il nous faut des renforts !

Le lieutenant désigna un messager qui partit sur-le-champ. Puis il se retourna vers son supérieur.

— Gouverneur, il faudra des heures au bas mot pour voir arriver des renforts.

— Je sais. Shinn, des suggestions ?

— Ralentissons la progression de nos ennemis. Envoyons des cavaliers engager le combat contre eux.

Leth hocha la tête.

— Vous avez entendu, lieutenant ? De combien d’hommes disposez-vous ?

— D’aucun ! Gouverneur, ce serait un suicide ! Vous l’avez entendu comme moi : il y a des centaines de Triins à nos portes !

— Mon seigneur, renchérit le soldat venu les prévenir, nos camarades se feront tailler en pièces !

— Il n’y a pas d’autre solution pour gagner du temps. Lieutenant, vous avez vos ordres. Envoyez trente lanciers.

— Mais, gouverneur… !

— Exécution !

Blême, le jeune officier se tourna lentement vers ses hommes.

— Des volontaires ?

— Vous les conduirez vous-même au combat ! grogna Leth. Et je veux voir votre escouade partir tout de suite ! Shinn, nous avons du pain sur la planche !

Il s’éloigna en appelant ses serviteurs à grands cris.

OceanofPDF.com

49

Mon seigneur, nous devons sonner la retraite !

Le capitaine attendit une réponse. En sang, il avait le bras droit paralysé.

Tassis Gayle le regarda sans parvenir à mettre un nom sur son visage. Il ne le connaissait pas. Ou l'avait-il oublié ? Les événements se précipitaient tellement… Et ils lui glissaient entre les doigts comme autant de grains de sable.

— Sire ? Vous m'entendez ? Nous sommes perdus ! Il faut battre en retraite !

Gayle voulut répondre… Aucun son ne sortit de ses lèvres. À une centaine de pas de là, ses soldats tentaient encore de repousser les montagnards.

Redburn mort, ses hommes se battaient toujours comme des lions, submergeant l'infanterie talistanienne. Les clans Grayfin et Kellen avaient renversé la situation à leur avantage, massacrant les cavaliers ennemis. Derrière Gayle, les archers attendaient des ordres. Tout s'écroulait…

Et le roi du Talistan n'y pouvait plus rien.

Pire, quelque part dans la mêlée, Biagio continuait de le défier.

— Non ! (Penser à l'empereur ramena Gayle à la réalité.) Pas question de sonner la retraite ! Pas tant que ce démon vivra !

Le capitaine approcha du destrier royal.

— Sire, voyez vous-même ! dit-il en désignant l'infanterie en déroute. Nos ennemis balayent tout sur leur passage !

— Je ne les laisserai pas faire !

Tournant bride, Tassis Gayle remarqua à peine l'air troublé de ses archers. Sans plus attendre, certains rompirent les rangs pour courir se réfugier dans les collines environnantes.

— Aux armes ! rugit le roi. Bandez vos arcs et mort à l'ennemi !

— Non ! protesta le capitaine. Nous devons nous replier !

Furieux, Gayle lui donna un coup de pied, le projetant dans la boue.

— Sale pleutre ! Vous voulez décamper devant un monstre efféminé, une chochotte ? Jamais de la vie ! Nous allons tous rester et nous battre, vous compris !

Le regard noir, le capitaine se releva en titubant et essuya le sang qui coulait de sa lèvre éclatée.

— Je vais donner l'ordre puisque vous refusez…

— Sale fouine, si vous osez… !

— Retraite ! hurla l'officier à pleins poumons. (Il fonça vers le fleuve en agitant les bras.) Repliez-vous !

— Bon sang, non !

Gayle galopa au milieu des derniers combattants pour tenter de les rallier.

— Au nom du Talistan, au nom de mes enfants, battez-vous !

Personne ne l'écouta. Lâchant leurs armes, les archers filèrent à leur tour dans les collines. Le capitaine continuait de crier l'ordre de battre en retraite. Il parla même de « reddition ». À ce mot, le roi sentit son sang se glacer dans ses veines. Les Talistaniens abandonnant le terrain, les montagnards cessèrent de beugler. Lentement, le vacarme diminua. Dans les rangs adverses, quelqu'un appela à la clémence. Gayle tenta de repérer qui. La voix lui était familière…

— Biagio !

L'empereur de Nar avait entendu l'appel à la retraite. Autour de lui, les guerriers des clans Kellen et Grayfin taillaient en pièces l'infanterie talistanienne. Les survivants rompirent le combat et battirent en retraite. Biagio faillit s'écrouler. Ses bras et ses flancs lui faisaient un mal de chien. Et le sang qui coulait d'une entaille, sur son front, lui tombait sur les yeux. Gardant toute sa présence d'esprit, il brandit son épée pour attirer l'attention et inciter les vainqueurs à la clémence.

— C'est fini ! Ils filent !

Par-dessus le fracas, il entendit à peine sa propre voix. Avides d'échapper aux montagnards, les survivants redoublaient d'efforts pour sortir du fleuve. Bramant à la mort, les élans semblaient être partout. En chargeant un groupe de Talistaniens, Vandra Grayfin beugla comme une furie. Son latapi piétina les hommes qui ne purent pas fuir à temps.

— Arrêtez ! rugit Biagio. Ça suffit !

Les vainqueurs cessèrent d'attaquer, laissant les survivants en déroute atteindre les berges. Au loin, les archers de Gayle fuyaient aussi, imités par des fantassins en piteux état.

Resplendissant dans son armure, Tassis Gayle, épée au poing, cherchait son ennemi personnel des yeux…

Et son regard se posa sur Biagio.

— Gayle ! cria Cray Kellen.

Épée au clair, le Lion s'apprêta à charger.

— Non, Kellen, arrêtez ! lança Biagio. C'est fini…

— Ça ne l'est pas ! cria Grayfin. Regardez-le fanfaronner ! Il ne se rendra jamais.

— Vous êtes vaincu, Gayle ! tonna l'empereur. Rendez-vous tant que vous le pouvez !

Pour toute réponse, le roi leva son épée en secouant la tête. Biagio desserra sa prise sur son arme. Une fatigue mortelle l'accablait. Même parler l'épuisait.

Sous le regard des montagnards, il reprit néanmoins pied sur l'autre rive – le territoire de Gayle.

— Tassis, je vous préviens…, dit-il d'une voix rauque, vous n'avez pas la moindre chance.

Le vieillard avait-il conscience qu'il restait seul sur le champ de bataille ? Son armée l'avait abandonné…

— Vous me les avez arrachés ! Mon fils, puis ma fille…

— Calida est morte d'un cancer, Tassis. Et Boisnoir a péri au combat.

— Parce que vous l'aviez trahi ! À Lucel-Lor, vous l'avez livré pieds et poings liés à Vantran ! C'est vous son meurtrier ! Et maintenant, je vais enfin le venger !

— Regardez autour de vous. Quelle démence vous fait croire que vous pourriez encore gagner ?

— Je ne veux qu'une chose : vous !

— Je suis votre empereur.

— Jamais !

— Je le suis ! Prêtez-moi allégeance, reconnaissez mes droits au Trône de Fer, et vous aurez la vie sauve.

— Plutôt brûler en enfer !

— Dites-le ! Admettez que je suis votre empereur !

Gayle refusa de baisser sa garde.

— Tassis, j'ai changé. L'homme que j'étais à la mort de Boisnoir n'existe plus.

Le roi ricana.

— Les chiens comme vous ne changent jamais ! Vous étiez le maître espion d'Arkus, un démon… Et vous l'êtes toujours ! Je vais vous tuer, Biagio ! J'aurais dû le faire il y a des années…

— Laissez-moi l'abattre qu'on en finisse ! explosa Cray Kellen. Sire, je vous en prie… !

— Non ! (Soudain, Biagio comprit qu'il devait affronter le vieux roi.) Je suis l'empereur de Nar. Personne ne m'évincera du trône !

— Prouvez-le ! le défia Gayle.

Renato Biagio leva son épée.

— À votre guise, vieillard !

Mettant pied à terre, Tassis Gayle donna une claque sur la croupe de son destrier, qui partit au galop. Tenant son épée à deux mains, il avança sur son adversaire, l'air viril et redoutable. Comme si la folie le revitalisait…

La tête haute, il enleva son heaume qu'il laissa tomber dans l'herbe.

— J'en vaux deux comme vous, Biagio ! D'ailleurs, vous n'êtes pas un homme digne de ce nom, juste une… créature !

L'empereur se rapprocha. Dans sa jeunesse, il avait pratiqué l'escrime à un haut niveau. Mais ses blessures le minaient. Le sang qui coulait sur ses yeux l'aveuglait. Agacé, il l'essuya d'un revers de main.

Agacé… Nourris-toi de ta colère ! se conseilla-t-il. Fais-en une arme…

Tournant autour de son adversaire, il se souvint des effets secondaires de la drogue de Bovadin, et de la force qu'elle lui avait conférée… Pouvait-il encore compter dessus ?

— Regardez-vous ! railla Gayle. Vous tenez à peine sur vos jambes ! Qui est le vieillard maintenant, misérable inverti ?

L'insulte fit mouche… Comme au temps de son traitement, Biagio sentit ses paupières brûler. Il serra plus fort son épée, revigoré par la

fureur qui grandissait en lui. Les brumes de la folie, sa vieille compagne, s'insinuèrent dans son esprit.

— Je suis l'empereur de Nar… Votre maître, Tassis Gayle !

— Vous êtes un meurtrier doublé d'un sodomite, voilà ce que vous êtes ! Allez rôtir en enfer !

Avec un cri de rage, Gayle s'élança… et blessa son adversaire au bras, entamant la chair sous le cuir. Biagio riposta d'un estoc aux jambes, mais le roi para.

Le souffle précipité, Renato Biagio recula.

— Quelle mauviette ! jubila le colosse en armure. Allez, Cratien, du nerf ! Montrez-moi ce que vous avez dans les tripes !

Biagio se jeta sur Gayle et l'obligea à céder du terrain. Mais le vieil homme parait aisément les coups, tirant le meilleur parti de son épée et de son armure pour tenir son adversaire en échec.

Biagio redoubla d'efforts.

— Je suis l'empereur ! criait-il, dans le but d'attiser sa propre colère. L'empereur !

Gayle para et lui donna un coup de poing au visage. Sonné, Biagio recula. D'instinct, il se remit en garde contre les attaques qui ne manqueraient pas de suivre. Une horrible douleur lui déchirait le crâne.

Il perdait le duel.

— Non ! Je gagnerai !

Renato était allé trop loin et avait livré trop de combats contre trop de rois aux ambitions mesquines… Il ne s'inclinerait pas devant Tassis Gayle et ne perdrait pas son droit au Trône de Fer !

Peut-être grâce aux infimes résidus de drogue qui couraient encore dans son système sanguin, il sentit une énergie nouvelle monter en lui. À la vitesse de l'éclair, il revint à la charge.

Gayle eut fort à faire pour encaisser la volée de coups sans perdre pied. Contre une pareille attaque, son épée, si lourde à manier, devint un handicap. Biagio entailla la cotte de mailles de son adversaire, à l'épaule. Criant de douleur, le roi multiplia à son tour les passes d'armes. Mais cette fois, Renato Biagio était invincible, tant sa vivacité et ses réflexes avaient augmenté grâce à la drogue.

Redevenu le démon tant décrié, le scandaleux comte de Crate que rien ni personne n'arrêtait, Biagio eut l'impression que le monde entier

avait ralenti autour de lui. Soudain libéré de ses scrupules et de ses remords, il voyait tout comme dans un brouillard.

— Meurs, vieux fossile ! Va rejoindre ton fils et ta fille dans la tombe !

Au mépris de l'épée que brandissait son adversaire, Biagio se jeta sur lui pour marteler de coups son armure dorée. D'un revers de la lame, il lui enleva un bout de menton. Le sang gicla. Dans le même élan, Biagio trancha deux doigts à son adversaire.

Criant d'horreur, Gayle lâcha son arme et, déséquilibré, tomba à la renverse. Telle une tortue à carapace dorée, le roi du Talistan était désormais immobilisé sur le dos.

— À moi la victoire ! cria Biagio. (À califourchon sur son adversaire, il pressa la pointe de sa lame contre la chair vulnérable du cou, sous le gorgerin.) Alors, Gayle, quel effet ça fait de voir sa mort en face ?

— Regardez-vous… ! hoqueta Tassis. Vous êtes complètement fou… Vous l'avez toujours été.

— C'est faux !

— Oh, si… Le mal qui vous ronge crève les yeux…

— Non ! J'ai changé !

— Pas du tout. Vous avez la démence dans le sang, c'est évident !

— Repens-toi, Tassis ! Reconnais que je suis ton empereur ! Jure-moi allégeance devant tous !

Une lueur de pitié passa dans le regard du vaincu.

— Envoie-moi rejoindre mes enfants.

— Jure !

— Pauvre fou… Misérable sodomite sanguinaire, avec ton joli minois de fillette…

Biagio transperça la trachée artère du roi vaincu. S'étouffant dans son propre sang, Gayle gargouilla une ultime imprécation, à peine audible.

— Fou… !

Tremblant de rage, Biagio le regarda mourir…

Les yeux fermés, le roi du Talistan rendit son dernier soupir.

Incapable de se relever, Biagio le regarda un long moment.

Médusés, les montagnards faisaient cercle autour de l'étrange scène.

— Sire… ça va ?

C'était Vandra Grayfin.

— Oui…

Un mensonge. Biagio tremblait comme une feuille. Au prix d'un gros effort de volonté, il releva la tête et aspira goulûment une bouffée d'air. Des larmes roulèrent sur ses joues.

Pourquoi pleurait-il ? Il n'aurait su le dire.

Cray Kellen se pencha et l'aida à se remettre debout. L'empereur s'effondra contre lui. Ses jambes ne le portaient plus.

Il tourna un regard implorant vers le montagnard.

— Je suis l'empereur.

— Oui, Sire, le rassura Kellen. Vous l'êtes.

Le Lion conduisit Biagio loin du cadavre et le fit s'asseoir sur l'herbe. Pendant que Vandra Grayfin rejoignaient les autres montagnards, Kellen s'agenouilla près de l'empereur.

— La victoire est nôtre, Sire. Vous avez gagné.

Comme dans un état second, Renato Biagio hocha la tête.

— Je suis l'empereur, répéta-t-il.

Kellen se força à sourire.

— Oui, mon seigneur. Vous êtes l'empereur.

OceanofPDF.com

50

Pendant une heure, Richius et son armée marchèrent sur le château d'Aramoor sans rencontrer de résistance. Sur cet itinéraire familier, le jeune roi retrouvait les haras et les pommeraies typiques de son pays. Son étrange escorte, composée de réfugiés et d'étrangers, ne passait pas inaperçue. Des fermiers les regardaient, stupéfaits à la vue des Triins et de leur propre drapeau interdit par l'oppresseur talistanien. Les saluant sur leur passage, Jahl Rob et ses Saints proclamaient à la ronde le retour du roi Richius. La réaction était uniforme : le trouble et l'incrédulité…

Chevauchant en tête de la colonne, Vantran – qui était le centre de l'attention et devait s'en accommoder – se sentait… insignifiant. Certes, il ne s'était pas attendu à un retour en fanfare. Mais face à un silence si pesant…

Le fouet talistanien n'avait pas épargné son peuple, brisant en lui toute velléité de résistance.

— Nous progressons, dit Jahl.

L'armée traversait l'exploitation d'un certain Ogan, décédé d'une maladie pulmonaire. Sur le perron de sa maison, sa veuve regardait les guerriers passer sans exprimer le moindre sentiment. Alors qu'elle avait à peine trente ans, on lui en donnait facilement dix ou vingt de plus.

— Richius ? insista Jahl. Vous m'entendez ?

Le roi acquiesça. La veuve ne le quittait pas des yeux.

— Je disais que nous progressons sans encombre. Dans moins d'une heure, nous serons au château.

— À condition que mon père n'envoie pas d'autres défenseurs, dit Alazrian. (Il chevauchait près de Vantran, Praxtin-Tar à sa droite.) Il sait que nous arrivons.

— D'autres défenseurs ? lança Jahl. Tous les effectifs ont été mobilisés au Talistan !

— Nous l'espérons, corrigea Ricken. (Parry et lui chevauchaient près de Rob.) Nous ignorons si Biagio est venu.

— Moi, je n’en doute pas, insista Alazrian. J’ai foi en lui.

— Tant mieux pour toi, mon garçon, fit Jahl. Qu’en pensez-vous, Richius ? Comment réagira Leth en nous voyant ?

— Quel est son nom ?

— Hein ?

— La veuve d’Ogan… Son nom ?

— Richius, arrêtez et regardez-moi !

Le jeune homme détourna les yeux de l’Aramoorienne.

— Quoi ?

— Oubliez cette femme ! Nous avons une guerre à gagner ! Bon… Qu’affronterons-nous au château, à votre avis ? Alazrian estime que les régiments sont tous partis combattre les montagnards. Est-ce aussi votre opinion ?

— Hum… Oui. Probablement. Je ne sais pas.

— Pour l’amour du ciel, Richius… !

— Qui veille sur elle ? demanda le roi en se tournant vers la veuve. Privée de mari, comment gagne-t-elle sa vie ? Comment se nourrit-elle ?

Jahl hésita.

— Eh bien ? fit le roi.

— À la mort d’Ogan, nous lui avons fait parvenir un peu de nourriture. Nous ne pouvions rien de plus pour elle, hélas. Vous comprenez, les soldats la surveillent…

— Quoi ? Ils la surveillent ? Comment ça… ?

Soudain, Richius comprit. Une femme, seule, sans mari, dans l’incapacité de tenir sa ferme…

Logique.

Praxtin-Tar prit la parole en désignant quelque chose. Une colonne de cavaliers avançait à leur rencontre… Des Talistaniens à l’armure vert et or et aux longues lances serrées sous le bras.

L’air ravi, Praxtin-Tar se redressa sur sa selle.

— Vous disiez quelque chose à propos de notre progression sans encombre, Jahl… ? lança Richius.

— Ils arrivent du château, dit Alazrian. Leth les envoie.

— Ce sont tes compatriotes, rappela Rob. Si tu leur demandais de se rendre ?

— Soyons sur nos gardes ! souffla Richius. (Il n'y avait pas d'autres cavaliers en vue, mais…) Il pourrait s'agir d'un traquenard.

— Non, répondit Jahl. Leth n'a plus de troupes. Ces chiens ont pour mission de nous ralentir, c'est tout. (Il inspira à fond.) Eh bien, nous allons leur régler leur compte !

Praxtin-Tar cria des instructions à ses hommes. Ordonnant une halte, Richius regarda approcher le chef des cavaliers, un jeune homme fluet au visage poupin et à l'air angoissé.

La colonne s'arrêta à quelques pas de l'armée triine.

— Chacal ? C'est vous ?

— Certains m'appellent ainsi, répondit Richius en comptant rapidement les Talistaniens – une trentaine. (Les Druls n'en feraient qu'une bouchée.) Qui êtes-vous ?

— Lieutenant Dary, de la brigade Or. Vous violez notre territoire, Chacal. À l'instar des Saints, vous êtes un hors-la-loi. Pas question de vous laisser passer. Rebroussez chemin ou… (Soudain, l'homme reconnut le compagnon de Richius.) Mon Dieu ! Alazrian ?

Le jeune homme fit avancer sa monture.

— Oui, c'est moi. Richius, je connais cet officier. Je l'ai souvent croisé au château.

— Je n'en crois pas mes yeux ! Maître Leth ? Que faites-vous avec cette clique ?

— Rendez-vous, Dary ! dit Alazrian. Je vous en prie. Sinon, vous serez tués jusqu'au dernier !

Le lieutenant se tourna vers ses hommes, qui ouvraient aussi des yeux ronds.

— Alazrian, qu'y a-t-il ? Vous êtes passé à l'ennemi ? Un traître ? Vous avez guidé ces créatures jusqu'à nous ?

— Tenez votre langue ! cria Richius. Ou ces créatures vous trancheront la gorge ! Et personne ne les en empêchera, pas même moi. Rendez-vous !

Déglutissant avec peine, le lieutenant Dary leva sa lance.

— Je ne peux pas. J'ai des ordres, Chacal. Si vous continuez, nous nous battrons.

Conscient qu'un combat était inévitable, Praxtin-Tar rejoignit ses compagnons.

— Le seigneur de guerre triin commande l’armée, dit Richius. Et il brûle d’envie de vous embrocher sur votre propre lance !

Le jeune officier blêmit.

— J’ai des ordres, répéta-t-il. Nous vous repousserons, si c’est ce que…

— Je n’arrêterai pas les Triins, inutile de me menacer. Lâchez vos armes et descendez de cheval. Tout de suite !

Praxtin-Tar dégaina son jiiktar.

— Chacal, je vous préviens…

— J’ai dit tout de suite !

Tremblant, le lieutenant Dary leva encore sa lance d’un pouce. Ses rênes entre les dents, Praxtin-Tar dégaina son jiiktar puis s’immobilisa. Il ne respirait même plus.

Les deux adversaires s’évaluèrent. L’un transpirait à grosses gouttes, l’autre souriait.

— Dieu Tout-Puissant, Dary, arrêtez ! lança Richius. Je ne veux pas…

— Alazrian, s’écria Jahl, dis quelque chose !

— Je ne peux rien y faire ! Il ne m’écoutera pas…

Dary fit avancer sa monture d’un autre pas. Avec un cri de guerre, Praxtin-Tar talonna la sienne. Son jiiktar cisailla les airs.

Et la tête du jeune officier roula dans la poussière.

— Bon sang, non ! hurla Richius.

Ce fut le signal. Sourd aux protestations du Chacal, le seigneur de guerre et ses hommes se ruèrent sur les lanciers. Richius lutta pour maîtriser sa monture. Il entendit Alazrian brailler, puis le vit s’arracher de justesse à la mêlée.

Les Triins fonçant sur les Talistaniens, Jahl et ses Saints s’écartèrent.

Les oreilles bourdonnant des chocs métalliques entre les jiiktars et les lances, Richius aussi chercha à fuir. Il talonna son cheval au milieu de la cohue. Il se répétait pourtant qu’il devait participer à la libération de son royaume…

Mais il ne s’agissait pas d’une bataille à proprement parler. D’une « mise en appétit », plutôt… Les Triins s’aiguisaient les dents.

Rejoignant Alazrian, Richius se retourna et les vit submerger les Talistaniens.

Au milieu de ses guerriers, Praxtin-Tar hurlait à la mort.

— Mon Dieu…, souffla Alazrian, incrédule, c'est un animal !

— Non, répondit Richius, l'air sombre, un seigneur de guerre triin. Ce n'est pas votre chien de garde, Alazrian. N'essayez pas de métamorphoser un loup en animal domestique.

Le château d'Aramoor s'était rapidement transformé en camp retranché. Aidé par Shinn, Elrad Leth avait réparti aux postes stratégiques les cavaliers et les quelques soldats restés sur place. Une poignée d'archers ayant pris position sur les toits, les serviteurs avaient reçu des outils agricoles et les esclaves des couteaux de cuisine. Leth avait choisi pour armes une dague et une épée. Shinn sur les talons, il inspectait les défenses du château. Jusque-là, on n'avait pas de nouvelles du Talistan. Et le gouverneur d'Aramoor n'en attendait pas dans l'immédiat. La frontière était éloignée, et Tassis Gayle affrontait les montagnards. Soutenu par la population et une armée triine, Richius Vantran serait difficile à vaincre. À l'exception de son rejeton, Leth n'avait jamais vu de Triins. En courant d'un endroit à l'autre, il se remémora ce qu'en avait dit Boisnoir… Les Triins ? Des vampires qui se repaissent du sang des enfants !

— Qu'on enlève ce bâtard de mes jambes ! éructa Leth en manquant trébucher sur un chien couché en travers de l'escalier qu'il gravissait. (Se confondant en excuses, un page se précipita pour prendre l'animal dans ses bras.) Si je le revois, je me curerai les dents avec ses os ! lança le gouverneur par-dessus son épaule.

Il ne savait plus où donner de la tête. Shinn sur les talons, il entra dans la chambre où Calida avait agonisé. De la fenêtre, on dominait tout. Sur le balcon orienté à l'est, deux sentinelles guettaient, l'une étant munie d'une longue-vue. Son camarade faisait craquer ses phalanges.

Leth les rejoignit.

— Eh bien ? Toujours rien ?

— Non, gouverneur, répondit l'un des soldats.

Comme tous ceux que Gayle avait affectés à Leth, celui-là était jeune et inexpérimenté. Pensant que les Saints ne leur donneraient plus

de fil à retordre, le roi du Talistan avait gardé les meilleurs éléments pour son armée.

— Merci beaucoup, vieil empaillé ! grogna Leth tout bas.

— Pardon ? fit le soldat.

— Rien ! Shinn, allez surveiller les archers, sur les toits. Vous y attendrez mes ordres. Nous pourrons peut-être tendre un traquenard à nos ennemis.

— Ils seront trop nombreux !

— Obéissez, d'accord ?

Shinn gagna les toits, d'où son talent d'archer serait des plus utiles. Leth se tourna vers l'est. Dans la cour, la cavalerie attendait, ne se berçant guère d'illusions sur le dénouement de l'attaque. L'armée de Vantran n'en ferait sans doute qu'une bouchée.

Leth se demanda combien de temps le château tiendrait contre les Triins. Parviendrait-il à abattre Vantran d'une flèche ? Ou Jahl Rob ?

Quelle douce vengeance ce serait… Tuer ce prêtre de malheur…

— Gouverneur, je vois quelque chose ! cria la sentinelle à la longue-vue. Ce doit être les Triins…

— Voyons ça ! fit Leth en arrachant la lunette au guetteur.

Vers la ligne d'horizon, au milieu des champs et des bosquets, il distingua des cavaliers, sur la route du château… Et son cœur s'emballa. Un étendard froissé claquait au vent – le dragon emblématique d'Aramoor.

— C'est eux… Sainte Mère !

À la tête de la colonne, Richius Vantran, l'air jeune et arrogant, montait un alezan. Près de lui, les Saints de l'Épée se repéraient facilement à leurs tenues impériales rapiécées. Ensuite venaient les Triins à la chevelure blanche caractéristique. Certains chevauchaient des montures talistaniennes. L'insulte donna un coup de sang à Leth. Ces maudits Triins étaient d'une pâleur de goule !

— Les voilà ! cria-t-il par la fenêtre à la cavalerie. Que tout le monde se tienne prêt !

L'armée ennemie approchait rapidement sans rencontrer de résistance. Aucun signe du lieutenant Dary ou de ses lanciers… À part des taches de sang, sur les Triins qui étaient en tête…

Celui de Dary ? Quel idiot !

L’imbécile ! S’être entêté à suivre les ordres jusqu’à se faire massacrer…

Et comme Leth lui-même avait été stupide de s’être laissé piéger ! Il aurait dû se douter que Vantran reviendrait tôt ou tard. Et s’y préparer. Maintenant, ces Triins n’allaient faire qu’une bouchée du gouverneur d’Aramoor…

Et il ne pouvait s’en prendre qu’à lui-même.

Quoique… Tassis Gayle aussi était responsable de ce beau gâchis !

— Vieux cinglé ! Si jamais j’en réchappe, je te brûlerai vif à petit feu !

Penché au balcon, Leth regarda l’ennemi avancer inexorablement. Agacé par la respiration rauque du jeune soldat, à ses côtés, il allait le rabrouer vertement quand un détail étrange attira son attention. Aux côtés du Chacal se tenait un adolescent aux traits vaguement familiers…

Il fallut un moment à Leth pour se rappeler qu’il avait un rejeton…

— Shinn, fils de chienne ! Tu m’as dit qu’il était mort !

Il n’aurait jamais cru revoir Alazrian vivant. Comment expliquer ce mystère ? En tout cas, c’était déroutant. Les yeux fermés, le gouverneur réfléchit au moyen de tourner cela à son avantage.

Un mot lui traversa l’esprit.

Otage !

Troublé par la vue du château d’Aramoor, Alazrian chevauchait entre Richius et Praxtin-Tar. L’édifice ne lui avait jamais plu. Et le revoir lui rappelait douloureusement sa mère. Des cavaliers bloquaient l’entrée de la cour d’honneur – les camarades de ceux que les Triins venaient de massacrer. Praxtin-Tar grogna tout bas en repérant des archers mal dissimulés derrière les cheminées. Abstraction faite des défenseurs, il régnait un calme mortel.

Caressant du regard son foyer retrouvé, Richius fit ralentir sa monture.

— Mon Dieu… Je n’aurais jamais pensé revoir mon château un jour !

— Croyez-le ou pas, dit Alazrian, Leth en a pris soin.

— Il n’y a pas de grands changements, admit Richius avec un sourire triste.

— À plus tard les émotions ! lança Rob en regardant les défenseurs. Notre comité d'accueil est là… Parry, combien y a-t-il de cavaliers, à votre avis ?

Une main en visière, Parry hésita.

— Une vingtaine, peut-être ?

— C'est à peu près ça… (Rob se tourna vers Richius.) Vingt gaillards se dressent entre votre château et vous, Sire. Et nous avons cinq blessés dans nos rangs… Avez-vous le moindre doute sur notre victoire ?

Vantran ne répondit pas. Alazrian le sentait très fatigué. Le massacre des Talistaniens l'avait rendu pensif. Maintenant, Richius semblait aussi âgé que Praxtin-Tar…

Le seigneur de guerre posa une main sur le bras d'Alazrian.

— Tu resteras à l'écart, lui ordonna-t-il en triin. Mes hommes vont s'occuper de ces chiens ! Ensuite, nous prendrons le château en ton nom.

— Ce n'est pas son château, Praxtin-Tar, mais le mien, souligna Richius – également en triin.

Sans lâcher Alazrian, le seigneur de guerre eut un sourire sombre.

— Je n'ai pas oublié, Kalak. Vous joindrez-vous au combat ? Ou devrons-nous lutter à votre place ?

— Praxtin-Tar ! s'écria Alazrian. Voyons d'abord ce que Leth a à dire…

— Ce salaud nous enverra brûler en enfer ! répondit Jahl. Il attend des renforts du Talistan. Richius, il n'y a plus un instant à perdre ! Il faut conquérir le château.

— Je sais. Mais au moins, parlementons, amenons ces soldats à se rendre…

— Ils refuseront. Il faut les écraser maintenant, tant que nous en avons la possibilité !

— Jahl, ce sont mes ordres ! En avant !

Le roi d'Aramoor conduisit son armée devant le château. Alazrian, Praxtin-Tar et Jahl Rob restaient près de Richius, qui ne voulait pas d'un autre bain de sang. Cela au moins était clair. Alazrian s'étonnait qu'un homme si réticent à se battre ait pu survivre à tant de conflits…

À cet instant, les archers talistaniens encochèrent leur première flèche. Sur un balcon, près d'un soldat, une silhouette familière apparut…

— Oh, Dieu ! souffla Alazrian. Le voilà…

— Qui ? demanda Jahl.

— Là, au balcon… Leth !

Les mains sur la balustrade, le gouverneur se penchait pour mieux étudier ses ennemis. Élégant comme toujours, il affichait une expression énigmatique.

— Que fait-il ? demanda Richius.

— Il nous attend, répondit Alazrian. Il m'attend.

— Il a dû nous voir, ajouta Vantran. (Agitant les mains, il cria :) Surpris, Leth ?

Le gouverneur croisa les bras. Poing brandi, Jahl et ses Saints le huèrent. Richius les rappela à l'ordre avant d'ordonner une halte, devant la cour. Les Triins se déployèrent sans que Leth en perde le sourire.

— Bienvenue, Chacal ! cria-t-il du haut du balcon. J'aurais dû prévoir votre retour !

— En effet ! Mais mon ami m'a dit que vous aviez pris soin de mon château… Vous le reconnaissez, pas vrai ?

Il désigna Alazrian.

Leth se rembrunit.

— Salut, fils. Me réjouir de te revoir serait une comédie. Et tu n'y croirais pas.

— Comment le pourrais-je ? répliqua Alazrian. Vous aviez chargé Shinn de me tuer ! Mais vous avez échoué, père. Voyez ? Je suis bien vivant !

— Je dirai deux mots à Shinn. Vantran, à votre place, je retournerais tout de suite d'où je viens. Personne ne veut avoir un carnage sur la conscience.

Richius ricana.

— Vous m'enlevez les mots de la bouche ! Rendez-vous, Leth, tant qu'il en est encore temps !

— Je tiens le château, et des renforts sont en chemin ! Pourquoi ne déguerpissez-vous pas, en bon traître que vous êtes ? Et remmenez donc vos barbares !

— Ouvrez les yeux, Leth : ces Triins ont déjà exterminé deux de vos brigades. Voulez-vous que ces vingt cavaliers rejoignent leurs camarades dans la tombe ? Praxtin-Tar ne demande que ça !

— Je vous en prie, renchérit Alazrian, Richius a raison ! Vous ne pouvez pas gagner !

— Et si je me rends, qu'adviendra-t-il de moi ? Ces sauvages m'ajouteront à leur menu ? Pas question !

— Votre sort sera toujours préférable à celui que vous avez réservé à ma mère ! explosa Alazrian. Rendez-vous, c'est votre seule chance !

Leth parut envisager cette option. Sur les toits, les archers attendaient les ordres. Pleins d'appréhension, les cavaliers empoignèrent leur lance. Alazrian avait le cœur serré. Revoir Leth avait réveillé en lui de bien sombres choses. Soudain, il se retrouvait enfermé dans le placard à balais de son enfance, petit garçon mal traité, sanglotant à force d'être battu…

— Je parlerai seulement à Alazrian ! répondit Leth. Quitte à capituler, je veux parler à mon fils.

— Oubliez ça ! cria Jahl.

— Rendez-vous sans condition ! ajouta Richius. Ou je déclenche l'attaque !

— Et combien de temps vous prendra la conquête du château, Chacal ? Vous êtes peut-être plus nombreux que nous, mais notre position nous donne l'avantage ! (Leth désigna les archers.) Voulez-vous voir vos compagnons mourir ?

— À la première flèche décochée, j'ordonnerai l'assaut ! répliqua Richius. Et il n'y aura pas, parmi vous, un seul survivant pour se rendre et sauver sa peau !

— Alazrian, veux-tu monter me parler ? cria Leth.

— Jamais ! grogna Jahl Rob.

Le gouverneur soupira.

— Allez, mon garçon, ne sois pas lâche !

Vexé, Alazrian serra les dents. Avant que Richius puisse refuser, il se tourna vers lui.

— J'y vais !

— Quoi ? Non !

— Je le veux, Richius ! Je vous en prie…

— Pourquoi ? rugit Jahl. Alazrian, ne sois pas stupide, bon sang !

— Je ne suis pas stupide ! Laissez-moi monter lui parler. Je le ramènerai peut-être à la raison.

— Non, Jahl a raison, dit Richius. Leth veut t'utiliser comme monnaie d'échange, et c'est tout !

— Alazrian ? demanda Rob. Tu mijotes quelque chose, je le sens. Quoi ?

Le jeune homme eut un sourire sinistre.

— Jahl, je dois le faire. Pas de questions, d'accord ?

— Alazrian, de quoi diable parlez-vous ? s'exclama Richius. Nous n'avons pas de temps à perdre en absurdités !

— Vous avez raison, nous n'avons pas de temps à perdre. Alors, cessez de discuter. Laissez-moi y aller.

— Pas question ! Ce serait de la bêtise à l'état pur…

— Non, intervint Jahl. Qu'il y aille.

— Quoi ?

Le prêtre prit son protégé par l'épaule.

— Tu es sûr, mon garçon ?

Au fond, Alazrian n'avait pas de certitudes. Mais il hocha la tête.

— Oui.

— Nous expliquerons tout à Praxtin-Tar, dans ce cas. Que Dieu t'accompagne, mon enfant.

— Jahl ? s'étrangla Richius. Que diable se passe-t-il, à la fin ?

Se tournant vers le gouverneur, Rob cria :

— D'accord, salaud, il vient vous parler ! Mais si vous touchez à un cheveu de sa tête, je vous écorcherai vif !

Elrad Leth ricana.

— Quelle pieuse pensée, prêtre… Allez, monte, Alazrian ! Personne ne te fera de mal. Tu as ma parole !

Une parole qui ne valait rien… Quittant les rangs de ses compagnons, poursuivi par les protestations de Praxtin-Tar, Alazrian traversa la cour du château.

Savait-il vraiment ce qu'il faisait ? En tout cas, le besoin d'affronter son père le poussait à prendre le risque. À chaque pas, les souvenirs de son enfance martyre lui revenaient en mémoire. La douce voix de sa mère, les insultes répétées de Leth, les murs oppressants du cagibi, les coups de fouet…

Avec la violence d'une digue qui cède, un torrent de souvenirs refoulés le submergeait.

Les cavaliers s’écartèrent sur le passage du jeune homme. Puis les portes du château s’entrouvrirent, et un serviteur passa la tête par l’entrebâillement.

— Descendez de cheval, maître Alazrian, demanda Barth, l’intendant. Le gouverneur ne veut pas de grabuge.

Le jeune homme mit pied à terre et laissa Aile dans la cour. Barth le fit entrer, refermant les portes derrière lui.

— Votre père vous attend à l’étage. Je vous en prie, ne le mettez pas en colère !

Alazrian se dirigea vers l’escalier central. Jacassant nerveusement, l’intendant lui emboîta le pas – et se tut soudain en voyant son maître, sur la marche palière. Elrad Leth avait un sourire crispé.

— Alazrian…

— Gouverneur…

— Quoi ? On ne m’appelle plus « père » ? Les Saints de l’Épée t’auraient-ils retourné à ce point contre moi ? Joli lavage de cerveau…

— En quoi m’auraient-ils fait subir un « lavage de cerveau » ? J’ai toujours su ce que vous étiez. (Autour d’eux, Alazrian vit toute la domesticité du château, suspendue à ses lèvres…) Vous vouliez parler reddition ? Alors, parlons !

— Dieu, ce qu’on a changé ! ricana Leth. Quelle prestance, quelle autorité ! J’ai presque l’impression d’avoir un homme devant moi… Monte donc me rejoindre, petit homme ! Allons parler de tout ça dans ma chambre. De la fenêtre, j’aurai ta racaille à l’œil.

Leth tourna les talons et disparut dans le couloir. Laissant derrière lui Barth et les autres, Alazrian gravit les marches. Sur le palier, un garde l’escorta dans la chambre du maître. Devant une des fenêtres du couloir, un archer était en position. Au passage, Alazrian vit Richius, Jahl et les Triins, en contrebas. Praxtin-Tar était furieux. Mais la vue de son protecteur rasséréna le jeune homme.

La seconde suivante, l’injonction de Leth le ramena à la réalité de sa situation.

— Alazrian ! Ici, tout de suite !

Obéissant, il entra et vit le gouverneur campé devant le balcon, en compagnie de trois soldats.

Leth désigna un siège.

— Assieds-toi, loin du balcon.

Alazrian s'exécuta sans le quitter des yeux. Même s'il donnait assez bien le change, le gouverneur était secoué par la vue des Triins, massés aux portes du château.

Avec un soupir nerveux, il s'assit au bord du lit.

— Alors ? Si tu m'expliquais ce que tu fiches en compagnie de ce ramassis de traîtres ?

— Je suis venu obtenir votre reddition, mentit Alazrian. Pas m'expliquer.

— Je vois que Jahl Rob et ses rebelles t'ont appris à manquer de respect à tes aînés… Quel saint homme, celui-là !

— C'est un brave. Il en vaut deux comme vous… père.

Piqué au vif, Leth allait se lever d'un bond, mais il se ravisa.

Il était trop effrayé pour le gifler, comprit Alazrian…

— Ils vont vous tuer, vous savez. Vous ne vivrez pas assez longtemps pour voir le coucher de soleil.

— Sans blague ?

Alazrian hocha la tête.

— Voilà pourquoi je suis ici. Je voulais vous l'annoncer en personne.

Ils s'affrontèrent du regard. Nerveux, Alazrian sentit sa détermination fléchir. Mais il était venu pour une raison précise. Il ne se laisserait pas démonter par la peur. Ça sauverait des vies, se répéta-t-il. Et Leth le méritait.

— Tu n'es pas mon fils. Je l'ai toujours su. Et je n'ai jamais voulu de toi.

— Je sais.

Leth sourit.

— Regarde-toi, si arrogant… Avec ton armée, tu t'imagines puissant ? Tu es moins que rien, Alazrian ! Un minable sang-mêlé !

— Vous vous trompez. Je suis puissant.

— C'est ce qu'ils croient ? Ces sauvages, là dehors… Que te trouvent-ils donc ?

— Je suis à part. (Alazrian tendit les bras.) Si vous me laissiez vous le prouver ?

— Comment ?

— Je contrôle la magie triine. Je peux lire dans les pensées et guérir les malades. Laissez-moi vous montrer.

Leth recula en sursaut.

— Impossible ! Tu n'es pas un sorcier !

— Oh, si ! Les Triins me suivent parce que j'ai un don magique. Je peux vous le prouver. Tendez les mains.

Leth regarda ses soldats, aussi étonnés que lui. Puis il se retourna vers Alazrian, hésitant.

— Vous avez peur ? Ah ! Qui est lâche, maintenant ?

— Je n'ai pas peur de toi ! grogna Leth. Rien ne m'effraie !

— Alors, prouvez-le. Prenez mes mains. Je vous dirai à quoi vous pensez.

— Très bien ! (Leth posa ses paumes sur celles d'Alazrian.) Allez… À quoi je pense ?

La haine qu'il découvrit coupa le souffle du jeune homme. Les yeux fermés, secouant la tête, il agrippa les doigts de Leth au lieu de tenter de se dégager, et chercha à dominer ce flot d'énergie destructrice. Pris de nausée, il fut assailli d'images violentes et de sentiments amers. Chez son père, tout était pourri…

— Eh bien ? insista Leth. Je pense à quoi ?

— Je… Vous…

Le gouverneur éclata de rire.

— Excellent, sorcier ! Quoi d'autre ? Articule au lieu de bafouiller, pour une fois !

Déterminé à faire abstraction de ces railleries, Alazrian se concentra. Venu dans un but précis, il fouilla l'esprit de Leth à la recherche d'un souvenir de sa mère. La moindre étincelle d'amour pour elle, ou même d'affection, aurait sauvé Elrad. Mais tout ce que découvrit Alazrian se limita à une atroce scène…

… Dans cette chambre, à demi nu, Leth besognait sa femme en la battant. Pleurant en silence, elle subissait ses coups de poing – et de reins.

Avec un cri, Alazrian enfonça ses ongles dans la paume de l'homme.

— Vous l'avez tuée !

Cherchant à se dégager, Leth se leva.

— Lâche-moi !

— Vous l’avez tuée ! À votre tour de mourir !

Cette image du passé libéra un démon enfoui au plus profond d’Alazrian. Il comprit soudain que guérir était un choix. Sa magie pouvait aussi tuer. Ayant pris sa décision, il imagina que les poumons de Leth se vidaient et se ratatinaient.

Le gouverneur eut un râle affreux.

Alazrian lui enfonça encore les ongles dans la paume tandis que les soldats reculaient, horrifiés.

Le râle s’acheva sur une longue plainte aiguë.

— Je vous hais ! cria Alazrian. Je vous hais pour tout ce que vous nous avez fait !

Incapable de se maîtriser, il pleurait à chaudes larmes. Les yeux exorbités, aux portes de la mort, Leth implora muettement sa pitié. Aiguillonné par le souvenir des coups et des mauvais traitements, Alazrian fut implacable.

Elrad Leth cessa de lutter. Sa tête roula sur ses épaules. Comme serrée par des doigts invisibles, sa gorge vira à l’écarlate. De la bave coula de ses lèvres. Sur une malédiction inaudible, il expira.

Alazrian le lâcha et le regarda s’écrouler.

Deux yeux morts le fixèrent.

Il s’agenouilla, sans savoir pourquoi il pleurait.

— Vous avez tué ma mère ! Ce n’était pas le cancer… C’était vous !

Les soldats se rapprochèrent timidement.

— Vous… l’avez assassiné !

Alazrian hocha la tête.

— Vous êtes fichus. Si vous ne vous rendez pas, le Chacal vous fera tous exécuter.

Posté sur un toit du château, Shinn entendit les cris des Talistaniens.

— Leth est mort ! Rendez-vous !

Les archers baissèrent leurs armes en se regardant les uns les autres. Les cavaliers lâchèrent leurs lances. Shinn se redressa. En

infériorité numérique et privés de chef, les Talistaniens capitulaient. Laissant leurs arcs sur les toits, les archers descendirent dans la cour.

Dépassé, Shinn assistait à la scène.

Leth, mort ? Comment était-ce possible ?

Il se rappela soudain le garçon.

— Le fils de pute ! souffla-t-il.

Alazrian avait-il tué Elrad Leth ? Peu importait, au fond… Car si le jeune homme vivait, il risquait d'aller raconter au roi du Talistan, son grand-père, comment le garde du corps de Leth avait tenté de l'abattre…

Shinn descendit à son tour, déterminé à régler certaines affaires restées en souffrance.

Jahl assista à la reddition des soldats. L'ordre avait rapidement circulé dans les rangs. À son tour, le personnel du château se réunit dans la cour. Sous la supervision de Praxtin-Tar, Richius et les Saints divisèrent les vaincus par groupes. Les guerriers les cernaient.

— Alazrian ! cria Jahl Rob. Tu m'entends ?

Sautant de son cheval, Praxtin-Tar courut vers les portes. Le prêtre lui emboîta le pas. Ils entrèrent ensemble, bousculant des Talistaniens.

Jahl saisit par le bras une jeune femme en tablier.

— Où est le garçon ? Alazrian ?

Couinant de peur à la vue de Praxtin-Tar, la servante faillit tourner de l'œil.

— Où est-il ? cria Jahl en la secouant.

— À… l'étage ! bafouilla la femme. Le maître l'a emmené… là-haut !

Jahl et le seigneur de guerre y foncèrent. Au sommet de l'escalier, Rob vit une porte ouverte, dans le couloir, et une silhouette immobile sur le seuil. Il crut d'abord que c'était Alazrian… puis il l'aperçut dans la chambre, à genoux.

L'homme, armé d'un arc, le tenait en joue.

— Non ! cria Jahl.

Le tueur se retourna.

Le prêtre fonça… et Shinn tira.

Atteint à la poitrine, Rob vola en arrière sous la violence de l'impact – pour atterrir dans les bras de Praxtin-Tar.

— Alazrian ! hoqueta-t-il.

Le jeune homme se releva… et cria en voyant que Jahl était blessé.

Praxtin-Tar étendit le prêtre sur le plancher et bondit.

Shinn n'eut même pas le temps d'esquisser un geste avant de mourir.

— Jahl ! gémit Alazrian.

Les paupières du prêtre se fermaient déjà. Le sang maculait sa poitrine transpercée.

Le jeune homme s'agenouilla près de son ami.

— Alazrian…

— Ne parlez pas ! Je peux vous guérir…

— Non !

— Restez tranquille ! le supplia Alazrian en posant les doigts près de la plaie. Je vais te sortir de là. Accrochez-vous !

— Ne fais… rien… (Au prix d'un terrible effort, le chef des rebelles releva la tête.) Pas de magie !

Des larmes de frustration roulèrent sur les joues du guérisseur.

— Jahl, par pitié ! J'ai besoin de vous !

Mobilisant ses dernières forces, le prêtre repoussa les mains de son protégé.

— Non…

Les yeux du jeune homme étaient si brillants qu'on eût dit de petites étoiles.

Jahl sourit.

Alazrian est sain et sauf.

— Ne… pleure pas ! Alazrian, je vais rejoindre… Dieu !

Jahl Rob ferma les yeux et laissa les anges l'élever jusqu'au ciel.

OceanofPDF.com

51

Au large du Talistan, sous la caresse du clair de lune, le Souverain Effroi dansait sur les flots. Les canons s'étaient tus depuis des heures, mais les ponts empestaient toujours le combustible. À terre, la forteresse rasée rougeoyait encore, envoyant aux cieux de sinistres signaux de fumée. Il n'y avait plus personne sur place pour maudire le cuirassé.

Après le bombardement, Blair Kasrin avait procédé à ses inspections habituelles, félicité ses hommes, vérifié l'état du vaisseau… et il s'était déclaré satisfait du moral des uns et de la bonne condition de l'autre. Lui-même se sentait fier de sa contribution à la victoire de Biagio. S'il tendait assez l'oreille, il entendait, au loin, les cris des soldats et des fermiers confrontés aux bouleversements violents survenus en quelques heures.

Biagio avait bel et bien lancé ses ambitieuses opérations. Et sans doute remporté la victoire finale…

Kasrin était ravi. Il avait payé ses dettes.

Son inspection terminée, il chercha Jelena, qu'il retrouva à la poupe. Pensive, la jeune femme contemplait le Talistan. Au clair de lune, elle était ravissante. Blair adorait tout en elle : son énergie renversante, sa froide détermination…

À ses yeux, elle n'était pas une simple femme, mais bien une souveraine.

Jelena se tourna avec un petit sourire. Il la rejoignit, se penchant au bastingage. Dans la quiétude nocturne, il écouta les vaguelettes frapper la coque du Souverain.

Le cadre idéal pour annoncer sa décision…

Mais Jelena rompit le silence la première.

— Et maintenant, Blair ? Qu'allez-vous faire ?

— Pour cette nuit, nous resterons là. Histoire que l'équipage se repose un peu.

— Ce n’est pas ce que je voulais dire. Biagio vous attend, j’imagine. Il aura besoin d’un nouvel amiral. Ou, en tout cas, d’un vaisseau pour regagner la Cité Noire.

— J’imagine, oui.

— Irez-vous le voir à terre ?

— Non.

— Non ?

Kasrin se tourna vers la reine.

— J’ai payé ma dette envers l’empereur, Jelena. Je doute qu’il ait encore besoin de moi. Il peut nommer Gark à la tête de la flotte. Par ailleurs, je ne serai plus en sécurité en Nar… N’oubliez pas que j’ai attiré Nicabar dans un piège.

Jelena le dévisagea, pleine d’espoir.

— Alors ? Que décidez-vous ?

Kasrin tapota le bastingage.

— C’est un bon vaisseau, pas vrai ? Toujours d’attaque… Il ralliera Liss sans peine. (Avec un sourire malicieux, Blair prit la main de Jelena.) Après tout, Majesté, vous avez encore beaucoup de choses à me montrer sur l’archipel…

OceanofPDF.com

52

Après les combats, Biagio retourna au château de Corne d'Élan.

Les survivants l'escortèrent. Avant de rejoindre leurs territoires respectifs, Cray Kellen et Vandra Grayfin présentèrent leurs condoléances à Breena.

Dès le lendemain, Biagio trouva de plus en plus irritante la chape de silence qui s'était abattue sur le château endeuillé. Il était vraiment temps de partir. Breena le fuyant, il n'avait pas pu lui parler.

Respectant son besoin de solitude, il s'était incliné.

Il plia bagage. Il irait en Aramoor retrouver Richius Vantran. Mais pas question de s'en aller sans revoir Breena. Ses préparatifs terminés, il fit un petit détour par la roseraie. Là, au milieu des plants en partie étiolés, il vit la princesse occupée à rafraîchir les racines ainsi qu'il le lui avait suggéré. Elle ne l'entendit pas venir – ou choisit de l'ignorer.

Breena avait bien changé. La mort de son jumeau avait étouffé sa belle énergie, sa joie de vivre et son rayonnement… Elle sombrait dans l'apathie.

Attendant qu'elle daigne s'aviser de sa présence, Biagio fit halte à quelques pas de distance.

— Vous partez…, lâcha-t-elle d'une voix atone après un long silence.

— Oui.

— Adieu, donc. Bon voyage pour Nar.

— Je ne retourne pas en Nar. Pas encore. J'irai d'abord en Aramoor retrouver Richius Vantran.

— Je vois, fit la princesse sans interrompre sa tâche. Mais qui vous dit qu'il acceptera de vous parler ? Vous êtes toujours son ennemi. Celui qui a ordonné l'exécution de son épouse.

— Peut-être… Mais je crois que le Chacal désire renouer de bonnes relations avec moi. (Biagio se rapprocha.) Et vous ?

La jeune femme posa ses cisailles.

— Ne me demandez pas de vous pardonner, Sire. Pas encore. C'est au-dessus de mes forces.

Biagio baissa les yeux sur les mains de Breena. Elle portait toujours la bague qu'il lui avait offerte à son anniversaire. Un bon signe, estima-t-il.

— Je voulais vous remercier avant de partir. Vous vous êtes montrée très douce et compréhensive envers moi. Vous m'avez aidé à…

— ... À quoi ?

Renato Biagio eut un pâle sourire.

— ... À renouer avec moi-même. À me retrouver. Je ne suis pas fou, Breena. Un jour, j'espère que vous le comprendrez.

— Un jour…

— De temps à autre, je prendrai de vos nouvelles. Une fois de retour à la Cité Noire, j'enverrai des agents dans les hautes terres pour m'assurer que tout va bien. S'il vous manque quoi que ce soit, il vous suffira d'un mot.

— C'est très aimable de votre part. Merci.

Biagio prit la main de la jeune femme, celle où elle portait sa bague, et y posa un baiser.

— Merci à vous, dame Breena.

Se détournant, il s'éloigna à grands pas.

Une longue route l'attendait.

Richius eut besoin de plusieurs jours pour retrouver ses marques et se sentir de nouveau chez lui. Sous le règne d'Elrad Leth, le château avait peu souffert. Et quelques vieux serviteurs étaient restés fidèles au poste…

Après leur reddition, Richius avait laissé les soldats talistaniens rentrer chez eux. Proclamant son retour dans tout le pays, il avait ouvert les portes de son château à qui désirait lui rendre visite. Les Saints de l'Épée sillonnaient Aramoor pour répandre la bonne nouvelle. Sans Jahl Rob, la compagnie rebelle était affaiblie mais elle gardait le moral.

À Coup de Vent aussi, les Saints apportèrent leur contribution. Une fois les esclaves libérés, Richius ordonna qu'on brûle le camp de travail forcé.

Guérir Aramoor de ses plaies prendrait du temps. Le jeune souverain en avait conscience. Sans Jahl Rob ou Alazrian à ses côtés, il

se sentait bien seul – en attendant l'arrivée de Dyana. Et dans un premier temps au moins, il dépendrait de la bonne volonté des Saints. Jusque-là, ses amis lui avaient été d'une aide infiniment précieuse. S'occupant des visiteurs du château et écoutant leurs doléances, ils avaient également bouté les derniers Talistaniens hors d'Aramoor.

Alazrian était parti en compagnie de Praxtin-Tar. Après ces bouleversements, le Talistan aussi changerait du tout au tout. Personne ne savait qui monterait sur le trône. Biagio désignerait le successeur de Gayle, supposait Richius. La prérogative de l'empereur de Nar.

Au septième jour de son retour, Richius Vantran partit seul rendre visite à ses sujets blessés. Chez les Lotts, il présenta ses condoléances aux parents de Dinadin, de Del et d'Alain. Avec une grande noblesse d'âme, le couple refusait de considérer Richius comme responsable de la mort de ses fils aînés.

Il faisait beau et chaud. Le jeune souverain passa la matinée à jouer à la balle avec Alain en évoquant le souvenir de ses chers amis.

Leur frère cadet tenait beaucoup d'eux. En grandissant, Alain deviendrait un noble et beau jeune homme.

Au sortir de la demeure des Lotts, Richius chevaucha vers le sud et se rapprocha de la frontière du Talistan. Sur le bas-côté de la route, il fit une halte pour admirer une pommeraie en fleur et laisser sa monture souffler. Assis à l'ombre d'un arbre, un brin d'herbe entre les dents, il rêva tout éveillé de Dyana et de Shani. Elles ne le rejoindraient pas avant des jours, mais il prenait son mal en patience. Il aurait le temps de tout préparer pour les recevoir. Et Aramoor avancerait sur la voie de la guérison. Le royaume accueillerait sa nouvelle reine à bras ouverts. Richius n'en doutait pas.

Il soupira d'aise.

Soudain, il remarqua un cavalier, au loin… Vêtu de noir, l'homme avançait au petit trot. Il venait du Talistan. Une épée battait son flanc et sa chevelure d'or brillait…

— Oh, mon Dieu… ! souffla Richius. Je n'en crois pas mes yeux !

Sans son cortège d'esclaves et ses somptueux atours, l'empereur Renato Biagio ressemblait à n'importe quel cavalier éreinté qui chevauchait le long d'une route poussiéreuse… En approchant, il riva un

regard perçant sur Richius. Il n'avait plus les yeux bleu saphir et son teint n'était plus aussi cuivré…

Mais il conservait une forme éblouissante.

Et il fit au jeune roi d'Aramoor un sourire éclatant.

— J'ai une mémoire redoutable, lança-t-il en guise de préambule. Et je ne pourrai jamais oublier votre visage… (Il tira sur les rênes de sa monture.) Salut, Chacal !

Richius ne se leva pas.

— Vous me surprenez, Biagio. Je ne m'attendais pas à votre venue.

— Vraiment ? Cela aurait été bien ingrat de ma part. Je vous devais bien une visite. Nous avons à parler.

— Ah oui ? Et de quoi ?

— De votre règne, bien entendu.

Descendant de cheval, l'empereur surprit encore Richius en venant s'asseoir en tailleur près de lui. Et en arrachant un brin d'herbe pour jouer avec…

— Je suis l'empereur. Donc, j'ai mes problèmes. Mais, dès mon retour dans la capitale, j'entends les résoudre. Tassis Gayle éliminé, je pourrai enfin me consacrer à la bonne marche de mes affaires.

— Des problèmes ? Quel genre de problèmes ?

— Oh, j'ai toujours des ennemis. Croyez-moi, il me reste de quoi ne pas m'ennuyer pendant un bon siècle !

— Je vois… Et en quoi suis-je concerné ?

— J'ai besoin de votre parole, Chacal. Me reconnaissez-vous comme votre empereur ? Ou dois-je craindre de nouvelles trahisons ? Une réponse honnête serait appréciée.

— D'abord, j'aurais une question… Alazrian Leth m'a remis votre message. Vous disiez qu'Aramoor me reviendrait si j'entraînais les Triins dans votre guerre. Étiez-vous sérieux ?

— Je l'étais.

— Eh bien, vous avez eu votre armée triine.

— En effet ! J'ai appris tout ça, car la nouvelle s'est vite propagée… J'aimerais d'ailleurs rencontrer vos amis. Séjournent-ils dans votre château ?

— Ils sont repartis hier pour le Talistan, avec Alazrian.

— Alazrian ? (Biagio sembla déçu.) Oh… J'avais espéré le revoir, mais en venant, j'ai évité le Talistan autant que possible… (Il eut un sourire penaud.) Ces jours-ci, je n'y suis pas très populaire.

— J'imagine…

— Comment va-t-il ? Bien ?

— Oui…

En réalité, Richius se demandait quand son destin rattraperait Alazrian. Combien de temps encore « irait-il bien » ? Vantran s'abstint d'expliquer à Biagio la malédiction de la magie triine – un don à utiliser uniquement pour guérir, pas pour ôter la vie.

Il n'avait pas prévenu le jeune homme.

Quand Alazrian développerait-il les symptômes du mal qui avait rongé Tharn ?

— J'en suis ravi, commenta Biagio. C'est une bonne nouvelle.

— Eh bien, il ne se porte pas comme un charme, à vrai dire. Il a tué Leth. Puis il a découvert que vous aviez occis son grand-père avant qu'il puisse tenter de le guérir.

Biagio lâcha sa brindille.

— Je n'avais pas le choix. Le vieil homme était fou à lier. Il méritait amplement de mourir.

— Je n'en doute pas. Cela dit, votre sollicitude pour Alazrian est surprenante. Le considérez-vous seulement comme l'un de vos pions ?

— Vous me blessez, Chacal. Si vous voulez tout savoir, j'ai de l'affection pour ce gamin. J'entends garder un œil sur lui.

— Pourquoi ?

Une lueur familière – et très inquiétante – passa dans les prunelles vertes de Biagio.

— Parce qu'il est peut-être l'homme le plus dangereux du monde, voilà pourquoi !

Richius hocha la tête.

— Sa magie…

— Il faudra le surveiller, voire le guider et l'éduquer. Ce garçon deviendra très puissant. Et je n'ai pas besoin d'autres prétendants au trône de Nar !

— Je ne vous laisserai pas lui faire de mal, Biagio. De plus, Alazrian est sous la protection des Triins.

— Bah ! lâcha Renato. Je ne lui veux aucun mal ! Après tout, il m'a rendu un grand service. Mais je le garderai à l'œil, et je me tiendrai informé de ses progrès. Vous seriez avisé d'en faire autant.

— Vous ne m'avez toujours pas répondu, Sire. Me laisserez-vous régner sur Aramoor ?

— Nous avions conclu un accord il y a quelque temps, Chacal. Vous vous rappelez ?

Richius s'en souvenait parfaitement.

— Oui. Vous restiez en dehors de mes affaires et moi en dehors des vôtres.

— Exactement…

— Eh bien, ça me va…

Richius ne put réprimer un sourire. Assis ainsi dans l'herbe, en tailleur, Biagio ressemblait à un petit garçon.

— Alors ? C'est tout ? Vous veniez me parler uniquement de ça ?

— Oui. En espérant revoir Alazrian… Et je désirais également vous remercier.

— Me remercier ? J'ignorais que ce mot faisait partie de votre vocabulaire…

— Épargnez-moi vos sarcasmes, Chacal. Bon… Et votre petite famille ?

— Quoi, ma petite famille ?

— Votre femme et votre fille vont-elles bien ?

— Oui. Elles arriveront bientôt…

— Splendide ! Je pourrais peut-être les revoir. Je suis par monts et par vaux depuis trop longtemps et j'espérais que vous m'offririez l'hospitalité – au moins provisoirement.

— Quoi ? Vous voulez vivre… avec moi ?

— Pour un temps, oui. Si ça n'est pas trop demander. J'aimerais vraiment me reposer et profiter de l'été avant de continuer ma route. Dans la capitale, des problèmes politiques très délicats m'attendent. J'entends me préparer à ces… hum… purges, avant de retourner dans l'arène !

Richius en crut à peine ses oreilles. Médusé par le tour que prenait leur conversation, il fixa Biagio, les yeux ronds.

— Sire, si j'osais… Vous avez vraiment changé !

OceanofPDF.com

Épilogue

Agenouillé au bord de l'étang, Alazrian se contemplait dans l'eau. Faute d'attraper des truites, il avait posé sa canne à pêche. Et son reflet le fascinait… Non loin, agenouillé près d'un arbre, Praxtin-Tar priait à voix basse, tourné vers la lointaine Falindar. Le seigneur de guerre s'y consacrait quatre fois par jour. Son épopée au Talistan n'avait pas entamé sa foi.

Depuis leur arrivée au Talistan, un mois plus tôt, Alazrian et Praxtin-Tar avaient beaucoup appris l'un sur l'autre. À l'instar de son protégé, le Triin se retrouvait bien seul, car Crinion et les guerriers étaient repartis pour Lucel-Lor. Même Rook, libéré, avait reçu un cheval pour quitter son maître et voyager dans le sud.

Au cours de l'exil qu'il s'imposait, Praxtin-Tar voulait explorer l'étrange empire de Nar tout en continuant à veiller sur le nouveau régent du Talistan… Alazrian en venait à aimer Praxtin-Tar qui, peu à peu, « se dégelait ». De plus, le jeune homme apprenait le triin. Ses fréquentes communions mentales avec le seigneur de guerre lui avaient permis d'absorber davantage que de simples pensées – il s'imbibait de connaissances à la vitesse d'une éponge. Il n'avait plus besoin de prendre la main de Praxtin-Tar pour tenir une conversation. Ses pouvoirs se développaient, et il en avait conscience.

Si la journée n'avait été aussi radieuse, il aurait même pu s'en alarmer.

Mais Alazrian était de trop bonne humeur pour ça. Biagio l'avait nommé régent du Talistan. Et si l'empereur de Nar n'était pas venu le voir, il lui avait promis toute l'aide nécessaire. Pour l'instant, le jeune homme s'en contentait. Ravi d'avoir l'ombre tutélaire de Biagio pour asseoir son autorité et maintenir la cohésion politique et sociale du Talistan, il se félicitait que nul n'ait osé s'opposer à lui. Et plus le temps passait, moins on s'y risquerait.

Ses prières achevées, Praxtin-Tar revint vers Alazrian et lui jeta un regard inquisiteur.

— Que fais-tu ? demanda-t-il en triin.

— Je contemple mon reflet, répondit le jeune homme, souriant. En vieillissant, je ressemble de plus en plus à un Triin… N'est-ce pas ton avis ?

— Je ne te connais pas depuis assez longtemps.

— Non… Mais je suis triin, pas vrai ?

— À moitié, oui.

— Praxtin-Tar ?

— Oui ?

— Es-tu heureux ici ? Trouves-tu ce que tu cherches ?

La question contraria le seigneur de guerre.

— Pourquoi me demandes-tu de telles choses ? Quelle impertinence !

Alazrian se détourna de son reflet.

— Dyana Vantran m'a dit que je n'aurais pas toutes les réponses avant d'avoir vieilli. Elle m'a recommandé de ne pas m'interroger sur mes pouvoirs et de ne pas les remettre en question. Au contraire, je dois les accepter et attendre que la vie m'éclaire sur ce mystère.

— L'épouse de Kalak est sage.

— Et toi ? Quand auras-tu des réponses, à ton avis ?

Un sourire illumina le visage de Praxtin-Tar.

— Je suis là parce que j'attends que tu trouves tes réponses. Alors, j'aurai peut-être aussi les miennes.

— Tu éludes le problème ! s'exclama Alazrian, amusé. Et ça ne m'aide pas du tout !

Il baissa de nouveau les yeux sur son reflet… Il avait fait une promesse à sa mère – découvrir la vérité au sujet de ses étranges pouvoirs… Pour l'instant, il revenait bredouille de sa quête. Mais il était encore jeune, et le conseil de Dyana Vantran lui paraissait tout à fait sensé.

Un jour, il saurait tout.

En attendant, il profiterait du voyage.

OceanofPDF.com

John Marco est né à New York et a exercé nombre de métiers avant de se consacrer à l'écriture, dans des domaines aussi divers que l'aviation, l'informatique ou la sécurité. *Les Saints de l'Epée* est la suite du *Chacal de Nar* et du Grand Dessein. Ce cycle a rencontré le succès dès sa sortie et a été comparé au *Trône de fer* de George R.R. Martin par son ampleur digne d'une saga historique et la profonde humanité de ses personnages. Aujourd'hui John Marco vit toujours à New York avec sa femme Deborah, et travaille d'arrache-pied à sa nouvelle trilogie.

OceanofPDF.com

Du même auteur, aux éditions Bragelonne :

Des Tyrans et des Rois :
1. *Le Chacal de Nar*
2. *Le Grand Dessein*
3. *Les Saints de l'épée*

www.bragelonne.fr

OceanofPDF.com

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *The Saints of the Sword – Tyrants and Kings – Book Three*
Copyright © 2001 by John Marco
Publié avec l'accord de l'auteur,
c/o BAROR International, INC.,
Armonk, New York, États-Unis

© Bragelonne 2004-2010, pour la présente traduction

Carte :
James Sinclair

ISBN : 978-2-8205-0060-1

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr
Site Internet : www.milady.fr

OceanofPDF.com